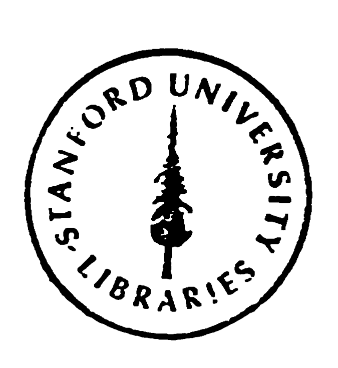

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

DE L'INFLUENCE

DES FEMMES

SUR

LES MOEURS ET LES DESTINÉES DES NATIONS.

I.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n° 14.



Devéria del. Burdet sculp

Et la plus grande des douleurs humaines la douleur maternelle développa dans cette mère si tendre et si délicate le germe d'une maladie incurable.

DE L'INFLUENCE
DES FEMMES

SUR LES MOEURS

ET

LES DESTINÉES DES NATIONS,

SUR LEURS FAMILLES ET LA SOCIÉTÉ,

DE L'INFLUENCE DES MOEURS SUR LE BONHEUR
DE LA VIE.

Par Madame F. Mongellaz.

SECONDE ÉDITION,
Augmentée d'une Notice sur l'auteur et de deux jolies gravures,
d'après les dessins de Devéria.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez L. G. MICHAUD, LIBRAIRE, RUE DE RICHELIEU,
Et chez DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXI.

NOTICE

SUR

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

Madame F. Mongellaz.

Madame Fanny Mongellaz, née Burnier, et nièce de l'abbé Burnier-Fontanel, doyen de la Faculté de théologie de Paris, etc., naquit à Chambéry en 1798. Sa première enfance fut celle d'une personne fortement organisée; vive, enjouée, elle ne savait marcher qu'en sautant. Confiée à une gouvernante peu attentive, elle fit, à l'âge de trois ou quatre ans, une chute sur la jambe gauche; à la suite de cette chute, mademoiselle Burnier fut long-temps malade et resta legèrement boiteuse.

Les souffrances prolongées qu'elle eut à supporter dans un âge si tendre, les soins, la sollicitude maternelle dont elle était sans cesse l'objet, avaient embelli son caractère naturellement vif et gai, d'une aimable teinte de mélancolie et d'une extrême douceur. Restée faible, sa malheureuse jambe devint encore, à différens intervalles, le siége de douleurs qui la forcèrent à un repos absolu; et dans ce lit où elle était enchaînée pendant des mois entiers, déjà elle faisait preuve d'une patience angélique et d'un courage bien

au-dessus de son âge. Sensible au vif intérêt qu'inspirait son triste état, elle s'étudiait, pour ainsi dire à dissimuler ses maux pour ne point les faire partager à ceux qui l'entouraient et surtout pour ne point affliger son excellente mère.

Lorsque sa santé se fut un peu consolidée, mademoiselle Burnier fut placée à Genève dans la meilleure pension de cette ville. Sa grande jeunesse, la délicatesse de sa santé, la douceur de son caractère, une intelligence précoce fixèrent d'abord l'attention générale; puis je ne sais quel charme irrésistible attira tout de suite près d'elle et ses maîtresses et ses compagnes; les unes se plaisaient à voir en elle une fille, les autres une amie, une sœur. Sa vive émulation et son goût décidé pour l'étude lui assurèrent bientôt les succès les plus rapides, les plus brillans; et chose remarquable, elle était la seule dont les succès n'excitassent point l'envie! Mais aussi quelle amabilité, quelle prévenance à l'égard de ses compagnes! Constamment à la recherche de celles qui pouvaient avoir quelque ennui ou quelque besoin, mademoiselle Burnier accourait pour les consoler et les tirer d'embarras : devoirs difficiles, lettres ou complimens de nouvelle année, correspondances, permissions, congés à obtenir, c'était à elle que chacune s'adressait.

Douée d'une exquise sensibilité, un rien lui faisait éprouver de violentes émotions. On remarquait parfois en elle une exaltation extraordinaire d'idées, de sentimens; une anecdote touchante, le récit d'une belle action, d'un généreux dévoûment, suffisaient pour lui faire verser des larmes, et la moindre affection morale lui occasionnait une crampe d'estomac, une défaillance. Après sa première communion, qu'elle fit à onze ans, elle fut pendant plusieurs mois poursuivie par l'idée de devenir *martyre* pour attester la vérité de cette religion sainte à laquelle on venait de l'initier. Et, dans l'impossibilité d'éprouver quelque persé-

cution, elle s'imagina de souffrir seule pour l'amour de Dieu : au milieu des plus grands froids de l'hiver on la trouva un soir couchée sous son lit, exténuée de fatigue, de sommeil, de froid, et prête à contracter une maladie mortelle...... Une autre fois, pour obtenir la guérison d'une amie, elle se mit à jeûner et à prier avec tant de persistance et d'ardeur, qu'elle fut bientôt plus souffrante que la malade elle-même....

Sa première éducation achevée et prête d'entrer dans le monde pour en éprouver les joies, les distractions, mademoiselle Burnier devint triste, soucieuse; et, comme si elle eût redouté d'y paraître, elle fit tout ce qu'elle put pour retarder cette époque. Elle s'était tellement attachée aux personnes avec lesquelles s'étaient écoulées de si douces et belles années, que ce fut pour elle un véritable chagrin de quitter sa pension; maîtresses et élèves, toutes pleuraient comme s'il se fût agi d'une séparation de mort.

Parmi ses amies, il y en avait une qui, par son âge et ses goûts, par la délicatesse de sa santé, la douceur de son caractère, sympathisait plus particulièrement avec elle; ce n'était plus alors de sa part une amitié ordinaire, c'était un amour et un entraînement indicibles, un besoin insurmontable d'épancher son âme de vive voix ou par écrit, comme si elle eût pressenti que cette amie devait la devancer encore dans son court passage sur la terre..... Elle en a tracé le touchant tableau au chapitre de *La jeune Fille*.

Dès que mademoiselle Burnier fut rentrée dans sa famille, une vie plus active, l'exercice à cheval qui devint pour elle une véritable passion, achevèrent de développer un physique que le moral avait toujours devancé : des traits fins et réguliers, une physionomie très-mobile, des yeux d'une douceur inexprimable, un certain laisser-aller de tête qui faisait incliner sa belle chevelure sur l'une ou l'au-

tre épaule, beaucoup d'esprit à la fois et de simplicité, tout contribuait à la rendre très-aimable et à la faire rechercher dans la société. Quelle que fût cette société, elle y était toujours à son aise, parce qu'elle n'y apportait point de prétentions. C'était auprès des personnes âgées qu'elle aimait à se placer ou à côté des personnes de son sexe qui lui paraissaient le plus délaissées. Elle avait pris la résolution de ne jamais se marier; et cette intention, d'abord bien positive et sincère de sa part, était approuvée dans sa famille à cause de sa faible santé. Aussi, pendant plusieurs années, parut-elle se jouer en quelque sorte de l'amour et de tous ceux qui cherchaient à lui inspirer ce sentiment. Parmi ses adorateurs, il y en avait de si constans qu'on était disposé dans le monde à l'accuser de coquetterie. Mais elle se jouait si peu des sentimens qu'elle inspirait sans les partager, qu'elle se fût sacrifiée à l'amour d'un jeune homme malade et qu'on disait se mourir de tendresse pour elle, si ses parens ne s'étaient empressés de tranquilliser son esprit et de lui faire sentir toute l'importance d'un pareil sacrifice....

La petite ville de Moutiers, qu'habitait alors mademoiselle Burnier, était animée par la présence d'un grand nombre de jeunes Français que l'École des Mines y avait attirés. Ces jeunes gens, la plupart distingués par leur éducation et leurs talens, se piquaient de la plus parfaite galanterie auprès du sexe savoisien. Ils avaient donné à plusieurs demoiselles, dont ils recherchaient la société, des noms de fleurs, de manière à mettre plus de mystère et de joie dans leurs entretiens. Le nom de *Myosotis* (1) donné à mademoiselle Burnier, peignait bien la douceur, la mo-

(1) Parmi les nombreuses pièces de vers adressées à mademoiselle

destie de son caractère, et toute la simplicité, la candeur de son âme.

Burnier, nous choisissons les deux suivantes, dont les auteurs vivent et reconnaîtront les accens de leur jeune muse.

MYOSOTIS.

On voit, au retour du printemps,
Une fleur modeste et jolie,
Cacher, sous des gazons naissans,
Sa tête d'azur embellie.

Son corps simple, mais élégant,
Plait par sa simplicité même;
Et chacun dit, en la voyant:
Plus on la voit, et plus on l'aime.

O toi, dont les charmes naissans
De l'amour sont l'heureux ouvrage!
Comme la simple fleur des champs,
Tu plais chaque jour davantage.

J'ai vu tes modestes vertus
Désarmer l'envie elle-même,
Qui répétait, d'un air confus:
Plus on la voit, et plus on l'aime.

Sois désormais, charmante fleur,
De l'amitié l'heureux emblême;
Sous ce nom, qui plaît à son cœur,
Je puis t'offrir à ce que j'aime.

Mais, plein d'un sentiment plus doux,
Si j'allais me trahir moi-même...
Que ces mots calment son courroux:
Plus je te vois, et plus je t'aime.

A***

Alors les événemens politiques vinrent changer l'état de la société, La Savoie fut rendue à son légitime souverain, et la famille de mademoiselle Burnier quitta Moutiers.

Une tête bien organisée, tant volage soit-elle, éprouve parfois le besoin de réfléchir et d'utiliser son existence,

DÉLIRE AMOUREUX.

Tandis qu'enseveli dans une paix profonde,
L'univers en silence attend le dieu du jour,
Que la nuit de son crêpe enveloppe le monde,
Je rêve à mon amour.

Et, lorsqu'en rougissant, la diligente Aurore
Dirige les coursiers de son char radieux,
Pour tes jeunes attraits ma voix module encore
Des sons mélodieux.

Daigne écouter mes chants, cesse de te contraindre,
Vois l'amour à tes pieds gémir et supplier...
Quand tu t'es fait connaître, hélas! que peux-tu craindre?
Et qui peut t'oublier?

Qu'au faîte des grandeurs l'ambitieux aspire!
Courez après la gloire, indomptables guerriers!
Un geste, un doux regard, un seul mot, un sourire,
Valent tous vos lauriers.

Assis à tes côtés, si mon regard timide
Surprend un doux sourire, en rencontrant tes yeux,
Tout ce qui m'environne est le palais d'Armide;
Mon âme est dans les cieux.

Seule, tu me suffis; les grandeurs, les richesses,
Le monde et ses plaisirs n'ont plus d'attraits pour moi;
Et ce vaste univers, dans ma brûlante ivresse,
S'abime devant toi.

D***

Mademoiselle Burnier avait plusieurs fois formé le plan de la sienne; elle attendait de s'être arrangé dans un petit ermitage aux environs de Genève pour s'y livrer tout entière à ses goûts favoris, la lecture et l'étude. Retirée pendant quelques mois à la campagne, en 1818, elle s'occupa de tracer la *Vie de saint François de Sales*, embellie de pensées spirituelles et des maximes les plus douces et les plus tolérantes qu'elle avait recueillies dans les nombreux ouvrages du pieux et savant évêque de Genève. Quelques distractions l'éloignèrent de ce travail, auquel elle attachait beaucoup de prix, et qu'elle voulait orner de dessins représentant des sites de la Savoie, aussi remarquables par les décorations de la nature que par le séjour du saint prélat.

Aussitôt qu'elle se trouvait dans une position favorable, sa plume s'exerçait sur quelques nouveaux sujets : quelquefois elle traçait le plan d'un roman; plus souvent elle s'arrêtait à développer des pensées de morale et de philosophie. De 1820 à 1821, elle composa *Plusieurs lettres critiques sur l'état moral de la société, sur les préjugés qu'enfantent le caprice, l'ignorance et la superstition*. Elle entreprit ensuite la *Réfutation* de l'ouvrage *sur l'Italie* de lady Morgan. Mais un rien dérangeait alors le cours de ses idées et l'éloignait sans retour de son sujet. Ce qui reste de ces divers manuscrits fait pressentir tout le talent de l'auteur, mais dépourvu encore de cette méthode qui fixe et conduit au but proposé.

A cette époque, la piété filiale, l'amitié, la tendresse fraternelle remplissaient son âme. Un frère, d'un cœur excellent, d'un dévoûment sans bornes, partageait la solitude de son existence. D'une faible santé comme elle, il était à son tour l'objet de ses plus tendres soins. Habituée depuis plusieurs années à vivre seule avec lui, elle eût voulu ne vivre que pour lui... mais l'amitié était un senti-

ment qu'elle portait jusqu'à l'exaltation ; il lui aurait fallu une autre elle-même pour le sentir au même degré, pour en éprouver chaque jour, chaque heure, des jouissances toujours vives et sans cesse renaissantes. Affectueuse, tendre, son âme dépouillée de tout égoïsme, était à la fois d'une susceptibilité extrême; comme la sensitive, dont elle offrait l'image, sa délicatesse était froissée au moindre choc et se reployait sur elle-même ; son imagination exaltée lui exaltait alors les peines de la vie (1) où elle se trouvait seule pour les supporter... Il n'y a que ceux, qui la connurent dans l'abandon et l'intimité de la vie privée, qui peuvent se faire une idée des combats qu'elle eut à soutenir contre la trop grande délicatesse et susceptibilité de son âme : long-temps elle essaya de vaincre les premières atteintes d'un sentiment jusqu'alors inconnu ; elle s'imagina qu'il faisait injure à son amour filial, surtout à son amitié fraternelle. Libre de son existence, il lui semblait qu'elle la devait tout entière à cette amitié vive, sentie et cultivée déjà parmi les yeux de l'enfance ; et cette âme, qui ne sentait rien à-demi, se crut fortement engagée envers son frère... L'amitié d'abord l'emporta sur l'amour, persuadée qu'elle était de ne pouvoir se livrer à ce dernier sentiment sans faire au premier une infidélité coupable! Alors elle fit

(1) On ne veut ici parler que de ces peines de la vie, dues à une sensibilité exquise et nerveuse, qui la faisait vivre plus vîte, plus ardemment qu'une autre, et qui usait plus rapidement aussi la flamme de son existence; de ces peines de la vie enfin, dont il n'était donné à personne de la mettre à l'abri, qui tenaient à ce que les autres n'étaient pas organisés comme elle, et ne pouvaient sentir aussi vivement qu'elle. C'était dans son âme que se façonnaient tous les sentimens dont son cœur recevait l'empreinte, et cette âme était un foyer d'amour d'où ils se réfléchissaient tous en traits de flamme, à la fois brûlans et purs, passionnés et délicats, toujours tellement vifs et tellement exaltés que jamais personne n'était à son niveau.

tout pour dissiper le charme des projets de l'amour, pour les retarder, ou les rompre à tout jamais... mais il y a dans la destinée des événemens qui s'accomplissent comme malgré nous... Le hasard avait fait rencontrer à mademoiselle Burnier un jeune médecin qui partageait ses goûts, dont le caractère sympathisait avec le sien : il devint son époux et le compagnon tendre et fidèle de sa trop courte vie.

Comme si elle eût pressenti qu'elle ne devait faire ici-bas qu'une courte apparition, madame Mongellaz était sans cesse agitée par un besoin de mouvemens, d'émotions, de sensations nouvelles, que son séjour en Savoie ne pouvait satisfaire. Au mois de novembre 1824, un an après son mariage, elle vint à Paris où son oncle, par ses talens, s'était ouvert une carrière si honorable. Là, insatiable du besoin de voir et d'apprécier tant de beaux modèles dans tous les genres, rien n'aurait pu modérer son ardeur, si la faiblesse naturelle de ses organes ne l'eût obligée au repos.

C'est dans une maison de campagne charmante, jadis le rendez-vous de tous les savans, c'est à Arcueil, près de la respectable veuve de son illustre compatriote Berthollet, qu'elle le trouva, ce doux repos, dont ses sens fatigués éprouvaient le besoin, et dont son âme s'enivra d'autant mieux qu'elle était satisfaite du passé et se berçait des plus belles illusions pour l'avenir. Là, madame Mongellaz n'eût pu se passer d'écrire; et, si elle était restée long-temps dans ce séjour de paix, d'émulation et de bonheur, elle se serait essayée dans plus d'un genre, peut-être avec quelques espérances de succès. C'est là que, dans l'espace de quelques mois, elle a composé le peu qu'il lui a été donné de publier.

En 1825, deux mois après la mort de Louis XVIII, madame Mongellaz fit paraître sans nom d'auteur un ouvrage in-8° intitulé : *Louis XVIII et Napoléon dans les Champs-*

Élysées, dont la vente fut assez rapide et qui n'existe plus dans la librairie (1). L'originalité de ce livre a fourni à d'autres écrivains l'idée de traiter ce sujet d'une manière différente en conservant toutefois le même titre. Sans approuver le plan de cet ouvrage, on reconnut généralement que *les pensées en étaient ingénieuses, le style pur, animé et brillant* (2). Les tableaux rapides de la vie de Louis XVIII et de Napoléon sont à la fois pleins de verve et de vérité. Le peu de mots qu'elle met dans la bouche de Voltaire, de Rousseau, de madame de Staël, de lord Byron, etc., peignent leur caractère (*). Le récit que fait de ses aventures

(1) Le produit de cet ouvrage fut consacré par l'auteur à la souscription en faveur des Grecs, qui se fit à cette époque.

(2) Voir le *Courrier Français*, le *Mercure*, la *Revue encyclopédique*, etc.

(*) FRAGMENT

de Louis XVIII et Napoléon dans les Champs-Élysées.

(C'est lord Byron qui parle à Napoléon.)

« Favorisé par les dieux de tous les dons que les hommes estiment davantage, on eût dit qu'un mauvais génie était venu corrompre ces dons d'un souffle impur, pour qu'ils ne pussent servir qu'à me rendre malheureux. Mon esprit pouvait se comparer au sol qui m'avait vu naître : riche, fécond, mais sombre et vaporeux... J'avais uni mon sort à une femme digne de fixer un cœur insatiable ; mais, qui peut dire ce qu'était le mien ? bisarre, il semblait réunir tous les contrastes ; comme l'Océan, sans cesse agité, renfermant des abîmes profonds, des trésors rares et précieux ; comme lui, prodigue de bien et de mal, il étonnait les hommes par le flux et le reflux de ses passions. L'éclat de ces passions, celui de mon génie, me rendirent l'objet de la haine et de la jalousie... L'on parvint à me séparer de mon épouse et de mon enfant... Je quittai ma patrie, jeune, et déjà désenchanté de la vie et des hommes que je méprisais. Oppressé par ce sentiment amer, j'avais besoin de me soulager en l'exhalant dans mes écrits. Victime de la calomnie, victime de ces êtres qui viennent avec douceur distiller leur

Caroline de Brunswick tend à réhabiliter la mémoire de cette reine infortunée. Ce livre, comme on l'a dit, est une espèce de panorama très-animé où l'on voit passer successivement presque toutes les notabilités historiques et contemporaines.

C'est encore à Arcueil que madame Mongellaz a com-

venin mortel sur notre vie morale, j'aimais à leur opposer le brigand qui met du courage et de la franchise jusque dans le crime. »

» Depuis votre chute, une grande lutte s'était engagée entre la tyrannie et la liberté ; cette Grèce, qui m'était apparue dans mes songes poétiques, comme une belle femme privée de vie, fut réveillée de sa léthargie par le bruit de ses chaînes que les autres peuples avaient ébranlées en voulant se débarrasser des leurs. Elle se réveille encore abattue, mais forte par le souvenir de ses illustres enfans. Elle se ranime, soulève sa tête avec orgueil, et demande à être réduite en poussière, ou de reparaître digne de ce qu'elle avait été... Une cause si juste et si belle devait entraîner tous les cœurs, et l'on resta froid spectateur de ce combat de mort! On laissa cette terre, sur laquelle on ne pouvait faire un pas sans fouler les cendres d'un héros; cette terre, que les Muses avaient choisie pour leur patrie, on la laissa devenir le théâtre de tous les forfaits... Je volai pour lui offrir mon bras et ma fortune. J'aurais voulu que la flamme qui m'animait, devînt un volcan pour anéantir ses barbares oppresseurs, dussé-je en devenir la première victime. Je le fus en effet... Mon sang devint une lave brûlante, mais qui ne consuma que moi; et j'expirai sur un lit de douleur quand tous mes desirs me portaient sur le champ de bataille, pour aider son triomphe, le voir et le célébrer. Ah ! pourquoi n'ai-je pu survivre à ce beau jour ! J'aurais pris la harpe d'Homère; inspiré par un si grand sujet, mon génie aurait pu s'y élever, pour chanter, comme le vieillard de Scio, les malheurs et la gloire des Grecs. Les dieux ne l'ont pas permis... mais, du moins, ma tombe a été creusée sur le sol des souvenirs ; et, lorsque je serai oublié du reste du monde, les Grecs diront encore : *Il nous aima et voulut nous servir...* Si quelques-uns des miens viennent à s'arrêter devant le marbre où fut inscrit mon nom peut-être verseront-ils quelques larmes de regrets ! peut-être béniront-ils la mémoire de celui qu'ils avaient maudit pour des égaremens que les dieux ont traités avec plus de pitié ! »

posé la plus grande partie de l'*Influence des Femmes*

Différentes circonstances ayant rappelé son séjour à Paris, il n'y eut plus la même régularité dans son travail. Elle devint mère, non une mère ordinaire, mais exaltée, qui eut l'art de multiplier pour elle les soins, les tourmens, peut-être aussi les joies, les douceurs de la maternité. Malgré la délicatesse de sa santé, elle voulut elle-même nourrir son enfant, et le fit avec succès. C'était pour elle un si grand bonheur de donner le sein à sa fille! elle eût voulu être nourrice pendant toute sa vie et ne pouvait concevoir qu'une mère consentît jamais à se priver d'une si grande jouissance!

Mais ce beau rôle de mère, de nourrice, quelle remplit d'abord avec tant de succès et de bonheur, devint ensuite la source des tourmens les plus affreux, des angoisses les plus terribles : son Angéline, peu de temps après son sevrage et par suite de la dentition, fut en proie à d'horribles convulsions qui, pendant plusieurs jours, firent désespérer de sa vie. Et la plus grande des douleurs humaines, la douleur maternelle développa dans cette mère si tendre et si délicate, le germe d'une maladie incurable. Ce chagrin, quoique passager, produisit un tel ébranlement dans son cerveau qu'on put craindre un moment de la voir attaquée de folie... Le mal se fixa sur la partie la plus faible, sur sa mauvaise jambe, et malgré les soins du célèbre professeur Dubois et ceux d'un époux dévoué, on ne put empêcher cette terrible maladie d'arriver à la carie des os.

Quelques mois de séjour à St-Germain-en-Laye dont l'air vif et pur se rapprochait de l'air natal, la vue de ce vieux château, de cette belle terrasse, de cette vaste forêt qu'elle parcourait chaque jour sur l'ânesse dont elle buvait le lait, la belle santé de sa fille, tout sembla pendant quelques mois lui donner un peu de forces, la rendre à l'espérance

et au bonheur, si ce n'est à la santé. Elle en profita pour mettre la dernière main à son dernier ouvrage. Écrire n'avait rien de pénible pour elle; elle composait avec une grande facilité. Jamais elle ne se trouvait mieux que quand elle était un peu satisfaite de son travail; alors sa respiration était libre, son appétit excellent, son sommeil tranquille. Sa maladie, d'ailleurs, était bornée à sa jambe dont les douleurs étaient supportables.

Malgré les conseils et les encouragemens de son oncle, (qu'elle eut la douleur de perdre pendant le dernier hiver de son séjour à Paris), madame Mongellaz, peu rassurée sur le mérite de son ouvrage, ne voulut point se hasarder à le publier sans consulter un juge plus sévère, sans le soumettre à l'examen d'un littérateur exercé, d'un académicien dont le nom fût une autorité (1). C'est d'après des conseils aussi sûrs, c'est sous des auspices aussi favorables que parut l'*Influence des Femmes*.

Au mois d'août 1828, madame Mongellaz se décida enfin à quitter Paris, espérant que l'air natal contribuerait plus efficacement au rétablissement de sa santé. Les fatigues d'un long voyage et surtout les émotions vives, répétées, qu'elle éprouva en revoyant la Savoie et tant d'objets chers à son cœur, lui occasionnèrent une secousse si funeste qu'elle menaça ses jours. Des soins assidus, le calme et la satisfaction de son âme, un grand courage, une vive espérance de guérir, tout sembla remonter ses forces physiques et ralentir un peu le progrès de sa maladie.

Aussitôt qu'elle fut mieux, ses idées devinrent riantes comme de coutume; son imagination se berçait toujours des plus beaux projets pour l'avenir. Et dans ce lit, où elle passa encore dix mois consécutifs, jamais la plus légère plainte, point d'impatience, toujours le plus gracieux sou-

(1) M. Michaud.

rire errait sur ses lèvres, c'était un ange trop digne du ciel pour rester long-temps encore sur la terre... Il y avait parfois une activité si grande dans ses fonctions intellectuelles elle éprouvait surtout le matin des élans d'inspiration auxquels il lui était impossible de résister; alors on ne pouvait l'empêcher d'écrire; elle trouvait que c'était une distraction agréable et sans fatigue. C'est ainsi qu'elle a tracé avec beaucoup de détails le plan d'un roman historique intitulé *Pierre comte de Savoie*. S'identifiant avec le langage, les mœurs, les coutumes de son pays à cette époque reculée, elle avait pour but d'en tracer le tableau à la manière de Walter Scott. Hélas! c'était le dernier rêve d'une belle âme qui aimait passionnément son pays et qui brûlait du désir d'en faire connaître l'originalité et les beautés pittoresques. Ce furent les dernières illusions d'une imagination vive dont les riantes images venaient comme pour orner de fleurs et lui cacher la tombe au bord de laquelle elle était arrivée... Chose remarquable! mille pensées découlent encore avec une grande facilité de son esprit que déjà ses organes ne se prêtent plus à les retracer. Il semble que la somme de ses facultés intellectuelles devienne un poids oppressif, et que la flamme de son existence ne trouve plus rien à consumer. Son âme apparaît tout entière dans l'expression de sa physionomie, mais elle n'a plus à faire mouvoir que des ressorts faibles ou anéantis. On eût dit que la vie se retirait peu à peu et successivement de ses organes; quelquefois même, par suite d'une extrême faiblesse, il y avait absence momentanée et complète de la vue. Une fois, vers midi (son mari était près d'elle, et il y fut constamment le jour comme la nuit pendant plus de dix-huit mois, épiant ses moindres besoins et la récréant par des lectures agréables): « Es-tu là, mon ami, lui dit-elle, il me semble que je ne te » vois plus. Oh! comme il fait nuit pour moi! je ne vois rien.»

Ce qui la soutenait encore, c'était son désir ardent et sa vive espérance de guérir, espérance qu'elle conserva jusqu'à son dernier soupir. « Mon dieu ! s'écriait-elle avec fer-
» veur, laissez-moi souffrir, beaucoup souffrir, long-temps
» souffrir, mais vivre encore pour mon enfant (1). »

Il y a dans les âmes tendres et exaltées je ne sais quelle tendance à la fatalité, à la superstition, qui les occupe et les domine comme malgré elles. Madame Mongellaz ne fut point exempte de cette faiblesse : dans sa pensée, elle avait fixé la crise favorable de sa maladie à l'anniversaire de son mariage, qui était aussi celui de la naissance de sa mère. Elle attendait cette époque de bon augure comme si elle eût dû emporter tous ses maux ! Il arriva enfin ce jour tant désiré.... et c'était si bien la force de son âme, la vivacité de son espérance qui seules soutenaient encore cette jeune et intéressante malade, qu'elle fut anéantie aussitôt que le prestige fut dissipé.... Le matin de ce jour solennel fut consacré à la religion, et le soir aux épanchemens d'un cœur qui se sent battre pour la dernière fois..... L'éducation de sa fille unique, de son Angéline, l'occupe encore ; elle la recommande à son époux, à son frère, et s'éteint en balbutiant le nom d'Angéline, le 30 juin 1829 (2).

(1) Elle ajoutait quelquefois, comme pour se consoler : « Cette pau-
» vre madame de Lambert, qui valait mieux que moi, a bien été in-
» firme durant toute sa vie ; elle a bien été en proie aux plus longues
» souffrances, pourquoi, sous ce rapport du moins, ne serais-je pas aussi
» heureuse qu'elle ?

(2) Sans parler de la désolation bien naturelle de sa famille, ce qu'il y eut de plus touchant dans la pompe funéraire qui l'accompagna à sa dernière demeure, ce furent les regrets de toute une population et les torrens de larmes de six jeunes filles pauvres que madame Mongellaz, peu de temps auparavant, avait fait habiller complétement pour l'époque de leur première communion ; ce jour-là, elle les fit venir à un repas donné près de son lit par son Angéline, âgée de quatre ans, comme pour lui apprendre à aimer les pauvres et à leur faire l'aumône d'une manière délicate.

PRÉFACE.

J'OSE espérer qu'en faveur du but que je me suis proposé dans cet ouvrage, on me pardonnera de l'avoir entrepris, bien qu'on ait déjà tant écrit sur les femmes. Il serait inutile de rappeler ici une foule d'ouvrages consacrés uniquement à leur louange, et maintenant oubliés; par une raison contraire nous pourrions passer sous silence ceux de Thomas, de Ségur, de Roussel, de Legouvé, ouvrages charmans, entre les mains de tout le monde et qu'on lit toujours avec un nouveau plaisir. Comme Thomas nous n'avons point établi de parallèle entre les qualités de l'un et de l'autre sexe; nous n'avons point voulu prouver, comme le vicomte de Ségur, qu'ils sont égaux; nous ne nous sommes point bornée à célébrer leurs charmes et leurs vertus comme Legouvé; mais nous avons eu pour but de rechercher quel est le sort et la con-

dition des femmes dans toutes les parties du globe, et quelle est l'influence de leurs vertus et de leurs vices sur les mœurs et les destinées des nations. Bernardin de Saint-Pierre avait dit : « ce serait un tableau bien » digne des regards de l'homme que celui » de la condition des femmes sur toute la » terre, il y verrait leur bonheur finir avec » sa vertu. » C'est ce tableau que, dans la première partie de cet ouvrage, nous avons essayé de retracer comme le plus moral qu'on puisse offrir à notre sexe. Il y verra non seulement son bonheur dépendre de la vertu de l'homme, mais encore ses propres vertus concourir puissamment au bonheur des hommes, et à la prospérité des nations; il y verra son influence être constamment salutaire ou nuisible, selon ses vertus ou ses vices. « Puissance de bien et de mal, d'a- » mour et de haine, de peine et de plaisir, » la femme, dit M. de Jouy, est à la fois le » mobile, le régulateur et la force pertur- » batrice de la nature humaine. »

En effet, depuis notre première mère qui, avec sa fragilité et ses souffrances, nous légua la puissance et les grâces de l'a-

nour ; partout et toujours nous avons vu combien elle a été grande cette influence des femmes sur les mœurs et les destinées de leur pays ; partout nous avons reconnu que plus un peuple était vertueux, brave, éclairé, plus l'empire de notre sexe sur lui était grand et honorable : c'est ainsi que nous avons vu tout son empire sur les premiers Égyptiens renommés par leur science et leur sagesse ; sur les Perses ; les Macédoniens, alors qu'ils offraient les mœurs et les vertus austères du temps des Cyrus, des Alexandre. Nous avons vu toute l'influence des femmes chez les Grecs et les Romains, *aux temps* de leur gloire et de leur puissance ; chez les Scythes, les Scandinaves, les Germains, les Gaulois, les Bretons, qui tous durent à la pureté, à la simplicité de leurs mœurs cette valeur héroïque, cet enthousiasme de l'amour et de l'honneur qui les distinguaient ; tandis que, chez les nations dégénérées ou corrompues, chez les gouvernemens vicieux, faibles ou despotiques, l'influence des femmes est nulle ou ne sert qu'à la corruption générale. Eh ! quelle est aujourd'hui leur influence en

Égypte, en Turquie, en Italie, en Espagne !

Nous avons vu l'attachement des femmes à la religion, à la liberté, partout enfanter des prodiges de courage, de dévouement, de générosité : elles ont puissamment aidé l'Amérique à conquérir son indépendance. En Suisse, le premier cri de la liberté est parti de leur âme avant d'aller retentir dans celle des Werner, des Guillaume Tell. Et la Grèce régénérée ne compte-t-elle pas par milliers dans son sein des femmes aussi héroïques que les hommes, consacrant leur fortune, armant le bras de leurs enfans, combattant aux côtés de leurs époux, de leurs frères, et répandant avec joie leur sang pour le service de leur patrie, pour cette sainte cause de la religion, de l'honneur, de la liberté ?

Ce n'est pas seulement en Europe que nous avons reconnu l'influence des femmes, nous l'avons trouvée en Asie, et jusque chez les sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, où les bienfaits de la nature avaient adouci les mœurs et tant soit peu développé l'intelligence de l'homme : nous y avons trouvé des héroïnes de toutes les vertus, des mo-

tiles d'amour conjugal, de tendresse maternelle, de dévouement à la patrie. Les annales de la Chine, du Japon, du royaume de Siam, nous en ont surtout offert la preuve; et là où il n'y a pas d'histoire, ce sont des monumens impérissables de la nature qui les attestent : le rocher de la Guahiba rappelle à jamais le courage et l'amour maternel d'une Indienne.

Nous avons reconnu l'influence des femmes chez tous les peuples où la civilisation, et particulièrement les lumières du christianisme ont pénétré; car c'est à ces lumières que *notre* sexe a dû son véritable empire; *c'est le* christianisme qui, abolissant l'esclavage et la polygamie, a placé la femme à côté de l'homme comme son égale devant Dieu, comme son amie et la compagne de sa vie; c'est lui qui l'a placée dans la position la plus favorable pour développer ses facultés et agrandir son existence en augmentant ses vertus. Aussi, dans ces premiers siècles du christianisme où la femme était encore toute remplie de foi et de reconnaissance pour un si grand bienfait, combien n'en n'avons nous pas vu qui ont

donné leur sang avec joie pour en attester la vérité? Combien n'en n'avons nous pas vu qui ont renoncé au monde, à ses plaisirs, à ses grandeurs, pour se consacrer uniquement aux exercices de la piété, de la bienfaisance? Et ces grâces angéliques, ces vertus si pures, ce courage héroïque, cette foi ardente qui distinguaient les premières chrétiennes, combien ne contribuèrent-ils pas à étendre les bienfaits de l'Évangile, puisque ce sont elles qui, les premières, les ont portés en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Pologne, en Lithuanie, en Bohême, en Hongrie, et jusque dans l'Asie, l'Afrique et le Nouveau-Monde!

Nous avons observé combien le sort des femmes est différent dans les lieux où cette religion sainte est inconnue, et combien il est plus malheureux là où le culte favorise la licence des mœurs; là où il entretient parmi les hommes la férocité, la superstition, l'ignorance : ici on les achète, on les prête, on les échange contre les plus petites bagatelles. Là elles sont la propriété du roi qui en fait un vil monopole. Ailleurs elles

sont en commun, et dans cet extrême avilissement, il ne leur reste pas même de droits à la pitié... Chez le plus grand nombre de ces peuples abrutis, elles sont condamnées aux plus rudes travaux, conduites comme des bêtes de somme, maltraitées, mutilées, livrées à la misère, à l'infamie, quand il ne leur prend pas la fantaisie de leur donner la mort, ce qu'ils font sans aucun scrupule pour le moindre motif de jalousie, de désobéissance, ou pour se conformer à d'effroyables superstitions...

Chez les peuples plus civilisés, comme en *Chine*, pour les forcer à la retraite, on leur fait un point d'honneur de se mutiler les pieds! dans les Indes, de se brûler sur le bûcher de leurs époux ou de s'enterrer vivantes auprès de leurs cadavres!

Partout où règne le Koran, on ne croit les femmes destinées qu'aux plaisirs de l'homme; c'est une fleur dont on jouit pendant son éclat et qui perd tout en le perdant. Elles ne sont point instruites des lois du Koran, et ne sont point admises à prier Dieu dans les mosquées, parce qu'on ne croit pas qu'elles aient une âme! Cette idée

sert à la fois la jalousie du mahométan, son ignoble passion, son mépris et l'on peut dire sa férocité à l'égard du sexe. Avec lady Montague nous avons pénétré dans l'intérieur d'un harem; et, malgré les couleurs brillantes dont elle se sert pour peindre cette demeure du luxe, de la mollesse et de la corruption, elle ne peut cacher les chaînes et l'avilissement de ces belles odalisques destinées uniquement aux caprices de leur tyran. Nous avons combattu par ses propres aveux ce qu'elle cherche à persuader, c'est-à-dire que les Musulmanes sont beaucoup plus libres et plus heureuses qu'on ne le suppose. M. de Salabéry, dans son *Histoire de l'empire ottoman*, va beaucoup plus loin; il place les Musulmanes au-dessus des Européennes non seulement pour le bonheur, la considération, les priviléges dont elles jouissent, pour le respect qu'on leur porte. et l'ascendant qu'elles ont sur les hommes; mais encore il ajoute : « Auprès d'un bon-
» heur aussi calme, auprès de si vastes am-
» bitions, auprès d'un si héroïque dévoue-
» ment, que paraissent les petites intrigues,
» les petits triomphes de la beauté dans les

» monarchies européennes! » Dans les considérations générales qui terminent la première partie de cet ouvrage; nous avons cru devoir repousser cette injure faite au christianisme, à la civilisation, à la vérité.

Au chapitre des Mahométanes, on voit quelle a été leur influence sur l'empire ottoman : elle ne fut salutaire qu'à l'époque de sa fondation, alors que le luxe, la volupté, n'avaient pas encore dépravé ce peuple et qu'il n'avait pas imaginé d'enfermer les femmes dans un harem. Mais dès lors quelle influence purent-elles avoir, *puisqu'elles ne furent plus comptées pour rien* (1) *dans le bonheur moral de l'homme?* Dans l'histoire de M. de Salabéry nous n'avons trouvé aucun trait de cet héroïsme qu'il nous vante. Le seul trait remarquable d'une Musulmane qui, placée entre un frère et un époux prêts à se livrer un sanglant combat, vient au-devant des troupes du sultan, leur fait mettre bas les armes, et dans la tente de l'empereur dicte le traité qui rétablit la paix entre les deux ennemis ; ce trait, c'est dans l'*His-*

---

(1) *Histoire de l'empire ottoman.*

toire ottomane du prince de Cantimir que nous l'avons puisé. Et certes! si nous en avions trouvé d'autres, nous les aurions recueillis avec le même empressement, car nous n'avons point voulu prouver que les Musulmanes n'avaient ni vertus ni influence; seulement nous avons démontré par les faits que là où l'on tient les femmes dans l'esclavage, dans l'ignorance de tout, même de leur religion, on fait tout ce qu'il faut pour éteindre ou paralyser leurs plus précieuses qualités; et qu'en ne leur laissant aucun droit à l'estime, à l'amour véritable, elles ne peuvent avoir aucun moyen d'exercer cette grande, cette honorable influence qui est le glorieux partage de celles dont rien n'a restreint les vertus et les droits d'épouse, de mère, de citoyenne.

Eh! qu'elle était puissante, qu'elle était belle cette influence qu'exerçaient les femmes en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne aux époques les plus brillantes, les plus mémorables de ces nations, alors que la religion, l'amour et la gloire étaient la devise des rois, des héros, des poètes! Tous alors puisaient auprès

d'elles la noble émulation qui les animait, et n'attendaient que d'elles la récompense de leurs nobles travaux, de leur généreux dévouement. Nous avons vu combien les femmes avaient perdu de cet enthousiasme qu'elles inspiraient jadis, depuis qu'elles se sont placées en évidence sur la scène du monde, depuis qu'elles se sont éloignées du sein de leurs familles pour chercher ailleurs et étendre au loin leur influence. Oui, depuis qu'elles se sont mêlées d'intrigues politiques, depuis qu'elles ont cherché dans l'artifice et la coquetterie des moyens de régner et de plaire, elles ont perdu la candeur, les grâces naïves qui s'alliaient si bien avec la modeste dignité de la vertu; et avec ces grâces s'est dissipé ce prestige mystérieux et enchanteur, source première de leur empire. Nul doute aussi que ce changement dans leur genre de vie, en gâtant leurs sentimens, n'ait porté atteinte à leur beauté, car rien ne vieillit si vite que ces émotions vives, répétées, qu'on va chercher dans les spectacles, les jeux et les bals, que ces rivalités, ces désirs, ces contraintes, ces jalousies, toutes ces petites passions qui nais-

sent dans le tumulte du monde; tandis que jouissant de cet air pur, de ces exercices salutaires, de ce sommeil paisible qu'on trouve à la campagne et au sein de sa famille, elles conservaient les avantages précieux d'une bonne santé, du calme de l'esprit, si essentiels à la fraîcheur et à la beauté : plus sages et plus heureuses, elles étaient plus belles, parce que, comme le dit Bernardin de St-Pierre, l'harmonie des traits du visage vient de celle de l'âme. Leurs cœurs, que rien n'avait épuisés ni refroidis, aimaient avec enthousiasme, avec constance; c'est ainsi que nous expliquons ces passions qui, aux temps de la chevalerie, faisaient à la fois le bonheur et le destin de la vie. Peut-être nous accusera-t-on de nous être trop arrêtée sur ces temps si brillans pour notre sexe; mais il nous semble qu'aujourd'hui on cherche trop à les déprécier; on cherche trop à éteindre cet enthousiasme du cœur qui crée autour de nous un monde enchanté, comme pour suppléer aux qualités qui nous manquent et nous consoler de nos misères.

L'amour, la religion, la gloire, voilà

quel fut, quel sera toujours le véritable aliment des grandes âmes, l'aliment du génie ; voilà ce qui crée le héros, l'artiste, le poète. Ah! ranimons donc ces beaux, ces généreux sentimens! Qu'ils viennent remplacer ces tristes passions de l'or et des grandeurs qui, de nos jours, menacent d'envahir toutes les âmes... C'est aux femmes qu'appartient cette belle tâche; et c'est dans ce but que nous avons cru devoir nous arrêter sur ces temps où elles avaient un si grand, un si noble ascendant sur les cœurs et par suite sur les destinées de leur patrie.

En terminant la première partie, nous avons jeté un coup d'œil rapide sur l'influence qu'ont eue les femmes sur les arts et les lettres, soit parce que les mœurs qui sont leur ouvrage ont une grande part à l'élan plus ou moins élevé du génie; soit parce qu'elles ont concouru plus directement encore à leurs progrès par leurs propres talens, et par les encouragemens, les récompenses qu'elles ont prodigués aux hommes de mérite; soit enfin par des fondations de colléges, d'académies et d'un grand nombre d'établissemens propres à

communiquer le goût des lettres, des arts et des sciences. Heureuse si, après avoir lu cette partie de notre ouvrage, « après avoir » vu quelles intrigues se présentent à nous » dans l'histoire, quels renversemens des » lois et des mœurs; quelles guerres san- » glantes, quelles nouveautés dans la reli- » gion, quelles révolutions d'État, causés » par les déréglemens des femmes (1); » heureuse si l'on sent mieux, comme le dit Fénélon, *l'importance de bien élever les filles;* heureuse surtout si, après avoir vu tout le bien qu'elles ont fait par leur zèle ardent pour le christianisme, par l'influence de leurs vertus sur les mœurs, la civilisation et la prospérité des nations; si après les avoir vues souffrir et mourir avec joie pour leur religion, leur patrie; si après les avoir vues régner avec sagesse, combattre en héros sur les champs de bataille, donner des lois, fonder des villes et des établissemens utiles, joindre leurs noms aux plus grands législateurs, aux plus sages philosophes, aux plus illustres guerriers, aux plus

(1) Fénélon, *de l'Éducation des Filles.*

beaux génies dont l'univers s'honore; heureuse enfin si l'on sent mieux l'importance de ne point gâter ni restreindre l'influence des femmes par une éducation frivole, par des lois injustes, par d'indignes préjugés et des usages qui favorisent la licence des mœurs.

Dans notre seconde partie, c'est l'influence des femmes sur leurs familles et la société que nous avons observée; c'est la jeune fille qui par ses grâces modestes et son innocence devient l'ange tutélaire de sa famille; elle y maintient la paix, la sainteté des mœurs; auprès d'elle le langage s'épure, le front de son vieux père s'épanouit; sa mère oublie ses souffrances; ses frères apprennent à aimer, à respecter les femmes vertueuses; et la jeune personne, heureuse du bonheur qu'elle donne et de celui qu'elle éprouve, se prépare, se forme ainsi à devenir la source du bonheur et des vertus d'une génération nouvelle.

Et cette charmante jeune fille, devenue épouse, encore embellie des grâces de l'amour, radieuse de la gloire maternelle, quelle ne sera pas son influence sur le

cœur de son époux! Elle saura le fixer, l'enflammer pour le bien, augmenter ses vertus, le corriger de ses vices, doubler ses jouissances et le consoler de ses peines. Ici, peut-être avons-nous chargé notre sexe de trop de responsabilité; mais nous l'avons fait d'après l'expérience et l'observation de tous les temps, de tous les lieux; et d'ailleurs nous nous sommes appuyée d'un grand nombre d'exemples célèbres qui tous prouvent combien une femme a de l'influence sur la conduite de son époux, et combien cette conduite contribue à son bonheur et à celui de sa famille. L'histoire nous a offert une foule d'héroïnes de l'amour conjugal; nous avons rappelé ceux qui nous ont paru les plus dignes d'intérêt, les plus dignes de servir de modèles et d'émulation.

Nous nous sommes surtout arrêtée à l'influence maternelle, parce que c'est la plus grande, la plus générale, la plus continue; celle qu'on retrouve dans tous les lieux; celle que les lois, la barbarie, la licence des mœurs, peuvent restreindre, mais jamais anéantir; car on la trouve encore dans le harem des Orientaux et sous la hutte du sau-

vage : *Frappez-moi, mais ne dites pas de mal de ma mère*, s'écrie le nègre traité par ses semblables comme une bête de somme. Aussi pensons-nous que s'il est possible d'améliorer les hommes par les femmes, c'est principalement par le secours de l'influence maternelle qu'on peut y réussir. En cela nous avons n'être pas d'accord avec l'admirable auteur qui a traité cette question : c'est de l'influence d'épouse que Bernardin de Saint-Pierre attend les plus grands effets ; nous croyons que celle de mère est plus puissante et plus féconde en heureux résultats, parce qu'elle commence avec l'existence de son enfant, qui déjà prend dans son sein une bonne ou mauvaise constitution.

La jeune mère attachée à ses devoirs les remplit aveo joie ; elle donne à son fils un lait frais et pur qui répand dans son sang le germe précieux de ses plus douces inclinations ; c'est elle qui développe ces inclinations, qui les fortifie, qui imprime dans son cœur ces principes religieux qui font l'honnête homme ; c'est elle qui donne à son esprit cette élégance, ce poli, cette délicatesse qui font l'homme aimable ; c'est elle qui

fait germer dans son âme la vertu, l'amour de la patrie et de la gloire qui crée les héros.

Aussi avons-nous vu que les hommes les plus grands et les plus vertueux durent à leurs mères les qualités qui les distinguèrent : tels en Grèce Épaminondas, Agis, Cléomène, Brasidas; à Rome Sertorius, les Gracques, César, Auguste, Germanicus, Agricola, Marc-Aurèle, Alexandre-Sévère. Les plus généreux, les plus éloquens défenseurs de l'Église naissante, furent élevés par leurs pieuses mères : tels les Augustin, les Eleuthère, les Grégoire de Nazianze, les Grégoire de Nice, les Basile, les Pierre de Sébaste, les Ambroise, les Jean Chrysostôme.

Osburge, Alix de Champagne, Blanche de Castille, Bérengère, Marie de Clèves, formèrent les plus grands, les plus saints, les meilleurs des rois dont l'Angleterre, la France et l'Espagne s'honorent.

Le noble cœur, le beau caractère des Godefroy de Bouillon, des Bayard, des La Trémouille, furent l'ouvrage de leurs mères.

C'est à la sagesse et aux vertus de Mandamne, mère de son illustre fondateur,

que se rattache toute la gloire de l'empire persan. Elevé par sa mère, dirigé par ses sages conseils, Washington devient le créateur et le législateur des Etats-Unis.

En retraçant les glorieux souvenirs de l'influence maternelle nous n'avons point passé sous silence l'influence empoisonnée des mères corrompues et ambitieuses, comme des Faustine, des Catherine de Médicis, etc.

Oui, si la femme mérite l'attention du législateur, c'est surtout en la considérant comme mère; c'est en la guidant dans les nombreux devoirs qu'exige un si beau rôle, qu'il obtiendra tout ce qu'il désire, tout ce *qu'il attend* pour le bonheur des familles, le charme de la société, la gloire et la prospérité des nations.

On a dit que *le cœur d'une mère était le chef-d'œuvre de la nature*; c'est ce cœur si parfait qui lui donne tant de courage, de patience, de zèle, qui donne tant d'intelligence à la plus bornée des créatures, qui élève la plus faible jusqu'à l'héroïsme. Et cet instinct maternel, qui inspire toutes les vertus, ne nous prouve-t-il pas que la femme n'est pas seulement destinée à por-

ter l'homme dans son sein, mais à être sa première institutrice, son premier guide, sa seconde providence ? De cette éducation maternelle résulte un autre grand avantage pour l'amélioration des mœurs : c'est que, pour remplir dignement cette importante tâche, une mère veille avec plus d'attention sur elle-même ; elle choisit mieux sa société, met plus de soin à maintenir la paix dans son ménage ; et bientôt tout respire autour d'elle cette innocence qu'elle veut conserver à sa fille, ce bonheur qu'elle veut lui donner, et ces sentimens religieux qu'elle veut lui inspirer. C'est ainsi qu'en préparant sa fille à devenir une bonne épouse, une bonne mère, une femme aimable, elle en remplit mieux les devoirs, et sa famille et la société en recueillent les heureux effets.

Dans le chapitre des femmes qui ont acquis de la célébrité par leurs talens littéraires, nous avons essayé de prouver que cette célébrité n'était point incompatible avec le bonheur et la vertu, et nous n'avons eu que le choix des exemples dans la vie du grand nombre de femmes qui tiennent une place honorable dans la littérature. Mais

si nous avons cru rendre cet hommage à celles dont les talens nous ont donné tant de jouissances et de si aimables leçons; si nous avons cru devoir combattre une opinion trop générale qui semble ôter à la femme les qualités de son sexe, quand elle obtient quelques parcelles de cette gloire que les hommes se sont exclusivement réservée, nous sommes loin de chercher à l'entraîner dans une carrière où tant d'écueils et d'orages exposent à la fois son cœur, son repos, sa réputation. Mais nous pensons qu'on ne saurait trop l'encourager à cultiver son esprit, à acquérir quelques talens, *parce que* rien ne nous semble mieux concourir au but où doivent tendre tous ses efforts, de *rendre les hommes bons en les rendant heureux*. Qu'est-ce qui peut mieux faire aimer l'innocence et ses plaisirs que la danse légère, gracieuse et décente de cette charmante jeune fille, vêtue de blanc, couronnée de roses? la modestie est dans tous ses mouvemens, la candeur sur son front, toute la pureté, toute la joie des anges est dans son regard; et lorsque sa douce et harmonieuse voix chante la gloire, la vertu, quel homme

ne sent pas son cœur s'élever vers ces beaux sentimens qui embellissent et font le bonheur de l'existence? Une instruction solide, variée, rend la conversation d'une femme agréable, quelquefois utile; son époux trouve près d'elle des conseils éclairés, une amabilité soutenue; son goût, mieux formé, formera celui de ses enfans. Dans les classes opulentes surtout, l'instruction, les talens sont nécessaires à la femme; ils l'occupent agréablement, l'attachent davantage à son intérieur, la préservent des passions du jeu, de la toilette, de la galanterie; c'est sous ce rapport principalement qu'il nous a paru nécessaire de cultiver l'esprit, de donner des talens à notre sexe, outre que c'est un trésor à l'abri des vicissitudes de la fortune, et qui peut les réparer. Si Molière, dans sa comédie des *Femmes savantes*, a jeté du ridicule sur ces femmes qui abandonnent le soin de leur famille pour suivre le cours des astres, étudier le grec et le latin, ne nous prouve-t-il pas dans *l'École des femmes* que l'ignorance et la contrainte sont l'écueil de la vertu? Tandis qu'une femme instruite, élevée dans

une sage liberté, est moins exposée à oublier ses devoirs; elle est plus capable de faire le bonheur de son époux et de sa famille.

La dernière partie de cet ouvrage, consacrée à l'influence des mœurs sur le bonheur de la vie, n'est que le complément des deux premières; c'est la morale en action, plutôt que des réflexions que nous avons essayé d'offrir. Puisse cette manière d'envisager notre sujet nous servir d'excuse pour avoir osé aborder une matière trop importante et trop élevée pour une plume aussi inhabile! Toutefois nous avons pensé que si notre sexe était bien persuadé de l'influence qu'il a sur les mœurs et de l'influence des mœurs sur le bonheur de la vie, satisfait d'une aussi grande et aussi belle tâche, la remplir dignement serait l'unique but de ses désirs et de ses efforts: avec cette persuasion la légèreté disparaîtrait de la conduite de la femme; elle ne se croirait pas seulement destinée à plaire pendant l'espace si fugitif de sa jeunesse; elle saurait obtenir une influence de tous les temps par des vertus de tous les âges; elle ne perdrait jamais de vue que la religion doit être son

guide dans toutes les positions de la vie, que la bonté, la modestie doivent former son caractère, que la pudeur est son plus bel ornement; elle serait persuadée qu'il n'existe pas de compensation à la perte de la vertu, qu'elle ne peut l'oublier sans déranger l'ordre moral de la société, sans compromettre la sûreté des familles et troubler sa propre destinée, car si elle peut tromper la nature et les lois, jamais elle ne peut tromper sa conscience; et, en perdant la satisfaction de soi-même, on perd la seule satisfaction qui soit réellement notre propriété. L'existence pure et sereine d'une femme répand, au contraire, sur sa famille, sur la société, une aussi bienfaisante influence que celle d'un beau ciel sur la terre qu'il vivifie.

Heureuse si notre ouvrage pouvait quelque peu contribuer à donner à notre sexe cette noble émulation de la vertu, première source du véritable bonheur; heureuse si en lui présentant la réunion des plus beaux modèles de fille, d'épouse, de mère, d'amie; si en lui montrant la grande et honorable influence qu'en tous lieux il a exercée, le noble et généreux caractère qu'en tout

temps il a déployé, il sent mieux toute l'importance de ses devoirs, toute la sainteté, toute la douceur des liens de la nature et de la société. Ah! qu'on ne dise pas que les femmes ont été mal partagées dans les destinées humaines! Quel sort plus beau Dieu pouvait-il leur choisir, et quelle plus belle part les hommes pouvaient-ils leur laisser? Dieu, dans sa générosité infinie, leur a donné la grâce et la bonté, un cœur mieux formé pour le comprendre et l'adorer; les hommes leur confient le soin de les rendre heureux et meilleurs, d'élever leur âme vers le ciel et de les consoler sur la terre. Qu'importe quelques heures de souffrance, quand un torrent de félicité en dédommage? Qu'importe la faiblesse, si l'on trouve partout un appui? Qu'importe le joug d'une opinion plus sévère, si la conduite peut rendre son indulgence inutile? Pourquoi les femmes se plaindraient-elles des lois qui les placent sous la dépendance des hommes, du rôle plus important, plus élevé qu'ils jouent sur la scène du monde, de ce que le génie, les talens sont plus spécialement leur partage? Pourquoi se plain-

dre de ces priviléges, si nous pouvons en retirer plus de mérite et peut-être plus de bonheur? Si le rôle des hommes est plus grand, s'il offre plus d'éclat, celui de la femme est plus touchant, plus moral; si leur génie s'élève à une hauteur qu'elle ne peut atteindre, le plus souvent ne le doivent-ils pas à ses inspirations? Enfin si l'homme est le roi de la nature, combien de fois ne lui confie-t-il pas le sceptre de sa puissance! Mais pour rendre réels ces avantages, juste cette apparente inégalité dans la destinée de l'un et de l'autre sexe; c'est à la femme qu'il appartient d'établir cette compensation, puisque ce sont ses vertus qui désignent sa part de bonheur et de considération.

DE L'INFLUENCE
DES FEMMES
SUR
LES MOEURS ET LES DESTINÉES DES NATIONS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Influence des femmes dans les premiers âges du monde.

Le monde sort frais et riant à la voix du Créateur. L'homme s'éveille pour en jouir. La femme doit l'embellir. La nature entière sera leur domaine, et le bonheur leur destinée. Mais ces biens ne peuvent appartenir qu'à l'innocence; ils la perdent, la douleur et la mort qu'ils ne devaient jamais connaître en sont la suite; de là aussi le triste héritage qu'ils nous ont transmis avec le souvenir de l'influence de notre première mère sur son époux. Si cette influence a produit tant de maux, si la femme doit être accusée de la faiblesse de l'homme, n'oublions pas que ce fut elle

qui le réconcilia avec son sort, par son amour, et avec son Dieu en lui inspirant courage et résignation. Si Ève a légué à son sexe sa fragilité et ses souffrances, elle lui a laissé le modèle de la tendresse conjugale et de la patience dans l'adversité.

Il n'y a plus de paradis sur la terre; des crimes l'ont souillée. Les hommes se dispersent et bientôt ne conservent plus qu'une idée confuse de la Divinité. Alors que la corruption devient générale, félicitons-nous de n'avoir aucun exemple remarquable de l'influence des femmes. Cette influence se retrouve sur le peuple élu de Dieu et nommé son peuple; mais combien n'est-elle pas restreinte par la polygamie, qui, en ôtant toute égalité dans le mariage, rend la femme esclave, lui enlève sa dignité, gâte son caractère par les rivalités inséparables de plusieurs femmes ayant sous un même toit les mêmes droits sur un seul cœur!

Toutefois dans l'histoire du peuple de Dieu, on peut remarquer que cette influence agit particulièrement sur les hommes privilégiés du ciel : ainsi l'on voit Jacob acheter par quatorze ans d'esclavage le bonheur de posséder Rachel. On peut juger si cette servitude était légère, quand on l'entend dire au père de sa bien-aimée : « Je » vous ai servi vingt ans, souffrant toutes les injures » du temps, portant la chaleur du jour, le froid de » la nuit, et me dérobant même le sommeil. (1) »

(1) *Genèse*, chap. 29.

Les qualités brillantes des femmes d'aujourd'hui obtiendraient-elles un semblable dévouement? Aucun exemple ne le prouve. Avons-nous le droit de nous en plaindre, ou les hommes ont-ils le droit de nous en accuser? Dussé-je encourir le reproche de blasphême, je pense et j'ose dire qu'on peut en général rejeter sur nous-mêmes les torts de l'inconstance. Si, comme Rachel, les femmes unissaient la simplicité à la beauté; si elles étaient aimables sans caprices, raisonnables sans attendre la vieillesse; si, avec les avantages et les talens de ce siècle, elles avaient les vertus primitives de l'âge d'or, elles obtiendraient une influence toute puissante parce qu'elle serait toute morale; et la constance de Jacob et son dévouement cesseraient de nous étonner.

Autant la femme qui remplit ses devoirs répand de paix autour d'elle, autant cette paix est troublée par celle qui s'en écarte : Dina, fille unique de Jacob, pour s'être éloignée un instant du toit paternel par une indiscrète curiosité, eut à pleurer son déshonneur, le chagrin de son vieux père et la vengeance effrénée de ses frères. Pour assouvir cette vengeance il ne leur suffit pas du sang d'Hémor, ravisseur de Dina, il leur faut encore le sang de tous les habitans de Sichem; et le jour où ces habitans ont promis d'adorer le Dieu de Jacob, est celui marqué pour la destruction d'une ville entière. Cette catastrophe, en retombant sur la mémoire de Dina, ne nous ap-

prend-elle pas que les femmes ne peuvent jamais calculer où le premier pas hors de leur devoir peut les conduire?

Ruth, au contraire, nous offre l'exemple des heureux effets attachés à l'accomplissement de ses devoirs : veuve de Mahalon, elle ne voulut point abandonner sa belle-mère. « Dans quelque lieu » que vous alliez, lui dit-elle, j'irai avec vous ; par» tout où vous demeurerez, je demeurerai ; votre » peuple sera mon peuple ; votre Dieu sera mon » Dieu ; la terre où vous mourrez me verra mou» rir, et je serai ensevelie où vous serez ensevelie. » La mort seule pourra me séparer de vous. » Ainsi parle Ruth, et elle va glaner pour nourrir Noëmi! Dieu récompensa son pieux dévouement. Elle devint l'épouse de Booz, riche en terres et en serviteurs. Elle eut un fils nommé Obed, frère de Jessé, qui eut pour fils le roi David dont les enfans régnèrent sur la nation juive jusqu'à la vingtième génération (1).

Dans l'histoire d'Israël, presque toujours on voit la Providence se servir des femmes pour accomplir ses desseins : l'épouse de Putiphar, Africaine idolâtre et passionnée, brûle pour Joseph d'une flamme adultère ; il la repousse avec horreur. La calomnie et un noir cachot deviennent le prix de ses chastes vertus ; mais, au fond de ce

(1) *Bible*, livre de Ruth.

noir cachot où les passions d'une femme l'ont jeté, une lumière divine éclaire le fils de Jacob, et le conduit jusque sur les premiers degrés du trône de Pharaon, où la Providence le destine à être à la fois le sauveur de l'Égypte et celui de son peuple.

Les Israélites gémissaient en Égypte sous la plus dure servitude, au milieu de l'idolâtrie et de la corruption générale; Dieu, son alliance et ses lois, étaient près d'être oubliés. Pour le délivrer il lui fallait un guerrier, un sage pour l'instruire, un homme qui dédaignât la mollesse pour le conduire à travers les déserts dans la terre promise; il lui fallait à la fois l'homme pacifique et l'homme fort, pour supporter à propos ou apaiser ses murmures; il lui fallait enfin un cœur pur pour entendre la voix de Dieu, recueillir ses lois, les transmettre dans le langage divin qui les avait dictées; et Moïse vint au monde pour exécuter tant de choses difficiles et merveilleuses. Le moment de sa naissance était celui marqué par Pharaon pour la destruction des Hébreux. Compris dans l'arrêt de mort de tous les enfans mâles, Moïse doit périr; mais la tendresse maternelle sait éluder l'arrêt cruel; et le Nil reçoit l'enfant précieux que la terre n'ose garder... Par un bonheur inespéré le panier qui le renferme s'arrête devant la fille du roi. La beauté de l'enfant, cet ingénieux et touchant abandon, attendrissent la princesse qui veut en prendre soin; elle fait appeler une

nourrice; et c'est sa propre mère qui vient lui donner son lait dans le palais de Pharaon. C'est là que croît en force et en sagesse le défenseur d'Israël; c'est là qu'il est instruit par ses deux mères: l'une lui apprend le secret de sa naissance, les malheurs de sa nation, et le dispose ainsi à la délivrer, à la venger; tandis que sa mère adoptive, en le faisant instruire dans la science et la sagesse des Égyptiens, le prépare à devenir l'organe éloquent de la Divinité.

Si deux femmes ont présidé à la conservation et à l'éducation de Moïse, les femmes du peuple israélite qu'il a civilisé lui durent un état plus digne, une influence plus marquée, malgré que ses lois tolérassent encore la polygamie et le divorce. Mais l'homme, retrempé dans des lois saintes, était devenu meilleur et plus sage; libre et heureux, il était plus disposé à aimer, à honorer le sexe fidèle et soumis, qui se contentait de mériter son estime en remplissant ses devoirs. Aussi le mariage chez les Hébreux était-il célébré avec pompe et de grandes réjouissances, parce qu'il n'était pour eux ni un joug, ni une source d'inquiétudes: simples dans leurs mœurs, bornés dans leurs besoins, ils ne craignaient point une nombreuse famille et s'en faisaient honneur.

Le nom d'une femme marque chaque époque de l'histoire du peuple de Dieu, sa délivrance, ses triomphes, sa fidélité, son idolâtrie, ses vertus, ses vices, ses actions héroïques et ses crimes.

Les murs de Jéricho tombent-ils devant Josué ; les Israélites reconnaissans nomment Raab, en célébrant leur victoire.

L'oubli de leurs lois appelle-t-il la discorde au milieu d'eux ; c'est Débora qui vient leur rendre la paix, la justice, le bonheur ; c'est elle qui les conduit à la gloire avec l'ardeur de la jeunesse et l'expérience d'un vieux guerrier.

Samson, l'effroi des Philistins, devient-il leur esclave ; c'est en laissant surprendre à Dalila le secret de sa force.

Jephté, vainqueur des Ammonites, promet à son Dieu le sacrifice de sa fille : la jeune vierge s'y soumet avec joie, heureuse d'être offerte au ciel en holocauste de reconnaissance. Elle se retire avec ses compagnes dans la solitude de la montagne, et se prépare à la mort en chantant des hymnes au Seigneur.

Par les conseils imprudens d'une femme un autel s'élève loin de l'arche d'alliance, et un culte particulier s'établit. Ce premier schisme, depuis imité et multiplié, divisa les hommes et fut pour eux une source intarissable de maux et de crimes.

La femme d'un lévite reçoit des Benjamites le plus cruel outrage. Elle en meurt ; son corps, mis en pièces par l'époux malheureux, sert d'appel à la vengeance ; chacune des tribus reçoit sa part de ce triste présent, et toutes se réunissent pour exterminer la tribu coupable. Ce crime des Benjamites les entraîna dans d'autres crimes, et ceux

qui échappèrent à cette terrible punition, furent à leur tour égorger les habitans d'une ville voisine, pour avoir des femmes et rétablir leur tribu.

La gloire de David reste brillante et sa vertu sans tache, tant qu'il ne laisse prendre de l'ascendant sur lui qu'à la sage Abigaïl; mais il voit Bethsabée, et il oublie tout ce qu'il a été jusqu'alors; sur sa tête s'accumulent des fautes qu'une longue pénitence parvint à effacer, puisque son nom est resté saint parmi les hommes.

Après avoir fait résonner la terre du bruit de sa sagesse et de sa magnificence, Salomon, au déclin de la vie, est séduit par des femmes idolâtres; plus il en possède, plus il en désire; aucune ne remplit son cœur, parce qu'aucune n'en est digne. Et, après avoir bâti un temple au vrai Dieu, il en élève aux idoles, et leur offre des sacrifices! Jusque-là son règne glorieux, juste et pacifique, avait donné le bonheur à son peuple; mais plus il avait été grand et admiré, plus son exemple fut contagieux et funeste quand il s'abandonna à des passions avilissantes. L'idolâtrie et le luxe augmentèrent rapidement la corruption des mœurs israélites. Sur ces mœurs, l'influence de Jézabel et d'Athalie fut trop fatale pour qu'on ose passer sous silence ces horribles noms.

Holoferne paraît en Judée, et la Judée ne semble plus avoir aucune force à opposer à ses conquêtes. Ses pas ne laissent partout que le ravage et la mort. Il assiége Béthulie; et cette ville est près de suc-

comber, quand ses gémissemens vont retentir dans l'humble retraite où Judith cache ses attraits et ses vertus. L'amour de la patrie change la timide jeune femme en courageuse héroïne; son bras s'arme d'un glaive vengeur, et délivre Béthulie en immolant Holoferne.

Mais déjà les crimes et l'impiété des Juifs avaient préparé leur asservissement. Captifs à Babylone, mêlés aux idolâtres, ils s'allièrent avec eux en épousant leurs filles, et l'ascendant de ces femmes sans principes acheva de leur faire perdre leur foi et leurs vertus. Rétablis par Cyrus en Judée, mais encore assujétis à la Perse, faibles de leurs longues souffrances, ils furent en butte à la calomnie, aux insultes; ils touchèrent même au moment de leur destruction sous le règne d'Assuérus. On sait comment ils furent sauvés par l'ascendant que la modeste Esther avait pris sur le cœur du monarque; on sait combien cet ascendant servit à la gloire de son époux et au bonheur de ses sujets.

La nation juive ne reprit de l'éclat qu'au temps des Machabées. Cette illustre famille, avant de s'éteindre, laissa au monde l'exemple de la plus héroïque vertu : y a-t-il rien de plus sublime que cette mère en présence des supplices préparés pour ébranler sa foi et celle de ses enfans!

Je l'ai vue; elle est à leurs côtés,
Consolant, ranimant ses fils ensanglantés :

Mourante au fond du cœur, calme sur son visage,
Elle retient ses pleurs, prodigue son courage;
Comme autour du berceau surveille tous leurs pas;
Jette déjà leur âme au-delà du trépas;
Y fait luire pour eux une gloire nouvelle;
Leur jure tous les biens que sa foi lui révèle,
Et semble, vers le ciel détournant leur adieu,
Se parer de leur sang aux regards de son Dieu (1).

« Quand la mort de ses enfants lui ôta toute crainte pour eux, dit saint Grégoire, elle leva sa tête vers le ciel dans de saints transports, et elle disait au fond de son cœur : « *Je n'ai plus rien* » *laissé au pouvoir du monde; j'ai tout remis entre* » *les mains de Dieu, tous mes trésors, toutes les es-* » *pérances de ma vieillesse.* »

Le même saint ajoute, en parlant du martyre des Machabées et de leur incomparable mère : « La Palestine regarda leur triomphe comme celui du peuple de Dieu; car il s'agissait alors du combat le plus important qui fût jamais touchant la loi des Juifs; et les affaires des Hébreux étaient réduites à une telle extrémité, que le bon et le mauvais succès paraissaient dépendre en quelque façon de la manière dont les Machabées combattraient (1).

(1) A. Guiraud, tragédie des *Machabees.*

(2) *Greg. Naz., orat.,* 12.

CHAPITRE II.

Des Femmes dans les premiers siècles du Christianisme.

« Le ciel et la terre s'uniront pour produire » comme par un commun enchantement celui » qui sera tout ensemble céleste et terrestre ; de » nouvelles idées de vertu paraîtront au monde » dans ses exemples et dans sa doctrine ; et la » grâce qu'il répandra les imprimera dans les » cœurs (1). » Et qui méritera d'être choisi par le ciel pour s'unir à lui, afin de donner à la terre celui qui doit accomplir ces hautes destinées ? C'est une femme. Est-ce celle qui est assise sur la pourpre, celle qui est entourée de grandeurs et d'hommages, celle dont le nom retentit au loin ? Non, ce sera celle dont la vie laborieuse et sans tache s'écoule ignorée dans le sein de sa famille ; celle qui ne connaît de grandeurs que celles de Dieu, de jouissances que celles de la vertu. Telle est *Marie* ; telle est la femme qu'un Dieu choisit pour puiser dans son sein cette vie mortelle, gage

(1) Bossuet, *Histoire universelle*.

de cette immortalité qu'il vient nous montrer et nous promettre. Et, lorsque cette œuvre de miséricorde et d'amour est accomplie, sa miséricorde et son amour placent sa mère près de lui, pour plaider la cause du pécheur et lui offrir ses prières.

Marie, distinguée entre toutes les femmes par sa glorieuse mission, serait un exemple au-dessus de nos profanes regards si elle ne s'offrait à nous que mère divine, distribuant dans le ciel et sur la terre les grâces du Seigneur; mais elle a daigné se rapprocher de nous par son ineffable charité, son humilité et ses souffrances : nous pouvons contempler Marie vierge, épouse, mère et amie; dans ces simples devoirs de l'humanité, elle se présente à nous pour guide et pour modèle. C'est sous son influence que se sont formées ces vertus héroïques qui parfois ont étonné le monde; c'est sous son influence que des vertus ignorées méritent le ciel sans être connues de la terre. C'est elle qui anime le guerrier combattant pour sa patrie. Elle inspire le monarque qui règne pour le bonheur de ses peuples. Elle console la femme malheureuse, rappelle celle qui s'égare; et aucune ne se place en vain sous sa protection, quand elle s'y place avec confiance. Aussi, dans les premiers temps du christianisme où ce modèle divin n'était point oublié, on voit les femmes consacrer leur existence à le méditer pour atteindre à quelques-unes de ses vertus. Un grand nombre

renonçait à tous les biens que le monde offre avec profusion à la jeunesse et à la beauté, pour se consacrer tout entières à des œuvres saintes et bienfaisantes, soit dans l'intérieur de leur famille, soit dans un asile solitaire où elles se réunissaient dans ce but. Et quand elles étaient parvenues à cet âge où l'on n'a plus d'illusions à craindre, elles se joignaient aux veuves pieuses qui portaient au dehors leurs soins, leur charité, partout où le besoin les réclamait. Au milieu d'elles on choisissait les Diaconesses qui faisaient partie du clergé. Leurs fonctions principales étaicnt de se consacrer aux personnes de leur sexe, pauvres, infirmes ou égarées, d'instruire l'enfance, la jeunesse, et, là où leur ministère ne suffisait pas, de rendre compte à l'évêque des besoins qui restaient à satisfaire, ou des tâches trop difficiles à remplir (1). Le bien qu'elles faisaient, en produisait d'autres par leur exemple : témoin d'une vie si pure, quelle femme aurait osé souiller la sienne? Et quel homme n'eût pas appris à les respecter toutes? Aussi, rien de plus parfait que ces mœurs des premiers chrétiens. Une véritable égalité régnait entre eux; une seule âme paraissait les animer tous. Plus leur vie physique était sévère, plus il y avait de douceur et de paix dans le fond de leurs cœurs. Ayant rejeté tout ce qui tient à l'orgueil, au luxe, à la mol-

---

(1) Fleury, *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*.

lesse, ils étaient sans ambition, sans besoins et sans désirs. Cette austérité de mœurs qui les préparait à souffrir, contribua sans doute à leur donner tant de courage contre les persécutions. Eh! comment auraient-ils été rebelles à la mort, ceux dont les pensées, constamment dirigées vers le ciel, les détachaient de la terre? Aussi, vit-on l'héroïsme dans tous les âges, chez tous les sexes, dans toutes les classes.

Félicité, au milieu de sa jeune et nombreuse famille, étonne ses bourreaux par la constance de sa foi; elle soutient celle de ses enfans, qui tous, l'œil fixé sur leur mère, expirent au milieu des plus cruels supplices en chantant avec elle les louanges du Seigneur.

Agathe, Prisca, Agnès, jeunes vierges, parées de toutes les grâces de l'innocence et de la beauté, pour obtenir la palme du martyre, résistent à toutes les séductions de l'amour et des plaisirs.

La naissance, les talens, les charmes de Cécile semblaient la destiner à faire l'ornement du monde, quand par ses vertus et son courage elle s'éleva à une gloire plus parfaite, à la gloire immortelle de verser son sang pour sa religion. Son exemple fut suivi par son époux, par son frère qu'elle avait elle-même disposés à ce généreux sacrifice; et témoins de leur mort, plus de quatre cents personnes abjurèrent leurs erreurs.

Catherine, jeune, belle, comme Cécile, douée des plus rares et des plus brillantes qualités, les

employa comme elle au triomphe du christianisme. Elle préféra la couronne du martyre à celle que lui offrait l'empereur Maxime-Valère. Et lorsque, pour ébranler sa foi, le tyran lui envoya les philosophes d'Alexandrie, ce fut elle qui par sa science profonde, par sa douce éloquence, porta la conviction dans leurs cœurs; leur croyance devint même si ferme, qu'ils donnèrent leur vie pour en attester la vérité. L'impératrice Faustine dut aussi à Catherine sa conversion et une mort glorieuse. Enfin un grand nombre d'idolâtres reconnurent la puissance d'un Dieu qui donnait tant de force à une vierge timide, et qui, au milieu des plus horribles tourmens, la faisait briller encore de tout l'éclat d'une beauté et d'un bonheur incomparables.

Il n'y avait dans cet héroïsme des premiers *chrétiens* ni délire d'imagination, ni entêtement; il résultait de la conviction parfaite des vérités qu'ils attestaient au prix de leur sang.

Dans tous les lieux où la voix de l'Évangile s'était fait entendre, jusque dans cette Rome devenue le réceptacle de tous les vices, où les femmes avaient rejeté jusqu'aux derniers voiles de la pudeur, on les vit bientôt s'élever du sein de la corruption au plus haut degré de perfection morale. *Quelles merveilleuses femmes se trouvent parmi les chrétiens!* disait un philosophe païen, en contemplant leurs épouses, leurs mères incomparables, et tous ces modèles accomplis de vierges et de veuves dévouées au Seigneur. Aussi, lorsqu'Attila vint sac-

cager Rome, les Barbares qu'il commandait, étonnés d'être vaincus par la dignité de l'innocence et le courage de la vertu, s'écriaient-ils : *Mais quelles forces surnaturelles ont donc ces jeunes et belles femmes !*

Sous les persécutions de Maximen et de Maxence, infâmes tyrans qui se faisaient un jeu de porter l'opprobre dans les plus illustres familles, les femmes chrétiennes triomphèrent de leurs efforts, méprisèrent leurs séductions et souffrirent avec joie la mort pour conserver leur honneur : la belle Sophonisbe répondit à l'amour de Maxence en se poignardant. Vainement Maximen emploie auprès de Dorothée tous les moyens de plaire et d'éblouir ; vainement il présente à ses yeux l'image des plus affreux supplices ; il voit cette jeune vierge au-dessus de la crainte et de toutes les séductions ; cependant il n'ose la faire périr ; et, pour la première fois, ce monstre fut avare de sang humain ! Mais Dorothée, craignant de nouvelles poursuites, abandonna tout ce qu'elle possédait à Alexandrie, et, dans tout l'éclat de la beauté, fut s'ensevelir dans la plus profonde solitude.

Valérie, fille de Dioclétien et veuve de Galère, fut une des plus illustres victimes de Maximen et de Licinius. Elle refuse la main de ces deux empereurs qu'elle méprise, et bientôt se voit en butte aux plus cruelles persécutions : on fait périr trois femmes vertueuses parce qu'elles sont ses amies. On la calomnie, on la dépouille de ses biens, et

pour unique retraite on lui offre les déserts de la Syrie. C'est en vain que Dioclétien demande à celui qu'il a décoré de la pourpre impériale, qu'il soit permis à sa fille de venir partager sa retraite et lui fermer les yeux; on est sourd à sa prière; rien ne peut attendrir les tyrans en faveur de Valérie. Mais, pour se consoler et se soutenir dans ses infortunes, il reste à Valérie sa tendre mère qui ne voulut jamais s'en séparer; la vénérable Prisca partage ses maux, sa pauvreté, la suit dans son exil, erre avec elle sous les haillons de la misère; et quand sa fille tombe sous la main de ses bourreaux, cette mère incomparable leur tend sa tête pour subir le même sort.

Anthie, épouse d'un consul romain, fut aussi un des plus admirables modèles des mères chrétiennes : elle eut la gloire d'élever elle-même son fils Éleuthère; et ce fils devint le plus ferme soutien de l'Église naissante; il porta les lumières de la foi en Illyrie, et paya de son sang son zèle et ses succès pour l'établissement du christianisme. Témoin de son martyre, sa tendre mère se jette sur le corps inanimé de son fils, le couvre de ses baisers, de ses larmes, en invoquant le nom de Jésus-Christ. Indignés de cette pieuse douleur d'une mère qui reste attachée sur les débris sanglans d'un martyr, les bourreaux l'égorgèrent sur cet objet chéri.

On vit briller dans sainte Paule toutes les vertus de son illustre aïeule Cornélie, mais encore agran-

dies et purifiées par le *christianisme*. Elle fit le bonheur de son époux, ne lui survécut que pour soigner ses enfans; et la meilleure des mères en fut la plus heureuse : sa fille Eustochie fut son amie, sa compagne inséparable; l'amour, les plaisirs du monde n'eurent jamais aucun empire sur ce cœur rempli par la piété, la tendresse filiale et la charité. Elle aidait sa mère à distribuer aux pauvres leur immense fortune, tandis qu'elles avaient choisi pour elles-mêmes cette vie de pauvreté dont elles s'honoraient. Après avoir édifié Rome par la sagesse de leur conduite et la sainteté de leurs œuvres, après avoir visité la Terre-Sainte en humbles pélerines, elles fixèrent leur demeure à Bethléem; c'est là qu'elles préparèrent un asile pour les pieux voyageurs, qu'elles firent bâtir un monastère pour les vierges et les veuves qu'elles formaient dans la perfection chrétienne par leurs leçons et leur exemple.

Saint Jérôme a célébré avec toute la chaleur de son éloquence les vertus de Paule, d'Eustochie, et n'a point oublié cette illustre Marcelle qui, s'élevant au-dessus de tous les avantages de la naissance, de la fortune, de la beauté, et méprisant tous les hommages dont elle était l'objet, prit une si belle place dans les rangs immortels des héroïnes chrétiennes : tandis qu'elle emploie ses richesses à soulager la misère, il n'y a rien de plus frugal que sa table, de plus simple que ses habits; son aimable modestie rehaussait l'esprit

supérieur dont elle était douée et les connaissances profondes qu'elle avait acquises; les saintes écritures lui étaient aussi familières qu'aux premiers docteurs de l'Église, qui souvent même la consultaient sur cet objet.

Parlerons-nous de cette Aglaé si magnifique en luxe et en attraits, si célèbre par son esprit et ses galanteries! Devenue chrétienne, elle étonna Rome qu'elle avait éblouie de son faste et de ses plaisirs, l'étonna, dis-je, par la simplicité de ses goûts, par l'austérité de ses mœurs, l'édifia par ses vertus, et s'y fit bénir de tous les malheureux par sa bienfaisance. Et cette Émélie, illustre mère qui forma elle-même ses illustres enfans, saint Basile-le-Grand, saint Grégoire de Nice, saint Pierre de Sébaste, et sainte Macrine, dont la beauté fut aussi ravissante et la vie aussi pure que celles des anges.

Sans les larmes de Monique, peut-être saint Augustin n'aurait été connu que par ses erreurs. Ces larmes qu'elle répand en abondance, demandant pour son fils la miséricorde divine, rappellent à lui-même ce fils égaré; et, pour consoler sa mère, il commence ce long combat qu'il eut à soutenir contre des passions sans cesse renaissantes. Victorieux enfin, il élève ses regards vers le ciel, d'où il reçoit la sagesse et la grâce qui l'ont rendu le flambeau le plus brillant du christianisme.

Grégoire de Nazianze puisa aussi près de sa

vertueuse mère ces principes religieux et ces sentimens qui lui ont mérité le ciel ét la vénération du monde. Son éloquente voix trouva les accens les plus tendres et les plus sublimes pour célébrer la mémoire de sa sœur Gorgonia. Après avoir parlé de la vie austère, humble et bienfaisante de cette vierge chrétienne, il décrit ainsi la douceur de ses derniers momens : « Autour d'elle des larmes muettes, une douleur inconsolable, mais silencieuse, car on se faisait scrupule d'honorer par des gémissemens le départ de cette chrétienne; sa mort semblait une solennité sainte. »

L'Évangile qui promet la joie à celui qui pleure, des biens éternels à la pauvreté, l'Évangile, la consolation de toutes les infortunes, devait être l'effroi de toutes les grandeurs. Cependant les souverains en reconnaissant le Dieu qui l'avait dicté se soumirent à ses lois sévères; on vit l'humble autel du Christ briller à côté du trône et lui servir d'appui. Si la grâce ineffable d'un culte aussi pur pénétra jusqu'au cœur des rois, il pénétra bien plus avant dans le cœur des femmes, qui ne pouvaient aimer faiblement une religion toute d'amour et d'espérance. Aussi la plupart de celles qui eurent de la puissance s'en servirent pour rendre un hommage éclatant au christianisme : un grand nombre d'infidèles durent leur conversion à Hélène, mère de Constantin. Née dans l'obscurité, élevée dans la simplicité et la sagesse, elle apporta au milieu des grandeurs les vertus de sa

condition première, et y joignit celles qu'un rang suprême permet de pratiquer. Son éminente piété, sa prudence et sa douceur lui donnèrent sur son fils un empire dont elle se servait pour calmer la violence de son caractère et adoucir le sort de ses peuples. Constamment elle répandait sur les malheureux les trésors que l'empereur mettait à sa disposition. Malgré son grand âge elle fut visiter la Terre-Sainte, et laissa sur toute sa route des traces de son ardente charité. Par tant d'aumônes, de courage, et par une si grande foi, elle mérita de découvrir le lieu sacré où furent déposées les dépouilles mortelles de notre Seigneur. C'est là qu'elle fit élever la superbe église du Sépulcre; et par ses ordres furent encore bâties celles de Bethléem et du Mont-des-Oliviers.

Digne épouse de Théodose-le-Grand qui ne devait l'empire qu'à son mérite, Flaccile lui disait souvent : *N'oubliez jamais ce que vous avez été et ce que vous êtes.* Par les conseils si sages d'une femme qu'il adorait, les vertus de Théodose ne firent que s'accroître avec sa fortune. Il ne prit de la souveraineté que le pouvoir d'étendre ses bienfaits; et, sans persécution, il détruisit presque entièrement le paganisme dans Rome. C'est la fille de Théodose, c'est Placidie qui rendit cette loi si belle, si généreuse, parce qu'elle émanait du trône et qu'elle enchaînait la volonté des rois : « La majesté souveraine se fait honneur en re» connaissant qu'elle est soumise aux lois. La puis-

» sance des lois fait le fondement de la nôtre. Il » existe plus de grandeur réelle à leur obéir qu'à » commander sans elles. Par le présent édit nous » sommes bien aise de montrer à nos sujets quelles » sont les bornes que nous prétendons mettre à » notre autorité. » Cette loi de Placidie n'est pas le seul titre qui la recommande à la postérité : elle se servit de l'amour qu'elle avait inspiré à Atolphe, roi des Goths, pour désarmer son bras levé contre sa patrie. Devenue son épouse, elle se servit encore de cet amour pour adoucir ses mœurs et lui inspirer des sentimens vertueux. Appelée à gouverner l'empire d'Occident après la mort de son frère et de son second époux, son règne fut celui de la sagesse et de la justice, comme ses lois en rendent encore témoignage.

A la même époque deux femmes aussi illustres par leurs vertus que par leur génie (Pulchérie et Eudoxie), gouvernaient l'Orient : Pulchérie était née avec les plus heureuses dispositions ; à peine sortie de l'enfance, elle était remarquable par son esprit et ses connaissances. Elle se faisait chérir par sa piété, sa modestie et sa douceur. Tant de talens et de qualités lui donnèrent les moyens de s'occuper avec succès de l'éducation de ses sœurs et de son frère Théodose le jeune. Ce prince l'associa à l'empire dès qu'il y parvint. Il lui devait ses vertus ; il lui dut encore la gloire de son règne. Le Code Théodosien, qu'elle a en partie dicté, fait un immortel honneur à l'un et à l'autre. « Elle offrit un phé-

» nomène unique et qui n'a pas reparu, une
» princesse de quinze ans gouvernant un vaste
» empire avec la maturité de l'expérience la plus
» consommée ; elle avait le coup d'œil juste, pé-
» nétrant, l'exécution rapide (1). » Pulchérie tenait les rênes de l'empire avec tant de fermeté, qu'elle sut prévenir les révoltes toujours prêtes à en troubler la paix. Ses immenses charités, imitées par chacun des membres de la famille impériale, avaient banni la mendicité de ses États. Trop généreuse pour craindre de partager le pouvoir qu'elle avait sur l'esprit de son frère, et s'oubliant pour ne songer qu'à son bonheur, elle lui choisit pour épouse une jeune et belle Athénienne qu'elle avait convertie à la religion chrétienne. Placée sur le trône par sa puissante protectrice, Eudoxie en fut un des plus dignes, des plus beaux ornemens. Son âme était généreuse et sensible ; elle paya les procédés injustes de ses frères avec toute la tendresse d'une sœur et la magnificence d'une reine. Elle avait l'esprit le plus brillant et le mieux cultivé ; elle mit en vers une partie de l'Ancien-Testament et célébra dans un poëme les victoires de son époux. Elle fit un voyage en Terre-Sainte et surpassa Hélène dans ses pieuses libéralités. Tandis que tous les peuples d'Orient s'applaudissaient d'avoir pour les gouverner deux princesses aussi

---

(1) Histoire du Bas-Empire.

sages que bienfaisantes, des êtres ambitieux et pervers minaient sourdement leur pouvoir dans l'esprit du faible Théodose. Il crut à la calomnie, soupçonna la fidélité de son épouse qu'il éloigna de sa cour. Eudoxie se retira à Jérusalem, où elle se consola de l'injustice et de l'égarement de son époux dans la religion et la bienfaisance, remèdes si efficaces pour tous les maux.

Pulchérie fut la seconde victime de la cabale des eunuques, qui parvinrent aussi à l'éloigner de la cour (1). Leur chef Chrisaphe s'emparant alors du gouvernement, le flétrit par ses vices, le rendit odieux par ses cruautés, compromit la puissance et la gloire de Théodose dans des guerres malheureuses contre les barbares. Bientôt on reconnut à n'en plus douter que la sagesse de l'empereur et

(1) On a prétendu que Chrisaphe s'était servi de l'ascendant de la jeune épouse pour détruire celui de Pulchérie; mais les faits s'élèvent contre cette accusation et contre toute prétendue mésintelligence entre ces deux princesses, qui se sont constamment montrées au-dessus de ces petites faiblesses du cœur humain. Eudoxie fut exilée par l'aveugle jalousie de Théodose, qui fit en même temps périr Paulin, le seigneur le plus respectable de sa cour, et malheureusement soupçonné d'être l'objet des secrètes affections de sa femme. Il y avait un an qu'Eudoxie était éloignée de son époux quand Pulchérie encourut sa disgrâce; ainsi comment aurait-elle pu nuire à sa bienfaitrice? Non, elles n'ont contribué ni l'une ni l'autre à leur perte; elles ont été victimes de ceux qui voulaient régner à leur place sous le faible Théodose.

le bonheur de l'État dépendaient de Pulchérie, et Pulchérie fut rappelée par tous les cœurs et par son frère. Elle se rendit à leurs vœux, vint reprendre la puissance, et s'en servit pour apaiser les troubles qui de toute part s'étaient élevés en son absence, pour fermer les plaies de l'État, pour rendre à ses sujets le bonheur, et la paix à l'Église. A la mort de son frère, comme il était sans exemple qu'une femme fût seule revêtue de la pourpre impériale, elle choisit Marcien pour époux et partagea avec lui le pouvoir. Ce choix d'un homme vertueux, doué d'un esprit ferme, éclairé par l'étude et l'expérience, prouva que Pulchérie n'avait pas d'autre passion et d'autre intérêt que la prospérité et la gloire de ses sujets. L'amour et la vénération qu'elle leur avait inspirés rendaient leur obéissance aussi facile que son commandement était doux. L'Eglise l'a placée au rang des saintes, et l'histoire au rang des souveraines les plus dignes de régner.

Théodora, impératrice d'Orient, avait autant d'esprit que de beauté. Elle parvint à modérer les scandaleux excès de Théophile son époux; elle abattit l'hérésie des Iconoclastes, travailla à la conversion des Bulgares, se fit aimer et respecter de son peuple. La prospérité de l'empire et la paix de l'Église pendant son règne furent les fruits de sa sagesse et de son habileté.

Autuse, fille de Constantin-Copronime, ne voulut ni d'un trône ni d'un époux; elle préféra le

titre de mère des pauvres, des orphelins, des enfans abandonnés. Cette pieuse et charitable princesse les iustruisait elle-même, prenait soin des vieillards, et employait ainsi tout son temps, distribuait tous ses biens en œuvres de charité.

Les femmes telles que les Hélène, les Flaccilc, les Placidie, les Pulchérie, les Eudoxie, qui se servirent de leur pouvoir pour honorer le christianisme et étendre son culte; les Cécile, les Félicité, les Catherine qui firent abjurer les erreurs d'un grand nombre d'idolâtres par l'exemple d'une vie sans tache et d'une mort glorieuse; les Paule, les Eustochie, les Aglaé, les Marcelle, qui par leurs vertus, leurs lumières et leur bienfaisance, offrirent de si beaux modèles à suivre pour s'élever comme elles dans la perfection chrétienne; les mères qui formèrent les Augustin, les Eleuthère, les Grégoire de Nazianze, les Grégoire de Nice, les Basile, les Pierre de Sébaste, les Ambroise; toutes ces femmes, par leurs éminentes vertus et surtout par leur influence sur les progrès du christianisme, concoururent puissamment à l'amélioration des mœurs, car on ne peut révoquer en doute combien cette religion sainte les épure. Aussi n'est-ce pas sans une grande joie et un véritable orgueil que nous trouvons, chez presque toutes les nations, la première lueur de ce flambeau divin apportée par une femme.

CHAPITRE III.

Des Femmes grecques.

On voit l'ascendant des femmes servir à former le génie de la Grèce, dès qu'il s'éveille à la voix de ses sages législateurs : enflammés par l'amour, inspirés par la gloire, les hommes ne crurent rien d'impossible, et tentèrent tout pour en mériter les faveurs. Leur courage indomptable, leurs forces prodigieuses servirent d'appui à l'innocence, à la faiblesse, et portèrent la destruction, l'épouvante parmi les oppresseurs des peuples, les brigands et les bêtes féroces. Purgée de ces monstres, la Grèce reconnaissante plaça ses libérateurs au rang des dieux. Ce fut dans ce temps, regardé comme fabuleux tant il fut héroïque, que commença le règne des femmes. Dans cette foule de héros dont on nous a transmis les exploits, il n'en est aucun qui n'ait été soumis à leur empire. Des villes réduites en cendres, des provinces ravagées, de vaillans guerriers amollis ou enchaînés, accusent les passions violentes qu'elles inspiraient. Pour rendre hommage à leurs vertus, célébrer

leur beauté, des temples s'élevèrent; les arts enfantèrent des prodiges. Ornement des plus superbes fêtes, la présence des femmes cimentait l'alliance des rois, ouvrait le cœur à la confiance, à la joie, ou bien y jetait le poison de la discorde et de la fureur. Elles élevaient l'âme au plus haut degré d'héroïsme, ou la conduisaient au crime par les transports de la jalousie et d'un sentiment coupable. Les haines, les vengeances qui bouleversèrent la Grèce dans ces commencemens de civilisation, prouvent que l'influence des femmes fut d'abord fondée plutôt sur leur beauté que sur leurs vertus. Il leur manquait encore ces qualités qu'on pourrait appeler les grâces du cœur, qui donnent au caractère cette suavité qui, se communiquant à celui de l'homme, sert bien plus que les lois pour adoucir les mœurs.

Pourquoi la civilisation de Sparte resta-t-elle toujours imparfaite? N'est-ce pas parce que Lycurgue, ne voulant former qu'une nation libre et indomptable, ôta aux femmes les moyens d'acquérir ces grâces du cœur, de l'esprit et de la modestie, charmes infinis qui attachent trop à la vie pour apprendre à la mépriser. Une seule pensée sembla présider à leur éducation, ce fut de les faire concourir, comme citoyenne, amante, épouse, mère et nourrice, à la conservation des mœurs, à la prospérité de la patrie, et à soutenir cette impulsion de sagesse et d'héroïsme donnée par son législateur.

Les Lacédémoniennes s'acquittèrent noblement de cette noble tâche : étrangères au luxe et à la mollesse qui corrompent l'âme et énervent le tempérament, elles transmettaient leur beauté et leur force aux enfans qu'elles donnaient à la patrie ; et déjà en suçant leur lait ils puisaient à cette première source de la vie les inclinations qui consacraient cette vie toute à la gloire et à leur pays. Elles disaient au guerrier, en lui remettant un bouclier, *avec ou dessus*, et le guerrier revenait triomphant, ou mourait au champ d'honneur.

Elles ne cédaient à la puissance du cœur que lorsqu'il dictait de grandes actions ou de grands sacrifices : Telle Chélonide, femme de Cléombrote et fille de Léonide qui se disputaient le trône de Sparte; placée entre deux ennemis qui *lui étaient* également chers, elle immola toujours le sentiment qui pouvait la rendre heureuse, pour s'attacher au sort du plus infortuné. Elle quitte son époux et un trône pour suivre son père dans l'exil; et, dès que la fortune change en faveur de Léonide pour accabler Cléombrote, c'est près de Cléombrote qu'on retrouve Chélonide; elle l'entoure de ses bras, le protège contre son père, qui, pour satisfaire sa vengeance, ne respecte pas même l'*asile* sacré où son ennemi s'est réfugié. Mais, à l'aspect de sa généreuse fille, à sa voix suppliante, à son regard qui tour à tour se porte avec tant d'éloquence et sur lui et sur son époux, et sur ses jeunes enfans assis à ses pieds, le bras de Léonide

retombe désarmé; il ne retrouve que pitié et amour dans ce cœur que viennent d'agiter la fureur et la haine. Toutefois, c'est en vain qu'il veut faire partager à Chélonide ses brillantes destinées comme elle a partagé ses misères; toute son existence est désormais consacrée à son époux malheureux.

L'éducation mâle, la vie simple et austère des femmes de Lacédémone, les préservaient des petites passions qui rétrécissent l'âme; elles subjuguaient non seulement par l'amour dont le règne est si court, mais elles étaient aimées comme on aime la patrie, la gloire, la liberté, c'est-à-dire avec constance, enthousiasme et vénération. Une étrangère, témoin de la puissance des femmes à Sparte, disait à la digne compagne de Léonidas : *Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes.* — *Aussi*, répondit-elle, *sommes-nous les seules qui mettions au monde des hommes.*

Celle qui fit cette réponse avait à l'âge de neuf ans garanti son père des séductions d'Aristagoras : ce prince, pour engager Cléomène dans une entreprise contraire aux intérêts de Sparte, lui offrait de l'argent, et à chaque refus augmentait la somme. Sa fille présente lui dit : *Mon père, cet étranger te corrompra si tu ne le jettes promptement hors de la maison.*

Ainsi l'on voit que Lycurgue obtint des femmes tout ce qu'il en attendait, une raison précoce, une

âme forte, l'amour de la patrie et de la liberté, le mépris de la parure et de toute frivolité. En exigeant d'elles plus que les qualités ordinaires de leur sexe, il prouva que plus on les élève haut, plus elles acquièrent de force et de prudence pour s'y soutenir.

Dans ces jeux où l'on se formait à l'adresse et aux combats, la présence des jeunes filles servait d'émulation; c'était à qui se surpasserait pour mériter leur louange ou éviter leur raillerie. Ce fut pour les venger de l'outrage qu'elles avaient reçu des Messéniens, que commencèrent ces longues et sanglantes guerres entre Sparte et Messène. Et ces filles, devenues épouses, devenues mères de héros, toujours consultées, souvent les dirigeaient avec la plus grande sagesse dans les entreprises les plus difficiles. Elles plaçaient l'amour de la patrie au-dessus de tous les autres sentimens; et pour défendre la patrie, trois cents Spartiates se dévouent à la mort avec une tranquillité si sublime, qu'il suffit de nommer Léonidas pour faire tressaillir encore les cœurs les plus froids au souvenir de tant de gloire et de vertu.

Après une bataille une Athénienne adressait à son fils ces mots : *Je vous sais gré de vous être conservé pour moi.* A Sparte, une mère qui aurait exprimé un pareil sentiment aurait été déshonorée. *Mon épée est trop courte*, disait un Spartiate, *vous ferez un pas de plus*, répondit sa mère.

Une autre Lacédémonienne écrivait à son fils :

Des bruits qui vous déshonorent circulent ici; prouvez que c'est la calomnie qui vous accuse, ou sachez mourir.

Des Thraces, en apprenant à la mère de Brasidas la mort de ce héros, ajoutaient que jamais Lacédémone n'avait produit un plus grand général : *Étrangers*, répondit Argiléonis, *mon fils était brave; mais apprenez que Sparte possède plusieurs citoyens qui valent mieux que lui.*

Ne pleurez pas, disait à ses parens une Lacédémonienne couchée auprès de son fils blessé et expirant, *ne pleurez pas, il était digne de son père et de moi!*

Une autre apprend que la mort de son fils a donné la victoire à Sparte : *C'était mon fils!* s'écrie-t-elle avec un transport de joie.

Pendant que Sparte était assiégée par Pyrrhus, on décida d'embarquer les femmes pour les mettre en sûreté dans l'île de Crète. A cette nouvelle, Archidamie, députée par les autres femmes, se rend au sénat l'épée à la main, disant qu'elles étaient toutes décidées à mourir pour défendre la liberté de leur patrie. On accueillit ce généreux dévouement; et pendant l'assaut on vit les femmes dans les postes les plus périlleux, excitant l'ardeur des guerriers et pansant leurs blessures.

Tant d'héroïsme dans un sexe naturellement faible ne permettait aux hommes aucune faiblesse, aucune action méprisable; et Sparte, toujours aussi grande dans les revers que sage dans

les succès, conserva long-temps sa liberté et sa prépondérance sur les autres nations. Mais on y fut constamment privé de ces jouissances et de ces qualités qui contribuent le plus à embellir l'existence; Lycurgue les avait sacrifiées au désir de former un peuple guerrier et impassible à toute autre séduction qu'à celle de la gloire. Dans ce but il avait dépouillé les femmes de la pudeur, la plus puissante de leurs grâces; il avait détruit la sainteté du mariage, qui en fait tout le bonheur. Et ces femmes, qui pouvaient être infidèles sans perdre leur honneur, portèrent au comble la licence de leur conduite dès qu'elles prirent le goût de la parure, dès qu'elles furent accessibles à l'attrait de l'or et des plaisirs.

Déjà leur héroïsme était poussé jusqu'à la férocité; leur dévouement à la patrie avait cessé d'être pur; elles étaient mères dénaturées pour paraître généreuses citoyennes; elles apprenaient avec joie que leurs époux, leurs fils ou leurs frères avaient péri au champ d'honneur, parce qu'elles héritaient de leur gloire; elles comptaient leurs blessures comme on compte un trésor. Ce délire de l'orgueil qui les rendait cruelles et fanatiques, ce goût du luxe et de la volupté, communiqué aux hommes sur lesquels elles avaient tant d'empire, contribuèrent puissamment à faire méconnaître l'esprit des lois de Lycurgue. Les unes furent altérées, on cessa d'observer les autres; et Sparte, restée sans défense contre les vices des na-

tions qu'elle avait repoussées ou vaincues, tomba du haut rang de puissance, de gloire et de prospérité où elle s'était élevée.

Toutefois, si les femmes contribuèrent à cette dégénération, plusieurs, encore dignes des plus beaux temps de Sparte, concoururent puissamment à en arrêter les progrès, et par les vertus patriotiques qu'elles déployèrent à cette dernière époque, relevèrent la gloire de leur sexe : en effet, quand les malheurs vinrent ranimer dans Sparte l'amour des lois de Lycurgue, qui seconda le vertueux Agis dans ses projets de rétablir l'ancienne discipline qui en faisait toute la force? Ce furent son aïeule Archidamie et Agésistrate sa mère, qui déjà avaient présidé à son éducation et l'avaient dirigée vers ce noble but. Cette révolution qu'elles voulaient opérer, devait cependant les dépouiller de leurs grandes richesses, les priver des jouissances qu'elles procurent, les confondre dans cette égalité parfaite qui devait régner entre tous les citoyens. Mais de telles considérations n'étaient rien pour ces femmes généreuses, qui ne mettaient leur bonheur et leur gloire que dans le bonheur et la gloire de leur patrie. Aussi employèrent-elles tout l'ascendant de la fortune, du rang et de leurs éminentes qualités, pour faire revivre dans Lacédémone l'honneur de la pauvreté, de la vertu, et toute l'austérité des mœurs antiques.

Mais, ainsi que leur fils, elles furent victimes de leur héroïque dévouement : Agis fut vaincu

par le parti contraire, trahi par ses amis et livré au bourreau. Son aïeule et sa mère accourent vers la prison où elles croient qu'il respire encore; et, comme pour savourer leur douleur, pour jouir par degrés de leur supplice, Archidamie seule doit entrer la première; on lui laisse le temps de contempler les restes sanglans de son petit-fils avant de lui donner la mort. On permet alors à Agésistrate d'aller s'unir aux objets de sa tendresse; elle ne trouve que leurs cadavres... Elle place elle-même le corps inanimé de sa mère près de celui d'Agis, et le baisant tendrement, s'écrie : *O mon roi ! ô mon fils ! c'est l'excès de ta douceur et de ta bonté, c'est trop de ménagement et trop de clemence qui t'a perdu et qui nous a perdues avec toi !* Et sans attendre l'ordre du bourreau, elle se relève avec calme, lui tend sa tête en ajoutant : *Au moins puisse ceci profiter à Sparte !*

Cléomène épousa la belle et vertueuse Agiatis, veuve de l'infortuné Agis. Elle lui inspira le plus tendre amour et cette passion généreuse de la patrie et de la gloire qui animait son premier époux. Comme lui, Cléomène avait toutes les vertus des premiers Spartiates, et, comme lui, il les avait puisées sous l'influence maternelle. Pour faire revivre les lois de Lycurgue et les mœurs austères de Lacédémone, il fut également secondé par sa femme et par sa mère Cratisiclée qui même ne se remaria que pour fortifier le parti de son fils. On peut juger du noble caractère de Cratisiclée par ces

mots qu'elle écrivait à Cléomène pendant qu'elle était en otage avec son petit-fils chez le roi d'Égypte : *Roi de Sparte, faites hardiment ce qui vous paraîtra utile et glorieux pour la patrie ; qu'une vieille femme et un enfant ne vous fassent pas craindre Ptolémée.*

Si Athènes ne rappelle qu'un petit nombre de femmes dont les noms soient purs et célèbres en même temps, c'est qu'on leur ôta tout moyen et même tout désir d'unir à la vertu les talens et l'amabilité. On leur ôta ces moyens, ce désir, en les tenant constamment enfermées dans leur intérieur (1), en les condamnant à ne connaître ni les plaisirs de la société, ni ceux de l'étude, qu'on réservait uniquement à des courtisanes. Cette seule considération ne devait-elle pas suffire pour que des femmes estimables dédaignassent ces moyens

---

(1) Les Athéniens dirigeaient de bonne heure toutes les occupations de leurs filles vers les soins du ménage; toujours sédentaires, elles ne pouvaient jouir que des plaisirs qu'elles trouvaient dans leur famille. On se contentait de leur apprendre à filer, à chanter, tandis que les jeunes gens étaient instruits dans les beaux-arts, la philosophie, la musique, la danse, la peinture, etc. En privant les femmes honnêtes des nombreux avantages que procurent l'étude et la culture des beaux-arts, onaugmentait ainsi l'influence des courtisanes auxquelles il était permis de s'y livrer, et qui le faisaient souvent avec tant de succès, que les charmes de leur esprit et de leur société devenaient un attrait pour le moins aussi séduisant que celui de leur beauté.

de plaire et de charmer? N'est-il pas injuste de reprocher aux Athéniennes d'avoir laissé usurper par des étrangères la place qu'elles devaient occuper dans le cœur des héros de la patrie? Honorons-les, au contraire, d'avoir préféré une place obscure au trône d'or et de fleurs où l'on avait élevé le vice; honorons-les d'être restées sans empire, plutôt que de le partager avec le déshonneur. On ne peut douter que ce ne fût une noble fierté qui les empêcha de disputer avec des courtisanes l'amour qui leur était dû : on ne peut en douter quand on voit ce sentiment de fierté prévaloir sur celui de la jalousie et de la vengeance; quand on voit des femmes supporter journellement les outrages de leurs époux, qui non seulement ne *jetaient* aucun voile sur des feux illégitimes, mais *encore* adoptaient les enfans qui en naissaient, pour les confondre dans leur cœur et dans leur héritage avec les enfans de leur hymen. Et ces femmes, blessées dans cè qu'elles avaient de plus cher comme épouses et comme mères, dévoraient leurs larmes en silence; elles préféraient rester dans des chaînes aussi dures, plutôt que de réclamer le droit de les rompre en divulguant la honte de leurs époux. Nous ne connaissons qu'une seule femme d'Athènes qui ait osé demander son divorce; ce fut la trop sensible Iparète, épouse d'Alcibiade. Certes, jamais femme n'eut plus de motifs à la plainte, plus de droits à la justice! Cependant elle ne fit cette démarche que dans

un moment où la jalousie avait bouleversé sa raison, et à peine eut-elle remis d'une main tremblante sa requête, qu'elle sentit son cœur repousser de toute la violence de l'amour la dissolution d'un hymen qui faisait son malheur, et sans lequel pourtant elle ne pouvait vivre.

Ce n'est que par quelques traits épars et par leur manière de supporter l'espèce d'esclavage auquel elles étaient condamnées, qu'on peut juger du caractère des femmes honnêtes d'Athènes. Comme leur beauté, leurs vertus étaient voilées. Mais, dira-t-on, si ces femmes étaient belles et vertueuses, comment avaient-elles si peu d'ascendant? Elles en eurent peu parce que la jalousie les renferma sévèrement, parce que là où il y a de la méfiance, l'âme se resserre et ses facultés restent sans activité; peut-être aussi que ce sentiment de fierté et de délicatesse dont nous avons parlé fut poussé trop loin, et les empêcha d'user de tous leurs moyens pour contre-balancer l'influence des courtisanes qui vinrent asservir Athènes par les plaisirs et la volupté.

Ces femmes, qui inspiraient tant d'amour et qui en étaient si peu dignes par leur caractère, durent particulièrement leur influence au soin qu'elles prenaient de cultiver leur esprit, à la grâce parfaite de leur langage et de leurs manières. Ces dons, unis à ceux de la beauté, électrisaient l'imagination; la poésie, la peinture, la sculpture, puisaient en elles leurs plus belles inspirations et

leurs plus beaux modèles. Ces femmes n'apprenaient pas, comme celles de Sparte, à mourir avec courage, mais à vivre avec plaisir. Et bientôt cette science devint la première chez les Athéniens; ce fut aussi celle qui leur coûta le plus cher, puisqu'ils la payèrent de leur liberté...

C'est alors qu'on vit le siècle de Périclès recevoir tout son éclat de la trop célèbre Aspasie : elle possédait tous les talens, parlait toutes les langues, pénétrait dans tous les cœurs. Elle inspirait à son gré l'amour, l'ambition, la volupté, la gloire; elle décidait de la guerre ou de la paix; son éloquence trouvait des disciples jusqu'au milieu de la stoïque philosophie; et Socrate lui-même était son admirateur. Ce fut elle qui ouvrit cette école de séduction où, par ses ingénieux *sophismes*, elle plaça la sagesse et la vertu au rang des préjugés, où les Dieux eux-mêmes n'échappaient pas à ses piquantes railleries. Jamais leçon ne fut mieux écoutée et mieux suivie; jamais exemple ne fut plus contagieux et plus funeste. Aspasie offrait le poison de toutes les voluptés avec des manières si élégantes, une grâce si irrésistible, que presque tous les Athéniens burent à cette coupe enchantée, s'en enivrèrent et passèrent facilement sous le joug de Périclès. On connaît tout l'empire d'Aspasie sur lui et sur Alcibiade, qui eurent l'un et l'autre tant d'influence sur les mœurs et les destinées d'Athènes.

Quelque important qu'ait été dans cette ville le

rôle qu'y jouèrent les courtisanes, ce rôle n'en est pas moins vil, et fut d'autant plus pernicieux qu'il était beaucoup plus séduisant que le vice qui se montre dans toute sa dégradation. Mais si nous voyons leur influence prévaloir sur celle des femmes honnêtes, n'est-ce pas pour le malheur des Athéniens, qui perdirent en peu de temps l'indépendance et les vertus que de sages institutions leur avaient données, tandis que l'influence des femmes honnêtes servit constamment au bien de la patrie? En effet, tout ce qui charme la vie, tout ce qui adoucit les mœurs, tout ce qui élève l'âme, en un mot, tout ce qui contribua le plus au bonheur et à la gloire de l'Attique, fut le fruit de leur sagesse et de leurs bienfaits. Cérès apporta le blé, apprit à s'en nourrir et donna à ces peuples les premières leçons de douceur, de bonté et d'équité, principe de cet *atticisme* qui plus tard devait distinguer Athènes. Minerve fit fleurir l'olivier, et enseigna aux femmes l'art de filer, de broder, utiles et douces occupations qui leur apprirent à aimer leur intérieur et à l'embellir. Les fleurs, cultivées par Flore, devinrent plus brillantes. Les fruits durent à Pomone une saveur plus douce, plus agréable. Harmonie, fille de Cadmus, inventa la musique, art enchanteur qui apaise les passions, calme les douleurs et échauffe l'âme des sentimens les plus sublimes (1)!

---

(1) Nous n'hésitons point à puiser ces faits dans la my-

Athènes était menacée d'une disette, quand les trois filles de Léos se sacrifièrent aux Dieux pour ramener l'abondance. La reconnaissance publique leur dédia un temple qui long-temps a porté leur nom.

Pour assurer la victoire aux Athéniens, Macarie se dévoue à la mort; et ses compatriotes, pour éterniser cette action généreuse, donnèrent son nom à la fontaine de Marathon, et lui consacrèrent un temple sous le nom d'Eudémonie ou félicité.

Les deux filles de Cécrops, dignes de leur père, reçurent après leur mort le culte qu'on rend aux divinités bienfaisantes. Pour venger une amante et une sœur chérie, Harmodius et Aristogiton délivrèrent leur patrie de ses tyrans.

Ce fut Elpinice, sœur de Cimon, qui obtint de *Périclès* le rappel de son frère, si cher, si nécessaire aux Athéniens par ses talens, son courage et sa générosité. Et dans ce temps où la corruption n'avait presque plus laissé d'énergie, une prêtresse en eut assez pour repousser jusqu'aux ordres du tribunal terrible des Eumolpides, qui condamnait Alcibiade et le livrait à la vengeance des Dieux et des hommes. Tous les prêtres prononcèrent des imprécations contre lui; la seule Théano répondit: « Je suis ici pour invoquer les bénédictions du » ciel, et non pas pour attirer ses malédictions. »

---

thologie, car personne n'ignore qu'ils ont un fondement historique.

Ce sont ces femmes qui faisaient un digne usage de leur rang, de leurs grâces et de leur beauté; des femmes d'une conduite si généreuse, si utile, et non pas des courtisanes, qui donnèrent à Platon une si haute idée de notre sexe, lorsqu'il dit: « Ce sexe, que nous bornons à des emplois obscurs » et domestiques, ne serait-il pas destiné à des » fonctions plus nobles et plus relevées? N'a-t-il pas » donné des exemples de courage, de sagesse, de » progrès dans toutes les vertus et dans tous les » arts? »

Au témoignage de Platon nous pourrions joindre celui de Plutarque, qui dit que les femmes grecques unissaient au courage une fierté délicate sur l'honneur. Il cite une espèce de maladie morale qui s'était emparée de toutes les jeunes filles de Milet, et qui les portait à se donner la mort. On avait employé vainement tous les remèdes contre ce funeste vertige; enfin l'on fit une loi qui condamnait la première Milésienne qui se suiciderait, à être exposée nue sur la place publique; et ces femmes, qui se débarrassaient de la vie avec indifférence, ne purent envisager sans effroi la honte attachée à leurs dépouilles mortelles. Si cet exemple ne prouve pas l'influence des femmes sur les mœurs, il prouve du moins l'influence de l'honneur sur les cœurs honnêtes.

Le même historien fait mention d'une île de l'Archipel où, pendant sept siècles, on ne trouve aucun exemple de faiblesse ni d'adultère chez les

femmes (1); et dans cette île, où les femmes étaient si chastes et si délicates sur leur honneur, plus d'une fois on les vit se distinguer par leur courage. On rapporte que Philippe, fils de Démétrius, ayant formé le siége de Chio, avait eu recours à la fourberie pour s'en rendre maître plus facilement. Par des agens secrets il avait fait promettre aux nombreux esclaves de cette ville de leur donner la liberté et de leur faire épouser leurs maîtresses, s'ils se révoltaient en sa faveur. Mais les femmes ayant découvert cet odieux complot, firent éclater toute leur indignation et le déjouèrent par leur valeur; toutes prirent les armes, montèrent sur les remparts et forcèrent Philippe à lever le siége, sans qu'un seul esclave eût osé se révolter.

Une guerre irréconciliable et mortelle s'était élevée entre les habitans de la Thessalie et ceux de la Phocide: ceux-ci résolurent d'aller à la rencontre de leurs ennemis, et de placer leurs femmes, leurs enfans dans un lieu entouré de bois et de gardes, avec ordre de les y brûler au premier signal d'une défaite. Les femmes non seulement consentirent avec joie à s'ensevelir dans les flammes, mais encore elles couronnèrent de fleurs Déiphante qui le premier avait ouvert cet avis. Une résolution si

(1) On dit que depuis cette époque elles n'ont point dégénéré, et que jamais leur vertu n'a été trouvée en défaut.

unanime et si héroïque de préférer la mort à l'esclavage, doubla le courage et les forces des Phocéens qui remportèrent la victoire.

Non moins courageuses, les femmes de Tigée, dans une guerre contre les Spartiates, se mirent en embuscade, tombèrent sur eux, et décidèrent leur défaite. On conservait dans le temple l'armure de la veuve Marpessa qui s'était particulièrement distinguée dans cette occasion.

Mais le témoignage le plus imposant de la haute idée qu'on avait des femmes et de l'empire qu'elles exerçaient en Grèce, ce sont les augustes fonctions pour lesquelles on les choisissait de préférence : les temples les plus fameux étaient desservis par des femmes ; par elles les oracles étaient rendus ; on les croyait plus dignes de communiquer avec les divinités, plus dignes de comprendre leurs secrets desseins et de les transmettre aux mortels. On croyait que les sibylles inspirées par le ciel lisaient dans l'avenir. Quelques mots de la Pythie assise sur le divin trépied, portaient l'espoir ou l'épouvante dans l'âme de l'inflexible Spartiate, changeaient le cœur des rois, bouleversaient la destinée des peuples. La prêtresse de Dodone, au milieu de la forêt sacrée, interprétait à son gré la voix de la nature pour décider de la paix ou de la guerre, selon que l'arbre prophétique faisait entendre le doux murmure de ses feuilles ou le gémissement de ses branches brisées par l'orage. Cet oracle, le plus ancien de tous, qui valut tant de

richesses et de célébrité à Dodone, avait été fondé par une prêtresse égyptienne.

Le temple de Junon en Élide était desservi par seize femmes choisies pour leurs vertus et leur naissance. Elles présidaient aux jeux, entretenaient les chœurs de musique, brodaient le voile superbe qu'on déployait le jour de la fête de la déesse, et décernaient le prix de la course aux filles de l'Élide. Ce prix était une branche d'olivier et la permission de placer son portrait dans le temple.

Ces femmes consacrées au culte divin se distinguaient par une grande pureté de mœurs, et souvent par l'extrême sensibilité de leur cœur : telles Hypermenestre, Admète, si tendres épouses; Cydippe, immortalisée par la tendresse de ses fils; Cléobuline, qui embellissait la sagesse de la grâce des Muses et de leurs poétiques inspirations : on venait de loin pour l'entendre et la consulter; on recevait ses conseils comme s'ils fussent sortis de la bouche même de Minerve; telle Aristoclée, prêtresse de Delphes et sœur de Pyhagore, qui, au rapport de son illustre frère, l'instruisit dans la philosophie, et l'aida puissamment à faire goûter sa morale aux licencieux Crotoniates et à réformer leurs mœurs.

Il n'est pas jusqu'aux sacrifices barbares des Grecs qui ne prouvent le prix qu'ils attachaient à notre sexe, surtout quand il était revêtu d'innocence et de beauté. Ils croyaient généralement que le sacrifice d'une jeune et belle vierge était le plus

agréable qu'on pût offrir aux Dieux, et par conséquent le plus propice pour obtenir leur faveur ou apaiser leur courroux. Dans la guerre que Messène eut à soutenir contre Sparte, l'oracle demande la mort d'une jeune fille. Aristodème offre la sienne pour le salut de la patrie, comme Agamemnon avait jadis offert son Iphigénie. Et, lorsqu'il croit que ce sacrifice n'a point suffi pour apaiser les Dieux, il se tue et va expirer sur le tombeau de sa fille. Cependant les femmes de Messène par leurs chants relèvent l'orgueil et l'espoir des guerriers; la vengeance et l'audace respirent dans tous les cœurs; elles s'arment elles-mêmes de mille instrumens de mort, se précipitent sur l'ennemi et tombent en expirant sur le corps de leurs époux, de leurs enfans.

Les Grecs, en plaçant notre sexe comme intermédiaire entre eux et leurs divinités, firent naître l'idée à des femmes artificieuses de profiter de cette position pour faire croire à leur puissance surnaturelle; aidées de quelques connaissances en astronomie et de la science des simples, elles prédirent des éclipses et firent des guérisons qui parurent miraculeuses et qu'on attribua à leurs enchantemens. On crut qu'elles pouvaient à leur gré suspendre les lois de la nature. De là cette croyance du pouvoir des magiciennes sur les astres, sur la vie et les sentimens des mortels.

Aglaonice fut la première qui se distingua dans cette science du merveilleux, qui plaisait tant à

l'imagination des Grecs. Médée, plus connue encore par les prodiges et les forfaits dont les poètes ont chargé son histoire, n'eut pourtant, selon des traditions authentiques et des historiens équitables, n'eut jamais d'autre magie que ses charmes, d'autres crimes à se reprocher que son amour. Instruite et bienfaisante, Médée employait tous les secrets qu'elle tenait de sa mère à soulager et à guérir ceux qui venaient la consulter. Mais en général cette foi dans la puissance qu'on attribuait aux magiciennes, devint naturellement la source de plusieurs crimes, en favorisant l'effervescence des passions, qu'on croyait possible de toujours satisfaire à l'aide d'un filtre.

En Thessalie, où cette croyance était le plus répandue, les mœurs furent très-dépravées. C'est là que régna pendant trente ans une enchanteresse d'un autre genre, la fameuse Thargélie, qui la première trouva l'art de relever l'abjection d'une courtisane par tout ce que l'esprit et les talens ont de plus séducteur. Par ces moyens elle captiva le roi de cette contrée, qui lui donna sa main et la plaça sur son trône.

La patrie des Muses devait être celle des femmes célèbres : là elles étaient plus près de l'immortalité. Aussi n'est-il aucun genre de gloire qu'elles n'aient atteint ; et le génie de Sapho étonne moins sur ce sol d'héroïsme et d'amour que s'il eût puisé ailleurs ses brûlantes inspirations. Ses tableaux ravissans d'harmonie, de tendresse et de grâce, inspirèrent à

ses compatriotes le goût de la poésie, de la musique, peut-être aussi de la volupté. Elle eut un grand nombre de disciples, parmi lesquels se distinguèrent Erinna, Damophile, et plusieurs étrangères qui vinrent écouter ses leçons. Mais aucune femme de la Grèce ne put jamais lui disputer le titre de dixième Muse, qui lui fut décerné par l'admiration générale. Sapho était trop exaltée pour être prudente, et trop supérieure pour ne pas exciter l'envie : les sentimens les plus doux s'enflammaient dans son cœur; elle les peignit avec ces vives couleurs qui ont fait admirer son génie et calomnier sa conduite. Enthousiaste de la liberté, elle fit haïr la tyrannie, dont elle supporta avec courage les persécutions. Sapho, si puissante pour remuer l'âme et faire partager tout ce qu'elle éprouve, trouva un inconstant qu'elle ne put ni ramener à ses pieds, ni oublier. Cette passion violente, qui lui coûta la vie, n'est-elle pas une preuve qu'on calomnia ses mœurs? Car les mœurs dépravées presque toujours enlèvent au cœur l'énergie d'aimer, décolorent l'imagination, et le plus souvent éteignent le génie. Si Sapho n'eut en effet à se reprocher que des imprudences et des sentimens trop exaltés, quel exemple pour les femmes qui s'exposent aux regards du public et de la postérité! car par combien de maux n'en a-t-elle pas été punie! la calomnie, l'exil, un amour dédaigné, une mort violente, une réputation flétrie! Et n'est-ce pas encore à son influence qu'on attribua le

peu de retenue des femmes de Lesbos, qui, voyant son image empreinte sur les monnaies, sa mémoire célébrée dans toute la Grèce, malgré les vices qu'on lui reprochait, comptèrent pour peu de chose une conduite régulière, et donnèrent un libre essor à leurs passions, à leur goût pour les plaisirs?

Corinne, plus belle, plus heureuse que Sapho, n'eut que des admirateurs pendant sa vie, et put jouir sans trouble et sans amertume de toute sa gloire. Mais ses charmes rehaussaient cette gloire d'un trop vif éclat pour qu'après sa mort elle ne fût pas obscurcie. Cependant il est resté d'elle le souvenir d'un mérite bien rare, celui de s'être jugée elle-même sans prévention, malgré l'enthousiasme de ses compatriotes. Toujours elle se plut à reconnaître la supériorité de Pindare, bien que ses ouvrages eussent été couronnés cinq fois de préférence à ceux de ce grand poète. Amis et nobles rivaux, rien ne put jamais les désunir. L'un et l'autre avaient été disciples de Myrthis, femme très-distinguée par ses talens, et surtout par ces deux illustres élèves, qui reçurent d'elle les premières leçons de poésie et de musique. Deux femmes contribuèrent donc à former un des plus beaux génies de la Grèce; car Pindare se plaisait à consulter Corinne; souvent il profitait de ses conseils, et apprenait d'elle à ménager avec plus de goût les richesses de son esprit.

Plusieurs femmes se rendirent encore célèbres

par leurs talens : telles, dans la poésie lyrique, Théano, femme de Pythagore; dans la philosophie, la fille de ce sage se montra digne de son illustre père; Lasthénie et Axiotée, savantes disciples de Platon : Arétée suivit les traces de son père, le philosophe Aristippe. Praxille, Daphnée, Phimonée, Hérophile se distinguèrent dans la poésie; Irène et Calypso dans la peinture.

L'amitié de Plutarque pour dame Cléa, à qui il adresse son ouvrage à la louange des femmes, l'a fait mettre au rang des philosophes. Plus connue encore, sa femme Tixomène était offerte comme un modèle de vertus, ce qui sans doute a valu à notre sexe un si célèbre et si zélé panégyriste.

On voyait à Argos une statue qui représentait une femme ayant plusieurs volumes à ses pieds, et tenant un casque à la main; elle était belle cette femme, et l'on devinait à ces livres, emblême de l'étude, à ce casque qu'elle considérait avec une ardeur toute guerrière, qu'elle avait plus vécu pour la gloire que pour l'amour : c'était la statue qu'Argos reconnaissante avait élevée à Télésilla, quand par sa valeur elle fut soustraite au joug des Spartiates; déjà l'élite de ses guerriers avait péri dans une embûche, et l'ennemi croyait se rendre maître sans résistance d'une ville où il ne restait que des femmes, des vieillards et des enfans pour la défendre. Mais que ne peut l'influence du génie, de la beauté et du courage! Grâce à ces moyens

irrésistibles, Télésilla communique à toutes les femmes le feu sacré de la liberté, leur remet des armes dont elle a dépouillé les temples; et, à la tête de cette nouvelle élite de héros qu'elle vient de former, elle court sur les murailles repousser l'ennemi. Les Spartiates, saisis d'admiration et d'étonnement, ne purent résister contre une défense aussi intrépide qu'inattendue; et Cléomène, après avoir perdu un grand nombre de ses combattans, abandonna le siége d'Argos. Cette action aurait suffi pour immortaliser Télésilla, si déjà elle n'eût mérité de l'être par ses écrits.

Argos, où les femmes montrèrent tant de courage et de talens, soumit la riche Corinthe quand Corinthe fut sous l'influence des courtisanes. Nulle part cette classe de femmes n'eut plus d'empire : consacrées à Vénus, elles en avaient la beauté et toutes les séductions; et la ville qu'elles avaient corrompue devint un écueil pour tous les voyageurs, qui en quelques heures y perdaient la raison, et en quelques jours leur fortune. Les Corinthiens, qu'elles avaient amenés à ce dernier degré du vice, leur rendaient les plus grands honneurs. Elles assistaient aux sacrifices, marchaient en procession avec les premiers citoyens dans les cérémonies publiques; et, à l'arrivée de Xercès, on attribua la délivrance de Corinthe à leur crédit auprès de Vénus; comme un tableau et des vers de Simonide en perpétuèrent le souvenir.

Quand on vit une nation assez dégradée pour

placer son salut au moment du danger sous la protection du vice; quand on vit la Grèce élever des statues à des courtisanes (1), les appeler sur le trône, honorer leur tombeau (2), célébrer leur mémoire; en un mot, quand on la vit assez enchaînée par de telles femmes pour leur livrer ses destinées, on put juger qu'elle était préparée à recevoir des chaînes plus dures; et ce fut encore le crime d'une femme qui établit ses relations avec le peuple qui devait les lui donner : Teuta, reine d'Illyrie, avait fait assassiner les ambassadeurs de Rome, qui ne tardèrent pas à être vengés; dans une seule campagne les Romains détruisirent son armée, sa marine, envahirent ses États; et le traité que cette reine fut obligée de signer, délivra les Grecs des nombreux vaisseaux illyriens qui troublaient leur commerce; la reconnaissance leur fit établir des relations avec le vainqueur; on sait comment elles changèrent de nature, comment la Grèce fut alliée tour à tour et

---

(1) Phryné eut une statue d'or placée à Delphes entre les statues de deux rois.

(2) Le voyageur qui approche d'Athènes, disait un écrivain grec, voyant sur les bords du chemin ce mausolée qui attire de loin les regards, s'imagine que c'est le tombeau de Miltiade ou de Périclès, ou de quelque autre grand homme qui a servi sa patrie : il approche, il s'informe, et il apprend que c'est une courtisane d'Athènes qui est ensevelie avec tant de pompe. (Thomas.)

ennemie de Rome, comment Rome parvint à lui faire perdre, dans le repos et dans une apparente liberté, l'esprit guerrier qui l'animait, et comment enfin la Grèce fut réduite en province romaine, quand elle essaya de regagner son indépendance.

CHAPITRE IV.

Des Femmes dans la Grèce moderne.

On a dit que la décadence de l'empire grec de Constantinople avait été préparée par la brièveté des règnes, par les minorités, par l'influence des femmes..... (1). S'il est vrai que les femmes aient contribué pour quelque chose à faire tomber les Grecs sous le joug barbare des Turcs, rappelons-nous, pour en effacer le souvenir, rappelons-nous avec quelle force elles ont repoussé ce joug. Dans les îles (2), dernier retranchement de

(1) Anquetil, *Histoire universelle*.

(2) Il en est une qui peut se glorifier de n'avoir point subi le joug ottoman, c'est la petite île de Casos; aussi ses habitans, doués de la beauté, de la force, et de cette noble fierté des anciens Grecs, nous retracent encore leurs mœurs, leurs usages : c'est là aussi que les femmes, en conservant leurs vertus antiques, jouissent de toute la considération qui leur est due, et concourent par leur influence à maintenir entre les hommes la concorde, l'émulation des sentimens généreux, et à leur faire sentir tout le prix de l'indépendance et du bonheur dont ils jouissent.

la liberté, elles la défendaient non seulement par l'enthousiasme qu'elles inspiraient, mais encore en s'élançant au premier rang du danger, donnant la mort et la cherchant, pour éviter la honteuse servitude du sérail (1). Dans les chaînes on les vit encore se débattre avec énergie contre leurs tyrans, et même les épouvanter par l'exaspération de leur douleur, quand ils venaient lever l'horrible impôt du sang qui leur enlevait le cinquième de leurs enfans mâles. Ces innocentes créatures, livrées dans l'âge de la faiblesse à leurs barbares oppresseurs, étaient facilement entraînées à l'apostasie; et, pour prévenir ce malheur, souvent on

---

(1) Pendant que les Turcs formaient le siége de Famagouste, l'une des principales places de l'île de Chypre, un grand nombre de femmes accompagnèrent leurs maris sur la brèche, se mesurèrent contre l'ennemi et périrent les armes à la main.

Dans une circonstance semblable, une jeune Lesbienne sauva sa patrie de l'esclavage des Turcs : déjà l'ennemi, à l'aide de ses machines, était parvenu à renverser un pan des murs qui formaient l'enceinte de la ville; les assiégés qui défendaient ce poste prirent la fuite, et l'on parlait de se rendre, quand notre héroïne, armée du bouclier et de l'épée de son père mort en combattant, s'élance sur la brèche et s'expose aux premiers traits des assaillans. Par son exemple elle enflamma le courage et excita tellement l'enthousiasme de ses compatriotes, qu'ils forcèrent les Turcs non seulement à abandonner l'attaque, mais encore à lever le siége de Lesbos et à se rembarquer.

Après la prise de Nicosie par les Turcs, plusieurs jeunes

vit des mères infortunées poignarder leurs fils jusque dans les bras des commissaires turcs et se poignarder ensuite. Ce courage, qu'on admire en frémissant, n'est pas sans doute approuvé du ciel; mais c'est en vain qu'on voudrait se défendre contre la profonde émotion qu'inspire cet attachement exalté pour la religion, cette horreur pour la servitude, cet amour sublime d'une mère qui sacrifie toutes ses espérances d'un bonheur éternel pour l'assurer à son fils. De tels actes souvent répétés, de tels sentimens ont dû, en se communiquant, agir puissamment sur les destinées de la Grèce et préparer sa régénération.

M. de Poucqueville, long-temps témoin de cette lutte héroïque des adorateurs du Christ contre les sectateurs de Mahomet, M. de Poucqueville,

---

Chypriotes, tombées au pouvoir du vainqueur, étaient conduites en esclavage; toutes, par leur grande beauté, étaient destinées pour le sérail du sultan; mais, préférant la mort au déshonneur qui les attend, elles trouvent moyen, pendant la nuit, de mettre le feu aux poudres du vaisseau qui les transporte à Constantinople, et s'engloutissent dans les flammes avec tout l'équipage.

Après la prise de l'île d'Eubée, Mahomet II, pour se venger de la longue et courageuse résistance de Paul Érizzo qui commandait les assiégés, le fait périr dans d'affreux supplices. Sa fille, d'une ravissante beauté, est réservée aux plaisirs du vainqueur; mais elle repousse avec effroi, avec indignation le meurtrier de son père; et Mahomet, changeant son amour en fureur, lui abat la tête d'un coup de cimeterre.

historien fidèle, nous montre dans ses tableaux tout ce que l'humanité a de plus fort et de plus admirable, tout ce que la férocité a de plus hideux, et le froid égoïsme des spectateurs de plus méprisable; c'est là qu'on voit, presque à chaque page, le rôle important que joue notre sexe dans cette tragédie, dont le dénouement ne peut sacrifier la Grèce sans déshonorer l'Europe. En peignant Ali-Tebelen et ses crimes, il nous dit l'influence terrible de sa mère sur son fils (1); il dit le sang qu'elle fit verser, l'horrible vengeance qu'elle lui demanda pour honorer sa tombe. C'est donc l'âme atroce et les principes corrupteurs d'une femme qui formèrent ce monstre peut-etre plus utile que funeste à la Grèce, puisque ses crimes et sa politique perfide ont avancé le moment de cette importante régénération.

C'est contre ce monstre qu'on vit des femmes s'armer pour défendre l'entrée de leurs foyers : toutes s'élancent avec intrépidité contre la soldatesque effrénée qu'il commande; l'amour de la patrie, l'horreur de l'esclavage, animent leur courage et doublent leurs forces. Sous leurs mains dé-

---

(1) « Mon fils, disait-elle à Ali, celui qui ne défend pas » son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souvenez- » vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils » sont forts; et si vous l'emportez, il vous appartiendra. » Le succès légitime tout. »

Ces maximes funestes firent le destin de sa vie.

licates des quartiers de roche se détachent, roulent, se brisent et tombent sur l'ennemi qu'ils écrasent; Moscho et la belle Caïdos sont à leur tête.

Tous les lieux rendus immortels par la valeur des Grecs, rappelleront les femmes qui s'y sont illustrées : Zalongos (1); la tour de Démoulas, le Rocher, les monastères de Veternitza et de Sainte-Vénérande (2); Janina et Salonique, témoins de leurs martyres; la Laconie, la Messénie, l'Arcadie, reçoivent d'elles l'étincelle électrique qui fait retentir leurs chaînes, les ébranle et leur apprend qu'il faut les briser ou mourir.

---

(1) A Zalongos, soixante femmes souliotes lancent leurs enfans en guise de pierres sur les assaillans, puis entonnent leurs chants de mort et se précipitent au fond de l'abîme.

(2) A Veternitza, deux cents femmes, après s'être battues jusqu'au dernier moment, s'élancent dans les flots pour échapper à l'esclavage.

Une compagnie de femmes de Sainte-Vénérande demande à combattre; on lui confie le poste de Somoniva; elles s'y rendent, électrisent le courage des guerriers, se battent avec eux, soignent les blessés qu'elles protègent de leur corps et qu'elles transportent en lieux de sûreté.

Dans les vallées de Ladon et de l'Alphée, les femmes vont suspendre leurs couronnes de mariage aux autels de la Vierge, et se déclarent veuves si leurs époux ont la lâcheté de fuir devant l'ennemi. Les jeunes filles vont déposer leurs plus beaux ornemens devant les images des saints dont elles implorent la protection pour leurs frères et leurs amis.

Des vaisseaux armés et commandés par des femmes (1); une forteresse par elles défendue; des compagnies entières d'amazones sortant de l'Étolie; les veuves et les mères des héros de Missolonghi (2), remplaçant sur la brèche leurs époux, leurs fils, et bientôt s'ensevelissant sous ses ruines, ou recouvrant leur liberté les armes à la

---

(1) Quatre héroïnes, avec autant de navires, sortent du port d'Iolcos, vont porter le fer et la flamme sur les côtes du mont Olympe, et la terreur jusqu'à Salonique.

(2) Parmi les femmes qui se trouvaient à Missolonghi, un grand nombre se joint aux braves qui essaient de s'ouvrir un passage à travers l'ennemi. Elles se revêtent d'habits guerriers afin de recevoir la mort si elles ne peuvent conserver la liberté. Et, après avoir attaché au cou, sur la poitrine de leurs enfans, les reliques révérées de leurs aïeux comme un talisman préservatif, elles ceignent le glaive pour les défendre. Celles qui ne peuvent les suivre se réfugient avec les vieillards et les blessés dans le magasin des poudres; et confiantes en la promesse de Capsalis qui doit y mettre le feu, elles ne pleurent plus; elles pressent leurs enfans contre leur sein, et attendent tranquillement l'explosion qui va les engloutir. Celles qui n'ont pu trouver place dans les édifices minés, craignant si la fureur des barbares venait à se calmer qu'on ne leur refusât la mort, cherchent à l'envi tous les moyens possibles de destruction: les unes s'élancent dans la mer en s'écriant: *suivez-moi*; les autres se dirigent vers le grand puits, y jettent leurs enfans et se pendent auprès. D'autres enfin se précipitent sur les glaives nus des Arabes ou s'élancent dans les flammes des maisons incendiées. (*Histoire de Missolonghi*, par A. Fabre.)

main. Que de faits glorieux! Que de noms qui font palpiter le cœur d'attendrissement et d'admiration! Chrisé (1), Caïdos, Constance Zacharias, Modéna Mavrogénie (2), Bobolina (3), Despo se vouant à la mort avec sa nombreuse et superbe famille; les unes enflammées par le seul amour de la patrie, les autres animées encore par la piété filiale, la tendresse conjugale, toutes par de glorieux et purs sentimens. Mais que puis-je dire? Immortelles par leurs actions et leurs infortunes, ces

---

(1) Chrisé, épouse chérie de Marc-Botzaris, vient partager ses dangers au milieu des combats; et, pour donner aux mères de la Selléide l'exemple du plus entier dévouement à la patrie, elle demande la grâce d'être choisie, elle et ses enfans, dans le nombre des otages promis à Ali-Pacha.

(2) La belle Modena-Mavrogénie, dont le père avait été égorgé par ordre du Sultan, comme Constance Zacharias, animée par la piété filiale, par l'amour de la religion et de la liberté, devient le plus mortel ennemi des Turcs: elle les combat sur terre et sur mer, enflamme contre eux l'ardeur guerrière de ses compatriotes, en promettant sa main à leur vainqueur. Elle emploie sa fortune à armer des vaisseaux et seize compagnies à la tête desquelles on la voit marcher. Par son éloquence elle réveille l'antique Eubée, et parvient à l'unir à la confédération des Hellènes; enfin par son courage, son zèle, ses grâces persuasives, elle sert puissamment la noble cause de l'indépendance.

(3) Pour servir sa patrie et venger son époux exécuté par les ordres de la Porte, Bobolina arme trois vaisseaux à ses frais, en confie deux à des officiers habiles, commande le troisième, et tous, sous ses ordres, font de tels prodiges

nobles créatures le sont encore par des chants immortels... Je m'excuse et m'arrête... Je n'ai voulu que dire l'influence des femmes sur des événemens aussi mémorables. Cette influence fut assez remarquable pour qu'en célébrant la délivrance de la Grèce et traçant cette superbe page de l'histoire, l'on ne puisse oublier, parmi les héros de la patrie, le sexe qui partout excita et soutint leur enthousiasme, qui partagea leurs périls, et sut, comme eux, donner son sang pour la liberté.

---

de valeur, que son pavillon devient pour les Turcs un signal de défaite. Tandis qu'elle même affronte sur mer tous les dangers des combats, elle envoie ses fils, en terre ferme, combattre dans l'armée des Hellènes. Il n'y avait plus pour elle qu'un seul intérêt; la liberté de sa patrie; elle bénissait Dieu de tous les sacrifices qu'elle lui coûtait. « *Nous serons vainqueurs*, disait-elle, *ou nous aurons cessé de vivre avec la consolante idée de ne pas laisser après nous des Grecs esclaves dans le monde.* »

CHAPITRE V.

Des Romaines.

Échappés à la destruction de leur patrie, quelques Troyens, après avoir long-temps erré sur mer, font naufrage sur les côtes d'Italie. Leurs femmes, transportées de joie à la vue de ce beau ciel, ne songent qu'à en jouir; elles ne veulent plus s'exposer à de nouvelles fatigues, à de nouveaux dangers : conduites par Roma, elles vont brûler les vaisseaux qui les ont amenés, pour obliger leurs époux à se fixer sur la terre riante où le hasard les a jetés. Et cette petite colonie fut la base de l'empire qui s'éleva si colossalement au-dessus de tous les autres.

Une femme, en donnant son nom à Rome, semble avoir légué à son sexe le droit de présider à ses destinées. Déjà nous voyons l'enlèvement des Sabines allumer entre leurs ravisseurs et les peuples voisins une guerre qui ne doit finir que par la destruction des uns ou des autres; mais celles qui en sont l'objet viennent, leurs enfans entre les bras, se jeter au milieu du carnage. Elles implorent tour

à tour leurs pères, leurs époux, leurs frères; et ces rivaux altérés de sang laissent tomber leurs armes pour s'unir par les doux liens que la nature et l'amour leur présentent. Un traité cimente cette union. Ce traité, fondement de la force et de la puissance romaine, est attribué à la belle Hersilie, qui adoucit le sauvage Romulus et partagea avec lui les honneurs divins.

A cet enlèvement des Sabines se rattache l'ascendant des femmes sur les Romains, qui, pour leur faire oublier la violence qui les avait mises en leur pouvoir, les environnèrent d'honneurs et d'amour. Cet ascendant qu'elles obtinrent sur un peuple guerrier, fut encore augmenté sous le règne pacifique de Numa, qui mit sous l'influence de la religion et des femmes les vertus et le bonheur de ses sujets. N'a-t-on pas pensé que cet être mystérieux, que cette Égérie à qui il devait de si belles inspirations, n'était qu'une simple mortelle qui avait puisé dans la contemplation de la nature un génie élevé, et qui dans le secret des forêts présidait comme une divinité à la sagesse du roi, à la paix et à la félicité de Rome? N'est-ce pas à des femmes que Numa confia les fonctions les plus saintes et les plus glorieuses? Les Vestales étaient chargées d'entretenir le feu sacré, symbole de la vie et emblême de la durée de l'État. Le Palladium leur était confié. C'était entre leurs mains que les souverains déposaient leurs dernières volontés. Choisies pour arbitres, leurs décisions avaient autant

de force que celles des magistrats; et par le plus beau des attributs de la puissance, leur présence était un signal de grâce pour le criminel qu'on conduisait à la mort. Véritables reines de Rome, les Vestales furent plus heureuses que les rois; les révolutions ne portèrent jamais atteinte à leur pouvoir et à leur dignité. Pour entrer dans un état aussi privilégié, les femmes devaient déjà l'être par la naissance et la beauté. Consacrées dès l'enfance au plus auguste ministère, rien ne devait souiller la pureté de leurs mœurs; aucune occupation minutieuse ne pouvait rétrécir leur esprit; les peines de l'amour, les douleurs de la maternité n'altéraient point leurs charmes; et quand elles paraissaient en public, resplendissantes de beauté, de parure et d'honneurs, elles imprimaient le respect et l'admiration, comme si elles eussent réuni avec les dignités de la terre toutes les gloires du ciel. Claudius s'était arrogé les honneurs du triomphe; le peuple murmure, s'échauffe; un tribun va renverser de son char le triomphateur; mais sa fille Claudia voit le péril, s'élance au côté de son père, et au même instant tout rentre dans le calme; Claudius, couvert de la protection d'une Vestale, arrive sans obstacle au Capitole.

Le ministère des Vestales finissait à l'âge où les grâces du sexe commencent à s'envoler; alors elles avaient le droit de se marier, mais presque jamais elles ne firent usage de ce droit, soit par des sentimens religieux, soit par un droit acquis

d'indépendance. Très-rarement aussi elles manquèrent à leurs vœux ; et jusqu'à l'entière corruption des mœurs, à peine chaque siècle en offre-t-il un exemple. Ce crime portait l'épouvante dans Rome, et le jour où il était expié par le plus affreux supplice, on aurait dit que le crêpe funèbre dont le pontife couvrait la victime s'était étendu sur la ville entière.

Si les plus honorables fonctions étaient le prix de la pureté des mœurs, les Romains croyaient aussi que les Dieux aimaient à se communiquer aux femmes chastes : de là leur profonde vénération pour les sibylles (1), particulièrement pour celle de Cumes. Ils lui élevèrent un temple sur le lieu même où elle rendit ses oracles, et l'honorèrent comme une divinité. Ses vers furent conservés avec le plus grand soin. On créa un collége de quinze personnes pour veiller sur cette précieuse collection de ses prophéties. On y avait recours dans toutes les circonstances extraordinaires, dans les guerres, les dissensions, les calamités publiques; et pendant plusieurs siècles le génie des sibylles eut un grand ascendant sur toutes les décisions importantes du gouvernement. La politique, l'ambition même s'en servirent pour arriver

---

(1) Les sentimens des Saints Pères au sujet des sibylles sont partagés, dit Rollin ; le plus grand nombre les ont crues inspirées du démon, et quelques-uns de Dieu même en récompense de leur virginité.

à leur but; et César, quand il voulut être roi, fit entendre au peuple cet oracle vénéré..... Les Romains, d'après les vers des sibylles, envoyèrent en Phrygie demander la statue de Cybèle : arrivé à l'embouchure du Tibre, le vaisseau qui la portait s'arrêta. L'oracle consulté dit qu'une vierge aurait seule le pouvoir de le faire entrer dans le port. La jeune et belle Claudia, dont le désir immodéré de plaire avait flétri la réputation, instruite de l'oracle, se soumet à cette épreuve : elle s'avance au milieu du peuple romain parée de toute sa beauté; sa démarche modeste et fière annonce qu'elle est sûre de sa vertu. Elle adresse sa prière à la déesse, attache sa ceinture au vaisseau, et le vaisseau s'avance sans résistance (1).

Telle était la force surnaturelle que les Romains attribuaient à l'innocence et à la vertu! qualités qu'ils honorèrent plus particulièrement qu'aucun autre peuple du monde. Lorsqu'ils eurent élevé un temple à Vénus, la statue de cette déesse dut y être placée et dédiée, non par la femme la plus distinguée par sa naissance et ses richesses, mais par celle qui était réputée la plus vertueuse de Rome; et ce fut Sulpicia qui mérita ce titre glorieux.

Les deux règnes qui, après Numa, donnèrent le plus de gloire et de bonheur à Rome, furent dus à Tanaquilla, femme de Tarquin-l'Ancien :

---

(1) De Tressan, *La mythologie comparée à l'histoire.*

elle lui prédit ses hautes destinées. Pour les accomplir il s'en montra digne, et légitima le pouvoir qu'il avait usurpé par le noble usage qu'il en fit. Après sa mort, la prudence de Tanaquilla fit tomber le sceptre entre les mains de son gendre Servius-Tullius, qui par sa sagesse et ses talens semblait fait pour lui succéder. Tanaquilla, par ses éminentes qualités, fut toujours à la hauteur du rang suprême; et ses vertus domestiques étaient si parfaites, que toutes les femmes, le jour de leur hymen, empruntaient son nom comme un gage de leur bonne conduite.

A côté de Tanaquilla, dont la mémoire fut si long-temps bénie et honorée des Romains, se présente le souvenir de cette Tullia, épouvantable exemple de la dépravation des mœurs et de l'ambition : fille de Servius-Tullius, un amour adultère l'unit à l'époux de sa sœur, de Tarquin dont le caractère hautain et cruel sympathisait avec le sien; un double forfait les délivra l'un et l'autre de leurs premiers liens, et ils joignirent ensemble leur fortune et leur fureur par un mariage. Peu satisfaite, Tullia voulut encore placer son époux sur le trône que son père occupait; et sa main parricide arma contre lui la main de son époux... La rue *scélérate* où cette barbare fille fit passer son char sur le corps sanglant de son vieux père, appelle encore aujourd'hui sur la mémoire de Tullia l'exécration de tous les siècles passés et des siècles à venir. Cette femme ambitieuse, qui, pour

satisfaire ses passions, ne craignit pas de se couvrir du sang d'un époux, d'une sœur et d'un père, fut un phénomène d'autant plus effrayant et extraordinaire, qu'alors le sexe ne se distinguait en général que par les douces vertus de la vie domestique.

Les Romains, vainqueurs du monde, maîtres absolus des femmes par les lois, se faisaient gloire de leur être asservis dans leur intérieur. Ils ne négligeaient rien pour conserver en elles ces mœurs simples et pures qui les rendaient heureux. Il y avait à Rome des temples consacrés à la pudeur, à la paix des ménages. On y élevait des autels pour honorer la piété filiale (1), pour transmettre à la postérité les hautes vertus ou les grandes actions des femmes. L'éloquence célébrait leur mémoire comme celle des héros; et l'émulation, l'enthousiasme que ces hommages inspiraient au sexe, le rendaient capable de toutes les vertus. La modestie, le travail, la sobriété, conservaient

(1) Accusée d'un crime capital, une dame romaine avait été condamnée à mourir de faim. Son geôlier se laisse attendrir par les larmes de sa fille à qui il permet de venir, chaque jour, adoucir les derniers momens de sa mère. Il ne doutait pas qu'elle ne pérît bientôt, vu qu'il ne laissait entrer dans son cachot aucune nourriture. Surpris toutefois de voir se prolonger l'existence de sa prisonnière, il surveille plus attentivement la jeune personne, et la voit allaitant sa mère dont elle entretient la vie par cet admirable stratagème. Il en instruit le préteur, puis le sénat, qui

l'honneur des femmes; tandis que par leur beauté, leur douceur, par la dignité de leur maintien, elles rendaient inaltérable l'attachement qu'elles avaient inspiré. Aussi, pendant plus de cinq siècles ne vit-on aucun exemple de séparation entre deux époux; et le premier qui répudia sa femme, Spurius-Corbilius, a perpétué son nom chez les Romains à la manière d'Érostrate.

A Rome les femmes ne perdaient point leur temps à faire de la politique; elles ignoraient cette influence que procurent parfois l'intrigue et les petites passions : silencieuses et solitaires, elles ne s'occupaient que de leur famille; chacune en particulier soignait le bonheur de celui à qui elle était unie, sans prétendre à la gloire de participer à la paix et au bonheur de l'État. Cependant la plupart des révolutions de Rome eurent pour motifs de venger ou de défendre les femmes; et presque toujours on peut placer à côté d'un héros romain une femme digne de lui être comparée, ou par qui il fut inspiré.

---

non seulement accorda la grâce de sa mère à cette généreuse fille, mais lui donna encore une pension sur le trésor public; et, changeant leur rôle, la fille fut revêtue de l'autorité maternelle, parce qu'elle en avait eu le zèle et l'amour. Sur les ruines de la prison on fit élever un temple pour éterniser cet exemple de piété filiale. Les peintres ont représenté la jeune femme allaitant un vieillard, ce qui ne rend point l'action plus belle, mais offre par les contrastes un tableau plus touchant!

Devenue esclave sous ses rois, Rome fut affranchie de la tyrannie de Tarquin-le-Superbe par la vertu et la mort d'une femme : Lucrèce, outragée par le fils de ce roi, se délivre d'une vie dont on a osé souiller la pureté ; *Nulle femme*, dit-elle, *ne s'autorisera de l'exemple de Lucrèce pour survivre à son déshonneur ;* en même temps elle donne le poignard teint de son sang à son époux, à son père, et son dernier soupir est un appel à la vengeance. Ce poignard, ce sang, qui rappellent si éloquemment la beauté, le courage de la victime d'un crime odieux, soulèvent Rome contre ses tyrans, et les tyrans sont bannis de son sein, et la liberté s'élève sur le tombeau de Lucrèce.

Plusieurs jeunes filles des premières familles de Rome sont données en otage à Porsenna, pendant qu'il assiége cette ville : Clélie, la plus belle et la plus intrépide, inspire à ses compagnes le désir de recouvrer la liberté et le courage d'accomplir une si téméraire entreprise. Elles traversent le Tibre à la nage et retournent à Rome. Le consul Valère, pour ne point manquer à sa foi et ne point paraître complice de cette évasion, fit reconduire ces courageuses filles dans le camp ennemi. Mais Porsenna, touché d'admiration pour un peuple où les femmes rivalisaient d'héroïsme avec les hommes, non seulement rendit ces dignes otages à la liberté, il renvoya encore tous les prisonniers sans rançon, et abandonna aux Romains son camp et ses richesses. Clélie fut ré-

compensée d'une manière bien plus glorieuse qu'Horatius-Coclès et Mucius-Scœvola; ces deux héros ne reçurent que des terres pour prix de leur service, et on éleva à la jeune Romaine dans la voie sacrée une statue équestre rappelant à la fois la reconnaissance de ses compatriotes et l'admiration de Porsenna, qui lui avait fait présent d'un cheval superbement harnaché.

Coriolan exilé se révolte de l'ingratitude de sa patrie, et dirige dans son sein le fer ennemi : il faut à sa vengeance la destruction de Rome, et il marche à grands pas vers ce but : rien ne lui résiste; une journée encore, et ses sacriléges vœux sont accomplis.... La raison, la piété, la prière, ne trouvent point d'accès auprès de lui. En vain les pontifes et le sénat dans toute leur majesté viennent se courber à ses pieds; il est sourd à la voix de la religion et de l'honneur. Mais sa mère paraît.... A cette vue Coriolan tressaille; Véturie, plus vénérable encore dans sa douleur, lui rappelle sa patrie malheureuse; aussitôt la haine de Coriolan s'éteint; l'amour de son pays se ranime avec l'amour filial; et sur ce cœur maternel, qui vient de rendre le sien à tous les sentimens généreux, il jure de sauver Rome avec la conviction qu'il prononce l'arrêt de sa mort. On fit construire un temple à *la fortune des dames* sur le lieu même où la mère de Coriolan l'avait désarmé par ses larmes. Les dames seules avait droit d'y entrer et d'offrir à la déesse des prières et des sacrifices.

Devenus esclaves sous les décemvirs, les Romains durent encore à une femme leur liberté, et ce fut le sang de l'innocence qui leur inspira l'énergie nécessaire pour la ressaisir : au mépris de la nature et des lois, Virginie allait être la proie d'un infâme décemvir. Il ne reste à son père que le choix entre le déshonneur et la mort de sa fille; il n'hésite pas. *Voilà*, dit-il, en lui plongeant le couteau homicide dans le sein, *voilà l'unique moyen de te conserver l'honneur et la liberté!* Puis, se tournant vers Appius, *par ce sang innocent, je voue ta tête aux divinités infernales.* Le peuple embrasse avec transport cette cause sacrée de la beauté, de l'héroïsme et du malheur; et, en offrant aux mânes de Virginie la chute violente des décemvirs, il retrouve son indépendance.

La jeune Fabia voit avec peine les honneurs dont jouit l'époux de sa sœur, et dont le sien est exclu, comme plébéien. Elle communique son ambition à son mari, et par son ascendant sur son père parvient à faire changer les lois de l'État : il fut décidé qu'un des deux consuls serait désormais choisi entre les plébéiens, ce qui leur valut le partage du pouvoir, des honneurs, du commandement et de la gloire militaire, avantages jusqu'alors réservés aux patriciens.

On sait quelle grande rumeur il y eut dans Rome quand il s'agit de remettre en vigueur la loi Oppia, établie pour réprimer le luxe des femmes. On sait comment elles gagnèrent leur cause,

malgré la sévère éloquence que Caton déploya contre elles (1). Les priviléges dont jouissaient les femmes, et que la loi Oppia tendait à restreindre, avaient été la récompense de leur générosité à l'époque de la prise de Veies, où elles se défirent à l'envi de leurs bijoux, pour réunir tout l'or nécessaire au présent que Camille avait promis au temple d'Apollon.

Au souvenir de Cornélie, les grands noms et

---

(1) Bien que, dans la cause des femmes, l'opinion de cet austère censeur soit un peu suspecte, cependant on peut juger, par quelques traits de son discours, que les mœurs des Romaines commençaient alors à dégénérer : « Si chacun de nous, messieurs, avait su conserver son autorité » dans sa maison et se faire rendre par sa femme le respect » qui lui est dû, nous serions moins embarrassés aujourd'hui de les contenir toutes dans le devoir; mais, parce » que nous nous sommes laissé donner la loi chez nous, ce » sexe impérieux veut nous l'imposer jusque dans la place » publique; et, après nous avoir vaincus chacun en particulier, elles espèrent nous dompter tous ensemble et de » compagnie... Qu'est donc devenue cette ancienne modestie et retenue qui régnait parmi le sexe? Pour moi, » je vous avoue que ce n'a pas été sans rougir que j'ai passé » à travers cette foule de femmes pour arriver dans la place » publique. Nous demandons, disent-elles, qu'il nous soit » permis de paraître tout éclatantes d'or et de pourpre, » de passer par la ville, jours de fêtes et autres, portées » sur des chars comme triomphantes et comme foulant » aux pieds la loi qui foulait notre orgueil... »

(Rollin, *Histoire romaine.*)

les grands sentimens, les grandes actions et les grandes infortunes se pressent en foule dans la mémoire : fille de Scipion, femme de Tibérius-Gracchus, mère des Gracques, quelle influence Cornélie n'eut-elle pas sur ces hommes illustres ! Ce fut elle qui éleva ses fils et les forma dans cet art de l'éloquence qui les fit adorer du peuple, redouter des grands, et leur acquit tant de pouvoir et de célébrité dans Rome. Veuve d'un citoyen romain, elle préféra ce titre à celui de reine que lui offrait avec sa main Ptolémée, roi d'Égypte. Après avoir perdu tout ce qui l'attachait au monde, Cornélie se retira dans la solitude ; et sa maison devint le rendez-vous des savans, des hommes d'état, des hommes de lettres, des guerriers ; tous venaient la voir et interroger ses souvenirs. Sa conversation élevait l'âme ; toujours on revenait d'auprès d'elle meilleur, plus ardent pour la gloire de la patrie et le bonheur de l'humanité.

Ce fut aussi sous l'influence d'une mère que se forma le brave, le vertueux Sertorius. Aussi faillit-il mourir de douleur quand il perdit celle qui l'avait rendu digne du haut rang où du sein de l'indigence il s'était élevé. Mais, dès lors aigri par le malheur, on ne retrouva plus en lui cette justice et cet amour du bien qui l'avaient rendu l'idole de l'Espagne, où il porta ses armes avec tant de succès.

Marius, pour acquérir de l'ascendant sur ses

troupes, les conduire au loin, aux combats, à la gloire, à la mort, se faisait accompagner de la prophétesse Marthe, qu'il disait être l'interprète dont les Dieux se servaient pour lui dicter leurs volontés. Cette femme, vêtue d'une mante de pourpre attachée avec des agrafes brillantes, ayant à la main une pique ornée de bandelettes et de bouquets de fleurs, était portée en litière et entourée des plus grands honneurs. C'était elle qui ordonnait les sacrifices; et les soldats, qui parfois avaient peine à se soumettre à Marius, obéissaient constamment et avec respect à la voix de cette enchanteresse.

Metella était si estimée des Romains qu'après avoir donné à Sylla les premières charges de l'État, ils le croyaient à peine digne d'elle. Lui-même avait une grande considération pour cette épouse vertueuse; et les plaisanteries des Athéniens sur elle excitèrent si vivement sa fureur, qu'il la signala par la ruine et l'esclavage de ce peuple...

Tout le temps que Rome, resplendissante de gloire, fut la maîtresse et l'étonnement du monde, les femmes continuèrent à joindre avec honneur leurs noms à ceux des héros de la patrie : Émilie, fille de Paul-Émile, femme d'Élius-Tubéron, partagea les nobles sentimens de son père et de son époux. Cicéron n'aurait pu sauver Rome si une femme n'eût découvert la conjuration de Catilina. Entre César et Pompée, on voit cette aimable Julie employer sa douce influence à main-

» que modèle des vertus antiques ; et tous en» semble, tournés vers le ciel et les dieux, les » imploraient pour ses enfans contre les complots » de ses ennemis. » Cet enthousiasme, cet amour, ces vœux du peuple, excitèrent la méfiance du tyran et décidèrent du sort de sa victime. Reléguée dans une île déserte, la plus noble des créatures fut soumise à un vil centurion ; et ses maux devinrent si affreux, que le supplice d'une mort lente et douloureuse lui parut préférable à celui de son existence. Tibère, craignant jusqu'à la mémoire de l'illustre Agrippine, osa la calomnier... mais il ne put la ternir : ce ne fut qu'un crime de plus ajouté à tant d'autres crimes.

Tandis que les empereurs répandent à leur gré les grâces et la fortune, l'égalité disparaît ; la misère et le luxe la remplacent ; les jeux, les spectacles attirent les étrangers ; les femmes veulent paraître avec éclat ; et peu à peu les vertus modestes qui attachent, firent place aux talens brillans qui séduisent. Livrées à leurs passions, entraînées dans le monde, elles négligèrent les soins de leur famille et bientôt en bannirent la paix. Les hommes, n'y trouvant plus de jouissances, furent en chercher ailleurs ; la sainteté du mariage ne fut plus respectée. La gloire des combats fut échangée contre des succès de société. La patrie perdit sa puissance sur les cœurs romains ; et si les femmes y conservèrent des droits, ils ne furent plus consacrés par cette adoration presque

religieuse qu'elles avaient jadis inspirée; ils ne furent plus consacrés par ces titres si chers, si vénérés d'épouses fidèles, de bonnes mères. Elles avaient cessé de nourrir leurs enfans; elles ne présidaient plus à leur éducation; et l'enfance, livrée à des mains viles et mercenaires, n'avança dans la vie que pour en connaître la corruption.

Les femmes avaient abandonné cette influence morale qui les rendait reines dans leur famille. Ce n'était plus le temps où elles dirigeaient l'opinion du fond de leur retraite, où leur honneur outragé renversait les rois, où leurs vœux et leur deuil étaient consacrés comme le plus solennel jugement de la république. Leur influence avait pris une direction contraire: elle s'exerçait par l'intrigue ou le vice, et la lâcheté ou des crimes en étaient le résultat. C'est alors qu'on entendit Cœcina s'élever contre cette influence, et proposer au sénat de défendre aux magistrats de mener des femmes dans leurs gouvernemens. Leur luxe, disait-il, embarrasse dans la paix, leur frayeur se communique dans la guerre. On les voit marcher au milieu des soldats, disposer des centurions, commander même les exercices des légions et les évolutions des cohortes. Elles ont une cour, un tribunal, comme leurs maris, avec la différence que les ordres qui en émanent sont plus absolus. Elles régissent les familles, les tribunaux et les armes.

Valérius, en défendant la cause des femmes,

disait que si leur corruption amenait parfois celle des maris, le plus souvent ils avaient besoin de leurs vertus et de leur amour dans les fatigues de la guerre; il soutenait que l'union intime et non interrompue de deux époux était nécessaire aux mœurs (1).

Alors on parlait encore de mœurs, d'amour dans le mariage; alors Rome n'avait pas encore été empoisonnée par l'influence des Messaline, des Actée, des Popée. On sait trop quel empire ces femmes eurent sur les mœurs, sur les crimes et les malheurs de ce temps, pour nous arrêter sur de tels souvenirs et sur des exemples qui outragent l'humanité...

Agrippine retenait encore les horribles passions de son fils et modérait ses goûts ignobles. Mais, dès qu'un parricide l'eut débarrassé de ce frein, Néron devint, comme on osa le lui reprocher, incendiaire, cocher, histrion. Il montait sur le théâtre et obligeait les premières femmes de Rome à l'imiter. Il se plaisait à les avilir, à les confondre dans les fêtes avec des courtisanes; et toutes, sans pudeur, assistaient de sang-froid aux combats des gladiateurs.

Au milieu de cette effroyable corruption, on a besoin de retrouver des vertus sans tache et des actions héroïques; on a besoin d'en retrouver, et l'on s'en étonne! mais elles ne faisaient que

(1) *Annales* de Tacite.

surnager éparses au milieu de ce déluge de vices, sans pouvoir en arrêter les progrès.

Malgré sa beauté et sa bonté parfaites, qu'aurait pu Octavie sur Néron? Plus asservie que le peuple qu'elle aurait voulu rendre heureux, elle ne pouvait rien pour lui; mais il lui tint compte de ses désirs; elle en fut aimée et respectée au point de faire redouter son ascendant : alors la calomnie et une mort violente furent le prix de ses vertus.

Epicharis, dépositaire du secret d'une conspiration contre Néron, le conserva religieusement; et au milieu des plus cruels supplices, aucun nom, aucune plainte ne lui échappa, tandis que les complices se dénonçaient les uns les autres. Plusieurs femmes obtinrent encore une juste célébrité : telle la jeune et belle épouse de Sénèque, qui voulut mourir avec lui; telle Arie, qui, plus courageuse que son époux, se frappa la première, et dit en lui remettant le poignard : *Tiens, Pétus, cela ne fait pas de mal;* telles Julia-Procilla, mère d'Agricola, et Domitia son épouse, dont les vertus et la sagesse firent la gloire et le bonheur de ce grand homme; telles Sextilla, Galérie, mère et épouse de ce Vitellius de honteuse mémoire, qui, par leurs éminentes vertus, offraient le contraste frappant de tous les vices de cet empereur : l'une et l'autre restèrent impassibles à toutes les séductions qui les entouraient.

Mais le pouvoir de ces femmes vertueuses ne s'étendait pas assez loin; il n'était pas assez fort; il

ne fut pas assez durable pour obtenir une influence sensible et générale sur les mœurs.

Plotine, plus heureuse, eut un ascendant sans bornes sur le cœur de Trajan et de ses sujets. Attentive à recueillir les plaintes des opprimés, elle réprima les concussions et les brigandages des intendans de province. Tandis que Trajan par ses conquêtes étendait l'empire romain, elle maintenait dans l'intérieur l'ordre, la justice et la prospérité. On vante encore les sages réglemens de Plotine, à qui le sénat voulut décerner le titre d'*Auguste*, qu'elle refusa. Dans les calamités qui vinrent assaillir Rome, elle avait des consolations pour toutes les douleurs. Sa bienfaisance s'étendait sur toutes les misères. Le trésor royal fut épuisé et distribué par ses propres mains. Elle fit adorer la vertu, dont elle offrait un si heureux et si aimable modèle, jusque dans l'Orient où elle accompagna son époux. C'est encore à Plotine qu'Adrien dut son sceptre, et Rome un bon souverain.

« On avait prédit à Julie, née en Syrie et fille d'un prêtre du soleil, qu'elle monterait au rang de souveraine. Son caractère justifia cette prédiction. Devenue la femme de Septime-Sévère, elle ne cessa point sur le trône d'aimer passionnément les lettres ; soit goût, soit besoin de s'instruire, soit désir de célébrité, soit peut-être tout cela ensemble, elle passait sa vie avec les philosophes. Son rang d'impératrice n'eût peut-être pas suffi pour sub-

juguer ces âmes fières ; mais elle y joignait de plus le mérite de l'esprit et de la beauté. Ces trois genres de séduction lui rendirent moins nécessaire celle qui ne consiste que dans l'art, et qui, observant les goûts et les faiblesses, gouverne les grandes âmes par de petits moyens. On dit qu'elle était philosophe. Sa philosophie cependant n'alla point jusqu'à lui donner des mœurs. Son mari qui ne l'aimait point estimait son génie et la consultait en tout. Elle gouverna de même sous son fils. Enfin, impératrice et homme d'état, occupée tout à la fois des sciences et des affaires, et y mêlant assez publiquement les plaisirs, ayant des gens de cour pour amans, des gens de lettres pour amis, et des philosophes pour courtisans, au milieu d'une société où elle régnait et où elle s'instruisait, elle parvint à jouer un très-grand rôle; mais comme à tant de mérite elle ne joignait pas ceux de son sexe, on l'admira, on la blâma. Elle obtint de son vivant plus d'éloges que de respects, et chez la postérité plus de renommée que d'estime (1). »

Si en effet Julie eut beaucoup d'influence sous le règne de Caracalla, cela prouve que le génie sans la vertu n'est rien pour le bonheur des peuples.

Misa fut l'auteur de la révolution qui renversa Macrin du trône pour y placer Héliogabale, fils de sa fille Soëmis.

---

(1) Thomas, *Essai sur le caractère et les mœurs des Femmes.*

Rien ne prouve mieux l'influence du christianisme sur les femmes et l'influence des femmes sur leurs enfans, et par suite sur la nation entière, que le règne d'Héliogabale et le règne trop court d'Alexandre Sévère : ces deux princes furent élevés par leurs mères. Elles étaient sœurs, mais l'une idolâtre et l'autre chrétienne. Chez Soëmis, l'amour maternel fut une faiblesse ; chez Maméa une vertu. L'une ne sut mettre aucun frein aux vices d'Héliogabale, l'autre sut développer dans Alexandre les plus belles qualités : l'un fut la honte de l'humanité, l'autre en fut l'honneur. La honte d'Héliogabale a terni Soëmis, tandis que la mémoire de Maméa est embellie de la gloire d'Alexandre.

Une main méprisable semble avilir tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle donne ; et Héliogabale, en élevant sa grand'mère au rang des sénateurs, en composant un sénat de femmes présidé par sa mère, en donnant à plusieurs un rôle public dans le gouvernement, loin d'honorer notre sexe par ces dignités, l'a couvert de ridicule ; tandis que l'influence de Maméa fut pour notre sexe un titre vraiment glorieux : ce fut elle qui composa avec une sagesse remarquable le conseil de son fils ; elle l'entoura des hommes les plus habiles de son temps. Alexandre ne forma point un sénat de femmes, mais il créa un établissement pour les orphelins et les enfans des pauvres, qui furent appelés les enfans de Maméa, hommage digne des vertus évangéliques de sa mère !

Rome était devenue le centre du luxe, de la mollesse et de la corruption, lorsque le christianisme vint lui rendre ses mœurs austères et ses primitives vertus, mais bien plus parfaites qu'elles n'avaient jamais été. Il resserra tous les liens dont on se faisait un jeu; et la femme, en retrouvant les qualités modestes qui l'honorent et l'embellissent, reprit l'ascendant moral qui en est la récompense. Ce fut le temps où les descendantes des Scipions montrèrent à Rome, non la pompe des grandeurs humaines, mais toute la sainteté du ciel et la pureté des anges.

CHAPITRE VI.

Italiennes.

Dans le climat ravissant, sous le beau ciel d'Italie, la beauté des femmes, la puissance de l'amour, durent naturellement avoir beaucoup d'influence sur les destinées et les mœurs de ces contrées. Cette influence fut constamment salutaire alors qu'elle fut le fruit de la vertu des femmes et de l'élévation de leurs sentimens; elle fut au contraire fatale quand les vices, l'intrigue et la volupté la dirigèrent.

On a pensé que la Sicile et toutes les îles situées auprès des promontoires d'Italie avaient été soumises à l'empire des femmes, parce que toutes sont regardées comme ayant été la résidence d'une déesse ou d'une sirène : à travers les prestiges dont l'imagination des poètes et la crédulité des peuples les ont environnées, ne voit-on pas dans ces divinités le pouvoir de la beauté et des talens? Les femmes qui en firent un bon usage furent adorées; celles qui s'en servirent pour séduire et corrompre, furent regardées comme des monstres ayant le pouvoir d'enchanter leurs victimes pour

les faire tomber dans des chaînes avilissantes. Qui ne découvre dans ces fables la vérité de l'histoire? Qui n'y découvre l'allégorie des bienfaits ou des maux que les vertus ou les vices des femmes ont produits? Naples, jadis appelée Parthénope du nom d'une sirène, n'a-t-elle pas constamment présenté l'image de ces beautés fatales qui amollissent, énervent les hommes, ne leur laissent que la faculté de sentir la vie sans l'utiliser, et n'inspirent que ces passions qui consument le cœur sans jamais l'agrandir, ni l'élever par de nobles sentimens? L'histoire des déesses et des sirènes, ou du pouvoir des femmes et de l'amour, ne se reproduit-elle pas aujourd'hui? Et n'est-ce pas celle des époques les plus remarquables de l'Italie?

A dater de Nicostrate, mère d'Évandre, divi*nisée* par ses vertus, ses bienfaits et ses talens poétiques; à dater de la belle et sage Lavinie, qui, pour le bonheur de son pays, sut y fixer Enée, ne voyons-nous pas alternativement les biens et les maux produits par l'influence des femmes?

Pour se venger d'une épouse infidèle et de son amant, un citoyen de Clusium décide les Gaulois à porter leurs armes en Italie. Et quand au pied du Capitole ils sont prêts à lui dicter des lois, les femmes se dépouillent à l'envi de leurs bijoux pour satisfaire la cupidité du vainqueur et rendre la liberté à leur patrie.

A Cannes l'armée d'Annibal détruit celle des Romains; c'en est fait de leur empire s'il sait pro-

fiter de sa victoire; mais la beauté et le charme des femmes de Capoue retiennent et amollissent les Carthaginois, tandis que l'énergie, le dévouement et la générosité des femmes raniment l'espérance dans Rome et multiplient ses moyens de défense.

Plus tard l'Italie est ravagée par les Barbares; mais leur roi a vu Placidie; les charmes, les vertus de cette princesse touchent son cœur, désarment son bras; et Ataulfe borne ses vœux à être l'ami, le pacificateur de ces contrées. Et, lorsqu'elles sont de nouveau dévastées par le farouche Attila, n'en accuse-t-on pas l'imprudente Honoria (1), indigne fille de la sage Placidie?

La veuve de Valentinien, emportée par la vengeance, sacrifie à cet aveugle sentiment son pays, sa famille et elle-même : pour se délivrer du meurtrier de son époux, dont elle a été forcée de recevoir la main, elle appelle à son secours le roi des Vandales. Genseric accourt, entre dans Rome, met au pillage cette reine du monde, renverse ses

---

(1) Cette princesse avait fait offrir sa main à Attila avec tous les droits qu'elle disait avoir au trône d'Occident, et même lui avait envoyé un anneau pour gage de sa foi. Le roi des Huns s'en prévalut, malgré qu'Honoria par ses galanteries et un autre mariage se fût dès long-temps affranchie d'une promesse qu'il vint réclamer trop tard. Attila ne profita pas moins de l'inconcevable démarche de cette princesse pour attaquer l'Occident dont il méditait la ruine.

monumens, emporte ses trésors, et emmène captives l'impératrice et ses filles.

Tant de plaies, de dévastations et de misère disparaissent par la vigueur, la justice et la prospérité du gouvernement d'Amalasonte, digne fille de Théodoric. Elle suit glorieusement les traces de son père, en répare les injustices, rappelle le savant Cassiodore, rend aux enfans de l'infortuné Boëce et de Symaque l'héritage de leurs pères. Sous sa protection le commerce fleurit; les arts, les sciences sont remis en honneur, les villes rebâties, les monumens restaurés; et, après un siècle de dévastations, l'Italie sort de ses ruines, sans qu'il en coûte ni larmes, ni sueurs au peuple. La mort d'Amalasonte, assassinée par Théodat avec qui elle avait partagé le pouvoir, laissa le royaume en des mains faibles et lâches. Et Justinien, par la valeur et la prudence de Bélisaire et de Narsès, reconquit cette partie de son empire, et anéantit à jamais la monarchie des Goths.

Sophie, princesse aussi méchante qu'ambitieuse, fait encore tomber par son arrogant orgueil (1) cette belle portion de l'Italie entre les mains des Lombards. Leur sanglante tyrannie ré-

---

(1) Elle envoie à l'eunuque Narsès, qui commandait en Italie les troupes de l'empereur, une quenouille et un fuseau, en lui disant : « Revenez, je vous donne la surin-» tendance des ouvrages de mes femmes; c'est ce qui vous » convient : il faut être homme pour combattre et gou-

duisit d'abord cette contrée en un désert, et ses habitans à l'indigence. Mais, sous les lois de Théodelinde, ces Barbares adoucissent leurs mœurs, prennent le goût de la vie sociale sans perdre ce caractère belliqueux qu'ils avaient apporté de la Scandinavie. Il adoraient leur souveraine, qui, par ses grâces, sa bonté, sa sagesse, exerçait sur eux un empire aussi doux que puissant. A la mort de son époux Autharis, ils la reconnurent sur-le-champ régente du royaume, la laissèrent libre de donner sa main et de partager le pouvoir avec celui qu'elle en croirait digne : Théodelinde ne trompa point leur confiance en choisissant Agilulse, duc de Turin. Elle le déclara roi des Lombards, non pas en lui mettant une pique à la main suivant l'ancien usage, mais en plaçant sur sa tête une couronne de son invention, qui était presque toute d'or, quoiqu'on la dît de fer. Ce fut là cette fameuse couronne des Lombards, appelée *couronne de fer*, que les souverains de cette nation regardèrent dès lors comme l'emblême de leur dignité. Ce qui rendit la cérémonie de ce couronnement encore plus solennelle, ce fut la conversion d'Agilulse, à qui Théodelinde fit abjurer les er-

---

» verner. » Le brave général, transporté de colère, répond au courrier : « Va dire à ta maîtresse que je lui file » une fusée qu'elle ne pourra jamais dévider. » Il était alors à Rome, il en sort et se retire à Naples, d'où il excite les Lombards à la conquête de l'Italie.

reurs du paganisme, en même temps qu'elle le revêtit des ornemens royaux.

Cette pieuse reine entretenait une correspondance active avec saint Grégoire qui occupait le trône pontifical; la sainteté de l'un fortifiait la piété de l'autre. C'est ici, dit M. Botta (1), que l'on voit toute l'influence de la religion, lorsqu'elle est pure et sans mélange d'intérêts mondains. Le christianisme perfectionna les vertus d'Agilulse; et aucun souverain ne montra plus de fermeté que lui dans la paix, plus de valeur dans la guerre. La sagesse de son gouvernement ne fut pas moins utile au dedans qu'au dehors: les ducs de Lombardie, qui avaient à son exemple embrassé le christianisme, ne se refusèrent plus à obéir au chef suprême de la nation; et l'ordre, la subordination commencèrent à régner dans toutes les parties de l'État. Les rivalités entre les naturels et les étrangers s'affaiblirent, et de nombreux édifices consacrés à la religion s'élevèrent. Il n'y a presque pas de lieux en Lombardie qui n'offrent encore à l'œil, ou qui ne conservent le souvenir de quelques monumens de la piété de Théodelinde et d'Agilulse, de ce couple vertueux à qui tous ces peuples durent leur conversion, leur bonheur et leur gloire. Le souvenir de Théodelinde, toujours cher et respecté, servit long-temps d'émulation aux femmes de ce

(1) *Histoire des peuples de l'Italie.*

pays, qui, pendant plusieurs siècles, se distinguèrent par l'austérité des mœurs unie aux plus aimables qualités; et ces siècles furent les plus brillans des républiques de Lombardie.

« Les dames romaines, dit M. de Sismondi (1), » au milieu de la dégénération universelle, n'a- » vaient rien perdu de leurs charmes, de leur es- » prit, et par conséquent de leur pouvoir; au con- » traire, jamais les femmes n'eurent autant de cré- » dit sous aucun gouvernement que celles de Rome » en obtinrent, dans le dixième siècle, sur celui de » leur patrie. On aurait dit que la beauté avait suc- » cédé à tous les droits de l'empire! » Et il ajoute que pendant l'espace de soixante ans les États romains furent gouvernés par deux patriciennes fameuses, Théodora et sa fille Marozia.

Mais la source de cette influence était aussi méprisable que ses effets furent pernicieux : ce n'était plus par les vertus des premières Romaines, bien moins encore par ces vertus pures, célestes, héroïques des premières chrétiennes, que ces femmes exerçaient une si grande influence; c'était au contraire par l'intrigue et la coquetterie, comme au temps des empereurs, que les Théodora, les Marozia exerçaient leur empire, mais bien plus coupables que les femmes de ces temps, puisque chrétiennes elles faisaient douter par leur conduite que cette religion sainte fût favorable aux mœurs.

---

(1) *Histoire des républiques italiennes du moyen âge.*

Et celles à qui leur honneur était encore cher le prouvaient par des traits où semblait respirer encore tout l'esprit du paganisme : telle l'épouse de Crescentius, Stéphanie, qui le vit périr victime de la perfidie d'Othon III, et fut elle-même exposée aux plus terribles outrages. « Depuis lors, » depuis qu'une brutale violence avait détruit pour » elle la gloire et la pureté de sa vie, elle croyait » que la beauté qui lui était restée ne devait plus » lui servir que comme un instrument de ven» geance (1). » En effet elle captive Othon, gagne sa confiance, et en profite pour l'empoisonner...

Hâtons-nous d'opposer à ce trait l'exemple d'une femme véritablement chrétienne; opposons-lui l'héroïsme d'Adélaïde de Bourgogne, passant subitement du faîte des grandeurs et de la prospérité dans le comble de l'adversité et dans l'esclavage. Constamment on la vit rester ferme et résignée contre tous les coups de la fortune : elle perd Lothaire son époux, tombe au pouvoir de Bérenger, soupçonné de l'avoir empoisonné et qui règne à sa place. Ce souverain, pour s'assurer l'obéissance et l'affection de ses nouveaux sujets dont Adélaïde est adorée, veut l'unir à son fils; mais elle préfère à cet indigne hymen une étroite captivité. Elle résiste avec un égal courage aux plus horribles traitemens, comme elle avait résisté à toutes les séductions pour l'ébranler et la séduire. Tant

(1) Sismondi.

de maux supportés avec tant de grandeur d'âme attendrissent en sa faveur les grands et le peuple, qui appellent à son secours Othon-le-Grand : cet empereur vient en Italie à la tête d'une armée nombreuse, rend la liberté à la pieuse Adélaïde, et rend un hommage éclatant à ses vertus en lui offrant sa main, et en la plaçant sur son trône. Il récompensa avec magnificence tous ceux qui l'avaient protégée contre les persécutions de Bérenger, et mit fin à la tyrannie de ce prince.

Quelle influence n'eut pas la célèbre Mathilde, comtesse de Toscane! Sa puissance surpassa celle de tous les princes d'Italie. Ferme appui du Saint-Siége, elle le défendit à la tête d'une armée contre l'empereur Henri IV, et, malgré lui, fit couronner son fils roi d'Italie. Elle joignit ses forces à celles des Croisés, s'unit aux Pisans et aux Génois contre les Maures d'Afrique et d'Espagne. Ses armes lui valurent d'éclatans succès, son courage et sa politique une grande prépondérance. Mais l'orgueil et l'amour du pouvoir la privèrent du bonheur domestique : sa haine contre la maison de Souabe, qu'elle avait héritée de sa mère, lui fit donner ses États au pape Grégoire VII ; et, en s'écartant de la justice, elle donna lieu à de nouveaux scandales, à de nouvelles guerres entre l'empire et le sacerdoce, qui se disputèrent sa succession par la voie des armes et des foudres pontificales.

Si ce dernier acte de la vie de Mathilde eut des suites funestes, on ne doit pas oublier le titre le

plus honorable qui s'attache à sa mémoire, « celui » d'être comptée parmi les causes de cette heureuse » révolution des connaissances humaines qui se fit » alors (1). Son autorité, plus étendue que ne l'a- » vait été celle d'aucun prince depuis la chute de » Rome, lui servit à encourager l'étude des scien- » ces, auxquelles elle n'était pas elle-même étran- » gère ; et si, au commencement du siècle suivant, » l'étude du droit surtout prit à Bologne un si » grand essor, si la jurisprudence romaine régit de » nouveau l'Italie, et si le Code Justinien en ban- » nit enfin les lois bavaroises, lombardes et tudes- » ques qui y avaient régné tour à tour, on le dut » peut-être aux soins que prit Mathilde de faire » revoir ce Code, et d'engager par des récompenses » un jurisconsulte célèbre à cet utile travail (2). »

Restée veuve fort jeune, la belle comtesse de Bertinoro se conduisit avec une sagesse admirable, et, sans éloigner les plaisirs de sa cour, y fit régner la décence et l'urbanité. Son noble et

---

(1) *Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené.

(2) La Sardaigne est encore régie par un code de lois donné par Éléonore, femme d'un Doria, duc de Montéléone. Elle passa dans cette île pour venger la mort de son frère massacré par ses sujets. Après en avoir fait la conquête à la tête d'une petite armée qu'elle commandait, Éléonore fit proclamer son fils aîné héritier de la principauté, et gouverna en son nom avec tant de sagesse, de douceur, qu'elle ne trouva plus que des sujets fidèles et dévoués. Elle leur donna un code dont parle ainsi l'historien

généreux caractère lui avait mérité le respect et la reconnaissance des peuples voisins, qui jamais ne réclamaient en vain ses services et son appui. Les habitans d'Ancône, assiégés par les Vénitiens et les troupes de l'empereur Frédéric, durent leur délivrance autant à sa valeur qu'à son éloquence, qui doubla leurs forces par l'enthousiasme dont elle sut les animer. Ce dévouement pour la cause de la justice et de la faiblesse sera toujours un de ses plus beaux titres à la postérité.

Elle fut encore plus digne de reconnaissance et d'admiration, cette noble fille du grand Roger, qui vint courageusement se placer entre un bourreau et ses nombreuses victimes, bien que ce bourreau fût à la fois son roi et son époux! Après avoir fait périr dans les supplices la famille de Tancrède et tous ses partisans, Henri VI inonde de sang la Sicile et l'oppresse chaque jour davantage par sa tyrannie et ses déprédations. Constance, émue d'indignation et de pitié, jure de protéger sa patrie

---

que nous consultons : « Quoiqu'il offre dans plusieurs de » ses dispositions l'empreinte trop marquée de l'ignorance » et de la barbarie du temps (la fin du 14e siècle), on ne » peut contester à son auteur le mérite d'y avoir montré » presque partout une haute sagesse, l'amour de la jus- » tice, le respect de la propriété, et surtout d'avoir conçu » la noble pensée d'améliorer le sort de l'espèce humaine, » et de faire régner la clémence et la paix à une époque de » folies, de crimes et de férocité. » (Mimaut, *Histoire de la Sardaigne ancienne et moderne.*)

contre tant de persécutions ; et, secondée par les grands du royaume, elle s'empare de Palerme, marche à la rencontre de son époux qui s'avance à la tête de nombreuses bandes germaniques, le défait, l'oblige à signer un traité dont elle dicta les articles, et qui mit enfin des limites à ses droits et à son despotisme.

C'est dans ce pays que les habitans d'une ville assiégée par les Barbares étaient sur le point de se rendre, parce qu'ils manquaient de cordes pour tendre leurs arcs, lorsque les femmes, inspirées soudain par l'enthousiasme patriotique, coupèrent leurs cheveux et en formèrent des tissus pour y suppléer.... Les hommes, enflammés par ce beau dévouement de leurs compagnes, redoublent d'ardeur, de force et de courage, et obligent les Sarrasins à la retraite.

Animée par le seul désir de servir sa patrie, Marie de Pouzzole se distingua dans plusieurs batailles, fut admirée de toute l'Europe ; et après avoir passé sa vie dans les camps, au milieu des armées, elle a laissé un souvenir aussi honorable par la pureté de ses mœurs, que glorieux par les hauts faits de vaillance qu'il rappelle.

Une jeune bergère de la Valteline devient l'épouse de Pierre Brunoro, illustre guerrier du Parmésan. Elle le suit à la guerre, partage ses dangers, combat à ses côtés, l'égale en courage et le surpasse en prudence. On vit cette intrépide amazone se signaler dans les guerres des Vénitiens

contre le duc de Milan ; ce fut elle qui, à la tête des assiégeans, força les ennemis de rendre le château de Pavano. Le sénat de Venise, plein de confiance dans ce couple valeureux, lui confia la défense de Négrepont contre les Turcs. Tant que Brunoro et sa compagne y commandèrent, les infidèles n'osèrent rien entreprendre contre cette île. Mais la mort, en lui enlevant son époux, ne tarda pas à mettre un terme aux jours glorieux de cette héroïne.

Depuis la renaissance des lettres par combien de talens, de sciences, les femmes ne brillèrent-elles pas ! Alors la plus vive émulation s'empara du sexe, et les plus beaux succès couronnèrent ses nobles efforts. On vit des chaires de théologie, de droit, de physique, occupées par de jeunes et belles femmes. Plusieurs se distinguèrent dans la poésie, les beaux-arts, la philosophie, et toutes en général faisaient encore revivre dans l'intérieur de leur famille les antiques vertus de Rome. « L'esprit religieux qui anima les femmes de tout » temps, dit Thomas, se montre encore ici ; mais » il a changé de forme ; il a fait tour à tour les » femmes martyres, apôtres, guerriers, et a fini » par les rendre théologiennes et savantes. On voit » des femmes écrire en grec, étudier l'hébreu, des » religieuses poètes, de jeunes filles qui avaient » étudié l'éloquence et qui, avec le visage le plus » doux et la voix la plus touchante du monde, » s'en allaient pathétiquement exhorter le Saint-

» Père et les rois à faire la guerre aux Turcs. » Dès le troisième siècle on vit la fille d'un gentilhomme Bolonnais se livrer à l'étude de la langue latine et des lois. A vingt-trois ans elle avait prononcé, dans la grande église de Bologne, une oraison funèbre en latin; et l'orateur, pour être admiré, n'eut besoin ni de sa jeunesse, ni des charmes de son sexe. A vingt-six ans elle prit les degrés de docteur, et se mit à lire publiquement chez elle les institutes de Justinien. A trente, sa grande réputation lui fit donner une chaire où elle enseigna le droit avec un prodigieux concours de toutes les nations. Elle joignait les agrémens d'une femme à toutes les connaissances d'un homme, et avait le mérite en parlant de faire oublier jusqu'à sa beauté (1).

Ce fut la belle Nina de Messine qui jeta le plus d'éclat sur les premiers essais de la poésie italienne : une imagination brûlante, une âme sensible, un cœur tout amour, un grand enthousiasme pour l'objet qu'elle aimait, donnèrent à ses inspirations ces couleurs vives et brillantes qui rendirent son talent si remarquable dans le temps où elle vécut.

Mais aucune de ces femmes justement illustrées dans le monde littéraire, n'exerça une plus grande

---

(1) *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes.*

influence et n'obtint une gloire plus parfaite que Catherine de Sienne : ses nombreux ouvrages, par l'élégance et la pureté du style, l'ont mise au rang des auteurs classiques d'Italie, et ont servi de titres à ses compatriotes pour disputer à Florence le sceptre du langage. L'innocence de sa vie, la simplicité de son cœur, l'ont fait choisir pour patrone des jeunes filles. Sa mémoire, honorée particulièrement à Sienne, est aussi en grande vénération chez tous les peuples catholiques. Nourrir les pauvres, soigner les malades, consoler les malheureux, convertir les pécheurs, servir avec autant de zèle que de lumières les intérêts de l'Église et de son pays, réconcilier les Florentins avec Grégoire XI, apaiser le mécontentement des Romains en décidant ce pontife à quitter Avignon pour fixer au milieu d'eux sa résidence, combattre par ses écrits le déplorable schisme résultant des querelles d'Urbain VI et de Clément VIII qui se disputaient le trône pontifical; tant de biens et de sollicitude, tant de peines et de travaux, achevèrent promptement de ruiner une existence déjà affaiblie par des mortifications de tout genre, et qui s'éteignit à trente-trois ans.

La princesse Battiste de Montéfeltro se distingua par des poésies pleines de force et d'énergie. Dans plusieurs occasions solennelles elle harangua en latin un empereur, un pontife, des cardinaux. Elle professa publiquement la philosophie, argumenta victorieusement contre les philosophes les

plus exercés, les plus savans. Elle se fit religieuse à la mort de son époux; et, après avoir embelli le monde par ses talens, elle donna dans la retraite l'exemple des plus saintes vertus. Sa petite-fille Constance, qu'elle avait élevée, se montra digne de ses soins : dès l'âge de quatorze ans elle se fit remarquer par son éloquence, et fit par ses discours une telle impression sur Blanche-Marie de Visconti et sur le roi de Naples, qu'elle obtint le rétablissement de son frère Rodolphe dans la seigneurie de Camérino dont on l'avait dépouillé.

Il est un autre genre de gloire que toute femme sensible envie plus encore, je veux parler de celle qu'obtinrent Béatrix, Laure, Marie, Léonore, immortalisées par le génie et l'amour; leurs noms *sont unis* à jamais aux noms illustres du Dante, de Pétrarque, de Boccace et du Tasse.

Nous voudrions nous arrêter à ces brillans souvenirs qui nous font voir les femmes étendant leur influence sur la civilisation, la littérature, les arts, la prospérité de l'Italie, et sur les hommes qui en firent la gloire; mais nous devons revenir encore à cette alternative de biens et de maux qu'elles ont produits. Le souvenir des deux Jeanne, reines de Naples, leurs grandes infortunes, les vices et les crimes dont elles furent accusées, les guerres, les haines, les vengeances qu'elles firent naître, nous prouvent assez combien elle est grande cette responsabilité dont le ciel a chargé les femmes, en

leur confiant la garde des vertus morales et religieuses.

Nous voyons encore la veuve de Jean Galéas, régente capricieuse et cruelle, irriter le peuple, soulever toutes les haines, réveiller les fureurs assoupies des Guelfes et des Gibelins, priver son pays de ses meilleurs capitaines qui furent offrir leurs bras à Florence, pour échapper au despotisme et à l'humeur altière d'une femme. Catherine donna le jour à des monstres qui, par leurs vices et leurs cruautés, firent la honte et le malheur de leur patrie. Mais alors il y avait encore assez de mœurs, assez de vertus publiques et privées en Italie, pour que le vice et la tyrannie ne pussent y régner long-temps; alors l'on vit, comme dans l'antique Rome, une heureuse révolution causée par une femme : pour venger une sœur outragée, le jeune Olgiaty poignarde le tyran et en délivre son pays.

Mais les tyrans renaissent toujours alors que le luxe et la mollesse disposent à la dépendance. Et ce furent encore les fautes d'une femme qui favorisèrent les coupables projets de Ludovic Sforce, tuteur du jeune duc de Milan. Il profite des imprudences de la mère du jeune prince, régente pendant sa minorité; il profite du mépris qu'elle avait inspiré au peuple par ses galanteries, pour s'emparer à lui seul du pouvoir. Il ne lui manque plus qu'un bouleversement général pour faire périr son pupille et placer sur sa tête la couronne

ducale; alors il appelle les Français à la conquête de Naples; de là tant de maux et tant de sang répandu dans ces belles contrées...

Toutefois, comme pour expier les maux que les vices et la faiblesse de quelques femmes avaient contribué à attirer sur leur patrie, le sexe en général déploya à cette époque de grandes vertus, et rivalisa avec les hommes dans l'art de régner, de se battre et d'écrire.

La jeune et belle Catherine Sforce montra un courage héroïque aux jours de l'adversité et des persécutions. Décidée à défendre jusqu'à la mort ses États contre l'odieux César Borgia, elle envoie ses enfans en Toscane; s'enferme dans Forli et oppose aux troupes de son ennemi la plus glorieuse résistance. La ville est prise d'assaut, et Catherine dans l'esclavage paraît encore triomphante par la force de son caractère et ses nobles sentimens.

Clarisse, unique rejeton légitime des Médicis, voyait avec autant d'indignation que de mépris les deux fils naturels de ses frères, héritiers de la puissance de sa famille, se servir de cette puissance, non pour le bonheur et la prospérité de la patrie, comme le vertueux Côme et le magnifique Laurent, mais pour la dominer en tyrans. Elle eut assez d'énergie et d'ascendant pour opérer dans Florence une révolution qui rendit momentanément la liberté à cette ville et obligea Alexandre et Hippolyte de s'en éloigner.

Lorsque Charles-Quint s'arma pour ces deux

princes et voulut forcer les Florentins à recevoir leur joug, ce peuple généreux et brave montra combien il était digne de la liberté : il résista avec un courage inébranlable aux séductions, aux attaques, aux privations de toute espèce, résolu de périr en se défendant contre l'armée impériale. On voyait alors les femmes de toutes les classes encourager sur les remparts les défenseurs de la patrie, leur apporter les choses nécessaires, soigner leurs blessures, et comme eux exposer leur vie pour la cause commune.

Aux vertus publiques les femmes joignaient les vertus privées, comme le prouve l'exemple de Lucrèce de Mazzanti : cette femme, remarquable par sa beauté, était tombée entre les mains d'un groupe d'ennemis commandé par Réconati ; ce capitaine la conduisit au bourg de l'Ancisa, sur l'Arno, et la fit garder avec soin, après lui avoir fait connaître et la passion qu'elle lui inspire et le sort qui l'attend. Lucrèce dissimule, et sous prétexte de laver du linge, va au bord du fleuve et s'y jette dedans tête baissée. Sa résolution de mourir plutôt que de perdre son honneur était si ferme, que, autant de fois le mouvement des ondes la rejetait à fleur d'eau, autant de fois elle s'y replongeait de nouveau, et périt victime ou plutôt martyre de son héroïque vertu. « C'est ainsi que » Florence eut sa Lucrèce de nom et d'effet. Mais » Lucrèce romaine par son acte héroïque enfanta » la liberté de Rome ; Lucrèce toscane mourut

» lorsqu'il n'y avait plus d'espoir pour la liberté
» de sa patrie (1) ».

Lorsque Sienne fut assiégée par Charles-Quint, les femmes non seulement travaillèrent aux remparts, mais s'armèrent encore pour les défendre, divisées en trois corps de troupes, ayant chacune sa bannière distinguée par le violet, l'incarnat et le blanc, couleurs qu'elles choisirent pour leur costume d'amazone. Leur beauté, déjà relevée par les sentimens généreux qui les animaient, était encore augmentée par cette élégante parure. Un spectacle si nouveau et si admirable électrisait tous les guerriers. Et ces femmes, aussi courageuses que belles, *firent si bien leur devoir qu'elles donnèrent cœur aux plus nonchalans* (2).

A côté de ces vertus patriotiques brille d'un doux éclat l'influence de plusieurs souveraines, aimables et bienfaisantes, qui firent fleurir les sciences, les arts, l'industrie dans leurs petits États, et firent régner des mœurs pures par la force de leur exemple.

« Anne Sforce, épouse d'Alphonse, duc de Ferrare, était, » dit l'historien de Bayard, « une perle
» en ce monde, bien ose dire que de son temps,
» ne beaucoup devant, ne s'est point trouvé de
» plus triumphante princesse; car elle estoit belle,

---

(1) M. Botta, *Histoire des peuples d'Italie.*
(2) *Annales d'Aquitaine.*

» doulce et courtoise à toutes gens ; elle parloit es-
» pagnol, grec, ytalien et françois, quelque peu
» très bon latin, et composoit en toutes ces lan-
» gues ; et n'est rien si certain que, combien que
» son mary feust sage et hardy prince, ladicte
» dame, par sa bonne grâce, a esté cause de lui
» avoir fait faire de bons et grands services. »

Renée de France embellit aussi la cour de Ferrare par ses grâces et son esprit. Elle savait le grec et le latin, aimait avec passion les sciences, les arts et les lettres. Elle fut la bienfaitrice de tous les hommes qui s'y distinguèrent, et ses libéralités s'étendaient sur eux au-delà même de ses États. Trois filles charmantes, qu'elle éleva avec soin, acquirent une grande célébrité ; Léonore par l'amour qu'elle inspira au Tasse ; ses deux sœurs par leurs connaissances et leurs talens. L'une, mariée au duc d'Urbain, rendit sa cour l'émule de celle de Ferrare, tant par la magnificence, la politesse, que par la réunion des hommes de lettres les plus recommandables.

La cour de Mantoue dut son plus vif éclat à la princesse Hippolyte. Aux études sérieuses elle joignait le plus agréable talent en poésie. Elle ne négligeait rien pour encourager les travaux de l'esprit et le goût des arts ; elle fonda l'académie de Mantoue, qui devint l'une des plus célèbres de l'Italie.

La marquise de Montferrat gouverna ses sujets par la seule puissance de l'amour et de la vertu.

Elle mit un grand zèle à la réforme des mœurs et y réussit ; elle purgea ses États des vagabonds et des malfaiteurs. Les tribunaux devinrent l'asile de l'innocence, son palais le refuge des pauvres et de tous les infortunés.

A mesure que l'Italie perfectionna sa civilisation, étendit ses lumières et devint la brillante école où les peuples venaient puiser des modèles pour les beaux-arts et recevoir des leçons en tout genre, les femmes continuèrent à soutenir l'essor élevé qu'elles avaient pris : Victoire Colonna, d'une famille illustre et d'un rang distingué, n'avait besoin d'aucun de ces avantages pour occuper une des premières places dans les fastes glorieux de l'Italie ; une beauté parfaite, un génie supérieur, des vertus sans tache, la protection éclairée qu'elle accordait aux gens de lettres, la rendirent l'objet de l'admiration de ses compatriotes, qui, même de son vivant, lui donnèrent le titre de *Divine*, qu'on n'avait accordé au Dante et à l'Arioste qu'après leur mort. Pour se rendre digne d'une telle compagne, Ferdinand Davaloz, marquis de Pescaire, fût chercher la gloire au milieu des combats et devint l'un des premiers capitaines de son siècle. Ce fut lui qui contribua le plus au gain de cette fameuse bataille de Pavie qui assura à Charles-Quint une grande prépondérance en Italie et jeta l'alarme parmi les petits princes de ces contrées : ils tentèrent d'ébranler la fidélité de Davaloz envers l'Espagne, en lui offrant le royaume de

Naples. Mais Vittoria, tout en pleurant sur les dangers et les blessures de son mari, ne cessait jamais de prendre part à tout ce qui pouvait intéresser son honneur et son devoir. « Souvenez-vous, » lui écrivait-elle, souvenez-vous de votre vertu, » qui vous élève au-dessus de la fortune et des » rois. Ce n'est point la grandeur des États ni les » titres qui font la gloire; c'est par la vertu seule » que s'acquiert l'honneur, qu'il est beau de trans- » mettre sans tache à ses descendans. » A sa mort, quoique jeune encore et recherchée par plusieurs princes, elle resta fidèle à sa mémoire, ne chercha de consolation que dans la piété, la poésie, et consacra tous ses vers à son Dieu et à son époux.

Deux autres femmes contribuèrent également à l'illustration de la famille de Colonna : Julie de Gonzague et Jeanne d'Aragon; la première, veuve de Vespasien Colonna, par sa merveilleuse beauté, fut la cause innocente de l'incendie de Fondi, sa patrie. Barberousse était venu pour l'enlever et l'offrir à Soliman; mais Julie, par son adresse et son courage, se sauva de ses mains; à la faveur de la nuit elle s'échappe, monte à cheval, et tandis qu'elle galope au loin libre et glorieuse, Barberousse, furieux d'avoir manqué sa belle proie, met le feu à la petite ville qu'elle habitait. Jeanne, l'une des femmes les plus célèbres du seizième siècle, fut la mère de Marc-Antoine Colonna qui se signala à la bataille de Lépante contre les Turcs. L'académie de Venise lui décerna un hommage

éclatant sous le titre de *Temple à la divine signora Jeanne d'Aragon, construit en son honneur par tous les plus beaux esprits et dans toutes les langues principales de l'Europe* (1).

Ersilie Cortèse présente encore à notre sexe un modèle parfait de dévouement conjugal : veuve dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, et d'une réputation acquise par des talens supérieurs, elle fut inébranlable au milieu des offres de grandeur, de richesse, au milieu des persécutions sans nombre de l'homme puissant dont elle avait refusé la main. La perte de sa fortune ne porta aucune atteinte à cette âme tendre et magnanime; au milieu de l'indigence et des plus cruelles vicissitudes, elle sut conserver son indépendance et l'admiration du monde.

Les deux Isotta, Modesta-di-Pozzo, Gaspara Stampa surnommée la *Sapho italienne*, Lucrèce-Hélène Cornaro, Laura Terracina remarquable par le grand nombre de ses poésies, Isabella-di-Morra et surtout Cassandre Fidèle, obtinrent aussi dans le seizième siècle une grande réputation littéraire.

Mais depuis cette époque la licence des mœurs vint affaiblir la gloire et le noble ascendant des femmes en Italie. « Il y a tant d'imperfections attachées à la perte de la vertu dans les femmes (2);

---

(1) Thomas.

(2) Montesquieu, *Esprit des lois*.

» toute leur âme en est si fort dégradée; ce point
» principal ôté en fait tomber tant d'autres... Aussi
» les bons législateurs ont-ils exigé des femmes une
» certaine gravité; ils ont proscrit de leur républi-
» que non seulement le vice, mais l'apparence du
» vice. Ils ont proscrit jusqu'à ce commerce de
» galanterie qui produit l'oisiveté, qui fait que les
» femmes corrompent avant d'être corrompues,
» qui donne un prix à tous les riens, et rabaisse ce
» qui est important, et qui fait que l'on ne se con-
» duit que sur les maximes du ridicule que les
» femmes entendent si bien à établir. »

Bien loin d'attacher, comme les bons législateurs, une grande importance à la vertu des femmes, dès le commencement du dix-septième siècle, on vit dans ces contrées les institutions, les lois, les usages, l'éducation, concourir à les dégrader, à restreindre leurs droits, à paralyser ou corrompre leurs plus précieuses facultés; et quand la corruption devient générale, qu'attendre alors de l'influence des femmes? A Venise, malgré leur beauté, M. Daru (1) observe que la corruption des mœurs les priva de tout leur empire, et que nulle part, dans toute l'histoire de cette république, on ne trouve l'influence des femmes.

Aussi ne peut-on pas dire que l'histoire des femmes en Italie, ou plutôt l'histoire de leur gloire

---

(1) *Histoire de la république de Venise.*

et de leur noble ascendant, a fini alors qu'a commencé cette institution qui a érigé en loi la dépravation, l'a fait entrer dans le système social au mépris de la morale, de la nature et de la religion? Alors qu'on a foulé aux pieds les devoirs les plus saints et les plus respectés, pour élever sur leurs débris l'horrible adultère, la galanterie effrénée, l'orgueil du vice, le ridicule de la vertu; alors qu'on vit les femmes, dégagées des devoirs du mariage, ne tenir que peu ou point à ceux de la maternité; alors qu'un fils éloigné du sein maternel, privé des soins et de la tendresse d'une mère, se développe sans que jamais son cœur soit à même de connaître, d'apprécier la sensibilité et les vertus modestes de la femme; alors donc qu'il va se donner une compagne, comment le jeune homme ne *suivrait-il* pas l'impulsion vicieuse qu'il a reçue? Sans principes, il a séparé l'amour de l'estime ; il séparera l'estime et l'amour de l'hymen; il ne verra dans ce lien qu'une formalité à remplir pour se conformer à l'usage, pour trouver des avantages qui flattent son amour-propre, son ambition. Et peut-être ne verra-t-il dans les enfans qui portent son nom que des étrangers... L'homme qui parcourt ainsi les différens âges de la vie sans connaître les jouissances de la vertu, sans éprouver ce doux échange d'amour, d'estime, de confiance, qui fait le bonheur d'un fils, d'un amant, d'un époux, d'un père; sans ces liens qui font le charme des familles, la sûreté de la société, en

même temps qu'ils attachent à son pays, il ne sera jamais homme loyal, ni citoyen généreux. La flamme du génie, l'enthousiasme de la liberté ne peuvent naître ou s'éteignent dans cette âme amollie par la volupté ou desséchée par l'égoïsme. Aussi les arts, les lettres et les sciences, qui d'abord avaient survécu à l'indépendance de l'Italie, ont paru comme frappés de paralysie et marcher en sens inverse de la corruption pour arriver à leur ruine avec la ruine des mœurs.

Et si depuis cette époque plusieurs beaux génies s'y sont encore illustrés, n'est-il pas remarquable que ce soient ceux principalement qui avaient conservé le respect de l'amour, le respect de l'hymen et de toutes les vertus privées? Métastase aimait une femme digne de soutenir son essor vers la gloire. Qui pouvait voir Éléonore Pimentel sans l'adorer? Qui pouvait l'entendre sans partager les sentimens qui animaient son noble et sensible cœur? Elle embellissait avec les grâces de son sexe les doctrines de Platon; elle faisait rêver à ses compatriotes non seulement de réaliser la république de ce philosophe, mais encore de la perfectionner. « Sa maison était le rendez-vous des » plus beaux génies, des esprits les mieux cultivés; » déjà ses leçons et son exemple avaient propagé » la pratique des vertus; c'était le règne de Platon; » les plus douces émotions découlaient de cette » source abondante et s'insinuaient dans tous les » cœurs. A ces aimables pensers, à des vœux si

» purs, des entretiens si charmans succédèrent des massacres (1). » Et Éléonore fut conduite à l'échafaud pour avoir osé s'occuper du bonheur de son pays! Craignant encore son influence sur le peuple, on empêcha sa voix éloquente de pénétrer jusqu'à lui... Tel est l'objet qui inspira à Métastase une flamme si pure et de si douces inspirations.

Beccaria, génie immortel dont l'humanité s'honore, Beccaria qui ne songeait qu'au bonheur des hommes, trouva le sien dans son intérieur. Ayant toutes les vertus domestiques, il en éprouva toutes les jouissances, et parlait de la manière la plus touchante de la félicité qu'il devait à sa vertueuse compagne.

« C'est vous qui êtes la flamme où puise mon » génie, disait Alfiéri à sa charmante amie la com» tesse d'Albany, et ma vie n'a commencé que du » jour où elle a été enchaînée à la vôtre. » Cette influence qu'Alfiéri reconnaît et dont il s'honore, était digne de cette femme célèbre par ses vertus, son esprit et sa beauté (2).

Combien il est doux de reconnaître cette in-

(1) Charles Botta, *Histoire d'Italie* de 1789 à 1814.

(2) « Ce fut ici, dit madame de Staël en se promenant » dans l'église de Santa-Croce, qu'Alfiéri sentit pour la » première fois l'amour de la gloire, et c'est là qu'il est « enseveli. L'épitaphe qu'il avait composée d'avance pour » sa respectable amie, madame la comtesse d'Albany et

fluence de la vertu sur le génie au milieu des déplorables effets du sigisbéisme! Ces effets étendus sur l'Italie entière nous donnent une leçon frappante, et confirment cette vérité morale, que sur les vertus domestiques repose la dignité d'un État, que du bonheur domestique découle la prospérité nationale. Ce bonheur, ces vertus domestiques, tiennent essentiellement à la bonne conduite des femmes, et la bonne conduite des femmes tient essentiellement à leur éducation. Eh! quelle est le plus communément cette éducation des femmes en Italie? Les premières années d'une jeune personne se passent dans un couvent, ou sous l'égide d'une gouvernante qui la laisse dans une entière ignorance du monde, jusqu'au moment où on la livre sans défense à ses séductions. Qu'aurait-elle pour s'en garantir? ce n'est pas l'exemple d'une mère, heúreusement elle a vécu loin de ses yeux!

» pour lui, est la plus touchante et la plus simple expres-
» sion d'une amitié longue et parfaite. » (*Corinne.*)

Voici cette épitaphe :

« *Ici repose Héloïse E. S., comtesse d'Alb., illustre par ses aïeux, célèbre par les grâces de sa personne, par les agrémens de son esprit et par la candeur incomparable de son âme. Inhumée près de Victor Alfiéri, dans un même tombeau* *, *il la préféra pendant vingt-six ans à toutes les choses de la terre. Mortelle, elle fut constamment suivie et honorée par lui comme si elle eût été une divinité.* »

* Ainsi j'ai écrit, espérant, désirant mourir le premier : mais s'il plaît à Dieu d'en ordonner autrement, il faudra autrement écrire : *Inhumée par la volonté de Victor Alfiéri, qui sera bientôt enseveli près d'elle dans le même tombeau, etc.*

ce n'est pas la religion, qui, mal enseignée, a été mal comprise! Elle unira l'amour de son Dieu à l'amour profane, et faisant un funeste mélange des passions avec le sentiment qui doit tout épurer, elle sera coupable sans plaisir, et ses remords seront sans fruit.

Que peuvent être les mœurs là où le fanatisme remplace la religion, où des unions illicites sont substituées au lien conjugal; là où la mère n'élève point et n'est nullement capable d'élever sa fille; là où la fille prend un époux qu'elle ne connaît pas, mais qu'il importe peu qu'elle aime, puisqu'en même temps elle se choisit un chevalier galant qui doit l'accompagner à la promenade, au spectacle, dans la société, lui tenir compagnie dans sa maison, prévenir ses désirs, enfin être *pour elle* ce qu'est un époux tendre et empressé; tandis que l'époux, de son côté, va donner à une autre femme les soins que l'on remplit pour lui? Que devient alors le lien conjugal? bien peu de chose, une simple affaire d'intérêt, de convenance, un contrat qui unit deux personnes par le même nom et sous le même toit, sans les assujétir à aucun devoir réciproque. Cette liberté, cette manière d'être, devraient faire naître parfois des passions romanesques dans un couple que le hasard a bien assorti; après être restés long-temps étrangers l'un à l'autre, quelle surprise et quel bonheur pour deux époux d'être rendus à leurs devoirs par l'amour, de voir un hymen glacé se

transformer en des joies divines ! Que de fois n'arrive-t-il pas que ce bonheur qu'on recherche, qu'on poursuit en vain, est près de nous ! Et la belle Italie, qui a dans son sein tous les élémens de félicité, tous les moyens d'indépendance, comment ne les connaît-elle pas ou ne veut-elle pas en profiter?

Pour réformer les mœurs dans ces contrées, il faudrait que l'éducation des femmes fût dirigée vers un but plus sérieux et plus élevé (1); il fau-

---

(1) Cet important sujet vient d'être traité avec un talent remarquable par la signora de Luna-Folliero, déjà connue par ses poésies : son ouvrage *de l'éducation des femmes* doit lui mériter la reconnaissance de ses compatriotes et de toutes les femmes. Mais, en rendant justice à la pureté des intentions de l'auteur, à ses vues élevées, nous regrettons qu'elle ait pris pour base de toute bonne éducation de séparer dès l'âge de sept ans les jeunes filles du sein maternel; c'est une erreur de son esprit que son cœur semble désavouer dans plusieurs passages de son ouvrage, et qui ne peut être justifiée que par les mœurs et les usages de son pays. Sans doute, rien n'est plus nuisible pour une enfant que le spectacle de l'inconduite de sa mère. Mais, en général, une femme galante n'a pas besoin de conseils pour éloigner sa fille dont l'innocence blesse ses regards et gêne ses actions... Nous sommes bien persuadée qu'on ne saurait trop encourager la grande majorité des mères à remplir la douce et importante tâche d'élever elles-mêmes leurs enfans. L'éducation maternelle, comme l'ont dit Fénélon, J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, sera toujours la meilleure pour former l'esprit et le cœur. Nous conviendrons avec l'ai-

drait que cette éducation donnât à l'esprit et au cœur une droiture, une énergie de sentimens qui leur fissent surmonter l'influence énervante du climat, et qui les rendissent aussi aimables par la raison qu'elles sont séduisantes par la beauté et les talens. Avec cette éducation, sans doute que toutes deviendraient dignes du beau ciel sous lequel on respire le génie et l'amour.

Qui peut en douter, puisque, malgré tant de causes qui tendent à détruire toute émulation louable et généreuse entre les femmes, plusieurs ont encore offert des phénomènes de science et des

---

mable auteur que nous osons combattre, qu'il manque à cette éducation, comme il le dit, *l'énergique stimulant de la gloire qui naît de l'émulation*. Mais cette émulation est-elle bien nécessaire pour notre sexe? L'instruction et les talens qu'il est peut-être possible de pousser à un plus haut degré de perfection dans une institution publique, ne doivent-ils pas être regardés comme des accessoires dans l'éducation d'une femme? Bonne fille, bonne épouse, bonne mère, voilà les grands, les indispensables devoirs qu'elle est appelée à remplir dans toutes les classes de la société : et où peut-elle bien les apprendre ces devoirs, si ce n'est dans la maison paternelle? « Le soin des autres enfans, une foule » d'occupations domestiques, des accouchemens, des in» dispositions, des maladies, des voyages, mille obstacles » peuvent mettre les mères dans l'impossibilité de soigner » elles-mêmes par leur vigilance non interrompue le dé» veloppement intellectuel de leurs filles. » Hé bien! n'est-ce pas en rendant sa fille témoin de ces devoirs, de ces occupations, de ces souffrances, dont parle madame de

modèles de vertu? telles, dans le siècle dernier, Maria Pellegrini-Amoretti, qui fut reçue à vingt-un ans docteur de l'université de Pavie, et dont les grâces et les vertus égalaient le savoir; Laura Bassi, professeur de philosophie, docteur de l'université de Bologne, dont elle portait la robe et l'hermine quand elle allait faire ses leçons publiques à certains jours solennels de l'année ; à Milan la signora Manzoni, poète distingué ; « la comtesse Clélie de » Borrhomé, qui non seulement sait toutes les » sciences et les langues de l'Europe, mais encore » parle arabe comme l'Alcoran. La signora Agnesi,

---

Luna-Folliero, qu'une mère lui apprendra le mieux à les remplir à son tour et à les supporter? La pratique et l'exemple seront toujours les meilleures leçons ; et la jeune fille qui n'aura jamais quitté sa mère, qui l'aura aidée dans les soins domestiques, qui l'aura suivie dans la société, ne saura-t-elle pas mieux mélanger les affaires et les plaisirs? Celle qui aura entendu les cris de sa mère donnant le jour à un autre enfant, qui aura vu les soins, la sollicitude, les fatigues qu'exige ce premier âge de la vie, ne sentira-t-elle pas avec plus de force l'amour, la reconnaissance qu'elle doit à sa mère? Prévenue des douleurs à la fois et des jouissances de la maternité, ne saura-t-elle pas mieux supporter les unes et jouir des autres?

Mais ce n'est point ici que nous devons nous arrêter sur ce sujet. Toutefois, en parlant d'un ouvrage qui aura sans doute de l'influence sur l'éducation des femmes en Italie, nous n'avons pu nous empêcher d'exprimer nos regrets que l'auteur l'ait plutôt consacré aux maisons d'éducation qu'aux mères de famille, qui l'auraient écouté avec docilité et satisfaction.

» âgée de vingt-un ans, peu contente de savoir » toutes les langues orientales, s'avise encore de » soutenir thèse contre tout venant, sur toute » science quelconque, à l'exemple de Pic de la » Mirandole (1). »

Rosalba, célèbre peintre au pastel, surpassait en ce genre tous les autres peintres de son temps. Enfin n'est-ce pas le triomphe de cette belle Muse italienne, de cette célèbre Corilla, couronnée au Capitole, qui a fourni naguère à Mme de Staël un sujet si digne de sa brillante imagination?

---

(1) « Je veux vous faire part, mon cher président, d'une espèce de phénomène littéraire dont je viens d'être témoin, et qui m'a paru *una causa più stupenda* que le dôme de Milan... Je reviens de chez la signora Agnesi. On m'a fait entrer dans un grand et bel appartement où j'ai trouvé trente personnes de toutes les nations de l'Europe, rangées en cercle, et mademoiselle Agensi toute seule avec sa petite sœur, assise sur un canapé; c'est une fille de dix-huit ou vingt ans, ni laide, ni jolie, qui a un beau teint, un air fort simple et fort doux. Chaque personne lui parlait en la langue de son pays, et elle répondit à chacun dans leur langue propre. Elle a disserté à merveille sur les sujets les plus abstraits des mathématiques et de la philosophie. Elle est surtout très-attachée à la philosophie de Newton. Mais quelque étonnement que m'ait donné sa doctrine, j'en ai encore eu peut-être davantage à l'entendre parler latin avec tant de pureté, d'aisance et de correction, que je puis dire n'avoir jamais lu de livres latins, modernes, écrits d'un aussi bon style que ses discours. »

(*Voyage en Italie*, par Desbrosses.)

Combien n'est-il donc pas à regretter que l'ignorance soit aujourd'hui presque généralement le partage des femmes dans ces mêmes contrées, où elles ont naturellement une si grande aptitude pour les sciences et les beaux-arts, dans un pays où celles qui les ont cultivés ont presque toujours mérité l'estime en méritant la gloire? Cela ne prouve-t-il pas que l'oisiveté et l'ignorance sont les principales causes qui les jettent dans la galanterie comme une ressource contre l'ennui, comme un moyen de remplir le vide de leur existence?

En effet, dans les lieux où leur éducation a été dirigée vers un but d'utilité et d'agrément, où l'on s'occupe à leur donner à la fois des talens agréables et des qualités solides, on observe une amélioration sensible dans les mœurs. Telle la Toscane, où l'archiduc Léopold a fait établir plusieurs maisons d'éducation, et un grand nombre d'écoles où les jeunes filles apprennent à lire, écrire, broder, coudre, tisser diverses étoffes. Ces écoles, consacrées particulièrement aux classes pauvres des deux sexes, en répandant l'instruction dans les plus petits villages, contribuèrent à former ce caractère paisible qu'on remarque en général chez les Toscans, et à rendre extrêmement rares parmi eux les crimes si communs dans le reste de l'Italie.

La reine d'Etrurie, qui aimait les beaux-arts, et à qui l'on doit une école de philosophie, s'occupa aussi particulièrement d'améliorer l'éduca-

tion des jeunes personnes. Il en fut de même d'Élisa, qui lui succéda : mais l'exemple de cette princesse était peu propre à réformer les mœurs ; et si, sous ce rapport, son influence fut nuisible, par sa fermeté, son goût, sa magnificence, elle rendit son gouvernement prospère, sa cour brillante ; elle encouragea le commerce, l'agriculture ; les routes devinrent plus belles, plus sûres, les terres plus fertiles, le pays plus salubre.

Amélie de Bavière, vice-reine d'Italie, a laissé des souvenirs aussi doux que glorieux. Elle porta et conserva dans sa cour une piété austère, une charité ardente, une sensibilité vraie. Bonne et fidèle épouse, tendre mère, elle donnait un exemple bien attrayant pour faire renaître dans ces contrées les vertus et le bonheur domestiques. A ces vertus elle joignait toutes les qualités d'une souveraine : son amour pour le bien public était ardent et généreux. On la vit en 1803, dans la guerre contre les Autrichiens, préparer de la charpie et soigner elle-même les blessés, les malades ; sa sollicitude à leur égard était celle d'une mère ; elle veillait à ce qu'il ne manquât rien dans les hôpitaux. Et en 1813, quoique enceinte et malgré les pressantes sollicitations de sa famille qui l'appelait dans son sein, elle préféra rester au milieu du tumulte des armes, et ne voulut jamais se séparer de son époux dont elle partageait les fatigues et les dangers.

A Naples, la reine Caroline fonda, pour l'ins-

truction des jeunes personnes, le pensionnat des Miracoli, qui était un des plus beaux et des plus utiles établissemens de ce genre.

Ce n'est pas seulement à Naples, à Florence, mais encore à Lodi, à Milan et dans les principales villes d'Italie, qu'on a institué des maisons d'éducation qui peuvent presque rivaliser avec ce que la France offre de mieux à cet égard. La sollicitude et les soins des femmes estimables qui les dirigent, s'étendent à la fois sur la religion, le caractère, la santé, l'instruction, les talens et les ouvrages utiles. Ces sages établissemens ont déjà produit les plus heureux effets : déjà un grand nombre de femmes ne s'abandonnent plus à cette nonchalance, à cette oisiveté aussi nuisibles à leur beauté qu'à leurs mœurs. Elles cultivent les beaux-arts, ornent leur esprit naturellement plein de grâce et de vivacité. Les enfans sont rapprochés du sein maternel. Les liens de famille commencent à se resserrer ; et des époux, fiers de leurs compagnes, ne rougissent pas de donner à la société le spectacle d'une heureuse union. Sans doute que de tels exemples, en se renouvelant de plus en plus, finiront par abolir cet usage ridicule qui légitime une galanterie scandaleuse. L'instruction fera disparaître le fanatisme, la paresse ; et les belles Italiennes, en conservant toute l'influence de l'amour, regagneront celle d'épouse et de mère qu'elles avaient perdue. Aujourd'hui n'en est-il pas qui rivalisent avec les illustres souvenirs dont

elles sont environnées? N'y trouve-t-on pas des poètes, des improvisatrices dignes des Sapho du moyen âge? D'autres se distinguent dans les sciences, dans les arts; et dernièrement encore une chaire de grec a été occupée par une femme dont le savoir était la moindre des qualités. Il n'est donc pas étonnant que là où les femmes peuvent unir au puissant attrait de la beauté les trésors de l'esprit et du cœur, il n'est pas étonnant qu'elles aient trouvé de justes appréciateurs de leur mérite, et qu'elles aient valu à notre sexe d'enthousiastes apologistes.

CHAPITRE VII.

Des Femmes en Piémont et en Savoie.

Ici l'on ne retrouve plus ces alternatives de liberté et de servitude, de gloire et d'infortune qui excitent tour à tour l'enthousiasme et le mépris, l'admiration et la pitié sur les mœurs et les destinées de l'Italie : l'histoire du Piémont et de la Savoie est celle d'un peuple fidèle à son Dieu, à ses rois et à l'honneur. Les souverains qui l'ont gouvernée se sont toujours montrés dignes du pouvoir sans jamais en abuser.

« Vers l'an 1000 parut un Amé, comte de Sa- » voie, bien digne d'être la tige d'une famille qui, » entre toutes celles qui ont porté la couronne, s'est » distinguée par ses vertus bienfaisantes, sans né- » gliger les vertus militaires (1). » *Aventureux et chevaleresques*, dit M. de Châteaubriand, *les princes de la maison de Savoie marient bien leur mémoire aux montagnes qui couvrent leur petit empire.*

Sur d'aussi bons, aussi braves, aussi sages sou-

(1) Anquetil, *Histoire universelle.*

verains, il n'est pas sans intérêt de reconnaître quelle fut l'influence des femmes comme mères, comme épouses, comme régentes : cette influence a toujours été dirigée vers le bien. Leurs vertus ont conservé les mœurs et la félicité de ce pays; leurs dots en ont augmenté l'étendue, leurs talens ont contribué à sa gloire et à sa prospérité.

Adélaïde apporta en dot à la maison de Savoie le marquisat de Suze, le duché de Turin, la vallée d'Aoste, plusieurs terres et châteaux sur la côte de Gênes. Cette princesse eut une grande influence sur les destinées de l'Italie, pour avoir agrandi par l'adjonction de ses propres États une famille gardienne naturelle des Alpes. Placée entre les intérêts de la cour de Rome, que sa piété lui faisait un devoir de défendre, et ceux de l'empereur d'Allemagne, à qui elle avait donné sa fille Berthe en mariage, Adélaïde réussit pourtant par sa rare prudence, par sa conduite loyale et généreuse, à ne mécontenter ni l'un, ni l'autre parti. Lorsque l'empereur Henri IV vint en Italie en humble pénitent pour désarmer les foudres pontificales, elle fut avec son fils Amédée l'attendre au Mont-Cénis, le reçut avec plus d'égards qu'au faîte de sa puissance, et l'accompagna jusqu'à l'endroit où le pape l'attendait. Ces soins, ces hommages rendus au malheur par Adélaïde, sont d'autant plus louables qu'ils pouvaient être regardés comme un crime envers l'Église, et une insulte à son chef; mais tel est l'ascendant de la véritable grandeur d'âme,

que Grégoire, loin d'en vouloir à cette princesse, n'en eut que plus d'estime et de bienveillance pour elle. Ce fut à sa sollicitation, jointe à celle de la comtesse Mathilde, qu'il donna l'absolution à son royal pénitent.

Tous les historiens représentent Bonne de Bourbon, comtesse de Savoie, comme l'ornement de son siècle; ils vantent sa prudence, sa justice, sa libéralité. Tant d'éminentes qualités lui donnèrent un grand ascendant sur son époux Amédée VI, ce fameux *comte Vert*, ainsi surnommé de la couleur favorite qu'il portait dans les tournois, où il se distinguait par ses brillans exploits. Il fut le défenseur de l'Église, l'ami, le vengeur des princes malheureux, le conseil et le médiateur des plus puissans monarques. Il laissa la régence à sa digne compagne; et Bonne de Bourbon gouverna ses États avec une sagesse qui servit d'école pratique à son fils. Elle forma ce prince dans la piété, dans l'amour de la justice et du bien public; aussi fut-il surnommé le Salomon de son siècle. Il publia des lois si sages, que la Savoie sous son règne fut le pays le plus riche, le plus sûr et le plus plantureux de l'Europe (1). Il étendit ses États des bords du lac de Genève à ceux de la Méditerranée. Son amitié fut recherchée par les puissances des deux côtés des Alpes; il devint le modérateur et presque l'arbitre de toute l'Italie.

(1) Olivier de la Marche, auteur contemporain.

Anne de Chypre était l'une des plus belles princesses de son temps, et joignait à toutes les grâces beaucoup d'esprit, de piété et de bienfaisance. L'amour, l'estime de son époux, et la grande confiance qu'il avait en elle, lui valurent une grande part dans le gouvernement; et toujours elle s'en montra digne par sa sagesse et son habileté.

La régence de Blanche de Montferrat fut celle d'un homme d'État mûri par l'expérience: jeune, belle et sage, sa cour offrait la réunion des plaisirs et des mœurs douces et honnêtes. Là se forma le gracieux et courtois chevalier sans peur et sans reproche. « Pour lors, dit l'historien de Bayard, » pour lors n'y avoit maison de prince ne princesse » en France, Ytalie, ny ailleurs, où tous gentilz- » hommes feussent mieulx receux, ne où il y eust » plus de passe temps. »

Béatrix de Portugal, digne compagne de Charles-le-Bon, mourut de douleur en le perdant.

Les arts, la littérature étaient dans leur enfance quand Marguerite de France vint présider à leurs progrès: Marguerite, surnommée par les poètes *la dixième Muse*, *la mère des Grâces*, *la fleur des Marguerites*, *la perle des Français*, devenue l'épouse d'un habile politique, d'un brave guerrier, d'un roi aussi juste qu'humain, contribua à développer dans Emmanuel-Philibert le goût des sciences, des lettres, et à soutenir, à étendre la protection généreuse et éclairée qu'il leur accorda. « Il entoura son trône de tout ce que la

» culture des sciences et des lettres ajoute à la pros» périté des petits comme des grands États. Son » mérite est d'autant plus grand, que ni son peu» ple ni lui ne paraissaient préparés à cette révo» lution : maître d'un pays encore presque barbare, » élevé lui-même dans les camps, il sut exciter » dans ses sujets l'amour du savoir et l'émulation » des études. La science des lois, la philosophie, » telle qu'elle était alors, les belles-lettres, et jus» qu'à l'éloquence italienne, furent cultivées avec » succès. L'université, dont il ne trouva en quelque » sorte qu'une ombre réfugiée à Mondovi, tandis » que les Français occupaient Turin, fut régéné» rée, pourvue à grands frais d'habiles professeurs, » et rétablie avec splendeur dans la capitale, quand » il en redevint le maître. Turin fut dès lors une des » villes d'Italie où les sciences fleurirent avec le » plus de gloire ; et après le règne de ce grand prince, » qui ne fut que de vingt ans, le Piémont put le dis» puter, pour la culture des lettres et le bon goût, » avec toutes les autres provinces de l'Italie et de » l'Europe (1). » Une grande partie de cette gloire ne rejaillit-elle pas avec raison sur Marguerite, qui répandit dans sa cour l'urbanité et les agrémens de la cour de France ? Pieuse, spirituelle, bienfaisante, toujours aimable et bonne, elle eut un grand ascendant sur ses sujets, dont elle était

---

(1) Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie.*

adorée, et qui lui décernèrent le titre le plus digne d'envie, celui de *mère du peuple.*

Christine, sœur de Louis XIII, et femme d'Amédée III, placée entre les intérêts d'un frère et d'un époux, sut ménager la paix entre ces deux souverains. Restée veuve, elle déploya le plus grand courage et la plus rare prudence pour défendre les États de ses enfans, éviter le joug des Français et des Espagnols. Lorsque ceux-ci assiégeaient Verceil, on la vit monter à cheval, se mettre à la tête des troupes, les haranguer, les enflammer par son éloquence et les rendre invincibles. Elle eut sans cesse à lutter, pendant la minorité de ses fils, contre la politique de Richelieu, de Mazarin, et le fit avec succès. Ce serait assez pour sa gloire; mais elle fit mieux encore: *elle ferma* toutes les plaies que la guerre avait faites dans ses États, et leur rendit une prospérité qu'ils conservèrent long-temps, grâce aux vertus et aux qualités qu'elle développa dans son fils Charles-Emmanuel, qui toujours se plut à marcher sur les nobles traces de sa mère.

Ce fut encore un temps de douceur et de paix que celui de la régence de Jeanne de Savoie, pendant la minorité de Victor-Amédée. On peut aussi attribuer à la sagesse de cette tendre et pieuse mère une partie des grandes qualités qui distinguèrent ce souverain. Grand guerrier, digne d'être comparé au prince Eugène, avec qui il battit les troupes de Louis XIV et sauva Turin, Vic-

tor-Amédée fut encore un habile législateur; il publia des lois civiles dont on admire la sagesse, et apporta une grande amélioration dans l'instruction publique. « Ce système sage, fort et vaste, servit évidemment de base à celui de l'université que » Napoléon créa en France; mais celui-ci voulut en » faire une pépinière de soldats, tandis que le souverain du Piémont n'eut en vue que d'établir, » dans la sphère de son autorité, un corps d'où » devaient sortir des hommes utiles à l'Église et à » l'État (1). » L'amour que lui inspira la belle et aimable comtesse de Saint-Sébastien qu'il épousa, et auprès de laquelle il trouvait toutes les douceurs de la vie domestique, contribua à lui faire prendre cette résolution qui étonna l'Europe, d'abdiquer en faveur de son fils Charles-Emmanuel, l'un des rois les plus sages et les plus valeureux qui soient montés sur le trône. On attribue encore à l'ascendant de madame de Saint-Sébastien, qui désirait porter le titre de reine, les efforts de Victor-Amédée pour reprendre le pouvoir, efforts qui, en troublant l'harmonie entre lui et son fils, obscurcirent sa gloire et jetèrent de l'amertume sur la fin de sa vie.

Digne sœur de l'infortuné Louis XVI et de l'héroïque Élisabeth, la femme de Charles-Emmanuel IV mérita l'amour et la vénération de ses sujets. Elle maintenait l'union et la paix dans la

(1) Charles Botta, *Histoire des peuples d'Italie.*

famille royale. Son époux se plaisait à dire qu'elle l'avait corrigé de ses défauts, et qu'il se consolait de n'avoir pas d'enfans par les vertus de sa femme. C'était elle encore qui soutenait son courage et sa constance, lorsque, aux prises avec l'adversité, il parut si digne d'en triompher. Et si en 1798 il ne put sauver la monarchie, « du moins » elle périt avec toute la dignité qui lui convenait; » elle mérita dans sa chute le respect des hommes » généreux (1). »

On voit que l'influence des souveraines sur ce petit État fut presque constante et toujours honorable; aucun nom méprisable ne souille cette courte, mais intéressante histoire. Aujourd'hui même, les princesses qui brillent à la cour de Turin ne sont-elles pas dignes d'en soutenir l'éclat et d'en perpétuer la gloire? Et si les plus puissans monarques ont constamment recherché l'alliance de la maison de Savoie, ne le doit-elle pas à cette réputation sans tache, à cette longue suite de souverains, tous distingués par la loyauté, la bravoure, la piété, la justice, la clémence et la générosité? Si très-souvent on a vu des princesses de Savoie élevées sur les premiers trônes de l'Europe, ne le durent-elles pas encore à leurs rares qualités, à leurs éminentes vertus? Vertus et qualités qui exercèrent une influence toujours utile, et contribuèrent au bonheur des nations où elles ont régné.

---

(1) Charles Botta, *Histoire des peuples d'Italie.*

Combien il est admirable cet ascendant de l'honneur et des vertus, quand il se soutient à travers des siècles, au milieu de tant de troubles et de révolutions dans les mœurs, les idées, les gouvernemens ! C'est l'exemple de ces dignes souveraines, ce sont leurs vertus qui ont conservé au Piémont des mœurs plus pures, ou qui ont empêché ces mœurs d'arriver à ce degré de licence répandu dans le reste de l'Italie.

Cependant ces mœurs du Piémont sous le rapport de la pureté et de la simplicité, sont loin d'être comparables à celles de la Savoie : depuis qu'Emmanuel-Philibert eut transporté en Piémont le siége de son gouvernement et choisi Turin pour sa capitale, la Savoie perdit sa prépondérance, fit peu de progrès dans les sciences, les arts, la littérature; mais les Alpes qui bornaient son territoire, ses lumières et ses richesses, furent aussi de solides remparts contre le luxe et la corruption. Les Savoyards, au milieu de leurs montagnes et de la pauvreté, conservèrent leurs vertus, leur bonheur; et nulle part peut-être les mœurs chevaleresques ne furent si long-temps en honneur. Ce peuple à beaucoup de franchise et de sensibilité joignit toujours un courage et un esprit guerrier qui, au temps des Romains, étonnèrent même ces vainqueurs du monde; cet esprit guerrier, cette sensibilité, cette franchise, véritable apanage du véritable chevalier, se retrouvaient dans leurs institutions, dans leurs fêtes, jusque

dans leur intérieur, et animaient à la fois le souverain et les sujets. Partout la faiblesse trouvait protection dans les lois et dans tous les cœurs; un avocat distingué par ses talens était chargé de prêter gratuitement son ministère à tous les indigens, aux malheureux, aux opprimés, à l'innocente séduite et abandonnée par son séducteur; les jeunes gens qui suivaient la carrière du barreau, ne pouvaient exercer leur état qu'après avoir pendant deux ans travaillé avec l'avocat des pauvres pour l'aider dans ses nobles et utiles fonctions. C'étaient les femmes qui présidaient aux principales fêtes, qui dispensaient les grâces et les récompenses. Elles assistaient aux joutes, aux tournois, vêtues avec autant d'élégance que de modestie: un bandeau de perles ou de pierreries ornait leur front sans cacher leur belle chevelure; un manteau de velours incarnat ou céleste, et doublé d'hermine, était attaché au-dessus des épaules et tombait à leurs pieds en longs et larges plis; assises sur de riches tapis, les bannières et trophées militaires flottaient autour d'elles comme pour servir de cadre à leurs doux et brillans attraits. Et lorsqu'au bruit des fanfares les chevaliers entraient dans l'arène, les hérauts d'armes leur rappelaient la présence des dames pour enflammer leur courage et leur apprendre que c'étaient elles qui devaient récompenser les vainqueurs.

Aux joutes et aux tournois succédèrent des fêtes où l'on retrouve encore l'esprit guerrier et la cour-

toisie des temps chevaleresques. Chaque année, et à différentes époques, on célèbre dans plusieurs villes de la Savoie la fête des chevaliers-tireurs. Là, sous le même uniforme et les mêmes armes, les bourgeois et les nobles, au son d'une musique guerrière, vont abattre avec l'arc, l'arbalète ou l'arquebuse, un oiseau placé sur un roc ou sur une tour élevée. Celui qui le premier l'atteint est élu roi de la fête; il choisit la dame qui doit la présider et en faire les honneurs. Cette fête charmante, qui n'a point cessé d'être en usage, confond tous les rangs, réunit tous les cœurs par la joie la plus vive et la plus parfaite. Si le prix de l'adresse est conquis par un bourgeois, il choisit sa reine dans la noblesse; dans le cas contraire, c'est dans la bourgeoisie que le vainqueur fait son choix.

Le gouverneur de la Savoie fut le roi de cette fête célébrée en 1824 à Chambéry, et l'on vit à ses côtés, avec le titre de reine, une jeune et modeste plébéienne couronnée de roses, rougissant de ses dignités et de son éclat, mais remplissant son rôle avec grâce, soit à la danse, soit dans les jeux et festins qu'elle présidait.

A La Roche, il y a quelques années, le héros de la fête choisit pour reine une simple paysanne qui, pour en faire les honneurs, conserva son costume champêtre et n'en était que plus charmante. Elle commandait à ses sujets dans le langage de son hameau, et ne paraissait embarrassée

que d'un éventail qu'on lui avait offert en guise de sceptre !

Aujourd'hui, malgré que le luxe ait apporté de funestes changemens dans les mœurs, le Savoyard est toujours le plus heureux, le plus honnête, le plus généreux et le plus constant des hommes ; nulle part on ne trouve plus de vertus domestiques et on n'offre l'hospitalité avec plus de plaisir, de franchise et de cordialité. « C'est dommage, dit » J.-J. Rousseau, que les Savoyards ne soient pas » riches ; ou peut-être serait-il dommage qu'ils le » fussent ; car, tels qu'ils sont, c'est le meilleur, le » plus social peuple que je connaisse ; s'il est une » ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie » dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry. » C'est à cette douceur de la vie, à cette simplicité de mœurs, à l'absence des grandes passions, à la rareté du jeu, des spectacles et des bals publics, que l'on peut attribuer la fraîcheur, le doux coloris, la belle santé, qui distinguent en général les femmes de ce pays, qui prolongent leur jeunesse et souvent leur conservent dans un âge avancé toutes les facultés et même les agrémens d'un autre âge (1).

---

(1) La comtesse de Manuel, âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, conserve encore des yeux vifs, une taille élégante qu'elle sait faire ressortir par une toilette recherchée, mais bien adaptée à son âge. Elle travaille avec autant de plaisir que d'adresse à la layette de ses arrière-petits-

Dans les chaumières de la Savoie on trouve en général moins d'aisance, de propreté et d'instruction que dans celles de la Suisse; cependant il n'est pas rare qu'une paysanne sache lire, même écrire. et toutes savent par cœur leur catéchisme, qu'elles apprennent elles-mêmes à leurs enfans. Beaucoup de dévotion, un grand respect pour les prêtres, leur font accomplir scrupuleusement les commandemens de Dieu et de l'Église. Ces principes et ces sentimens, qu'elles transmettent à leurs enfans, et surtout l'exemple de leur sagesse, ont conservé mieux que partout ailleurs les croyances religieuses et avec elles cette simplicité, cette bonne foi qui distinguent le Savoyard, soit dans ses montagnes, soit dans les pays où il va chercher à suppléer, par ses travaux et son industrie, à ce

---

enfans qu'elle aime avec toute la sensibilité du premier âge. Elle régit elle-même ses affaires, se plaît dans la société, où elle apporte constamment la plus parfaite amabilité; elle entretient des correspondances très-suivies, et, sans le secours de lunettes, parcourt les colonnes d'un journal avec autant d'aisance que de rapidité.

Il y a bien d'autres exemples remarquables que nous pourrions citer : telle est cette mère de famille entourée de onze enfans sur quatorze qu'elle a eus, dont plusieurs ont été nourris de son lait et tous élevés par ses tendres soins. A voir ses cheveux blonds, ses yeux de l'azur le plus pur et de l'éclat le plus doux, ses dents si blanches, la fraîcheur de son teint, sa taille souple et gracieuse, loin de la croire grand'mère, on la prendrait pour la sœur de ses heureux enfans dont elle est adorée.

qui lui manque dans le sien. Mais l'amour de la patrie l'y ramène constamment; et avant d'acheter une chaumière ou un champ, presque toujours sa première offrande est pour l'Église ou pour les pauvres.

« Les Savoyards ont l'air pauvre sans indigence, comme leurs vallées. On rencontre partout dans leur pays, des croix sur les chemins, et des madones dans le tronc des pins et des noyers, annonce du caractère religieux de ce peuple. Leurs petites églises, environnées d'arbres, font un contraste touchant avec leurs grandes montagnes. Quand les tourbillons de l'hiver descendent de ces sommets chargés de glaces éternelles, le Savoyard vient se mettre à l'abri dans son temple champêtre, et prier sous un toit de chaume celui qui commande aux élémens. (1) »

L'amour du Savoyard pour son pays est plus profond, plus généreux dans l'habitant des lieux élevés que dans celui de la plaine : celui-là seul est véritablement heureux; ses mœurs sont plus pures, son intelligence mieux développée, sa santé plus robuste, son habitation plus propre, plus commode; sa femme, ses enfans sont mieux soignés et plus beaux. Dans les environs des villes et des grandes routes, au contraire, tout semble porter l'empreinte de la dégénération physique et

---

(1) M. de Châteaubriand, *Voyage en Italie.*

morale, de la pauvreté et de la servitude (1). Mais si l'on s'élève seulement à mi-région des montagnes, là tout respire la liberté, l'aisance et la joie que procurent le goût du travail et la pureté des sentimens religieux : ce goût du travail, cette pureté de sentimens qu'on observe assez généralement chez les femmes de la campagne, se trouvent également dans les classes plus élevées, où ils sont joints aux qualités que procure une éducation plus ou moins soignée, et à l'amour de leurs devoirs, au respect pour les mœurs; aussi rien de plus rare qu'une femme galante, et le mépris général qui la sépare de la société devient le juste châtiment de ses vices. Mais rien de plus fréquent, de plus ordinaire qu'une épouse fidèle, tendre, dévouée parfois jusqu'à l'héroïsme (2). L'a-

(1) C'est à cette différence sans doute qu'il faut attribuer les jugemens contradictoires qu'on a portés sur le sort et la manière d'être du peuple en Savoie. Les voyageurs qui n'ont fait que traverser ce pays pour aller en Italie, ou visiter les glaces du Mont-Blanc, n'ayant parlé des Savoyards et de leurs villages que d'après ceux qu'ils ont vus dans les environs de Chambéry, ou sur la route qui traverse la Maurienne et sur celle qui conduit de Genève à Chamouny, ont pu porter sur eux un jugement bien peu favorable, qu'ils n'auraient pas manqué de réformer s'ils eussent pénétré plus avant dans l'intérieur des montagnes.

(2) Dans une tentative que fit le duc de Savoie pour s'emparer de Genève, un de ses officiers pris à l'escalade

mour de la patrie et de l'humanité y élève aussi la femme aux plus beaux traits de courage et de générosité (1).

En prouvant que les femmes de la Savoie ont beaucoup contribué, par leur piété et leurs vertus, à y maintenir la pureté des mœurs; en prouvant qu'elles sont attachées à leurs devoirs et à leur patrie, nous sommes loin de penser que l'injustice des lois, qui les exclut de l'héritage paternel, ait contribué à obtenir ces précieux résultats. Si l'on pouvait tirer cette conséquence, les femmes ne pourraient ou du moins n'oseraient s'en plaindre; mais il n'en est point ainsi : les vertus et les

---

fut condamné à être pendu. Sa femme, ayant vainement imploré la grâce de le revoir et de partager son sort, fut se placer devant le lieu où son corps était exposé; là, le regard sans cesse fixé sur lui, elle refusa toute espèce de nourriture et resta dans la même place jusqu'à ce que la mort lui fermât les yeux et la réunît à l'objet de son amour.

(1) Lorsque Louis XIII porta ses armes en Savoie, les habitans de Rumilly, invariablement attachés à leur souverain, refusèrent la capitulation honorable qu'on leur offrait, et opposèrent un courage héroïque aux forces de l'ennemi; mais la ville, ayant été prise d'assaut, allait être saccagée et incendiée sans la présence de trois femmes qui furent les anges tutélaires de Rumilly : les demoiselles de Peyssieux, parentes du maréchal de Hailler, reçurent à ce titre l'invitation de se rendre au camp français pour échapper au désastre de la ville. Elles répondirent qu'elles voulaient partager le sort de leurs compatriotes et mourir

sentimens qui les honorent germent naturellement dans leur âme, et ne sont développés que par la religion qui est toujours en Savoie la base de toute éducation, et qui dirige, soutient, inspire les femmes dans toutes les positions de la vie. Avec ces bienfaits du ciel et de la nature, si la bonté, la justice d'un gouvernement paternel s'étendaient sur leur sort pour l'agrandir et l'améliorer, si la femme devenait l'égal de l'homme devant la loi, si elle n'était pas constamment déshéritée, si son époux n'avait pas le droit de la laisser sous la tutelle de son fils, non seulement la femme serait plus heureuse, mais de cette justice ne découlerait-il pas une prospérité plus générale? D'abord

---

avec eux. Toutefois la ville, espérant profiter de leur crédit pour fléchir le vainqueur, députa vers lui la respectable religieuse de Peyssieux. Cette femme, habituée à ne prier que le ciel, pria les ennemis dans un langage si touchant, si animé de l'amour de la patrie et de l'humanité, qu'elle obtint la révocation de l'arrêt fatal. La ville n'eut à subir qu'une heure de pillage; et les propriétés des demoiselles de Peyssieux devant être respectées du soldat, chacun s'empressa de placer sous leur sauvegarde tout ce qu'il avait de plus précieux.

La marquise de Faverges a fondé l'établissement des orphelines, où les filles pauvres trouvent non seulement un abri contre la misère et le vice, mais apprennent encore à lire, à écrire, à faire différens ouvrages et surtout à connaître, à aimer la religion.

On doit aussi à madame d'Oncieux l'hospice des malades incurables.

le père, destinant à sa fille une partie de sa fortune, lui donnerait une éducation en rapport avec cette fortune et l'alliance qu'elle serait en droit d'espérer. L'éducation des femmes serait donc plus généralement soignée; elles seraient plus à même de rendre leur intérieur agréable à leurs maris, d'élever leurs enfans; elles contracteraient moins de mariages mal assortis sous le rapport de l'âge et de la naissance. Elles exerceraient sur leurs époux, leurs enfans, une influence plus étendue et plus constante. On ne verrait point de fils ingrats ni de mères réduites à une modique pension alimentaire qui, pouvant être anéantie par l'inconduite ou la ruine de leurs enfans, les réduit à la plus affreuse misère alors qu'elles ont atteint l'âge de la faiblesse et des infirmités. ... Dans la supposition même que ces lois fussent de quelque utilité à la prospérité du pays, dans la supposition que les femmes seules dussent en être victimes, ne se trouverait-il donc pas un homme généreux qui s'écriât, comme Aristide : *ces lois sont utiles, mais rejetez-les parce qu'elles sont injustes?* Sans doute ce n'est pas du cœur d'une femme que ce cri doit s'échapper; aussi n'est-ce pas la cause de notre sexe que nous voulons ici défendre, mais la cause de la morale et de l'humanité : qu'on jette les yeux sur la vallée d'Aoste; là, comme le dit un écrivain distingué (1), là, au milieu

(1) M. Raoul-Rochette, *Lettres sur la Suisse.*

d'une nature riche et féconde, dans des bosquets de mûriers et de micocouliers, à l'ombre de beaux arbres et de treilles verdoyantes, on ne trouve que des crétins, des hommes languissans, faibles, abattus, un grand nombre dans le plus complet idiotisme. Il compare ces êtres abjects, informes ébauches de l'espèce humaine, aux belliqueux Salassi, race indigène de ces vallées. Il observe que le crétinisme affecte beaucoup moins les femmes que les hommes : la plupart, dit-il, vaquent aux soins du ménage et même aux travaux de la campagne; la plupart jouissent de la force et de la santé en réunissant aux devoirs de leur sexe plusieurs des fonctions du nôtre; et, dans certains villages où tous les maris sont crétins, on peut dire que c'est presque dans les femmes que réside la société tout entière. A ces observations M. Raoul-Rochette ajoute que les magistrats du pays lui ont communiqué des calculs récens dont l'exactitude n'a pas été révoquée en doute, et qui prouvent que le nombre des crétins, sous l'administration française, avait sensiblement diminué, et s'était accru de nouveau depuis le rétablissement des anciennes lois. De ces observations et de ces faits il conclut qu'il y a des influences morales qui contribuent au développement du crétinisme, et il les trouve, ces influences, dans la législation qui exclut les filles de l'héritage paternel: n'ayant ainsi d'autres ressources contre la misère que la servitude ou le mariage, elles sont réduites à se

livrer à des crétins, dont le plus idiot, qui se trouve ordinairement le plus riche, a tout juste assez d'intelligence pour choisir la plus jolie fille.
« Et des femmes saines de corps, obligées de » partager leurs soins et leurs caresses entre un » père et des enfans crétins, voient ainsi leur jeu- » nesse se flétrir, leur vie entière s'écouler, et leur » raison s'éteindre enfin par degrés dans la longue » et stupide enfance de tout ce qui les environne. » Voilà comme en privant de ses droits le sexe le » plus faible, on pousse à l'abrutissement de tout » un peuple; et voilà comme par un seul acte » d'une législation absurde, le vœu de la nature » trompé et la population viciée dans son principe, » préparent aux siècles à venir l'effroyable châti- » ment de la dureté de celui-ci. »

On combattra peut-être avec des raisonnemens spécieux cette éloquence du cœur, cette noble indignation de l'ami de la justice et de la faiblesse; mais il nous semble qu'elle doit faire impression sur les chefs d'un gouvernement dont tous les actes en général portent l'empreinte de la sagesse et de la bonté.

En Savoie les qualités des femmes sont plus nécessaires qu'ailleurs, parce qu'il y a beaucoup moins de ressources pour remplacer le bonheur domestique: ni spectacles, ni concerts, peu de rassemblemens, peu de fortune, peu de talens; le cœur et la nature font tous les frais des jouissances du Savoyard; elles lui suffisent parce qu'il

sait les apprécier. Bon et sensible, il s'attache avec constance; sa femme, ses enfans, sa patrie, voilà pour lui des objets sacrés dont il se distrait rarement et vers lesquels il aime toujours à revenir. Il est donc bien plus essentiel qu'ailleurs de rendre aux femmes leurs droits, d'élargir leur sphère, de soigner leur éducation, puisque moins qu'ailleurs les hommes peuvent s'en passer pour leur bonheur, et parce que là où les devoirs, les liens de famille sont plus chers, plus respectés, il importe que l'influence d'une épouse, d'une mère, ne soit jamais paralysée par une injuste dépendance, ni dégradée par l'intérêt; il importe que la femme trouve dans la dignité de son sort cette élévation de sentimens qui lui est nécessaire pour former le cœur de ses enfans, diriger leur essor vers le bien, maintenir l'union, la cordialité dans sa famille, et concourir ainsi au bonheur, à la prospérité de son pays.

CHAPITRE VIII.

De l'influence des Femmes en France.

Les femmes n'ont point attendu l'aurore de la civilisation pour établir leur empire dans les Gaules; encore esclaves par les lois déjà elles y régnaient par leur sagesse, leur intrépidité, leurs charmes; et cet empire, obtenu chez une nation toute guerrière et barbare, ne fit que s'accroître à mesure qu'elle avança pour se placer à la tête des nations les plus éclairées, les plus polies.

On voit d'abord cette influence des femmes présider aux destinées de la France sous les traits d'une jeune et innocente fille qui n'a d'autre pouvoir que celui de ses vertus; mais ce pouvoir lui suffit pour tout obtenir de Dieu et des rois : à sa prière Paris est délivré d'Attila; à sa prière Childéric accorde du blé à ses habitans en proie à la famine; à sa prière des prisonniers reçoivent la liberté. Enfin toute sa vie n'est composée que du bien qu'elle a fait par ses actions, ses vœux et son exemple. Indépendamment même des événemens miraculeux de l'histoire de sainte Geneviève, n'est-il pas admirable de voir le nom d'une simple

bergère traverser les siècles, conserver la vénération d'un peuple léger, et nous apprendre jusqu'où peut aller l'ascendant de la pureté de l'âme, de l'esprit et des mœurs!

Près de l'humble bergère l'on trouve Clotilde qui a rempli dignement sa mission sur la France comme reine et surtout comme chrétienne : ce fut elle qui instruisit son époux des vérités du christianisme, qui par ses vertus lui en fit connaître la sainteté; et Clovis, en adorant le Dieu de Clotilde, reçut de lui la force de vaincre ses ennemis, d'étendre sa puissance, et la monarchie française s'éleva sous la protection de cette religion divine qui devait la conserver pendant des siècles. Bien que de tout temps dans cette monarchie les femmes aient été exclues du droit de régner, de tout temps elles y ont régné plus véritablement que chez les peuples où ce droit leur est accordé.

Aussi distinguée par sa beauté et ses grâces que par son esprit et ses vertus, Radegonde fut la mère des malheureux, la protectrice éclairée des sciences et de la littérature qui commençaient à paraître. Dans l'asile pieux où elle fut s'ensevelir pour s'éloigner de son barbare époux, toujours elle conserva l'ascendant que ses grandes qualités lui avaient obtenu sur ce cœur farouche. Elle s'en servit pour continuer à l'adoucir, pour préserver ses sujets de ses cruautés et de ses injustices; elle s'en servit pour obtenir des trésors qui pussent satisfaire à ses immenses charités, et pour préve-

nir ou apaiser les troubles que les vices de Clothaire et l'ambition des grands faisaient naître à chaque instant. C'est ainsi qu'après avoir fait admirer sur le trône les vertus d'une sainte, on la vit remplir au fond d'un cloître tous les devoirs d'une reine.

Après Radegonde se présentent les noms exécrables de Brunehaut et de Frédégonde : la monarchie nouvelle est déchirée par des guerres civiles que le génie destructeur de ces deux femmes avait allumées. On se plaît à croire qu'il y a quelque chose de fabuleux ou d'exagéré dans le récit de leurs crimes, et l'on passe rapidement sur ces pages de barbarie pour reposer ses pensées sur de plus agréables souvenirs.

Les talens de la belle et vertueuse Bathilde suppléaient à l'ineptie de son époux, qui était incapable de tenir les rênes de l'État. Après sa mort elle continua à gouverner la France et signala sa régence par des actes nombreux de son habileté, de sa justice et de sa bienfaisance. Elle réunit aux Français les Bourguignons et les Austrasiens, dont la division avait causé de grands troubles dans le royaume; elle y rétablit la paix, diminua les impôts, abolit l'esclavage, réprima la simonie qui déshonorait le clergé. Les pauvres, les veuves et les orphelins, trouvaient en elle une mère tendre et généreuse qui veillait à leurs intérêts, à leurs besoins. Enfin par ses grâces et sa bonté elle mérita l'amour et la reconnaissance de ses sujets.

Les qualités de Pépin auraient-elles suffi pour soutenir et légitimer son usurpation, s'il n'eût été puissamment secondé par la sagesse de Berthe, par son amabilité et sa douceur? Elle le suivait dans ses expéditions, l'aidait de ses conseils, attirait les grands à sa cour par une rare magnificence; et, par l'attrait, la variété des plaisirs les attachait à la puissance de son époux. Berthe avait sur ses fils l'ascendant d'une mère tendre et vertueuse: elle fit tous ses efforts pour maintenir l'union dans sa famille; et lorsque l'ambition, la jalousie jetèrent la discorde entre les deux frères régnans, sa prudence en contint l'éclat et préserva la France des suites funestes qui pouvaient en résulter.

Charlemagne, qui répandit tant d'éclat sur la France comme roi, conquérant et législateur, Charlemagne, le phénomène de son siècle et l'admiration des siècles suivans, montra à l'égard du sexe un dévouement si généreux et si constant, qu'on lui attribue cette première impulsion de galanterie chevaleresque qui plus tard devint l'apanage des Français. On peut avec raison dater le règne de l'honneur et de l'amour du règne d'un souverain naturellement brave et passionné, chez qui d'ailleurs l'esprit de chevalerie put se développer dans ses longs séjours en Germanie, où les femmes étaient alors religieusement servies et adorées. Quoi qu'il en soit, rien de plus certain que l'ascendant des femmes sur le règne comme sur le

cœur de Charlemagne : il fut le meilleur des fils, combla sa mère d'honneurs, et suivit toujours ses conseils. Il avait pour sa sœur le plus tendre attachement ; et jamais il ne put se résoudre à marier ses filles pour ne pas s'en séparer. Son amour pour ses épouses fut poussé jusqu'à la faiblesse : Hildegarde n'en abusa jamais ; elle se fit chérir des Français par la bonté de son cœur, par le charme de ses manières ; et sa prudence, sa douceur, éloignèrent de sa cour les querelles et les troubles, si ordinaires dans ces temps. Mais Fastrade, qui succéda à l'aimable Hildegarde, les fit renaître aussitôt par son orgueil, son arrogance. Elle était, dit Fauchet, *fâcheuse et superbe dame, qui aigrissoit son seigneur de nature douce*, et qui, par l'empire absolu qu'elle avait sur l'esprit de Charlemagne, lui fit commettre des injustices. De là des complots et des révoltes, qui deux fois mirent la vie de ce monarque en danger ; de là des exécutions sanglantes, et la captivité de son fils aîné dans un monastère.

Ce qui prouve combien Charlemagne, dans un siècle encore barbare, avait une haute idée du sexe, c'est l'éducation qu'il fit donner à ses filles : les savans, appelés à sa cour, furent chargés de donner des leçons aux princesses, et d'orner leur esprit avec autant de soins que celui de ses fils. Comme protecteur des lettres, ce monarque fut admirablement secondé par sa sœur, la pieuse, la savante Giselle, et par sa fille Rotrude ; l'une et

l'autre s'unissaient à lui pour encourager le talent et le récompenser. Mais Charlemagne, père si tendre et si généreux, trop confiant ou peut-être trop occupé, laissa trop de liberté à ses filles. Elles en mésusèrent; et la cour de ce grand roi donna l'exemple des mœurs les plus licencieuses. Ces mœurs, sans doute, étouffèrent à sa naissance cet esprit chevaleresque qui ne fit qu'apparaître, puisqu'on n'en trouve plus aucune trace dans les règnes suivans, où ne se signalèrent que des femmes ambitieuses et intrigantes.

Judith de Bavière obtint de Louis-le-Débonnaire un nouveau partage de ses États en faveur de son fils. Blessés dans leurs intérêts, les fils aînés de ce monarque se révoltèrent. De là une suite non interrompue de malheurs et d'humiliations pour son trop faible époux. Cette semence de haine et de jalousie, jetée entre des frères, entre un père et ses enfans, faisait naître à chaque instant des discordes et des guerres qui divisaient la France en autant de partis qu'il y avait de princes pour se la disputer. Judith, l'artisan de tous ces maux, en fut un instant la victime, et reste inscrite dans les annales des reines qui sacrifièrent le bien public à leurs passions.

A cette époque de triste et confuse mémoire, il semble qu'on se soit plu à ne recueillir que des crimes; les vertus et les qualités modestes qui conviennent tant à notre sexe semblent disparaître ou sont restées dans l'oubli; et les femmes en

général sont loin de pouvoir s'honorer du rôle qu'elles ont joué, de l'influence qu'elles ont exercée sur la France, alors que des mères révoltent des fils contre leur père, attisent le feu de la discorde entre des frères, alors que des épouses répudiées et des maîtresses légitimées attirent sur elles et sur le royaume les anathèmes du souverain pontife.

Mais cette influence change et prend une teinte magique au temps brillant de la chevalerie. Qu'il était beau ce temps où la religion, la gloire et l'amour semblaient avoir exclu toutes les autres passions de la terre! ce temps où le roi, premier chevalier de son royaume, s'exposait à toutes les privations, affrontait tous les périls, abandonnait ses propres intérêts pour aller secourir les chrétiens d'Orient et arracher aux infidèles le tombeau de notre Rédempteur! Sans doute on regrette le sang versé dans ces guerres; mais quelles guerres n'offrent pas des injustices et des regrets? Et celles qui eurent de si nobles motifs ne doivent-elles pas mieux que toute autre présenter une excuse aux maux qui en sont la suite inévitable (1)? Qui oserait effacer de l'histoire ces pages où se sont inscrits si glorieusement Gode-

---

(1) « L'imagination des hommes les plus indifférens, » dit M. Michaud, sera toujours frappée des traits d'hé» roïsme que nous présente l'histoire des Croisades. Si » plusieurs scènes de cette grande époque excitent notre

froy de Bouillon, Raymond de Toulouse, Tancrède et tant d'autres braves et pieux chevaliers, dignes de la Terre-Sainte qu'ils allaient conquérir? Ah! ce ne sont pas les femmes qui voudraient effacer ces belles pages où partout elles trouvent leurs noms sur le bouclier des héros! Je ne sais si leur âme était élevée par les sentimens exaltés qu'elles inspiraient, ou si c'étaient leurs vertus qui exaltaient les sentimens; quoi qu'il en soit, c'est en se reportant à cette époque qu'on voit notre sexe dans toute sa dignité. Les femmes ne connaissaient point alors cette misérable coquetterie qui déjà flétrit le cœur au matin de la vie, qui de la société fait un champ de bataille où l'on va mesurer ses charmes, ses prétentions et ses ridicules. Les hommes, objets et témoins de si tristes combats, se désenchantent de l'amour comme ils se désenchantent de la guerre quand ils n'en sont que les spectateurs; et, de part et d'autre, l'a-

---

» indignation ou notre pitié, combien d'événemens nous » remplissent d'admiration et de surprise! Que de noms » illustrés par cette guerre sont encore aujourd'hui l'or» gueil des familles et de la patrie! Ce qu'il y a peut-être » de plus positif dans les résultats de la première Croi» sade, c'est la gloire de nos pères, cette gloire qui est » aussi un bien réel pour une nation; car les grands sou» venirs fondent l'existence des peuples comme celle des » familles, et sont la plus noble source du patriotisme. »

(*Histoire des Croisades*, tom. I[er], p. 478.)

mour n'est plus qu'un sentiment futile comme la vanité qui cherche à l'inspirer, ou faible comme le cœur qui ne sait pas s'en défendre. Bien différent était l'amour d'un preux chevalier! (1) Aussi, prenait-il rarement naissance au milieu des plaisirs du monde; c'était plutôt au sein de la nature, dans la solitude de la campagne, dans la sainteté des familles qu'il cherchait l'objet à qui il voulait consacrer son existence; c'était dans un château hospitalier, entre un noble châtelain et sa noble moitié, qu'un ange terrestre lui apparaissait, rayonnant de beauté et d'innocence comme s'il venait du ciel; quelques mots dont la touchante mélodie était accompagnée du plus tou-

(1) « Bien différent était l'amour de ce troubadour pro» vençal qui, coupable d'une infidélité et n'en pouvant » obtenir le pardon, se retire dans un bois, s'y bâtit une » chaumière et déclare qu'il n'en sortira plus, à moins » que la dame ne le reçoive en grâce. Les chevaliers du » pays le regrettent; ils viennent au bout de deux ans le » prier de quitter sa retraite, et ils l'en conjurent en vain. » Les chevaliers et les dames s'adressent à la dame qu'il a » offensée et sollicitent son pardon. Elle y met pour con» dition que cent dames et cent chevaliers s'aimant d'a» mour viendront le demander à genoux, les mains » jointes et lui criant merci. Aimer d'amour était alors » chose si commune que l'on parvient à compléter le nom» bre requis; on se rend ainsi par couples au château de » la dame, et c'est au milieu de cette solennité peut-être » unique dans son espèce qu'elle prononce la grâce du » troubadour. » (Ginguené.)

chant regard, suffisaient pour faire retentir dans son cœur et la gloire et l'amour. Animé d'une flamme si pure, le chevalier partait sans demander même de l'espérance; il voulait avant tout s'en rendre digne par de brillans et généreux exploits; il allait servir la cause de son roi; prêter son bras à la veuve, à l'opprimé, à l'orphelin, ou répandre son sang là où le Sauveur du monde versa le sien. Et jamais il ne revenait auprès de son amie qu'après l'avoir méritée.

Comme aujourd'hui les femmes aimaient sans doute à plaire, mais alors ce désir était voilé par l'innocence et la modestie. L'amour n'était pas une ressource de la vanité, mais un moyen de bonheur; ce n'était pas une simple et futile occupation de la vie, il en faisait tout le destin. La gloire n'était pas d'inspirer une tendre élégie, mais de belles actions. Quelques mois ne suffisaient pas pour croire à la constance d'un amant, il fallait des années. Sans doute, le cœur humain était moins fragile qu'à présent; car une femme aurait-elle risqué cette épreuve si elle avait craint d'être la première à y succomber? aurait-elle osé demander un tel sacrifice si elle n'avait pas été sûre de le récompenser par le même sacrifice?

Alors tout était en harmonie dans l'héroïsme et l'amour, parce que ces sentimens n'avaient pas d'autre source que la religion et la vertu; parce que la vertu et la religion étaient la base de l'éducation des femmes qui s'en écartaient rarement

par leur conduite. L'honneur n'était pas un vain mot : l'épouse de saint Louis à Damiette voyant cette ville au moment d'être reprise par les Sarrasins, pria un vieux seigneur qui veillait auprès d'elle de lui donner la mort avant qu'elle tombât entre les mains des infidèles ; *madame, j'y songeais déjà*, répondit le digne serviteur. L'un et l'autre ne croyaient pas qu'on pût discuter sur le prix de la vie quand il s'agissait de l'honneur.

Non, ce ne sont pas des illusions qui font briller à nos yeux le temps de la chevalerie ; ce temps où la loyauté, la bravoure, la franchise et l'humanité formaient le caractère de l'homme, où la modestie, la douceur, la pureté de l'âme, embellissaient celui de la femme, et où ces qualités de l'un et de l'autre sexe étaient dévouées réciproquement à se plaire, à se servir. Tandis que les guerriers allaient défendre les droits, la réputation des femmes, que les troubadours célébraient leurs charmes, elles apprenaient à panser les blessures, à connaître les simples, à composer des baumes réparateurs. C'est dans ces temps que nous voyons deux illustres chevaliers, assaillis par les infidèles, criblés de leurs traits, brûlés par le feu grégeois, s'entretenir gaîment de leurs maux, *espérant* disaient-ils, *raconter les désastres de cette journée en chambre, devant les dames* (1).

(1) *Mémoires du sire de Joinville.*

Non, ce n'est pas sans raison que les femmes regrettent cette époque où elles étaient constamment dans la pensée des héros; ce n'est pas sans raison, puisqu'en aucun autre temps elles ne furent plus aimées; puisque jamais leur ascendant ne fut plus honorable, ni plus étendu. Elles régnaient dans leur famille par la sagesse de leur conduite et la bonté de leur cœur; dans le monde, où elles ne paraissaient que dans les circonstances mémorables, leur présence donnait aux plaisirs le charme infini de la nouveauté et de la décence. Et celles qui furent élevées au rang suprême, répandirent sur la nation entière les heureux fruits de leur sagesse; leurs leçons et leurs vertus formèrent les souverains qui donnèrent le plus de gloire et de bonheur à la France : telle Adélaïde de Savoie, qui n'eut d'autre ambition que d'embellir l'existence de son époux, et qui n'eut jamais d'occupation plus agréable que l'éducation de ses enfans; ses leçons et son exemple furent toujours d'accord pour leur inspirer des sentimens vertueux et dignes de leur rang. Aussi son fils, Louis-le-Jeune, à la fois brave, pieux, éclairé et sage, se montra-t-il grand roi, chrétien zèlé, toujours juste et honnête dans sa vie privée et politique. Une seule fois l'influence de sa première épouse exalta son ressentiment jusqu'à le rendre cruel; la dévastation de la Champagne et l'incendie de Vitry en furent la conséquence. De là ses longs remords et une seconde croisade pour expier ses

crimes ; de là la perte de son armée ; de là l'inconduite et les imprudences de cette belle Éléonore dont il se sépara, et qui porta en dot à l'Angleterre une des plus riches provinces de France ; de là enfin tant de sang répandu pendant les trois siècles de guerre qui divisèrent ces deux nations.

Mais Alix de Champagne dédommagea Louis et son royaume des pertes et des troubles causés par Éléonore : Alix fut la mère et l'institutrice de Philippe-Auguste ; et Philippe Auguste fut digne de l'admiration, de la reconnaissance, de l'amour des Français par ses conquêtes, par son zèle pour la justice, par l'amélioration des mœurs, l'augmentation des lumières, par les travaux qu'il fit exécuter pour l'utilité et l'agrément de la capitale. Le tendre respect pour le sexe que Philippe-Auguste avait puisé près de sa mère, et dont il donna l'exemple à sa cour, y valut aux femmes le premier rang, et rendit cette cour splendide et galante, sans licence ni folles prodigalités. Lorsqu'il fut combattre en Palestine, il confia les rênes de l'État à la prudente Alix, qui les tint avec toute l'habileté, toute l'énergie de son fils, unies à la douceur et aux grâces de son sexe. Moins heureuse fut Ingelburge, épouse répudiée de Philippe-Auguste, moins heureuse fut Agnès de Méranie, l'épouse selon son cœur : l'une victime de son inconstance et l'autre de son amour, n'occasionnèrent que des troubles et attirèrent sur la France les

foudres pontificales ; le sacrifice divin, la célébration des mariages, toutes les cérémonies de l'Église furent suspendues, les liens de société rompus, et un deuil général couvrit le royaume jusqu'au jour où l'épouse légitime fut replacée sur le trône.

Déjà Blanche de Castille brillait à la cour de Philippe-Auguste par sa beauté ; et, malgré son jeune âge, le vieux monarque l'appelait dans son conseil pour entendre ses avis. Le génie politique dont elle fut éminemment douée n'avait point fermé son cœur aux plus doux sentimens de la nature : jamais épouse ne fut plus dévouée ni plus fidèle ; jamais la tendresse passionnée d'une mère ne fut plus sage ni plus éclairée ; cette tendresse semblait multiplier son existence pour s'occuper à la fois de l'éducation de son fils et des intérêts de son royaume. Étrangère, jeune, belle et puissante, objet tour à tour de haine, de jalousie et d'amour, toutes ces passions divisaient les grands, faisaient naître des factions, des complots pour lui ravir la régence, ou la lui conserver. Grâce à ses vertus et à ses talens, elle sut vaincre ses ennemis, déjouer leurs projets, désarmer les préventions ; et au milieu de tant d'agitations elle travailla au bonheur de ses sujets, maintint l'intégrité de ses États et acheva les grands ouvrages commencés par Philippe-Auguste. Mais rien n'est comparable à la gloire d'avoir été la mère, la nourrice, l'institutrice de saint Louis ; rien n'est

comparable à la gloire d'avoir formé cette âme constamment pure sur le trône, dans les camps, au milieu des infidèles et dans les fers. Blanche donna à son fils des leçons de piété, d'histoire, de politique; et que de vertus, que de justice, que d'héroïsme ces leçons n'ont-elles pas fait naître! On conçoit tout l'enthousiasme que cette mère, jeune encore et si belle, si magnanime, inspirait aux Français lorsqu'ils la voyaient à cheval aux côtés de son fils, lui servant de bouclier et de guide dans ces premières campagnes où Louis, à quinze ans, déjà se montrait en héros! Aussi, par combien de reconnaissance et d'amour ne paya-t-il pas constamment les soins et la sollicitude de Blanche! Quel puissant ascendant n'eut-elle pas toujours sur lui! Avec quelle sécurité il lui confia les intérêts de son royaume lorsqu'il partit pour la Terre-Sainte! Et quand on voit cette mère incomparable mourir de douleur en apprenant la captivité de son fils, on n'est pas étonné d'entendre ce cri touchant de Louis: *O mon Dieu! il est bien vrai que j'aimais ma mère plus que toutes les autres créatures!*

Mais il reste à Louis une épouse digne de son amour: l'aimable Marguerite l'accompagne partout, le distrait de ses soucis, le console de ses peines. Elle embellit sa cour par les grâces de son esprit et par cette gaîté charmante qu'elle conservait au milieu même des tempêtes, des fatigues, des dangers où elle se montra toujours con-

fiante, douce à la fois et héroïque. Son exemple communiquait de la force à tous ceux qui en étaient témoins; un seul mot de leur gracieuse souveraine suffisait pour étouffer les plaintes et les murmures. Marguerite aimait les lettres et savait récompenser le talent. Toutefois, pour lui plaire et obtenir sa protection, le poète ne devait présenter que des tableaux chastes comme elle; amie des plaisirs, elle savait y maintenir la décence sans les refroidir.

Isabelle, sœur de saint Louis, offrait les mêmes vertus que son auguste frère; elle refusa de partager le trône d'Allemagne pour l'humble cellule où elle vécut et mourut en sainte.

Quel bien ces modèles si parfaits et si aimables ne devaient ils pas produire sur les mœurs! Est-ce à tort et sans motifs que nous cherchons à faire rejaillir sur notre sexe un peu de gloire d'un si beau règne? Blanche et Marguerite ne méritent-elles pas qu'on leur en laisse prendre une part? Et la France ne devra-t-elle pas toujours bénir la mère de saint Louis et la compagne qui le rendit heureux, qui le retint long-temps encore sur le trône qu'il voulait quitter?

On sait quelle influence eut Jeanne de Bourbon, si belle et si vertueuse, sur Charles-le-Sage: il ne faisait rien sans son avis; souvent il la menait au parlement, où elle siégeait à côté de lui! « Il aimoit la reine, dit Christine de Pisan, » la tenoit en continuels plaisirs, lui donnoit tout

»ce qui pouvoit lui plaire, recherchoit sa pré-
»sence et toujours y estoit avec un joyeux visage,
»et mots gracieux, plaisans et efficaces... La cour
»de Jeanne estoit magnifique et réglée en toute
»chose... Presque toujours accompagnée de sa
»noble mère, de ses belles-sœurs, princesses,
»comtesses, baronnesses, dames et demoiselles,
»toutes de parage, honestes, duites d'honneur et
»bien morigénées, et toutes vestues magnifique-
»ment... La reine les avoit à sa table, où elles
»estoient, ainsi que dans les cercles, rassises et
»agmodérées en parole, maintien et regard, et or-
»nées de toute beauté (1). »

Est-il étonnant que les femmes, qui, en général, avaient alors tant de dignité et de décence, aient eu les plus puissans, les plus généreux défenseurs? Charles-le-Sage était leur premier chevalier, bien moins pour rendre hommage à leurs charmes qu'à leur vertu. Il ne permettait aucun propos qui pût atteindre leur honneur; il chassait pour toujours de sa présence ceux qui se faisaient un jeu de les séduire; il fit pendre un des officiers de sa cour qui avait outragé la fille d'une pauvre veuve.

Le brave Duguesclin aimait, respectait et protégeait les femmes (2) : il fut venger la mort de

---

(1) Le livre des *Faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, par Christine de Pisan.

(2) *Mémoires de Duguesclin*, *connétable de France*,

Blanche de Bourbon, la belle et infortunée sœur de sa souveraine. L'asile d'une veuve et des orphelins devait toujours être sacré aux yeux de ses soldats. Une femme combattait contre lui sous l'étendard du roi d'Angleterre, elle arrête toutes les forces de Duguesclin devant Fontenay-le-Comte; et, quand elle voulut capituler, le galant connétable la laissa maîtresse des conditions. Alors les femmes étaient aussi braves que sages : les comtesses de Montfort et de Penthièvre se disputèrent la Bretagne les armes à la main, pendant la captivité et après la mort de leurs époux. La sœur de Duguesclin, bien que religieuse, montra dans l'occasion un courage et une présence d'esprit dignes de son illustre frère : pendant un séjour qu'elle fit au château de Pontorson où Duguesclin tenait ses prisonniers de guerre, l'un d'eux, Felton, s'étant ménagé des intelligences dans le château, s'échappa et profita de l'absence du connétable pour tenter une escalade et se rendre maître du château; mais Julienne se réveille au bruit des assaillans, donne l'alarme, saisit une épée, court à la muraille, renverse les Anglais prêts à la franchir, et fait manquer l'entreprise audacieuse des ennemis.

Ici nous trouvons pour la France et les femmes

---

tomes 4 et 5 de la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France.*

un interrègne de gloire qui nous fait bien sentir jusqu'où les vertus ou les vices de notre sexe peuvent élever ou abaisser une nation. Comparons à l'influence de Blanche, de Marguerite, de Jeanne de Bourbon, l'influence d'Isabeau de Bavière : femme infidèle, mère insensible, reine ambitieuse, combien ne fût-elle pas funeste à son époux, à sa famille et à la France! N'est-ce pas au nom d'Isabeau de Bavière que se rattachent l'invasion des Anglais, des guerres civiles, des assassinats et les plus noires perfidies?

Mais pourquoi nous arrêter à ce honteux souvenir? Hâtons-nous plutôt d'en effacer l'impression en contemplant cette jeune héroïne qui sauva son pays, en inspirant au roi et à son armée la confiance et le courage qui l'animent. Son bras, armé de la *joyeuse* de Charlemagne, fait des prodiges de valeur; et, sous la bannière qu'elle élève avec enthousiasme vers le ciel, elle conduit les Français à la victoire, chasse les Anglais d'Orléans, et sans obstacle arrive à Reims pour y faire sacrer son roi. Pendant la cérémonie Jeanne est à ses côtés; l'étendard glorieux flotte entre ses mains; c'est encore un être inspiré, c'est encore l'ange protecteur de Charles. Mais dès que sa mission est accomplie, l'héroïne redevient aussitôt la timide jeune fille; et, aux pieds du roi, lui demande en grâce de retourner à ses premières et simples occupations. Le roi la retient. Il ne peut se passer de son bras, surtout de son ascendant sur l'armée, et,

pour lui obéir, elle continue le cours de ses exploits. Les ennemis, honteux à la fois et jaloux d'y mettre un terme, dirigent contre elle toutes leurs forces, toute leur attention. Jeanne d'Arc tombe entre leurs mains. On ne fait aucun effort pour l'en arracher... Et la libératrice de la France est chargée de chaînes, jetée dans un cachot, calomniée, et bientôt condamnée au plus affreux supplice... Elle monte avec calme sur le bûcher qui lui est préparé. Son confesseur était encore auprès d'elle quand le bourreau alluma le feu. « *Jésus !* » s'écria Jeanne, et elle fit descendre le bon prêtre. « *Tenez-vous en bas*, dit-elle, *et dites-moi de pieuses* » *paroles jusqu'à la fin...* Protestant de son innocence et se recommandant au ciel, on l'entendit » encore prier à travers les flammes; et le dernier » mot qu'on put distinguer fut *Jésus* (1). »

Après avoir lâchement abandonné l'héroïque et infortunée Jeanne d'Arc, Charles VII se replonge dans la mollesse. Il perd gaîment son royaume sans s'occuper ni de ses intérêts ni de sa gloire, lorsqu'une femme vient encore lui donner l'énergie dont il a besoin pour ressaisir ses États au moment où les Anglais vont achever de s'en emparer : Agnès-Sorel, au nom de l'amour, le rappelle à la gloire; et toute la nation, à l'exemple de son roi, reprend une nouvelle vie, un nouveau courage.

---

(1) *Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante.

L'union et l'ordre se rétablissent, et la France recouvre son indépendance. En regrettant que cette heureuse influence d'Agnès n'ait pas été puisée dans une source aussi pure que celle de Jeanne d'Arc, rappelons-nous que Marie d'Anjou, vertueuse compagne de Charles, contribua puissamment par ses sages conseils à obtenir des résultats aussi importans.

C'est à sa première femme, à Marguerite d'Écosse, que Louis XI dut la seule qualité qu'on lui ait reconnu, celle de protecteur des lettres et de l'industrie. Aimant avec passion la littérature, Marguerite lui en avait inspiré le goût, alors qu'il était jeune encore et susceptible de recevoir de salutaires impressions. Mais dans cette cour où l'on ne vit bientôt plus que des délateurs et des bourreaux, félicitons-nous de ce que les femmes n'eurent aucune influence (1).

A ce règne lugubre succéda la régence d'Anne de Beaujeu : elle profita habilement de la confiance que sa jeunesse et ses charmes lui avaient acquise, pour ménager ou apaiser les puissances étrangères, et dissiper les cabales de la cour. Elle

---

(1) Toutefois rappelons-nous qu'à cette époque les femmes eurent la gloire de sauver Beauvais assiégée par Charles-le-Téméraire : conduites par la valeureuse Jeanne Hachette, elles montèrent sur la brèche, arrachèrent le drapeau qu'on allait y arborer, et renversèrent les assiégeans prêts à se rendre maîtres de la ville.

vainquit Maximilien dans plusieurs campagnes, aida Henri VII à s'asseoir sur le trône d'Angleterre, réduisit la Bretagne à ne pouvoir plus être qu'une province française. On lui reproche l'esprit dominant, artificieux et inflexible de son père Louis XI, défauts qui la portèrent à persécuter avec acharnement le duc d'Orléans et à dominer le jeune roi aussi long-temps qu'elle le put.

Charles VIII et Anne de Bretagne ranimèrent la France par le goût des combats, des plaisirs, de la gloire et des lettres : ce jeune monarque, dont l'éducation avait été négligée, devenu l'époux d'une femme douée d'une grande beauté, d'un esprit supérieur, d'une âme noble et sensible, auprès d'elle s'éleva bientôt de la douce école de l'amour aux plus hautes pensées : il marcha à la conquête de Naples ; et manquant d'argent pour son expédition, la générosité des femmes répara son imprudence ; Blanche de Savoie et Marie marquise de Montferrat mettent à sa disposition leurs bijoux les plus précieux. Si les charmes et la coquetterie des Napolitaines lui font oublier un instant la gloire, à Toscanella il devient un nouveau Scipion : on lui amène une jeune fille d'une beauté ravissante ; à genoux, inondée de larmes, elle le supplie de respecter son honneur ; Charles la relève, la rend à celui qu'elle aime avec une riche dot ; et satisfait de cette victoire qu'il a remportée sur lui-même, il devient invincible à Fornoue où il fait des prodiges de valeur.

Charles VIII rapporta d'Italie le goût des arts et cette magnificence qu'on déploya dès lors dans les jardins et les palais. La mort l'ayant surpris dans la fleur de l'âge, sa veuve devint l'épouse de son successeur au trône. « Pour sa parfaite félicité » en ce monde estoit bien requis au bon roy Louys » d'avoir une telle compagne; aussi les vertus et » conditions excellentes d'elle méritoient d'avoir » pour mary un si grand, si noble, si bon et si » heureux roy..... A voir son port et sa gravité, » il semble que tout le monde soit rien et lui ap- » partienne; et tellement, que de prime face on a » crainte de parler à elle. Mais quand on y a quel- » que affaire, et on a le moyen de le lui dyre, il » n'en est aucune si douce, tant humaine, ne ac- » cointable; et ceux qui y ont affaire, quand ils » se départent de sa présence, ils s'en vont tous » réjouis et satisfaits, quelle que soit la réponse » qu'ils obtiennent (1). »

Anne aimait les lettres, encourageait les savans, et récompensait avec grandeur les fidèles serviteurs du roi. Elle appela auprès d'elle de jeunes et charmantes filles dont elle se plaisait à former le cœur et l'éducation par son exemple et ses propres soins. Ce gracieux cortége dont elle était sans cesse environnée, attirait une foule de jeunes seigneurs à sa cour, et contribua beaucoup à perfec-

(1) *Histoire de Louis XII*, par Claude de Seyssel.

tionner la galanterie française. Cet usage, depuis lors adopté, ne servit pas seulement à polir les mœurs, mais il fut encore une ressource contre le cloître et la pauvreté; souvent un heureux hymen unissait l'homme riche et puissant avec la jeune fille d'honneur qui n'avait pour dot que sa beauté et sa vertu. « Cette reine, dit un auteur » contemporain (1), avoit si vertueusement extirpé » l'impudicité et planté l'honneur au cœur des » dames, demoiselles, femmes de ville et toutes » autres sortes de femmes françoises, que celles » qu'on pouvoit savoir avoir offensé leur honneur » estoient si ahonties et mises hors des rangs, que » les femmes de bien eussent pensé faire tort à leur » réputation si elles les eussent souffertes en leur » compagnie. »

Aussi voyons-nous sous ce règne, comme sous celui de Charles-le-Sage, les femmes recevoir des chevaliers les plus illustres le culte le plus respectueux et le plus exalté : Gaston de Foix et La Trémouille (2) furent aussi galans chevaliers que

---

(1) Pierre de Saint-Julien.

(2) *Mémoires de La Tremouille*, par Jean Bouchet.

Dans ces mémoires, comme dans ceux de Bayard, nous voyons combien les mœurs étaient simples dans ces temps si féconds en actions héroïques : La Trémouille devient amoureux de la femme de son ami. *Mais*, dit la jeune dame à son mari, *saichez que c'est d'un amour tant honneste qu'il aymeroit mieulx mourir que de vous offenser me donner*

grands capitaines, aussi dévoués aux femmes qu'à leur patrie. Bayard se montra constamment leur ami et leur défenseur : au milieu du désordre de la guerre il veille sur elles avec la sollicitude d'un père ; à Bresse, saccagée et prise d'assaut, il sauve l'honneur et la vie à deux charmantes jeunes filles, et leur donne pour dot l'or que leur mère à genoux le supplie d'accepter. Pendant la paix il donnait des tournois pour le plaisir des dames, et il aima toute sa vie, de l'amour le plus pur, madame de Fluxax, *gente dame qui estoit autant accomplie en beauté, doulx et gracieux parler, que femme qu'on eust sceut trouver* (1).

Le roi lui-même donnait l'exemple de cette galanterie, de cette généreuse protection envers le sexe. Il permettait qu'on le jouât dans les comédies de mœurs qu'on représentait alors ; mais il défendit, sous les peines les plus rigoureuses, de compromettre la réputation des femmes et surtout d'attaquer sa *Bretonne* (c'est ainsi qu'il nommait Anne de Bretagne). L'amour constant qu'il eut pour elle fut le garant de la pureté de ses

---

reproche. Et son mari, plein de confiance en son honneur et en celui de son ami, imagine pour le guérir de s'absenter et de le laisser seul dans son château vis-à-vis de l'objet de son amour. Sa confiance ne fut point trompée ; le brave La Trémouille, sensible à ce procédé généreux, ne vit plus qu'une aimable sœur dans la femme de son frère d'armes.

(1) *Histoire du bon chevalier sans peur et sans reproches, le gentil seigneur de Bayard.*

mœurs; et la pureté de ses mœurs fut la source de cette justice, de ces vertus domestiques, qui lui donnèrent le désir de partager avec son peuple le bonheur dont il jouissait; aussi le peuple le nommait-il son père, et la postérité l'a-t-elle placé au rang des meilleurs rois.

Ce gros garçon gâtera tout, disait Louis XII en parlant de son héritier le duc d'Angoulême. En effet, François Ier gâta tout ce que son prédécesseur avait fait pour le bonheur de son peuple et le maintien des bonnes mœurs; « parce que les » femmes qu'il aima, étant vaines et prodigues, » changèrent en faste et en vanité l'amour qu'il » avait pour la belle gloire, et lui firent souvent » consumer en folles dépenses l'argent qu'il avait » destiné pour de grandes entreprises (1). » Il gâta tout, parce qu'il fut élevé par une mère ambitieuse et galante qui conserva toujours sur lui le plus grand ascendant. La duchesse d'Angoulême, belle, spirituelle, dissimula long-temps les violentes passions de son cœur. Elle aimait son fils avec une tendresse qu'elle exprime de la manière la plus touchante, à l'occasion d'un grand danger que courut, à l'âge de sept ans, François Ier emporté par un cheval fougueux: « Toutefois, » Dieu protecteur des femmes veufves (2) et dé-

---

(1) Mézerai.

(2) *Journal de Louise de Savoie*, tome XVI de la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*.

» fenseur des orphelins, prévoyant les choses fu-
» tures, ne me voulut abandonner, cognoissant
» que si cas fortuit m'eust si soudainement privée
» de mon amour, j'eusse été trop infortunée... »
Ailleurs elle dit encore : « Le 13 de septembre je
» partis d'Amboise pour aller à pied à Notre-Dame-
» de-Fontaines, lui recommander ce que j'aime
» plus que moi-même, c'est mon fils glorieux et
» triomphant César, subjugateur des Helvétiens. »

Qui pourrait croire qu'une mère si tendre, et qui paraît si pieuse, ait élevé son fils avec une faiblesse coupable, et lui ait fait commettre les fautes les plus graves de son règne? Mais tel est l'aveuglement des passions : il dénature les sentimens les plus purs; il endurcit le cœur le plus sensible, et corrompt le plus noble caractère! La duchesse d'Angoulême élevait son fils pour être roi, et, tout jeune encore, l'entourait déjà des adorations, des hommages, des plaisirs qui appartiennent au rang suprême. Parvenue à cet âge où l'on doit être à l'abri de l'amour, l'amour vint s'unir à l'ambition pour la rendre intrigante et cruelle : dédaignée par le connétable de Bourbon, elle veut s'en venger; elle obtient sa disgrâce et la spoliation de tous ses biens. Cette grande injustice consommée, le grand capitaine quitte la France et tourne contre elle ses armes, sa valeur. Dans la carrière de l'intrigue et de l'ambition, on marche des fautes au crime presque sans effroi; et la duchesse d'Angoulême, pour faire échouer l'expédition de Lautrec,

et perdre la maîtresse de son fils, se souille du plus grand forfait dont on puisse accuser une femme : elle trouve moyen de retenir 400,000 fr. que Semblançai croit envoyer en Italie pour subvenir aux besoins de l'armée française. Accusé de dilapidation, le serviteur le plus dévoué, le ministre le plus intègre est jeté dans les fers et condamné à être pendu à Monfaucon... A la sollicitation de sa mère, François Ier donne le commandement de l'armée d'Italie à Bonnivet, le plus bel homme de France, et l'officier le moins expérimenté. Il éprouve de grands revers; les plus braves capitaines, les Français les plus dévoués, les Bayard, les Gaston de Foix périssent, et Bourbon triomphe au nom de Charles-Quint. Le roi entreprend une troisième expédition; il la commande en personne, et, dans la fameuse bataille de Pavie, perd tout *fors l'honneur*.

Si l'influence des femmes fut alors bien funeste à la gloire de la France, elle ne le fut pas moins à ses mœurs : en effet quel exemple! Tandis que la vertueuse épouse de François Ier vit presque oubliée et sans crédit, des maîtresses président à tous les plaisirs, décident de toutes les affaires, nomment les généraux, les ministres, répandent les faveurs, assignent les rangs, disposent même de la réputation et du sang des hommes les plus illustres, les plus utiles à la France, enfin étalent aux dépens du peuple le luxe le plus révoltant.

« François Ier voulut faire revivre la cheva-

» leric, mais ses mœurs étaient loin d'être d'ac-
» cord avec son imagination; séducteur des femmes
» honnêtes, amant soumis des femmes galantes,
» malgré qu'il défendît de mal parler des dames,
» il était loin d'être leur chevalier, puisqu'il les dés-
» honorait et encourageait ses courtisans à l'imi-
» ter. (1) » Comme M. de Rœderer, nous pensons que François Ier ne fut point animé de l'esprit chevaleresque; mais les raisons qu'il donne *pour dépouiller ce prince d'un prestige qui le sauve d'une animadversion bien méritée;* ces raisons mêmes nous semblent prouver contre ce censeur sévère de la chevalerie, que la chevalerie était une institution louable, fondée sur une religion éclairée, sur des mœurs pures, l'honneur, la loyauté, le respect pour les femmes. Les armures de fer lui paraissent une preuve authentique contre la bravoure chevaleresque! Mais les armures de nos preux chevaliers ont-elles empêché le fer ennemi de pénétrer jusqu'au cœur des Gaston de Foix, des deux La Trémouille, des Bayard? Quand à la bataille de Novarre Robert de la Marc se jeta au milieu des ennemis pour dégager ses fils, ne les trouva-t-il pas tout couverts de blessures? A Fornoue, neuf chevaliers prennent les mêmes vêtemens que Charles VIII pour recevoir les coups destinés à leur roi. Combien d'autres traits d'héroïsme ne pour-

---

(1) *Louis XII et François Ier*, par M. de Rœderer.

rions-nous pas citer! N'y avait-il pas de la loyauté dans la chevalerie, quand on voit sire de Joinville, avant de partir pour la Terre-Sainte, assembler ses vassaux pour réparer les dommages qu'il avait pu leur faire, *ne voulant pas emporter un seul denier à tort.* Manquait-on de générosité? Le duc de Bourbon, au retour de sa captivité d'Angleterre, jette au feu le registre qu'on lui présente des crimes et désordres commis dans ses domaines, disant à son procureur général: *avez-vous aussi tenu registre des services qu'on m'a rendus?* Les noms de Godefroy de Bouillon, de Montmorency, de Duguesclin, ne valent-ils pas les plus beaux noms de la Grèce et de Rome?

« C'est la chevalerie, dit M. de Rœderer, qui interrompt l'éclat de la bravoure que les Français tiennent des Francs! » Cette accusation est-elle fondée? Le temps de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de saint Louis, de Charles V, fut-il donc un interrègne de gloire? Ces monarques furent-ils moins grands, moins héroïques que Clovis, parce qu'ils ne combattirent pas, comme lui, à la manière des Francs, la tête nue, les pieds, les jambes, les cuisses découvertes? Et en rendant hommage, comme M. de Rœderer, aux héros de ce siècle, ne pourrait-on pas leur désirer un peu plus de la galanterie chevaleresque de leurs ancêtres?

Il nous semble qu'on ne peut contester à la chevalerie d'avoir poli les mœurs, d'avoir donné

à la France le goût de la littérature, des voyages, et un élan vers tout ce qu'il y a de beau, de grand, de généreux. Cette institution nous paraît avoir complété pour les femmes le grand bienfait qu'elles ont reçu du christianisme, en leur donnant une place honorable qui, les élevant à leurs propres yeux, leur fit sentir la noble émulation de s'en rendre dignes. Mais si l'on ne peut sans injustice obscurcir le brillant éclat que la chevalerie a jeté sur la France, nous conviendrons avec l'historien qui nous suggère ces réflexions, nous conviendrons que François Ier méconnut l'esprit chevaleresque; bien plus, nous pensons qu'il s'éteignit avec lui; car, là où commencent la corruption des mœurs et le règne des femmes méprisables, là nous semble finir celui de l'héroïsme et de l'amour véritable. Et, loin de nous laisser éblouir par l'empire que François Ier donna aux femmes de sa cour, nous rougissons de cet éclat honteux; nous déplorons cette influence qu'elles prirent dès lors sur la politique et les intrigues de cour, influence toujours nuisible à la gloire de la France et à l'honneur de notre sexe. En effet, combien cette influence ne fut-elle pas fatale dans les règnes suivans!

Jamais femme, depuis Cléopâtre, n'avait possédé à un plus haut degré que Catherine de Médicis l'art de séduire, de faire servir l'amour à l'ambition; jamais femme n'employa avec plus de perfidie la beauté, l'esprit, les talens, l'art de donner des fêtes et de varier les plaisirs. Partout elle

déployait un goût exquis, une rare magnificence; et, comme Armide, elle semblait commander aux élémens, enchaîner, amollir, métamorphoser les hommes. Entourée de femmes galantes formées à son école et habiles surtout à la danse, elle inspirait la volupté par tout ce que l'art a de plus séduisant. Ces nymphes trompeuses attiraient dans leurs pièges les jeunes gens des premières familles et les disposaient bientôt à suivre aveuglément le parti de Catherine. Dans cette cour, les calamités les plus horribles ne suspendaient pas les plaisirs; les projets d'assassinats, de trahisons, étaient formés au milieu des plus belles fêtes! Et l'indigne mélange que l'on y faisait de la religion et de l'amour, ôtait à la religion sa sainteté, et à l'amour ses charmes. C'est cette cour, ce sont les leçons de cette mère qui formèrent Charles IX et Henri III; et c'est avec raison que les fureurs de la Ligue, la dépravation, les malheurs, les crimes de ces temps, déshonorent à jamais la mémoire de Catherine. On peut d'autant plus déplorer l'influence de cette mère sur ses fils, qu'ils eurent l'un et l'autre des épouses dont les vertus auraient pu rendre le repos à la France, et de bonnes mœurs à la cour. On ne pouvait offrir la sagesse et la piété sous des traits plus aimables, plus attachans qu'Isabelle d'Autriche; elle eût fait le bonheur de son époux et des Français, si le génie intrigant de Catherine ne l'eût réduite à une sorte de nullité, et empêché ses modestes vertus de paraître au milieu de cette

atmosphère orageuse et empoisonnée des passions et du vice, des intrigues et du fanatisme. Pendant les massacres de la Saint-Barthélemy, cette vertueuse compagne de Charles IX, réfugiée au pied des autels, sollicitait le ciel d'épargner tant d'horreurs à la France; ses prières, ses larmes sauvèrent des fureurs de son époux Henri IV et le prince de Condé lorsqu'ils refusèrent de se faire catholiques. Après la mort de Charles, elle se retira à Vienne dans le monastère de Sainte-Claire qu'elle avait fondé; de là les vœux et la bienfaisance d'Isabelle s'étendirent encore sur la France, où elle fit employer tout son douaire en œuvres de charité.

Louise de Vaudemont, femme de Henri III, avait autant de vertus et plus de charmes encore qu'Isabelle: pieuse, modeste, elle ne prit aucune part aux affaires, et fut toujours soumise aux volontés d'un prince qu'elle avait épousé sans amour, mais à qui elle s'attacha et montra le plus tendre dévouement, lorsque des malheurs trop mérités lui aliénèrent tous les cœurs.

Voici venir le règne de Henri IV, règne de si douce, de si glorieuse mémoire. Ah! rappelons-nous avec joie, avec orgueil, que le bonheur de ce règne fut préparé par l'influence de sa mère. Jeanne d'Albret avait perdu ses premiers nés. Henri tressaille dans son sein, et aussitôt elle prend courage, espérance et gaîté; elle chante au milieu des souffrances de l'enfantement; et celui qui devait

donner tant de bonheur à la France, entre dans la vie sans aucun cri de douleur. Jeanne modère la tendresse inquiète d'une mère, pour donner à son fils l'éducation qui doit fortifier sa santé et développer ses heureuses dispositions. Le jeune prince respire l'air vif et pur des montagnes du Béarn. Ses vêtemens sont simples, sa nourriture grossière; il court dans les bois, traverse les torrens; son corps devient souple, agile, ses mouvemens gracieux; la nature se dispose à servir l'âme d'un héros. Élevé dans un palais, façonné dès sa naissance aux habitudes des cours, il aurait pu devenir le grand Henri; mais le bon Henri, nous le devons à sa mère qui le plaça au milieu des mœurs franches et agrestes du villageois. C'est là que son caractère prit tant de candeur et de loyauté; c'est parce qu'il a visité la cabane du pauvre, et qu'il a connu les besoins de l'homme mieux que par théorie, qu'il oublie la politique et la gloire pour nourrir les habitans de la ville qu'il assiége. Il serait trop long d'énumérer ici les traits de bonté et d'héroïsme qui remplissent la vie du meilleur des rois; mais il était nécessaire de rappeler quelle fut l'influence de la mère de Henri, avant de reconnaître que c'est aussi à l'influence des femmes qu'on peut attribuer les seules taches de ce beau caractère. Cette tendre mère ne semblait-elle pas pressentir que le cœur de son fils serait trop accessible à l'attrait des plaisirs et de la volupté, lorsqu'on la vit si long-temps hésiter, retarder, et

enfin ne le conduire qu'en tremblant à la cour galante de Catherine de Médicis. En effet, que de dangers n'y rencontra-t-il pas? Les fêtes de son hymen furent le signal des massacres... L'amour et la sympathie ne purent présider à cet hymen contracté sous d'aussi noirs auspices : beaucoup trop légère pour fixer Henri, la fille de Catherine donna par sa conduite un juste motif à leur séparation. Et l'humeur violente, jalouse de Marie de Médicis, sa seconde femme, lui faisant perdre l'espoir d'un bonheur domestique, il continua à le chercher dans des liens illégitimes. Toutefois les maîtresses de Henri n'eurent jamais sur lui qu'un ascendant secondaire; le bonheur de son peuple, la gloire de la France, étaient sa première passion; il n'aurait pas hésité d'abandonner sa belle Gabrielle pour conserver Sully. Malgré son peu de respect pour la foi conjugale, il était le meilleur des pères, le plus complaisant et le plus faible des époux; cette faiblesse devint même la cause indirecte de sa mort : Marie, animée par cette misérable vanité trop commune à notre sexe, voulut être couronnée avant le départ du roi pour la guerre. « Elle a si » merveilleusement ce sacre dans la tête, disait » Henri, que je ne puis m'en défendre (1). » Pour satisfaire le désir de sa compagne, il méprisa les funestes pressentimens qui l'agitaient, et ordonna

(1) *Mémoires de Sully.*

les préparatifs de cette cérémonie où il trouva la mort...

Pour dédommager les Français de la perte d'un si bon roi, Marie aurait dû former son fils sur ce beau modèle; elle aurait pu adoucir leurs maux présens, en conservant près d'elle Sully, le génie protecteur de la France. Mais son esprit faible et passionné se laissa dominer par des êtres méprisables, par des étrangers qui ruinèrent le trésor, qui, par leur mauvaise administration et leurs vices, firent de la régence un temps de troubles et de factions, pendant lequel l'éducation du jeune roi fut entièrement négligée. Sa mère n'en fut que trop punie par la dureté de ses procédés! Et Marie de Médicis, veuve de Henri-le-Grand, mère de Louis XIII, après avoir gouverné la France, vécut long-temps dans la misère et mourut dans l'isolement... Pareil sort lui aurait-il été réservé si elle avait eu les vertus et les qualités d'une épouse, d'une mère, d'une régente?

Richelieu, qui gouverna la France avec tant d'habileté et de despotisme, dut son élévation à Marie de Médicis qu'il fit ensuite exiler. On reproche encore à l'ambitieux ministre d'avoir éloigné de Louis XIII sa jeune épouse, dans la crainte que son influence ne prévalût sur la sienne. Sans doute l'influence d'Anne d'Autriche n'aurait pas fait refléter si loin la gloire de la France; mais la France n'aurait pas été plongée dans le deuil par

des exécutions sanglantes, elle n'eût pas été asservie sous la plus dure tyrannie.

Si les femmes n'eurent pas d'influence politique sur ce règne, jamais elles n'en eurent davantage sur la littérature et les mœurs : ce fut la duchesse d'Aiguillon qui, la première, ouvrit sa maison à tous les hommes de lettres sans distinction de rang, de fortune, et qui, en rapprochant le génie et la naissance, le talent et les richesses, confondit ainsi tous les avantages de la vie pour en faire un plus juste partage et la rendre plus utile, plus agréable à tous. La duchesse d'Aiguillon, aimable protectrice des lettres, fut encore la plus sensible amie des malheureux. Digne élève de saint Vincent-de-Paule, elle partageait les œuvres de son immense charité. L'éloquence simple et tout évangélique de cet homme vénérable avait fait taire la vanité, oublier les plaisirs du monde; et un grand nombre de femmes se consacrèrent tout entières à la religion, à la bienfaisance. Elles vendirent leurs bijoux pour la fondation d'un asile qui servit de refuge aux enfans abandonnés; et l'or destiné à leur parure servit à l'entretien de ce pieux et utile établissement. Elles firent mieux encore; elles y mirent leur temps et leurs soins; elles allaient à l'Hôtel-Dieu aider les sœurs de la Charité dans les saints devoirs qu'elles y remplissaient.

Cette époque, si honorable pour notre sexe, ne semble-t-elle pas prouver que rien n'éloigne plus les femmes de leurs devoirs, de la vertu et de la

véritable influence qui leur convient, que les intrigues politiques et galantes? Alors, plus entièrement à leur famille, elles en avaient resserré les liens, avaient rendu plus solides ceux de la société; et l'ardente charité qui animait toutes les âmes avait pour ainsi dire égalisé tous les rangs: elle unissait le bienfaiteur au pauvre, l'heureux à l'infortuné, la noble dame à l'humble sœur de la Charité, et ces filles angéliques tendaient leurs bras compatissans aux misérables créatures plongées dans le vice. Cet élan vers le bien, cette multiplicité de bonnes œuvres, cette fusion de sentimens, des mœurs pures et les premières années de la régence d'Anne d'Autriche, semblaient promettre à la France un bonheur et une paix durables. « La » reine était adorée (1); on attendait d'elle des » merveilles; l'union très-parfaite de la maison » royale fixait le repos au dedans; la bataille de » Rocroi avait anéanti pour des siècles la vigueur » de l'infanterie d'Espagne. On voyait sur les pre- » miers degrés du trône, d'où l'âpre et redoutable » Richelieu avait foudroyé plutôt que gouverné » les humains, un successeur doux et bénin qui » ne voulait rien. »

La reine ne réalisa point les espérances qu'on avait fondées sur elle, parce que, se défiant trop d'elle-même, elle donna une confiance trop abso-

(1) *Mémoires du cardinal de Retz.*

lue à Mazarin; et, lorsque la piété succéda chez elle à la légèreté et au goût des plaisirs, ne se croyant pas assez forte pour réprimer les désordres qui commençaient à naître, elle les toléra:

J'ai vu le temps de la bonne régence,
Temps où régnait une heureuse abondance;
Temps où la ville, aussi bien que la cour,
Ne respirait que les jeux et l'amour.
Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous nos désirs :
Tout goût paraissait légitime,
La douce erreur ne s'appelait point un crime;
Les vices délicats se nommaient des plaisirs (1).

Les troubles, les cabales, les guerres civiles prirent naissance au milieu de ces mœurs, de ces plaisirs licencieux. La politique, les fêtes, l'ambition et la galanterie semblent devenir l'occupation exclusive des femmes; et bientôt ce sont elles qui font mouvoir tous les ressorts de l'État: la duchesse de Longueville, madame et mademoiselle de Chevreuse, la princesse Palatine, madame de Montbazon, toutes ayant les séductions du rang, de la fortune, de l'esprit, de la beauté, de la coquetterie, tiennent entre leurs mains les intérêts de la patrie et la gloire des héros :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'eusse faite aux dieux,

---

(1) Saint-Évremont.

dit la Rochefoucauld, en parlant de madame de Longueville. Ainsi pensaient et agissaient le grand Condé, le prince de Conti, le cardinal de Retz. Voulait-on entraîner le peuple; ces femmes lui apparaissaient comme des divinités, éblouissantes de charmes, de parure et de grâces; et le peuple criait, *point de Mazarin*. Rien ne donna tant de force au parti de la Fronde que le séjour de madame de Longueville à l'Hôtel-de-Ville: elle y tenait une cour; c'est là que, aux doux propos d'amour se mêlaient des complots ténébreux, que les conversations élégantes étaient interrompues par les rumeurs populaires, les fanfares et le bruit des armes. « Le mélange d'écharpes bleues, de dames, » de cuirasses, de violons, de trompettes, donnait » un spectacle qui se voit plus souvent dans les ro- » mans qu'ailleurs (1). »

Toutefois la galanterie n'était pas commune à toutes les femmes qui se distinguaient alors dans la politique; et les véritables héroïnes de la Fronde, la princesse de Condé, mademoiselle de Montpensier, se montrèrent constamment dignes de respect par leurs mœurs, et d'admiration par leur courage. Animée par le seul désir de rompre les fers de son époux, la première déploya une énergie, une constance extraordinaires: elle soulève la Guienne, s'empare de Bordeaux; et le premier

(1) *Mémoires du cardinal de Retz.*

acte de son autorité dans cette ville est de sauver un homme qui avait voulu s'opposer à son entrée. On découvre les intelligences du maréchal de camp Alvimar avec Mazarin, on parle de le massacrer; elle prend cet autre ennemi sous sa protection, lui procure un asile et les moyens de s'enfuir. Le parlement hésite d'embrasser sa cause; le peuple, tout dévoué à la princesse, murmure, s'emporte; les membres du parlement courent le plus grand danger, quand elle brave tous les périls pour les sauver encore de la fureur populaire : elle s'élance au milieu des deux partis près de s'entretuer; et cette femme si jeune, si petite, si délicate, semble trouver une force au-dessus de la nature, et puiser dans ses sentimens héroïques une éloquence divine; sa présence, sa voix attendrissent des hommes qui ne respiraient que le carnage; les armes tombent de leurs mains, et tous l'accompagnent en la comblant de bénédictions. Dès lors elle ne trouve plus d'opposition; mais toujours généreuse, elle s'éloigne volontairement de Bordeaux quand ses propres intérêts s'opposent seuls à la paix qu'on offre à cette ville.

Mademoiselle de Montpensier deploie aussi en maintes circonstances un courage chevaleresque : elle escalade Orléans, pénètre dans cette ville, accompagnée seulement de quelques dames; elle y exerce une autorité absolue, harangue le peuple, préside au conseil, passe les troupes en revue et res-

pecte le trésor royal qu'on vient mettre à sa disposition. Aux portes de Paris elle sauve l'armée du grand Condé, près d'être exterminée. Deux fois sa présence parvient seule à calmer les plus terribles insurrections. Combien il est à regretter que le courage de la petite-fille de Henri IV n'ait pas servi une meilleure cause!

On accuse Anne d'Autriche d'avoir pendant les troubles de la régence négligé l'éducation de Louis XIV; toutefois, quel zèle, quelle sollicitude ne montre-t-elle pas pour ses intérêts, pour son bonheur et pour sa gloire! Avec quelle douceur et quelle énergie elle l'arrache à une passion indigne de lui! Sous quels traits admirables et touchans on voit briller à la fois son amour maternel, son amour pour la France et sa première patrie, quand elle unit son fils à l'infante d'Espagne, espérant assurer sa félicité et la paix du royaume! Et n'est-ce pas encore à sa mère que Louis XIV dut cette politesse remarquable, cette majesté dans le ton et les manières, qui ne le quittaient jamais et en imposaient même au milieu de ses faiblesses et de ses revers? C'est à la cour de sa mère qu'il prit cette galanterie, mélange de l'exaltation espagnole et de l'élégance française, qui lui fit répandre sur son siècle tout l'atticisme du siècle de Périclès. De nouvelles Aspasies enflammaient les peintres, les poètes, les guerriers. Des femmes qui joignaient la vertu aux talens et aux grâces, méritèrent d'être immortalisées par l'éloquence de Bossuet et de Fléchier,

d'être célébrées par Racine et La Fontaine. Fénélon donna le titre d'amie à madame Guyon, à cette femme enthousiaste dont le cœur si pur sanctifiait les erreurs de l'esprit (1).

Les salons de la marquise de Rambouillet, de Mmes de Sévigné, de La Fayette, de la Suze, de la Sablière, de Thiange, offraient la réunion des plus

---

(1) « Parmi ces ardens prosélytes de Molinos, j'aper-
» çois cette fameuse Guyon, qui sut vaincre dans la dis-
» pute les plus célèbres théologiens, fit commenter les
» Pères de l'Église au débauché Tréville, et rendit quié-
» tiste l'épicurien Corbinelli. Tendre amante de Dieu, elle
» se trompait d'objet dans les effusions de sa piété : recher-
» chée des grands quoique persécutée, assez habile ou
» plutôt assez dupe elle-même de son imagination dans les
» épanchemens de son éloquente ferveur qui ressem-
» blaient à des extases, pour séduire les courtisans les
» plus renommés par leurs sentimens religieux, les plus
» sages institutrices de Saint-Cyr, madame de Miramion
» et madame de Maintenon elle-même; elle trouvait la foi
» trop servile, l'espérance trop mercenaire, l'amour même
» trop languissant; et dans ses pieuses rêveries elle croyait
» opérer des prodiges, elle osait même prophétiser l'ave-
» nir dans des livres dont les seuls titres annonçaient le dé-
» lire. Sa tête était exaltée, mais son cœur se montra tou-
» jours pur; et je ne sais quel sentiment de respect vient
» se mêler à la piété qu'elle inspire, quand on entend Fé-
» nélon honorer cette femme visionnaire du titre si glo-
» rieux d'amie, jusque dans ses ouvrages apologétiques,
» où il se défend contre Bossuet. »

(*Éloge de Fénélon* par le cardinal Maury.)

beaux génies, présidée par les femmes les plus dignes d'en soutenir l'essor et de le diriger.

Belle, pieuse et modeste, l'épouse de Louis XIV offrait le modèle de la vertu la plus pure. Madame de La Vallière donnait au monde, témoin de ses erreurs, l'exemple éclatant de son repentir. Madame de Maintenon, qui du sein de l'indigence s'éleva jusqu'au trône par la seule puissance de la vertu, exerça pendant trente ans une influence sans bornes sur le cœur du monarque et sur l'État.

Les arts, l'esprit et la beauté embellissaient la cour, animaient les fêtes; mais ces prestiges enchanteurs de la magnificence et des plaisirs ne servaient que trop souvent d'entourage aux plus folles amours, ou de voiles aux intrigues, aux jalousies, aux discordes. Le pouvoir, le luxe des favorites de Louis XIV, particulièrement de madame de Montespan, furent très-nuisibles aux mœurs.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Ainsi coloré par la grâce et la décence des manières, le vice peut nous familiariser avec sa laideur... Ah! si le couple vertueux qui brillait près du trône et qui en était l'espoir y fût monté, sans doute que ce prestige du vice aurait été détruit par l'éclat de la vertu! Personne n'était plus capable d'arrêter les progrès de la corruption que

l'aimable Adélaïde de Savoie; rien ne pouvait mieux que ses grâces angéliques et la pureté de son âme, ramener les femmes à leurs devoirs; rien ne pouvait mieux faire respecter et chérir le lien conjugal que l'exemple de son bonheur. « Cette » princesse, jeune, vive, active, animait tout, et » sa légèreté de nymphe la portait partout; comme » un tourbillon qui remplit plusieurs endroits à la » fois et qui donne le mouvement et la vie, elle » ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, » des bals, et y ravissait par les grâces et la perfec» tion de sa danse (1). »

Comme ces beaux rayons du soleil qu'on voit paraître en hiver, ainsi Adélaïde semblait venue pour ranimer la cour, échauffer la vieillesse de Louis XIV et de madame de Maintenon. Elle était leur joie, leur consolation; ils ne pouvaient s'en passer. « Elle causait, voltigeait autour d'eux, tantôt per» chée sur les bras d'un fauteuil de l'un ou de l'au» tre, tantôt se jouant sur leurs genoux. » Cette princesse et son époux adorés, et dignes de l'être, furent trop tôt ravis à la France, et emportèrent dans la tombe les espérances des âmes honnêtes, qui attendaient sous leur règne le règne des bonnes mœurs. Car ce fut en vain que le vieux monarque, corrigé par l'expérience et le malheur, voulut

---

(1) *Mémoires du duc de Saint-Simon sur le règne de Louis XIV.*

rappeler à sa cour la piété et la vertu; c'était trop tard... Il n'en eut que le masque. On prit plus de peine pour se donner l'apparence des vertus qu'il exigeait, que pour les acquérir. Et, dès que l'hypocrisie ne fut plus nécessaire à l'ambition, le vice reparut hardiment et dans toute sa nudité.

A peine osé-t-on s'arrêter sur le souvenir de la régence du duc d'Orléans et sur le règne de Louis XV, règne si déplorable pour les mœurs, où l'on vit les femmes les plus viles occuper le premier rang à la cour, insulter par leur présence la vertueuse compagne du roi, décider par leurs caprices de la paix ou de la guerre, prononcer sur le sort des peuples, sur la destinée des États avec toute la légèreté ou toute l'importance qu'elles mettaient à leur toilette...

Au milieu de cette corruption, de grandes vertus et de grands talens semblent pourtant relever l'humanité de sa dégradation : la comtesse de Périgord, pour fuir les hommages du monarque, quitte la cour, renonce à tous les plaisirs, et va ensevelir sa jeunesse et ses charmes dans un château en ruines, au milieu d'un désert.

Plusieurs femmes, distinguées par leur rang et leur sagesse, déployèrent encore de l'énergie et ne craignirent pas de manifester hautement leur dédain pour la favorite qui gouvernait et le roi et la France.

Sur ce trône auprès duquel d'infâmes créatures osaient s'asseoir, Marie Lezinska restait inacces-

sible à toutes les séductions, résignée à tous les outrages, à toutes les peines. Toujours tendre pour son époux, elle supportait sans murmures ses égaremens. Sa religion, son père, ses enfans, ses sujets, furent constamment les objets de sa sollicitude et de son amour. Charitable et compatissante pour tous les malheureux, elle remplissait ses devoirs sans ostentation; indulgente pour les autres, elle n'était sévère que pour elle seule. Elle n'avait d'adresse que pour encourager la timidité du talent, de la vertu, et détourner les traits de la médisance. Personne en sa présence n'eût osé tenir des propos licencieux ou impies. Aussi bienfaisante que Stanislas, elle aurait voulu multiplier en France les monumens de charité dont son père couvrait la Lorraine. *La miséricorde des rois est d'exercer la justice*, disait-elle, *la justice des reines est d'exercer la miséricorde*. C'était toujours elle qui la première à la cour entendait les cris de l'indigence et du malheur. Aussi, tant que le roi resta fidèle à cette digne épouse, il fut chéri de la nation parce qu'il conserva les qualités naturelles qui le distinguaient, et qu'animée d'une véritable passion pour le bien public Marie, lui donnait sans cesse des conseils utiles à sa gloire et à son royaume. Mais Louis XV, abandonné à des maîtresses (1), ne conserva plus aucun droit à l'es-

---

(1) Toutefois madame de Châteauroux mérite une exception : cette première maîtresse de Louis XV, aussi sensible

time et à l'amour de son peuple.. « La fin de
» son règne fut terne et oisive sous l'influence de
» madame Du-Barry (1). Il n'y eut plus de dignité
» dans le gouvernement, d'ordre dans les finances,
» de fermeté dans la politique... Le roi voulait le
» repos à tout prix, les courtisans de l'argent à
» toute heure. Les grandes vues, les grands pro-
» jets, les grandes pensées auraient inquiété, dé-
» rangé, attristé le vieux monarque et sa jeune
» maîtresse... La honte attachée à cette léthargie
» royale, à cette décadence politique, à cette dé-
» gradation monarchique, blessa et réveilla la
» fierté française... Tout semblait respirer l'esprit
» de la Ligue et de la Fronde... Toutes les espé-
» rances publiques se portaient sur le Dauphin et
» son épouse. Concentrant en eux seuls la dignité
» royale, les vertus publiques et privées et l'a-
» mour du bien public, la pureté de leurs mœurs
» formait un contraste étonnant avec la licence

---

que belle, l'aima pour lui-même; et l'élévation de ses sentimens aurait dû la garantir des égaremens du cœur : elle n'aspirait point à dominer, à régner; elle mettait toute sa gloire dans la gloire de son amant; et Louis XV, pour lui plaire, se montra un instant digne de commander ses armées et de régir son royaume. Aussi le grand Frédéric, malgré son mépris pour toutes les maîtresses de rois, avait-il dans son cabinet le portrait de madame la marquise de Châteauroux dont il admirait le généreux caractère.

(1) *Mémoires, souvenirs et anecdotes*, par M. le comte de Ségur.

» qu'une courtisane audacieuse faisait régner dans
» le reste de la cour. »

Si tant de vertus restèrent sans influence générale, c'est qu'alors la corruption était trop profonde, trop étendue pour qu'elles pussent la détruire ou seulement en arrêter les progrès. Et quand Louis XVI et sa charmante compagne donnèrent sur le trône l'exemple de la piété, des mœurs et des jouissances domestiques, cette corruption qui avait circulé dans toutes les classes avait desséché tous les cœurs et aveuglé le jugement; on était incapable d'apprécier de si beaux modèles, on ne comprenait plus de si rares vertus. On traitait tout avec cette légèreté qui peut conduire à tous les maux, et qui conduisit la France, sans qu'elle s'en doutât, à la plus désastreuse époque de son histoire...

Marie-Antoinette, cette belle et charmante reine qui aux jours de la prospérité cherchait à faire oublier son rang par ses grâces, sa bonté, qui ne rappelait sa puissance que par ses immenses bienfaits, Marie-Antoinette aux jours de l'adversité déploie un caractère aussi ferme, aussi héroïque qu'il s'était montré jusqu'alors aimable et bienfaisant : elle soutient le courage de son époux, de ses amis, de ses serviteurs; toujours la plus tendre des mères, elle n'en néglige aucun soin ; et inébranlable à son poste, elle se refuse à toutes les pressantes sollicitations de sa famille alarmée qui lui offre un appui et un asile contre les maux

qui la menacent. Elle ne veut point séparer son sort du sort de Louis; le sauver ou mourir avec lui, telle est la noble tâche qu'elle s'impose au milieu de l'horrible tempête qui se prépare; et, au plus fort de l'orage « douceur, résignation, » courage, grâce, popularité, tout est mis en » usage et sans affectation pour réunir les esprits » et concourir au rétablissement de l'ordre (1). »

Mais ce fut en vain. Les destinées de la France devaient s'accomplir... Bientôt la famille royale ne conserve de ses grandeurs passées que celles de la vertu; et une sombre prison devient son palais. C'est là que l'auguste souveraine remplit auprès de son époux, et avec le plus tendre zèle, les devoirs que la pauvreté impose à la femme du manœuvre... On envie aux illustres prisonniers ces jouissances de l'âme qui leur restent au milieu de tant de misère... Antoinette est séparée de Louis, et le crime du 21 janvier qui la laisse veuve, place son âme dans une région hors des atteintes des passions des hommes. En présence d'un tribunal inique, elle paraît avec toute la majesté d'une reine, impose l'admiration à ses ennemis, fait pâlir ses calomniateurs par le cri sublime qui s'échappe de son cœur maternel (2)...

---

(1) *Mémoires de madame Campan.*

(2) On sait qu'on osa accuser Marie-Antoinette d'avoir corrompu les mœurs de son jeune fils. « *J'en appelle au cœur de toutes les mères!* fut son unique réponse à cette

Enfin son dernier jour est arrivé. C'est en vain qu'on l'entoure des appareils ignominieux et horribles du supplice qui l'attend; elle y marche vêtue de blanc, calme et digne, belle encore et toujours héroïque. On eût dit que l'ombre de Marie-Thérèse son illustre mère était à ses côtés, qu'elle l'enveloppait des rayons de sa gloire immortelle pour la mettre à l'abri des outrages des hommes et des douleurs terrestres, tant elle parut au-dessus d'eux et au-dessus des faiblesses humaines dans ce jour mémorable qui la rejoignit à son époux!

C'est au milieu de la révolution, au milieu de ce choc violent de tous les intérêts, de toutes les passions, que nous pouvons contempler les femmes dans les positions les plus difficiles et les plus cruelles, enflammées par les sentimens les plus vifs, les plus généreux, les plus magnanimes: courage héroïque (1), patience, résignation, cha-

---

infâme accusation. Et celui qui avait osé la faire, pâlit de rage en voyant que, loin d'avilir sa victime, il venait de ranimer en sa faveur la pitié, l'admiration pour une si grande infortune et un si noble courage.

(1) La comtesse de Bouère affronta tous les périls de la guerre de la Vendée pour ne point se séparer de son époux: elle accouche au milieu d'une forêt; seule avec ses enfans, elle est arrêtée par une brigade de gendarmes qui la conduit dans une ville voisine où l'attendent les fers et l'échafaud. Dans cette triste situation elle est rencontrée par la vendéenne Langevin, qui, malgré qu'elle ne fût accompa-

rité angélique, oubli d'elles-mêmes, religion, pitié, amour, générosité (1), voilà de quoi se composait leur vie, voilà ce qui remplissait leur cœur. Sublimes en présence de l'iniquité (2), calmes en présence de la mort (3), industrieuses

---

gnée que de trois cavaliers, fond sur l'escorte avec fureur, met les uns hors de combat, les autres en fuite, et délivre ainsi par son intrépidité madame de Bouère et ses enfans.

(1) Mademoiselle Rose Bertin n'aurait eu sans doute qu'une renommée éphémère comme la mode à qui elle la devait, si elle n'en eût acquis une bien plus durable par sa bienfaisance et surtout par sa conduite généreuse au moment de la révolution : avertie que des commissaires du gouvernement devaient lui demander les mémoires détaillés de ses créances contre la reine, elle se hâta de les anéantir dans les flammes pour ne pas compromettre sa souveraine.

(2) Madame Aubry de Gourges osa attaquer Robespierre et Marat aux jours de leur exécrable puissance. Le succès de sa brochure, *des trois urnes, ou le salut de la liberté*, avança sa perte déjà résolue alors qu'elle eut le courage de briguer l'honneur de défendre Louis XVI. Elle entendit son arrêt de mort avec une fermeté qui ne se démentit point au moment de l'exécution. Madame Aubry de Gourges est moins célèbre par ses nombreux ouvrages que par son noble caractère : enthousiaste de la liberté, elle ne fut entraînée que par de grandes et généreuses illusions et s'éleva hautement contre la licence et la tyrannie.

(3) Quinze carmélites sont arrêtées à Compiègne; mais on n'ose point les juger dans cette ville où le peuple avait ad-

contre les atteintes de la misère, éloquentes quand il fallait consoler, gaies dans les cachots, laborieuses et dignes dans l'exil, le malheur avait agrandi leurs facultés ou plutôt leur apprit à les connaître : la fille s'immole à son père (1), l'a-

---

miré leurs vertus : conduites à Paris et condamnées à mort, elles marchèrent avec joie au supplice ; et arrivées au pied de l'échafaud, elles chantèrent le *Veni Creator*, sans que le bourreau osât les interrompre. La supérieure avait demandé à mourir la dernière pour soutenir le courage de ces saintes filles ; elle leur montrait le ciel entr'ouvert et les vit toutes mourir en bénissant Dieu qu'elle même continua de bénir jusqu'au moment où sa tête fut placée sous le fer homicide.

(1) « Le père de mademoiselle Delleglace, envoyé d'un cachot de Lyon à la Conciergerie, partait pour Paris. Elle ne l'avait pas quitté et demanda au conducteur d'être admise dans la même voiture. Elle ne put l'obtenir ; mais le cœur connaît-il des obstacles ! Quoiqu'elle fût d'une constitution très-faible, elle fit le chemin à pied : elle suivit, pendant plus de cent lieues, le chariot où son père était traîné, et ne s'en éloignait que pour aller dans chaque ville lui préparer des alimens, et le soir mendier une couverture qui facilitât son sommeil dans les différens cachots qui l'attendaient. Elle ne cessa pas un moment de l'accompagner et de veiller à tous ses besoins jusqu'à ce que la Conciergerie les eût séparés. Habituée à fléchir des geôliers, elle ne désespéra point de désarmer des oppresseurs. Pendant trois mois elle implora tous les matins les membres les plus influens du comité de salut public, et finit par vaincre leurs refus. Elle reconduisait son père à Lyon, fière de l'avoir délivré : mais le ciel ne lui permit pas de jouir de son ou-

mante à son amant, la mère à son fils, la femme à

vrage. Elle tomba malade dans la route, épuisée de l'excès des fatigues auxquelles elle s'était livrée, et perdit la vie qu'elle avait sauvée à l'auteur de ses jours. »

« On a vu madame Grimoard, maintenant madame Potier, témoigner à sa mère (madame Lachabeaussière) le plus touchant empressement. Elle avait été envoyée dans une prison différente; elle sollicita, quoique enceinte, sa translation à Port-Libre, pour être auprès de sa mère et lui rendre tous ses soins; mais elle la trouva enfermée au secret, et traitée avec la plus grande barbarie. Témoin de cette cruauté, elle en fut tellement affectée, que son esprit s'aliéna par intervalles; elle devint la Nina de la nature. Elle négligeait le soin de se parer, ses cheveux flottaient toujours épars. Dans son égarement qui attendrissait tous les cœurs, tantôt, fixée à une place, ses yeux se promenaient autour d'elle et ne voyaient personne, son sein exhalait des gémissemens, sa figure et son corps se tourmentaient de convulsions; tantôt elle se levait avec précipitation, parcourait les corridors, allait s'asseoir sur les degrés de la porte du cachot de sa mère. Là elle écoutait long-temps; et si aucun bruit ne frappait son oreille, elle soupirait, elle pleurait; elle s'écriait douloureusement et à demi-voix : *O ma mère! ma tendre mère, ma malheureuse mère!* Si elle l'entendait marcher ou faire quelques mouvemens, elle s'entretenait avec elle; et, pour prolonger le pénible plaisir de cette conversation, elle restait des heures entières étendue sur le seuil. Elle ne se bornait point à des paroles; elle portait tous les jours à sa mère une partie de sa subsistance : c'était lui porter la vie, car souvent on oubliait cette infortunée. Mais lorsqu'elle venait demander au geôlier l'ouverture du cachot, par combien de refus grossiers, de propositions dégoûtantes, d'in-

son époux (1), la sœur à son frère (2). L'amie re-

solentes plaisanteries, il fallait l'acheter! N'importe, elle souffrait tout pour offrir quelque nourriture à sa mère, pour l'embrasser quelques instans. On eût dit que la sollicitude maternelle avait passé tout entière dans l'âme de cette fille sensible. »

Nous avons emprunté au charmant ouvrage de Legouvé ces deux exemples intéressans, auxquels nous joindrons les deux suivans du même auteur :

(1) « Madame Rolland, femme du ministre, le défendit à la barre de la Convention avec autant de fermeté que d'éloquence. Arrêtée, et ne pouvant plus lui être utile, elle lui légua l'exemple d'une mort intrépide par le calme avec lequel elle marcha à l'échafaud. »

« Madame Lefort, dans un des départemens de l'ouest, tremblait pour son mari incarcéré comme conspirateur : elle acheta la permission de le voir. Au déclin du jour elle vole le trouver avec des vêtemens doubles; elle obtient de lui qu'ils changeront d'habillemens, et qu'ainsi déguisé il sortira de prison et l'y laissera. Le projet réussit, l'époux s'échappe. Le lendemain on découvre que sa femme a pris sa place. Le représentant lui dit d'un ton menaçant : *Malheureuse, qu'avez-vous fait? Mon devoir,* répond-elle, *fais le tien.* »

(2) L'angélique Élisabeth, aux jours de l'adversité, montra toute la force d'un héros unie au cœur le plus sensible, le plus généreux : c'est en vain qu'on lui offre un refuge tranquille et à l'abri de la tourmente révolutionnaire; elle ne veut point quitter son infortuné frère; elle reste près de lui pour partager son sort. Des assassins la prennent pour la reine, elle garde un silence sublime dans l'espoir de verser son sang pour épargner le sien. C'est elle encore qui soutient Marie-Antoinette, qui partage sa sollici-

vient d'une terre hospitalière sur une terre proscrite, payer de sa vie le bonheur de revoir sa souveraine (1).

---

tude et ses soins maternels; c'est elle qui par sa douce éloquence, sa céleste physionomie, par la grâce de son maintien, change le cœur de Barnave et transforme le républicain sévère en généreux royaliste. C'est elle enfin qui, après avoir adouci les derniers momens de Louis XVI et ceux de Marie-Antoinette, marche à l'échafaud avec la majesté d'une princesse, la modestie d'une vierge, la sérénité d'un ange.

(1) Veuve fort jeune et malgré les offres les plus brillantes, la princesse de Lamballe resta fidèle aux liens de l'amour, comme elle le fut plus tard à ceux de l'amitié. Réputée le plus bel ornement de la cour de France par sa beauté, son esprit, elle y était encore un modèle de vertu, de modération, de dévouement à Marie-Antoinette, qui l'avait nommée surintendante de sa maison. C'est à tous ces titres qu'elle mérita d'être placée au rang des premières et des plus illustres victimes de la révolution. Arrivée à Londres où elle s'était rendue de concert avec la famille royale qui devait aussi quitter la France, elle apprend que le roi et la reine ont été arrêtés à Varennes et n'ont plus aucun espoir dans la fuite par la surveillance dont ils sont l'objet. Alors c'est en vain que ses amis la conjurent de rester à l'abri de l'orage; sa souveraine y est exposée, elle veut aller partager ses peines, ses dangers. Et sans s'arrêter à aucune considération personnelle, sans craindre les périls qui semblent se dérouler devant ses yeux, elle quitte la terre hospitalière où ses jours, sa fortune sont en sûreté, pour revenir auprès de l'auguste amie à qui elle a dévoué son existence. Arrivée près de Marie-

Si tant d'héroïsme glissait sans pénétrer (1) sur le cœur de marbre des tyrans qui gouvernaient la France, que de biens ne fit-il pas à leurs victimes! Il adoucissait toutes les infortunes, prêtait des forces contre les supplices, embellissait jusqu'à la dernière heure de la vie.

Antoinette, la princesse de Lamballe ne quitte plus le poste honorable et périlleux qu'elle a choisi. Elle y reste courageuse et inébranlable jusqu'au jour où l'on vient l'en arracher, où l'on fait tomber sa tête pour la présenter à la reine, préludant par cet horrible forfait à des forfaits plus horribles encore.

(1) Il en est cependant qui eurent une grande et salutaire influence : telle madame de Bonchamps, si célèbre à tant de titres et si digne d'admiration par le beau caractère qu'elle déploya pendant la révolution. Royaliste intrépide et dévouée, elle aurait versé son sang avec joie pour la noble cause qu'elle défendait; et pourtant les républicains malheureux trouvaient en elle bienfaisance et protection. Six mille patriotes de la Vendée lui durent la vie. Elle obtint de son époux mourant la liberté de cinq mille prisonniers; et, à différentes reprises, elle sauva un grand nombre de soldats près d'être fusillés. Aussi, condamnée à mort à son tour par une commission militaire de Nantes, tant de traits d'humanité plaidèrent en sa faveur même devant cet inique tribunal; et ses jours, dont elle faisait un si digne usage, furent conservés.

Telle la princesse de Chimay à qui une grande beauté et une amabilité parfaite donnaient un grand ascendant sur les hommes les plus influens de cette terrible époque, et qui fut assez heureuse pour le faire servir au bien de l'humanité, pour sauver d'illustres victimes de la hache

Ce sont encore les femmes qui trouvaient moyen d'offrir un refuge tranquille aux proscrits (1),

---

révolutionnaire. Et si la chute de Robespierre vint mettre un terme à ce règne de terreur et de sang, on l'attribue à l'énergie qu'elle inspira à Tallien son époux, énergie qu'il déploya avec tant de succès le 9 thermidor et qui amena la chute du tyran.

Déjà l'horrible Marat était tombé sous le poignard d'une jeune fille qui ne fut inspirée ni par l'amour, ni par aucun intérêt personnel; le courage de Charlotte Corday fut l'effet de cette exaltation patriotique qui jadis avait armé Judith pour sauver Béthulie. Cette exaltation avait si bien sanctifié à ses yeux l'horreur de son action, qu'au moment où l'un de ses juges, observant qu'elle avait atteint droit au cœur de Marat, dit que le coup paraissait parti d'une main exercée : *Le monstre*, s'écria Charlotte avec indignation, *me prend-il donc pour un assassin?*

(1) Combien de femmes ont payé de leur sang le crime d'avoir caché et soulagé de malheureux proscrits, particulièrement des prêtres âgés et respectables, qui avaient tant de droits sur leurs cœurs pieux et compatissans! Nous ne citerons ici que quelques-unes de ces généreuses victimes : telles mesdames Godard de Malausac, Marie et Élisabeth Barberon, madame de la Billiais et ses deux filles; telle madame de Ruvilly qui, pour avoir donné l'hospitalité et ses soins à un prêtre âgé de plus de quatre-vingts ans, périt victime de cette action généreuse; telle madame de Peyssac, qui offrit avec tant d'empressement un asile à Rabaud-Saint-Étienne et le suivit au supplice avec tant de courage.

Une amie de Condorcet vient lui offrir de le cacher à ses persécuteurs; il s'y refuse en s'écriant : *Vous seriez hors la loi. Eh!* reprit-elle, *suis-je hors l'humanité?*

d'élever un temple mystérieux à la religion, où le prêtre, recueilli par elles, pouvait exercer son consolant ministère. Et cette religion sainte, lorsqu'on voulut l'anéantir, trouva des adorateurs dignes de la défendre. Obligée de se couvrir d'un crêpe, elle parut plus auguste; enseignée dans le silence de la retraite, elle fut mieux comprise, inspira des vertus plus parfaites, des sentimens plus généreux, et du sein de la corruption s'éleva une génération meilleure et plus éclairée.

Bonaparte, dont le vaste génie avait embrassé et réuni tous les mobiles de gloire, tous les genres d'illustration et d'intérêt, pour les faire servir à sa puissance, Bonaparte n'oublia ni la religion ni les femmes dans les moyens qu'il employa pour arriver à son but : il releva l'autel pour relever le trône sur lequel il voulait s'asseoir, et pour que le trône et l'autel se donnassent un mutuel appui. Sentant le besoin de rétablir les mœurs, il s'occupa de l'éducation des jeunes personnes, voulut que la piété en fût la base pour qu'elles devinssent de sages épouses et de bonnes mères. Il traça de sa propre main le réglement de la maison d'Écouen, où les sœurs et les filles des défenseurs de la patrie étaient élevées aux frais de l'État. Comme le législateur de Sparte, ce fut moins dans l'intention de rendre les femmes heureuses qu'il s'occupa de leur éducation, que pour les faire contribuer à l'éclat de son règne; il voulut se servir de leur ascendant pour inspirer l'émulation de la

gloire et la récompense, c'est ainsi que la beauté devint le prix de la valeur.

On a dit que les femmes n'avaient eu aucune influence sur le règne de Bonaparte; n'est-ce pas une erreur? N'ont-elles pas eu au contraire une grande part dans les principaux événemens de sa vie? N'est-ce pas la main de Joséphine qui l'aida à monter sur le trône? N'est-ce pas celle de Marie-Louise qui l'en fit descendre? Joséphine possédait au plus haut degré les grâces et l'amabilité françaises. Elle avait adouci les mœurs après de la république. Sa bienfaisance allégeait, pour ainsi dire, le despotisme impérial; et dans son salon elle trouvait l'art de réunir les hommes de tous les partis par l'attrait de tous les plaisirs. Elle aimait les arts, savait les encourager, récompenser les talens, exciter l'industrie, et son nom se trouve gravé sur les grands monumens de ce règne. Sans ambition personnelle, tout-à-fait étrangère à la politique, sa mission sur le trône se bornait à répandre des bienfaits, à gagner par sa grâce et sa bonté des cœurs à son époux, à le désarmer, l'adoucir, et lui faire entendre les vœux de son peuple pour la paix. Elle fut payée de sa sollicitude, de son zèle généreux, par l'amour, la reconnaissance des Français. Et ne fut-ce pas par son ingratitude envers elle que Bonaparte s'aliéna en grande partie leur affection?

Marie-Louise avait toute la majesté d'une fille des Césars, toute la candeur de son âge, toute la

dignité de la vertu, et cette beauté, non pas régulière, mais brillante de fraîcheur, aimable par l'expression de sa belle âme. Bonaparte, orgueilleux de sa jeune épouse, heureux par elle, lui accorda beaucoup d'amour et de confiance. Sa galanterie auprès d'elle était respectueuse, je dirais même chevaleresque si je ne craignais d'être accusée de blasphème : quoi qu'il en soit, on s'accorde à dire que la présence de Marie-Louise pieuse, modeste et sage, fit revivre à la cour la politesse et la dignité; on s'accorde à dire que Napoléon se montra non seulement aimable avec sa compagne, mais encore auprès des femmes en général; on observa dès lors dans sa conversation, dans ses manières, dans son ton, une réserve, une décence que la pompe impériale, que la société des rois, des pontifes et de tous les grands de la terre n'avaient pu lui donner. Cela ne prouve-t-il pas combien des mœurs pures, une vie sans tache, donnent de puissance à une femme quand elle les unit à celle de l'amour? Napoléon fit le voyage de Hollande avec Marie-Louise en triomphateur, plus glorieux d'avoir à ses côtés la petite-fille de l'illustre Marie-Thérèse que de toutes ses autres gloires. Ce fut par la main de sa jeune épouse et par son organe qu'il voulut encourager les manufactures et répandre ses largesses. A Dresde un plus beau rôle lui était encore réservé, celui de médiatrice entre son père et son époux. Nommée régente de l'empire lorsque Bonaparte fut porter

ses armes en Russie, Marie-Louise montra de la fermeté lorsque la conjuration de Mallet sembla un instant ébranler le trône. Mais, lorsqu'elle se trouva placée entre les devoirs de la piété filiale et ceux de l'amour conjugal, son énergie fut paralysée par la trop grande sensibilité et délicatesse de son âme... D'ailleurs, peu expansive, la jeune impératrice était peu connue; elle fut peu aimée. On la respectait, mais elle n'inspira ni enthousiasme, ni dévouement. Il lui manquait pour plaire aux Français les grâces de Joséphine, et cette bienveillance active, animée, qui répandait sa bienfaisante et heureuse influence sur toutes les classes de la société, sur tous les points de l'empire. Marie-Louise, se conformant aux désirs de son époux, n'était connue, admirée et chérie que du petit nombre de personnes qui la voyaient journellement.

L'Autriche l'avait, dit-on, donnée à la France pour endormir le lion... Ce moyen lui réussit, non par le sommeil du lion, mais en lui aliénant le cœur de la moitié des Français et en le rendant trop confiant dans ses nouveaux liens de famille.

Bonaparte, bien qu'en général il affectât d'attacher peu d'importance à l'opinion des femmes, reconnaissait toute leur influence. Et lui, qui méprisait tout, parut même la craindre : on sait qu'il chercha à s'attacher madame de Genlis, et qu'effrayé du génie d'une autre femme célèbre, il l'exila; victime du despotisme, madame de Staël le peignit avec son pinceau vigoureux et le fit

haïr (1). Bonaparte avait raison de craindre l'influence des femmes; car n'est-ce pas cette influence qui a précipité sa chute? Ne sont-ce pas les plaintes des épouses restées trop long-temps dans le veuvage, qui refroidirent cette passion guerrière si naturelle aux Français? Ne sont-ce

(1) Deux femmes célèbres eurent une grande influence sur cette époque, madame de Staël et madame de Krudner. Madame de Staël, amie du roi de Suède, contribua puissamment, dit-on, à le détacher de la cause de Napoléon; sans doute ses motifs furent purs, ses intentions louables, car dès lors elle exprima dans un de ses ouvrages les sentimens pénibles, amers, qu'elle éprouvait en voyant les armées étrangères sur le sol français qu'elle aimait comme sa patrie. Madame de Krudner, cette prophétesse de nos jours, semblait en effet un envoyé du ciel, paré de tous ses dons; beauté, grâces, éloquence, une âme généreuse, un cœur de flamme, la rendaient bien propre à accomplir cette mission qu'elle croyait avoir reçue de Dieu. Elle ne voulut pas tromper, mais se trompait elle-même, et c'est parce qu'elle était de bonne foi qu'elle fit tant de prosélytes et qu'elle eut une si grande part à l'acte qui eut tant d'influence sur les destinées de l'Europe!... Madame de Krudner, placée au milieu des avantages du rang et de la fortune, belle, sensible, était destinée à plaire et à jouir; mais son imagination exaltée lui créait une plus belle gloire; elle rêvait la perfection et le bonheur du genre humain, et voulait réaliser ce rêve d'une belle âme.... Elle commença sa mission en consolant les pauvres, les malheureux, et en répandant d'abondantes aumônes, tandis que sa voix éloquente effrayait les puissans de la terre qui la persécutèrent... Elle ne se rebuta point; elle avait prédit la chute de Napoléon, et, lorsque

pas les cris maternels qui, retentissant d'un bout de la France à l'autre, ont appelé vengeance sur tant de sang répandu et glacé dans les plaines du nord? Oui, ce sont les femmes qui, plus avides de bonheur que les hommes, demandaient avec

---

cet oracle fut accompli, elle vint à Paris en même temps que les souverains alliés pour tenter la révolution religieuse qu'elle méditait, ne doutant pas d'être secondée par l'empereur de Russie. « Alexandre, disait-elle, a reçu » mission de réédifier ce que Napoléon avait reçu mission » de détruire; Alexandre est l'ange blanc de l'Europe et » du monde, Napoléon en est l'ange noir. » On attribue à l'ascendant que la charmante prophétesse avait pris sur l'esprit naturellement religieux et bienfaisant d'Alexandre, la modération que montra ce prince dans les transactions qui se firent alors avec la France. Madame de Krudner tenait des conférences mystiques où se rendaient les souverains alliés; et son crédit politique, établi déjà en 1814, augmenta beaucoup lorsque l'année 1815 vit s'accomplir les malheurs que, selon ses prophéties, l'ange noir devait susciter. « On a même fait honneur à madame de Krudner, » dit M. Alph. Rabbe *, de l'idée de la Sainte-Alliance; et » il est vrai qu'elle avait rêvé l'union des rois, mais dans » l'intérêt universel des peuples. Elle voulait christianiser » le monde selon les principes de l'Église primitive; elle » voulait la paix universelle, et ne voyait d'autres moyens » d'y parvenir que par l'alliance des puissances du siècle » cimentée par la religion. Selon d'autres personnes, c'est » au sortir d'un entretien où cette femme extraordinaire » épanchait son âme avec une éloquence admirable, que » l'empereur Alexandre, saisi d'un transport religieux et » philanthropique, enfanta ce projet. »

* *Histoire d'Alexandre*, tome II.

instance et la paix et les Bourbons; elles pressentaient que sous le règne d'un petit-fils de Henri il y aurait gloire et plaisir pour elles. Et, comme au temps de saint Louis, ne voyons-nous pas revivre aujourd'hui dans la famille royale l'exemple de toutes les vertus et de la plus parfaite union? Deux princesses, l'amour de la France et l'honneur de notre sexe, nous rappellent les traits sublimes et touchans du caractère de l'illustre Blanche et de l'aimable Marguerite. Il n'est point d'institutions utiles et bienfaisantes qui n'aient été créées, perfectionnées et encouragées par ces deux princesses. Leurs noms sont à la fois bénis et des pauvres qu'elles soulagent, et des affligés qu'elles consolent, et des orphelins qu'elles soignent, et des jeunes filles qu'elles font instruire dans la religion. Par leur goût, leurs éloges, leurs récompenses, elles enflamment le peintre, le poète, et servent d'encouragement à tous les arts, à toutes les industries.

Comme vers l'étoile qui dirige le voyageur, c'est sur de si beaux modèles que les femmes doivent élever leurs regards pour contempler les qualités qu'on vénère, la bonté et les grâces qu'on adore. Elles peuvent se placer sous cette bienfaisante influence pour obtenir à leur tour, et dans les rangs divers qu'elles occupent, une influence qui donne le bonheur à leur famille et fasse concourir ainsi chacune en particulier à l'amélioration générale des mœurs.

CHAPITRE IX.

Espagnoles.

Ce n'est pas seulement dans les annales chevaleresques de l'Espagne que l'on reconnaît l'influence des femmes; déjà on la découvre dans ces premières annales de l'Ibérie, où les mœurs patriarcales et l'amour de la liberté produisirent de belles vertus et des traits remarquables d'héroïsme et de courage. C'est alors qu'on vit les femmes de Salamanque combattre les Carthaginois, et par leur adresse, leur valeur, les obliger d'accorder aux habitans une capitulation honorable.

Au siége de Sagonte qui rappelle des souvenirs si grands et si douloureux, les femmes, non moins héroïques que les hommes, poussèrent si loin l'horreur de la servitude, que les mères tuaient leurs enfans, les jetaient dans les flammes et s'y précipitaient après eux pour ne laisser que des cendres à leurs ennemis. A Astupa l'on vit se renouveler cette sublime et épouvantable tragédie; dans le territoire de Brancar les femmes déployèrent la même énergie; et au siége d'Iliturgie elles combattirent sur les remparts comme de vail-

laus soldats habitués à affronter la mort et à la donner.

Les deux plus célèbres conquérans de l'Espagne, Annibal et Scipion, après avoir trouvé dans les femmes les plus intrépides défenseurs des libertés de leur pays, ne parvinrent à le soumettre qu'en les désarmant par l'amour et la générosité : Annibal touche le cœur de la princesse Himilée, obtient sa main; et les vertus, la naissance illustre, les immenses richesses de son épouse assurent sa puissance en Espagne et lui gagnent l'affection de ses habitans. On amène à Scipion une noble et belle captive; au lieu du déshonneur et de l'esclavage, elle trouve sous la tente du jeune vainqueur la douce et sage protection d'un père et tous les égards dus au malheur, à l'innocence, à la beauté. Rendue à Lucius son futur époux, elle fait passer dans l'âme de son amant la reconnaissance, l'admiration qu'elle éprouve pour son généreux bienfaiteur; et le prince celtibérien dans son enthousiasme proclame qu'un homme d'une vertu plus qu'humaine ou plutôt qu'un Dieu marchait à la tête des Romains; alors tous les chefs de sa nation, l'une des plus puissantes de l'Espagne, viennent en foule offrir à Scipion les places qu'ils commandent, leurs richesses et leurs soldats.

A toutes les époques d'invasion les femmes espagnoles se servirent de leur ascendant pour adoucir ou subjuguer les vainqueurs de leur patrie, principalement dans l'Andalousie, où leurs talens, leurs

grâces et leur coquetterie, étaient et sont encore plus redoutables qu'ailleurs. « C'est là que se font » remarquer les Majas : ces femmes ont un air dé- » gagé, une tournure aisée, une démarche leste, » un œil vif, attrayant, animé, un sourire fin, » agréable, une taille svelte, une chaussure re- » cherchée, un costume élégant et léger, des » grâces variées, un son de voix cadencé, une ama- » bilité naturelle, des gestes expressifs; habiles » dans l'art de séduire, elles connaissent tous les » moyens de réussir; elles les emploient avec adresse » et le plus souvent avec succès. Déjà sous les Ro- » mains les jeunes Andalouses attiraient la foule » et les applaudissemens par leurs danses sur les » théâtres de Rome; elles y captivaient le cœur des » consuls, des tribuns, les préteurs, des séna- » teurs, sur lesquels elles exerçaient un empire » absolu (1). »

Tandis que ces belles et séduisantes Andalouses faisaient ainsi tomber les Romains dans leurs chaînes, les femmes de la Biscaye, laborieuses, de mœurs sévères, sans besoins, sans luxe, sans dé- sirs, vaillantes et robustes comme leurs maris (2),

---

(1) *Voyage en Espagne*, par M. Alexandre de La- borde.

(2) Aujourd'hui elles se distinguent encore par les mêmes qualités. « Tantôt, dit M. de Salvandy, tantôt passe au- » près de vous en chantant la fille du Basque aux grands » yeux noirs, à la taille légère : les pieds nus, la tête

s'aidaient à défendre l'entrée de leurs montagnes; et, en présence du reste de l'Espagne soumise, les sauvages et braves habitans de cette contrée, n'ayant d'autre passion que celle de la liberté, parvinrent à la conserver jusqu'au temps d'Auguste. Sous la domination des Romains, les Espagnols goûtèrent quatre siècles de paix pendant lesquels ils conservèrent les goûts simples de la vie champêtre unis au goût des sciences et des arts qu'ils cultivèrent avec succès. Ils avaient adopté le culte de leurs vainqueurs, et les femmes, comme à Rome, furent revêtues de dignités sacerdotales et ajoutèrent encore l'influence que donnent ces dignités à l'influence déjà si grande qu elles avaient acquise en défendant leur patrie, et à celle qu'elles obtenaient sans cesse par leur beauté et leurs talens.

Quand les Goths vinrent régner et établir leur religion dans ces contrées, en étendre par leurs armes la puissance et la gloire, ils y furent amenés par l'ascendant de Placidie sur Ataulphe leur roi. Cette princesse, pour éloigner ce peuple belliqueux de sa patrie, avait décidé son époux à rece-

---

» chargée d'un fardeau que ne porteraient pas les hommes
» de nos villes, elle fuit comme la flèche à travers les sen-
» tiers escarpés, et travaille, dans sa course rapide, le gilet
» de dix couleurs dont elle parera son vieux père. »

(*Alonzo ou l'Espagne*, liv. V, chap. 1er.)

voir des Romains un établissement dans l'Espagne en échange de celui qu'il s'était formé dans la Gaule.

Amalaric épouse la fille de l'illustre Clotilde, aussi pieuse, aussi zélée que sa mère, mais bien moins heureuse, car, loin de convertir son époux, arien passionné comme tous les Goths, elle en fut horriblement persécutée pour sa religion. Ses grâces touchantes et ses vertus ne pouvaient adoucir ce roi barbare; et aucune douleur, aucun genre de tourment ne purent ébranler la foi de l'héroïque chrétienne. Après avoir long-temps souffert avec une admirable patience, voyant chaque jour sa vie en danger, elle se décide enfin à appeler ses frères à son secours. Elle leur envoie un mouchoir teint du sang de ses blessures qui attestent la cruauté de son époux. Aussitôt les quatre princes français rassemblent une puissante armée; Childebert la commande en personne; il va en Espagne combattre, vaincre Amalaric, venger, délivrer sa sœur, et revient en France couvert de gloire et chargé de riches dépouilles.

Ingonde, également belle, également attachée à sa religion, convertit au christianisme son époux Herminegilde, fils aîné du grand et puissant Leuvigild; mais ce roi arien, poussé par les instigations de sa femme, belle-mère et veritable marâtre de ses enfans, fit périr l'héritier de son trône dans la crainte qu'il n'établît le catholicisme dans ses États. Et les Français, pour venger l'époux de leur princesse, déclarent de nouveau la guerre à l'Espagne.

Si ces princesses par leur zèle religieux et leurs grandes infortunes attirèrent sur l'Espagne des maux vengeurs, leurs vertus, leur héroïsme, en faisant admirer la pureté et la force d'âme que l'on puise dans notre sainte religion, contribuèrent à abattre l'arianisme et à le faire tomber dans le mépris.

Mais ce n'était pas encore le moment du triomphe de l'Évangile en Espagne, ni le moment de la régénération de ses habitans, qui avaient pris successivement les mœurs, les habitudes, les vices de leurs vainqueurs. Les Goths eux-mêmes, amollis par la douceur du climat, par le luxe et la volupté, n'étaient plus que l'ombre des vainqueurs de Rome; et leur empire, déjà moins puissant, fut ébranlé jusque dans ses fondemens par les vices de Witiza et de ses maîtresses : enseveli dans la débauche, et non content d'avoir plusieurs femmes dont chacune étalait le luxe et l'orgueil d'une reine, ce monarque fit encore une loi qui donnait cette licence à ses sujets et même aux ecclésiastiques. Pour posséder seul la femme de son frère dont il était amoureux, il n'hésita point à commettre un fratricide. Les crimes et l'exemple corrupteur de ce souverain, trop fidèlement imités, dépravèrent la nation, l'affaiblirent par des guerres intestines et la rendirent méprisable au dehors. Enfin la ruine de l'Espagne dégénérée s'accomplit sous Rodrigue, successeur de Witiza : ce roi voluptueux, sans frein dans ses

passions, sans modération dans son luxe, sans respect pour les femmes, déshonora la belle Cava qui vivait près de son épouse Égilone, selon la coutume qui existait alors d'élever dans le palais des rois les enfans des grands du royaume; mais imbue de principes vertueux, douée de toute la délicatesse de son sexe, cette jeune personne écrit à son père pour se plaindre de l'indigne outrage qu'elle vient de recevoir. Le comte Julien, transporté de fureur, et sans calculer les suites de sa vengeance, appelle les Maures dans sa patrie... Vainement Rodrigue implore le secours des nobles; la plupart, également offensés comme pères, comme époux, abandonnent sa cause. Il ne trouve autour de lui ni dévouement ni soutien, et marche au combat comme il avait vécu, dans l'attirail d'un roi efféminé et fastueux. « Combien » Alaric eût rougit, dit un historien (1), s'il eût » vu cet indigne successeur couronné d'un dia- » dème de perles, embarrassé dans les longs plis » d'une robe brodée d'or et de soie, et à demi » couché sur un char d'ivoire! »

Aussi sa défaite fut-elle complète. L'empire des Goths fut détruit, et la plus belle partie de l'Espagne tomba au pouvoir des Musulmans.

Ces Africains féroces, dont la religion ôte aux femmes leurs vertus et leurs droits, se distin-

---

(1) Gibbon.

guèrent en Espagne par leur galanterie. Sans doute qu'ils durent ce caractère autant à la beauté voluptueuse du climat qu'à la beauté non moins voluptueuse et ravissante des femmes. Ces prestiges réunis adoucirent tellement les mœurs et les habitudes des Maures, qu'ils y furent les amans les plus passionnés, les plus tendres, les plus soumis. Les femmes, d'esclaves qu'elles étaient par les lois, devenaient souveraines absolues quand elles étaient aimées. Pour leur plaire ils cherchaient la gloire; ils tâchaient mutuellement de se surpasser par leurs exploits et les fêtes les plus magnifiques. « Dans le même temps un Maure » coupait des têtes qu'il attachait en triomphe à » l'arçon de sa selle, écrivait des lettres galantes » et passionnées à sa maîtresse, prodiguait pour » elle ses trésors, sa vie, et, couvert de la poussière » et du sang des combats, donnait des fêtes où » brillaient son goût, la magnificence, l'éclat et » l'amour (1). »

Les femmes de Grenade surtout méritaient d'inspirer tant d'amour; elles étaient et sont encore les plus séduisantes de l'univers : beaux cheveux, belles dents, bouche vermeille et caressante, taille svelte et bien prise, leur beauté reçoit encore son principal charme de leurs grâces et de leur gentillesse; elles déploient dans leur

---

(1) Florian, *Essai sur les Maures.*

démarche, dans leurs danses, dans tous leurs mouvemens, une mollesse gracieuse, une nonchalance légère. Leur conversation est vive, piquante; et leur esprit fin, pénétrant, s'exprime sans cesse par des saillies ou des mots pleins de sens. Leur habillement, comme celui des Turques et des Persanes, consistait en une longue tunique de lin, serrée par une ceinture, un doliman à manches étroites, de grands caleçons et des pantoufles; les étoffes qui les composaient étaient fines, rayées, brodées d'or, d'argent, et semées de pierreries. Leurs cheveux tressés flottaient sur leurs épaules; un petit bonnet fort riche soutenait sur leur tête un voile brodé qui tombait jusqu'aux genoux (1).

Le mahométisme ne laissait à ces femmes que l'empire de l'amour; elles l'ont rendu brillant, elles l'ont embelli de toutes les qualités qu'on leur permettait de déployer. Mais la facilité des mœurs, si rarement compatible avec les vertus et les talens, est cause sans doute qu'elles n'ont acquis de célébrité que par les passions romanesques qu'elles inspiraient, par les fêtes et les tournois dont elles furent l'objet, par les palais et les villes que les califes puissans firent bâtir pour elles. Tel Abdérame, si grand dans les combats, en politique et jusque dans ses amours : pour immortaliser la

(1) *Ibid.*

belle esclave qu'il aimait, il fonda près de Cordoue une ville magnifique à laquelle il donna le nom de sa maîtresse, et dont la principale porte était décorée de sa statue.

Les femmes dont la condition et les qualités ne furent point restreintes par les lois du Coran et par la vie du sérail, donnèrent beaucoup plus d'étendue à leur influence : comme souveraines, comme épouses, comme mères, comme femmes aimables, indépendantes et courageuses, elles ont contribué aux différentes révolutions de ces contrées, aux divers changemens apportés dans les mœurs et dans la société. Si l'honneur outragé d'une jeune fille fut cause de l'établissement des Maures en Espagne, depuis cette époque jusqu'à leur expulsion, ils n'eurent pas d'ennemis plus constans et plus dangereux que les femmes. Ils furent subjugués par leur beauté, battus par leurs armes, repoussés par leur valeur, et Isabelle de Castille mit fin à leur empire.

La veuve de Rodrigue, la belle Egilone, prisonnière des Maures, triompha par ses charmes du vainqueur de son époux. Abdalasis, pour mériter son cœur, ambitionna une couronne; il l'obtint et la paya de sa vie. Son titre de roi souleva contre lui les Musulmans qu'il commandait, et il fut assassiné.

L'un de ces passionnés Africains, amoureux de la sœur de l'illustre Pélage, l'enlève et la force de lui donner sa main. Cet outrage redouble la haine

implacable et terrible de ce héros contre les ennemis de sa patrie; il les battit à la tête de ses braves montagnards, et conserva l'indépendance d'une portion de l'Espagne.

Sa fille Ormisinde, mariée à Alphonse Ier, n'hérita pas seulement du royaume des Asturies fondé par son père, elle hérita encore de ses sentimens patriotiques, et les transmit à sa noble race qui régna si long-temps avec gloire sur ce pays.

Ce fut son fils, Alphonse-le-Chaste, qui le premier refusa le honteux tribut de cent jeunes filles qu'on devait livrer chaque année aux Musulmans. Pour l'obliger à le payer, ils vinrent l'attaquer avec des forces innombrables dont il triompha.

Ramire combattit également pour cette généreuse cause, et affranchit à jamais sa patrie de cet indigne tribut.

Dona Sancha se rendit célèbre par son dévouement conjugal, patriotique et maternel : deux fois elle brave tous les périls, surmonte tous les obstacles pour briser les fers de son époux, et la dernière fois reste prisonnière à sa place. Rendue à la liberté, les regards et les vœux de cet illustre rejeton de Pélage se fixent sur les intérêts de son pays alors ravagé par les Maures. Elle vend ses bijoux, engage ses terres, et, sans surcharger son peuple d'impôts, lève une puissante armée qu'elle offre à son époux pour marcher contre eux. Ferdinand répond à ses généreux désirs ; il bat, repousse les infidèles, reprend les forteresses tom-

bées en leur pouvoir, et rétablit la paix dans les provinces qu'ils dévastaient. Aussi excellente mère que tendre épouse, dona Sancha avait sur tous ses enfans une grande influence, et tant qu'elle vécut, elle fit régner entre eux la plus parfaite harmonie; ce ne fut qu'à sa mort que les passions de don Sanche éclatèrent et portèrent le feu de la discorde dans ses Etats. Mais elle avait laissé une fille, digne héritière de ses sentimens et de son génie, qui opposa toute la prudence, toute l'énergie de sa mère à l'ambition de don Sanche, tandis qu'elle fut la plus tendre, la plus généreuse des sœurs pour Alphonse injustement dépouillé par son frère du royaume de Léon : pendant l'exil de ce jeune prince, elle veille sur ses intérêts, lui conserve l'affection de ses sujets et saisit si habilement les circonstances, qu'elle parvient à le rétablir sur son trône. C'est ainsi que la sagesse et l'habileté d'une femme préparèrent le règne glorieux d'Alphonse-le-Brave. Ce prince ne méconnut point les services de sa sœur; il les paya du respect et de la tendresse d'un fils. Sa femme, la pieuse Constance, n'eut pas moins d'influence sur ce beau règne, en travaillant avec zèle à la réformation des mœurs, principalement de celles du clergé.

Dona Thérésa, pendant la minorité de son fils Ramire III, se distingua par une prudence et une vigueur peu communes : elle repoussa les Normands, détruisit leur flotte, fit régner la paix dans l'intérieur, et contint si bien les passions de son fils,

que ses sujets ne connurent l'incapacité de ce prince que quand il se fut affranchi de l'influence de sa mère. Alors, sous l'empire de sa femme et de ses maîtresses, qui n'étaient animées que par l'intérêt personnel, il se fit haïr et mépriser.

Plus heureuse, Elvire, mère et tutrice d'Alphonse, fit bénir son règne, et parvint à faire naître, à fortifier dans le cœur de son fils les vertus d'où dépendent la sécurité, le bonheur du peuple; et Alphonse répondit en tout aux désirs d'une mère aussi sage que dévouée. Il travailla constamment et avec succès pour la gloire et la prospérité de son royaume.

Autant ces femmes, qui joignaient à un mâle génie la tendre piété et les vertus de leur sexe, firent de bien à leur patrie, autant Ulraque, qui en fut l'opprobre par ses mœurs, y causa de maux. Cette reine, douée d'un esprit supérieur, avait une ambition sans mesure et tous les vices d'une femme galante. Ces passions éteignirent en elle les sentimens d'épouse, de mère, et lui firent oublier les devoirs d'une souveraine. Ne voulant point partager le pouvoir avec son époux, ni reconnaître les droits de son fils, les royaumes de Castille et de Léon furent en proie à des factions rivales qui, pendant dix ans, livrèrent ces contrées à toutes les horreurs de la guerre civile.

Mais que de bien ne fit pas dans ces mêmes Etats l'illustre Bérengère, reine de Léon et régente de Castille! « Il serait difficile, dit le plus célèbre

» historien de l'Espagne (1), il serait difficile d'ex-
» primer les rares vertus de cette princesse, sa pru-
» dence dans le maniement des affaires, sa piété
» envers Dieu, la pureté de sa foi, son zèle pour
» la religion et la justice, la protection dont elle
» honorait les gens de bien et les savans, sa fer-
» meté à punir les méchans, son application à
» maintenir le royaume en paix, son adresse à te-
» nir dans le devoir et le respect les seigneurs ca-
» pables de brouiller l'Etat, son attention merveil-
» leuse à veiller sur l'éducation du roi son frère.
» Une si grande princesse réparait en quelque sorte
» la perte du roi son père. »

Et cette reine, dont les grandes qualités, les immenses richesses étaient toutes employées à la gloire et au bien de ses sujets, cette reine, douée de la modestie la plus rare, de la modération la plus parfaite, n'hésita pas à se défaire de la régence en faveur des seigneurs de Lara, aussitôt que d'adroits envieux l'eurent persuadée qu'ils auraient plus de force pour gouverner. A la mort de son frère on lui donna la couronne, mais elle ne tarda pas à la placer elle-même sur la tête de son fils. Comme sa sœur, l'illustre Blanche, qui donna à la France le plus grand, le plus sage, le plus vénéré de ses rois, Bérengère forma son fils Ferdinand à toutes les vertus, pour qu'il donnât à

(1) Mariana.

l'Espagne toutes les prospérités, toutes les gloires qui en découlent.

C'est dans ce temps que l'esprit de chevalerie existait dans toute sa pureté, dans sa plus grande vigueur : « L'amour, l'honneur et la religion semblaient alors se disputer les belles actions, et se » surpasser pour les produire. Plus délicats et plus » désintéressés qu'aucun autre peuple, les Espa» gnols regardaient le courage comme le seul mé» rite, et les succès auprès des femmes comme le » seul but ou la seule récompense digne du cou» rage. C'est dans ce temps qu'on vit deux amans » expirer ensemble du bonheur de se revoir après » trois ans d'absence, et du regret de se séparer... » Deux autres se précipitèrent du haut d'un ro» cher pour ne pas se survivre l'un à l'autre (1). »

C'est dans ce temps si brillant de la chevalerie que la belle et célèbre Bérengère, se trouvant assiégée par les Maures dans le château d'Azéca, leur fit dire qu'il était indigne à des chevaliers de venir attaquer une femme, tandis qu'ils pouvaient aller à Oréja se signaler contre un roi. A peine ont-ils reçu ce message, que les Maures n'hésitent point à lever le siége, ne demandant pour toute condition que *l'honneur de voir la reine*; et ils défilent lentement, la lance baissée et le regard levé vers la tour

---

(1) *Voyage en Espagne*, par M. Alexandre de Laborde.

où paraît Bérengère, glorieux et satisfaits d'avoir contemplé sa ravissante beauté.

A cette époque, quand les Espagnols et les Maures suspendaient leurs armes meurtrières, il s'élevait entre eux une autre espèce de lutte, celle de la galanterie : et de toute part on célébrait des jeux, des fêtes, des tournois, dont les victoires de part et d'autre servaient toujours à la gloire des femmes et à étendre leur empire. Mais alors les femmes méritaient le culte dont elles étaient l'objet autant par leurs vertus que par leurs charmes, et surpassaient encore les hommes par leurs généreux sentimens. Ainsi l'on vit deux princesses, Sancha et Dulcia, céder volontairement à leur frère Ferdinand le royaume de Léon qu'elles avaient hérité de leur père. La réunion de ce royaume avec celui de Castille prépara la grandeur future de l'Espagne. Combien les femmes n'ont-elles donc pas contribué à ce beau règne de saint Ferdinand, puisque c'est à la piété et la prudence de sa mère, à la modération et à la générosité de ses sœurs, à l'amour et aux vertus de son épouse qu'il dut sa sagesse, sa gloire, sa puissance, son bonheur et celui de ses sujets!

Dans le même temps brillait en Aragon la reine Yolande. On la voyait dans les guerres contre les Maures accompagner son époux à cheval, faire l'admiration des troupes par son intrépidité et ses grâces. Ce fut elle qui, par son esprit conciliateur, rétablit la paix entre le roi d'Aragon et l'in-

fant de Castille, qui étaient en guerre. Mais sa douceur et ses vertus ne purent contre-balancer la funeste influence de Thérésa-Vidaura, maîtresse de son époux, ni empêcher les maux sans nombre qui en furent le résultat.

Remarquons toutefois que cette Thérésa n'est qu'une exception à l'honorable et glorieuse influence qu'exerçaient alors les femmes espagnoles. Dans le royaume d'Aragon la reine Blanche donnait l'exemple de la plus éminente piété. Dans le royaume de Castille Marie de Molina, épouse chérie de Sanche, ne fut pas seulement un modèle de tendresse conjugale et d'amour maternel, elle fut encore le modèle des veuves et des reines. Au milieu des guerres suscitées après la mort de don Sanche par l'ambition des rois voisins, elle refuse avec indignation l'offre de se remarier avec un prince d'Aragon pour conserver la couronne. *Une vie innocente et pure*, répondit-elle, *nous sera d'un plus grand secours que le moyen lâche que vous me proposez.* En effet, dirigée par ses généreux sentimens, que de grandes et belles choses n'a-t-elle pas accomplies! Ces sentimens et l'esprit de paix qui ne cessèrent jamais de l'animer, lui firent remettre la puissance au prince Henri pour éviter la guerre civile. Mais, lorsqu'elle vit ce prince compromettre la gloire et les intérêts de l'État, terminer la guerre avec le roi de Grenade par un traité où il s'engageait, au nom du jeune roi, à remettre Tarifa entre les mains des Maures, elle protesta

hautement contre cette clause déshonorante; et pour réparer le mal elle reprit le pouvoir qui lui était offert à l'unanimité. Ce traité fut annulé, la guerre recommença; et ses armées reprirent leur supériorité sur les infidèles, qui furent repoussés des murs de Jaën. Dans ses démêlés avec le roi de Portugal et celui d'Aragon, elle montra la même habileté, la même grandeur d'âme: elle força ce dernier à rendre toutes ses conquêtes et à renouveler son serment de fidélité; puis elle prit elle-même le commandement de ses troupes contre le roi de Portugal, et revint triomphante au milieu des États assemblés à Valladolid, où d'une voix unanime et spontanée elle fut proclamée *mère de la patrie*.

Son fils, Ferdinand III, sans avoir le génie de sa mère, hérita de ses sentimens de justice, de clémence; et son petit-fils Alphonse, qu'elle avait élevé, se montra digne de ses soins. Ce fut après saint Ferdinand celui des rois de Castille qui eut le plus de droits à l'admiration de la postérité. Malheureusement l'épouse d'Alphonse, de mœurs dépravées et cruelles, en éloignant d'elle ce roi, fut cause qu'il s'attacha uniquement et avec passion à la belle Léonora de Gusman. De là tant de crimes et de dissensions suivis d'une révolution qui renversa l'héritier légitime du trône pour y placer le fils d'une maîtresse.

Cet héritier légitime était Pierre-le-Cruel, qui avait puisé sous l'influence maternelle tous les

vices, toutes les passions qui rendirent sa mère malheureuse et méprisable. Sous cette influence il fait périr Léonora ainsi que ses enfans. Un seul, Henri Transtamare, échappe à sa barbarie pour devenir à son tour le vengeur de sa mère. Pierre obtient la main de Blanche de Bourbon; mais marié secrètement avec Marie de Padille qui avait sur lui un empire absolu, il éloigne aussitôt la jeune reine, l'abreuve d'humiliations, de douleurs; et, parce que le peuple l'admire, s'intéresse à son sort, crie hautement contre la maîtresse qui le subjugue, il condamne Blanche à une étroite captivité, croyant faire oublier ses charmes, ses malheurs et ses vertus. Enfin, au mépris de tout ce qu'il y a de plus sacré, un troisième hymen l'unit encore à Jeanne de Castro, qu'il avait égarée par l'ambition et qu'il abandonne dès le lendemain, satisfait d'avoir terni une réputation sans tache, d'avoir bouleversé une vie jusqu'alors paisible et honorée. Mais, pour venger sa sœur, Ferdinand de Castro se place à la tête des mécontens et allume la guerre civile; tandis qu'une autre guerre, plus terrible encore, se prépare pour venger Blanche de Bourbon dont son barbare époux n'avait terminé les maux qu'en la faisant mourir... Les Français, commandés par le brave Duguesclin, viennent punir cet horrible attentat; et secondés par la haine de la nation, secondés par Henri Transtamare qu'anime le double motif de venger sa famille et de conquérir

un trône, ils enlèvent au tyran et la couronne et la vie.

Après son avènement au trône, Henri Transtamare, pour légitimer ses droits, s'efforca d'acquérir l'amour de ses sujets, de rendre la paix à l'Espagne, de faire refleurir l'agriculture, les arts et les sciences. Dans ces nobles travaux, il fut puissamment secondé par sa femme, d'une vertu éminente, et dont l'active charité lui mérita le nom de *mère des pauvres*.

Sous ce règne on voit l'héroïsme des femmes reparaître dans tout son éclat : les Anglais viennent attaquer la ville d'Afaro en Castille; ils croient être sûrs de s'en rendre maîtres, la garnison ayant eu l'imprudence de s'en éloigner; mais les femmes courent fermer les barrières et s'y précipitent avec une contenance si ferme, si intrépide, que les assaillans n'osent risquer l'assaut, et se retirent en s'écriant : *voilà de braves femmes!*

L'ambition d'une reine et son influence maternelle viennent jeter de nouveaux troubles en Espagne : Catherine, veuve de Ferdinand, s'empare de la régence, élève son fils Alphonse dans l'oisiveté, dans l'éloignement des affaires et des grands de sa cour, pour garder plus long-temps le pouvoir en rendant le jeune prince incapable de gouverner. Cette misérable politique produisit des fruits amers : Alphonse sur le trône fut le plus faible des rois; et, tout-à-fait inhabile à tenir les rênes de l'État, il les abandonna entre les mains

d'indignes ministres, de lâches courtisans dont il fut l'esclave et son peuple la victime.

Sous Henri III, Jeanne de Portugal son épouse et ses maîtresses se partageaient le pouvoir, et le divisaient en autant de partis rivaux. Sous l'influence de ces femmes également sans mœurs et sans vertus, la cour offrit le spectacle de la dépravation la plus complète. Des cabales, des intrigues en furent la conséquence; et la reine, par son indigne conduite, fit soupçonner la légitimité de sa fille. De là tous les maux qui accablèrent cette vertueuse princesse; de là les troubles, les dissensions qui s'élevèrent pour la succession de la couronne dont Jeanne fut exclue en faveur de sa tante Isabelle.

Cette reine célèbre fut portée au trône de Castille par l'amour du peuple; et son heureuse union avec Ferdinand, légitime héritier de la couronne d'Aragon, réunit dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne. Isabelle, qui eut une si grande influence sur les événemens les plus mémorables de son siècle, unissait aux qualités d'un grand homme les qualités aimables de son sexe. Elle embellissait le rang suprême par l'esprit, la beauté, et savait allier la sévérité des mœurs à l'attrait des plaisirs. Aussi habile à manier les rênes de l'État qu'à conduire une armée, elle savait inspirer la confiance, exciter la valeur, profiter des circonstances, vaincre les difficultés, et atteindre son but par la marche d'un héros ou l'a-

dresse d'un profond politique. C'est ainsi qu'Isabelle parvint à élever si haut la gloire, la prospérité de sa patrie et l'héroïsme de ses habitans. C'est ainsi qu'elle parvint à triompher des Maures; et, par la prise de Grenade (1), superbe et délicieuse résidence des califes, elle mit fin à l'empire des infidèles qui depuis près de huit siècles pesait sur l'Espagne. Ce qui rend encore la mémoire d'Isabelle impérissable, c'est qu'elle se trouve attachée à celle de l'illustre Colomb. Entre tous les souverains auxquels il s'adressa, seule elle ne le rebuta point, ne traita pas ses projets de chimères; seule elle en comprit la grandeur et l'utilité; seule enfin elle lui donna les moyens de les mettre à exécution. Si la découverte de l'Amérique peut être regardée comme un immense bienfait, si le grand homme à qui on la doit mérite reconnaissance et gloire, laissons en prendre une part à Isabelle. Que la noble protectrice de Colomb efface le souvenir de celle qui, par la plus funeste imprévoyance, établit l'inquisition dans ses États. Toutefois rappelons-nous que, quand elle créa cet

---

(1) Boabdil, roi lâche et cruel, voyant que les braves habitans de Grenade voulaient s'ensevelir sous les ruines de cette ville, fut lui-même porter à Isabelle les cléfs de la forteresse. En s'éloignant il jeta un dernier regard sur Grenade et pleura. « *Mon fils,* lui dit sa mère, *vous avez raison de pleurer comme une femme un trône que vous n'avez su défendre comme un homme.* »

odieux tribunal, il n'avait pour but que d'arrêter les progrès du mahométisme, du judaïsme, et des hérésies qui faisaient alors tant de mal à l'Espagne.

La fille d'Isabelle hérita de l'amour des Espagnols pour sa mère; et cet amour prévalut sur tout : vainement son père essaya de lui disputer le trône; elle y fut placée par les vœux unanimes du peuple. La raison affaiblie de Jeanne n'avait point affaibli le respect qu'on lui portait. Lorsque la mort de son époux acheva de l'égarer, la plus tendre pitié se joignit aux sentimens qu'elle inspirait; et les grands talens de Ferdinand ne pouvaient contre-balancer l'ascendant de cette jeune et belle femme pleurant sur le cercueil de son époux, ne conservant de ses facultés morales que celle de la douleur. Ce spectacle exaltait l'attachement de ses sujets; ils demandaient à grands cris qu'on lui laissât la puissance, afin qu'elle ne perdît pas tous les biens à la fois. Mais son père, pour conserver la régence, la priva encore de la liberté... A la mort de Ferdinand on voulut replacer Jeanne sur le trône; et la dignité qu'elle mit à recevoir le serment prêté par les États, fit croire qu'il ne restait plus en elle aucune trace de folie, et que son fils Charles-Quint ne la retenait prisonnière que pour régner à sa place.

Les chefs de l'insurrection de Castille contre ce prince traitèrent toutes les affaires au nom de Jeanne. Les Castillans se livrèrent à la joie la plus

universelle en apprenant qu'elle consentait à prendre les rênes du gouvernement, et qu'elle avait dit à don Juan de Padille : *Songez à faire tout ce qu'il importe au bien public.* Une femme fut l'héroïne de cette insurrection mémorable qui avait pour but d'obtenir la réforme de plusieurs abus politiques et de fonder la liberté publique sur une base fixe : dona Maria, épouse de don Juan, animée par les mêmes sentimens et le même courage que lui, servit cette cause avec le même dévouement; et, après qu'il eut porté sa tête sur l'échafaud, seule elle soutint encore les espérances de son parti. Ses grandes qualités et ses malheurs fixaient l'admiration et l'intérêt des Castillans, sur lesquels elle avait une influence sans bornes; les royalistes firent en vain tous leurs efforts pour diminuer cette influence ou attirer dona Maria dans leur parti; rien ne put la séduire. Les intérêts de sa patrie à défendre, son époux à venger, lui donnaient une ardeur et une force qui ne se démentirent jamais, et qu'elle savait si bien communiquer aux habitans de Tolède, qu'à leur tête elle en soutint le siége pendant plusieurs mois. Alors même que ses ennemis furent parvenus à détacher de sa cause le plus grand nombre de ses partisans, son énergie ne l'abandonna point; et après la prise de la ville elle se retira dans la citadelle, où elle continua à se défendre par des prodiges de valeur.

Sous Philippe II on vit encore une jeune héroïne déployer une force et un courage au-dessus

de son sexe : les Anglais assiégeaient la Corogne, la garnison épuisée et sans espoir de secours était prête à capituler, lorsque Pita parvient à la ranimer par son énergie et son intrépidité; elle enflamme par ses discours ceux qui hésitent, retient par ses reproches et ses menaces ceux qui sont tentés de fuir; et s'élançant là où le danger lui paraît le plus imminent, elle y entraîne les moins courageux, repousse l'ennemi et le force à lever le siége.

Sous ce monarque toujours armé par l'ambition et le fanatisme, les Pays-Bas, pour s'affranchir de sa tyrannie, se soulevèrent contre lui. Il fallut toute l'influence des femmes qui gouvernaient ce pays, sinon pour en réparer les maux, du moins pour les adoucir : la sœur de Philippe, formée à l'école de ses deux illustres tantes Marguerite d'Autriche et Marie de Hongrie, qui gouvernèrent l'une et l'autre les Pays-Bas avec une sagesse remarquable, Marguerite, qui avait hérité et de leurs vertus et de leurs talens, se fit chérir des Flamands par sa bonté et sa modération. Noble médiatrice entre son frère et les protestans, elle fit tous ses efforts pour modérer son fanatisme et l'empêcher d'établir l'inquisition dans ce pays.

La fille de ce monarque, Isabelle-Claire-Eugénie, nommée par son père gouvernante des Pays-Bas, soutint la réputation de sagesse et d'habileté que les précédentes souveraines s'y étaient acquise. Cette princesse, d'une vertu sévère, cha-

ritable, généreuse, faisait régner autour d'elle la magnificence et les plaisirs, et répandait au loin ses bienfaits sur les pauvres, les malheureux. La sensibilité de son âme n'en excluait point le courage; et lorsque les provinces qu'elle gouvernait combattirent pour leur religion, leur liberté, on la vit s'armer pour défendre les intérêts qui lui avaient été confiés, passer en revue ses troupes, haranguer les soldats et les animer d'une ardeur telle, qu'ils volèrent au combat et triomphèrent des Hollandais.

Comment s'étonner de l'influence des femmes, lorsqu'elles se trouvent placées au milieu d'une nature riche, embaumée et riante, où constamment elles puisent ces doux alimens pour l'imagination et cet enthousiasme pour la patrie, qui les rendaient si pleines de séduction dans la vie ordinaire et si héroïques dans les combats? Comment s'étonner de cette galanterie des hommes qui dirigeait leurs actions, animait leurs pensées et leur faisait unir le nom d'une femme à toutes leurs entreprises, quand les femmes étaient réellement dignes d'un si beau rôle? Alors l'amour était un sentiment pur, exalté, profond; partout il produisait ces traits d'héroïsme et de constance qui de nos jours étonnent même dans les romans. Alors ce sentiment, loin de corrompre les cœurs, en était la sauvegarde; la femme était souveraine de son amant parce qu'elle était sans faiblesse; l'amant était fidèle pour mériter ou conserver son cœur.

Mais, déjà sous Philippe II on ne retrouve plus cette pompe, cette dignité qui rendaient le culte de l'amour religieux et tout puissant; cette passion n'était déjà plus qu'un jeu, un délire momentané dont les suites funestes troublèrent le règne de ce prince et ternirent sa mémoire plus encore que les bûchers qu'il fit élever pour les hérétiques. Indigné de trouver un rival dans Antonioz Perez, amant plus aimé que lui d'Anne Mendoza, princesse d'Éboli (à qui il ne manquait qu'un œil pour être d'une beauté parfaite), il le fait emprisonner sans égards pour les services qu'il lui a rendus; de là le soulèvement des habitans de Sarragosse contre cet acte de tyrannie; de là aussi le dévouement de la généreuse épouse de Perez, qui n'hésita point d'aller prendre les chaînes d'un mari infidèle pour le rendre à la liberté. Plus tard Philippe place sur son trône Élisabeth de France, jeune et belle princesse que son fils don Carlos devait épouser : les noirs soupçons germent dans son âme; il croit que l'amour unit encore les deux amans et qu'ils brûlent d'une flamme adultère; pour l'éteindre il n'hésite pas à verser le sang de son fils innocent...

Toutefois Philippe II, protecteur des sciences, des arts et des lettres, leur rendit un vif éclat; et les femmes, comme dans tous les temps où les lettres furent cultivées et encouragées en Espagne, obtinrent dans ce siècle de brillans succès. Déjà sous les Maures, Lafia de Séville se distingua dans

la poésie; Aïscha de Cordoue fut couronnée plusieurs fois par l'académie de cette ville; Marie Alphaisuli fut appelée *la Sapho de l'Espagne*.

On vit dans le quinzième siècle Isabelle de Rosères prêcher dans la grande église de Barcelone, venir à Rome sous Paul III, y convertir des juifs par son éloquence, et commenter avec éclat Jean Scott devant des cardinaux et des évêques.

Isabelle de Cordoue, qui savait le latin, le grec, l'hébreu, et qui avec de la beauté, un nom et des richesses eut encore la fantaisie d'être docteur, prit ses grades en théologie. Catherine Ribéra composa des poésies espagnoles, moitié dévotes et moitié tendres. Aloyia-Siegea de Tolède, plus célèbre encore que les trois autres, outre le latin, le grec, avait appris l'hébreu, l'arabe, le syriaque, et écrivit une lettre en ces cinq langues au pape Paul III. Elle fut ensuite appelée à la cour de Portugal, où elle composa plusieurs ouvrages (1).

Dans le seizième siècle, Félicienne Henriquez de Gusman traita les muses avec les grâces et la délicatesse propres à son sexe. Ange-Sigé de Tolède réunit au talent de la poésie celui d'exceller dans la musique sur laquelle elle écrivit (2).

---

(1) Thomas, *Essai sur le caractère et les mœurs des femmes*.

(2) Alexandre de Laborde, *Voyage en Espagne*.

« Les conquêtes que l'Espagne fit en Amérique » dépravèrent les mœurs; et celles qu'elle fit sur » le continent changèrent les usages et affaiblirent » le caractère national. A ces passions succédèrent » une multitude d'intrigues et de ruses où l'adresse » italienne se marquait plus que l'honneur et l'a- » mour castillans. Ce temps est parfaitement peint » dans les comédies de Lopez-de-Véga, de Moreto, » de Calderon, et dans les nouvelles de Cervantes. » De là les enlèvemens, les sérénades, les duègnes, » les jaloux, toutes choses dont il n'existe plus en » Espagne que le souvenir; l'amour semblait dégé- » nérer à mesure que la civilisation s'avançait; il » avait été une folie, il devenait un calcul (1). »

Ce sont les mœurs de cette époque, et non le véritable enthousiasme chevaleresque, que le génie de Cervantes a combattues si victorieusement avec l'arme du ridicule; non, ce n'est point le noble chevalier rival des Maures en galanterie et combattant contre eux pour sa religion, sa patrie et l'honneur du sexe, que ce célèbre écrivain a voulu attaquer; non, il ne s'est point armé contre cet enthousiasme désintéressé de l'amour qui toujours produisit de si grandes choses. Ah! Cervantes aurait bien plutôt travaillé à entretenir cette flamme active et vivifiante qui éleva si haut la gloire de l'Espagne, cette flamme qui animait don Ramire, le Cid, Ferdinand-le-Grand, Ferdinand-

(1) *Ibid.*

le-Saint, Gonsalve de Cordoue, qui fit la gloire de dona Sancha, de Chimène, d'Elvire, de Marie de Molina, de Bérengère, d'Isabelle! Ce que Cervantes a voulu détruire, ce sont les jaloux, les grilles, les enlèvemens, les duègnes, les chevaliers errans sans but et sans motifs; enfin, il a voulu détruire cette galanterie ridicule dont on trouve encore des traces au dix-septième siècle.... « Les amans (comme » l'observe Mme de Motteville pendant son séjour en » Espagne lors du mariage de Louis XIV avec l'in- » fante Marie-Thérèse), les amans près de leurs » belles pouvaient rester couverts, même en pré- » sence de la reine, parce qu'on les jugeait si at- » tentifs à voir leurs dames, si enivrés, si étourdis » de leurs charmes, qu'ils n'avaient point d'yeux » que pour elles, et ne voyaient rien de ce qui se pas- » sait devant eux!! (1) » Combien alors la galanterie française était supérieure à la galanterie espagnole qui avait servi à la former! Louis XIV en offrit le plus aimable modèle, lorsque, seul et sans suite, il se montre aux yeux de la nation qui la veille encore était son ennemie, galopant le chapeau à la main le long de la rivière pour suivre le bateau où était sa jeune et belle fiancée.

Toutefois, quelque dégénération dans les mœurs et les sentimens que causèrent en Espagne le luxe, les richesses et les conquêtes, l'influence des femmes fut diminuée et non pas détruite; elle

(1) *Mémoires de Mme de Motteville.*

continua à être salutaire ou nuisible, selon leurs vertus ou leurs vices.

Digne fille de Henri IV, Isabelle sur le trône d'Espagne offrit un véritable modèle de piété et de bienfaisance; elle obtint l'estime et l'amour de ses sujets. L'archiduchesse Marie-Anne, seconde épouse de Philippe IV, s'aliéna au contraire leur affection. Régente après la mort du roi, elle n'eut ni la force, ni les talens, ni les vertus nécessaires pour administrer sagement et faire le bien. Elle perdit le pouvoir sans laisser de regrets après elle.

Quand le petit-fils de Louis XIV alla régner sur l'Espagne, la cour de France et sa politique étaient entièrement sous l'influence de notre sexe; et le prince français sur un trône étranger donna également le pouvoir le plus absolu aux femmes. Mais l'élève de Fénélon avait des mœurs trop pures, des sentimens trop élevés pour donner son amour et sa confiance à des femmes galantes. Ce fut l'aimable Louise-Gabrielle de Savoie qui prit sur lui tout l'empire des grâces, des vertus et de l'amour, pour le faire servir à la gloire comme au bonheur de son époux et de ses sujets. Dans les guerres que Philippe V eut à soutenir contre l'archiduc Charles, prétendant au trône d'Epagne, elle déploya un courage, une énergie qui entraînèrent toute la nation pour le parti de son époux. Au milieu de la consternation générale, occasionnée par la destruction de la flotte espagnole, seule elle resta calme contre les coups du sort, ne cher-

chant que les moyens de les réparer. Elle vendit ses bijoux, et son exemple fut imité par une partie de la noblesse. Quand les ennemis eurent pénétré dans l'Estramadure, on l'engageait à fuir dans l'Andalousie : « Nous avons encore des villes, ré- » pondit-elle, si nous les perdons, chassée de la » dernière, j'irai dans les montagnes, je les gravirai » de rocher en rocher avec mes enfans dans mes » bras, jusqu'à ce qu'on nous tue. » Elle disait aux soldats qu'elle enrôlait : « Mes enfans, ne m'appelez » point votre reine, appelez-moi plutôt la femme » d'un pauvre soldat (1). » C'est par ce généreux dévouement, c'est par cette douce popularité et cette bonté parfaite, unies à la dignité, au courage, qu'elle gagna l'amour de la nation, en exalta le patriotisme, et la fit triompher de toutes les forces qui s'étaient réunies contre elle. Mais au moment où cette jeune et charmante reine allait jouir des succès qu'elle avait si glorieusement achetés, elle fut enlevée à son époux et à son peuple dont elle était adorée.

La princesse des Ursins, avec des vues élevées et un esprit souple pour y atteindre, avec une grande ambition soutenue par une grande habileté, avait gagné le cœur candide et généreux de Louise-Gabrielle, à qui elle dut toute son

(1) *Histoire d'Espagne*, par M. le comte Mathieu-Dumas.

influence dans les affaires et sur l'esprit du roi, influence dont l'Espagne n'eut point à rougir: son énergie fut nécessaire au milieu des désastres de la guerre, et ses talens utiles pendant la paix.

La princesse de Parme, seconde épouse de Philippe V, pour premier acte d'autorité sur le territoire espagnol, fit éloigner la princesse des Ursins, car elle ne voulait de rivale, ni en politique, ni sur le cœur du monarque. Elle réussit en effet à le captiver uniquement. Cette princesse avait beaucoup d'esprit naturel, un caractère ferme, des mœurs pures; mais elle n'avait point les grâces touchantes de Louise-Gabrielle; elle n'avait point ces sentimens patriotiques qui avaient identifié la princesse de Savoie avec les usages, la gloire et le bonheur des Espagnols. Élisabeth de Parme n'aima point la nation qu'elle gouvernait et n'en fut point aimée. Toutefois, habile, sage, ambitieuse pour ses fils, et secondée par Alberoni, l'un des plus adroits politiques de son temps, son administration replaça l'Espagne sous un aspect redoutable et prospère.

Le fils d'Élisabeth, Charles III, avait l'âme généreuse, sensible des Bourbons, et aimait l'Espagne comme un petit-fils de saint Ferdinand. Sous son administration sage et paternelle, la nation retrouva de l'énergie. Il y répandit le goût des arts qu'il avait rapporté d'Italie, et fit refleurir les lettres, le commerce, l'agriculture. Toutefois, sous ce règne on vit éclater à Madrid un soulèvement

terrible causé en grande partie par la jalousie qu'excitaient le luxe et la beauté de la belle marquise de Squilace dont l'époux, premier ministre et favori du roi, était odieux au peuple, surtout à la noblesse.

Les qualités de Charles IV furent paralysées par sa trop grande faiblesse pour son épouse Marie-Louise, qui fit rejaillir sur lui le mépris qu'inspiraient ses vices. L'anarchie, les guerres, les révolutions qui vinrent déchirer et ensanglanter l'Espagne, datent du règne de cette femme sans mœurs, sans vertus, et qui dans un âge où elle devait être à l'abri des erreurs de l'amour, livra encore à un jeune favori son cœur, le pouvoir absolu, les richesses de l'État. Eh! quel affreux incendie n'alluma pas cette flamme adultère! Cette reine, dit un écrivain dont l'âme généreuse et pure s'indigne contre tous les vices et toutes les tyrannies (1), « cette reine, blanchie dans l'oubli de » tous ses devoirs, de souveraine, d'épouse, de » mère, employait le bras d'un époux à appesantir » la hache du bourreau sur la tête du premier né » de son hymen. Un attentat dont l'humanité s'é» pouvante ne l'étonnait pas, pourvu qu'elle par» vînt à dépouiller la race entière de ses aïeux et » de ses fils au profit d'un jeune amant. »

L'univers, témoin de ce grand scandale d'une

---

(1) M, de Salvandy.

femme armée contre son fils d'une haine implacable, avilissant son époux par son indigne conduite, élevant l'obscur et infâme Godoy sur les parvis du trône, livrant entre ses mains les destinées de l'Espagne et de ses rois, et Godoy les vendant à l'odieuse politique de Napoléon..; l'univers, témoin de ce grand scandale et des maux sans nombre qui en furent le résultat, a flétri de son indignation et de son mépris la mémoire de Marie-Louise.... . . . .

Le caractère primitif des femmes espagnoles, comme pour offrir une glorieuse compensation aux vices d'une souveraine, a reparu dans ces déplorables événemens, au milieu des dangers et des maux de leur pays; et, partout où la guerre porta ses ravages, la tyrannie son oppression, partout elles ont déployé la bienfaisance de leur cœur, l'amour de la patrie, l'horreur de la servitude. On les a vues à Saragosse renouveler ces traits sublimes qui immortalisèrent Sagonte. Dans l'île de Léon, elles ranimèrent tous ces sentimens qui firent jadis la gloire des Espagnes : pendant toute la durée d'un siége opiniâtre, elles travaillaient à élever de nouveaux remparts; elles combattaient vaillamment aux côtés de leurs époux, de leurs frères; elles soulageaient les malades, pansaient les blessés, et consacraient leur fortune aux intérêts de la patrie, aux besoins de ses défenseurs; on les voyait au bruit des clairons et quelquefois des décharges de l'ennemi, leur faire oublier un instant

les dangers et les maux qui les environnaient, par des danses et des chants où elles déployaient toutes leurs grâces, tous leurs talens; et les guerriers, enflammés comme le valeureux Cid par l'amour et la gloire, allaient combattre et revenaient vainqueurs.

Dans la paix, elles semblent au contraire ne respirer que pour le plaisir et le repos. Elles mènent une vie douce et tranquille, ne s'occupent guère que du soin de leur ménage, et s'en reposent même souvent sur des domestiques qui ont obtenu leur confiance. « Elles jouissent de la plus » grande liberté, vont où elles veulent, reçoivent » dans leur maison les compagnies qui leur conviennent; elles obtiennent aisément la confiance » de leurs maris et les dominent ordinairement... » Les Espagnols étaient jadis très-jaloux de leurs » femmes et de leurs maîtresses; les femmes étaient » autrefois enfermées chez elles comme dans une » prison; des jalousies épaisses fermaient toutes les » ouvertures de leurs maisons et les dérobaient aux » regards des curieux indiscrets; confinées dans » leurs appartemens, elles y recevaient très-peu de » visites; un homme n'y pénétrait qu'avec les plus » grandes difficultés et les plus grandes précautions; » sous la garde d'une ou de plusieurs duègnes, elles » ne pouvaient faire un pas ni dans leur maison, » ni au dehors, sans être toujours sous les yeux de » ces gardiens. Lorsqu'elles sortaient, des voiles » rabattus sur leur visage les dérobaient aux yeux

» des passans. Ces temps sont bien changés; les » maris sont aujourd'hui moins ombrageux, plus » raisonnables ou plus faciles, les femmes plus ac- » cessibles; les jalousies ont disparu ainsi que les » jaloux; les duègnes n'existent plus que dans les » romans; les voiles sont devenus, sous le nom de » *mantilles*, un ornement qui rend les traits de la » beauté plus piquans. Les maisons sont ouvertes; » les hommes, toujours également amoureux et » galans, sont devenus moins ombrageux; les fem- » mes ont repris une liberté dont elles abusent » peut être moins que lorsqu'on confiait leur vertu » à des grilles, à des verroux, à une surveillance » souvent infidèle et facile à corrompre. Les hom- » mes et les femmes y ont gagné : les hommes sont » devenus moins sombres, plus ouverts, plus ai- » mables; les femmes développent avec plus d'a- » grément les grâces faciles et multipliées qu'elles » ont reçues de la nature... Les liaisons en Espagne » durent fort long-temps, et prennent sur-le-champ » un caractère authentique et respecté. Lorsque » deux amans se brouillent, les parens, les amis, » s'empressent de les raccommoder; le monde » même s'y intéresse. Il semble que cette nouvelle » union qu'il a vue commencer soit un contrat dont » il a été témoin, et qu'il désire maintenir bien » plus que celui du mariage pour lequel il n'a pas » été consulté. Aussi un homme qui se conduit » mal avec une femme, et qui lui est trop tôt infi- » dèle, ou qui la rend malheureuse, trouve diffi-

» cilement à se replacer auprès d'une autre. Il en est » de même des femmes, qu'on n'estime qu'en rai- » son de leur conduite en amour. Rien n'est si rare » que ce que nous appelons une femme coquette; » elle pourrait tromper un homme, mais elle n'en » tromperait qu'un; elle exciterait un soulèvement » général (1). »

Sous Charles-Quint le luxe en Espagne ne brillait encore que dans les équipages, les armes, le nombre des domestiques; les femmes ne connaissaient pas l'inconstance ruineuse des modes; elles portaient des robes de drap et de velours qu'elles transmettaient à leurs arrière-petites-filles qui s'en paraient comme leurs aïeules. Philippe II fut le premier qui porta des bas de soie qu'il reçut en présent de l'épouse de don Guttierez-Lopez de Paradilla qui les avait elle-même tricotés à l'aiguille.

Mais dès lors le luxe se répandit bientôt d'une manière plus ou moins rapide et générale; les soieries, les broderies en or, en argent, les couleurs les plus variées, les plus brillantes, succédèrent à la simplicité et à la gravité de leur ancien costume. « Il est fâcheux que les modes françaises » tendent à lui faire perdre tout ce qu'il a de natio- » nal et de piquant. L'Espagnole est charmante sous » ce costume : le *cogon* ou *cotilla* appliqué sur son » corps laisse apercevoir la délicatesse de sa taille;

---

(1) *Voyage en Espagne*, par M. Alex. de Laborde.

» la *basquifia* lui donne de la grâce et laisse à dé-
» couvert le bas d'une jambe fine, et un pied petit
» et bien chaussé; la *mantille* la favorise encore
» plus; il est difficile de concevoir combien cet
» ajustement lui prête de nouvelles grâces et la
» rend plus séduisante; elle flotte au-dessus de sa
» tête; elle se soulève sur le corps en marchant;
» elle fait ressortir les yeux, jette sur le visage
» qu'elle arrondit une ombre légère qui l'anime et
» l'embellit; tantôt tombant négligemment sur le
» front, et cachant une partie de la figure, elle
» laisse apercevoir un bas de visage agréable qui
» donne une idée charmante des yeux qu'on ne
» voit pas; tantôt relevée tout à coup et sans affec-
» tation en tout ou en partie par le vent, ou au
» moyen de l'éventail, elle laisse découvrir de nou-
» velles beautés auxquelles elle prête de nouveaux
» charmes. Les Espagnoles portent l'éventail dans
» toutes les saisons : c'est pour elles un nouveau
» genre de luxe; elles en ont de toutes les couleurs,
» de toutes les dimensions, de toutes sortes de prix;
» une collection de vingt ou trente éventails est
» peu de chose pour une Espagnole. Cet instru-
» ment leur est singulièrement utile; elles l'ont tou-
» jours dans les mains, le tiennent toujours en
» mouvement; elles s'en servent avec aisance, avec
» grâce pour s'éventer, pour garder une conte-
» nance, saluer, faire des signes, pour relever sans
» affectation leur mantille dans des occasions où
» il leur importe de faire apercevoir, comme par

» échappée, leur visage et la beauté de leurs » yeux (1). »

Nous ne regretterons pour les femmes espagnoles ni l'époque des verroux, des grilles, des jaloux, ni l'époque de cette galanterie ridicule où les hommes étaient si étourdis de leurs charmes qu'ils oubliaient près d'elles les devoirs de la société, où l'amant accompagné de sa guitare chantait son martyre dans l'ombre de la nuit, et dans les processions religieuses s'arrêtait sous les fenêtres de sa belle pour lui donner le touchant spectacle de sa flagellation!

Mais nous regretterons pour elles l'époque du véritable enthousiasme chevaleresque et du véritable amour, époque où l'hymen était respecté, les amours illicites réprouvées quelle que fût la constance qui les cimentât. Nous regretterons ces mœurs simples et pures, ce langage chaste et honnête, qui rendaient les hommes si dévoués à leur égard, si respectueux auprès d'elles; nous regretterons ce costume national et charmant, qu'elles sacrifient trop souvent à la versatilité des modes françaises; nous regretterons, en un mot, ces vertus privées, ce courage, ce dévouement à la patrie, qui rehaussaient l'éclat de leurs charmes, qui leur donnèrent une si grande influence sur les plus mémorables événemens de leur pays et sur

(1) *Ibid.*

les hommes qui l'ont illustré. C'est en retrouvant ces mêmes vertus qu'elles reprendront le même empire ; c'est en rallumant ce feu pur et sacré de l'amour, en faisant revivre ces sentimens religieux et patriotiques qu'elles savaient jadis inspirer et entretenir, que les Espagnoles parviendront à régénérer cette patrie pour qui la nature a été si prodigue en bienfaits ; jamais plus belle tâche ne leur fut offerte, et jamais peut être ne se fit mieux sentir le besoin de l'accomplir.

CHAPITRE X.

Portugaises.

Les femmes en Portugal brillent par des charmes non moins séduisans qu'en Espagne : fidèles au lien conjugal, tendrement attachées à leur famille, douces, modestes, elles deviennent des héros quand il s'agit de servir ou de défendre les intérêts de leur patrie. On les vit aux côtés de leurs époux, de leurs frères, combattre et repousser les Romains. On les vit suivre leurs compatriotes à la conquête de l'Inde, les aider à triompher des Musulmans et porter l'effroi jusque chez les Barbares d'Afrique. Toutefois, si les Portugaises ont mérité leur part de gloire dans les brillantes destinées de leur pays, elles n'ont pas été étrangères aux révolutions et aux maux qui les ont obscurcies et troublées. Comme partout ailleurs nous les voyons recueillir le fruit de leurs vertus, ou boire jusqu'à la lie l'amertume de leurs fautes.

Vainqueur des Maures, Alphonse I[er] fut à la fois le fondateur et le législateur du royaume de Portugal. Véritable père de ses sujets, il ne négligea aucun moyen de les éclairer et de les rendre

meilleurs. Il promulgua des lois où respire un véritable élan de patriotisme et de liberté, et dans lesquelles on retrouve cet esprit chevaleresque dont il leur donna la noble impulsion. Ces lois non seulement appellent les femmes au droit de régner, elles commandent encore à tout homme de respecter leur honneur, de protéger leur faiblesse (1). Ces lois, cette brillante institution de la chevalerie qui vint briller sur les bords du Tage, placèrent les femmes au rang qu'elles avaient mérité par leurs vertus, leur courage; et il est doublement honorable pour notre sexe que ce rang lui ait été assigné par le plus grand, le plus éclairé, et le plus juste des souverains de ce pays.

Déjà la mère d'Alphonse, la vaillante Thérèse de Castille, avait montré pendant sa régence que les femmes étaient à même de tenir les rênes d'un État et de conduire leurs sujets à la victoire. Mais elle perdit tous les fruits de son courage et

---

(1) Il déclara les filles héritières du trône à défaut d'enfans mâles. La reine devait épouser un seigneur portugais qui ne prenait le titre de roi qu'après la naissance d'un fils. Il devait céder la droite à son épouse et ne jamais porter la couronne.

Une loi d'Alphonse établissait la peine de la dégradation contre la personne et la postérité des nobles qui frapperaient une femme de la lance ou de l'épée, qui parleraient mal de la reine et de ses filles.

de son habileté par la licence de ses mœurs, qui lui ravit à la fois l'amour de ses sujets, le respect de son fils et la puissance.

Malfade, épouse de ce prince, n'avait ni les goûts belliqueux, ni les passions de Thérèse; mais, aimable modèle des grâces et des vertus de son sexe, elle inspira aux femmes une grande et généreuse émulation pour se rendre dignes des sentimens dont elles étaient l'objet, pour faire régner la religion, l'honneur, l'amour dans le cœur des Portugais, et concourir ainsi à leur faire atteindre cette supériorité morale à laquelle tendaient tous les efforts, tous les soins du noble et pieux Alphonse.

Les femmes avaient alors tous les moyens de concourir à cette belle et importante tâche : égales de l'homme devant la loi, objets de sa galanterie respectueuse dans la société, reines des fêtes et des tournois, rien ne leur manquait pour soutenir l'esprit chevaleresque de la nation, esprit qui soutenait leur empire, leur faisait trouver un protecteur dans chaque Portugais, et les armait tous pour défendre leur cause.

Alphonse II s'empare des apanages de ses sœurs; aussitôt son injustice est punie : les évêques mettent son royaume en interdit; ses sujets ne voient plus en lui qu'un souverain déchu par la main divine; il perd à leurs yeux toute considération, et ils ne respectent plus son autorité royale.

Si les femmes ne se rendaient pas toujours dignes du zèle dont elles étaient alors l'objet, et du pouvoir qu'on remettait entre leurs mains, il n'y avait à cet égard que de rares exceptions : telle est celle que nous offre Mencia, femme de don Sanche II, qui, par l'ascendant absolu qu'elle prit sur lui, fit perdre à ce prince l'estime et l'amour de son peuple. Elle gouvernait le royaume au gré de ses passions et des méprisables créatures à qui elle avait donné toute sa confiance. Sous cette administration corrompue par la plus insatiable avarice, les plus grands crimes se rachetaient au poid de l'or... Mais les nobles portugais se soulevèrent contre cet indigne abus du pouvoir; ils donnèrent la régence au frère de don Sanche; et, sans ôter la couronne à ce faible monarque, ils le dépouillèrent de toute autorité pour qu'elle ne pût retomber dans les indignes mains de sa femme.

L'influence de cette souveraine, funeste à son époux, à ses sujets, à elle-même, contraste avec la sage et heureuse influence de sainte Élisabeth : cette pieuse et bonne reine partageait son temps entre les devoirs religieux et ceux qu'impose la royauté. Sa sollicitude et son zèle ardent pour l'humanité sont attestés par les établissemens de bienfaisance qu'elle fonda dans toutes les parties de son royaume, par des hôpitaux pour les malades, les enfans trouvés, les femmes repenties. Elle faisait rechercher exactement tous les pauvres

honteux pour les soulager; elle dotait et mariait les filles indigentes, et ne cherchait de consolations à ses peines qu'en adoucissant celles des autres. Son époux, entraîné loin d'elle par des amours illégitimes, y fut ramené par l'inaltérable douceur d'Élisabeth, par son attachement pour lui, si constant et si pur qu'il se répandait jusque sur les enfans qu'il avait eus de ses maîtresses; c'est elle qui en prenait soin et les faisait élever avec toute la tendresse d'une mère. Tant de résignation, de générosité touchèrent enfin le cœur du roi et le fixèrent à jamais. Denis abjura ses égaremens et devint la gloire, l'idole de son peuple. Il fit fleurir l'agriculture, les sciences, les lettres, fonda l'université de Coïmbre et orna son royaume de plusieurs établissemens publics. C'est ainsi qu'Élisabeth recueillit les beaux et utiles fruits de sa patience et de ses vertus.

Elle continua toujours à employer son influence pour le bien public et le bonheur général: son fils Alphonse, dit *le brave et le fier*, s'était mis à la tête d'une conjuration contre son père, qui se disposait à l'anéantir les armes à la main. Déjà les deux armées étaient près d'en venir aux mains, lorsque Élisabeth, ange de paix et d'amour, fit rentrer les rebelles dans le devoir et réconcilia son époux et son fils. Partout l'ascendant de ses vertus triomphait des passions d'autrui; elle fit cesser les troubles qui agitaient le royaume d'Aragon où régnait son frère, et rétablit la paix dans celui de Castille où régnait son gendre.

L'histoire de Pierre *le Justicier*, si terrible et si tendre, nous prouve combien chez les Portugais l'amour est exalté et constant : Alphonse, père de ce prince, poussé par de perfides courtisans, décide la mort d'Inès de Castro, mariée secrètement à son fils. Il va dans cette paisible retraite de l'amour et du bonheur où vivait la tendre épouse, la tendre mère, sans intrigues et sans ambition, tandis que ces passions veillent pour la perdre; à l'aspect de tant de beauté, à l'aspect des grâces touchantes d'Inès et de ses enfans, l'arme homicide tombe des mains du roi; mais ses courtisans ne demandent qu'un signe, et ils vont accomplir cet horrible crime... La douleur de Pierre ne reste pas muette et stérile; il soulève des provinces entières, fait à son père la guerre la plus acharnée jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'exil des trois assassins d'Inès; mais cela ne suffit point à son courroux, il veut avoir leurs têtes; et, dès son avènement au trône, il s'arme contre le roi d'Aragon, le force à les livrer entre ses mains, et lui-même préside à leur effroyable supplice. Dans le délire de son amour et de sa douleur, Pierre fait sortir Inès du tombeau, la fait placer sur le trône où son cadavre, revêtu de la couronne et de tous les ornemens royaux, reçoit les hommages des grands du royaume. La poésie nous a peint cette Inès, *la belle par excellence*, avec des couleurs si vives, des traits si touchans, si dignes d'intérêt et d'admiration, qu'on excuse toutes les fureurs de

Pierre, quand le sang de cette innocente épouse et des tendres fruits de leur hymen crie vengeance dans un cœur où la flamme de l'amour ne s'éteignit qu'avec la vie.

La même passion fit naître une guerre entre le Portugal et la Castille, alors que Ferdinand épousa celle qu'il aimait au mépris de ses engagemens avec la princesse Léonore.

Cette passion exaltée de l'amour, unie aux sentimens religieux et patriotiques, était alors chez les Portugais un culte dont l'enthousiasme presque divin les rendait invincibles. Porté au comble au quinzième siècle, cet enthousiasme répandit au loin la gloire du nom portugais : de cette époque datent leurs premières expéditions maritimes, préparées par les profondes études et les méditations du prince Henri, qui avait pris pour devise *le talent de bien faire.* Tandis que dans la solitude de Sagres, au bord de l'Océan, il fait dans l'art de la navigation ces importantes découvertes qui ouvrent sur les mers une nouvelle route à ses compatriotes, ses jeunes frères vont assiéger Ceuta, prennent cette ville d'assaut, et, sur le théâtre de leurs premiers exploits, sont armés chevaliers par leur père qui avait promis cette récompense à leur courage. Alors la chevalerie avait toujours un but utile ou glorieux. De cette époque datent leurs conquêtes dans l'Inde, leurs victoires en Afrique, l'agrandissement de leur commerce et de leur puissance. A cette époque parurent Vasco de Gama et

le grand d'Albuquerque. Mais alors les femmes ne se contentaient pas de soutenir cet élan vers la gloire par leurs vertus et leurs charmes, elles contribuaient encore à obtenir cette gloire par leurs talens et leur valeur : au siége de Saffit, elles eurent une grande part à la glorieuse résistance qui sauva cette place importante contre les forces redoutables du roi de Maroc. Au siége de Diù, où l'on vit six cents Portugais résister à vingt-deux mille Musulmans, la vaillance des femmes égala celle de ces héros. Lorsque le roi de Visapour vint attaquer Goa, dona Maria, habitante de cette île, à la tête d'un petit nombre de braves, fit une sortie, força une redoute de l'ennemi et le tailla en pièces. Tant d'audace et de valeur jetèrent parmi les troupes du rajah une si grande terreur qu'elles prirent la fuite.

Pendant la lutte que les Portugais dans le Brésil eurent à soutenir contre les Hollandais, le général Mathias d'Albuquerque avec une poignée de soldats d'élite mit en fuite ses adversaires. A cette brillante action périt Estevan Velho, fils de Maria de Souza qui déjà dans cette guerre déplorable avait perdu deux de ses enfans et son gendre. Quand on lui annonça ce nouveau malheur qui la privait de son troisième fils, elle appela les deux qui lui restaient encore, l'un âgé de quatorze ans, l'autre de treize, et leur dit : « Votre frère Estevan » vient d'être tué par les Hollandais; il faut main» tenant remplir à votre tour les devoirs que la re-

» ligion, le roi et la patrie imposent à la noblesse
» portugaise. Tirez vos épées, mes enfans, et jetez-en
» le fourreau. Mais en vous rappelant le triste jour
» où vous vous êtes armés, n'allez pas combattre
» par désespoir; combattez uniquement pour l'hon-
» neur et la vengeance; soit que vous succombiez,
» soit que vous vengiez la mort de vos frères, songez
» bien que vous serez toujours dignes d'eux et de
» celle qui vous donna le jour. » Puis elle les en-
voie à d'Albuquerque, en le priant de les recevoir
sous ses drapeaux comme simples soldats. Les en-
fans d'une telle mère ne pouvaient dégénérer : ils
ne démentirent point leur noble origine.

Plein d'admiration pour l'héroïsme des femmes
de sa patrie, le vaillant d'Albuquerque parlait ainsi
à ses troupes pour les enflammer contre les Hol-
landais alors victorieux : « La lâcheté et la crainte
» ne doivent pas flétrir plus long-temps des cœurs
» portugais. Songez que c'est parmi nous que le
» sexe le plus faible étonna l'Europe et l'Asie par
» les preuves de la constance la plus héroïque et
» du courage le plus magnanime! Ces compagnes
» chéries qui ont suivi vos pas, ces gages de l'a-
» mour dont vous êtes entourés, suffiraient sans
» doute pour vous arracher à la honte, pour vous
» faire ressaisir une liberté glorieuse à laquelle se
» trouvent attachés notre honneur et notre exis-
» tence (1). »

---

(1) *Histoire du Brésil*, par Alphonse de Beauchamp.

Cet enthousiasme des Portugais à l'égard de leurs femmes rejaillissait sur le sexe en général, et les portait à défendre en tout lieu sa cause avec la même intrépidité : des seigneurs anglais répandent une satire violente contre les dames de la cour de Londres, dans laquelle ils attaquent à la fois leur vertu, leur beauté, leur esprit, leur naissance, et où ils portent un insolent défi à tous ceux qui oseront les démentir. A peine cette nouvelle parvient à Lisbonne que douze chevaliers s'arment pour aller venger l'honneur du sexe. Ils arrivent en Angleterre, combattent, triomphent de tous ceux qui se présentent dans la lice, et reviennent déposer aux pieds de leurs belles les couronnes de fleurs, les écharpes, les lances, les épées que les dames anglaises ont prodiguées à leurs généreux défenseurs.

Tandis que les femmes unissaient leurs noms à la gloire des armes portugaise et faisaient retentir l'univers du bruit de leur renommée, dans l'intérieur du royaume elles maintenaient les principes religieux et cette gravité de mœurs qui conservait leur empire en conservant à l'amour un caractère honnête et constant. Sur le trône, leurs talens, l'exemple de leur piété et de leurs vertus contribuèrent surtout à entretenir ces sentimens et cet esprit chevaleresque qui faisaient la force de la nation : Marie, fille de l'illustre Isabelle de Castille, mérita à cet égard toute la reconnaissance des Portugais.

Le titre de *mère de la patrie*, décerné à Catherine d'Autriche, rend témoignage des services qu'elle lui rendit par son courage et ses vertus. Aïeule de don Sébastien, elle gouverna le Portugal avec les talens d'un grand souverain et une sollicitude toute maternelle.

Alors vivait le Camoëns, le plus beau génie, le plus noble caractère qui ait illustré le Portugal : son cœur fut tout à l'amour et à sa patrie; il dut à ces deux passions toutes ses infortunes et toute sa gloire; alors la flamme de l'amour au lieu d'éteindre le génie en était l'aliment. Aussi un historien célèbre (1), en observant les heureux effets de l'influence du sexe en Portugal, dit qu'il est à regretter qu'aucune femme n'ait pris d'ascendant sur don Sébastien. Sans doute que cet ascendant eût mieux dirigé la passion de ce jeune prince pour la gloire et qu'il ne serait point allé en Afrique répandre son sang, celui de ses sujets, et compromettre ainsi les destinées de sa patrie. C'est en apprenant les désastres de cette patrie adorée que le Camoëns mourut de douleur....

Déjà à cette époque les richesses de l'Inde commençaient à corrompre le caractère national; l'esprit chevaleresque était remplacé par la licence des mœurs; et dans ces colonies acquises au prix du plus noble sang et des plus belles actions de l'un

(1) Vertot, *Révolutions du Portugal*.

et de l'autre sexe, les Portugais, entourés de bayadères, oubliaient jusqu'aux souvenirs de leur gloire; ils n'avaient plus d'autres passions que celles de l'avarice et du libertinage. Le nombre de leurs maîtresses ne servait pas seulement à satisfaire leurs caprices, mais encore leur cupidité, car ils les faisaient travailler pour en avoir le gain.

Ce changement funeste dans les mœurs et les fautes de don Sébastien plaça les Portugais sous le joug espagnol. Mais ils ne tardèrent pas à le briser; et la révolution célèbre qui leur rendit l'indépendance fut l'ouvrage d'une femme, ou du moins elle en fut l'âme et le soutien. La duchesse de Bragance semblait destinée par la nature à accomplir les plus grandes choses par les moyens les plus doux. Parée de ce genre de beauté qui commande le respect en inspirant l'amour, douée d'un esprit supérieur encore agrandi et orné par l'étude, elle pénétrait facilement dans le repli des cœurs : aucun vice, aucune passion méprisable, aucun goût frivole ne ternissaient ses grandes qualités; à la fois l'épouse, l'amie, le conseil du duc de Bragance, elle le fit monter sur le trône où l'appelaient ses droits et les vœux de la nation, mais auquel il n'aurait jamais songé sans la noble ambition de sa femme, et sur lequel il ne serait jamais parvenu s'il n'eût été dirigé et soutenu par elle. On eût dit que la duchesse de Bragance avait communiqué à toutes les Portugaises son énergie et sa prudence, car toutes les mères, les sœurs,

les épouses, dans le secret de la conjuration, loin d'en redouter les suites et d'affaiblir par leurs larmes le courage de leurs fils, de leurs époux, de leurs frères; toutes, quand l'heure en eut sonné, les soutenaient par leur dévouement à la patrie, les encourageaient par leurs vœux et leurs espérances. « *Allez mes enfans*, disait la comtesse d'Atougia en aidant ses deux fils à s'armer, *allez* » *défendre votre pays ; si l'âge ne me retenait, j'irais* » *partager vos efforts et votre gloire.* »

Alors Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, gouvernait le Portugal en qualité de vice-reine : sa pénétration, sa vigilance furent au moment de déjouer la conjuration; et la bonté, la noblesse de son caractère (malgré que les effets en aient été paralysés par des ministres plus puissans qu'elle) lui conservèrent encore des partisans qui conspirèrent contre la famille de Bragance. Mais l'illustre Louise, après avoir pour ainsi dire conquis un trône à son époux, sut encore l'y maintenir par sa prévoyance et ses sages conseils. Restée veuve avec un fils furieux et imbécile, elle sut lui conserver un sceptre vivement disputé : le peuple bénissait son gouvernement, les grands le respectaient; et, au milieu d'une régence tumultueuse, elle resta toujours calme pour déjouer les intrigues de la cour, toujours forte et habile pour repousser les armes des Castillans.

Dans ces circonstances mémorables elle trouva encore dans son sexe la plus généreuse émulation;

il rivalisa de courage et de zèle avec les plus vaillans guerriers : depuis deux ans les Espagnols s'opiniâtraient au siége de Moncao; les Portugaises, qui ne s'étaient d'abord occupées qu'à panser les blessés, à soigner les malades, s'accoutumèrent aux veilles, aux fatigues de la guerre, et prirent les armes sous le commandement d'Hélène Pérez. On les vit, conduites par ce digne chef, voler au combat, paraître sur la brèche, affronter les plus grands dangers, remplacer les meilleurs soldats, et, autant par leur valeur que par leur exemple, repousser les ennemis de leur patrie.

Mais des hommes dont les vices et l'ambition étaient comme enchaînés par l'habileté et la prudence de la régente, parvinrent à s'emparer de l'esprit du jeune roi et à faire éloigner sa mère. Elle abandonna le pouvoir avec cette grandeur d'âme qui avait caractérisé toutes ses actions. Toutefois son absence se fit bientôt sentir : Alphonse, entre les mains de courtisans corrupteurs, ne mit plus de frein à ses passions, avilit la royauté, et fit gémir ses sujets par sa cruauté et ses folies. Pour s'en mettre à l'abri, son épouse elle-même, Marie-Élisabeth de Savoie, fut obligée de chercher un asile dans un couvent. Sa beauté, ses vertus, ses malheurs intéressèrent vivement le peuple à sa cause. Une révolution éclata, renversa Alphonse du trône pour y placer son frère, qui, devenu l'époux d'Élisabeth, régna sous son influence avec autant de sagesse que de bonheur.

L'amour de Joseph Ier pour la belle marquise de Tavora fut la première cause de la conspiration qui faillit lui ôter la couronne et la vie : l'époux offensé, et particulièrement sa mère qui ressentait plus vivement encore l'outrage fait à l'honneur de son fils, furent l'âme de ce complot, qui, déjoué, fit verser le sang des premières familles du Portugal.

Fière, spirituelle et instruite, la femme de Joseph resta sans autorité sous le ministère de Pombal. Toutefois elle prouva qu'elle était digne de gouverner, lors du tremblement de terre qui causa de si terribles désastres : son active et ardente charité ne négligea rien pour les réparer ou les adoucir ; elle se privait même de nourriture et de repos pour soulager les malheureux sans asile et sans pain. Elle prouva encore qu'elle était capable de gouverner, lorsqu'après la mort du roi elle fit un voyage auprès de son frère Charles III qui régnait en Espagne, qu'elle mit la dernière main à un traité conclu entre cette nation et le Portugal, et obtint encore la restitution de l'île Sainte-Catherine.

Sa fille Marie était digne de respect et d'amour : pieuse, sensible, charitable, elle signala son avénement au trône par plusieurs actes de clémence et de justice. Elle fit ouvrir les prisons, et des malheureux qui y gémissaient injustement depuis plus de vingt ans, furent rendus à la liberté. Pendant son règne elle établit des écoles pour l'en-

seignement des arts libéraux ét mécaniques, fit rédiger les nombreuses lois promulguées par ses prédécesseurs, forma des bibliothèques, fonda des académies, enfin ne négligea rien pour favoriser l'industrie et les progrès des lumières.

Aujourd'hui, tout tend à redonner au Portugal l'éclat dont il brilla jadis: émule du grand Alphonse, fondateur de ce royaume, don Pédro le régénère par des lois sages et libérales, le place au rang des premières nations, en rendant à ses habitans leur indépendance et cet esprit chevaleresque qui enfanta de si grandes choses dans ce pays.

Les femmes, toujours admirables par leur courage et leurs sentimens, cesseront d'être gardées étroitement par la jalousie, la défiance; et, en retrouvant leur empire, elles s'en serviront encore pour le bonheur et la gloire de leur patrie.

On accuse assez généralement les Portugaises d'être galantes et coquettes; toutefois leurs belles actions, leur noble caractère démentent cette opinion, contestée d'ailleurs par des écrivains recommandables qui disent qu'elles sont chastes, modestes, et extrêmement attachées à leurs maris.

La jeune souveraine, l'espérance et l'amour des Portugais, annonce déjà toutes les qualités qui distinguèrent son illustre aïeule Louise de Bragance. Déjà elle en promet la beauté et les grâces; on peut présager qu'elle en aura le courage, le génie et les talens: vive, pénétrante, elle sait sup-

porter les fatigues, dédaigne l'étiquette du palais, aime ce qui est véritablement grand, ce qui présente quelque chose d'extraordinaire, surtout quand elle peut y jouer son rôle. Elle dédaigne les amusemens de son âge, se plaît à l'étude, déjà parle, écrit et traduit bien le français, et connaît parfaitement l'histoire de son pays. Tel est le portrait qu'on nous fait de cette jeune reine de huit ans, destinée à soutenir et à perfectionner le glorieux ouvrage de son père (1).

---

(1) Depuis que cet article a été rédigé, les troubles survenus en Portugal laissent dans l'incertitude le sort de ce pays, ainsi que les espérances de don Pédro et les droits de sa fille. Dona Gloria sera-t-elle encore appelée à faire son mari roi, ou don Miguel placera-t-il sa jeune nièce sur le trône qu'il vient d'usurper?...

CHAPITRE XI.

Anglaises.

L'Angleterre, qui par sa politique et son commerce exerce une si grande influence sur les autres nations, a toujours été gouvernée par des femmes ou par des rois que les femmes ont gouvernés : de l'une et de l'autre manière elles ont présidé à ses destinées; et si nous parcourions les époques les plus mémorables de la Grande-Bretagne, partout nous reconnaîtrions l'influence des femmes sur sa religion, ses mœurs et sur les hommes qui l'ont illustrée.

Cette influence est surtout remarquable chez les anciens habitans de ces contrées, qui unissaient à la valeur fière d'un peuple libre les plus belles vertus des nations civilisées : bien loin de se prévaloir du droit de vie et de mort que les druides leur donnaient sur leurs femmes et leurs enfans, ils montraient au contraire, à l'égard du sexe, un respect plus profond, un dévouement plus sincère que les peuples les plus policés. Les Bretons n'eurent jamais plusieurs épouses à la fois, et en tout traitaient les femmes en égal, les choi-

sissaient même pour régner, pour commander leurs armées; elles partageaient les hautes et redoutables fonctions des pontifes sacrés, et les druidesses, par leurs oracles, s'acquirent une réputation de savoir et de sagesse dans tout l'univers. On venait de toute part les consulter, et l'habileté de leurs réponses entretint long-temps cette vénération religieuse dont ells étaient l'objet, et qui leur donnait un ascendant irrésistible sur le peuple. Dans la forêt sacrée, au conseil de la nation, à la guerre, partout elles étaient écoutées comme les interprètes de la Divinité.

Les dogmes des druides, d'abord si sages et si purs, transmis dans le langage poétique des bardes, et les chants des bardes qui célébraient les vertus et les exploits des héros, exaltaient tous les esprits; ces palais aériens où ils croyaient voir les âmes de leurs ancêtres, de leurs amis; ces ombres ravissantes d'une amante, d'une épouse, que leur imagination faisait errer dans les airs et qu'ils croyaient entendre au moindre bruit du zéphir ou des vents, remplissaient leurs cœurs d'une tendre mélancolie. Ces croyances et ces dogmes, en dirigeant leurs pensées vers l'immortalité et la gloire, donnaient à leurs sentimens cette élévation, cette générosité qui les portaient à accorder aux femmes plus d'ascendant, à les faire jouir d'un sort plus heureux que chez les autres peuples barbares, ce qui sans doute développait en elles ces qualités, ces vertus, qui pres-

que toujours les en rendaient dignes. Elles ont en général justifié la confiance dont on les a honorées; elles ont mérité cet illustre témoignage de Montesquieu, qui cite l'Angleterre pour prouver que les femmes gouvernent également bien dans les gouvernemens modérés et dans les gouvernemens despotiques.

Déjà l'on en trouve la preuve dans cette valeureuse reine Baodicée (1), si chère à ses peuples, si redoutable aux Romains qui l'avaient indignement outragée : le sentiment de la plus juste vengeance centuple ses forces, échauffe, anime son courage; à sa voix toutes les tribus conquises se soulèvent contre leurs vainqueurs, marchent sous ses ordres; et cette femme, à la tête d'une armée sans discipline, met en déroute ces légions redoutables qui avaient conquis l'univers.

Tout prouve que les anciens habitans de la Grande-Bretagne portèrent le dévouement et le respect envers les femmes plus loin encore que les Gaulois et les Germains : pour venger la fille d'un de leurs chefs fiancée au roi des Varmiens qui l'avait abandonnée pour une autre femme, ils équipent une flotte, vont ravager les États

(1) On dépeint cette héroïne comme une femme d'une haute stature et d'un grave maintien; ses cheveux blonds tombaient jusqu'à terre; elle portait une tunique plissée et de diverses couleurs; sa ceinture était une chaîne d'or, et un long manteau la couvrait en entier.

de l'amant inconstant, ne lui laissent de ressource que dans la fuite, et reviennent triomphans auprès de leur princesse; mais cela ne suffit pas à sa vengeance ou plutôt à son amour: pour la satisfaire ses sujets entreprennent une seconde expédition, et ramènent l'ingrat aux pieds de son amante qu'il est obligé d'épouser.

Les écrivains bretons attribuent l'établissement des Saxons dans leur pays à la passion de Vortigern pour la fille d'Hengiste, chef de ce peuple. Vortigern ayant vu dans un festin la belle Rowena, n'eut plus d'autre ambition que de devenir son époux, et paya ce bonheur par le royaume de Kent qu'il céda volontairement à son beau-père.

Le plus beau titre à la postérité qu'aient obtenu les femmes de ce temps, c'est l'établissement du christianisme, fruit de leur zèle religieux: déjà les premières lueurs de ce flambleau divin qu'on vit apparaître dans la Grande-Bretagne, y furent apportées par Pomponia Gracina, femme du proconsul Plautius, et par Claudia, illustre bretonne qui avait épousé un sénateur romain. Mais cette religion divine ne fut établie d'une manière solide et durable dans ces contrées, et l'on n'y sentit bien ses heureux effets qu'à l'époque où Berthe, princesse française, en épousant Ethelbert, roi de Kent, vint établir son culte dans sa nouvelle patrie. Elle fit comprendre à son époux,

à ses sujets, toute la sainteté de sa religion par les éminentes vertus qu'elle pratiquait sans cesse, par le bonheur et les bienfaits qu'elle répandait sur eux. Éthelbert embrassa le christianisme ainsi que son peuple, dont il devint le sage législateur.

Elevée par sa mère, Ethelberge en suivit les nobles traces : devenue l'épouse d'Edwin, prince idolâtre qui régnait dans le Northumberland, elle y porta les mêmes vertus, le même zèle religieux que Berthe avait déployés dans le royaume de Kent, et, comme sa mère, elle en fut récompensée par les résultats les plus heureux : secondée par le savant évêque Paulin, elle convertit son époux et ses sujets. Devenu chrétien, Edwin par une conduite exemplaire et par ses sages réglemens, tira son peuple de la corruption, lui inspira un si grand respect pour la religion et les lois, que sous son règne, dit-on, une femme et un enfant pouvaient à toute heure, en tout lieu, paraître avec une bourse d'or à la main sans jamais craindre de la perdre par la violence ou par la ruse.

Le prince des Merciens, ayant vu à la cour d'Ethelberge la belle et pieuse Alchflide, l'épousa, se fit chrétien, et son exemple fut suivi par tous ses sujets.

C'est ainsi que les reines de l'Heptarchie, animées d'une foi ardente et donnant l'exemple des vertus chrétiennes, en répandirent les fruits salutaires dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne.

Aussi, dans ces premiers siècles, plusieurs femmes ont-elles mérité le titre de *sainte* par la pureté de leur vie toute consacrée à Dieu et à la bienfaisance : telle la reine Héreswide, mère de quatre filles qu'elle forma si bien par ses vertus et son exemple qu'elles devinrent, comme leur mère, des modèles de vertu pour leur sexe, et firent l'admiration du monde ; au milieu des grandeurs de la terre, elles ne voyaient que le ciel et les malheureux, les orphelins, les indigens qu'elles aimaient à consoler, à instruire, à soulager. Telles sainte Sexburge et les princesses Erménilde et Wéréburge, qui, marchant sur les traces de leur mère, arrivèrent au même degré de perfection.

A côté de ces exemples édifians de femmes qui dédaignent les couronnes de la terre, nous en voyons d'autres qui savent les acquérir et les défendre avec autant de courage que d'habileté. La veuve d'un roi du Vessex, par sa promptitude et son adresse à saisir les rênes du gouvernement, non seulement détruisit tous les projets de ses antagonistes, mais à la tête de son armée elle se fit encore redouter des princes voisins jaloux d'humilier la puissance du Vessex, et, par la douceur, la justice de son administration, obtint l'amour, la reconnaissance de ses sujets.

La puissance de ce royaume fut encore augmentée et reçut un nouvel éclat des vertus et du courage d'Ethelburge, épouse d'Ina : pendant l'absence du roi, ses ennemis s'emparent de la for-

teresse de Taunton; aussitôt Ethelburge rassemble une armée, attaque, prend la forteresse d'assaut et la rase de fond en comble. Sa sagesse et sa bienfaisance, d'accord avec les généreux sentimens d'Ina, donnèrent aux habitans du Vessex autant de bonheur que de gloire; et lorsque son époux, parvenu à la vieillesse, abdiqua la puissance pour vivre dans la pauvreté, Ethelburge ne voulut jamais s'en séparer; elle le suivit à Rome où ils furent en pélerinage. La mort même ne rompit cette douce union que de quelques jours; la douleur de cette fidèle épouse la rejoignit bientôt à celui qu'elle avait uniquement aimé.

Loin de suivre les traces de ces deux reines dont la mémoire était si chère aux habitans du Vessex, Eadburge, ambitieuse et cruelle, gouverna son mari et la nation pour le malheur de l'un et de l'autre : jalouse de son pouvoir et craignant de le partager avec le favori du roi, elle n'hésite pas de s'en défaire par un crime; mais son époux boit à la coupe empoisonnée qu'elle présente à son ami, et tous deux succombent victimes de cette exécrable perfidie. Dès lors en horreur à ses sujets, accablée de leur malédiction, la reine est obligée de quitter ses États. Elle se réfugie à la cour de Charlemagne qui lui fait présent d'un riche monastère; mais sa conduite scandaleuse l'en fit chasser ignominieusement; et après diverses aventures elle finit ses jours à Pavie dans l'isolement et la misère. Fille et femme

de roi, cette orgueilleuse reine, couverte de lambeaux, fut obligée d'implorer la charité des passans pour subvenir à sa triste existence!

Le crime et les vices d'Eadburge, si funestes à elle-même, rejaillirent sur son sexe, qu'une loi déshérita des titres et priviléges de la royauté par suite de la mauvaise conduite de cette reine. Mais cette injustice n'empêcha pas les femmes de continuer à régner par leur influence; et, à force de vertus, de talens, elles ont prouvé qu'Eadburge et quelques-unes de ses semblables n'étaient qu'une honteuse et rare exception.

Combien ne fut-elle pas salutaire l'influence d'Osburge, mère du grand Alfred, dont elle forma et l'esprit et le cœur! A cette époque on n'avait pour but dans l'éducation des princes et des grands que la force physique, l'adresse, l'agilité; mais Osburge ambitionna pour son fils un autre genre de mérite : elle fit naître ou développa en lui cette passion pour l'étude qui le distingua si honorablement parmi ses contemporains; elle grava profondément dans son âme ces principes religieux qui, pendant toute sa vie, réglèrent sa conduite. C'est ainsi qu'elle prépara le règne glorieux d'Alfred, de ce roi qui fut le sauveur et le père de sa patrie, qui en assura la prospérité par des lois sages, par des écoles pour les indigens et par la réforme la plus complète dans les mœurs. Il fit, dit-on, suspendre des bracelets d'un grand prix près d'une grande route sans que personne essayât

d'y toucher; et le voyageur était assuré de retrouver à la même place la bourse qu'il avait perdue.

Digne fille du grand Alfred, Éthelflède se distingua par ses mâles vertus et ses exploits guerriers : pendant les longues infirmités de son époux, le roi de Mercie, elle gouverna le royaume avec autant de fermeté que de douceur. Et lorsque son frère Édouard, après la mort de son mari, s'empara de Londres et d'Oxford, toujours sage et généreuse, elle ne parut point s'apercevoir du démembrement de son royaume, et continua à servir Édouard avec dévouement dans ses opérations contre l'ennemi commun. Elle fit élever plusieurs forteresses qui servirent de fondement aux principales villes d'Angleterre; ces forteresses défendirent ses États et ceux de son frère contre les Danois; et non contente de faire échouer toutes les expéditions de ces Barbares, elle marcha contre eux, prit Derby, mit le siége devant Leicester et conquit tout le pays adjacent par la seule terreur de ses armes. C'est aux soins de sa sœur qu'Édouard confia son fils Athelstan. Ce jeune prince, en même temps qu'il puisait près d'Éthelflède l'amour de la belle gloire, gagnait l'affection des habitans de Mercie et préparait ainsi les moyens d'accomplir les brillantes destinées qui l'attendaient. En effet Athelstan par ses conquêtes réunit sur sa tête toutes les couronnes de l'Heptarchie, et créa le royaume d'Angleterre dont il prit le titre de roi. Sur ce trône qu'il laissa à son

frère Edmond; on vit briller la belle et bienfaisante Etfgive, qui sut si bien remplir ses devoirs de reine, d'épouse, et dont les plaisirs se bornaient à soulager les pauvres, à racheter la liberté des esclaves, à consoler les malheureux.

Ethelgive vient contraster par ses vices avec ces modèles de vertu : maîtresse ambitieuse d'Edwy, elle sacrifie son honneur et celui de sa fille dans l'espoir de monter l'une ou l'autre sur le trône d'Angleterre. Mais elle n'en recueille que la honte et le mépris qu'elle fait rejaillir sur son royal amant ; entièrement asservi à ses tyranniques volontés, Edwy se fit haïr de ses sujets; ses États furent démembrés; et lui-même, obligé de fuir avec la femme auteur de tous ses maux, ne put la soustraire à la vengeance de ses ennemis, qui la firent périr au milieu des plus cruelles souffrances.

Elle fut encore plus funeste l'influence de la reine Elfride, qui fit mourir le fils aîné de son époux pour placer sur le trône son fils Éthelred. Ce jeune prince, élevé par cette femme violente et sans principes, parut d'abord timide, puis cruel et dépravé comme sa mère. Rien en lui ne put faire oublier le meurtre de son frère, meurtre qu'il paya par la haine de ses sujets, par les calamités de tout genre qui, sous ce règne malheureux, vinrent accabler l'Angleterre. Le mariage d'Éthelred avec Emma, princesse de Normandie, semblait établir des liens durables entre ces deux

nations; mais ils ne tardèrent point à être rompus par la conduite d'Éthelred envers sa jeune compagne; il la négligea pour des femmes méprisables, s'attira ainsi le ressentiment du duc de Normandie, et d'un allié puissant se fit un ennemi redoutable. Enfin le massacre des Danois combla la mesure des maux de son royaume; c'est alors qu'une illustre victime, que Gunhilda, après avoir vu périr son mari, ses enfans, avant de recevoir la mort à son tour, prédit à ses bourreaux la vengeance de son frère. En effet, pour venger le meurtre de sa sœur et de ses compatriotes, le terrible Sweyn, à la tête d'une armée, fond sur l'Angleterre où il porte le carnage, l'incendie et la mort. Pendant quatre ans que durèrent ces troubles et ces malheurs, l'administration de la justice fut suspendue; les crimes les plus atroces restaient impunis; les voisins dépouillaient leurs voisins; les parens étaient vendus par leurs parens, les enfans au berceau par leurs pères et mères; les esclaves se révoltaient contre leurs maîtres et désertaient à l'ennemi. Telles furent les suites épouvantables du crime d'une femme, de son influence sur son malheureux fils; et, de ce trône qu'elle lui avait acheté par le sang d'un frère, un frère pour venger sa sœur le fit tomber et s'y mit à sa place...

Ce triste tableau du crime, de l'anarchie et de tous les maux qui en résultèrent, s'efface entièrement sous le règne de saint Édouard, règne de

justice et de paix dont la gloire rejaillit en grande partie sur sa compagne Éditha, digne de lui être comparée par la pureté de son âme et la sagesse de sa conduite. Cette reine avait tous les charmes, toutes les vertus, tous les talens de son sexe, et lui fut supérieure par ses connaissances en littérature, si rares alors dans les femmes. Elle se plaisait à exciter, à encourager le goût des lettres, des sciences, et partageait elle-même son temps entre les plaisirs de l'étude et les pratiques de piété, de bienfaisance.

Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, n'employa le crédit que lui donnèrent ses grâces et ses vertus que pour le bonheur de ses sujets, celui de sa famille et le progrès des lumières dont le goût se répandit bientôt généralement et devint un véritable enthousiasme par les honneurs et les encouragemens qu'elle prodiguait à tous les hommes de lettres. Aussi le nom de Mathilde devint-il le nom favori de toutes les reines d'Angleterre. Ce nom acquit encore une plus grande célébrité après avoir été porté par l'épouse de Henri Ier, princesse qui joignait à l'âme la plus pure le caractère le plus doux et le plus aimable. A sa cour, heureux assemblage de la décence et des plaisirs, les poètes et les troubadours accouraient en foule pour charmer les loisirs de leur charmante souveraine, qui savait les en récompenser par ses éloges et ses libéralités. Tous ses sujets l'adoraient et ne l'appelaient que la *bonne Ma-*

thilde. Les peuples catholiques la vénèrent encore comme une sainte, et l'histoire la comptera toujours au rang des souveraines qui ont le plus honoré le trône et l'humanité.

On place l'origine de la chevalerie dans la Grande-Bretagne au temps du vaillant Arthur, dont les exploits romanesques ne tiennent aucune place dans l'histoire. Mais il nous semble que l'esprit chevaleresque dans ce pays est aussi ancien que ses habitans. Toutefois il dut particulièrement se développer dans ces temps de barbarie où il n'y avait ni lois, ni civilisation, ni lumières, pour mettre un frein aux passions individuelles. Alors le désir de secourir les opprimés, de redresser les torts, de protéger l'innocence et la beauté, formèrent ces belles associations de gloire, de religion, d'amour, d'amitié, dont les bardes et les troubadours ont célébré les prodiges.

Cet esprit de chevalerie fut surtout remarquable dans les dernières époques que nous venons de parcourir, époques où il y avait tant de maux à réparer, où des princesses pieuses, instruites et libérales répandaient à la fois l'amour de la religion, le goût des lumières, la décence dans les plaisirs et l'émulation de la gloire. Les autres femmes, imitant ces modèles parfaits de modestie et de vertu, faisaient régner dans leurs familles les mœurs les plus pures; et toutes exaltaient dans les hommes l'amour, le respect pour le sexe. Mais bientôt cet amour, ce respect ne lui suffisent

plus ; l'ambition, l'ardeur des combats s'emparent des femmes, et altèrent leurs grâces, leurs vertus, leur bonheur. C'est alors qu'on vit la fille de la bonne et sainte Mathilde se mettre à la tête de cent quarante chevaliers, et disputer la couronne d'Angleterre à Étienne qui s'en était emparé. Cette téméraire démarche fut accompagnée du plus heureux succès : le prince est vaincu et fait prisonnier ; ses partisans l'abandonnent ; sa femme seule résiste encore dans le comté de Kent. Et tandis que Mathilde sur le trône s'aliène tous les cœurs par son arrogance et ses persécutions, l'épouse intrépide et dévouée d'Étienne profite des fautes de la reine, se forme une armée de ses ennemis, l'attaque, la met en fuite, et rend à son mari la couronne et la liberté.

Après lui monta sur le trône le fils de Mathilde, l'époux de cette belle Éléonore qui lui porta en dot les plus riches provinces de France. Toutefois il néglige son altière compagne pour la douce et sensible Rosamonde ; alors l'orgueil blessé, l'amour, la jalousie, exaspèrent le caractère d'Éléonore ; elle soulève ses fils contre leur père, répand ainsi la désunion dans sa famille et la guerre civile dans le royaume. Cette influence, si funeste sur le règne de son époux, change et devient salutaire sur celui de son fils, Richard-Cœur-de-Lion. Nommée régente, Éléonore se fit admirer par sa prudence, sa modération, sa générosité envers ses ennemis et sa charité pour les pauvres.

Il semble que les dernières années de sa vie devraient effacer ou du moins lui obtenir grâce pour les fautes et les égaremens que ses passions lui firent commettre. Mais l'équitable opinion tient peu compte à une femme de sa sagesse quand l'âge lui en fait une nécessité; et le nom d'Éléonore rappellera toujours le souvenir d'une femme galante et vindicative, d'une reine qui porta le trouble dans deux royaumes.

Isabelle d'Angoulême, belle, galante et ambitieuse, répandit aussi sur l'Angleterre et sur la France l'influence funeste de ses violentes passions : fiancée au comte de la Marche, Hugues de Lusignan, elle l'abandonna pour Jean-Sans-Terre qui avait un trône à lui offrir. L'amant outragé fait la guerre au roi d'Angleterre, lui ôte ses possessions sur les côtes de France, dont la perte commença le déclin de la famille des Plantagenet. Après la mort de son époux, Isabelle s'étant remariée à son ancien amant, causa de nouveaux troubles dans les deux royaumes, soit en rendant son mari un des plus dangereux ennemis de Blanche de Castille dont elle enviait la gloire et la puissance; soit en décidant son fils à porter ses armes en France.

Quel contraste entre ces deux reines et l'épouse d'Édouard I[er] ! Gracieuse, élégante dans ses manières et dans toute sa personne, Éléonore n'eut qu'une seule ambition, celle de réconcilier les esprits divisés, de prêter son appui aux opprimés,

de soulager la misère, de plaire à son époux, qu'elle ne quittait jamais et à qui elle sauva la vie alors qu'Édouard en Palestine fut blessé par une flèche empoisonnée ; elle n'hésita point à sucer le venin de la plaie, exposant avec joie ses jours pour conserver ceux de son époux. On a mis en doute cette action généreuse d'Éléonore. Eh ! pourquoi, lorsqu'on voit une épouse fidèle, toujours tendre, toujours dévouée et irréprochable dans toute sa conduite, pourquoi ne peut-on pas croire avec raison que l'habitude des sentimens purs et généreux puisse élever l'âme jusqu'à l'héroïsme, surtout quand les circonstances en font presque un devoir? Pourquoi rejeter ainsi ce qui fait honneur à l'humanité, tandis qu'on accueille avec tant de confiance les simples soupçons du crime? Personne ne doute que la compagne d'Edouard II n'ait pris part à la mort affreuse de ce roi malheureux; personne n'en doute, parce que Isabelle, la plus ambitieuse, la plus dépravée et la plus belle femme de l'Europe, osa vivre publiquement avec un amant, faire la guerre à son époux, le faire prisonnier.... N'est-ce pas là en effet la route d'un plus grand forfait? et la Providence n'a-t-elle pas semblé en marquer le sceau réprobateur sur le reste de la vie d'Isabelle, puisqu'elle vit expirer son amant sur un gibet, qu'elle vécut long-temps encore dans l'opprobre et l'obscurité, sous l'horrible poids de l'exécration publique?

Philippine de Flandre, aussi sage sur le trône qu'habile dans les combats, fut partout magnanime et bienfaisante : elle gagna des batailles, fit un roi prisonnier, s'occupa du bonheur de son époux et concourut à sa gloire. Elle lui épargna un acte odieux en sauvant du supplice les généreux habitans de Calais qui s'étaient offerts en victimes expiatoires pour adoucir le vainqueur. Son fils Édouard, si connu sous le nom de *Prince Noir*, puisa près de sa bonne et courageuse mère ces sentimens de générosité et de gloire qui, à quinze ans, déjà en firent un héros à Crécy, et qui, après la fameuse bataille de Poitiers, le rendirent plus admirable encore par sa modération que par sa victoire. Ce prince, ainsi que sa mère, mourut trop tôt pour le bonheur de l'Angleterre et de son roi. La mort de Philippine mit fin aux prospérités d'Édouard III, et lui aliéna le cœur de ses sujets, alors qu'à l'ascendant d'une épouse vertueuse succéda l'influence d'une maîtresse intrigante et cupide qui disposa des faveurs royales, et les vendit à prix d'or... Jamais la cour n'avait été plus brillante qu'à l'époque où Philippine y présidait, jamais les femmes n'avaient reçu tant d'hommages, et jamais les hommes ne se montrèrent plus galans chevaliers ; mais cette émulation de plaire, ce goût des plaisirs que la présence d'une souveraine aimable et vertueuse retenait dans de justes bornes, après elle bientôt n'eurent plus de frein, et firent naître ce luxe extravagant,

ces mœurs licencieuses qui effrayaient les âmes pieuses et leur faisaient regarder les troubles, les calamités du royaume comme une juste punition du ciel.

« A cette époque aucune lady n'aurait voulu » monter un palefroi ; il leur fallait de fougueux » chevaux de bataille. Leur tête était entourée d'un » turban, ou couverte d'une espèce de mître d'une » hauteur énorme, du sommet de laquelle des ru- » bans flottaient dans l'air, comme des flammes au » haut d'un mât; leur tunique de deux couleurs, » une ceinture chargée de broderie et de riches or- » nemens en or, serrait leur taille; elles y atta- » chaient deux dagues renfermées dans leurs étuis. » Ainsi vêtues, elles se rendaient à cheval et ac- » compagnées de leurs chevaliers aux joutes et aux » tournois; elles partageaient les divers amuse- » mens des hommes; et, par leur légèreté, leurs » indiscrétions, elles donnaient prise aux amateurs » et propagateurs de scandale (1). »

C'est à la même époque que la duchesse de Brabant quitte son mari, vient en Angleterre, y épouse le duc de Glocester au mépris de ses premiers liens, attise ainsi le feu de la vengeance entre ses deux époux qui se déclarent la guerre. Et, quand la mort du premier la laisse épouse légitime de Glocester, ce prince l'abandonne pour vivre pu-

---

(1) Lingard, *Histoire d'Angleterre.*

bliquement avec Éléonore Colhum, aussi renommée par sa beauté que par ses galanteries. Les femmes des principaux citoyens de Londres, indignées de ce mépris du lien conjugal, présentent une pétition à la chambre des lords pour accuser le duc de Glocester et le rappeler à ses devoirs. Il y répond en épousant sa maîtresse, qui dès lors ne mit plus aucun frein à son orgueil, à son avarice et à ses déréglemens. Accusée de s'occuper de magie, d'employer des philtres pour causer la mort du roi et assurer la couronne à son mari, elle fut condamnée à parcourir la capitale pendant trois jours nu-tête, un cierge à la main, et à être renfermée le reste de sa vie. Marie Jourdain, sa complice et fameuse sorcière de ce temps, fut brûlée vive...

Au milieu de ces scandales dignes des temps les plus barbares, une héroïne paraît, non pour apaiser les troubles de l'Angleterre, c'était au-dessus du pouvoir humain, mais pour les affronter avec une grandeur d'âme, une force de caractère qui ont rendu à jamais célèbre le nom de Marguerite d'Anjou. Cette reine avait toutes les grandes qualités qui conviennent au rang suprême, qualités qui manquaient à l'âme douce et sensible de Henri VI, roi vertueux, mais trop faible pour régner avec gloire sur un État agité par tant de factions; ce fut sa femme qui le remplaça dans les conseils, au milieu des combats où elle déploya des talens et une énergie extraordinaires. L'ambi-

tion et les vicissitudes de la fortune ne laissèrent aucun repos à la vie de Marguerite d'Anjou : obligée de défendre son époux, son fils et son royaume, alternativement victorieuse et vaincue, alternativement reine puissante et reine fugitive, implorant tour à tour les secours de la France et de l'Écosse, seule au milieu des forêts, déposant son fils entre les bras d'un brigand qu'elle vient d'attendrir, partout elle est digne, toujours au-dessus ou au niveau de son sort, toujours ferme et inébranlable jusqu'à la destruction de toutes ses espérances, perdant à la fois son époux, son fils et la liberté.

Le règne suivant fut celui des femmes galantes, et ne présente que le lugubre tableau des cruautés et des vices d'Édouard IV, vices et cruautés qui le firent mépriser, haïr de ses sujets, et qui devinrent pour eux et pour lui un sujet de troubles et de malheurs. Ils favorisèrent les projets de Richard III, qui le renversa du trône pour y monter à sa place, et devenir pour la nation le plus infâme et le plus odieux des tyrans. Anne de Beaujeu, alors régente de France, eut la gloire d'aider Henri VII à arracher le sceptre d'entre les mains de cet usurpateur.

C'est surtout le règne de Henri VIII qui nous montre d'une manière évidente et terrible tous les ravages d'une passion criminelle : époux tendre et fidèle de Catherine d'Aragon qui faisait son bonheur et celui de l'Angleterre, Henri pendant long-

temps s'offre à nous sous les traits d'un souverain juste, éclairé, religieux, d'un souverain galant et respectueux envers les femmes qu'il appelait à sa cour pour l'embellir, pour présider à ses fêtes et à la pompe guerrière des tournois; mais, dès que la fatale beauté d'Anne de Boulen eut troublé sa raison, Henri devient un tyran sanguinaire, un réformateur fanatique, un époux inconstant et barbare qui répudie Catherine d'Aragon malgré les murmures de son peuple et de l'Europe indignée. De là sa haine pour l'Eglise romaine qui refusa de légitimer son inconstance; de là la réformation anglicane dont il se fit le chef; de là son intolérance et ses fureurs qui couvrirent cette terre d'échafauds, qui l'abreuvèrent du sang des martyrs et des victimes de son amour; de là toutes les classes bouleversées et divisées par les opinions religieuses; et l'Angleterre, courbée sous cette avilissante tyrannie, perdit les garanties qui font la dignité et la force d'une nation. Aussi la dépravation et l'égoïsme furent-ils portés au comble sous le règne suivant : d'un côté l'indigence et la bassesse, de l'autre l'opulence et la dureté, le lien conjugal sans force ou rompu par le caprice et la seule autorité privée : les liens illégitimes multipliés à l'excès prouvent assez, dit le docteur Linguard, » que » le changement de constitution religieuse, en dé» plaçant plusieurs anciennes limites imposées aux » vices et en enervant l'autorité des cours spiri» tuelles, donna plus d'audace à la licence et ou-

« vrit un champ plus libre aux passions crimi-
» nelles (1). »

Trois femmes après Edouard V occupèrent successivement le trône d'Angleterre : Jeanne Gray, qui y fut plaçée contre les droits des deux filles de Henri VIII, ne céda qu'avec une répugnance extrême à l'ambition de sa famille. Jeune, belle, unie à un époux qu'elle aimait tendrement, passionnée pour l'étude et les beaux-arts, Jeanne Gray, satisfaite de son sort et l'âme élevée vers de plus hautes penseés, ne songeait point au pouvoir suprême et ne s'en revêtit qu'avec effroi, comme si elle pressentait son instabilité. En effet elle paya de sa tête une couronne qu'elle ne porta que huit jours. Ses dernières paroles et ses derniers momens ont prouvé qu'elle en était digne par son courage, par ses nobles sentimens et une raison bien supérieure à son âge. *J'espère, dit-elle un instant avant sa mort, j'espère que l'histoire de ma vie ne sera pas sans utilité; elle montrera du moins que la pureté des intentions ne justifie nullement les crimes de fait, surtout lorsque ces crimes tendent à nuire au repos public.* La vue de l'échafaud ne troubla point sa sérénité, elle quitta sans regret une vie de seize ans qui n'avait été troublée que par les passions d'autrui.

Appelée au trône par ses droits et les vœux d'une

(1) Ouvrage cité.

grande partie de la nation, Marie est placée au rang des meilleurs souverains par les écrivains réformés qui ont fait preuve de modération; mais les plus éloquens et les plus passionnés l'ayant peinte comme un tyran sanguinaire, ont presque fait oublier ses vertus et le bien qu'elle a opéré pendant un règne court et orageux, tandis qu'en exaltant la prospérité et la gloire du long règne d'Élisabeth, ils semblent avoir effacé les revers et les fautes de la vie politique et privée de cette princesse.

Marie n'avait point les traits délicats, la douce physionomie, la taille élégante de Catherine d'Aragon; elle avait trop vivement ressenti les outrages et les maux qui avaient accablé cette vertueuse mère et qui avaient en partie rejailli sur sa fille. Élevée dans l'isolement, traitée avec sévérité par son père qui la déshérita de tous ses droits, Marie n'avait connu de la vie que la crainte, l'injustice et la douleur; de là cette teinte de tristesse imprimée naturellement à son caractère, à sa figure et qui prévenait peu en sa faveur. Élisabeth, sans avoir la beauté et les grâces enchanteresses d'Anne de Boulen sa mère, avait une taille et une physionomie où le sceau de la majesté royale semblait empreint; un ton, des manières nobles et affables commandaient à la fois le respect et l'amour; mais sous cet extérieur digne du trône, son cœur, rétréci par l'avarice, la vanité, la jalousie, était bien moins royal que celui de sa sœur Marie. Clémente, juste, libérale à l'excès, Marie en montant

sur le trône d'où un parti puissant avait voulu l'exclure, pardonna au plus grand nombre des conspirateurs et n'en fit périr que trois : exemple unique dans l'histoire de ces temps sanguinaires ! Et dans un second complot plus formidable que le premier, au milieu d'une insurrection ouverte qui mettait son trône et sa vie en danger, elle déploya tant d'énergie, de calme et d'habileté, qu'elle fit rentrer dans l'obéissance les habitans de Kent; et, ferme à son poste où elle sut se maintenir avec autant de noblesse que de courage, elle rendit à ceux de Londres la confiance et l'espoir. « Ce fut » plus qu'une merveille que de voir en ce jour la » fermeté de cœur et la constance inébranlable de » la reine (1). » C'est à cette époque que Charles-Quint et d'autres conseillers turbulens et vindicatifs, blâmant la première clémence de Marie, profitèrent du danger qu'elle avait couru pour la la faire consentir à la mort de Jeanne Gray, de son mari et des principaux chefs de la dernière conspiration. « Ces exécutions ont porté quelques » écrivains à accuser Marie d'une cruauté peu né- » cessaire (2). Peut-être ceux qui la compareront » à ses contemporains, en pareille circonstance, » hésiteront-ils à partager cette opinion. Si dans » cette occasion soixante insurgés furent sacrifiés

---

(1) Pollini, auteur contemporain.

(2) Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

» à sa justice ou à son ressentiment, nous verrons
» dans l'histoire du règne suivant qu'après une re-
» bellion beaucoup moins formidable en elle-
» même, plusieurs centaines de victimes suffirent
» à peine pour apaiser la majesté offensée d'Éli-
» sabeth. »

Le même auteur, si digne de foi et toujours appuyé de témoignages irrécusables, nous montre combien de causes poussèrent Marie à persécuter les réformés : ils étaient à la tête de tous les partis, de tous les complots ; ils cherchaient à la diffamer dans l'opinion publique par d'indignes calomnies. Un de leurs plus célèbres prédicateurs ne craignit pas de prier Dieu à haute voix pour qu'il daignât changer le cœur de la reine ou la retirer de ce monde ! Sans cesse ils cherchaient à outrager la religion catholique dont les ministres ne pouvaient plus remplir leurs fonctions sans danger. On voit par là combien l'intolérance religieuse était extrême dans les deux partis. Persécutrice acharnée des catholiques, Élisabeth est moins excusable que Marie, parce qu'elle n'agissait pas, comme Marie, sous l'impulsion de sa croyance ; ce n'était point, comme chez sa sœur, une foi ardente, un véritable zèle religieux qui la dirigeaient, c'étaient la politique et l'ambition. Aussi, en apparence plus modérée que Marie, Élisabeth fit-elle en effet plus de mal, porta-t-elle des coups plus habiles, plus profonds, attaquant les catholiques principalement dans leur existence

morale, sans toutefois épargner leur sang quand elle le jugeait nécessaire à son parti. Et combien de catholiques ne furent pas victimes de ce redoutable tribunal, semblable à l'inquisition, qu'elle avait établi!

Si Marie ne comprit pas mieux qu'Élisabeth les avantages de la liberté des cultes, mieux que sa sœur elle comprit ceux de la liberté civile et les droits du peuple; elle réforma l'indigne abus qui existait depuis long-temps dans l'administration de la justice et qui toujours donnait gain de cause à la couronne, au préjudice des sujets (1).

---

(1) Quand elle nomma Morgan président de la cour des plaids communs, elle lui dit : *Sir, je vous charge d'administrer la justice équitablement, sans acception de personne et nonobstant l'ancienne erreur qui existe parmi vous, telle que vous ne voulez laissez parler aucun témoin, et ne laissez rien produire en faveur de l'adversaire, lorsque la couronne est une des parties. Mon bon plaisir est que tout ce qu'on peut produire en faveur d'un sujet soit admis et écouté. Vous siégez, non comme des avocats, mais comme des juges sans passions, entre mon peuple et moi.*

Elle donna une grande attention aux deux universités, leur rendit la portion de revenus annexée à la couronne, et chargea des savans de fonder plusieurs colléges; elle s'occupa des intérêts commerciaux de l'Angleterre, qui recueillit tous les avantages du premier traité de commerce qu'elle fut à même de conclure avec la Russie.

(*Lingard.*)

Elle rendit l'opulence aux familles injustement dépouillées par son père et son frère. Elle n'imita point ses prédécesseurs dans ces voyages d'agrément si onéreux au peuple, et qu'ils faisaient chaque année dans les différens comtés du royaume; Marie bornait ces sortes de plaisirs à passer la belle saison dans le manoir de Croydon; là encore elle s'occupait avec la plus tendre sollicitude des pauvres et des enfans, faisant soulager les uns et instruire les autres. Ses mœurs, au-dessus de tout soupçon, commandaient le respect même à ses ennemis; et l'exemple d'une conduite si parfaite, imité par les dames de la cour, y faisait régner une décence que l'on ne retrouve plus sous le règne d'Élisabeth, où la dépravation fut égale au luxe et au faste qu'elle y déploya. Par une étrange prévention et oubli de la morale, on a jeté plus de ridicule sur l'amour de Marie pour son époux que sur les passions d'Élisabeth pour ses favoris; cependant, outre que le sentiment de Marie était commandé par le devoir, n'était-il pas légitimé par les qualités de Philippe, qui montrait alors toutes celles d'un grand prince, sans faire soupçonner les défauts d'un tyran? Marie d'ailleurs n'accorda jamais rien à son époux de contraire à la gloire de la nation et aux intérêts de son peuple; cet amour ne lui fit commettre rien d'injuste et d'illégal, tandis que l'amour d'Élisabeth pour Leicester et le comte d'Essex compromit plus d'une fois les intérêts de l'État, parce qu'ils étaient sans

talens pour justifier l'aveugle confiance de leur souveraine.

Ces deux princesses furent l'une et l'autre supérieures aux femmes de leur temps par les connaissances et les talens. Elles s'occupèrent avec zèle et succès du progrès des lumières : elles étaient habiles musiciennes, possédaient cinq langues, parlaient en public avec autant de grâce que de facilité. En les considérant sur le trône, sans doute Élisabeth y paraît plus grande, plus habile que sa sœur, parce qu'elle y resta longtemps, parce qu'elle eut de brillans succès, que les succès éblouissent toujours et légitiment tout. Mais dans leur vie privée, et sous le rapport des qualités morales, combien Marie est supérieure à Élisabeth! Il est à regretter que cette même intolérance religieuse qu'on a justement reprochée à Marie, ait répandu son fiel sous la plume de quelques écrivains qui n'ont point vu ou n'ont point voulu voir ce qui pouvait, sinon justifier, au moins atténuer cette grande faute de son règne, et qui, sans en reconnaître les bienfaits, ont voulu le ternir en n'y comptant que les échafauds, les bûchers et les victimes.

Si dans ce parallèle nous avons placé Élisabeth en second sous le rapport des vertus, nous tenons trop à la gloire de notre sexe pour ne pas retracer tous les titres qui la placèrent au rang des plus illustres souverains : Élisabeth, femme frivole dans le choix de ses favoris, dans le choix

de ses ministres montre au contraire une grande sagesse; son vaste génie embrassait à la fois tout ce qui pouvait intéresser l'honneur national et la prospérité de l'Angleterre. Elle en rehaussa l'éclat, étendit sa prépondérance, augmenta ses richesses par la gloire de ses armes, par des traités avantageux, par la grande impulsion qu'elle donna à l'industrie, aux arts, à la littérature. Toute puissante sur ses sujets par son énergie, elle savait en même temps leur communiquer cette énergie pour repousser ou triompher de ses ennemis. Elle aida Henri IV à conquérir son royaume; elle résista aux forces de l'ambitieux Philippe II, fournit des secours aux Hollandais pour briser le joug de fer de ce monarque et établir leur république. C'est ainsi que, régnant elle-même en despote sur ses États, elle vint, comme le dit un célèbre orateur, se placer à l'avant-garde pour défendre les libertés de l'Europe; et son règne, illustré par de brillans exploits, le fut encore par des poètes dignes de les célébrer.

Toutefois une tache sanglante, ineffaçable, souille à jamais tant de gloire! c'est la captivité et la mort de Marie Stuart. Très-inférieure à Élisabeth dans l'art de régner, Marie Stuart la surpassait par sa beauté, ses grâces, ses talens, l'élégance de ses manières, par ce mélange de douceur et de vivacité qui la rendait la femme la plus aimable et la plus séduisante de son siècle. Sans doute, comme reine d'Écosse, on la voit par sa lé-

gèreté et ses imprudences se placer bien au-dessous de la reine d'Angleterre; mais lorsque le malheur l'a frappée, lorsqu'errante et fugitive elle vient se jeter entre les bras de sa rivale et que sa rivale répond à sa généreuse confiance par une étroite captivité, les rôles changent : Marie Stuart, dans les fers, devient une héroïne digne de l'admiration du monde; Élisabeth, sur le trône, soulève l'indignation générale; son âme est en proie aux craintes, aux remords; il n'y a plus de paix, de repos pour elle; partout elle ne voit que des complots; l'honneur, l'humanité, l'Europe entière lui crient de délivrer sa victime; la jalousie, ses ministres, les fantômes effrayans de son imagination lui commandent de la faire périr... Marie Stuart, au milieu des rigueurs d'une sombre prison, ne rêve que bonheur, ne voit dans l'avenir qu'espérance. Entourée d'un petit nombre de serviteurs fidèles et dévoués, elle éprouve la douceur d'être aimée pour elle-même; son modique revenu, réservé pour les pauvres, lui procure encore les jouissances si pures de la bienfaisance. Et lorsqu'elle perd peu à peu l'espérance d'être délivrée, son âme, épurée par la résignation et la piété, s'élève à de plus sublimes espérances et la dispose à entendre sans surprise, sans effroi, l'arrêt de sa mort. Elle s'y prépare avec solennité et recueillement, comme pour un voyage où l'attendent de hautes et belles destinées. Ce jour, si terrible pour Élisabeth, fut le plus beau jour de la vie de Marie

Stuart. Elle était vêtue avec toute la majesté d'une reine et la modestie d'une sainte : une robe de velours noir, un manteau doublé d'hermine, un voile de dentelle qui retombe à ses pieds, un rosaire attaché à sa ceinture, un crucifix entre les mains, tel est le costume de Marie lorsqu'elle paraît dans la salle où l'attendent ses ennemis et ses bourreaux. Tout est calme, tout est digne dans sa personne et son maintien. Jamais sa beauté ne parut si frappante : ce n'était plus cette beauté qu'aucun homme ne pouvait voir sans être épris d'amour, mais une beauté déjà rayonnante de la gloire du ciel, et qui ne pouvait plus rien inspirer de terrestre. Arrivée sous l'échafaud, avec quelle aimable résignation elle s'appuie sur son barbare geôlier pour en gravir les marches! Quels touchans adieux elle adresse à ses femmes, à ses fidèles serviteurs! Dépouillée avec rudesse de ses vêtemens, elle dit avec un sourire angélique : *Je n'ai pas été habituée à me déshabiller en public.* Elle atteste son attachement à la religion pour laquelle elle meurt, prie pour son fils, pour Élisabeth, puis élève son crucifix et s'écrie : *Ainsi que tes bras, ô mon Dieu, furent étendus sur la croix, reçois-moi dans ceux de ta miséricorde, et pardonne-moi mes péchés.* Alors elle tend sa tête au bourreau, qui, tremblant d'admiration, fit souffrir à l'illustre victime une longue et cruelle agonie. . . Que faisait Élisabeth pendant la glorieuse mort de Marie Stuart ? Son esprit, agité de terreur et de honte, cherche mille

moyens pour paraître innocente de ce crime, pour échapper à l'opprobre qui l'attend, à la vengeance qu'elle redoute. Et lorsqu'à son tour la mort vient la frapper dans son palais au milieu de sa puissance, lorsque survivant à sa popularité, réduite à un squelette, dépouillée de sa force morale, nous la voyons couchée à terre, baignée de larmes ou dans une stupeur plus douloureuse encore, et passant huit jours dans cette affreuse agonie, n'ayant pas un ami auprès d'elle pour recueillir son dernier soupir.... combien Élisabeth nous paraît plus à plaindre que Marie Stuart sur l'échafaud, mourant au milieu des pleurs, de l'admiration de ses serviteurs, de ses ennemis, et prenant son essor vers le ciel revêtue de toute la beauté des anges!

Élisabeth, dans son lit de mort, avait désigné le fils de Marie Stuart pour lui succéder au trône. Mais Jacques n'eut pour régner aucun des talens d'Élisabeth, ni pour se faire aimer aucune des qualités de sa mère. Et les Anglais, qui l'avaient reçu avec enthousiasme, regrettèrent bientôt la main ferme et prudente de celle dont il prit la place sans la remplacer.

« Jacques Ier, dit le célèbre historien de la famille des Stuarts (1), affectait un rustique mépris pour le sexe; et sa cour, d'où les femmes étaient

(1) Hume, *Histoire d'Angleterre*.

» bannies, avait plutôt l'apparence d'une foire ou » d'une assemblée de négoce que du séjour d'un » prince. »

Aussi n'est-ce pas sous ce règne qu'il faut chercher l'influence des femmes. La reine elle-même, quoique belle et spirituelle, Anne de Danemark, n'en eut aucune sur le gouvernement et beaucoup moins sur l'esprit de son époux que ses courtisans. Ce qui prouve d'une manière évidente que les mœurs sont presque toujours l'ouvrage des femmes, c'est que Rochester et les autres favoris à qui Jacques prodiguait ses faveurs et ses largesses, malgré leur immoralité et leur ascendant sur toute la cour, n'eurent point sur les mœurs cette influence qu'exercent ordinairement les femmes dépravées et galantes qui, maniant à leur gré le cœur des rois et leurs trésors, répandent avec rapidité la contagion de leurs vices et de leurs passions. Si, pour le bonheur de la nation, les femmes de ce genre n'eurent aucun crédit sous ce règne, pour sa gloire littéraire l'Angleterre regrettera toujours d'avoir été privée de cette influence que les femmes aimables exercent sur les lettres et les beaux-arts; car les grands écrivains de cette époque ont tous manqué de cette touche polie, délicate, qui ne se puise guère que dans la société du sexe. Et Jacques, qui se faisait gloire de s'en éloigner, a été accusé d'avoir perverti le goût. Ses efforts eurent plus de succès pour le progrès du commerce que pour celui du savoir. Ne peut-

on pas également attribuer à cet éloignement du roi pour les femmes, cet extérieur lourd et sans grâce, cette pédanterie ridicule, ces manières brusques, presque ignobles, qui lui aliénèrent en grande partie l'affection et le respect de son peuple?

Charles Ier, au contraire, montra toujours un tendre dévouement pour le sexe en général, sans jamais avoir de passion que pour sa femme. Henriette de France justifiait cet amour et cette confiance sans bornes par ses vertus, son esprit et ses grâces. Mais ses ennemis se servirent de cet ascendant qu'elle avait sur le cœur de son époux, pour faire croire au peuple qu'elle dirigeait les opinions du roi, qu'elle était à la tête d'une faction qui voulait rétablir la religion catholique et le pouvoir absolu. Ces calomnies, en attisant le feu de la discorde, servirent les projets des rebelles et des ambitieux. Peut-être aussi qu'Henriette resta trop française en Angleterre; peut-être blessa-t-elle trop ouvertement ses sujets dans leur croyance, leurs idées, leurs modes, leurs usages. Toutefois, si elle eut sous ces divers rapports quelque influence sur les malheurs de Charles Ier, combien, dans ces malheurs, ne montra-t-elle pas de courage, de zèle, de dévouement! Aucune fatigue, aucun péril ne la rebutent: la noble fille de Henri IV ne craint aucune humiliation pour sauver la vie, la couronne de son époux, l'héritage de ses enfans. Dès qu'elle les voit en danger, elle n'a plus aucun instant de repos; elle va et

vient de l'Angleterre sur le continent, du continent en Angleterre; on la voit à la cour de Hollande où règne sa fille, à la cour de France où règne son père; partout elle arrive en suppliante, puis retourne porter à son époux des secours, des promesses, des consolations; loin de lui, elle le soutient encore par ses lettres où respirent l'honneur, le courage et l'humanité : tel est le rôle actif et sublime d'Henriette au milieu de cette terrible révolution, qui renversa le trône d'Angleterre et fit tomber la tête du monarque sous la main du bourreau! Écoutons l'éloquente voix de Bossuet qui nous montre cette reine infortunée survivant au naufrage de toutes ses espérances : « O mère! ô femme! ô reine admirable et digne » d'un meilleur sort, si les fortunes de la terre » étaient quelque chose! Enfin il faut céder à votre » sort. Vous avez assez soutenu l'État qui est attaqué » par une force invincible et divine : il ne reste » plus désormais, sinon que vous teniez ferme » parmi les ruines. Comme une colonne dont la » masse solide paraît le plus fort appui d'un tem- » ple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle » soutenait fond sur elle sans l'abattre; ainsi la » reine se montre le ferme soutien de l'État, lors- » qu'après en avoir porté long-temps le faix elle » n'est pas même courbée sous sa chute. »(1)

---

(1) *Éloge funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre.*

Les grandes infortunes de Charles, sa résignation et ses vertus avaient tellement exalté les sentimens des femmes, que toutes semblaient avoir le cœur d'Henriette pour servir, défendre et pleurer leur roi : pour lui lady Fairfax déploya tant de zèle, de chaleur et d'énergie, qu'elle fut au moment de le sauver ; elle détache son époux de la cause des indépendans, le décide à profiter de son crédit sur l'armée pour arracher le roi des mains de ses ennemis ; et ce projet, au moment de réussir, n'échoua que par la ruse de l'hypocrite Cromwel. Les filles mêmes de cet usurpateur ne purent considérer qu'avec indignation et mépris l'élévation de leur famille, achetée par un si grand forfait ! L'histoire a consigné combien elle fut vive et générale la douleur du sexe en apprenant le meurtre de Charles. A cette nouvelle, plusieurs femmes moururent à l'instant même ; plusieurs autres furent conduites au tombeau par une profonde mélancolie.

Charles II n'apporta point sur le trône ces vertus qui rendaient son père, soit à la cour, soit dans la vie privée, si digne à la fois de respect et d'amour. Charles I[er] honorait le sexe, fut le modèle des époux et des pères ; son fils, au contraire, se fit gloire d'être le plus aimable des séducteurs et le plus infidèle des maris. Sa cour offrait l'aspect d'un sérail sans verroux et sans tyrans, qui recevait ses lois de la duchesse de Portsmouth, sultane favorite. Cette femme, formée à la cour

de Louis XIV, avait tous les moyens de plaire et de fixer un monarque indolent. Et n'est-ce pas son influence qui a fait accuser Charles de ressembler plutôt à un vice-roi de France qu'à un souverain d'Angleterre? N'est-ce pas parce que ses maîtresses prenaient tout son temps et épuisaient le trésor, qu'il ne put s'occuper de la gloire nationale, ni récompenser les talens? Ne sont-ce pas elles qui ont jeté sur sa mémoire cette tache si honteuse pour un roi, d'avoir laissé vivre dans la misère trois des plus beaux génies de son temps? Si Jacques Ier, par son mépris pour le sexe et en le bannissant de sa cour, porta atteinte aux progrès de la littérature, Charles II lui fut encore plus nuisible par l'empire qu'il donna à des femmes méprisables qui corrompirent le goût en applaudissant à la grossière licence des écrivains: « Les compositions théâtrales de ce temps » sont des monstres d'extravagance et de folie, si » dépourvus de raison et même de sens commun, » qu'ils déshonoreraient la littérature anglaise, si » la nation n'avait comme expié son admiration » pour tant d'informes ouvrages, par l'oubli total » auquel ils sont condamnés (1). »

Toutefois le poison de ces sortes de compositions qui circula rapidement, et l'exemple d'une cour corrompue, portèrent un coup mortel aux

---

(1) Hume, *Histoire d'Angleterre.*

mœurs de l'Angleterre. « Un sexe commençait » perdre le caractère national de chasteté, sans » être capable d'inspirer à l'autre ce qu'on nomme » sentiment ou délicatesse (1). »

Cependant quelques femmes d'un beau caractère et d'une vertu sans tache formaient encore une honorable exception : telle la compagne de lord Russel qui périt pour s'être opposé aux envahissemens du pouvoir royal : cet illustre accusé, rendant hommage au dévouement et à l'éloquence de sa femme, la choisit pour son défenseur. Après sa condamnation, elle fut se jeter aux pieds du roi pour demander sa grâce; mais ses larmes, ses prières, le souvenir des services et de la fidélité de son père qu'elle invoque en expiation des erreurs de son époux, ne peuvent attendrir Charles; alors sa grandeur d'âme, loin d'être abattue, reparaît avec toute la force de son caractère. Elle exhorte son époux à perdre avec courage cette vie si chère qu'elle n'a pu lui conserver; elle soutient sa fermeté jusqu'au dernier moment; aussi, quand lord Russel se sépare de cette épouse incomparable pour aller à l'échafaud, il s'écrie : *A présent l'amertume de la mort est passée.*

On a loué Charles II d'avoir été amant généreux et époux civil (1)! Peut-on sans outrager la

(1) *Ibid.*
(2) Hume, Fox.

morale approuver des libéralités faites aux dépens du peuple et du vrai mérite? Et comment peut-on louer les procédés de Charles envers une épouse qu'il a constamment délaissée? Voudrait-on savoir gré à un prince qui vécut long-temps à la cour si polie de Louis XIV, dont il prit le ton, voudrait-on, dis-je, lui savoir gré de n'avoir pas traité sa douce et vertueuse compagne à la manière des Russes et des Tartares? Catherine de Portugal, fille de l'illustre Louise de Bragance, ne méritait-elle pas plus que de la civilité, elle si généreuse envers le duc de Montmouth et même si affectionnée à ce fils illégitime de son époux? N'est-ce pas uniquement auprès d'elle que ce prince après sa rebellion trouva un zélé défenseur? Et si les larmes, si les prières de cette reine avaient pu quelque chose sur l'inflexible Jacques II, il n'aurait pas indigné la nation en faisant périr son neveu sur l'échafaud. Charles II, servile complaisant de la France, ne vivant que pour ses maîtresses et ses courtisans, avilit les Stuarts aux yeux de la nation anglaise, et prépara ainsi cette révolution qui détrôna Jacques pour mettre à sa place son gendre le prince d'Orange et sa fille Marie.

Anne, dernier rejeton de la famille des Stuarts sur le trône d'Angleterre, abandonna son père aux jours de l'infortune pour s'unir au parti de sa sœur qui lui ouvrait la route du trône au préjudice de son frère. Anne, avec une âme honnête et sensible, ne put s'écarter ainsi de ses devoirs les plus

sacrés sans être malheureuse le reste de sa vie. Placée sur le trône par le parti des Whigs, elle se vit obligée, pour s'y maintenir, de consacrer la proscription de sa famille par tous les actes de son règne, tandis que tous les désirs de son cœur étaient de la voir rentrer dans ses droits. Laisser le sceptre entre les mains de Jacques III son frère, était le but secret où elle visait sans cesse; et toujours elle se vit forcée de se joindre à l'opposition des Whigs pour l'en exclure et appeler la maison de Hanovre à la succession de sa couronne. Ce frère qu'elle déshéritait, qu'elle était obligée de proscrire ouvertement, était l'unique objet de son affection, et plus elle lui avait fait de mal, plus elle cherchait les moyens de le réparer, quand la mort vint anéantir toutes ses espérances.... Les dernières paroles de cette reine prouvent assez quel amour et quel vif intérêt l'attachaient à Jacques; elles dévoilèrent ce long combat qu'elle eut à soutenir pendant tout son règne entre la nature et l'ambition.. Ce règne, si triste pour elle-même, fut un des plus beaux et des plus glorieux pour l'Angleterre : ses armées, commandées par les premiers capitaines de ce temps, firent craindre et respecter sa puissance, qu'elle augmenta autant par ses transactions politiques que par ses conquêtes. Jamais époque ne fut plus féconde en grands hommes, et l'éclat qu'ils donnèrent aux armes, aux lettres, aux arts et aux sciences, rendit ce règne aussi brillant que celui de Louis XIV. Aussi,

Anne partage-t-elle avec ce grand monarque l'honneur d'avoir donné son nom à son siècle. Sa mémoire est toujours chère aux Anglais; et l'on montre encore aujourd'hui avec respect le château et la chambre où *la bonne reine Anne* reçut le jour.

Adisson nous a laissé un tableau si naturel et si parfait des mœurs de ce temps qu'on croit y avoir vécu : il reproche aux femmes d'avoir pris les modes, les manières françaises, de passer une partie de leurs matinées à voir des marionnettes, de s'occuper de politique... Exaltées, les unes pour le parti des Whigs, les autres pour les Torys, elles signalaient au spectacle leurs opinions par la forme de leurs mouches, par la manière de les placer; tandis que les femmes raisonnables et attachées à leurs maris, à leurs enfans, allaient vivre à la campagne *pour cacher ces ridicules alors impardonnables aux gens du bon ton*. Toutefois, malgré cette légèreté dans les principes et cette inconvenance dans les occupations du sexe, l'exemple de la reine arrêtait encore la corruption des mœurs.

Mais sous le règne de Georges II il n'y eut plus aucun frein à cette corruption; à sa cour tous les vices se montrèrent sans voile et ne laissèrent place à aucune vertu.

C'est à cette époque que lady Montague, de retour en Angleterre, écrivait : « En général la galanterie ne fut jamais de si grande recommandation qu'à présent. Une vingtaine de jeunes gens

» se sont constitués en comité de galanterie, et
» s'assemblent trois fois la semaine pour délibérer
» sur les moyens de perfectionner cette branche
» de bonheur social. » On pourrait croire qu'il s'agit ou de la galanterie de nos preux chevaliers, ou bien de cette galanterie métaphysique du règne de Louis XIII où le cardinal de Richelieu faisait soutenir des thèses d'amour .. Mais lady Montague ne nous laissé pas de doute sur les sentimens et les mœurs qui dominaient alors. « L'honneur,
» dit-elle, la vertu, la réputation, sont aussi ou-
» bliés que les modes de nos grand-mères. Dé-
» gradation du mariage : les deux sexes en ont
» reconnu les inconvéniens, et une femme de qua-
» lité s'accommode tout aussi bien qu'un homme
» de l'épithète de *roué* (1)! »

Georges laissa un fils de douze ans sous la tu-

---

(1) « Selon toutes les apparences, dit ailleurs lady Mon-
» tague en parlant du mariage d'une jeune personne avec
» un vieillard, elle ne peut manquer d'être veuve dans six
» semaines; aussi a-t-elle été assez prévoyante et assez
» bonne ménagère pour faire doubler de noir ses habille-
» mens de noces... La discrète et retenue lady L** a perdu
» à Bath sept cents livres sterling dans une soirée... et,
» après avoir joué sa réputation et sa fortune, elle s'est
» empoisonnée... Milord Carleton a quitté ce monde pé-
» rissable en tenant la belle duchesse d'une main et man-
» geant de l'autre une poularde grasse et succulente. »

(*Œuvres de lady Wortley Montague.*)

telle d'une mère qui ne vit dans cette charge que la douceur du pouvoir, et ne visa qu'aux moyens de le conserver long-temps. Loin de sentir la noble émulation de former un grand roi pour le bonheur et la gloire de la nation, elle ôta à son fils les moyens d'en acquérir les qualités, en le confiant à un gouverneur qui n'avait comme elle que des vues intéressées; et ce prince fut victime de l'ambition, de l'égoïsme qui présidèrent à son éducation. Cette éducation ne put étouffer ses vertus naturelles, mais elle lui donna ces défauts qui lui aliénèrent le cœur d'une grande partie de ses sujets; de là des révoltes, le feu de la discorde éteint par le sang; de là des complots qui mirent deux fois la vie du roi en danger; de là cette roideur de caractère si funeste dans un esprit faible et première source de ces guerres ruineuses qui coûtèrent à l'Angleterre ses plus belles colonies de l'Amérique septentrionale. Mais ces fautes politiques de Georges III furent rachetées par l'amélioration qu'il apporta dans les mœurs, en donnant avec sa compagne, Sophie-Charlotte de Mecklembourg, l'exemple de la plus parfaite union et de toutes les vertus privées.

Il n'en fut pas de même sous le règne suivant : Georges IV souleva l'Europe d'indignation et de dégoût au bruit scandaleux de ses débats avec sa femme, avec la mère de son unique enfant! Caroline de Brunswick avait toutes les qualités les plus propres à fixer un cœur honnête : aimable, spiri-

tuelle, bonne à l'excès et peut-être trop sensible, cette princesse se vit repoussée dès les premiers jours de son hymen par un époux qui, ne pouvant supporter que les chaînes du vice, s'était soumis à celles du mariage uniquement pour avoir tout l'or nécessaire à ses folles dépenses et à ses prodigalités envers ses maîtresses... Poursuivie par les calomnies et les persécutions de tout genre, Caroline qu'on voulait flétrir dans l'opinion pour avoir droit de la rejetèr du trône? Caroline sans doute sera justifiée aux yeux de l'univers, parce qu'elle ne fut accusée et haïe que par des êtres pervers, parce qu'elle eut pour amis, pour défenseurs, toutes les âmes honnêtes et sensibles. Georges III, tant qu'il vécut, la protégea contre les injustices de son fils. Charlotte, cette fille unique et chérie, qu'on éloigna constamment du sein maternel, Charlotte, aussitôt qu'elle fut en âge de connaître et juger les motifs de cette déplorable division entre les auteurs de ses jours, n'hésita point à se déclarer pour sa mère; elle dit avec fermeté qu'elle renoncerait plutôt à la cour que de renoncer à consoler celle qui lui avait donné la vie. Cette voix de l'innocence, toujours si juste et si vraie, cette voix du peuple, toujours si impartiale quand elle est spontanée; toutes ces voix qui plaidèrent avec tant d'éloquence et d'énergie la cause de Caroline, ne doivent-elles pas être plus fortes que celles des passions armées et soulevées contre elle? Et, lorsqu'une mort inattendue semblait venir imposer

silence à la haine comme à l'amour, ces deux sentimens éclatèrent encore pour troubler ses funérailles : ses ennemis, non contens de ravir à ses cendres les honneurs de la royauté, auraient voulu lui ravir encore ceux du regret; mais ce fut en vain qu'on déploya tout l'appareil de la violence et des baïonnettes pour empêcher le peuple de suivre le cercueil de leur reine; on ne put étouffer les larmes et les gémissemens qui l'accompagnèrent à sa dernière demeure...

Charlotte, si tendre et si dévouée à sa malheureuse mère, était devenue l'idole de la nation qui plaçait en elle ses plus chères espérances. Belle d'expression, sa physionomie portait l'empreinte de la bonté de son âme, de l'énergie de son caractère et de la vivacité de ses sentimens. Elle aimait sa patrie, son époux, ses devoirs, avec ce noble enthousiasme qui promettait à ses sujets les plus heureuses et les plus brillantes destinées. Aussi tous les regards se portaient-ils sur cette princesse, dont les mœurs simples et pures, et dont la sage bienfaisance contrastaient d'une manière si frappante avec une cour licencieuse et prodigue. Tous les vœux attendaient impatiemment un héritier de l'auguste princesse, quand la mort de la mère et de l'enfant vint anéantir à jamais toutes les espérances... En trois jours toute l'Angleterre fut en deuil; et trois mois suffirent à peine pour dissiper ce crêpe funèbre de la douleur publique. Ce deuil spontané et durable, ces regrets universels et si

profonds qu'ils durent encore aujourd'hui, prouvent assez combien Charlotte était digne de régner sur l'Angleterre, et combien l'Angleterre était digne d'une souveraine dont les vues élevées et les vertus parfaites se trouvaient en harmonie avec le génie national et la sagesse de son gouvernement.

On a dit que de l'ordre et de la paix d'un ménage découlaient l'ordre et la paix d'un État : cette maxime est particulièrement applicable à l'Angleterre dont le gouvernement est si éclairé, si prospère, et où chaque citoyen trouve dans son intérieur l'ordre, la propreté, l'élégance, tout ce qui est agréable et commode, préparé par sa belle et modeste compagne. Mais, tout entières aux vertus domestiques, les Anglaises s'arrêtent là comme si elles craignaient de les perdre en allant plus loin. Tout est calme, fixe, régulier, dans leurs sentimens comme dans leur beauté : de là ce calme de l'amour qui en exclut l'enthousiasme et la galanterie. Elles obtiennent beaucoup de considération et peu de ces soins de tous les instans qui font le charme de la vie. Privées de cette galanterie, de cet enthousiasme qui électrisent l'imagination et multiplient les qualités par le désir de plaire, les femmes exercent peu d'influence sur la société, et la société reste inanimée, sans mouvement ; les mœurs manquent d'urbanité et de bienveillance. Les hommes s'habituent à recevoir tranquillement le bonheur de leurs compagnes et à les exclure de leurs plaisirs : de là sans doute la grossièreté

dans laquelle dégénèrent ces plaisirs; de là cette passion exaltée pour les chevaux, pour tous les exercices violens, pour les combats de boxeurs (1), de chiens, de coqs, etc. Et ne sont-ce pas ces plaisirs grossiers, ces jeux barbares, ces spectacles inhumains qui entretiennent chez cette nation des usages qui révolteraient même des sauvages (2)?

N'est-il pas probable que tout ce qu'il y a de vicieux, de ridicule, et surtout de barbare dans

---

(1) Loin d'en détourner les hommes, les femmes recherchent avidement de pareils spectacles. Il y en a même qui deviennent actrices en ce genre : on a vu deux jeunes femmes s'avancer dans l'arène le sabre à la main, et se combattre à outrance avec une adresse, une intrépidité extraordinaires. Chaque fois qu'un pareil combat était annoncé, les spectateurs accouraient en foule; mais l'empressement du public ne se soutint pas quand il s'aperçut que l'adresse parait constamment les coups de part et d'autre et qu'il *n'avait jamais la satisfaction de voir couler du sang*. Quelque remarquable que fût leur habileté dans l'escrime, *les championnes invincibles* (c'est le nom qu'on leur avait donné) cessèrent bientôt d'attirer les curieux; et personne ne douta que si elles se fussent déterminées, pour *plaire* au peuple, à se faire de temps à autre quelques blessures, elles n'eussent eu des spectateurs en plus grand nombre et plus long-temps!

(2) Chez les nations même les moins civilisées, voit-on, comme chez ces fiers insulaires, un mari conduire sa femme la corde au cou pour la vendre au marché? Imaginerait-on qu'un grand seigneur pût recevoir le prix de l'adultère de

les mœurs d'un peuple d'ailleurs si éclairé, finirait par disparaître entièrement si les femmes prenaient plus de peine et mettaient quelque amour-propre à faire prévaloir les charmes de leur société sur ces goûts si peu naturels qui en éloignent les hommes? . . . .

On ne peut pas douter qu'il ne fût facile aux Anglaises de prendre plus d'influence sur la société, quand elles en obtiennent de plus difficiles et qui exigent bien plus d'art et de génie; on ne peut en douter si l'on considère le grand nombre de femmes qui ont illustré l'Angleterre et l'illustrent encore aujourd'hui. Leur habileté pour régner a été reconnue par Montesquieu; leurs vertus le sont par l'opinion générale; et leurs talens dans les arts, les sciences, la littérature, brillent depuis long-temps et semblent se perfectionner chaque jour. Le nom de Seymour rappelle trois sœurs charmantes qui se distinguèrent par leur amour pour les sciences et par leurs poésies. Jeanne Gray, avant de mourir, lisait en grec le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme. La fille aînée de Thomas Morus, si renommée par sa piété filiale, le fut encore par son esprit et son savoir. Lady

---

sa femme.? et que d'autres ne se fissent aucun scrupule de choisir pour compagne, pour la mère de leurs enfans, des filles déshonorées par leur conduite et méprisées par leur état, comme cela se pratique en Angleterre?

Montague, si connue par ses voyages, et dont le talent épistolaire est comparé à celui de Mme de Sévigné, eut encore la gloire de triompher des préjugés anglais en introduisant l'inoculation dans sa patrie. La duchesse de Devonshire porta au plus haut degré les charmes de l'esprit et de la bienfaisance. Nous citerons mistriss Barbaud, digne historien de Richardson; Clara Reeve, ingénieux auteur de *l'Ancien baron anglais*, et de plusieurs autres romans; Anne Radcliffe, dont les vertus solitaires faisaient le bonheur de sa famille, tandis que ses ouvrages, répandus dans toute l'Europe, y donnaient de nouvelles et vives jouissances; lady Morgan, dont les idées sont si originales, les tableaux si animés; miss Jeanne Baillie, dont les tragédies produisent un grand effet moral, et dont tous les ouvrages font autant d'honneur à son âme qu'à son génie; Hélène-Maria Williams, également distinguée comme poète et comme historien; mesdames Aikin, Benger, Thomson, dont les écrits sont placés au rang des meilleurs ouvrages historiques de notre époque; miss Landon et madame Hémans, dont les poésies rivalisent de sentiment, de grâce et d'harmonie; miss Burnet, lady Edgeworth, mistriss Opie, madame Hoffman, sages et aimables institutrices de leur sexe et de la jeunesse; les deux miss Porter, distinguées dans la poésie et les romans. Enfin mesdames Élisabeth Appleton, Smith, Élisabeth Hamilton, Han-Moore, complètent cette belle réunion de talens

poétiques, philosophiques, littéraires et dramatiques.

Tant d'esprit, de grâce, de sentiment qui abondent sous la plume des Anglaises, nous prouve qu'elles pourraient également embellir la société de ces précieuses qualités, si leur genre d'éducation ne les refoulait pas en elles-même, comme si l'amabilité devait exclure la dignité, comme s'il n'était pas modeste d'être gracieuse... Ce préjugé qui les glace à l'extérieur, ne peut les préserver du choc et du ravage des grandes passions : alors donc qu'une Anglaise n'a plus la force de les maîtriser ou l'adresse de les cacher aux yeux du monde, une fois qu'elle croit avoir perdu ses droits à l'estime, il n'y a plus pour elle de limites dans le déshonneur ; le premier pas qui l'y place, l'égare entièrement et la fait tomber dans la dégradation. La véritable vertu doit être simple et naturelle ; sa dignité ne consiste point dans une froideur commandée, dans une réserve puérile, dans des soins minutieux et des idées de pudeur qui ne sont point de la pudeur. Ces fausses idées qui déparent leurs goûts et leur contenance, qui les font rougir d'un mot, tandis que sans scrupule elles étalent leurs charmes au spectacle et au bal, cette éducation guindée qui les roidit et les maîtrise, ne seraient-elles pas les principales causes qui privent les Anglaises de l'empire qu'elles devraient exercer sur la société, ayant la beauté et les talens qui en font l'ornement et les plaisirs?

CHAPITRE XII.

Des Femmes chez les Scandinaves, les Gaulois, les Germains.

L'influence qu'ont eue les femmes chez les peuples du nord est très-honorable, parce qu'elles ne la durent qu'aux qualités naturelles qui les distinguaient, qualités qui n'étaient altérées, ni par le climat, ni par le luxe, ni par la volupté. Sagesse, bienfaisance, courage et beauté établirent leur empire par la vénération et l'amour. Ces sentimens étaient si profonds, si exaltés, qu'ils donnèrent à à ces peuples l'instinct de la civilisation, celui de la gloire, et leur conservèrent des mœurs pures au milieu des coutumes les plus barbares. Et, lorsque les lumières du christianisme vinrent les abolir, ce fut encore aux femmes qu'ils durent cet inestimable bienfait.

Dans la Scandinavie, comme dans les forêts de la Germanie, un ciel sombre, des usages grossiers, une religion mêlée de superstition et de barbarie, la pauvreté, l'absence des arts, tout semblait devoir ôter à l'amour ses charmes et sa puissance; et pourtant c'est au milieu de cette nature sauvage, ce sont des guerriers féroces qui rendirent à l'a-

mour un culte pur, exalté, et qui devint l'origine de cette galanterie apanage des peuples civilisés. On s'accorde à penser que cet enthousiasme de l'amour était dû aux idées que les peuples du nord s'étaient faites de la chasteté des femmes (1); dès lors nous pouvons avec raison attribuer à notre sexe l'honneur de ces mœurs chevaleresques qui, plus tard répandues et perfectionnées dans diverses contrées de l'Europe, y donnèrent le noble élan de la gloire et contribuèrent si puissamment à avancer la civilisation. En effet, comment ces Scandinaves, ces Germains, ces Gaulois qui estimaient tant la force physique, auraient-ils donné un rang si distingué aux femmes, si elles ne l'eussent, pour ainsi dire, conquis par leurs vertus,

(1) Tout prouve combien ces peuples attachaient de prix à cette vertu : il y avait chez eux une île appelée *Chaste*, consacrée à la déesse Herta; la statue de cette divinité était placée sur un char constamment recouvert d'un voile; ce char, traîné par des génisses blanches, était promené à des temps marqués au milieu des nations germaniques. La présence de cette divinité mystérieuse était le signal des réjouissances, de la paix et de la concorde.

L'île de Sayne, vénérée, était habitée par des vierges; les Gaulois les appelaient fées, parce qu'ils leur attribuaient le pouvoir de changer de formes, de se rendre invisibles, d'élever les tempêtes et de les conjurer.

C'était donc toujours dans la chasteté que ces peuples plaçaient la force de notre sexe. Et là où il n'y eut point de culte à la volupté, il n'y eut jamais de courtisanes.

surtout par la pureté de leur âme et la sagesse de leur conduite? Cette pureté, cette sagesse qui les entouraient d'un prestige enchanteur et leur donnaient une grâce ineffable aux yeux de leurs amans, exerçaient sur leurs cœurs un ascendant qu'on croyait divin tant il était irrésistible. Aussi pour plaire, pour obtenir celles qu'ils aimaient, rien n'était au-dessus de leur courage et de leur persévérance. La valeur était aux yeux des femmes scandinaves la plus belle des qualités; et les hommes devenaient les guerriers les plus braves, les plus aventureux; c'était la lance à la main que les amans se disputaient leur dame; de là aussi l'origine du duel qui s'est conservé jusqu'à nos jours.

Dans ces siècles de barbarie où des brigands, des pirates, des aventuriers de toute espèce, exposaient les femmes à d'autres dangers qu'à ceux de la séduction, rien n'égalait la sollicitude, le zèle, les précautions des Scandinaves pour protéger le sexe, le mettre à l'abri du péril, et surtout pour que rien ne portât atteinte à son honneur: des châteaux inaccessibles étaient pour de jeunes beautés, non une prison, mais un asile assuré contre tous ces brigands pour qui le rapt était un jeu, l'innocence et les larmes un attrait, et dont les passions étaient sans aucun frein. Que fût devenu ce sexe faible si ses vertus ne lui eussent acquis des protecteurs dévoués et vaillans? Est-ce pour des femmes sans pudeur qu'ils auraient for-

tifié leur demeure ou exposé leur vie? Ils eussent bientôt compris que c'était à la fois un soin inutile et un dévouement sans motif. Non, on ne peut douter que ce ne soit à la pureté de leurs mœurs que les femmes aient dû alors une si grande influence; c'est en se respectant elles-mêmes qu'elles forçaient les hommes au respect, c'est en adorant la vertu qu'elles-mêmes étaient adorées parce qu'elles en offraient l'image : devenues ainsi l'objet de tous les hommages, l'âme des conseils, les prêtresses des dieux, elles sentirent toute leur dignité, ne méconnurent point la source de leur influence, et constamment s'en montrèrent dignes par leur noble caractère et leur sage conduite. En attribuant à notre sexe le mérite de s'être placé lui-même dans un rang si élevé, et surtout en l'attribuant à ses chastes vertus, nous pourrions nous appuyer sur l'exemple des femmes scythes, qui, fortes contre toute séduction, surent toujours se faire respecter des hommes, et qui, regardées comme leurs égales, vaillantes comme eux, étaient encore de véritables reines dans leurs familles, parce qu'elles étaient des épouses fidèles et de bonnes mères. Peut-être le législateur des Scandinaves, bien qu'il soit venu au milieu d'eux avec tout le luxe, toute la pompe asiatique, peut-être le vaillant Odin conservait-il le souvenir des primitives vertus de sa patrie, et, pour les faire revivre au milieu du peuple qu'il venait civiliser, inspira-t-il aux femmes le désir d'imiter celles de la Scy-

thie et d'obtenir le même ascendant par les mêmes qualités.

Les Scandinaves, qu'on a comparés aux Grecs d'Homère par la grandeur d'âme et ce mélange de belles vertus et de passions féroces qui les animaient, les Scandinaves non seulement adoraient les femmes sur la terre, mais encore attendaient d'elles les plus douces récompenses dans le palais des immortels. Le poète dans ses inspirations croyait déjà toucher les palmes de gloire dont la belle Idonna devait couvrir son front; le guerrier ne craignait point de verser son sang au champ d'honneur, parce qu'il voyait au-delà de cette vie les brillantes nymphes des combats qui versaient l'hydromel au banquet des braves.

« Nous irons oublier nos peines, disaient les vic» times de l'amour, dans ce séjour embelli par les » soins et la présence de la sensible Fréya. »

Les femmes chastes et fidèles goûtaient d'avance ces jouissances infinies que la gracieuse épouse du roi des bons génies devait multiplier pour elles dans la salle de l'amitié.

Des fées bienfaisantes, sous le nom de Valkyries, présidaient à la naissance et à la destinée des hommes, dispensaient les jours et les âges, déterminaient la durée et les événemens de la vie de chacun d'eux.

Tous ces dogmes de la mythologie scandinave, qui représentaient les femmes sous des couleurs si belles et si pures, étaient comme des images cé-

lestes dévoilées à leurs yeux pour leur donner une grande émulation, les élever au-dessus des passions terrestres; et ces sentimens qui les animaient, cette gravité de mœurs qui les distinguait, cette noble galanterie dont elles étaient l'objet, furent une source féconde où les scaldes (1) puisèrent leurs inspirations poétiques : source merveilleuse qui, embellie par leur mythologie, devint comme le fondement de toutes ces fables, de tous ces romans qui de nos jours encore plaisent tant à l'imagination.

Comme les Scandinaves, les Gaulois et les Germains attribuaient aux femmes une intelligence divine, ou du moins ils croyaient qu'elles recevaient du ciel des inspirations prophétiques. Cette croyance n'était point le résultat d'une grossière superstition; elle provenait d'une cause digne de notre sexe : toutes les fois que les femmes avaient été appelées à donner des conseils, la prudence qui les dicta fut si utile qu'elle parut au-dessus de la sagesse humaine; dès lors on n'entreprit plus rien d'important sans y avoir recours. Chez les Gaulois, l'administration des affaires civiles et politiques fut pendant assez long-temps confiée à un sénat de femmes choisies par les différens cantons. Elles délibéraient de la paix et de la guerre; elles jugeaient les différends qui survenaient entre

(1) Bardes scandinaves.

les Vergobrets ou de ville à ville (1). Plutarque dit qu'un des articles du traité d'Annibal avec les Gaulois portait (2) : « Si quelque Gaulois a sujet » de se plaindre d'un Carthaginois, il se pourvoira » devant le sénat de Carthage établi en Espagne. » Si quelque Carthaginois se trouve lésé par un » Gaulois, l'affaire sera jugée par le conseil su- » prême des femmes gauloises. » Dans les guerres civiles, les intérêts respectifs étaient soumis à leur jugement; elles s'acquittaient de cette noble tâche avec tant d'impartialité et de sagesse, que les intérêts de chacun étaient réglés à la satisfaction de tous. Chez cette nation, les filles n'étaient jamais mariées contre leur gré : quand une jeune personne était parvenue à l'âge de l'hymen, elle trouvait réunis dans un festin ceux qui pouvaient prétendre à sa main; là elle choisissait elle-même celui à qui elle voulait confier sa destinée; et cet hymen, célébré sous les auspices de l'amour et des plaisirs, était rarement troublé par l'antipathie, par le désaccord d'âge, de caractère; et ces femmes, toujours aimées, toujours dignes de respect et d'admiration, n'étaient pas seulement utiles par leurs conseils, mais encore par leur valeur. Elles marchaient contre l'ennemi avec leurs époux; elles combattaient auprès d'eux et même contre eux si elles les voyaient fuir. César rend té-

(1) Saint-Foix, *Essais sur Paris*.

(2) *Les vertueux faits des femmes*.

moignage de ce courage indomptable des Gauloises, qui préféraient la mort à la perte de l'honneur et de la liberté (1). Ce n'était pas seulement leur bravoure qui les rendait puissantes et si utiles dans les armées; elles l'étaient encore par cet art que la bienfaisance leur avait enseigné, de soigner les blessures, de les guérir avec des plantes dont elles avaient découvert les propriétés, et qu'elles appliquaient si heureusement qu'on crut que c'était un don qu'elles avaient reçu des dieux.

Cette influence qui, dans le principe, n'était due qu'à leurs vertus, fut ensuite maintenue et conservée par artifice. Les druidesses, prêtresses des dieux, oracles de la nation, entretenaient cette profonde vénération en se dérobant aux regards des hommes; elles ne s'offraient à eux que dans les jours de sacrifices; elles ne se faisaient entendre

---

(1) Femme d'un chef ou prince gaulois, Théomane, aussi chaste que belle, ayant été faite prisonnière par les Romains, fut déshonorée par le centurion à qui elle était tombée en partage; et, tandis qu'il compte l'or destiné à sa rançon, elle lui fait couper la tête par l'esclave qui lui avait apporté cet or. Puis elle prend cette tête et la porte à son mari, qui lui témoigne sa surprise d'un tel présent : *Ce Romain m'avait outragée*, lui répond-elle, *j'ai dû vous apporter la preuve que j'ai su venger votre honneur et le mien.*

Éponine, cet admirable modèle de l'amour conjugal, nous offre l'héroïsme des Gauloises sous des traits plus aimables et plus doux. (*Voir* le tome 2, art. épouse.)

que pour exciter le peuple à la vengeance, l'armer contre ses ennemis, lui prédire la victoire, et le rendre invincible par l'enthousiasme de l'espérance. Il y avait sur le mont Bélen un collége de druidesses qui ne se contentaient pas de rendre des oracles, mais qui donnaient encore aux marins des flèches auxquelles on attribuait la vertu de calmer les tempêtes. Dans les forêts de la Germanie, Aurinia et Veleda parurent comme des divinités.

Ce culte qu'alors on rendait aux femmes, ce culte qui unissait la religion, la gloire et l'amour, a fait regarder les nations du nord et surtout la Germanie comme le berceau de la chevalerie. Mais en Germanie une femme n'avait pas seulement le pouvoir d'armer le bras de son amant, elle pouvait armer encore la nation tout entière : Ségète, s'étant soumis aux Romains, leur présente sa fille; femme du grand Arminius, de l'intrépide défenseur des libertés germaniques, elle partage les sentimens de son époux et ne cherche point à les dissimuler. Ce n'est pas en suppliante qu'elle paraît devant Germanicus; c'est avec dignité, n'exprimant que l'horreur de la servitude et la douleur d'y voir exposé l'enfant qu'elle porte dans son sein. Et Arminius, transporté de fureur de ce qu'on lui a ravi sa femme pour la conduire dans le camp ennemi, fait retentir les cris de liberté, d'honneur, de patrie, soulève les Germains et les nations voisines qui l'ont entendu;

et tous, marchant sous ses ordres, font plier de nouveau les légions romaines.

Chez ces peuples on a vu des armées en déroute que les femmes seules parvinrent à rallier en présentant leur sein aux fuyards, en leur rappelant la honte d'une captivité qu'ils redoutaient plus pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Ce sentiment était si puissant, que pour s'assurer de la fidélité d'un canton, on exigeait toujours quelques femmes dans le nombre des otages. C'était à l'école de leurs mères que les fils contractaient la passion de la gloire et des armes ; chacune racontait à ses enfans les exploits de leurs aïeux, leur montrait les cicatrices de leur père et celles qu'elle-même avait reçues...

Les présens de noce prouvent encore combien les Germaines partageaient peu ces goûts futiles tant reprochés à notre sexe : l'époux offrait à sa compagne un cheval harnaché, un bouclier, une framée, un sabre, des bœufs. C'étaient aussi des armes que l'épouse donnait en retour. Ces cérémonies, qui consacraient le mariage et en exprimaient la force, avertissaient la femme que son sort, dans la paix et dans la guerre, était d'endurer et d'oser autant que son époux, qu'elle devait partager ses travaux et ses périls, qu'elle devait vivre et mourir à ses côtés. Des devoirs aussi sévères étaient accomplis scrupuleusement ; et non seulement les femmes partageaient les travaux, les périls de leurs maris, mais elles veillaient encore

aux besoins de la famille, aux soins du ménage et des terres; tandis que les hommes se reposaient des fatigues de la guerre, au milieu des festins ou dans les plaisirs de la chasse (1).

Dans ces contrées où les femmes étaient si laborieuses, si chastes et si dévouées, rien n'était plus rare que l'adultère. Ce crime était-il commis, l'époux offensé était chargé du châtiment; et la femme qui avait perdu son honneur ne retrouvait jamais un second mari. Vainement elle aurait offert les dons les plus magnifiques de la beauté et de la fortune; elle restait solitaire le reste de ses jours. Cette rigueur de l'opinion et des lois prouve combien cette influence des femmes en Germanie était essentiellement morale, essentiellement fondée sur leur vertu, puisqu'elles ne pouvaient y manquer sans que ce charme mystérieux et divin, dont on se plaisait à les environner, disparût et leur ôtât jusqu'aux prestiges des grâces et de la jeunesse.

---

(1) Tacite, *Mœurs des Germains*.

CHAPITRE XIII.

Des Femmes en Suède, en Danemark et en Norwége.

Aujourd'hui, on ne rend plus aux femmes du nord ce culte de respect et d'amour qui tenait d'une adoration presque superstitieuse; cependant elles ont conservé les vertus qui les avaient placées dans un rang si élevé et si extraordinaire chez des peuples barbares; elles ont conservé cette beauté éclatante de fraîcheur, ces yeux d'un azur si pur, ces cheveux blonds, ces belles formes, tous ces charmes qui éblouissaient chez les femmes scandinaves et germaines, et qui sont maintenant rehaussés par l'élégance des manières, du costume, par des talens et une éducation plus ou moins soignée. C'est particulièrement en Suède que les femmes se distinguent par toutes ces qualités : élevées dans une sage liberté, elles ne sont point surveillées avec défiance; elles ne sont point esclaves de convenances minutieuses et sévères; mais, ayant constamment devant elles l'exemple d'une mère sage autant qu'aimable, elles apprennent sous un tel guide à aimer la vertu, à connaître la société dont elles goûtent fort jeunes les plai-

sirs. C'est là que sous les yeux de leurs parens se forment des inclinations libres qui préparent cette rare et belle destinée de l'amour dans le mariage, de l'union des plaisirs et du devoir, et qui deviennent à leur tour la source des vertus et du bonheur d'une génération nouvelle.

Rien sans doute ne devrait être dédaigné de tout ce qui peut concourir à assurer l'union et la félicité des familles, car rien peut-être ne dispose mieux à faire naître des sentimens patriotiques et le besoin d'être bon, généreux envers ses semblables, que le bonheur domestique. Aussi reconnaît-on dans les Suédois un vif intérêt pour leur patrie et en général pour l'humanité. Des liaisons assorties, et un mélange convenable de l'un et de l'autre sexe dans la société, leur ont acquis une urbanité presque française et une bienveillance pour les étrangers dont on leur sait d'autant plus gré, qu'ils ont tous les avantages qui développent chez d'autres peuples cet orgueil national, cette fierté personnelle qui leur font repousser ou dédaigner tout ce qui n'est pas eux.

Cette urbanité, cette bienveillance ne se retrouvent pas au même degré chez le Danois et le Norwégien : leur hospitalité est froide, leurs réunions cérémonieuses, leur conversation réservée dès qu'un étranger paraît au milieu d'eux. Mais en sera-t-il étonné en s'apercevant que les femmes sont habituellement exclues de ces réunions? Et ne pensera-t-il pas que c'est parce qu'on ne leur a

pas laissé prendre dans la société l'empire qui leur est naturellement dévolu, que ces peuples sont restés en arrière de la civilisation? Et les femmes moins aimables ont moins d'influence pour donner ce ton, ces manières qui distinguent les nations policées. Toutefois elles sont parfaites comme épouses, comme mères de famille, et plus belles encore que les Suédoises. Si les hommes les ont exclues de leurs plaisirs, ils ne peuvent s'en passer pour leur bonheur; ils leur accordent une estime sans bornes, un attachement fidèle et souvent passionné.

Dans toutes ces contrées où le sexe reçut jadis tant d'honneurs, les femmes ont constamment exercé une grande influence. Elles ont donné des preuves de sagesse, de valeur, d'héroïsme conjugal, de dévouement à la patrie; et, appelées par les lois au droit de régner, elles ont surpassé les hommes dans cet art si difficile et si important. Enfin par leur beauté, et, il faut le dire, par leurs passions, leurs vices, elles ont causé de grandes révolutions et de grands maux dans ces trois royaumes.

Alors que les traits fiers et grossiers du caractère scandinave n'étaient point adoucis, on délibérait au moment d'une grande famine si l'on devait se débarrasser des bouches inutiles, en tuant les vieillards et les enfans! La mère du roi de Danemark entre dans le conseil et dit : *Ne serait-il pas plus digne de la générosité danoise d'envoyer*

votre jeunesse à des expéditions étrangères, pour laisser à l'âge de l'innocence et des infirmités une meilleure part dans les provisions publiques? Ce sage avis fut adopté; on renonça à un moyen aussi barbare que désespéré, et une colonie fut s'établir sur les côtes de la Baltique.

Froë, roi de Suède, s'était emparé des États de Regner, de sa famille et de plusieurs jeunes filles. L'une d'elles brise ses fers, se joint à l'armée des Danois et tue Froë de sa propre main. Pour l'en récompenser, Regner partage avec elle le trône qu'il doit à sa valeur. Mais bientôt il oublie les services de la courageuse Lugurtha et la répudie pour épouser une princesse suédoise. La vengeance de Lugurtha fut digne d'elle : son infidèle époux, engagé dans une guerre malheureuse contre les Cimbres, allait succomber; elle vole à son secours avec une flotte considérable qu'elle avait équipée à ses frais. *Puisque mes charmes sont flétris à vos yeux*, lui dit-elle, *je viens suppléer à cette perte par des qualités plus utiles à votre gloire et au bien de votre royaume.*

L'histoire ne dit pas si des sentimens aussi généreux purent triompher de l'ingratitude et ranimer l'amour...

A l'époque où Suénon fut pris par les Vandales, les Danoises se défirent de leurs bijoux pour racheter leur roi. Il leur en témoigna sa gratitude par une loi qui accordait au sexe plusieurs avantages. Observons, en passant, que toute loi favora-

ble aux femmes a été due moins à la générosité des hommes qu'à leur reconnaissance pour des services rendus, ou pour quelque action éclatante de vertu, de désintéressement et de courage.

Olof, roi de Norwége, jugeant qu'il lui serait facile de renverser Suénon d'un trône sur lequel il n'avait pas eu le temps encore de se raffermir, et voulant s'assurer l'appui du roi de Suède, demanda en mariage sa belle-mère Sigrida. Mais Suénon, pour rompre une alliance qui allait le perdre, laisse voir à Olof sa fille Lyra, douée de la plus grande beauté : tant de charmes touchent son cœur, font taire son ambition, et il se hâte de renvoyer la princesse suédoise. Pour venger sa belle-mère, Olaüs prend les armes, envahit la Norwége et défait Olof qui meurt en combattant. Après avoir si bien réussi à armer l'un contre l'autre ses deux ennemis, Suénon resta enfin paisible posseur de ses États.

Quand le christianisme eut pénétré dans ces contrées, sous des princes pieux et justes on vit succéder aux troubles, à l'anarchie, des règnes paisibles et heureux. A cette époque la Suède se glorifie d'avoir été gouvernée par un roi et une reine dignes d'être comparés à saint Louis et à l'illustre Blanche, si grandes étaient les vertus d'Ingele-Pieux et de Raguild sa digne compagne. Ce fut par leur zèle et leur exemple qu'ils achevèrent d'établir le christianisme dans leurs États, qu'ils y firent régner des mœurs pures, et avec elles la

paix, la justice, le bonheur. Les Suédois, par reconnaissance, élurent roi l'époux de la fille d'Inge et de Raguild : ce couple vertueux justifia leur choix par le bonheur dont il fit jouir ses sujets. Christine suivit les nobles traces de sa mère, et Éric-le-Saint joignit aux qualités d'un bon roi et à la sagesse d'un législateur, la valeur et les talens d'un grand capitaine.

Dans le même siècle et sous deux Valdémar la beauté et l'amour causèrent en Danemark et en Suède tous les orages, tous les maux qui sont la suite d'une grande révolution et de la guerre civile : Waldémar-le-Victorieux, qui porta à un si haut degré de puissance et de grandeur le Danemark, vit ce superbe édifice s'écrouler sous le poids de la vengeance d'un vassal outragé. Pendant son absence, Henri, comte de Schéwerin, confie à la foi de son souverain une femme adorée : sa beauté enflamme Waldémar ; il oublie la loyauté, l'honneur, et parvient à la séduire. Mais le châtiment suivit de près l'offense : il tomba dans les fers de l'époux offensé, et les peuples qu'il avait subjugués profitèrent de sa longue captivité pour recouvrer leur indépendance.

Les mêmes fautes attirent les mêmes malheurs à Waldémar Ier qui régnait en Suède : épris des charmes de Jutta, sœur de sa femme, il parvient à s'en faire aimer, et un fils fut le fruit de cette union criminelle. Pour expier ce scandale, il part pour la Terre-Sainte... A son retour il accuse son

frère Magnus d'avoir cherché à s'emparer du trône. La guerre civile éclate ; Waldémar, vaincu et fait prisonnier par son frère, est obligé de lui céder ses droits. Cette révolution amena le règne glorieux de Magnus Ier.

Son successeur épousa la comtesse Blanche, fille d'un seigneur de Namur. Passionnée pour les plaisirs, capable des plus grands crimes, cette princesse, par sa conduite et ses folles prodigalités, rendit son époux méprisable aux yeux de ses sujets, qui l'obligèrent de céder ses États de Suède et de Norwége à ses deux fils. Toutefois, aidé du Danemark, le monarque déchu veut tenter de ressaisir la puissance : une guerre cruelle s'engage entre Éric et son père; pour y mettre un terme ils se partagent la Suède. La reine Blanche, cause première de tous ces troubles, est encore accusée d'avoir empoisonné Eric dans la crainte que, ce prince venant à se marier, l'influence d'une jeune et belle princesse ne détruisît entièrement la sienne. Les crimes de cette femme ne restèrent pas impunis : aux noces de son fils Haquin avec Marguerite, fille de Waldémar, elle fut empoisonnée à son tour par le roi qui redoutait pour sa fille les effets de son fatal génie.

Ce fut cette célèbre Marguerite de Waldémar qui vint réparer dans les trois royaumes les maux causés par son sexe, et répandre sur lui les rayons de son éclatante gloire. Cette Sémiramis du nord, comme la reine de Babylone, était douée d'une

beauté séduisante, d'une fermeté inébranlable, d'une éloquence persuasive; mais plus sage, ses conquêtes ne lui semblaient utiles et honorables que lorsqu'elles ne coûtaient point de sang à ses sujets, ou seulement que de légers sacrifices pour obtenir de grands résultats. « Elle était, dit l'auteur » de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire du Nord*, » elle était magnifique dans ses plaisirs, grande » dans ses projets, superbe dans sa cour; elle égala » par la vivacité et l'étendue de son génie les plus » fameux politiques. »

Waldémar, remarquant dans sa fille, jeune encore, la fierté de son âme et les ressources de son esprit, disait que *la nature s'était trompée en la formant, et qu'au lieu d'une femme elle avait voulu faire un héros*. Marguerite ne trompa point les espérances de son père: elle obtint pour son fils Olaüs le trône de Danemark; et, à la mort de ce jeune prince, les États d'une commune voix élurent Marguerite pour leur reine. A la prière des Suédois elle marcha contre Albert de Mecklembourg, qui régnait en Suède à la place de son époux; elle le battit, le fit prisonnier; et, revêtue de l'autorité souveraine de ce royaume, elle en chassa les Allemands et en répara les maux. Tant de couronnes ne chargeaient point la tête de Marguerite; elle sut les soutenir aussi bien qu'elle les avait conquises. Sans compromettre ni les intérêts ni la majesté du trône, elle maintint la paix à l'extérieur, fit régner l'ordre au sein de ses États,

protégea les lettres renaissantes, fit fleurir le commerce et l'industrie. Toutefois, malgré tant de gloire et de bienfaits, ces trois peuples s'étonnaient d'obéir a une femme ; et, trop clairvoyante pour ne pas s'en apercevoir, elle s'associa Éric son neveu, jeune enfant qui ne pouvait porter aucun ombrage à sa puissance. Elle le fit reconnaître pour son successeur à la journée de Colmar, où Marguerite inscrivit son nom dans les Annales immortelles. C'est là que cette reine assembla les députés de tous ses États, les harangua avec une éloquence digne des sentimens généreux et patriotiques qui l'animaient. Elle leur peignit le désir ardent qu'elle avait d'éteindre toute division dans le Nord, d'assurer entre la Suède, le Danemark et la Norwége une union indissoluble. Sa voix pénétra dans tous les cœurs; et l'alliance, qui promettait le bonheur et la paix à trois royaumes, qui assurait sur la tête de Marguerite les trois couronnes de la Scandinavie, cette alliance fut conclue; elle releva la dignité du trône, l'énergie de la nation en la faisant jouir de quelques-uns des avantages de la liberté. Mais ce grand ouvrage que Marguerite avait si heureusement accompli, tomba entre des mains tout-à-fait incapables de le soutenir; et de cette source de biens on vit jaillir des maux sans nombre, naître des guerres qui, pendant plus d'un siècle, déchirèrent ces contrées.

Sous le règne suivant les malheurs de l'État eussent été plus grands encore sans les vertus, le

courage et la fermeté de Philippine, plus roi que son mari. Assiégée par les Suédois dans Copenhague en l'absence d'Éric, elle prit elle-même le commandement de la garnison, et par sa résistance courageuse força l'ennemi à la retraite. Mais ayant échoué dans une expédition trop hardie, le roi ne lui tint aucun compte de ses premiers services et osa la maltraiter..... Trop fière et trop sensible pour survivre à cet outrage, Philippine mourut bientôt après dans un couvent où elle s'était réfugiée. Sa perte fut une calamité publique. Dès lors la direction de l'État fut laissée toute entière entre des mains indignes. Éric ne fut plus roi que pour étaler un luxe immoral avec ses maîtresses; le mécontentement général fut au comble. Des guerres civiles et des crimes en furent le résultat.

Jean II, après avoir disputé à Suénon la couronne de Suède, abandonna à sa femme le soin de la lui conserver : plus ferme, plus constante que son ambitieux époux, Christine soutint avec le plus grand courage un siége de huit mois. Il fallut toute la force et la persévérance des Suédois pour en triompher.

En épousant Christiern, ce Néron du nord, Isabelle d'Autriche rendit à la nation quelques lueurs d'espoir d'un avenir plus doux : l'agriculture y fut améliorée par les connaissances de ses compatriotes qui l'avaient accompagnée. Mais on espéra en vain que la vertueuse sœur de Charles-

Quint pourrait anéantir le funeste ascendant de deux femmes méprisables : Diveke et Sigebritte ne continuèrent pas moins à disposer entièrement du cœur et des volontés du monarque, l'une par l'amour, l'autre par son génie infernal. La tyrannie sanglante de Christiern s'accrut encore après la mort de sa maîtresse : Sigebritte, soupçonnant qu'on avait empoisonné sa fille et ne sachant sur qui arrêter sa vengeance, la fit tomber sur la nation entière. Excitant sans cesse le courroux du roi, elle lui fit porter la terreur, le désespoir, la ruine et la mort dans tous les rangs de la société. Les maux de la Norwége et du Danemark ne suffirent pas à l'insatiable férocité de Christiern; il lui fallut encore toute la Suède pour victime, et il vint la courber sous son joug de fer! Une femme, la veuve du prince Sténon, osa seule lui opposer la plus courageuse résistance : Christine, retirée dans la forteresse de Stockholm avec ses deux enfans, repousse avec une noble fierté les propositions du tyran de sa patrie. A la tête d'une poignée de fidèles Suédois, elle résiste avec intrépidité aux troupes qu'il envoie pour la soumettre. Le manque de vivres put seul l'obliger à une capitulation honorable, et dont les conditions furent bientôt oubliées par le perfide monarque. Obligée de paraître devant son persécuteur, elle s'y présente avec une contenance assurée et défend avec énergie la conduite de son époux. Condamnée à être noyée, rachetée par son or, prisonnière en

Danemark, cette illustre victime fut enfin délivrée par Gustave Vasa, et put jouir en paix du rang, des honneurs qu'elle avait achetés par tant de courage et de malheurs.

Gustave, ce héros célèbre qui changea les destinées de la Suède, fut sauvé par une femme dans les forêts de la Dalécarlie, au moment où trahi il allait tomber entre les mains de ses ennemis qui avaient mis sa tête à prix. Aussi fut-il toujours le protecteur du sexe auquel il devait un si grand bienfait. Non seulement il rendit la liberté aux veuves des malheureux Suédois massacrés par Christiern, mais il les rétablit encore dans leurs biens. Et; pour leur rendre de nouveaux liens plus faciles, il révoqua la loi qui interdisait aux femmes de qualité toute alliance avec une famille moins noble que la leur. Cette généreuse détermination ne fût pas sans fruit pour sa politique : ces femmes, jeunes encore, riches et distinguées par leur rang, servirent de récompense à ses principaux officiers qui les épousèrent et ajoutèrent ainsi à leur mérite personnel celui d'une alliance distinguée et d'une grande fortune. Toutefois Gustave trouva dans ce sexe, dont il était l'ami et le défenseur, la plus forte et la plus énergique résistance lorsqu'il voulut établir le luthéranisme dans ses États.

Éric n'eut aucune qualité, aucun talent pour soutenir la puissance et le titre glorieux de fils du grand Gustave. Son unique passion fut celle

des femmes; mais l'amour, dans ce cœur pusillanime et inconstant, ne servit qu'à le rendre plus méprisable et plus odieux. Après avoir prétendu à la main d'une princesse de Lorraine, à celle de la belle reine d'Écosse, à celle même de l'illustre Élisabeth d'Angleterre, il finit par épouser Catherine Madepade, marchande de fruits à Stockholm!! Ayant découvert, après son mariage, que sa femme ne l'avait pas attendu pour donner son cœur, il fit chercher l'heureux amant qui paya de sa vie son fatal amour. Depuis cet acte de cruauté et d'injustice, le remords et la jalousie ne laissèrent plus de repos dans l'âme d'Éric, et aliénèrent son esprit, alors sa férocité fut portée au comble; et déjà avili aux yeux de ses sujets, la terreur qu'il inspira acheva de le perdre. Il fut dépossédé par ses frères, et Jean, qu'il avait tenu si long-temps prisonnier, régna à sa place. On vit alors briller sur le trône de Suède Catherine Jagellon, si célèbre par sa beauté, par la passion qu'elle avait inspirée au czar de Russie dont elle refusa la main, célèbre surtout par ses vertus et son amour conjugal, qui lui firent partager volontairement, et pendant huit années, la captivité de son époux. Cette pieuse reine fit tous ses efforts pour rétablir la religion catholique dans ses États.

Sans aucune ambition personnelle, la mère de Gustave-Adolphe, découvrant dans son fils à peine sorti de l'enfance toutes les qualités d'un roi, se hâta de lui remettre le pouvoir afin de hâ-

ter les destinées glorieuses qui devaient s'accomplir sous son règne.

Digne fille de ce héros, Christine porta au plus haut degré la gloire militaire et la prospérité intérieure du royaume. Dans le traité de Westphalie elle obtint les conditions les plus honorables et les plus avantageuses pour la Suède. Elle plaça ce royaume au premier rang parmi les puissances de l'Europe. Disciple de Descartes, passionnée pour sa philosophie, elle se dérobait au sommeil pour écouter ses leçons sans nuire aux affaires de l'État. Elle attira à sa cour plusieurs autres savans, fit venir des professeurs distingués qu'elle mit à la tête des colléges qu'elle avait établis, augmenta considérablement la bibliothèque de Stockholm, et répandit par ces moyens le goût des sciences et de l'étude dans toutes les classes de la société. Rarement les criminels trouvaient grâce à ses yeux, et toujours les grandes actions, les services importans recevaient des récompenses. Christine abdiqua la puissance au moment où elle pouvait lui procurer le plus de charmes, puisqu'elle avait mérité et obtenu l'amour de ses sujets, puisque jeune encore elle avait tant d'années à consacrer à leur bonheur. Elle trouva plus beau, plus digne d'elle de déposer un titre, objet de tant de désirs! Le jour solennel de son abdication, revêtue de ses habits royaux, entourée de toute la majesté du trône, jamais elle ne parut si belle aux yeux de ses sujets attendris; jamais elle ne déploya une éloquence

si douce, si persuasive. Animée par la piété filiale, par l'amour de son peuple, elle rappela la gloire et les services de son père, adressa à son successeur les plus sages conseils sur les devoirs d'un souverain ; puis elle ôta son diadème pour le remettre à Charles-Gustave avec autant de calme et d'indifférence que si elle n'eût quitté qu'une parure de fleurs. Mais en voyant les fautes de son successeur, en voyant compromis les résultats de la sagesse de son gouvernement et des victoires de son père, elle sentit trop tard que les goûts, les intérêts personnels doivent céder aux intérêts d'une nation; et que la gloire, le bonheur qu'on cherche hors de sa destinée et des devoirs que le ciel nous impose, ne sont qu'éphémères ou pleins d'amertume!

Lorsque Charles-Gustave assiégea Copenhague, Sophie-Amélie, épouse du roi de Danemark, donna l'exemple aux autres femmes de combattre à côté de leurs maris pour défendre l'indépendance de leur pays.

Ulrique-Éléonore, sœur du vaillant et malheureux Charles XII, hérita du trône de Suède après la mort de ce héros. Ayant la modération et toutes les vertus qui conviennent à son sexe, elle voulut confier le souverain pouvoir à son époux Frédéric Ier.

Son successeur, au contraire, laissa gouverner sa femme qui ressemblait à son frère, le grand Frédéric, par l'esprit, l'énergie, l'ambition, par son goût

pour les beaux-arts et son amour pour les sciences. La Suède lui doit une riche collection de médailles et de tableaux, et une académie de belles-lettres qui tenait ses assemblées à Drottningholm (1). Louise-Ulrique aurait voulu renverser la constitution représentative de la Suède pour y substituer le despotisme absolu de la Prusse; elle serait peut-être parvenue à son but si elle eût été secondée par son époux, qui partageait ses désirs, approuvait ses projets, mais était incapable de les réaliser. Son fils Gustave, ayant puisé sous l'influence maternelle le courage, l'amour du pouvoir, exécuta les projets de sa mère; il supprima le sénat, étendit les prérogatives royales, entoura son trône de splendeur, appela les femmes à sa cour pour animer les plaisirs qui se succédaient sans cesse, et au milieu desquels il donnait l'exemple de la plus aimable galanterie. Mais cette galanterie, ce luxe, ces fêtes magnifiques qui plaisent à toutes les femmes et qui développent leurs grâces par le désir de plaire, ne pouvaient long-temps se soutenir dans un pays pauvre, qui n'a conservé son

(1) C'est là qu'avait lieu, chaque année aux frais de la couronne, un tournoi dans lequel toutes les lois de la chevalerie étaient observées avec la plus grande sévérité. Les chevaliers portaient sur leur armure les noms de leurs belles, dont la présence animait le courage et l'adresse des combattans. La reine présidait elle-même à cette fête et dirigeait la distribution solennelle des prix.

indépendance et son bonheur que par la simplicité de ses mœurs et par ses vertus domestiques.

En Danemark, que de troubles et de malheurs n'occasionnèrent pas le trop grand amour des plaisirs de la jeune et belle reine Caroline-Mathilde, et le trop grand amour du pouvoir de la reine douairière, belle-mère du roi! On sait comment cette femme ambitieuse et intrigante sut profiter des imprudences de Caroline-Mathilde pour la calomnier, la perdre, l'éloigner de son époux, et pour manier à son gré l'esprit du monarque et les affaires.

Bien qu'elle n'ait apparu qu'un instant sur le trône de Suède, l'épouse de Gustave-Adolphe IV était bien faite pour concilier les grandeurs avec la simplicité. A cette beauté séduisante qui lui fit donner le nom d'*Hélène du nord*, cette reine joignait une âme sensible, un esprit orné, des manières pleines de grâces et de dignité. Que d'avantages pour se passer de faste et de luxe, pour rendre la cour un séjour de plaisirs sans prodigalités ruineuses! et quelle heureuse émulation un semblable modèle n'offrait-il pas à son sexe! Mais pour obtenir une véritable et salutaire influence, il aurait fallu qu'elle eût fait fléchir le fougueux Gustave sous son doux empire, qu'elle eût pu fixer ses pensées d'héroïsme sur le bonheur de ses sujets, et diriger vers un but réel et glorieux son intrépidité, sa bravoure; malheureusement elle ne put obtenir aucun ascendant sur Gustave; et Gustave devint la première victime de son caractère âpre, inflexi-

ble et bizarre : bientôt déchu du trône, il ne lui resta que ses souvenirs, que ses vains projets... Et avec lui la Suède perdit l'aimable souveraine si digne de la gouverner.

Sous un prince français les Suédoises ne peuvent avoir aucun regret ; et si aujourd'hui elles ne sont point encensées comme des idoles, si elles ne sont que rarement dispensatrices des grâces et des honneurs, du moins elles conservent une influence honorable, et constamment reçoivent les hommages de l'amour et du respect. Dans leurs familles elles règnent par leurs vertus, et dans la société elles trouvent les égards, la considération que, de tout temps, les Suédois ont accordés au sexe.

CHAPITRE XIV.

Des Femmes en Allemagne.

Dans ces contrées les coutumes des Germains sont encore en honneur et non plus en usage. Les Allemands respectent encore les femmes, mais dans le commerce habituel de la vie on ne soupçonnerait pas que la galanterie a pris naissance dans leur pays. La distinction des classes anéantit l'ardeur guerrière qui n'est jamais récompensée dans la classe plébéienne, et la bravoure, les mœurs chevaleresques de leurs ancêtres ont disparu sans être remplacées par le goût de la société. Les Allemands, penseurs profonds, croiraient laisser inutilement évaporer leur génie s'ils échangeaient leurs pensées avec des femmes aimables ! Des étrangers, plus justes que leurs compatriotes, ont apprécié tout le charme que les Allemandes apportent dans la société quand elles ont reçu une éducation soignée. Le témoignage de madame de Staël à cet égard est peut-être le plus équitable et le plus éclatant qu'elles aient pu recevoir; car, plaçée au-dessus de son sexe par son génie, personne mieux qu'elle ne pouvait le juger.

de raison gémir sur ces usages et cette institution immorale, que les Allemandes sont faites pour inspirer et ressentir l'amour véritable, pour devenir d'excellentes mères de familles : douées de cette exquise sensibilité qui donne au son de leur voix, à leur physionomie, un charme touchant, une grâce ineffable, elles ont encore un caractère plus constant et plus solide que les femmes des autres nations ; elles ont enfin la beauté et presque toutes les autres qualités qui conviennent à la femme ; mais elles ne sentent point assez la dignité de leur sexe ; et c'est là sans doute une des causes principales qui les placent si défavorablement dans la société : toujours tendres, toujours empressées de plaire, toujours aimantes, souvent passionnées, n'ayant aucune espèce de coquetterie pour varier leurs moyens et voiler leurs sentimens, elles ont trop convaincu les hommes du pouvoir qu'ils ont sur leur cœur ; et les hommes ne font plus aucun frais ni pour le conquérir, ni pour le conserver ; ils se laissent tranquillement adorer de leurs belles compagnes, et ne se croient pas même obligés envers elles aux plus simples devoirs de la galanterie. L'éducation des hommes très soignée, et celle des femmes très négligée, séparent naturellement les deux sexes par les goûts, les pensées, les privent l'un et l'autre des jouissances les plus vraies, rompent les liens de la sympathie la plus douce, celle de l'âme. Les hommes, en bornant les femmes aux soins du ménage et aux plaisirs de la toilette,

et là où règne le protestantisme, le culte n'apporte aucun frein aux passions, et peu ou point de consolations dans les peines. Avec une semblable éducation, une mère peut-elle diriger convenablement sa fille par ses leçons et son exemple? L'amour, la galanterie, tenant la plus grande place dans sa vie et ses souvenirs, deviennent l'aliment habituel de sa conversation; gravement elle parle de ses amans en présence de sa fille, sans songer qu'elle va développer ou faire naître dans ce jeune cœur des passions qui la rendront un jour malheureuse ou méprisable; car, bien que l'amour soit nécessaire aux Allemandes, qu'il soit un sentiment profond sans lequel elles ne sauraient vivre, il n'est presque jamais consulté dans les mariages, qui ne sont le plus souvent qu'une affaire de spéculation; aussi rien n'est-il plus commun que ces liaisons coupables, honnêtement appelées *unions complexes de sentiment*. Que diraient ces fiers Germains s'ils reparaissaient sur le sol qu'ils habitaient jadis? Que diraient-ils en voyant cet horrible adultère qu'ils punissaient de mort, sanctionné en quelque sorte par l'usage ou l'indulgence de la société? Que diraient-ils, eux qui réprouvaient par le mépris un second hymen, que diraient-ils en voyant aujourd'hui la descendante de ces femmes si chastes et si fidèles, placée dans le monde sans honte comme sans embarras, au milieu de trois ou quatre hommes à qui elle a donné successivement le nom d'époux? On peut avec d'autant plus

les classes supérieures où leur éducation est en rapport avec leurs qualités naturelles, un grand nombre ont prouvé qu'elles étaient susceptibles d'être à la fois très-belles et très-aimables, d'être à la fois sensibles, vertueuses, héroïques même quand les circonstances développent en elles une force d'âme qui semble incompatible avec cet extérieur formé de tout ce qu'il y a de plus frêle et de plus délicat dans la nature : plusieurs ont déployé le courage, l'amour conjugal, le dévouement à la

---

presque impossibilité d'occuper ou de reposer ses esprits par ces longues heures de conversation qu'il est accoutumé à avoir avec les femmes, accoutumées aussi à n'être étrangères à aucun sujet de conversation.... Les hommes eux-mêmes, en Allemagne, éprouvent sans le savoir le vide que laisse en eux cette manière d'exister. Elle est, il n'en faut pas douter, une des causes de la séparation volontaire et presque continuelle des deux sexes ; leurs intérêts sont communs, mais leurs idées sont différentes. S'ils sont exempts de la confusion des pouvoirs, ils n'ont pas non plus cette multitude de rapprochemens de pensées et d'actions qui anime la vie en France, et qui peut seule établir entre deux époux de véritables rapports moraux. Hors un petit nombre de circonstances où l'usage veut qu'ils se trouvent ensemble dans le monde, le mari consacre rarement à sa femme le temps dont il peut disposer ; il va toujours, dès qu'il est libre, chercher dans quelque société d'hommes de son rang ou de son état des délassemens qu'il ne trouve pas chez lui. Les femmes forment aussi des réunions dont les hommes ne font point partie, ou plutôt auxquelles ils n'ont ni l'usage ni le désir de prendre part. »

(*Revue encyclopédique*, *tom.* XXX, *pag.* 589.)

patrie qui distinguaient les Germaines, en y joignant encore les vertus plus parfaites du christianisme, les qualités plus aimables de la civilisation; c'est ainsi qu'elles ont exercé une grande et salutaire influence sur la religion, les mœurs, la prospérité et la gloire de leur pays.

Sainte Mathilde, mère d'Othon-le-Grand, et son épouse Adélaïde de Bourgogne, se distinguèrent l'une et l'autre par leur zèle religieux. Adélaïde fit régner en Allemagne la justice et la paix; elle obtint l'amour, la vénération de ses sujets, la tendresse et la confiance de son fils dont elle fut l'institutrice, l'amie et le conseil. Comme reine, épouse et mère, heureuse ou infortunée, toujours l'influence d'Adélaïde fut marquée par le bien qu'elle fit et le bon exemple qu'elle donna.

Sainte Élisabeth, appelée la *mère des pauvres*, était aussi belle que pieuse et charitable. Après la mort de son époux elle fut horriblement persécutée par sa belle-mère et les grands, qui voyaient dans ses vertus un reproche continuel et frappant de leurs vices. Le malheur ne servit qu'à faire briller davantage les qualités de cette âme si pure, si tendre et si résignée.

Digne épouse de Conrad, qui eut les qualités d'un roi, d'un héros et d'un sage, Giselle régnait en souveraine sur le cœur de ce grand prince. C'est en vain que, sous prétexte de parenté, on voulut rompre les liens qui les unissaient, l'amour de Conrad, la sagesse et les vertus de sa femme, triom-

phèrent des déplorables préjugés de ce temps. Giselle fut couronnée et continua d'exercer un ascendant toujours utile à ses sujets, toujours favorable au bonheur et à la gloire de son époux : ce fut elle qui le réconcilia avec ses ennemis, et qui, par le traité qu'elle lui fit conclure, mit fin a la guerre et aux divisions qui troublaient l'État.

Agnès, veuve de Henri III, gouvernait ses peuples avec une sagesse remarquable, et dirigeait l'éducation de son fils avec autant de prudence que d'amour. Mais, pour le malheur de l'Allemagne et de son roi, on ôta la puissance et le jeune prince d'entre les mains d'Agnès; et Henri IV, séparé de sa bonne et pieuse mère, élevé par des flatteurs corrompus, donna un essor si libre et si violent à ses passions, qu'elles ternirent ou étouffèrent ses qualités naturelles. La dépravation de ses mœurs alla même jusqu'à la cruauté. La séduction, la violence, le meurtre, aucun crime ne l'effrayait pour satisfaire ses folles amours; il se fit des ennemis irréconciliables des époux et des pères outragés, souleva l'indignation générale, particulièrement celle du clergé, lorsqu'il voulut répudier la vertueuse Berthe. De là cette longue chaîne de troubles et de maux qu'il attira sur lui et sur son royaume; de là l'ingratitude de ses fils, les anathèmes, les persécutions des papes, de longues et sanglantes guerres, des humiliations inouïes. Telles furent les suites funestes de l'éloignement d'une

mère sage, de la mauvaise éducation et des vices d'un souverain.

Les Allemands de cette époque joignaient le fanatisme au brigandage, et l'entier oubli de la religion à celui de l'honneur. Ils n'avaient conservé des anciens habitans de la Germanie que le vice de l'ivrognerie. L'amour de la patrie, la bravoure, le respect pour les femmes, n'existaient plus que dans leurs annales de gloire. Heureusement que, pour réparer tant de maux, on vit enfin reparaître le goût de la chevalerie, qui devint alors une véritable institution ayant pour but de réprimer les passions, punir les crimes, protéger la faiblesse. Les tournois mêmes servirent à améliorer les mœurs, aucun chevalier n'étant admis à entrer dans la lice s'il ne joignait à la bravoure une vie et un cœur sans tache; il suffisait d'un vice ou d'une action honteuse pour en être exclu sans retour. La beauté parée de la vertu reprit alors tout son empire; et on voit encore aujourd'hui un grand nombre de vieilles ruines (1) qui rappellent ce

---

(1) Telles les ruines de l'ermitage de Rolandseck qui rappellent l'amour du brave Roland. Il vit et aima la belle Hildegarde qui vivait solitaire dans le manoir de son vieux père. Après lui avoir fait serment d'amour et de constance, il retourne au champ d'honneur, et ne revient qu'après une absence trop prolongée; alors il apprend que sa fidèle amie a pris le voile, croyant qu'il avait péri dans les combats. Roland désespéré bâtit

temps où l'amour durait autant que la vie. On sait combien Rodolphe de Hasbourg sut profiter de l'ascendant de la beauté et de l'amour pour établir et augmenter sa puissance : père de six belles princesses, il leur fit contracter des alliances qui toutes donnèrent de grands États à sa postérité. Dès lors la maison d'Autriche a constamment plus gagné par la beauté de ses filles que par la force de ses armes; et son illustration est en

---

un ermitage vis-à-vis le couvent qui renfermait l'objet de son amour. C'est là qu'il passe le reste de ses jours, et meurt de douleur au bruit des cloches funèbres qui accompagne Hildegarde à sa dernière demeure.

En présence des débris encore imposans d'un vieux château, on raconte au voyageur qu'il fut jadis habité par un noble baron, ses deux fils et une jeune et charmante pupille. Pour elle les deux frères brûlent d'amour; non moins passionné, mais plus généreux, l'aîné sacrifie son bonheur à son cadet. Celui-ci, avant son hymen, veut mériter celle qu'il aime, et va chercher la gloire en Palestine. Là il oublie sa fiancée et revient avec une belle Grecque qu'il a épousée. Son frère indigné lui déclare la guerre : un combat singulier s'engage; la jeune orpheline accourt, se jette entre eux, les réconcilie et va ensevelir ses charmes dans un monastère. Mais elle ne tarde pas à être vengée : la dame grecque, aussi inconstante que son époux, l'oublie pour d'autres chevaliers, et quitte son château afin d'échapper à sa vengeance. Son frère le console. *Vivons ensemble*, lui dit-il, *vivons libres de tout lien pour rendre hommage à l'objet de notre premier amour.*

grande partie due à l'influence, aux talens et aux vertus des femmes.

Éléonore fut aussi supérieure à son époux Frédéric par la grandeur d'âme que par l'énergie de son caractère. Formé à son école, Maximilien Ier y puisa ces sentimens magnanimes, ce respect pour les mœurs qui le firent admirer et chérir. Si Maximilien dut à sa mère la gloire d'être un des plus grands hommes de son siècle, il dut à sa femme Marie, héritière de Bourgogne, les États qui l'en rendirent un des plus puissans souverains.

Cette puissance s'accrut encore par le mariage de Ferdinand, archiduc d'Autriche, avec Anne Jagellon, reine de Bohême et de Hongrie, qui lui apporta en dot ces deux royaumes. Parfaitement belle et vertueuse, Anne fit le bonheur de son époux, de sa famille, de ses sujets. Mère de quinze enfans qu'elle éleva elle-même avec beaucoup de soin et de tendresse, elle fut encore la mère des pauvres, des malheureux, et déploya dans les circonstances difficiles toute la prudence, toute l'énergie d'un grand homme.

Mais pour la gloire des femmes de ce pays, ne suffit-il pas de nommer Marie-Thérèse? et ce grand nom ne suffit-il pas pour dire tout ce que peuvent la tendresse maternelle, le courage et l'habileté? A la mort de son père, Charles VI, une foule de princes vinrent lui disputer ses États. Vaincue par cette formidable ligue, elle fut chercher un asile

et des ressources chez ses fidèles Hongrois : elle les harangue en latin, enflamme leur zèle, leur arrache des larmes; et tous, le sabre à la main, s'écrient : *Mourons pour notre roi Marie-Thérèse !* Du fond de la Hongrie, de l'Esclavonie, des bords de la Drance, on voit accourir des essaims de guerriers pour la défendre. Au bruit de tant de courage et de danger, les dames de Londres voulurent venir à son secours, se cotisèrent et lui offrirent cent mille livres sterlings qu'elle refusa. Marie-Thérèse, grâce à cet enthousiasme général qu'elle inspira, parvint à triompher de tous ses ennemis. Elle mérita l'amour de ses peuples en plaçant aux jours de l'adversité toute sa confiance dans leur générosité, en remettant entre leurs mains ses intérêts les plus chers, son jeune fils et ses destinées. Elle mérita le beau titre de *mère de la patrie*, en défendant ses États contre l'Europe entière, en s'occupant de leur prospérité, en y faisant fleurir la justice, le commerce, l'agriculture, en instituant des académies, en établissant des maisons d'éducation pour toutes les classes, en abolissant l'inquisition, la torture; en portant dans les réglemens civils et militaires une perfection qu'on n'avait pas vue jusqu'alors; et, malgré les guerres si longues, si nombreuses qu'elle eut à soutenir, elle augmenta le trésor public. Enfin elle reçut le titre de mère de la patrie parce qu'elle sauva et illustra son pays.

Dans la Saxe, les femmes en général remar-

quables par une teint éblouissant, une taille superbe, une toilette recherchée, joignent encore à beaucoup d'amabilité et de grâces les qualités solides de bonnes ménagères. L'amour a un grand empire sur leur cœur sensible et romanesque. Passionnées pour la bravoure et la gloire, elles se servent de l'ascendant de leurs charmes pour exciter dans les hommes des sentimens généreux et patriotiques. Si de tout temps les Saxons ont été renommés par leur valeur et le culte qu'ils rendent à la beauté (1), de tout temps aussi les femmes se sont montrées leurs égales en courage et dignes des sentimens dont elles furent l'objet : lorsque Charles-Quint envahit les États de Jean-Frédéric, électeur de Saxe, et le fit prisonnier, la défaite de ce prince semblait devoir entraîner la soumission de la capitale. Mais il restait pour la défendre la belle et courageuse épouse de Frédéric. Sibylle de Clèves pourvoit à tout, et, inspirant aux assiégés sa fermeté, sa bravoure, leur fait partager ses es-

---

(1) Les anciens Saxons avaient un temple à Vénus, représentée sous la forme d'une belle femme appelée Magda. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans le culte qu'ils rendaient à cette divinité, c'étaient les jeux qu'ils célébraient en son honneur : ils consistaient en des tournois auxquels prenaient part tous les jeunes gens des bourgades voisines. Ils déposaient une somme d'argent entre les mains des juges ; cette somme servait à doter une jeune fille qui était donnée en mariage, comme prix, à celui qui l'avait emporté à la joute. (*Annales de Magdebourg.*)

pérances d'une résistance invincible. Au bruit de tant de préparatifs et d'enthousiasme, Charles-Quint redoute la longueur d'un siége opiniâtre, et sa barbare politique lui suggère un autre moyen de vaincre l'énergie et le courage de Sibylle. Au mépris de toute justice, il fait condamner à mort l'électeur... Sa femme alors ne songe plus qu'à sauver ses jours; tout autre intérêt disparaît devant un intérêt si cher; elle court au camp impérial, par ses larmes, ses prières fléchit Charles-Quint, sauve la vie de son époux et obtient de son amour qu'il cède aux dures conditions de l'ambitieux despote.

Amélie-Élisabeth de Hanau, régente de la souveraineté de Hesse-Cassel après la mort de Guillaume V, son époux, s'est rendue célèbre par son courage et sa politique. On a dit de cette princesse qu'elle avait le cœur d'un héros et la tête d'un grand ministre. C'est alors qu'on vit trois femmes, la reine de France, la reine de Suède et Amélie de Hanau, faire la guerre et abattre la puissance des deux grands potentats de la chrétienté, le roi d'Espagne et l'empereur des Romains. Amélie était éloquente au conseil, intrépide dans les combats, prudente et énergique au milieu des troubles, et très-aimable dans sa cour; elle protégeait les sciences, était la mère des pauvres, la bienfaitrice de tous les malheureux. C'est ainsi qu'elle sut admirablement ménager les intérêts de son fils, agrandir ses États, qu'elle se fit respecter,

chérir de son peuple, et qu'elle étendit au loin sa glorieuse célébrité.

L'influence des femmes sur les petites souverainetés d'Allemagne a constamment adouci la tyrannie du système féodal : la femme la plus orgueilleuse de son rang, la plus entêtée de ses prérogatives, en présence de la misère et du malheur, devient un ange consolateur et bienfaisant; ses soins, sa charité, l'exemple de sa piété et de ses vertus, améliorent le sort et les mœurs de ses sujets, répandent dans sa cour cette politesse, cette émulation de talens qui presque toujours se développent au sein d'une société également composée des deux sexes, où l'un cherche à plaire par les grâces, l'autre à mériter l'amour par la gloire. C'est ainsi que la cour de Saxe-Weimar devint l'*Athènes germanique* sous le gouvernement de la duchesse Amélie, qui, veuve à dix-neuf ans, gouverna ses Etats avec toute la sagesse d'une longue expérience, toute la grâce et la bonté du premier âge. Économe pour être bienfaisante, elle put supporter les fléaux de la guerre sans charger son peuple d'impôts; elle put le préserver de la disette qui affligea une grande partie de l'Allemagne en 1772. N'ayant d'autre ambition que le bien de ses sujets, d'autre passion que l'amour maternel, de si nobles sentimens embellirent constamment son existence, et furent couronnés des plus heureux succès. L'industrie, les arts, la littérature, donnèrent à ce petit État une prospérité,

pérances d'une résistance invincible. Au bruit de tant de préparatifs et d'enthousiasme, Charles-Quint redoute la longueur d'un siége opiniâtre, et sa barbare politique lui suggère un autre moyen de vaincre l'énergie et le courage de Sibylle. Au mépris de toute justice, il fait condamner à mort l'électeur... Sa femme alors ne songe plus qu'à sauver ses jours; tout autre intérêt disparaît devant un intérêt si cher; elle court au camp impérial, par ses larmes, ses prières fléchit Charles-Quint, sauve la vie de son époux et obtient de son amour qu'il cède aux dures conditions de l'ambitieux despote.

Amélie-Élisabeth de Hanau, régente de la souveraineté de Hesse-Cassel après la mort de Guillaume V, son époux, s'est rendue célèbre par son courage et sa politique. On a dit de cette princesse qu'elle avait le cœur d'un héros et la tête d'un grand ministre. C'est alors qu'on vit trois femmes, la reine de France, la reine de Suède et Amélie de Hanau, faire la guerre et abattre la puissance des deux grands potentats de la chrétienté, le roi d'Espagne et l'empereur des Romains. Amélie étai[illegible]
éloquente au conseil, intrépide dans les combat[illegible]
prudente et énergique au milieu des troubl[illegible]
très-aimable dans sa cour; elle prot[illegible]
sciences, était la mère des pauvres
trice de tous les malheureux. C'
sut admirablement ménager
fils, agrandir ses États, c

amusemens simples, une hospitalité toujours généreuse: On citera longtemps avec honneur et reconnaissance la grande-duchesse de Hesse, la reine de Wurtemberg, la grande-duchesse de Bade, nièce de l'impératrice Joséphine, dont elle retrace l'amabilité et les grâces.

Si les Allemandes sont loin d'avoir autant de titres que les Françaises, les Italiennes et les Anglaises à la gloire des arts et des lettres, ne peut-on pas encore l'attribuer à l'éducation en général trop superficielle qu'elles reçoivent? car il ne leur manque ni l'esprit, ni l'imagination, ni la sensibilité, qui font ordinairement le mérite et le succès des ouvrages des femmes; et le petit nombre de celles qui ont suivi cette carrière en Allemagne, l'ont fait avec assez d'honneur, ont cueilli d'assez beaux lauriers pour qu'elles puissent servir de modèle et d'émulation à leurs compatriotes. Déjà en 925, époque où l'ignorance couvrait encore toute la Germanie, Rosuithe, jeune vierge saxone, célébra en vers héroïques le martyre de Pélage.

Dans le même siècle une religieuse de Grandersheim, nommée Héroswith, offrit un phénomène en littérature: elle faisait un reproche aux chrétiens de son temps de préférer la lecture des écrits païens à celle de la Bible; inspirée par son zèle pour la religion et les mœurs, elle composa des comédies saintes en vers latins. La pureté de ses motifs lui fit prendre sans scrupule le libre

Térence pour modèle, ne craignant pas, dit un historien (1), de repaître son imagination de scènes licencieuses pour en dérober aux autres le dangereux tableau. « Ses ouvrages, ajoute-t-il, » dans un siècle d'ignorance, sont un monument » de génie, d'érudition, de vertu et peut être de » témérité dans un sexe fragile. »

Élisabeth de Bohême, illustre disciple de Descartes, ne s'est pas moins distinguée par son savoir que par ses vertus.

Les noms de mesdames de Bilderdik, de Caroline Pichler (*le Walter Scott de l'Allemagne*), de Artner, de Krudner, de la Recke, de Brunn, de Naubert, sont honorablement connus dans la littérature allemande. Et les hommes qui en font toute la gloire, n'ont trouvé d'encouragement et de récompense qu'auprès d'un sexe moins éclairé, mais plus enthousiaste, et j'ose dire plus généreux.

---

(1) Millot, *Histoire d'Allemagne*.

CHAPITRE XV.

Suissesses.

Si l'on veut retrouver des femmes belles, chastes et courageuses, c'est dans l'Helvétie qu'il faut les chercher, dans ces Alpes où la nature est si éloquente, comme dit Muller, où tout parle de liberté et de bonheur. Les ruines, les monumens, les souvenirs de l'histoire, tout parle aussi des vertus, des bienfaits et de l'influence des femmes. On trouve cette influence au milieu des combats, on la trouve à la naissance des lettres, à la naissance de la liberté, on la trouve partout dans les châlets, au fond des vallées, comme dans les cités riches et policées.

Lorsque les Romains portèrent leurs armes en Helvétie, les femmes, redoutant plus la servitude que la mort, jetaient leurs enfans sur le fer ennemi et s'y jetaient ensuite. Plus digne d'intérêt et d'admiration, Julia Alpinula, pour obtenir la vie de son père, va se jeter aux genoux du commandant des légions romaines; le barbare Cécina fut inexorable et Julia en mourut de douleur. Son tombeau, retrouvé après quinze siècles, a rap-

pelé à ses compatriotes attendris ce trait touchant de la piété filiale, gravé sur la pierre funéraire (1).

On ne peut parler des femmes de l'Helvétie sans qu'aussitôt se présente le gracieux souvenir de la reine Berthe. Cette reine, si bonne, si jolie, si active pour faire le bien, a laissé dans ces montagnes une mémoire révérée et chérie. On y conserve encore comme des reliques sa selle de velours cramoisi et sa quenouille; car c'est ainsi qu'elle allait par monts et par vaux, chevauchant et filant sur sa haquenée blanche, consolant l'affligé, secourant le pauvre, bâtissant des châteaux dont plusieurs existent encore et font ressortir, par leur forme gothique et imposante, les sites rians et frais sur lesquels ils sont élevés.

Edwige, belle, savante et adorée de ses sujets, contribua puissamment aux progrès de la civilisation et des lettres que le christianisme avait apportés. La pieuse Ida étendit encore les bienfaits de cette religion sainte, en établissant l'abbaye de Muri dans le but de réparer les injustices et les cruautés reprochées aux ancêtres de son époux. Les religieux remplirent avec zèle les généreuses

(1) Voici cette inscription :

Je repose ici malheureuse fille d'un malheureux père, Julia Alpinula, prêtresse de la déesse Aventia. Je priai pour mon père et ne pus l'arracher à la mort. La destinée m'avait condamnée à périr de douleur. J'ai vécu vingt-trois ans.

intentions de leur auguste fondatrice; ils s'occupèrent de la prospérité du pays, du sort des habitans, encouragèrent l'agriculture et propagèrent sur le sol helvétique les sciences et la littérature qui fleurissaient dans leur communauté.

Ce qui de tout temps a distingué les femmes de cette contrée, ce sont leurs vertus domestiques: ces vertus, en donnant à ses habitans un bonheur réel et constant, les ont rendus célèbres entre tous les autres peuples par leurs mœurs simples et pures, par leur attachement passionné pour leur pays qu'ils ont constamment défendu avec intrépidité. Mais, toujours animées par des sentimens patriotiques et généreux, les femmes, loin de ralentir par leur faiblesse et leurs larmes, l'ardeur guerrière de leurs époux, de leurs fils, étaient pour eux des témoins redoutables devant lesquels ils n'auraient osé ni fuir, ni compromettre en rien les intérêts de la patrie.

A Zurich, on a vu les femmes et les filles courir aux armes, se placer aux côtés de leurs maris et de leurs frères pour repousser l'ennemi. A ce spectacle, l'empereur d'Autriche, étonné, s'éloigna d'une ville où l'on se disposait à une si héroïque défense.

Plus tard l'Helvétie tombe au pouvoir de cet empereur. D'infâmes ministres font peser sur elle tout le poids de leurs iniquités; chaque jour des hommes humiliés, des femmes outragées, des filles séduites, chaque jour, avec les crimes du

despotisme se multiplient les désirs de la vengeance, les élans de la liberté, quand la noble indignation d'une femme donne le signal de la révolte et avance l'époque à jamais mémorable de la délivrance de sa patrie. *Je ne veux plus*, dit-elle à son mari, *je ne veux plus nourrir des fils mendians et des filles que des étrangers déshonorent; si nos montagnes ne sont plus habitées par des hommes, mais par des lâches, Werner, donne-moi la mort.* Cette énergie, ces reproches décident Werner; il quitte sa chaumière et va communiquer à ses amis la flamme généreuse dont sa compagne vient de l'animer; ils prêtent ensemble le serment sacré de la liberté. Et bientôt ils l'ont conquise cette liberté chérie; des cris de joie retentissent dans les Alpes et portent au ciel la reconnaissance de l'heureuse Helvétie. Les pères répètent à leurs enfans l'engagement qu'ils ont pris, *chacun à défendre tous, tous à défendre chacun.*

Guillaume Tell et tous les héros les plus célèbres, les plus chers à ce pays, étaient époux et pères: des liens si doux, loin d'affaiblir leur courage et leur dévoûement, servaient à les soutenir, à les enflammer. *Mes amis, prenez soin de ma femme et de mes enfans*, dit Arnold de Winkalried se dévouant à Sempach pour le salut de ses compatriotes. Toujours les nobles barons et chevaliers mêlaient aux chants de gloire des chants d'amour, et cet amour, inspiré par des femmes qui en étaient toujours dignes, toujours aussi servit d'a-

liment au courage, d'émulation à la vertu et aux sentimens les plus généreux; ces sentimens, joints à la force physique, ont rendu ce peuple aussi redoutable à ses ennemis que fidèle à ses alliés. Ils l'ont fait triompher de la nombreuse armée de Charles-le-Téméraire à Grandson et à Morat. « Là, » après avoir requis à genoux faveur du Dieu fort, » on les vit dépiéçant de çà de-là tous ces beaux » galans, tous énervés par le luxe, et ces filles de » joyeux amour qu'ils traînaient après eux. »

Les femmes de la Suisse, si douces, si modestes dans la vie ordinaire, sont toutes capables de courage et d'énergie dans les grandes circonstances : à l'époque de la réforme elles montrèrent la plus courageuse résistance; on les vit dans les sanglans combats occasionnés par cette division du culte, se jeter entre leurs époux et leurs pères pour arrêter le carnage.

Et lorsque, dans le siècle dernier, la Suisse fut attaquée par les Français dans le défilé de Morgarten, les femmes passèrent la nuit à traîner des canons à travers les abîmes. Là une héroïque victoire servit du moins à la gloire de l'Helvétie, si elle ne la sauva pas. Et ces femmes si courageuses sur les champs de bataille, étaient sans faiblesse dans la vie privée : les Français, toujours si galans et si heureux auprès des femmes, en s'éloignant du canton de Schwitz, firent l'aveu de n'avoir pu y trouver ni un espion ni une maîtresse.

« Dans les républiques, dit Montesquieu[1], les

» femmes sont libres par les lois et captives par les » mœurs ; le luxe en est banni et avec lui la cor- » ruption et les vices (1). » C'est surtout à la Suisse qu'on peut appliquer cette vérité : les femmes y jouissent d'une bien plus grande liberté qu'en France, et n'en abusent presque jamais. Une jeune personne avant son mariage goûte de tous les plaisirs de la société ; devenue mère de famille, elle se renferme dans le cercle de ses devoirs ; les jouissances du monde ne sont plus qu'accessoires pour elle ; plaire à son époux, soigner ses enfans, voilà le bonheur et l'occupation de sa paisible existence : aussi dans ces contrées, coquetterie, infidélité, galanterie sont choses peu connues. L'instruction est généralement répandue parmi les Suissesses ; et dans les villes principales leur éducation est très soignée ; la musique, le dessin, l'étude des langues, en font constamment partie : aussi comme Genève, la Suisse fournit-elle un grand nombre d'institutrices aux nations étrangères. Dans les villages la plus pauvre paysanne est en état d'instruire sa fille, de lui apprendre à lire, écrire, travailler, coudre, etc. ; c'est surtout dans la classe des laboureurs que la prospérité de ce peuple se fait remarquer : rien de plus propre, de mieux soigné que leurs chaumières ; partout on voit régner l'ordre, l'aisance et la paix. Rien de

---

(1) *Esprit des lois.*

plus agréable que leur costume, surtout dans quelques cantons où il est impossible de ne pas s'arrêter avec admiration devant ces jeunes et belles filles; leurs longs cheveux partagés sur le front tombent en tresses sur leurs épaules; un petit bonnet de velours noir garni de larges blondes, sied on ne peut mieux à leur physionomie virginale; un corset de soie ou de drap, d'une couleur tranchée, prend très-bien leur taille svelte; les larges manches de leur chemise, toujours très-blanches et gauffrées, s'attachent au poignet. Leurs manières sont aussi modestes que leur costume. Aussi l'aimable peintre de la vie pastorale, Gessner, a-t-il pris tous ses modèles dans la Suisse sa patrie, où les tableaux de la nature, où les usages, les costumes se succèdent et se montrent constamment sous les formes les plus belles, les plus variées, les plus gracieuses et les plus originales.

Dans la vallée d'Engelberg les femmes sont remarquables par leur beauté, et tous les habitans par l'esprit, la gaîté et leurs sentimens religieux. » Les Appenzellois catholiques, dit M. de Raoul-» Rochette, sont restés pasteurs, pauvres, mais » fiers, libres, beaux et robustes.... Les femmes » offrent aussi ce même aspect martial, cette même » trempe vigoureuse; et les robustes Appenzelloises » m'ont paru dignes en tout de leurs robustes » époux. Le vêtement de ces femmes joint aux » formes les plus simples le luxe des couleurs les » plus vives. » Le même voyageur parle d'un usage

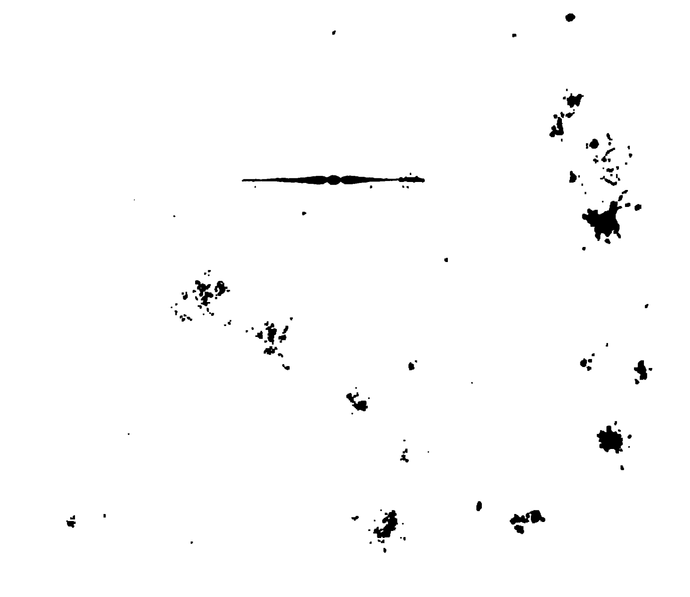
singulier du canton de Lucerne : « Le dernier lundi » du carnaval, nommé Hirmonstag, le poète de » chaque village se rend dans la commune voisine » pour y chanter aux habitans rassemblés l'his- » toire secrète de toutes les folies et sottises qu'ils » ont faites depuis un an. Les personnes qui en sont » l'objet doivent s'y trouver. Cette espèce de ma- » gistrature morale, exercée par des chantres rus- » tiques, sans autre mission que leur talent poé- » tique, est une coutume peut-être unique dans » l'histoire de la civilisation (1). »

Madame de Staël, décrivant avec son enthou- siasme ordinaire une fête du canton de Berne, s'écrie : « La vie coule dans ces vallées comme les » rivières qui les traversent. Ce sont des ondes nou- » velles mais qui suivent le même cours : puisse-t- » il n'être point interrompu ! Puisse la même fête » être souvent célébrée au pied de ces mêmes » montagnes ! l'étranger les admire comme une » merveille, l'Helvétie les chérit comme un asile » où les magistrats et les pères soignent ensemble » les citoyens et les enfans. »

Comme aux Allemandes, on fait aux Suissesses le reproche d'être exaltées jusqu'à l'affectation : un tel reproche ne provient-il pas de cette légèreté qui trouve facilement ridicule ce qui lui est op- posé ? La Suisse est le théâtre des grandes passions,

(1) *Lettres sur la Suisse.*

mais de passions constantes et pures qui finissent presque toujours, comme dans les romans, par un mariage ou la mort. L'amitié, l'amour de la patrie se gravent aussi profondément dans le cœur des femmes que dans celui des hommes : de tels sentimens donnent à leur langage un enthousiasme qui paraît quelquefois peu naturel ; mais en général la pureté d'âme, la beauté, l'instruction, les talens rendent les Suissesses dignes de la liberté et du bonheur dont elles jouissent dans presque toutes les époques de leur vie et dans toutes les conditions.



CHAPITRE XVI.

Hongroises.

« Nulle contrée de la terre n'a été si féconde » en amazones que la Hongrie. On a vu dans ce » royaume l'amante, sans autre parure qu'un » casque, guider son amant dans le chemin de la » gloire, l'épouse marcher au péril d'un pas » égal avec son époux, la mère envoyer son fils » à la mort et mourir comme lui, après l'avoir » vengé (1). » Qu'est-ce qui élevait ainsi les Hongroises au-dessus de leur sexe? c'était la simplicité, la pureté de leurs mœurs que rien ne tendait à corrompre, á amollir. Pendant long-temps il n'y eut en Hongrie ni jeux, ni spectacles, ni les délices du luxe, ni les jouissances des arts et de la société, qui ne furent guère connus, dans ce pays, que dans le siècle dernier. Aussi n'y trouvons-nous l'influence des femmes que sur les champs de bataille, sur le trône, et dans les grands événemens de leur patrie : c'est ainsi que l'évènement

(1) De Sacy, *Histoire générale de Hongrie.*

le plus salutaire et le plus mémorable, l'établissement du christianisme, est attribué à Giselle, sœur de l'empereur Henri II. Devenue l'épouse d'Étienne Ier, de sainte et glorieuse mémoire, elle le convertit à sa foi ; et l'exemple de ce roi pieux, juste et sage, fut suivi par tous ses sujets : c'est dans cette religion divine que les Hongrois puisèrent ce courage indomptable qui fit de chacun d'eux un héros dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les infidèles.

La Bohême, dont les destinées ont presque toujours été unies à celles de la Hongrie, la Bohême dut également les bienfaits du christianisme au zèle et à la protection de Ladmilla, modèle sur le trône de modération, de bonté, de justice, et modèle de toutes les vertus domestiques dans la retraite où elle suivit son époux. Là elle resta encore entourée de la vénération du peuple et du respect de ses enfans. Vratislas lui confia l'éducation de son fils Venceslas, et lui laissa la régence qui lui fut disputée par sa veuve, l'ambitieuse Drahomira. Ladmilla lui abandonna sans regret la puissance ; satisfaite de conserver sa plus précieuse tâche, celle d'orner l'esprit, de former le caractère de son petit-fils. Et, tandis que sa mère faisait fermer les églises, abattre les autels, persécuter les chrétiens, Ladmilla préparait dans le silence les moyens de réparer tous ces maux, en gravant profondément dans le cœur du jeune prince les sentimens religieux et la bienfaisance qui remplissaient le sien.

Aussi dès que Venceslas eut atteint sa majorité, toujours dirigé par sa respectable aïeule, il s'occupa de relever les autels et de cicatriser toutes les plaies que sa mère avait faites à l'État. Malheureusement la haine de Drahomira fit évanouir cette aurore de pures lumières, et mit un terme à ce règne de paix, de justice, en faisant assassiner Ladmilla par ses idolâtres, et armant son fils Boleslas contre son frère, pour le faire régner à sa place.

La beauté et les vertus de la femme d'Étienne II firent connaître à ce roi le véritable amour, et le retirèrent du gouffre où de honteuses passions l'avaient plongé, où il languissait en laissant languir son royaume.

Digne compagne de Mathias, un des plus grands rois dont la Hongrie s'honore, Béatrix unissait les grâces à la majesté : affable autant que belle, elle avait affranchi sa cour des barrières de l'étiquette dont elle n'avait pas besoin pour être respectée. Née sous le beau ciel d'Italie, cette reine contribua beaucoup à donner à son époux ce goût pour les arts, les sciences et la poésie, qui le distinguait et le portait à récompenser avec magnificence tous les hommes de mérite.

Le surnom de *Messaline d'Allemagne*, qu'on donne à la seconde épouse de Sigismond, nous dit assez quelles furent ses mœurs. Mais sa fille Élisabeth vint effacer ce honteux souvenir par ses vertus, par le courage qu'elle déploya dans

l'adversité : restée veuve alors qu'elle portait encore l'héritier du trône dans son sein, elle eut à défendre les intérêts de cet enfant contre Ladislas, qui régnait en Pologne et qui fut nommé roi de Hongrie. Élisabeth, soit à la tête de ses armées, soit en présence de ses ennemis, soit qu'elle fût triomphante ou vaincue, conserva constamment sa dignité de reine, et fut toujours soutenue par l'amour maternel. Ce sentiment peut seul l'excuser d'avoir armé l'Autriche pour défendre les droits de son fils...

C'est pendant cette déplorable guerre que les Hongroises commencent à se faire remarquer par leur valeur. Les Autrichiens surprennent Agria pendant la nuit. Un jeune homme qui était auprès de son amante en est averti par des gémissemens et le cliquetis des armes; préférant exposer sa vie plutôt que l'honneur de celle qu'il aime, et ne voulant pas attendre le jour auprès d'elle, il s'élance par la fenêtre une épée à la main. La jeune fille le suit et le voit mourir en se défendant contre un groupe d'ennemis; le désespoir lui donne des forces; elle s'empare de l'arme du mourant, perce un des Autrichiens, blesse les autres, les met en fuite, revient sur ses pas, tourne l'épée contre sa poitrine, tombe et meurt sur le corps de son amant... Les Autrichiens s'arrêtent, contemplent cette tragédie à la lueur des flammes, et n'osent piller la maison de l'héroïne qui vient de les frapper de terreur et d'admiration.

Pendant que l'archiduc d'Autriche et Jean de Zapoli se disputaient la Hongrie, les femmes jouèrent un rôle aussi étonnant que digne d'intérêt : les deux reines Isabelle et Anne, épouses des deux concurrens, étaient destinées l'une et l'autre au rang suprême par la naissance, la beauté, les nobles et généreux sentimens qui les distinguaient; mais l'une, constamment aux prises avec l'adversité, déploya un courage plus grand, des vertus plus héroïques; tandis que Anne de Hongrie, constamment heureuse épouse, heureuse mère, puisa à cette source féconde de félicité un dédommagement aux orages politiques. Fille de Sigismond Ier, un des plus grands et des meilleurs rois de Pologne, Isabelle, tant qu'elle vécut auprès de son père, fut la dispensatrice des grâces et des bienfaits; sa douce voix était l'interprète des pauvres et des malheureux; et sa raison, aussi parfaite que sa beauté, déjà s'éclairait dans la science du gouvernement. C'est ainsi qu'au sein de la prospérité elle semblait préparer son âme aux plus grands revers. La renommée de ses vertus l'avait précédée en Hongrie; elle y fut reçue avec les plus vifs transports de joie, et des fêtes brillantes firent oublier un instant au peuple sa misère et les désastres de la guerre. L'aimable princesse fit passer dans le cœur de son époux les sentimens qui toujours avaient animé le sien; le roi sembla puiser dans l'amour un nouvel être, et des actes de courage, de clémence firent bénir l'heureuse influence

d'Isabelle. Mais Zapoli cessa de vivre au moment où il commençait à régner. Pour le malheur de la Hongrie, il laissa son jeune fils sous la tutelle de Soliman; et cet empereur, sous prétexte de défendre les intérêts de son pupille et d'Isabelle, porta de nouveau dans ces contrées le fléau des armes ottomanes. Alors nous voyons se multiplier les traits d'héroïsme de notre sexe : les femmes, si chastes, de mœurs si sévères, redoutant mille fois plus la vie licencieuse du sérail que la mort, combattirent pour leur honneur, leur religion, leur patrie, avec un courage digne des sentimens qui les animaient.

Pendant que les Turcs assiégeaient Agria, Méhemet, avant de donner l'assaut à cette ville, fait proposer aux habitans de se rendre, et promet au nom de Soliman les conditions les plus avantageuses. Tandis que le parlementaire, qu'on ne voulut point recevoir dans la ville, transmettait l'objet de sa mission de dessous les remparts, les Hongrois, dans un morne silence, y font élever au-dessus un cercueil couvert d'un drap mortuaire, pour annoncer que leur patrie serait leur tombeau. Informé de cette éloquente réponse, Méhemet donne le signal de l'attaque. Les femmes accourent, se confondent parmi les assiégés, et ne se font distinguer que par leur bravoure : l'épouse anime son époux, la mère son fils, la jeune fille son amant. Les unes se précipitent sur l'ennemi; les autres roulent sur lui des pierres énormes.

Une femme voit tomber son mari à ses côtés; sa mère lui ordonne de l'emporter de la mêlée. *Est-il temps*, lui répond-elle, *de songer à des obsèques? Je rendrai les derniers devoirs à mon époux quand sa mort sera vengée*. Et à l'instant trois Turcs tombent sous ses coups. Alors elle prend entre ses bras les restes sanglans de son mari, va au temple les y déposer, et revient au combat. Au moment où l'une de ces amazones se saisit d'une pierre pour écraser les Turcs qui montent à la brèche, un boulet lui emporte la tête; sa fille, qui combattait à ses côtés, s'empare de cette pierre toute fumante du sang de sa mère, et, le désespoir dans le cœur, court chercher la mort qu'elle désire et qu'elle veut faire payer chèrement à l'ennemi; elle descend au milieu des infidèles, en écrase deux, en blesse plusieurs, appelle ses compatriotes, les anime; son exemple est suivi, et bientôt les assiégés deviennent eux-mêmes les agresseurs.

Méhemet, étonné d'une aussi vigoureuse défense, lève le siége d'Agria pour aller attaquer Sigeth; mais il y trouve la même résistance: les femmes se défirent à l'envi de leurs bijoux pour payer la garnison, et coururent sur la brèche offrir avec joie leur vie pour le service de la patrie. Au nombre de ces femmes intrépides qui moururent en défendant cette place, on cite Calaïma, aussi belle que vaillante. Tant d'efforts généreux délivrèrent également Sigeth de la présence des Musulmans, qui furent obligés de se retirer.

Lorsque Bude fut prise et pillée par les troupes du sultan, Michel Dobozi, capitaine connu par ses exploits, monte à cheval, prend en croupe sa jeune et belle compagne, se fait jour l'épée à la main à travers les vainqueurs. Mais ils le poursuivent, ils vont l'atteindre; sa femme le voit et en frémit. *Si je te fus chère*, dit-elle à son mari, *si ma vertu mérita ton amour, rends-moi un dernier service, donne-moi la mort pour me préserver du déshonneur qui m'attend chez ces infidèles.* Son époux hésite; elle le presse, le supplie; il se rend, prend son arc, y place le javelot mortel, et en tremblant le lance sur ce cœur palpitant de courage et d'amour... puis, dans le délire du désespoir, se précipite au milieu des Musulmans, où il reçoit la mort après avoir vengé celle de son épouse.

Le général Kéréputz, après sa défaite, croit trouver un asile auprès de sa femme; mais elle le reçoit à la porte de son château, et lui dit : *Tu es vaincu et tu parais devant moi! retourne, va laver ta honte, va venger l'honneur de ta maison, ou cesse de m'appeler ta femme. Menacée d'une captivité honteuse, je la préviendrai; si je ne sais pas combattre, je sais mourir.*

C'est ainsi que la religion, l'honneur, l'amour de la patrie, donnaient aux Hongroises toute la force d'âme des femmes de Lacédémone et les vertus héroïques des premières chrétiennes.

Tandis que Vienne est assiégée par les Turcs, la noble compagne de Ferdinand soutient son cou-

rage, en inspire aux habitans, et par son habileté, son zèle, sa prudence, force les ennemis à la retraite.

De son côté, Isabelle de Hongrie, jouet de la tyrannie de Soliman et des intrigues d'un moine factieux, abandonnée de ses sujets et tour à tour l'objet de leur dévouement, Isabelle, avec une âme sensible et généreuse, était en proie à toutes les douleurs : pour conserver un royaume à son fils, elle voyait ses États ravagés par ceux qui se disaient ses protecteurs; elle était obligée d'employer toute son éloquence, toute sa sollicitude pour adoucir les féroces Musulmans lorsqu'ils étaient vainqueurs. Enfin, voulant terminer cette longue et sanglante lutte, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvait plus conserver la couronne à son fils par des voies légitimes et glorieuses, elle la céda à Ferdinand, et montra dans ce jour solennél combien elle était digne de la puissance, en l'abdiquant avec tant de calme et de magnanimité. Isabelle éleva son fils dans ses nobles sentimens; et lorsqu'il s'arma pour reprendre ses droits, il se montra à la fois un habile guerrier et l'ange tutélaire des provinces qu'il avait soumises.

Tant que la Hongrie continua d'être envahie par les armes ottomanes, les femmes se montrèrent constamment les plus zélés défenseurs de la patrie : au siége de Varadin elles combattirent à côté des hommes, donnant et recevant la mort avec un courage égal à celui des plus braves soldats.

Parmi les prisonniers d'Albe-Royal, emmenés à Constantinople, l'un d'eux se fit remarquer par la beauté et la délicatesse de ses traits; interrogé, il fut obligé d'avouer son sexe. C'était une jeune Hongroise qui avait pris les armes pour venger sa famille massacrée. Les Turcs, habitués à mépriser le sexe, prêtèrent un vil motif à cette action généreuse. L'héroïne répondit à ce soupçon : *Si j'avais été capable de nourrir dans mon cœur d'autres sentimens que ceux de la gloire et de la piété filiale, je n'eusse pas eu le courage d'exposer ma tête au péril des combats. Aucun de mes compagnons d'armes n'a jamais soupçonné qui j'étais; et je crois avoir montré, dans chaque rencontre avec l'ennemi, assez de valeur pour démentir la faiblesse de mon sexe.* Objet de l'enthousiasme général, l'héroïque jeune fille fut portée en triomphe dans Constantinople, et le sultan la combla d'honneurs et de présens.

Tel était l'ascendant de toutes ces actions sublimes, de tous ces sentimens généreux qui distinguaient alors le sexe, qu'il enflammait les ennemis mêmes d'une noble émulation, et qu'on vit en Hongrie des Musulmanes s'élever à la hauteur des âmes chrétiennes : Fatime, veuve de Karali-Bey, le plus brave des Ottomans, voit son fils Arslan disposé à rendre à Maximilien la ville d'Hatwan qu'il commandait : *Lâche*, lui dit-elle, *si tu as oublié ce que tu dois à la mémoire de ton père, je n'ai pas oublié ce que je dois à la mémoire de mon époux! va te jeter*

aux pieds de l'archiduc; laisse-moi seule ici, je me mettrai à la tête de mes braves janissaires; ils ne rougiront pas d'obéir à la veuve de Karali-Bey, et les Allemands n'entreront dans Hatwan que foulant sous leurs pieds mon corps ensanglanté.

Elle réveilla ainsi dans le cœur de son fils les sentimens que la volupté avait endormis, et d'un sybarite fit de lui un héros. Tant que le siége dura, on la vit à ses côtés partager ses fatigues et ses dangers; et lorsque les Impériaux se furent rendus maîtres de la ville, on trouva la malheureuse Fatime sur la place publique, serrant dans ses bras son fils expirant, et ne se plaignant que de la pitié de ses ennemis qui respectèrent ses jours.

Pendant que le prince Tékéli était à la tête d'un parti de Hongrois qui, pour se délivrer du joug de la maison d'Autriche, n'avaient pas craint de s'unir aux infidèles, son épouse, belle, courageuse, et bien digne de servir une meilleure cause, avait par son éloquence et ses éminentes qualités un grand ascendant sur le peuple, sur la noblesse, et défendit la forteresse de Mongaz avec une constance et une valeur héroïques.

Ces Hongrois, qui haïssaient mortellement la domination autrichienne, non seulement se soumirent avec joie à celle de l'illustre Marie-Thérèse, mais ils s'armèrent d'un commun accord pour la défendre: l'amour qu'elle leur avait inspiré anéantit toutes les préventions, réunit tous les cœurs;

la nation entière l'appela dans son sein pour recevoir son serment de fiidélté et placer sur la tête de sa jeune souveraine la couronne vénérée de saint Étienne (1). Marie-Thérèse répondit au dévouement des Hongrois en s'occupant avec une sollicitude toute maternelle de leur bonheur. Et de son règne date le progrès des lumières, de l'agriculture, de la civilisation, de la prospérité générale chez une nation long-temps régie par des lois barbares, déchirée par des guerres intestines, et accablée par le fléau des armes ottomanes (2).

(1) Les Hongrois croyaient que cette couronne avait été envoyée du ciel à saint Étienne. Elle est d'une grande magnificence et d'un travail précieux. Marie-Thérèse, revêtue du manteau royal, bleu céleste, brodé par la reine Giselle, fut couronnée par l'archevêque : après cette cérémonie elle créa quarante-quatre chevaliers de l'ordre de St.-Étienne ; puis elle fut conduite dans un superbe carrosse sur la place publique où l'on avait élevé un trône. Là elle jura de maintenir les priviléges de la nation ; ensuite elle monta à cheval, traversa à pas lents le faubourg de la ville : arrivée au pied d'une colline qui domine le Danube, elle mit son cheval au galop jusqu'au sommet de ce monticule, et, suivant l'usage antique, tira l'épée de saint-Étienne qu'elle présenta aux quatre coins du monde.

(2) De Sacy, *Histoire générale de Hongrie*.

CHAPITRE XVII.

Polonaises.

A cette beauté frappante qui distingue généralement les femmes du nord, les Polonaises joignent une imagination brillante, des grâces infinies, des manières élégantes, le goût des arts, l'élévation des sentimens, un caractère héroïque dans les grands événemens, tendre et voluptueux dans le calme et les plaisirs de la vie. Ces qualités réunies les ont fait regarder comme les femmes les plus séduisantes de l'Europe, et, dans tous les temps, leur ont donné une grande influence sur les mœurs, les destinées de leur patrie.

Déjà dans les temps les plus reculés, nous voyons briller sur le trône de Pologne la célèbre Vanda, qui fit le bonheur de son peuple par sa bonté, sa justice, et se fit admirer par sa beauté, son éloquence et son courage. On la vit marcher en personne contre Ritiger, prince allemand, qui lui déclara la guerre parce qu'elle avait refusé sa main. Les deux armées étaient en présence; enflammées par les discours de Vanda, ses troupes ne demandent qu'à combattre pour lui prouver

leur amour et leur dévouement, tandis que les Allemands, frappés des charmes et de l'intrépidité de cette princesse, refusent de porter leurs armes contre elle; chefs et soldats, tous abandonnent l'injuste cause de Ritiger, qui, désespéré, se plonge son épée dans le sein. Vanda revint à Cracovie, où l'enthousiasme de ses sujets lui décerna les honneurs d'un triomphe. L'heureuse souveraine, dans l'excès de sa reconnaissance pour la protection que les Dieux lui avaient accordée, voulut leur offrir un éclatant sacrifice; et, se choisissant elle-même pour victime, elle se précipita dans la Vistule...

A cette époque où rien n'avait encore poli, ni épuré les mœurs grossières des belliqueux Sarmates, à côté des grandes vertus et des actions héroïques apparaissent des vices et des crimes qui en détruisent les heureux effets. Et, dans les alternatives de ces horribles et brillans tableaux, partout nous voyons les femmes y jeter les couleurs de leur caractère : c'est ainsi que la maîtresse de Popiel II fit disparaître la prospérité que l'administration des oncles de ce prince avait donnée à ses États. Cette femme ambitieuse et corrompue, pour régner seule, parvint à les faire éloigner de la cour; et Popiel, après avoir banni ceux qui pouvaient seuls mettre un frein à ses passions, mit le comble à son ingratitude en les empoisonnant. Son âme atroce porta l'effroi au milieu de son peuple; et sa mort, épouvantable châtiment de la Providence, livra la Pologne à l'anarchie.

Tous ces maux, suscités par les vices et les désordres d'une femme, furent guéris par le baume bienfaisant des vertus de Rzepiéza : fidèle compagne de Piast, elle avait embelli son humble chaumière ; sur le trône elle partagea sa gloire en partageant ses nobles travaux. Elle l'aida à fermer les plaies de la guerre, à dissiper les factions ; et l'exemple de ce couple vertueux réprima les vices de leurs sujets. Rzepiéza mérita leur amour et leur reconnaissance, non seulement comme souveraine, mais encore comme mère de Ziémovit qu'elle éleva dans ces principes de sagesse, dans cet enthousiasme de gloire qui le rendirent si cher et si utile à son peuple.

Les vertus patriotiques et les vertus privées des Polonais étaient encore limitées et obscurcies par l'ignorance et l'idolâtrie, lorsque Dambrowska convertit son époux Miécislas I[er], et avec lui une grande partie de ses sujets. Les lumières du christianisme vinrent alors dissiper les ténèbres du paganisme, renverser ses idoles, abolir la polygamie, épurer les mœurs et avancer la civilisation. Cette religion, transmise dans toute sa pureté par les grâces persuasives d'une femme, fut longtemps pratiquée, selon l'esprit évangélique, sans superstition ni intolérance.

Toutefois, malgré l'établissement du christianisme, qui partout retire les femmes de l'esclavage, et les place dans la position la plus propre à augmenter leurs vertus et à établir leur influence

sur des bases solides, cette influence fut loin d'être toujours honorable et salutaire : après un demi-siècle de gloire et de prospérité donné par Miécislas Ier et son fils qui unissait aux grandes qualités de son père toutes les vertus de sa pieuse mère, Richsa, princesse altière, en prenant un souverain pouvoir sur son époux Miécislas II, le rendit méprisable aux yeux de ses sujets par sa faiblesse et sa nullité. Nommée régente à la mort de ce roi, Richsa accabla le peuple d'impôts, et ne répondit à ses plaintes que par le plus insolent orgueil. La haine qu'elle inspira rejaillit sur son fils Casimir; les Polonais le rejetèrent du trône et bannirent sa mère du royaume; l'un et l'autre furent se mettre sous la protection de Conrad II. Cet empereur s'arma pour les venger; mais il fut battu et abandonna leur cause.

La coupable conduite de Richsa livra la Pologne aux horreurs de l'anarchie : des villages furent brûlés et rasés, des villes entières dépeuplées; et dans ces temps de calamité où des brigands se partageaient les dépouilles de la monarchie, où il n'y avait plus que des bourreaux et des victimes, où tous les liens étaient rompus, les églises profanées, les habitans de ce malheureux pays furent au moment d'abandonner le christianisme pour retomber dans l'idolâtrie. L'élection d'un roi sage et mûri dans l'adversité mit fin à tant de maux : Casimir fut rappelé; il quitta l'abbaye de Cluny pour régner avec gloire sur la Pologne régénérée.

Boleslas, qui d'abord suivit les traces du grand Boleslas, rendit ses peuples heureux, les conduisit à la victoire; mais Kiow, dont il fit la conquête, fut pour lui et ses guerriers une nouvelle Capoue: la beauté des femmes et leurs séductions amollirent leur courage; ils oublièrent la gloire, la patrie et leurs femmes. Une si longue absence dont elles n'ignoraient point la cause, fit aussi oublier leur devoir aux Polonaises: honneur, vertu, délicatesse, furent sacrifiés à la vengeance. Elles se déclarèrent veuves de leurs maris infidèles et les remplacèrent par leurs propres esclaves. A cette nouvelle, les conquérans de Kiow, qui s'étaient endormis au sein des voluptés, se réveillèrent pour venir laver cet affront dans le sang des coupables. Ils n'eurent pas seulement à combattre les amans de leurs femmes; leurs femmes elles-mêmes les défendirent avec une intrépidité digne d'une meilleure cause. Toutefois, après une bataille sanglante, les époux sortirent vainqueurs de cette honteuse lutte... Mais la Pologne ne retrouva qu'un tyran dans Boleslas, gâté par la mollesse et abruti par la débauche. L'horreur qu'inspiraient ses crimes, et les foudres du Vatican l'obligèrent à s'enfuir de son royaume et à finir ses jours dans un monastère. . . . .

Christine, femme vicieuse et sans vertus, fit usurper à son époux Ladislas les droits de ses frères. Ce règne, qui ne fut marqué que par des troubles, finit par la déposition de ce roi tout-à-

fait indigne du trône. Mais, toujours excité par l'ambitieuse et vindicative Christine, Ladislas engagea Frédéric Barberousse à tenter une invasion en Pologne, où l'armée impériale ne trouva que de honteux revers.

Pendant la minorité de Boleslas-le-Chaste, le duc de Moravie et Henri, duc de Silésie, allumèrent une guerre civile en se disputant la régence. Cette guerre fut terminée par les soins de la prudente et généreuse épouse de Henri, qu'elle décida à abandonner toutes ses prétentions à son rival pour rétablir la paix. L'épouse de Boleslas, Cunégonde, fut la plus belle femme de son siècle, et mérita le titre de sainte par la sagesse de sa conduite, par son éminente piété et ses vertus.

Esther, belle comme la reine dont elle portait le nom et comme elle attachée à son peuple proscrit, se servit aussi de son ascendant sur le grand Casimir pour lui faire accorder sa protection aux juifs, et faire rendre en leur faveur des lois qui, dictées par l'amour, servirent la politique de ce roi, et contribuèrent à la prospérité de la Pologne en y favorisant l'industrie et le commerce.

Les grandes qualités d'Hedwige et sa rare beauté la rendirent l'ornement et la gloire du trône. Recherchée à la fois par le duc d'Autriche et le grand-duc de Lithuanie, elle fut assez généreuse pour sacrifier le choix de son cœur à celui qui convenait le mieux aux intérêts de sa nation : elle épousa Jagellon, le convertit à sa foi et joignit à

la Pologne ses États de Lithuanie : là régnaient encore l'idolâtrie et les superstitions les plus barbares, quand l'auguste couple vint les remplacer par les bienfaits et les lumières du christianisme. Le temple de Wilna, souillé par des sacrifices humains, fut renversé et le feu perpétuel éteint; les sombres forêts où les prêtres faisaient entendre leurs oracles furent abattues; les vipères, regardées comme les divinités tutélaires des familles, furent tuées; et ce peuple superstitieux, voyant tant de sacriléges impunis, reconnut l'impuissance de ses divinités et adora le Dieu de paix et d'amour d'Hedwige et de Jagellon.

A cette époque les femmes, renfermées dans leurs châteaux, tout entières à la pratique des soins domestiques, connues seulement de leurs vassaux dont elles animaient les travaux par leur présence, adorées dans leurs familles dont elles faisaient le bonheur, formaient leurs filles à devenir des épouses fidèles, de tendres mères; et leurs époux, leurs fils, en trouvant dans leur intérieur les plus douces jouissances, conservaient ces mœurs simples et pures qui donnent tant d'élévation à la pensée, tant de générosité aux sentimens. « Alors la noblesse pratiquait les vertus do» mestiques, et les mœurs prévenaient seules les » désastres et les calamités qu'aurait pu enfanter » un gouvernement si vicieux. Amie de la paix, » toujours prête à la guerre, elle était également » formée à tous les emplois des camps et à tous

» ceux de la vie civile, et au séjour habituel des cam-
» pagnes (1). » Rien n'était plus cher au cœur des Polonais que la patrie; rien de plus beau à leurs yeux que la liberté. Inflexibles sur tout ce qui avait rapport à ces puissans intérêts, ils placèrent leur pays au premier rang des États de l'Europe, et conservèrent long-temps leur indépendance. A cette époque les femmes en général vivaient éloignées de la cour; cependant leur influence, comme celle des anciennes Romaines, se répandait au loin; de leurs vertus privées semblait découler la prospérité de la patrie.

Et lorsqu'une aimable Française, en venant partager le trône de Ladislas et de Casimir, voulut introduire les mœurs de sa nation, pour arriver à son but, elle essaya d'employer la séduction des femmes; mais alors étrangères à toute espèce d'intrigues et d'ambition, « il est prouvé, dit Ru-
» lhières, que les plus habiles d'entre elles ne su-
» rent exercer ce pouvoir que sur le cœur de leurs
» maris. »

Toutefois l'empire qu'exerça Louise-Marie de Gonzague sur le frère de Ladislas, son second époux, lui fut fatale ainsi qu'à la Pologne dont la décadence date de ce règne. Cette reine entraîna Casimir dans des démarches qui éloignèrent de lui les sujets qui étaient ses plus fermes appuis: c'est ainsi qu'en faisant calomnier, dépouiller de ses

(1) Rulhières, *Anarchie de Pologne*.

titres et de ses biens, condamner à mort le grand maréchal Lubomirski, parce qu'il s'était opposé à son projet de faire désigner le duc d'Enghien pour successeur au trône, elle excita la rebellion de ce brave guerrier, qui, à la tête d'une armée de partisans, revint attaquer la Pologne et vainquit les troupes dirigées contre lui.

L'ascendant de l'archiduchesse Eléonore sur Michel Wiecnowiski, ne fut pas moins fatale à cette nation : son frère, l'empereur Léopold, profita de cet ascendant de sa sœur sur ce faible monarque, pour attirer sur la Pologne les armes ottomanes qui menaçaient ses Etats. Michel s'étant laissé persuader qu'il serait honteux de traiter avec des sujets rebelles, rejeta les propositions de paix des Cosaques qui se mirent sous la protection de la Porte; et la Porte saisit cette occasion pour faire entrer en Pologne une armée de cent cinquante mille hommes : cette armée, après dix combats, fut cependant détruite par Sobieski. Mais l'indigne Michel, toujours sous l'influence de la politique autrichienne, ne profita point de ces victoires et signa un traité honteux avec les Ottomans. Après la mort de ce souverain, sa veuve, toujours intrigante, désirant rester sur le trône de Pologne avec un époux de son choix, engagea les diamans de la couronne pour acheter des voix au prince Charles de Lorraine, qui était au nombre des candidats; mais la mort de ce prince anéantit les espérances d'Eléonore au moment où elle en avait assuré le succès.

Le grand Sobieski, le vainqueur des Turcs, le sauveur de sa nation, et l'on peut dire de l'Europe, fut couronné, et devint un bon roi sans cesser d'être un héros. Mais sa trop grande faiblesse pour son épouse lui aliéna l'affection d'une partie de ses sujets, qui lui reprochaient d'avilir la royauté en laissant tenir à une femme les rênes du gouvernement. Ces mécontens d'une part, de l'autre les intrigues des partisans de la reine, causèrent des troubles qui obscurcirent les dernières années de ce règne glorieux. Toutefois il nous semble juste d'observer que la compagne de Sobieski n'amollit point son courage, n'affaiblit point son dévoument patriotique, et que ces liens, pour lui si chers et si sacrés d'époux et de père, resserraient encore ceux qui l'attachaient à son pays.

Casimir et Sobieski, à qui l'on a si vivement reproché de s'être laissés gouverner par leurs femmes, outre qu'ils ont été placés au rang des meilleurs souverains, n'ont-ils pas encore été distingués par la douceur, la pureté de leurs mœurs, par l'urbanité, l'amour des lettres, par leurs manières nobles et affables, par l'enjouement et les grâces de leur esprit? et sans excuser les intrigues de cour de leurs femmes, ne pourrait-on pas leur faire honneur des qualités vraiment françaises de ces deux rois, puisque l'une et l'autre avaient apporté de la France, leur patrie, toutes les séductions, tous les talens les plus propres à former et adoucir le caractère alors si âpre des Polonais?....

Quelle que soit d'ailleurs la somme des biens et des maux produits par l'influence de ces deux princesses étrangères, toujours est-il vrai que les belles actions des Polonaises en général, pendant toute cette période, prouvent qu'elles n'avaient point encore dégénéré.

Le terrible Kmielniski, pour venger le meurtre de son fils, les outrages et le meurtre de sa femme dont s'était rendu coupable un seigneur polonais, se mit à la tête des Cosaques et des Tartares, défit l'armée qu'on lui opposa, mit tout à feu et à sang, immolant aux mânes de sa famille tous les nobles qui tombaient en son pouvoir. C'en était fait de la Pologne, si le partage de ses riches dépouilles n'eût jeté la mésintelligence entre ses vainqueurs. Toutefois, rien ne put jamais éteindre dans Kmielniski la soif de la vengeance. Il revint à différentes reprises porter l'effroi et la désolation dans ce malheureux pays. Ce fut au milieu de ces maux et de ces dangers occasionés par la mort d'une femme, que les Polonaises sortirent de leur douce obscurité pour se placer dans les rangs des défenseurs de leur patrie, combattre pour cette sainte cause et mourir pour sauver leur honneur : « Dans une » de ces dernières guerres soutenues par les Polonais contre les Turcs et les Tartares, la ville de » Trembowla était assaillie par ces barbares ; leur » nombre, leur fureur répandaient l'épouvante » dans la ville. Après plusieurs assauts sanglans, et » au moment d'en subir un dernier d'autant plus

» effrayant que la brèche était ouverte, la garnison, » faible et épuisée de fatigues, était près de mettre » bas les armes et de livrer ainsi les enfans à l'escla- » vage, les vieillards à la mort et les femmes aux » plus horribles outrages, lorsqu'une intrépide Po- » lonaise, nommé Kazanowska (1), paraît les armes » à la main, et, suivie de quelques compagnes cou- » rageuses, rappelle les guerriers à l'honneur, les » fait rougir de leur faiblesse, ranime l'espérance, » tantôt par des éloges tantôt par des reproches » éloquens, électrise les citoyens, donne de l'intré- » pidité aux plus timides, de la force aux plus fai- » bles, et fait passer dans leurs âmes le feu hé- » roïque que lancent ses regards. À sa voix ce cri » unanime, *victoire, liberté*, retentit dans les airs. » Tous s'arment, tous se précipitent en foule sur les » pas de l'héroïne et fondent sur les barbares qu'ils » étonnent, ébranlent, enfonçent, dispersent et » mettent en fuite après un affreux carnage (2). »

---

(1) Déjà dans plusieurs sorties elle s'était signalée contre ces barbares, avait versé leur sang, déjoué les projets de leurs complices, ou intimidé les lâches prêts à se rendre. Épouse du commandant courageux de cette ville, mais plus courageuse encore que lui, lorsqu'après quatre assauts soutenus avec vigueur elle le vit trembler pour le succès du cinquième, cette héroïne du nord, armée de deux poignards, dit à son mari : *En voilà un que je te destine si tu te rends; l'autre est pour moi.*

(*Fastes de la Pologne.*)

(2) *Mémoires et Souvenirs* de M. le comte de Ségur.

Emportée d'assaut par les Cosaques, la ville de Winnicza fut livrée au pillage et à la fureur des ennemis. Au milieu de l'incendie, des massacres, des violences et de la plus affreuse dévastation, une jeune religieuse tombe entre les mains de soldats forcenés; effrayée seulement du danger que court son honneur, elle se prosterne aux pieds du plus furieux et lui dit : « *Si tu veux respecter ma personne, qui est consacrée à la religion même que tu professes, je puis te rendre invulnérable, comme je le suis en cet instant : fais-en l'essai avec ton cimeterre, va, ne crains rien, tu peux me frapper.* Ce soldat, aussi crédule que barbare, lui tranche la tête.

Si jusqu'alors les femmes en général n'avaient exercé le pouvoir de leurs charmes que sur le cœur de leurs maris; moins heureuses sous le règne de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, elles connurent toute l'étendue du pouvoir que donnent l'artifice et la coquetterie; elles l'échangèrent contre la candeur, la simple et aimable dignité de la vertu; elles furent mêlées à toutes les intrigues de cour et même à la politique : parente et maîtresse du primat qui était à la tête du parti du prince de Conti, ce fut madame Towianska qui l'entraîna à reconnaître l'élection d'Auguste; et ce roi, espérant par le même moyen entraîner aussi Charles XII dans son parti, chargea de cette mission la comtesse de Konigsmark, distinguée par sa naissance, son esprit et sa beauté; mais le monarque suédois ne voulut point s'exposer aux sé-

ductions de l'ambassadrice (1); il refusa de la voir et resta le redoutable ennemi de l'électeur de Saxe, le zélé et puissant protecteur de son antagoniste, Stanislas Leczinski. Mais le généreux Stanislas, qu'il avait placé sur le trône, ne pouvant s'y soutenir qu'en versant des flots de sang, abdiqua la couronne qu'Auguste reprit de nouveau.

Sous ce règne on vit les femmes jouer un grand rôle à la cour, devenir l'âme et l'ornement des fêtes somptueuses qu'on y célébrait. Bientôt elles furent les uniques dispensatrices des grâces, des honneurs; leur caprice plaçait au premier rang des êtres incapables de l'occuper; le luxe, la mollesse furent portés au comble. Alors le but d'Auguste fut rempli; la nation qu'il n'avait pu soumettre par la force, devint son esclave par la corruption...

Dans les provinces, les femmes ne restèrent point étrangères au changement survenu dans les mœurs : leur habitation, leur table en rappelaient encore l'antique simplicité, tandis qu'il n'y avait rien de plus brillant que leur costume et leurs équipages. La belle châtelaine allait visiter une amie

---

(1) Un jour Charles XII aperçoit madame de Konigsmark qui était descendue de voiture pour l'aborder; aussitôt il la salue, retourne son cheval et part au grand galop, laissant la belle comtesse interdite et peut-être orgueilleuse de la crainte qu'elle inspire au héros de la Suède!

dans un château voisin, dans le pompeux appareil d'une voiture à six chevaux harnachés d'or et d'argent, gardes à cheval, écuyer, dames d'atour, femmes de chambre, pages, nègre ou nain. Au milieu de ce luxe oriental, qui le plus souvent traîne à sa suite l'esclavage, ces femmes cherchaient encore à réveiller l'enthousiasme de la liberté et à former des partisans pour briser les fers de leur patrie.

Depuis cette époque les Polonaises prirent part à toutes les affaires, soit à la cour, soit dans les provinces; partout nous voyons régner leur influence : ici, c'est par les talens et les séductions d'Aspasie; ailleurs, par la force d'âme des femmes de Lacédémone; sur les champs de bataille, par la valeur de celles d'Argos. La princesse Czartorimski apporta à la cour de Varsovie le ton, les manières, les mœurs de la cour galante de Louis XIV; l'esprit le plus cultivé, joint aux grâces naturelles et au désir de plaire, la rendirent le charme de la société, le modèle des femmes, le conseil des plus graves ministres, l'amie des courtisans les plus spirituels. Au milieu des plaisirs elle sut relever l'éclat de sa famille, élever ses enfans pour qu'ils pussent atteindre à la haute fortune qu'elle leur préparait. Sa fille, la comtesse Poniatowski, de mœurs pures, d'une imagination romanesque, d'un caractère généreux, disait à Stanislas-Auguste, en apprenant son intrigue avec la grande-duchesse Catherine de Russie : *Mon fils, ce n'est*

point par un commerce de galanterie, mais par de grandes vertus et de grandes qualités que vous devez mériter l'élévation qu'on vous a prédite; vous vous exposez à sacrifier un jour votre couronne, votre patrie, à une maîtresse. En suivant ces conseils, peut-être Stanislas ne serait jamais parvenu au trône, mais il aurait occupé un rang plus glorieux dans sa patrie et dans la postérité.

La Pologne, en recevant un roi de la main de Catherine II, se trouva courbée sous sa tyrannie; et les baïonnettes russes dictaient des lois, jusqu'au pied du trône. Au milieu de tous ces maux de l'oppression et de l'anarchie, on voyait un grand nombre de jeunes femmes attachées au parti de Poniatowski, déployer à sa cour le luxe le plus extravagant, animer les fêtes, les spectacles, et par toutes les séductions possibles étourdir sur leur humiliation les hommes qui étaient encore capables de la sentir: toujours placées entre le roi et le farouche Repnin, ministre de Catherine, elles les brouillaient par leurs intrigues et tour à tour les raccommodaient par leurs grâces persuasives.

Les femmes de mœurs sévères avaient conservé au contraire tous les sentimens élevés qui attachent à la patrie et toute l'énergie nécessaire pour la servir et la défendre: c'est ainsi que la femme du brave Pulawski lui consacra sa famille entière; elle arma son époux, ses trois fils, son neveu, et resta seule pour les pleurer et célébrer leur gloire.

La princesse Sapieha et la comtesse Potoski, profitant de cet irrésistible ascendant que donnent l'amour et la beauté, décidèrent leurs époux à consacrer leur fortune et leurs bras pour repousser la tyrannie étrangère.

La comtesse Braniski, sœur du roi et femme du plus zélé partisan de l'indépendance, sut concilier les devoirs de sœur, d'épouse, de citoyenne, parce qu'elle fut constamment dirigée par la sagesse, l'amour de la justice et de l'humanité. C'est cette femme charmante que le brave Mokranouski aurait voulu voir sur le trône de Pologne. Ami généreux, intrépide défenseur de son pays, en travaillant à le placer sous les lois de celle qu'il aimait, il croyait servir à la fois les deux intérêts tout puissans sur son cœur de l'amour et de la patrie.

A cheval, le sabre à la main, éblouissantes de beauté et de valeur, l'épouse et la sœur du prince Radziwil (1) combattaient à ses côtés avec une intrépidité qui animait leurs soldats et frappait l'ennemi de terreur et d'admiration.

Si tous les Polonais avaient été animés par les mêmes sentimens, sans doute qu'ils auraient triomphé de leurs ennemis; mais un trop grand

---

(1) La jeune princesse remarque au milieu des combats la bravoure d'un Polonais pauvre et obscur; l'amour, la générosité le rendent son égal à ses yeux; elle l'épouse et partage avec lui son immense fortune.

nombre avait été énervé par le goût des plaisirs et de la mollesse : ils se laissèrent trop facilement séduire par la politique de la Russie qui leur offrait à la fois du repos, de l'or, des dignités ; à ce vil prix ils vendirent leur patrie ; et trois puissances se la partagèrent.

Instruite par le malheur, forte et orgueilleuse des sages et des braves citoyens qu'elle renfermait encore dans son sein, la nation voulut reprendre ses droits et ses titres à la liberté, à la considération, au bonheur : dans cet élan généreux, donné et soutenu par l'intrépide et vertueux Kociusko, les femmes rivalisèrent de courage et de grandeur d'âme avec les héros de leur pays ; elles excitaient leur ardeur guerrière et se dépouillaient à l'envi de leur or, de leurs bijoux pour les consacrer aux besoins de la patrie. Quand Bonaparte fit briller à leurs yeux une trompeuse lueur de liberté, on sait avec quelle joie elle fut saisie par les Polonaises, avec quel enthousiasme elles proclamaient roi le brave et infortuné Poniatowski ! Et, lorsqu'après la longue et vigoureuse défense de Cracovie, ce prince fut obligé à la retraite, les femmes de tous les rangs, couvertes d'habits de deuil, vinrent en pleurant faire leurs adieux à ce héros et à son armée...

Aujourd'hui, sous un joug étranger, les Polonaises en allègent le poids par leur amabilité, et font oublier les maux de la patrie par les agrémens de leur caractère, par les charmes de la vie privée.

Pour achever de les peindre nous emprunterons encore quelques traits à M. de Ségur : » Là, dit-il » en parlant de la Pologne, là le voyageur, reçu » avec une antique et généreuse hospitalité, trouve » dans de vastes salles des preux courtois, des dames » remplies de grâces, dont l'âme élevée et le carac- » tère romanesque mêlent à leurs doux attraits je » ne sais quoi d'héroïque : on dirait à les voir et à » les entendre qu'elles vont tout à l'heure présider » un tournoi, soutenir un siége, animer leurs » époux, leurs amans, les guider aux combats, les » parer d'écharpes brillantes, et les couronner » après la victoire au chant des bardes, au son des » harpes, ou bien aux doux accens des trouba- » dours... Il n'est pas de contrée en Europe où » l'on puisse trouver plus de femmes de noms his- » toriques, joignant les plus nobles qualités de » l'âme aux charmes de la figure et aux agrémens » de l'esprit (1). »

---

(1) *Mémoires et souvenirs de* M. le comte de Ségur.

CHAPITRE XVIII.

Prussiennes.

Les femmes en Prusse, moins belles, moins séduisantes que les Polonaises, sont en général plus sages et plus instruites. A l'époque même où ce pays était encore plongé dans la plus profonde ignorance, l'épouse du duc Albert, Anne-Marie de Brunswick, se distinguait par son savoir et son éminente piété.

Ce fut Sophie-Charlotte qui apporta à la cour de Berlin l'esprit de société, la politesse, le goût des arts, des sciences et de la littérature. Cette princesse joignait à un esprit supérieur, à des connaissances très-étendues, une vertu sévère, un caractère indulgent et aimable, qui lui donnaient tous les moyens d'obtenir par l'amour un empire absolu. Elle s'en servit pour améliorer les mœurs de ses sujets, les polir et les éclairer. Elle fonda l'académie des sciences de Berlin, fut l'amie de Leibnitz, la protectrice de tous les savans qu'elle attirait à sa cour. Pour elle fut bâti Charlottembourg, le Versailles de la Prusse. Cette reine vit la mort avec une fermeté d'âme qui couronne admi-

rablement sa belle vie. Ses dernières paroles peignent bien le caractère fastueux et vain de son époux : on voulait lui persuader combien grande serait la douleur de Frédéric s'il venait à la perdre. *Oh! pour lui, dit-elle, je suis fort tranquille; le soin de me faire de magnifiques obsèques le distraira, et pourvu qu'il ne manque rien à cette cérémonie, il sera consolé de tout.*

La politesse, le bon ton, la galanterie, qui, par l'aimable ascendant de Sophie-Charlotte, commençaient à se répandre assez généralement dans ce pays, furent singulièrement limités ou affaiblis sous Frédéric-Guillaume, dont le gouvernement tout militaire, en privant les femmes de leur influence, leur ôta les moyens de s'opposer à ces usages grossiers, à cette rudesse de manières et du langage qu'on vit reparaître. Bientôt elles furent obligées de fuir la société des hommes qui fumaient et juraient dans un cercle de femmes élégantes avec autant d'aisance et de facilité qu'un soldat dans sa caserne.

Sa fille, Sophie-Wilhelmine, dans ses mémoires, nous peint avec beaucoup de naturel et d'énergie la tristesse, la mesquinerie et l'anti-galanterie de cette cour. Frédéric-Guillaume, qui sacrifiait tout autre goût au goût du vin et de la guerre, forçait ses courtisans, ses fils, ses gendres à l'imiter. Quoiqu'il aimât uniquement et avec passion sa femme, Marie-Dorothée de Hanovre, il la tint constamment par sa tyrannie dans la plus

complète nullité (1). La taille haute de cette reine, son air majestueux, ses yeux superbes, trahissaient seuls la fierté de son âme, son caractère ambitieux et son esprit élevé. L'avarice, la jalousie, la rudesse de son époux, paralysèrent constamment et ses projets de grandeur pour sa famille, et son goût pour les plaisirs, et l'élégance qu'elle aurait voulu déployer à sa cour.

Mais plein de respect pour sa mère, le grand Frédéric fit tout pour la dédommager de cet état de gêne et de contrainte où elle avait vécu pendant le règne de son époux. Retirée à Monbijou, elle s'entoura de jeunes et aimables beautés qu'elle s'était choisies pour dames d'honneur dans les premières familles du royaume. Aussi sa cour devint

(1) Frédéric-Guillaume se faisait un point d'honneur de ne jamais rien accorder aux conseils de son épouse, disant que céder quelque chose à une femme, c'était lui donner les moyens de sauter sur la tête de son mari... Pour peindre la tyrannie domestique de ce prince, nous rappellerons encore ce trait consigné dans les mémoires de Sophie-Wilhelmine: S'apercevant un soir que la reine et ses filles étaient coiffées à la mode française, aussitôt il leur fait quitter le cercle qui les environne, et dans un cabinet voisin fait raser les cheveux des jeunes princesses. Après cette opération il se retourne gravement vers la reine et lui dit : *Si je ne vous en fais pas faire autant, madame, c'est parce qu'il ne serait pas convenable à ma dignité de coucher avec une tondue.* Et le pauvre perruquier français fut envoyé tambour dans un régiment.

elle bien plus animée, plus vivante qu'elle n'avait jamais été. Les hommes les plus distingués venaient y apporter leurs hommages, et le roi se faisait encore remarquer au milieu de ses courtisans par son attitude respectueuse et ses attentions soutenues auprès de sa mère.

Quoique plus passionné de la gloire que des femmes, Frédéric était cependant trop français d'esprit et de goût, pour ne pas les replacer au rang qui leur convient et qui est si nécessaire dans la société pour y maintenir le bon ton, l'harmonie et la variété des plaisirs. Environné dans son enfance de ce qui restait encore des arts agréables qui embellissaient la cour de Sophie-Charlotte son aïeule, il y avait puisé le contre-poison de la grossièreté, dirai-je de la barbarie que son père avait mise en honneur. Aussi, bien que l'ambition occupât presque exclusivement son esprit, les beaux-arts, les sciences et les lettres trouvèrent en lui un protecteur éclairé. Ce goût et la passion des armes que le grand Frédéric avait communiqués à ses sujets, loin d'anéantir l'ascendant des femmes, le rendirent plus fort, soit que l'éclat qui en rejaillissait sur elles les eût échauffées d'une noble émulation, soit que les muses et les combats disposent mieux à reconnaître l'empire des grâces et de l'amour. Quoi qu'il en soit, le règne de Frédéric, si fécond en grandes choses et en grands hommes, le fut aussi en femmes de mérite et les plaça sous le jour le plus beau, le plus avantageux. On re-

prochait à ce grand roi d'aimer la société des courtisanes ; cependant il réserva toujours son amitié et ses égards pour les femmes d'une réputation intacte : la comtesse de Kanneberg, à qui il témoignait une considération toute particulière, se permettait même de lui faire des observations que ses ministres, ses généraux, ses amis les plus intimes n'auraient jamais osé lui faire : une fois entre autres, elle lui représenta que la seule chose qui manquait au bonheur de ses sujets, était de voir leur souverain se réunir à eux dans les temples pour adorer Dieu. Il répondit qu'il était possible qu'il eût tort d'agir autrement, que s'il avait à recommencer il se tracerait peut-être un plan différent, mais qu'il était trop tard pour changer de route... . . .

Et la douce, la vertueuse compagne de Frédéric n'était-elle pas faite pour rappeler la décence à sa cour et faire rendre à son sexe la considération, les égards qu'il avait perdus? Élisabeth-Christine, privée des talens qui séduisent et de l'esprit qui subjugue, attachait à elle tous ceux qui l'approchaient, par les qualités de l'âme et les charmes du caractère. Aucune pensée d'orgueil ou de vanité ne put jamais altérer sa douceur, sa modestie, ni ralentir son active charité. Toutes ses jouissances consistaient à faire le bien (1) et à cultiver son es-

---

(1) *Eh! qui donc aura pitié de lui si je l'abandonne?* disait cette bonne reine en parlant de son chambellan le

prit. Elle traduisit en français les poésies sacrées et discours de morale de Gellert, savant aussi distingué par ses vertus que par ses connaissances.

Frédéric, qui l'avait épousée pour obéir aux ordres absolus d'un père et le cœur déjà plein d'amour pour une autre, n'en eût jamais pour elle; mais pour elle il eut un attachement profond, une confiance sans bornes. *Songez*, écrivait-il à son médecin pendant une maladie de cette excellente reine, *songez qu'il s'agit de la personne la plus chère, la plus nécessaire à l'État, aux pauvres et à moi.* Il se plaisait à l'entourer de considération et d'hommages. C'était elle qui recevait les ministres, les généraux, les courtisans, les ambassadeurs, et à qui se faisaient toutes les présentations d'étrangers. Toutefois rien n'excita jamais son orgueil ni son ambition. Toujours étrangère aux affaires et aux intrigues, jamais rien ne troubla le calme de son âme; et la cour qu'elle

---

baron de Muller, joueur incorrigible, qui avait tout perdu, fortune, crédit, amis. Et, pour le mettre à l'abri du besoin auquel cette funeste passion l'exposait sans cesse, elle retint ses appointemens, lui choisit elle-même un appartement, des domestiques, pourvoyait également à sa table, garderobe, bois, blanchissage, se faisait remettre chaque mois les mémoires de dépenses faites, les soldait après les avoir vérifiées avec soin, et s'arrangeait pour qu'il se trouvât encore quelques écus de reste pour ses fantaisies. Cet acte d'une si rare bonté a duré jusqu'à la mort du baron.

présidait resta simple, uniforme et paisible. Économe pour soulager les pauvres, elle répandait sur eux avec prodigalité tout ce qu'elle épargnait avec parcimonie sur ses dépenses personnelles (1). Et Frédéric, malgré son irréligieuse philosophie, respecta constamment dans sa compagne ses principes sévères, cette piété angélique, source des vertus dont il s'honorait, et qui faisaient son bonheur et celui de ses sujets.

Rien n'était plus gai et plus brillant que la cour de Rheinsberg, présidée par la jeune et charmante épouse du prince Henri. Là se succédaient constamment des fêtes, des plaisirs toujours embellis par les arts, l'esprit et le goût, toujours animés par la beauté, la décence, l'amabilité des femmes, et par l'amour, la galanterie des hommes. Brave et galant comme son frère Henri, le prince Ferdinand avait une épouse digne de son amour et de l'admiration générale; belle et spirituelle, elle joignait à une bonté parfaite la vivacité la plus aimable et la franchise à l'aménité.

Les sœurs du grand Frédéric ne contribuèrent pas moins à l'éclat de son règne: la princesse Wilhelmine, célèbre par son esprit et ses connais-

---

(1) Un jour qu'on lui proposait d'acheter un collier de perles d'une si grande beauté qu'elle-même en parut frappée, elle dit à ses femmes après un moment de réflexion : *Emportez-le, je pourrais secourir plus d'un pauvre avec l'argent qu'il coûterait.*

sances, se distingua surtout par son attachement à son frère, attachement si vif et si généreux, que, pour obtenir sa grâce et sa liberté alors qu'il était retenu dans une étroite captivité, elle se soumit aux ordres de son père, et accepta l'époux qu'il avait choisi pour elle, sacrifiant ainsi l'espoir de monter sur un des premiers trônes de l'Europe...; Voltaire a vanté l'esprit et les charmes de Louise Ulrique; Amélie, si belle, si pieuse, si charitable, était encore habile musicienne : les morceaux sublimes de sa composition peignent l'élévation de son âme vers un monde meilleur; et quand les plus cruelles infirmités vinrent détruire sa beauté, miner son existence, elle supporta cette perte et ses longues souffrances avec une admirable fermeté.

Alors un grand nombre de femmes se distinguaient encore dans les beaux-arts et la littérature : on cite avec honneur deux aimables poètes, Mmes Karschin et Recklan. Julia-Frédérica-Henriette, épouse de Clodius, littérateur allemand, s'est également distinguée par ses talens littéraires. La baronne de Riedsel, dans ses lettres publiées par son gendre le comte de Reuss, a retracé avec beaucoup de vérité et de force cette lutte sanglante entre l'Angleterre et l'Amérique, où elle joua un rôle actif, suivant son mari dans les combats, partageant ses périls, ses dangers et sa captivité. Elle fonda à Brunswick une distribution d'alimens pour les pauvres; et à Berlin elle était comptée au nombre des personnes généreuses qui

soutenaient l'institution des orphelins militaires.

Si Frédéric reconnaissait l'ascendant d'une mère, d'une épouse, d'une sœur; s'il aimait à voir régner les femmes dans la société, il redoutait leur influence dans la politique; et là-dessus elles n'eurent jamais aucun crédit, aucune part dans ses déterminations. Ce n'est pas sans raison qu'il redoutait cette influence des femmes; car son plus redoutable adversaire fut Marie-Thérèse de Hongrie; et ses épigrammes sur les galanteries de l'impératrice Élisabeth et de la marquise de Pompadour armèrent contre lui la Russie et la France.

Beaucoup plus galant que son oncle, Frédéric-Guillaume II, loin d'augmenter l'éclat et la considération dont notre sexe avait joui sous le grand Frédéric, le ternit et l'abaissa par l'élévation de sa maîtresse la comtesse de Lichtenau. Cette femme, d'une origine obscure, sans esprit, avec peu de beauté et de mérite, osa faire courber sous les lois de la plus absurde vanité et du plus insolent orgueil jusqu'à la famille royale! Pendant tout le règne de son amant, elle gouverna la Prusse et tint le rang d'une souveraine. Alors le vrai mérite des femmes resta dans l'ombre; le ton, les manières de la bonne société semblèrent un instant disparaître, tandis que l'intrigue et la coquetterie furent mises en honneur.

Sous le règne suivant, une reine accomplie, adorée de son époux, de ses sujets, fit revivre l'honneur des vertus domestiques: on vit repa-

raître à la cour l'urbanité, la décence, les plaisirs vrais de la société; et dans ces jours si remplis de conquêtes et de revers, de gloire et d'infortune, au milieu du bruit des armes et des secousses politiques, cette femme charmante fixa les regards de l'Europe par l'admirable assemblage des qualités les plus propres à réveiller les sentimens les plus doux, à rendre à l'amour l'enthousiasme de ses adorateurs. La belle reine de Prusse, en présence du vainqueur de son époux, sut le vaincre à son tour par l'ascendant des grâces, de l'esprit et des vertus (1). Cet ascendant sur ses sujets était irrésistible; et l'amour de la patrie, l'ardeur guerrière qu'elle leur avait inspirés, leur firent opposer à l'invasion étrangère une résistance si héroïque qu'elle aurait pu vaincre la fortune, si la fortune

(1) En parlant du traité de Tilsitt, Napoléon racontait que si la reine de Prusse fût venue au commencement des négociations, elle eût pu influer beaucoup sur leurs résultats. Heureusement elle arriva, les choses assez avancées pour que l'empereur pût se décider à conclure vingt-quatre heures après *. C'est ainsi qu'il avança de plusieurs jours la conclusion de ce traité important, dans la crainte de céder à l'influence de la reine, qui, par les grâces et l'esprit qu'elle déploya dans son entrevue avec Napoléon, aurait pu obtenir des conditions plus favorables pour ses sujets et quelques réparations aux désastres que la Prusse venait d'éprouver dans cette guerre qu'elle se reprochait amèrement d'avoir provoquée.

* *Mémorial de Ste-Hélène.*

alors n'eût été invariablement attachée aux drapeaux français. Et lorsque cette digne souveraine vit la Prusse dévastée par la guerre et le pillage, lorsqu'elle vit l'infortune et la misère de son peuple dont elle avait armé le bras, elle se condamna aux mêmes privations que lui, ne voulut plus que des vêtemens obscurs, des alimens grossiers; et sa charmante physionomie ne porta plus que l'empreinte de la tristesse. Enfin les plaies de sa patrie, en déchirant son noble et sensible cœur, la conduisirent rapidement au tombeau...

On accuse en général les Prussiennes d'une pruderie qui, dit-on, est loin d'être d'accord avec leur conduite! Ce reproche ne peut être applicable qu'individuellement; car de tout temps, dans ce pays, les mœurs du sexe ont été sévères, et les hommes se sont montrés constamment jaloux et très-délicats sur l'honneur des femmes (1). Il en

---

(1) « Les chroniques de 1364 en rapportent un exemple
» remarquable : sous la régence de l'empereur Othon de
» Bavière, un secrétaire de l'archevêque de Magdebourg,
» voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans
» la rue une jeune femme de bourgeois, et lui proposa en
» badinant de se baigner avec lui. La femme se trouva of-
» fensée de cette proposition; le peuple s'attroupa; et les
» bourgeois de Berlin, qui n'entendaient pas raillerie, traî-
» nèrent le pauvre secrétaire dans une place publique où
» ils le décapitèrent sans autre forme de procès.
» S'ils sont toujours jaloux, du moins exercent-ils à pré-
» sent des vengeances plus douces. »
(*OEuvres du philosophe de Sans-Souci*, tome 2.)

est encore de même aujourd'hui ; et si les Prussiennes elles-mêmes n'eussent pas toujours respecté leur honneur, n'est-il pas probable que leurs époux auraient fini par le traiter un peu plus cavalièrement ? Quant au reproche d'être scientifiques, raisonneuses et pédantes, il nous semble que leur influence dans la société serait moins grande si toutes y apportaient ces ridicules ; et on sait qu'à Berlin les femmes sont les arbitres du goût, qu'elles font les réputations littéraires, le succès du roman et de la pièce nouvelle.

CHAPITRE XIX.

Les Femmes en Russie.

On a dit que les femmes étaient destinées à changer la religion des royaumes (1). Cette opinion, que l'on ne peut révoquer en doute, se confirme particulièrement chez les peuples du nord, où leur zèle religieux a beaucoup servi la cause du christianisme. Déjà nous avons vu qu'elles l'avaient établi dans la Hongrie, la Pologne, la Lithuanie, une partie de l'Allemagne; et c'est encore par l'ascendant des femmes que cette religion sainte pénétra en Russie : Olga, veuve d'Igor, après avoir vengé son époux sur les bords du Volga, fit un voyage à Constantinople, où elle fut baptisée sous le nom d'Hélène. Son exemple fut suivi par un grand nombre de ses sujets. Pour fortifier leur foi et la propager, elle fit venir d'Occident des missionnaires, parmi lesquels se trouvait le pieux et savant Adalbert.

Mais ce ne fut qu'au mariage d'un grand-duc de Moscovie avec une princesse grecque, que les lu-

(1) Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

mières de l'Évangile furent généralement répandues en Russie; l'épouse chrétienne convertit son époux, lui fit abandonner son culte pour adopter le sien. Ce changement apporta une heureuse et puissante révolution dans les mœurs. Uladimir donna à ses sujets l'exemple de la soumission à la morale sévère de l'Évangile; il renversa les idoles, renvoya toutes ses femmes, et son épouse légitime eut seule des droits sur son cœur.

Comme partout où il pénétre, le christianisme répandit ses bienfaits en Russie. Mais ces bienfaits ne sont très-efficaces et bien sentis que chez les peuples déjà éclairés, ou dont l'intelligence n'est pas trop bornée et les mœurs trop brutes; chez les Moscovites, encore ignorans et grossiers, renfermés dans leurs déserts et sans communication avec les nations civilisées, l'esprit évangélique ne put être compris; et, en adoptant un culte qui éclaire, prêche l'amour, l'indulgence et l'égalité, ils restèrent superstitieux, intolérans et esclaves. Toutefois ils puisèrent à cette source divine des notions de morale et d'humanité. Les lettres, la peinture, la sculpture, tous les arts utiles et libéraux, durent leur naissance dans ces plaines glacées au génie du christianisme. Et dire que la Providence a souvent voulu se servir des femmes pour répandre sur les peuples cet inestimable bienfait, n'est-ce pas prouver l'immense service qu'elles ont rendu aux mœurs? N'est-ce pas pour elles un puissant motif d'encouragement pour user

dignement de ce don de persuasion qu'elles ont reçu du ciel?

Après avoir vu les femmes présider à l'événement le plus important pour la Russie, nous les voyons encore prendre part à ses intérêts politiques, concourir à son accroissement, à sa civilisation; et; comme pour l'Angleterre, on peut en appeler au témoignage de Montesquieu pour prouver leur talent à gouverner.

Ce fut Sophie, femme du grand Bazilowitz, fondateur de l'empire russe, qui sentit la première tout ce que le joug des Tartares avait de dur et d'humiliant; l'indignation et l'amertume qui remplissaient son âme se communiquèrent à celle de son époux, qui non seulement parvint à s'affranchir de la servitude de ce peuple, mais encore à lui donner des lois.

Arsénie, mère de Michel Théodorowitz, après avoir vécu à la cour éleva son fils dans la retraite, développa en lui toutes les qualités qui l'ont fait admirer et chérir. Loin de se réjouir de son élévation sur le trône des czars, elle représenta aux députés qui venaient lui offrir la couronne, que sans expérience des hommes et des choses, son fils ne pouvait convenir dans les circonstances difficiles d'une dynastie nouvelle. Mais si peu d'ambition et tant de sagesse ne firent qu'accroître leur désir d'avoir pour les gouverner celui qui avait été formé à l'école d'une si bonne mère. Théodorowitz ne trompa point leurs espérances. Les Russes comp-

tèrent parmi leurs plus beaux jours le temps où il les gouverna. Et si ce règne brilla d'un si vif éclat, en raison des ténèbres où ces peuples étaient encore plongés, Eudoxie, son épouse, ne peut-elle pas aussi revendiquer une bonne part de cette gloire?

Alexis Michalowitsch, digne fils de ce couple vertueux, fut un bon souverain, un bon père, un bon mari. Il éleva sur son trône la modeste Natalie Naritzkin, qui n'avait pour dot que ses vertus et sa beauté. Elle fit son bonheur, celui de ses sujets; et son père, devenu premier ministre, illustra ce règne par la sagesse de son administration.

L'ambitieuse Sophie tint les rênes du gouvernement pendant le règne de son frère Fédor. Si l'on ne vante point les qualités de son âme, on n'a point oublié son habileté à manier les affaires, ni plusieurs actes utiles et glorieux pour la Russie.

Pierre Ier, qui ne sut employer ni des lois fortes, ni de sages institutions pour civiliser son peuple, reconnaissant par lui-même les heureux effets de l'amour et de la beauté, ne négligea point ces moyens pour atteindre à son but. Les femmes, jusqu'alors solitaires ou enfermées, selon les coutumes asiatiques, furent appelées à sa cour pour l'embellir, pour façonner de rudes et sauvages courtisans. Ce czar si célèbre fut aussi passionné des femmes que de la gloire: après avoir élevé sur son trône la belle Eudoxie Fœderowna, que des soupçons jaloux lui firent répudier, après

avoir aimé lady Cross, la comtesse Hamilton, la belle Cramer, Anne Iwanova-Mons, après avoir été sur le point de faire couronner la princesse de Cantimir, il vit Catherine; sa beauté enflamma son cœur, et ses qualités le fixèrent jusqu'au dernier jour de sa vie. L'ascendant qu'elle prit sur Pierre Ier était regardé par les âmes crédules comme un effet de quelque enchantement; mais toute sa magie consistait dans l'égalité de son caractère, dans sa complaisance, sa gaîté, la délicatesse et la vivacité de son esprit, qui la rendaient toujours aimable, toujours nouvelle aux yeux de son époux : toujours elle devinait ses inquiétudes, ses peines, et toujours elle avait à lui offrir un baume fortifiant ou plein de douceur. Dans les accès de tristesse de l'empereur, qui tenaient parfois de la démence, nul n'osait l'approcher que Catherine; au son de cette voix chérie il tressaillait, reprenait ses esprits; ses transports se dissipaient, le calme renaissait dans son âme. Aussi croyait-il Catherine nécessaire à son existence comme à son bonheur. Elle le suivait en tous lieux, partageait ses fatigues, ses dangers, l'aidait de ses conseils, veillait aux besoins de ses troupes et les animait par sa présence. Dans son expédition contre l'empereur ottoman pour délivrer ou envahir la Grèce, Pierre, repoussé sur les bords du Pruth, ne pouvait plus résister à l'ennemi; la destruction de son armée était inévitable. Resté seul dans sa tente, il s'abandonnait au déses-

poir, tandis que son bon génie, tandis que Catherine agissait pour lui. Elle se hâte de rassembler ses bijoux et assez d'or pour éblouir Baltagi-Méhemet. Son adroite négociation eut un plein succès : le grand-visir transigea à des conditions beaucoup plus avantageuses qu'on ne pouvait l'espérer. Et au lever de l'aurore, au moment où Pierre croyait compter le dernier jour de son empire et de sa liberté, Catherine accourt, force l'entrée de sa tente, se jette à ses pieds et lui offre le traité qui vient de sauver son armée et sa gloire. Pour perpétuer le souvenir de sa reconnaissance, le czar institua l'ordre de Sainte-Catherine, et pour payer un si grand bienfait, aucune considération ne le retint plus ; il fit couronner sa femme et l'associa entièrement à sa puissance.

Catherine, née dans l'obscurité, avait toutes les qualités, toutes les grâces, toute la majesté qui conviennent au rang suprême. Elle en fit le plus bel usage : noble médiatrice entre son époux et ses sujets, toujours elle plaidait la cause de la justice et de l'humanité ; toujours elle tâchait d'arrêter sa main prête à frapper. Les courtisans qui savaient combien elle tenait à la gloire de l'empereur, n'essayèrent jamais d'employer son influence pour obtenir des choses dont il aurait eu à rougir dans la suite. Et si Pierre-le-Grand eût cédé à ses sollicitations, à ses larmes, il n'aurait point souillé sa mémoire par le supplice de son malheureux fils.

L'épouse de ce prince, Sophie de Brunswick, était aussi belle que vertueuse; mais incapable d'en apprécier le mérite, il lui préférait une femme méchante et sans pudeur, qui le trahit et causa sa mort en indiquant le lieu de sa retraite.

Après la mort de l'empereur, Catherine soutint encore avec autant de force que de sagesse l'immense fardeau qu'il laissa entre ses mains. Elle exécuta le plan qu'il avait formé pour l'institution de l'académie, assigna un fonds pour son entretien, et pensionna quinze de ses membres sous le titre de professeurs.

Le célèbre Menzickoff, tout puissant sous le règne de Pierre-le-Grand et de Catherine, cet habile ministre qui fut au moment de placer sur le trône de Russie sa fille, qui déjà était fiancée avec le czar Pierre II, Menzickoff, qui du faîte de tant de grandeurs fut précipité dans les déserts de la Sibérie, fut entraîné dans cette chute terrible par l'arrogance et le luxe immodéré de sa belle-sœur. C'est en vain que son épouse, la belle et modeste Natalie, cherchait par son aménité, sa bienfaisance à adoucir la haine et la jalousie que l'orgueil de sa famille faisait naître; ces passions, plus fortes, plus actives que la reconnaissance, parvinrent à en consommer la ruine...

L'impératrice Anne occupa le trône après le règne si court de Pierre II. Quoiqu'elle eût violé toutes les conditions qu'elle avait acceptées en

recevant le pouvoir, elle se fit adorer de son peuple. Belle, affable, sachant discerner le mérite et le récompenser, elle avait une manière d'accorder des grâces qui en doublait le prix. Elle aimait le faste dans sa cour, mais était simple dans sa toilette. Elle prit sous sa protection l'académie, entièrement négligée sous le règne précédent. Elle y ajouta un séminaire pour l'éducation de la jeunesse. Mais plus les qualités aimables de cette souveraine la rendaient puissante sur ses sujets, plus elle leur fit de mal par ses défauts qui furent ceux d'une femme galante, défauts qui la mirent sous la dépendance de Biren. Et ce ministre féroce, abusant de la confiance, abusant du pouvoir absolu que l'amour avait mis entre ses mains, gouvernait le peuple à coups de knout, abreuvait la Russie du sang de ses premières familles, remplissait les déserts de la Sibérie d'une foule d'infortunés, et tenait sous son joug de fer jusqu'à sa souveraine! Il restait sourd à ses prières, à ses larmes, quand elle essayait d'adoucir sa barbare tyrannie. Et, malgré que cette impératrice, à la fois bonne et sensible, déplorât les maux qu'elle avait attirés sur ses sujets, sa coupable faiblesse présida encore aux derniers momens de son existence pour prolonger après elle le règne de son favori; elle le nomma régent pendant la minorité d'Iwan, jeune enfant qu'elle avait désigné pour son successeur. Mais, après la mort d'Anne, Biren perdit bientôt un pouvoir

qu'il ne tenait que d'elle; et il fut rejoindre en Sibérie les nombreuses victimes qu'il y avait envoyées...

On nomma régente la mère d'Iwan, qui, avec de la beauté, de l'instruction et une foule de talens agréables, n'en avait aucun pour gouverner. Son insouciance favorisa les projets d'Élisabeth, ou plutôt de ses partisans; et le jeune monarque au berceau perdit son trône sans peine comme sans regret.

Élisabeth, qui avait la beauté, la taille, le port majestueux d'une Romaine, en avait aussi le caractère indolent et le cœur inflammable. Le vêtement le plus simple servait à la parer, et ses grâces mettaient du prix à ses moindres paroles. Elle était franche, généreuse, reconnaissante, capable de concevoir et d'exécuter de nobles desseins, s'ils n'eussent été paralysés, ainsi que ses qualités, par la licence de ses mœurs et une faiblesse de caractère qui la mirent sous la dépendance de ses amans, de ses ministres, de ses confesseurs, à la fois fanatiques et ignorans. Comme pendant le règne d'Anne, les mêmes défauts d'une souveraine causèrent les mêmes maux à ses peuples: on vit encore l'ambition, le caprice, l'intérêt, la cruauté exercer la plus effroyable tyrannie sous une reine douée d'une âme sensible et dont on a vanté la douceur, la clémence. Élisabeth avait fait vœu de n'infliger aucune peine capitale; mais ses indignes ministres, pour satisfaire leur férocité sans violer

ce vœu philanthropique, faisaient périr leurs malheureuses victimes dans des prisons infectes et sous des coups de knout. C'est à cette époque que les mères, épouvantées en voyant depuis un siècle une haute faveur payée par le sang, les fers ou l'exil, recommandaient à leurs fils de s'arrêter toujours aux premiers degrés de la fortune.

Cependant les sages et bienfaisantes intentions d'Élisabeth ne furent point méconnues de son peuple dont elle était adorée; elles ne furent pas sans fruit pour la Russie, ni sans gloire pour elle: la force de ses armes et son habile politique donnèrent au cabinet de Pétersbourg un grand ascendant sur ceux d'Europe et d'Asie. Elle contribua aux progrès des lumières, de la civilisation, et conçut le projet d'une législation qui aurait pu étendre rapidement ces deux grands bienfaits. Déjà elle en avait confié l'exécution à deux magistrats consommés dans cette étude, lorsque les cris du fanatisme et des préjugés lui firent abandonner ce noble dessein. Cependant elle adoucit les lois pénales qui n'étaient alors qu'un tissu d'atrocités. Elle protégea les savans, les hommes de lettres, augmenta les revenus de l'académie des sciences et fonda l'académie des arts où la jeunesse est instruite aux frais de l'État.

Pierre III fit aussitôt disparaître la teinte de politesse et d'urbanité qu'Élisabeth avait introduite à sa cour. « *Il lui donna*, dit Rulhière, *l'air et le* » *ton d'un corps-de-garde en joie.* » Des femmes

charmantes s'échauffaient de bière anglaise, de fumée de tabac, et en se conformant aux goûts du czar, dirigeaient son esprit et les affaires; tandis que sa belle compagne, vivant solitaire, sans crédit sur son époux, délaissée des courtisans, admirée du peuple et de l'armée, profitait de cette disposition pour mûrir son esprit, l'éclairer par l'étude, et jeter dans le silence les fondemens de sa grandeur future. Les circonstances offrirent bientôt à Catherine les moyens de réaliser ses rêves ambitieux. Elle n'en dédaigna aucun, et sut légitimer les uns, faire oublier les autres, quand assise sur le trône (1) elle montra le rare assemblage des talens d'un grand souverain, avec toutes les grâces de son sexe. Rien ne semblait résister à sa politique et à ses armes : le sultan put craindre un instant de voir l'aigle de Russie planer sur Constantinople; la Grèce attendait d'elle son indépendance; la Pologne recevait un roi de sa main; le

---

(1) La révolution qui éleva Catherine au rang suprême malgré tous les obstacles qu'elle eut à surmonter, fut en grande partie l'ouvrage d'une femme : la princesse d'Aschc-Ckof, amie dévouée de l'impératrice et enthousiaste de la liberté, ne doutait pas que parvenue sur le trône elle n'assurât cette liberté à sa patrie. Dans cette espérance elle lui sacrifia sa réputation, son repos, les intérêts de sa famille, et non contente de lui avoir obtenu le suffrage des grands, elle fit encore tous ses efforts pour entraîner l'armée dans son parti : elle s'habillait en homme, allait dans les casernes, haranguait les troupes, et marchait à leur tête.

grand Frédéric l'encensait, Joseph II se plaçait au rang de ses courtisans; la France et l'Angleterre recherchaient son alliance. Et pendant qu'elle étendait les vastes limites de son empire, qu'elle abolissait la torture, donnait des lois à ses peuples, faisait bâtir des villes, creuser des canaux, élever des monumens, qu'elle favorisait le commerce, l'agriculture, fondait des établissemens d'instruction publique, les plus beaux génies célébraient sa gloire, et sa cour était devenue le rendez-vous des personnages les plus illustres de son temps. « C'est ainsi que Catherine, selon l'heu» reuse expression de M. de Ségur, parvint à cou» vrir de palmes et de lauriers la première page de » son histoire. » Toutefois, à travers ces palmes et ces lauriers, n'aperçoit-on pas toujours ces taches ineffaçables d'une ambition sans mesure et du despotisme le plus absolu? N'aperçoit-on pas toujours l'absence de ces vertus qui constituent la véritable dignité de la femme, que l'éclat du diadême ne saurait remplacer, qui est au contraire plus indispensable à la majesté du trône qu'à l'obscurité d'une vie privée? La souveraine qui n'a pas de mœurs pures, qui ne respecte pas les droits et l'indépendance des peuples, peut acquérir une grande renommée, jamais de vrais titres à la gloire. Pour mériter ces titres et la reconnaissance de ses sujets, Catherine n'aurait-elle pas dû les tirer de l'esclavage, seul moyen d'améliorer véritablement leur sort et de leur ouvrir des voies larges et fa-

ciles vers la civilisation, au lieu de les accabler d'impôts, de verser leur sang dans des guerres injustes; d'employer leurs bras à des entreprises échouées, à des établissemens gigantesques dont un grand nombre est resté sans utilité parce qu'ils n'ont pas été achevés? Et voulant immortaliser son règne par trop de soins à la fois, elle n'a jeté que des semences légères qui n'ont donné que peu ou point de fruits après elle, si ce n'est ceux de la corruption. Son exemple rendit les femmes plus libres dans leur langage, leur conduite, et fut généralement nuisible aux mœurs.

La cour de Paul n'offrit pas de meilleures leçons; et si elles furent moins frappantes, moins pernicieuses, c'est parce que la femme qui avait subjugué ce souverain était trop avilie par sa conduite et ses sentimens, pour qu'on se laissât séduire par ses vices et son exemple, malgré son or, son luxe et son pouvoir. Mais n'est-ce pas à l'influence de cette créature méprisable qu'on peut attribuer cette tyrannie de Paul, qui allait jusqu'à punir les femmes dont la coiffure n'était pas exactement selon *les décrets rendus sur cet important objet?* Cette tyrannie mesquine et ridicule doit être avec raison attribuée à cette femme, puisque dans l'ensemble de son administration Paul donna des preuves de sagesse, de justice, d'amour pour son peuple, et qu'il manifesta de nobles sentimens dans la manière dont il vengea la mort de son père. Si des femmes intrigantes et vicieuses n'eussent éloigné

Paul de sa compagne, tout porte à croire que sa vie eût été plus glorieuse et sa fin moins tragique. L'impératrice Marie Féodorowna était si digne d'amour et de confiance. « Majestueuse, affable, naturelle, belle sans coquetterie, aimable sans apprêts, elle donnait l'idée de la vertu parée (1). » Elle a toujours eu sur ses enfans ce grand ascendant que lui ont mérité ses soins, sa tendresse maternelle et la sagesse de sa conduite. Et si elle est restée sans influence sous le règne de son époux, le respect et la tendresse de ses fils l'ont rendue toute puissante à la cour.

« La philanthropie exaltée de l'impératrice mère » ne lui permit même pas de se borner à la distri» bution de sommes considérables pour le main» tien des hospices des enfans trouvés et des éta» blissemens pour les veuves et les malades; elle en » fonda plusieurs nouveaux, et prit une part directe » à leur surveillance et à leur direction... Toutes » ces améliorations donnaient une grande considé» ration au gouvernement d'Alexandre (2). »

L'épouse de ce grand prince, Élisabeth, fut sur le trône un ange de paix, un modèle de sagesse, de bienfaisance, et l'objet de la vénération, de l'amour de tous ses sujets; son exemple et celui de l'impératrice mère ont produit une heureuse

---

(1) *Mémoires et Souvenirs* de M. le comte de Ségur.

(2) *Histoire d'Alexandre*, par M. Aph. Rabbe.

révolution dans les mœurs (1) et dans le caractère russe ; car, pour la première fois, on vit chez cette nation des vertus patriotiques ; pour la première fois le souverain y fut secondé par la force morale de ses sujets, par leur amour, leur dévouement, lorsqu'il fallut repousser l'invasion étrangère. Et les femmes ne pouvant donner leur sang, donnèrent leur fortune avec joie pour le service de la patrie.

Dans ces événemens amenés par la mort inattendue d'Alexandre, n'a-t-on pas dit que les femmes avaient joué un grand rôle? N'y a-t-on pas mêlé les noms de l'impératrice mère et de la grande-

(1) Protégé et dirigé par les deux impératrices, l'institut de Sainte-Catherine concourait puissamment à obtenir un résultat aussi avantageux : « Là cinq cents jeunes filles nobles ou bourgeoises sont élevées avec des soins qui surpassent ceux même qu'une famille riche pourrait donner à ses enfans. L'ordre et l'élégance se font remarquer dans les moindres détails de cet institut; et le sentiment de religion et de morale le plus pur y préside à tout ce que les beaux-arts peuvent développer. Les femmes russes ont si naturellement de la grâce, qu'en entrant dans cette salle où toutes les jeunes filles nous saluèrent, je n'en vis pas une seule qui ne mît dans cette révérence toute la politesse et la modestie que cette simple action pouvait exprimer... La beauté de leurs traits n'avait rien de frappant, mais leur grâce était extraordinaire; ce sont des filles d'Orient avec toute la décence que les mœurs chrétiennes ont introduite parmi les femmes. »

Madame de Staël, *Dix ans d'exil.*

duchesse Jeanne Gruzynska? Est-ce effectivement la désunion de ces deux princesses et l'attachement passionné de Constantin pour sa belle épouse qui ont fait enfreindre l'ordre naturel de l'hérédité, et qui ont donné au monde l'étonnant spectacle d'un prince jeune et brave, renonçant à ses droits à la couronne avec autant de facilité qu'à une partie de plaisir?

Un voyageur anglais qui a peut-être jugé trop sévèrement les Russes (1), n'a parlé des femmes qu'avec admiration. Il dit que dans la classe des nobles elles sont très-supérieures à leurs maris; qu'elles sont douces, belles, sensibles, instruites et accomplies. S'il arrive qu'elles manquent à la foi conjugale, on peut l'attribuer au grand nombre de mariages mal assortis; car elles ne sont presque jamais consultées sur ce point. Souvent une jeune et belle femme se trouve unie pour la vie à un homme vieux avant trente ans, toujours tyran, souvent couvert de maladies et de dettes, et qui, au bout de quelques mois de mariage, échangerait volontiers sa femme contre de l'argent! Pour les compagnes de tels hommes, amour et

---

« (1) En Russie, dit Clarke, avant que le soleil se lève, » commence la flagellation; dans tout l'empire le bâton » roule du matin jusqu'au soir dans toutes les classes de » la population : le souverain bâtonne les courtisans, les » courtisans leurs esclaves, les esclaves leurs femmes et » leurs enfans. »

fidélité doivent être des vertus bien difficiles ! Si l'antipathie ou une grande passion font quelquefois oublier aux femmes leurs devoirs, leur conduite en général, et surtout dans la classe moyenne, est honnête et réservée. L'éducation des enfans et l'administration entière de la maison leur sont confiées. Ont-elles mérité cette confiance par la gravité de leurs mœurs, ou la gravité de leurs mœurs vient-elle de l'importance de ces occupations? Quoi qu'il en soit, elles s'en acquittent dignement, sans pour cela négliger les soins de leur parure, qui est très-bien adaptée à leur genre de beauté régulier et sévère. Leurs vêtemens sont riches et bien drapés. Elles n'adoptent des modes françaises et anglaises que ce qui leur sied bien. Beaucoup moins aimables que les Polonaises, les femmes russes sont aussi beaucoup moins légères; et si le despotisme du gouvernement ne leur a point offert comme aux Polonaises les occasions de prouver leur dévouement patriotique, ce despotisme ne les a placées que trop souvent dans le cas de montrer leur dévouement conjugal; et la Sibérie a vu rarement un époux venir seul vivre et mourir dans ses déserts.

Au témoignage si avantageux de M. Clarke relativement aux femmes de la Russie, nous joindrons celui d'un écrivain distingué (1) de nos jours,

---

(1) M. Ancelot, *Six mois en Russie*.

qui atteste également leur supériorité morale sur les hommes : « Elles ont, dit-il, une instruction » variée, jointe à une extrême finesse d'esprit, une » connaissance approfondie de la littérature, une » grâce d'élocution que pourraient envier beau- » coup de Françaises ; ces qualités sont surtout » remarquables chez les jeunes personnes… Cette » étendue de connaissances, cette supériorité mo- » rale, expliquent peut-être l'abandon où les laissent » les jeunes gens, qui n'usent qu'avec un extrême » scrupule, on pourrait dire avec une certaine ré- » pugnance, de la liberté qui leur est accordée de » causer avec les demoiselles dans la société. » N'est-ce pas cette antipathie des hommes pour les femmes aimables et modestes, qui les livre à l'empire méprisable et dangereux d'une classe de courtisanes nommées Tsiganes ou Bohémiennes? Leurs yeux noirs et brillans, leur teint olivâtre, leurs danses et leurs chants licencieux tournent la tête aux seigneurs russes ; il n'est point alors de sacrifices ni d'extravagances qu'ils ne fassent pour ces femmes !

En pénétrant dans les climats les plus reculés de la Russie, comme ceux habités par les Cosaques, les Calmoucks, les Malo-Russes, chez qui la civilisation n'a point encore pénétré, on trouve souvent dans leurs cabanes hospitalières des mères tendres, de bonnes épouses, des femmes laborieuses qui savent parer leurs rustiques demeures avec autant d'ordre et de propreté qu'une Hollan-

daise ou une Suissesse. Sous ce dernier rapport, on doit excepter les femmes calmouques, qui manquent à la fois de propreté et de beauté. Mais elles sont vives, enjouées; elles égaient les repas de leurs époux par des chants d'amour et de guerre. Elles montent très-bien à cheval, devancent même les hommes à la course, talent qui leur donne le privilége de se choisir un mari, ou tout au moins d'échapper à celui qui ne leur convient pas. Chez les Calmoucks, une course de cheval décide et conclut un mariage : sans autres préliminaires, sans contrat, sans cérémonies, la jeune fille s'élance la première et court à toute bride ; son amant la suit : s'il l'atteint, elle devient sa femme, mais ce n'est jamais que quand il a déjà su lui plaire, parce qu'il est sans exemple qu'une fille calmouque se soit laissée atteindre malgré elle. C'est un agréable spectacle de voir combien l'intelligence naturelle des femmes se développe quand on la laisse libre, et comment elles savent utilement s'en servir !

Si le voyageur surpris s'arrête pour admirer l'adresse et la dextérité des jeunes filles calmouques à manier leurs chevaux, avec plus de plaisir encore il contemple ces gracieuses filles turganaises qui embellissent, et pour ainsi dire échauffent les déserts glacés de la Sibérie. Nous citerons à ce sujet le charmant spectacle qui s'offrit aux yeux du célèbre Kotzebue, sur les bords du Tobol : « Il y a » le long de cette rivière des places où se rassem-

» blent les jeunes filles de la ville pour laver le linge
» et se baigner. Ces bains sont pour elles des exer-
» cices vraiment gymnastiques et admirables. Elles
» passent et repassent le Tobol en nageant, sans le
» moindre effort; elles s'abandonnent long-temps
» au fil de l'eau, couchées sur le dos; folâtrent sou-
» vent ensemble, se jettent du sable, se poursui-
» vent, plongent, se saisissent et se renversent les
» unes sur les autres; ce sont les Naïades de la fa-
» ble. En un mot elles poussent le jeu si loin,
» qu'un spectateur sans expérience devrait crain-
» dre à tout moment de les voir couler à fond et
» périr. Tout se fait au reste avec la plus grande
» décence. Les têtes seules paraissent hors de l'eau;
» et sans le balancement qui fait paraître leur sein
» (ce qui ne semble pas les inquiéter beaucoup),
» l'on douterait de leur sexe. Veulent-elles finir le
» jeu et sortir de l'eau, elles s'y prennent avec beau-
» coup de modestie, en priant les spectateurs de
» se retirer; ou si quelqu'un de ceux-ci, plus cu-
» rieux ou plus malin que les autres, s'y refuse, les
» femmes qui sont hors de l'eau forment un cercle
» serré autour de celles qui veulent sortir, et leur
» jettent à chacune son habillement; de sorte que
» dans un instant elles paraissent modestement vê-
» tues. »

Là où les femmes ne servent qu'à la corruption, où l'amour n'est pas un sentiment, mais un vice, les mœurs en se dépravant deviennent presque toujours féroces et les esprits grossiers. Il en est de

même là où les hommes, pour se soustraire à l'influence de l'amour, ont voulu vivre sans femmes; ils sont toujours restés enclins à la cruauté et à l'injustice : voulons-nous nous en convaincre, portons nos regards sur les bords du Borysthène, vis-à-vis le lieu habité jadis par les Amazones; là on trouve une classe d'hommes à part, composée de la lie de tous les autres peuples. De temps immémorial la première loi de cette espèce de république fut de ne recevoir aucune femme, et de temps immémorial les Zapores, privés de cette douce influence, ont été plus féroces que des tigres. Leur religion n'est qu'un fanatisme barbare; ils chérissent leur ignorance, redoutent les lumières, ne vivent que de rapines, n'aiment de la nature que ses horreurs. Les cataractes du Borysthène sont les lieux choisis pour leurs rassemblemens; ils se perpétuent par l'affluence de nouveaux brigands qui veulent se soustraire à la justice, et par les enfans qu'ils dérobent aux nations voisines. Quel contraste avec les habitans du Monténégro qui honorent et chérissent les femmes! Aussi ont-elles su leur rendre chers et sacrés les liens de fils, d'amant, d'époux, de père, en y apportant elles-mêmes les vertus et les grâces qui en font la solidité et le charme. Un voyageur moderne nous a tracé un portrait charmant des Monténégrines : douces, ingénues, sensibles, constantes, un parler agréable, insinuant, de beaux yeux, de belles dents, une physionomie intéressante, fraîches,

blanches et couleur de rose. Faites pour l'amour, l'amour est tout puissant sur leur cœur sans presque jamais les écarter de leur devoir. Cela arrive-t-il, elles paient chèrement leur faiblesse : la fille coupable est chassée honteusement de la maison paternelle; et, ne trouvant d'asile que dans un antre sauvage, elle meurt de faim ou devient la proie des bêtes féroces. L'adultère presque inconnu jette l'effroi parmi les indifférens; et le sang peut seul apaiser la vengeance de l'époux outragé. Mais ces exemples effrayans sont rares et le bonheur domestique presque inaltérable. Les mariages sont célébrés avec solennité et de grandes réjouissances; les parens de la jeune fille présentent à ceux de l'époux des épis, du lait, un gâteau de maïs sur lequel on a figuré une quenouille et des aiguilles. Ces présens sont l'emblême de l'abondance que l'épouse apporte dans la maison, et de la candeur, de l'industrie, de la douceur, qui doivent la distinguer. Cette nation où les mœurs sont si pures, nous offre encore l'exemple des nombreux avantages qui en sont l'heureuse conséquence : l'union et la bravoure lui ont conservé son indépendance. Les habitans, en général beaux, jouissent d'une bonne santé, d'une longue vie embellie par le travail et les plaisirs; leur vieillesse est respectée, leur mort douce et leur tombe honorée.

CHAPITRE XX.

De l'influence des Femmes en Asie.

Pour que les femmes puissent avoir de l'influence il faut que la civilisation, les lois, la religion, leur en donnent les moyens. Leur influence s'accroît avec le progrès des lumières; elle augmente, diminue et s'éteint avec elles. Là où les nations sont restées sauvages, la condition des femmes est plus ou moins servile, plus ou moins dure, selon que l'intelligence de l'homme est plus naturellement élevée ou abrutie.

Dans tous les lieux où le christianisme n'a point encore répandu ses bienfaits, les lois, le culte, toutes les institutions sont contraires aux femmes, parce que dans l'humanité tout tend à réduire le faible sous la dépendance du fort, tandis que la justice divine tend toujours à rétablir l'harmonie et la compensation dans les destinées. Et là où législation, préjugés, usages immuables, tout enfin concourt à tenir le sexe dans un esclavage éternel, comme dans les Indes et la Chine, si on le voit se relever de l'abjection par des efforts extraordinaires, s'il parvient à vaincre les préjugés, à

briser les entraves qui de toutes parts s'opposent à son influence, ne le doit-il pas au secours du ciel et de la nature?

Là où règne l'Alcoran, les femmes n'étant destinées qu'aux plaisirs et aux caprices de leurs maîtres, sont frappées de nullité pour le bien; elles n'ont ni sentimens, ni désirs, ne sont, comme dit Montesquieu, qu'*un objet de luxe;* et l'on peut comparer leur sort à celui d'une plante dont on n'apprécie que la beauté, qui brille un instant, languit et meurt sans laisser ni parfum ni souvenirs.

Pour observer la femme dans ces diverses conditions, parcourons l'Asie, et pour la voir d'abord dans toute sa gloire, remontons à ces temps merveilleux, parce qu'ils sont loin de nous; arrêtons-nous sur les ruines de cette superbe Babylone. A peine quelques pierres disent où furent ses remparts, mais l'imagination les élève autour de nous; on voit cette tour, ce temple, ces jardins suspendus; et dans cette illusion de souvenirs, si une colombe vient gazouiller dans ces lieux où la voix d'une femme fit élever tant de merveilles, on croit retrouver cette femme sous la forme gracieuse que les Assyriens lui prêtèrent pour l'adorer, ou plutôt on se représente Sémiramis elle-même, belle comme au jour où elle apparut à son peuple révolté, sans diadème, sans voile, sans atours, sa chevelure éparse, sa taille dégagée de ses draperies, son bras étendu avec majesté

vers les séditieux; on croit la voir et l'on n'est plus surpris que le calme renaisse avec sa présence. La beauté. le génie, la valeur devaient nécessairement donner à Sémiramis un grand ascendant sur ses sujets. Elle s'en servit pour les conduire à la victoire (1), pour leur inspirer le goût des sciences, des arts, de la philosophie; et, en faisant construire cette tour qui s'élevait si haut vers les astres, elle leur facilita l'étude de l'astronomie, science dans laquelle ils se distinguèrent particulièrement. Cette reine sans doute fit beaucoup pour la gloire de ses peuples et pour la sienne, mais il lui manqua les vertus qui servent à améliorer les mœurs; son exemple à cet égard ne fut que trop contagieux : le luxe, la mollesse et les germes de corruption qu'elle jeta dans Babylone se développèrent ensuite avec un excès qui a rendu cette cité tristement célèbre, et qui n'a laissé que des ruines là où fut tant de grandeur et de puissance.

Au temps de Sémiramis se rattache l'époque trop fameuse de l'influence d'une femme infidèle, qui ne causa pas seulement la ruine d'Ilion, mais fut encore funeste à ses mœurs : à l'aspect d'Hé-

(1) Elle agrandit son empire d'une partie de l'Éthiopie et poussa ses conquêtes jusque dans les Indes. Lorsqu'en suivant ses illustres traces, Alexandre se retrouva sur le théâtre des exploits de Sémiramis, il s'écria : *Ce pays me reproche qu'une femme a fait de plus grandes choses que moi. Quelle honte de n'avoir pu encore égaler sa gloire!*

lène, sa ravissante beauté rendait les vieillards mêmes indulgens pour le vice; et tandis qu'elle donnait dans Troie l'exemple de la volupté et de ses criminelles amours, pour elle les héros de la Grèce abandonnèrent leurs femmes, leurs enfans; et quand ils revinrent dans leur patrie, un seul y retrouva de l'amour et des vertus.

Au milieu de ces illustres débris qu'offre l'Asie, en témoignage de ses grandeurs passées, ceux de Palmyre et d'Halicarnasse rappellent plusieurs femmes dont la mémoire est impérissable : telles sont Zénobie et les deux Artémise, La renommée de Zénobie, moins colossale que celle de Sémiramis, est aussi plus pure; cette reine unissait la beauté à la science, les vertus modestes de son sexe au courage d'un héros. On la voyait combattre aux côtés de son époux et l'égaler en valeur; elle savait enflammer ses troupes par son éloquence, et les rendre invincibles; l'ascendant de ses grandes qualités s'étendait sur tout l'Orient; son nom suffisait pour contenir le fléau dévastateur des Arméniens, des Arabes, des Sarrazins. Toujours digne d'un sort élevé, Zénobie sut encore puiser dans l'adversité d'autres moyens de gloire : réduite après la perte de son époux et de ses États à vivre solitaire sur une terre ennemie, elle nous montre les ressources infinies qu'une belle âme peut trouver en elle-même et dans les jouissances de l'étude, supérieures à celles des grandeurs.

La première Artémise accompagna Xercès dans

son expédition contre la Grèce et lui donna les plus sages avis. S'il les eût suivis, il n'aurait point livré le combat de Salamine, aussi fatal à son armée que glorieux pour ses adversaires. Artémise y déploya tant de courage et de prudence, qu'après la bataille Xercès s'écria : *Les femmes se sont comportées comme des hommes et les hommes comme des femmes.* Ce roi avait en elle beaucoup de confiance et l'appelait constamment dans son conseil, où seule elle avait le privilége de lui dire la vérité sans lui déplaire. Aussi les Grecs, ayant reconnu l'importance de son secours et l'utilité de son influence dans l'armée ennemie, promirent-ils une somme considérable à celui qui la livrerait entre leurs mains. C'est à cette reine que Xercès confia la conduite des jeunes princes ses enfans, lorsque par son avis il quitta la Grèce pour repasser en Asie.

Sur le même trône une autre Artémise se rendit célèbre par sa fidélité à la mémoire de son époux et le superbe mausolée qu'elle lui fit élever. On a dit que, consumée de douleur, elle n'avait pas tardé à l'y rejoindre. Mais le bon Rollin pense qu'Artémise, « par une force et une grandeur d'âme » dont son sexe fournit plusieurs exemples, sut » joindre à la douleur amère d'une veuve le cou» rage agissant d'une reine, et que les affaires lui » tinrent lieu de consolation (1) » Il en apporte

(1) *Histoire ancienne.*

pour preuve l'adresse et le courage qu'elle déploya encore pendant son veuvage pour s'emparer de Rhodes.

Un grand nombre de villes, de monumens, attestent aussi l'existence de cette société de femmes si connues sous le nom d'Amazones. Les villes de Thémiscire, d'Éphèse, de Smyrne, de Téatire, de Mirine, de Cumes, d'Amestris, d'Hiéropolis, de Mytilène, furent créées ou embellies et agrandies par elles. Ce furent les Amazones qui jetèrent les fondemens du fameux temple d'Éphèse qui, rebâti sept fois, n'eût jamais d'autre statue que celle élevée par elles. L'origine de cette république de femmes est digne de la célébrité et de la force qu'elle acquit dans la suite : deux princes scythes, chassés de leur pays, furent s'établir avec une nombreuse jeunesse dans la Sarmatie-Asiatique. Là ils se firent un établissement les armes à la main. Mais tous les hommes de cette colonie nouvelle ayant été massacrés par les peuples voisins, fatigués de leurs incursions et de leurs ravages, les femmes jurèrent non seulement d'être fidèles à la mémoire de leurs époux, elles jurèrent encore, pour elles et leur postérité, de se séparer à jamais de la société des hommes; et, animées par le désespoir, la vengeance, elles ne craignirent point de se mesurer contre les belliqueux habitans renfermés entre le Tanaïs, le Pont-Euxin et le Caucase. Ces premiers exploits leur apprirent à connaître leurs forces, et les rendirent redoutables à

leurs ennemis. Alors, non contentes de rester en possession du pays qu'elles occupaient, elles en reculèrent encore les limites, et subjuguèrent des nations jusqu'alors indomptables.

Au bruit de leurs exploits, Hércule et Thésée voulurent mesurer leur valeur contre elles. Leur reine Antiope et ses deux sœurs Hyppolite et Ménalippe tombèrent au pouvoir de ces héros; mais une seule resta captive, et encore soumit-elle son vainqueur par l'amour! Toutefois, pour venger cet affront, les Amazones portèrent leurs armes en Attique. Des tombeaux retrouvés, des sacrifices offerts à leurs mânes, prouvent cette expédition hardie et malheureuse; défaites par les Grecs, les Amazones en conservèrent le souvenir et furent signaler contre eux leur bravoure au siége de Troie. Penthésilée ne succomba que sous les coups d'Achille, et ses compagnes sous ceux d'Ajax.

La république ou plutôt la monarchie des Amazones était régie par des lois simples, mais absolues. Elles devaient renoncer au mariage, n'élever que des filles qu'elles préparaient à la guerre dès leur enfance, ne vivre que du fruit de leur arc, et craindre par-dessus tout la domination des hommes. Deux reines se partageaient entre elles le souverain pouvoir qui leur était accordé par le choix ou la naissance. L'une restait constamment à la cour pour veiller aux intérêts du dedans; l'autre, à la tête d'une armée, était toujours prête à repousser l'agression des peuples voisins et à

marcher à de nouvelles conquêtes. Les Amazones portaient habituellement une peau de bête sauvage attachée sur l'épaule gauche, et qui tombait jusqu'aux genoux. Pour aller à la guerre, elles avaient une légère cuirasse terminée par une ceinture au-dessous de laquelle pendait leur cotte-d'armes. Elles portaient un casque garni de panaches et un bouclier en forme de croissant. Elles se servaient avec une égale habileté de l'arc, de la lance; et la grâce inimitable qu'elles avaient à manier ces armes, semblait un moyen de coquetterie; c'est du moins ce que dut penser le grand Alexandre lorsqu'il reçut la visite de Thalestris, de cette belle reine des Amazones, qui se présenta à lui, armée de pied en cap et deux lances à la main (1)!

Ces goûts guerriers, cette force, cette adresse étaient naturels aux femmes de la Scythie, d'où étaient venues les Amazones. Chez cette nation, appelée *la nation très-juste*, les femmes avaient les mêmes droits, les mêmes prérogatives que les hommes : sur le trône elles gouvernaient avec autant d'habileté, et dans les armées combattaient avec la même valeur. Le souvenir de la célèbre Tomyris, de cette reine qui vainquit Cyrus, jusqu'alors invincible, nous en rend encore témoignage. Et toutes partageaient les goûts, les dan-

(1) *Histoire des Amazones anciennes et modernes*, par l'abbé Guillon.

gers, les travaux de leurs pères, de leurs époux, de leurs frères. De dessus leurs chevaux elles se servaient de l'arc, lançaient le javelot avec autant de force que d'adresse. Les mères brûlaient le sein droit de leurs filles, pour que le bras destiné à porter les armes eût plus de vigueur. Cet usage cruel provenait sans doute de ce qu'on ne leur permettait de devenir épouses qu'après avoir fait preuve de service à la patrie, en tuant au moins trois ennemis. Elles pouvaient alors se reposer sur ces glorieux trophées et se consacrer au bonheur domestique. Elles apportaient dans le mariage autant de vertu qu'elles avaient montré de courage dans les combats. Invariablement attachées à leurs époux, elles étaient en garde contre toute séduction. Elles soignaient leurs enfans avec une sagesse, une bonté, une justice qui maintenaient la concorde et la paix dans les ménages, imprimaient dans leurs cœurs l'amour fraternel et la piété filiale. Cette harmonie de chaque famille s'étendait sur la nation entière, y faisait régner l'innocence des mœurs, et la rendait forte contre toutes les autres nations.

CHAPITRE XXI.

Persanes.

C'est à l'influence d'une femme, c'est au nom de Mandamne que se rattache la gloire de l'empire persan : mère de son illustre fondateur, Mandamne éleva son fils avec une si rare sagesse, qu'on lui doit non seulement l'existence de Cyrus, mais encore les qualités qui ont rendu cette existence si belle et si utile. Roi, conquérant, législateur, toujours grand, humain et juste, il mérita l'amour de ses sujets, l'admiration du monde. Et si ses fils ne marchèrent point sur ses traces, n'est-ce pas parce qu'il en confia uniquement l'éducation à sa femme, qui n'avait, pour remplir cette importante tâche, ni la tendresse éclairée de Mandamne, ni ses mœurs sévères, ni la simplicité de ses goûts? Ayant conservé les mœurs molles et efféminées de la Médie, elle crut rendre ses fils heureux en les entourant dès leur berçeau de luxe et de flatteurs, en ordonnant que tout pliât sous leur volonté et que chacun s'empressât de satisfaire leurs désirs. Cette dangereuse faiblesse d'une mère développa dans Cambyse tous les vices d'un tyran. Une fois

sur le trône, rien ne fut sacré pour lui : au mépris des lois il épouse sa sœur, puis la tue dans un accès de fureur, parce qu'elle donne des larmes au souvenir de son frère Smerdis, qu'il a fait égorger sur la foi d'un songe... C'est ainsi que Cambyse ouvrit à ses successeurs la carrière de la tyrannie et de tous les crimes; c'est ainsi qu'il se rendit odieux, méprisable à ses sujets, et qu'il affaiblit le formidable empire que Cyrus lui avait laissé.

Alors les mœurs des Mèdes prévalurent sur celles des Perses et les corrompirent. Bientôt on ne respecta plus les lois même les plus sacrées de la nature : le père était le séducteur de sa fille; la mère corrompait son fils; et les criminelles amours du frère et de la sœur étaient légitimées par le mariage; la sainteté de ce lien était méconnue; le roi et les grands prenaient selon leur caprice une multitude d'épouses et de maîtresses qu'ils plaçaient sous la garde de leurs eunuques. Quoique au sein de l'esclavage et de la corruption, elles n'en prenaient pas moins de l'influence sur des hommes amollis par le luxe et la mollesse. Eh! comment n'y aurait-il pas eu des crimes là où les rois s'enfermaient au fond de leurs palais et laissaient gouverner des femmes qui n'écoutaient que leurs passions, qui ne sortaient elles-mêmes de leur habituelle oisiveté que lorsqu'elles étaient inspirées par le génie du mal? De là tant de dissensions, de guerres, d'intrigues perfides et de vengeances

épouvantables. La Perse et les nations voisines furent tour à tour inondées de sang, et le plus souvent pour servir des intérêts particuliers, ou par des motifs frivoles.

C'est ainsi qu'un vain prétexte d'Atossa décide Darius, son époux, à porter ses armes en Grèce, et devient le premier signal des longues guerres qu'eurent entre elles ces deux nations, et qui causèrent tant de révolutions dans leurs idées, leurs mœurs, leur gouvernement.

Xercès donne à sa maîtresse la magnifique robe qu'il vient de recevoir des mains de son épouse. Amestris, indignée de voir cette femme s'en parer avec orgueil en sa présence, fait tomber tout le poids de sa vengeance sur la mère de sa rivale. Elle la fait cruellement mutiler et la renvoie à son époux Masistès, frère du roi. A l'aspect de son infortunée compagne, Masistès ne peut modérer son désespoir, sa fureur; il se révolte contre Xercès, dont la faiblesse a permis cet horrible crime; et Xercès, craignant les suites de sa trop juste vengeance, le fait mourir avec toute sa famille.

La faiblesse d'Ataxerce I[er] pour sa mère ne fut pas moins funeste : après la défaite d'Inarus, roi d'Égypte, elle se fait livrer cet illustre prisonnier ainsi que les Athéniens qui avaient combattu pour lui, et les fait tous crucifier. Cet horrible sacrifice offert aux mânes de son fils Archiménide tué dans cette guerre, indigne Mégabyse, qui avait promis la vie à ceux qu'il avait vaincus; et ce puissant

satrape soulève contre son roi la province qu'il commande. C'est en vain qu'Ataxerce emploie la force des armes pour le soumettre; il ne rentre dans le devoir qu'à la sollicitation de sa femme Amytis, envoyée par le roi pour apaiser ce rebelle indomptable et lui porter son pardon. Cet exemple impuni servit d'encouragement aux séditieux; et dès lors, sur tous les points du royaume, on vit le feu de la discorde s'allumer et se communiquer au loin avec la plus grande rapidité.

N'est-ce pas encore une femme qui est accusée des troubles, des guerres civiles, qui désolèrent le règne suivant? Parysatis, aussi cruelle et dépravée qu'ambitieuse, ne fut-elle pas l'auteur de tous les crimes de Darius-Nottus son époux? C'est alors que la famille royale offrit l'épouvantable spectacle de l'inceste, de l'adultère, des meurtres et des vengeances les plus terribles.

Cette triste influence de femmes passionnées et corrompues ne fut pas moins fatale au règne d'Ataxerce Mnemon : Statira son épouse, et Parysatis sa mère, se disputaient à qui l'emporterait par leur funeste ascendant; et chacune de son côté lui arrachait les victimes de sa haine, de sa vengeance. Mais les plus grands maux dont Parysatis ait été la cause, vinrent de sa prédilection pour son fils Cyrus. Elle avait terni toutes les qualités de ce jeune prince en exaltant son ambition et en lui donnant les moyens de la satisfaire, ayant obtenu pour lui le commandement de toute

l'Asie-Mineure. Aussi à la mort de son père le désir de régner le porta-t-il à attenter aux jours de son frère Ataxerce. Il allait être puni de son crime, quand sa mère vint l'arracher des mains des bourreaux, et le lia contre son sein avec sa longue chevelure pour qu'on ne pût atteindre son fils sans déchirer ses entrailles maternelles. Une si grande douleur désarme Ataxerce. Il pardonne au coupable qui ne lui en sait aucun gré et revient le combattre à la tête d'une armée. Encore une fois sa coupable mère fut témoin des terribles effets de l'ardente passion qu'elle avait développée dans son âme : elle vit les deux frères, animés d'une haine effroyable, altérés de leur sang, se chercher au milieu du carnage, et son fils bien-aimé succomber dans cette lutte horrible où sa tête fut portée en triomphe. Cette épouvantable tragédie avait été préparée par la faiblesse et l'ambition d'une mère pour son fils; et Parysatis la termina en faisant périr dans les plus affreux supplices tous ceux qui avaient pris part à la mort du jeune Cyrus.

Dans ces temps d'anarchie, de crimes et de vices de tout genre, où le sexe paraît sous un jour si odieux et si méprisable, on est presqu'étonné de trouver des exemples qui en rappellent les vertus : Mania, après la mort de son époux, ne dut qu'à ses belles qualités le gouvernement d'Éolie. Dans ce poste éminent elle se conduisit avec toute la sagesse et l'habileté d'un grand homme, avec

toute la modestie, la générosité, les grâces et les vertus d'une femme.

On attribue à Sigygambis, mère de Darius-Codoman, et à Statira son épouse, la douceur de ce règne. Mais leur utile et bienfaisante influence ne pouvait réparer les maux que des femmes vicieuses avaient faits sous les règnes précédens. Darius, en obtenant l'amour de ses sujets, n'eut pas assez d'énergie pour retremper leurs mœurs par ces lois sages et sévères, auxquelles la Perse avait dû sa puissance, et cette puissance s'écroula sous les armes d'Alexandre.

La sagesse et les vertus d'une mère contribuèrent à la fondation de l'empire persan : des mères faibles et ambitieuses, des maîtresses orgueilleuses, des épouses criminelles minèrent peu à peu sa force ; et une courtisane présida à sa destruction... Une courtisane égare un instant la main du magnanime Alexandre, et l'antique demeure des rois est réduite en cendres pour satisfaire un désir capricieux de Thaïs...

Cet illustre conquérant se laissait parfois entraîner dans le vice, mais ce n'était qu'un moment d'effervescence suivi de remords, tandis qu'il sut rendre un hommage constant à la vertu des femmes. Il eut pour la mère, l'épouse et les filles de Darius, devenues ses prisonnières, tous les soins, tout le respect d'un fils et d'un frère : craignant de s'en écarter, craignant que les charmes

de Statira ne lui fissent oublier ce qu'il devait à l'honneur de cette belle princesse, il évitait sa présence; il ne permettait pas même qu'on lui parlât de ses attraits. Et ce jeune, ce bouillant vainqueur, qui savait ainsi se préserver des séductions de la beauté, cédait à l'ascendant d'une femme âgée et respectable : la vieillesse, le malheur et les qualités de Sigygambis lui avaient inspiré une profonde vénération; elle avait pris sur ce cœur généreux tout le pouvoir d'une mère. Mais sage et modérée, Sigygambis n'en abusa jamais. Elle ne s'en servit que quand l'intérêt de son pays et la gloire d'Alexandre l'exigeaient; c'est ainsi qu'à sa prière il sauva le canton des Uxiens et changea en bienfaits l'arrêt barbare qu'il avait prononcé contre ses braves habitans. Au milieu de cette multiplicité d'actions et de vastes projets d'un conquérant, Alexandre ne négligeait rien pour faire oublier à ses illustres captives le changement de leur fortune; il se plaisait à prévenir leurs désirs, même par les attentions les plus minutieuses : il fit un jour porter de magnifiques étoffes dans leur tente, croyant offrir un moyen de distraction aux jeunes princesses qui s'amuseraient à les travailler. Quel fut son étonnement lorsqu'il apprit par leurs larmes qu'elles se croyaient humiliées de la supposition seule qu'elles pouvaient manier une aiguille! *Pardon, ma mère*, dit Alexandre à Sigygambis, *n'attribuez ma faute qu'à l'ignorance de vos*

usages si différens des nôtres ! ces habits dont je suis revêtu ne sont pas seulement un présent de mes sœurs, mais encore leur ouvrage.

Tel était le contraste des mœurs du peuple vaincu et du peuple vainqueur : en Perse, l'oisiveté était en honneur, le travail méprisé et laissé aux femmes de la dernière condition; en Macédoine, dans le palais des rois, les soins domestiques étaient confiés à l'œil vigilant des princesses et à leurs laborieuses mains. Sans rien ôter à leur dignité, ces soins, ces occupations leur méritaient l'estime, l'affection de leurs époux et de leurs fils. Malgré les défauts d'Olympias, on sait quels honneurs lui rendait Alexandre, et quel empire elle avait sur lui ! *Il ignore*, disait-il en lisant les plaintes d'Antipater contre elle, *il ignore qu'une seule larme de ma mère efface dix mille lettres comme celle-là.*

On ne laisse pas de retrouver quelques traces de l'influence des femmes dans la Perse démembrée et passant sous la domination de différens peuples barbares dont elle adopte les usages et les mœurs. Ainsi, lorsqu'après avoir secoué le joug des Parthes, la Perse, sous la dynastie des Sassanides, remonta au rang qu'elle avait jadis occupé, on vit une femme agir puissamment sur ses destinées : Zénobie, si puissante en Orient par sa valeur, sa sagesse, unit ses armes à celles des Romains et vient ébranler la monarchie des Perses; c'en était fait de Sapor et de son empire s'il ne se

fût réconcilié avec Zénobie, qui devint pour lui un allié fidèle, un intrépide défenseur.

En 489, Cabadès, par sa tyrannie, ses crimes, son mépris pour les mœurs, se rend odieux à ses sujets. Ils se révoltent contre lui; le renferment dans une sombre prison. Et ce roi, qui avait mis en honneur la prostitution, qui avait aboli le mariage, ordonné la communauté des femmes, Cabadès, abandonné et malheureux, ne trouva de consolations que dans sa vertueuse compagne qu'il avait si souvent outragée. Elle fait plus. Ses charmes ont touché le cœur de celui à qui l'on a confié la garde de son époux; et, pour le sauver, elle immole son honneur... Cabadès, rendu à la liberté par ce sacrifice héroïque, dut encore à l'amour d'une femme les moyens de remonter sur le trône: réfugié chez le roi des Huns, il gagne le cœur de sa fille, l'épouse, et avec elle obtient une armée pour reconquérir son royaume. Instruit par l'adversité, il régna avec plus de sagesse. Des femmes généreuses et sensibles, lui ayant fait connaître tout le prix du mariage, lui apprirent aussi à respecter les mœurs et à gagner l'affection de ses sujets.

Mais le despotisme, la barbarie de ses successeurs et la corruption générale, ayant offert aux Arabes une conquête aussi facile qu'avantageuse, ils en profitèrent pour donner à la Perse leur religion et leurs lois. Le mahométisme ne pouvait améliorer le sort des femmes, ni élever leur âme

jusqu'à la perfection des vertus chrétiennes. Cependant on trouve encore des femmes dignes d'admiration au milieu même de cet esclavage où elles sont réduites, de l'ignorance, de la mollesse dans lesquelles on les élève, et des vices de ceux qui les entourent.

En 997, la Perse fut gouvernée par la sultane Seyda, qui s'acquitta de cette tâche difficile à la satisfaction générale. Mais son fils Rostan, parvenu à l'âge de régner, ôte à sa mère le pouvoir pour le donner à son visir Avicenne. Seyda se retire chez le roi de Laar, et, à la tête d'une armée, revient combattre, vaincre son fils qu'elle fait prisonnier. Remontée sur le trône par son courage, elle continua à gouverner avec autant de sagesse que de bonté; et, satisfaite d'avoir donné à son fils une sévère leçon, elle replaça elle-même la couronne sur sa tête et rendit son règne heureux par ses conseils et sa prudence. Ce ne fut qu'après la mort de sa mère que, livré à lui-même et à de perfides courtisans, ce malheureux prince perdit ses États et sa liberté.

Reine du Karisme et souveraine absolue dans les États du sultan Mohamed son fils, Turkan-Khagtun, par son caractère jaloux et cruel, ternit les grandes qualités qui la rendaient digne de gouverner, causa son malheur, celui de sa famille et de tout l'empire : sa haine pour Agésiah, la plus belle des épouses de Mohamed, rejaillit sur son petit-fils Dgelaleddin. Ne pouvant le faire déshé-

riter, et craignant que son ennemie mortelle ne règne un jour au nom de son fils, elle désire voir tomber l'empire en des mains étrangères. Ses sacriléges vœux ne tardent point à s'accomplir... Genghis-Kan vient attaquer la Perse; et, loin de lui résister, loin de déployer contre lui les forces qui sont en son pouvoir, le courage et l'habileté qui la distinguent, elle lui abandonne le royaume du Karisme qu'elle gouverne, et par là lui ouvre une route facile à la conquête des États de son fils. Mais elle fut la première victime des sentimens dénaturés qui la firent agir et causèrent la ruine de sa patrie, de ses enfans. Cette sultane ambitieuse et puissante, qui prenait le titre de *reine des femmes*, de *protectrice du monde*, devenue la prisonnière de Genghis-Kan, fut traitée avec le plus grand mépris et la dernière barbarie.

Jamais la Perse, depuis le grand Cyrus, n'avait été si bien gouvernée qu'en 1323, époque où Abusaïd confia le souverain pouvoir aux mains de sa femme, qui justifia ce choix par les talens d'un grand roi unis à toutes les vertus de son sexe.

N'attribue-t-on pas la tolérance religieuse des Perses, surtout pour le christianisme, à l'influence des femmes géorgiennes qui, depuis le grand Schah-Abas, conquérant de leur patrie, ont toujours régné dans le sérail comme épouses et comme mères? Au sein même du mahométisme, elles ont conservé du respect et de l'inclination pour la religion chrétienne; le nom de *Marie* est pour elles

un nom vénéré qu'elles portent même dans le sérail et qui est devenu en honneur dans toute la Perse. C'est sans doute parce qu'elles communiquent ces sentimens à leurs fils élevés près d'elles jusqu'à l'âge de sept ans, que la religion et les prêtres catholiques, si persécutés dans toute l'Asie, ont toujours obtenu la protection des rois de Perse.

L'aïeule de Schah-Hussein fut la mère des pauvres à qui elle distribuait la plus grande partie de ses immenses revenus; elle était économe dans son intérieur, afin d'être toujours généreuse pour faire le bien. Loin de suivre un si bel exemple, son petit-fils surpassa tous ses prédécesseurs par ses folles prodigalités, le luxe de son sérail et le grand nombre de ses femmes. Cette réunion des plus rares beautés, la magnificence de leur toilette, la richesse de leurs appartemens, la somptuosité de leur table, absorbaient tout l'or du royaume et toutes les pensées de ce monarque efféminé, qui laissait gouverner des eunuques plus méprisables encore que lui. Aussi les Aghvans, peuple brave, de mœurs simples et austères, profitèrent-ils de l'état de dégradation où étaient tombés et la Perse et son roi, non seulement pour en secouer le joug, mais encore pour les asservir à leur propre domination. Magmud, vaillant chef de ce peuple, animé par le double désir de conquérir un royaume et la main d'une princesse que lui avait refusée Schah-Hussein, marche avec rapidité con-

tre lui, ne s'arrête que pour combattre et vaincre ce faible sultan, le renverser de son trône, y monter à sa place et épouser sa fille... Au milieu de leurs triomphes les Aghvans montrèrent une générosité rare chez un peuple barbare : en occupant le bourg de Zuffa, aux portes d'Ispahan, ils avaient exigé qu'on leur livrât cinquante jeunes filles; en se voyant arrachées des bras maternels, plusieurs de ces belles et innocentes créatures moururent de douleur. Ce spectacle attendrit les vainqueurs, qui renvoyèrent toutes les autres à leurs parens.

Dans la guerre que fit Thamas à l'usurpateur qui avait détrôné son père, Alimerdan, le plus brave de ses généraux, appelé *l'Achille de l'armée perse*, avait pour émules de gloire et de courage ses deux jeunes filles qui combattaient à côté de leur père, affrontant les mêmes fatigues et les mêmes dangers.

Si le génie, l'ambition, le courage ou la violence de leurs passions, ont élargi parfois le sort des femmes persanes et leur ont acquis une influence plus ou moins grande sur les mœurs et les destinées de leur patrie, toutes en général, depuis les premiers siècles de cette antique monarchie jusqu'à nos jours, toutes ont langui dans l'ignorance, la servitude, l'oisiveté du sérail; jamais aucune des nombreuses révolutions de cet empire et aucun de ses conquérans, n'eurent pour but de les retirer de cet état de dégradation qui ne

leur laisse d'autre puissance, d'autre mérite que celui de la beauté. En effet, que demande-t-on aujourd'hui à une femme persane? Une taille moyenne, souple, dégagée; un cou un peu alongé qui porte avec grâce une belle tête remarquable surtout par sa longue chevelure et un teint pur légèrement coloré : une parure élégante doit faire ressortir ou voiler gracieusement ces avantages de la nature. Que demander de plus à une femme qui doit passer sa vie dans un harem, où ses occupations et ses pensées se bornent aux soins de la toilette, aux altercations de la jalousie, à attendre un regard de son maître ou l'occasion de le tromper? Eh! quelle est la vie de ces hommes privés de l'influence d'un sexe qu'ils avilissent? une vie plus molle, plus efféminée que celle de leurs femmes; une vie qu'ils livrent sans résistance aux caprices de leur tyran, ou qu'ils traînent sous les chaînes du despotisme: s'ils cherchent parfois à s'en dégager, ce n'est que pour se jeter dans l'anarchie; alors la douceur habituelle de leur caractère se change en férocité. Et, parce qu'ils sont gais et polis, on a osé dire que les Persans étaient les Français de l'Asie! Mais est-il juste de comparer ce peuple fourbe, égoïste et vénal, à celui qu'on renomme comme le plus loyal, le plus galant, le plus généreux? Est-ce donc par loyauté que les Persans renferment leurs femmes sous la garde de vils esclaves, et ne confient leur vertu qu'à la force des verroux! Est-ce par générosité qu'ils en aug-

mentent le nombre à proportion de leur
Est-ce par politesse qu'ils sont à l'éga
femmes des tyrans capricieux et inco
qu'ils ne sont plus retenus par l'attrai
et de la beauté ? Si c'est là de la polites
semble peu à celle des Français, qui en
femmes d'hommages et d'amour penda
nesse, de considération dans l'âge mû
pect dans la vieillesse; aussi doivent-ils
fluence des femmes dans la société cet
parfaite et si différente de la politesse cé
et servile des Persans.

CHAPITRE XXII.

Mahométanes.

Est-ce parce qu'il avait trop ressenti le pouvoir des femmes que l'ambitieux prophète voulut le restreindre et s'en venger en donnant des lois qui les enchaînent et les avilissent? Quoi qu'il en soit, les Arabes, qui ont soumis tout l'Orient à ces lois, ne s'y soumirent point eux-mêmes; et, en établissant l'esclavage du sexe dans tous les lieux où ils portèrent leurs armes et leurs conquêtes, ils restèrent généreusement sous son empire. En effet, passionné pour le merveilleux et la poésie, brave et voluptueux, l'Arabe donne à l'amour et à la jalousie une teinte romanesque qui ennoblit sa défiance et l'objet de sa passion; s'il enferme ses femmes dans un harem, un rival affronte tous les dangers pour jouir un instant du bonheur de voir celle qu'il aime.

L'Arabe Bédouin, qui dit que Mahomet n'a pas songé à lui quand il a donné ses lois, et qui se croit en droit de les oublier, laisse aux femmes plus de liberté; et les femmes retrouvent leur empire dans ces vastes déserts, où la sobriété, l'ab-

sence du luxe et de tout ce qui amollit, garantissent les mœurs de toute atteinte funeste; et ces mœurs simples et chastes y font régner le véritable amour. Comme au temps de Rachel, la fille du puissant chef d'une tribu, couverte d'un voile, la cruche sur la tête, va puiser de l'eau à la fontaine; plus puissante qu'une princesse dans la splendeur de sa parure et de ses alentours, elle inspire dans sa simplicité une passion toujours brûlante et souvent fidèle, qui l'élève aux yeux de son amant au-dessus de tout ce qu'il y a de plus séduisant et de plus parfait. Devenue sa compagne, elle règne encore sur lui par ses soins, son dévouement et ses utiles travaux. C'est elle qui prépare son repas, file la laine pour ses vêtemens, fait des tissus pour les tentes; et lorsque son époux, après avoir erré au loin pendant la journée, rentre au coucher du soleil, elle accourt à sa rencontre : l'amour est dans ses yeux brillans, la joie et l'empressement dans sa démarche vive et légère; elle lui présente un vase de lait, et ses paroles sont plus douces encore. Va-t-il à la guerre, elle le suit pour le servir pendant la route (1),

---

(1) Lorsqu'une tribu arabe est poursuivie par ses ennemis ou lorsqu'elle marche sur ses traces, afin de n'éprouver aucun retard dans sa route, elle porte avec elle toutes ses provisions; les femmes, montées sur des chameaux, broient le blé, pétrissent la farine, font cuire le pain, préparent les repas, sans que ces animaux s'arrêtent un

combattre à ses côtés, chanter sa victoire ou mourir avec lui.

C'est ainsi que les femmes, dont les désirs et les efforts tendent toujours à mériter et à soutenir les sentimens dont elles sont l'objet, ont constamment exercé sur ce peuple un grand ascendant par les qualités les plus aimables, par un courage et des talens peu ordinaires. Plusieurs ont suivi les traces de cette belle et courageuse Ayessa, épouse chérie de Mahomet, qui, par ses vertus, son esprit et ses charmes, prit sur lui un si grand empire. Après sa mort on la vit encore, montée sur un chameau et les armes à la main, combattre et vaincre l'armée d'Ali. Toujours vénérée des sectateurs de son époux, ils la consultaient sur l'Alcoran, et souvent ses décisions formèrent des lois.

Sous le règne du calife Moktader, la jeune Yamek, dès l'âge de dix-huit ans, fut l'oracle de la justice; elle connaissait si bien tout ce qu'il y avait de plus important dans le droit mahométan, que dans les causes civiles et criminelles les juges avaient recours à ses lumières.

Dans les guerres que les Arabes eurent à soutenir contre les Romains, les femmes, par leur valeur

---

seul instant. Et lorsqu'on en vient aux mains, ce sont elles qui, par leurs zagharyths ou roulemens de voix, enflamment le courage des combattans en même temps qu'elles affrontent avec eux tous les dangers.

et la puissance de leur exemple, eurent une grande part à leurs victoires. Elles affrontaient de sang-froid tous les dangers, et paraissaient douées d'une force surnaturelle pour vaincre ou mourir ; elles ne redoutaient que l'esclavage, et encore savaient-elles s'en affranchir au péril de leur vie. Plusieurs, tombées au pouvoir des Romains, étaient conduites prisonnières à Damas ; Caula, la plus belle et la plus intrépide, propose à ses compagnes de profiter du sommeil de leurs ennemis pour s'armer et périr en se défendant, plutôt que de continuer à les suivre. Ce combat inégal et si héroïque était engagé lorsque le brave Caled accourut, extermina les vainqueurs et rendit la liberté aux vaillantes prisonnières. Depuis cette époque leur ardeur belliqueuse semblait encore s'être accrue ; elles se distinguaient dans toutes les batailles. Dans une de ces rencontres avec l'ennemi, Caula fut blessée et renversée de son cheval ; à l'instant l'amazone qui était à ses côtés la vengea, et d'un coup de sabre fit sauter la tête de celui qui avait fait couler le sang de son amie ; puis s'approchant d'elle pour la soigner, elle lui demanda comment elle se trouvait : *fort bien*, dit Caula avec calme, *car je vais mourir*. Le courage de ces femmes, l'outrage que l'une d'elles avait reçu des Romains, augmentèrent tellement les forces et la bravoure des Arabes, qu'ils expulsèrent leurs ennemis de la Syrie.

Les femmes, chez ce peuple, ont contribué

non seulement à la gloire de ses armes, mais encore à ses progrès dans les lettres, les arts et les sciences : déjà dans les temps les plus reculés c'étaient elles qui entretenaient la flamme poétique des Arabes; dans des festins solennels on célébrait les premiers succès du jeune poète, et les femmes, parées de leurs plus beaux ajustemens, chantaient en chœur son bonheur et sa gloire. Une imagination féconde, un cœur brûlant, une langue riche, abondante, rendent naturelles aux Arabes la poésie et l'éloquence dont les charmes animent les déserts qu'ils aiment à parcourir : à la clarté de la lune et des étoiles, le narrateur inspiré ravit son auditoire par des histoires merveilleuses où les sorciers, les enchanteurs et les femmes jouent toujours le plus grand rôle. Le poète chante sa bien-aimée, et, pour vanter ses attraits, cherche des couleurs dans tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus gracieux dans la nature : il compare les boucles de ses cheveux à l'hyacinthe, ses joues à la rose, la couleur de ses yeux à la violette, et leur aimable langueur au narcisse; il compare ses dents aux perles, ses lèvres au rubis, ses baisers au miel, son sein aux pommes, sa taille au cyprès, sa démarche aux mouvemens du cyprès agité par le vent; il compare encore son visage au soleil, son front à l'aurore, ses cheveux noirs à la nuit, toute sa personne au petit du chevreuil (1).

(1) William Jones, *Poés. asiat. comment.*

Lorsque le puissant Haroun-al-Raschild (1) donna une si grande impulsion aux sciences et à la littérature, sa sœur, la belle et infortunée Abassa, par son goût pour la poésie et sa généreuse protection envers les savans et les poètes, contribua puissamment aux progrès des lumières. Le vif éclat que ces lumières répandirent sous le règne suivant est encore dû, en grande partie, à la fille du fameux calife Almamon, qui, par sa rare beauté, les charmes de son esprit et de son caractère, avait acquis un grand ascendant sur son père et sur ses sujets. Ainsi qu'Almamon, elle regardait les savans comme des créatures choisies de Dieu pour perfectionner la raison; et afin de favoriser leurs études, elle fit bâtir, sur la rive orientale du Tigre, une tour magnifique qui servit d'observatoire : jamais Bagdad ne fut plus brillant que sous cet illustre calife et son illustre fille.

Cet ascendant des femmes chez un peuple qui n'a jamais été soumis, s'est conservé malgré le prophète et ses lois; cet ascendant, restreint dans le harem, mais tout puissant sur l'Arabe libre du

---

(1) Le poète Sadi rapporte que le fils de Haroun vint un jour se plaindre à son père d'un homme qui avait calomnié sa mère, et en demander vengeance : *O mon fils*, lui répondit le calife, *tu vas faire plus de tort à ta mère que ce calomniateur, puisque tu vas faire croire qu'elle ne t'a pas appris à pardonner.*

désert, prouve que l'influence de notre sexe est d'autant plus grande chez un peuple qu'il est plus brave, plus généreux, plus indépendant; tandis qu'elle est nulle ou peu marquée lorsqu'il est grossier, dépendant et pusillanime.

C'est surtout chez les conquérans de l'Asie, chez les belliqueux Mongols et Tartares, que nous trouvons l'influence de notre sexe, et c'est à l'époque de leur gloire, à l'époque des Genghis-Kan, des Tamerlan, que nous la trouvons grande et honorable, que nous voyons revivre dans les femmes tartares les vertus et le courage des femmes scythes leurs illustres ancêtres. C'est ainsi qu'Ulun, tendre mère de Genghis-Kan, fut à la fois pour son fils un brave général et un sage ministre : vaillante à la tête des armées, habile au maniement des affaires, elle était aussi capable de conquérir des États que de les gouverner.

Le vaste empire de Genghis-Kan, après la mort de son fils Octaï-Kan, fut encore gouverné par une femme. Turakina-Khatun, douée d'un rare génie, ne s'effraya point de cet immense fardeau; elle se fit reconnaître régente à la mort d'Octaï-Kan son époux, et justifia cette ambition par ses talens et sa sagesse : parvenu à l'âge de régner, son fils reconnaissant lui laissa une grande part de l'autorité dont elle avait fait un si noble usage.

Tandis que Tamerlan effrayait le monde du bruit de ses exploits, la renommée célébrait les charmes et les vertus de sa fille Akia-Beghi : cette

charmante princesse contrastait en tout avec ce hideux dévastateur des nations; sa beauté sans pareille faisait le charme de tous les yeux, son active bienfaisance le bonheur de tous ceux qui l'entouraient. Bagdhad-Khatun ne fut pas moins célèbre par sa beauté, mais son influence fut moins douce et moins heureuse : son père ayant refusé la main de cette princesse à Abusaïd, roi de Perse, eut à soutenir une longue et sanglante guerre contre ce monarque animé par la vengeance et l'amour.

Aujourd'hui encore, si l'on veut retrouver chez ces peuples l'influence et les vertus des femmes, c'est chez le Tartare nomade et pasteur qu'il faut les chercher : n'étant point corrompu par le luxe et les richesses, ni avili par la misère et l'esclavage, ce peuple, dans ses mœurs franches et grossières, conserve beaucoup d'égards envers les femmes; il les laisse jouir de leur liberté sans les condamner à de rudes travaux; elles ne s'occupent que d'ouvrages et de soins convenables à leur sexe : ceux de la toilette ne leur sont point étrangers; elles se placent des fleurs sur les côtés de la tête; et quel que soit leur âge ou leur pauvreté, elles ne négligent point cette parure. La jeune fille parcourt les rives des lacs, les montagnes et les bois pour y chercher les coquilles et les petits cailloux dont elle relève l'éclat de ses charmes.

Combien il est plus digne d'envie le sort de la femme au milieu de cette vie active et laborieuse, au milieu de ces innocens plaisirs et de ces sim-

ples ornemens, que celui de ces tristes beautés si rigoureusement enfermées dans le harem du Kan, où elles n'ont pas même la jouissance d'étendre leurs regards sur la nature! Elles passent leur temps à se parer, à broder, et le plus souvent à ne rien faire si ce n'est à jouer, à prendre des sorbets, du café, de la limonade.

Les Tartares de la Crimée en général sont si jaloux, qu'ils ne permettraient pas même à leurs amis de pénétrer dans les lieux destinés aux femmes de leur famille (1). Elles s'enveloppent de voiles blancs et cachent soigneusement leur figure à l'approche d'un homme. Il y en a sans doute de moins modestes et qui sont gardées moins sévèrement, puisqu'elles ont acquis la réputation d'avoir de beaux traits et des yeux noirs pleins de charmes!

Chez les Manchoux, qui sont la tribu la plus considérée parmi les nations tartares, les femmes se distinguent par leur humanité et leur bienfaisance : souvent, auprès de leurs redoutables époux, elles servent de médiateurs et de soutiens aux prisonniers, dont elles favorisent l'évasion au péril même de leur vie. Elles sont en général traitées avec beaucoup de tendresse et d'égards; aussi s'attachent-elles passionnément à leurs maris, et a-t-on souvent beaucoup de peine à les empêcher

---

(1) Clark, *Voyage en Crimée.*

de se tuer s'ils viennent à mourir avant elles. La jeune fille fait présent à son futur époux d'un habit cousu de sa main pour lui faire connaître ses talens. Ce sont en général les frères qui sont les gardiens de la réputation de leurs sœurs. Si une jeune personne de distinction commet une imprudence, l'amant doit l'épouser s'il est d'un rang égal au sien; s'il est d'une condition inférieure le frère le tue sans autre cérémonie (1).

Les Tukumans, les plus braves et les plus généreux des peuples tartares, dotent leurs filles pour les marier; les Kourdes, les plus brigands et les plus superstitieux, ne donnent les leurs qu'à prix d'argent. Cette pratique seule ne nous apprend-elle pas lequel de ces deux peuples honore le plus notre sexe et apprécie le mieux sa valeur? Il semblerait au premier abord que la femme qui ne porte pas d'autre richesse qu'elle-même dans son ménage est plus estimée; mais dès l'instant qu'une coutume générale donne au père le droit de faire payer les qualités de sa fille, la plus belle et la plus sage peut devenir la propriété du plus laid et du plus vicieux des hommes; celle qui manque de beauté est condamnée à rester sans époux; aucune ne peut consulter son cœur, et toutes sont naturellement esclaves de ceux qui les achètent : tandis que chez les Tukumans, le père faisant part à

(1) Swinton, *Voyage en Danemark et en Russie*, etc.

sa fille de son héritage, lui donne les moyens de vivre plus indépendante et plus heureuse; cette dot n'est pas un marché qui avilit, c'est le prix de la piété filiale, le don de l'amour paternel. Ce peuple reconnaît donc mieux nos droits au bonheur et à la liberté que les Kourdes, qui en font un trafic digne du Chaïdan ou Satan qu'ils adorent.

En Géorgie, les droits des femmes sont encore moins respectés. Ces femmes, si célèbres par leur beauté, s'offrent à nous dans la plus avilissante des conditions : elles ne sont qu'un objet de commerce; pour de l'or on vend leur jeunesse et leurs charmes! Destinées à servir à la corruption des mœurs, on ne peut leur en faire un crime, puisque dans aucun instant de leur vie elles ne sont maîtresses d'elles-mêmes, et qu'elles ont le malheur d'appartenir à des hommes qui n'estiment que l'or et n'aiment que le vin.

Cet odieux commerce que font les parens sur la beauté de leurs filles est en général moins fréquent en Circassie, où les mœurs sont plus austères. Les enfans y sont élevés durement pour développer leurs forces physiques et les disposer à la guerre. Le Circassien ne doit visiter sa jeune épouse qu'avec mystère, pour conserver long-temps l'amour avec l'hymen. Et là, où l'on retrouve ces antiques coutumes de Lacédémone, on retrouve aussi des femmes belliqueuses comme les hommes, qui excitent, soutiennent, enflamment leur cou-

rage. On les a vues après une bataille insulter les guerriers vaincus, leur reprochant d'avoir perdu leur vaillance et tout droit à leur estime, à leur affection. Distinguées par l'énergie de leurs sentimens, distinguées par des charmes renommés dans tout l'univers, les Circassiennes le sont encore par des talens utiles et agréables dans les classes où l'on s'occupe de leur éducation. On conçoit l'ascendant que leur donnent ces qualités sur le noble Circassien, véritable chevalier du dixième siècle, et principalement sur les Kubaches, peuple le plus honnête, le plus industrieux, le plus loyal du Caucase, celui que les nations voisines choisissent pour arbitre dans leurs discordes. Quoi qu'ils suivent les lois de Mahomet, les Kubaches ont rejeté la polygamie; une seule femme suffit au bonheur d'un époux; et toutes, belles, spirituelles, adroites et même instruites, contribuent au bonheur de la nation entière.

La seule nation qui, en Turquie, représente avec quelque dignité la nature humaine, c'est la nation des Druses; aussi est-ce la seule où l'ascendant des femmes soit général et toujours honorable. Belles comme les Spartiates, elles savent inspirer comme elles les nobles sentimens qui les animent; objets d'amour et d'émulation, elles peuvent se glorifier de ces belles actions de courage, d'humanité et de dévouement à la patrie, qui distinguent les Druses entre tous ces peuples stupides et féroces dont ils font partie.

Partout ailleurs la jalousie entoure les femmes de précautions avilissantes : privées de confiance, n'inspirant qu'un sentiment passager, vivant dans le sein de la mollesse et de l'oisiveté, rien ne peut développer en elles de bonnes qualités, et tout contribue à y faire naître le vice. Les femmes ne peuvent avoir aucune influence salutaire dans ces contrées ; et ceux qui les habitent, en restant dans l'esclavage, l'ignorance et la barbarie, nous prouvent que là où le sexe n'est compté pour rien, les facultés morales de l'homme sont presque nulles, et ses plaisirs réduits à bien peu de valeur. Aussi les arts, la littérature, les agrémens de la société, de tout temps ont été bannis de la Turquie. Et si du fond de leur harem les femmes ont fait mouvoir les ressorts de ce vaste empire, le plus souvent elles n'ont servi qu'à l'ébranler.

Toutefois nous ne devons pas oublier qu'elles ont contribué à son élévation ; mais alors la corruption, la mollesse et la tyrannie n'avaient point encore énervé les âmes et avili les femmes; l'amour servait à la gloire et au bonheur. Cest à cette époque que nous devons remonter pour retrouver de nobles et grandes influences. Telle fut celle qu'exerça l'épouse du fondateur de l'empire ottoman : disciple du vénérable solitaire Sheik-Édébaly, il vit sa belle et modeste fille qui toucha son cœur, le remplit d'un amour vertueux et le disposa à ces sentimens doux et généreux qui distinguèrent le célèbre Othman. Devenue sa femme, Mahounn-

Khatounn lui donna des fils dignes de lui succéder et d'achever le grand ouvrage dont il avait jeté les fondemens.

Une autre femme fut encore la cause du prodigieux accroissement que prit aussitôt cet empire naissant : Cantacuzène, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre l'impératrice Anne, à qui il disputait l'empire grec, appela à son secours la protection des Musulmans. Orchan, pour prix de son alliance, demanda la main de la belle Théodora, fille de Cantacuzène (1). A cet hymen se rattachent et l'élévation de l'empire ottoman et la destruction de l'empire grec. Une fois que les Turcs eurent mis le pied sur le territoire européen sous le prétexte de protéger leur allié, ils y revinrent encore, puis leur envahissement et leurs conquêtes n'eurent plus de bornes.

Mais quand les Turcs se furent affermis en Europe, la politique ne permit plus à leurs empereurs ces sortes d'alliances. Le divan, craignant

(1) La cérémonie des noces se fit, dit l'historien Mignot, dans une grande plaine, hors de la ville de Silivrée, où la princesse fut montrée au peuple, voilée, assise sur un trône élevé, seule de son sexe au milieu d'une foule d'eunuques à genoux, portant des flambeaux allumés, selon les lois du pays. La mère, les sœurs de Théodora ne parurent pas à cette pompe. Elle fut conduite au sérail où il lui fut permis de conserver sa religion ; elle obtint même plus de liberté que n'en ont en Turquie les épouses.

qu'elles n'amenassent une influence européenne sur les destinées de la Turquie, résolut d'en ôter la possibilité en faisant adopter comme loi d'État, formelle et inviolable, que les sultans ne contracteraient plus de mariages solennels et légitimes, et que, pour avoir des héritiers, ils se choisiraient des favorites exclusivement parmi les jeunes filles esclaves, élevées au sérail dans la religion et les mœurs mahométanes.

Si le mariage d'une princesse grecque avec Orchan amena en Europe le fléau dévastateur des armes ottomanes, l'influence d'une mère arrêta les ravages du plus terrible de ces conquérans, et l'influence d'une épouse causa sa ruine. Bajazet, à la tête d'une armée nombreuse, vient attaquer Étienne, prince de Moldavie, et le défait. Étienne se sauve vers la ville de Nemz, où il avait placé sa mère avec une forte garnison. Il commande qu'on lui ouvre les portes; mais sa mère accourt, lui en refuse l'entrée, en lui disant du haut des remparts : *Je te revois, ô mon fils, et tu n'es pas vainqueur! As-tu donc oublié qu'on te donna le nom de brave? Veux-tu devoir à une femme la conservation de ta vie? Retourne mourir ou reparais vainqueur.* Enflammé par ces reproches d'une mère toute puissante sur son cœur, Étienne obéit, s'éloigne de la ville, fait sonner la charge, et avec le petit nombre de troupes qu'il parvient à rassembler, tombe sur l'ennemi occupé du butin, le met en déroute, et poursuivant sa victoire, chasse

Bajazet devant lui avec une telle vigueur qu'il ne trouve de sûreté et ne s'arrête qu'à Andrinople. Au bruit de la défaite de celui qui faisait trembler l'univers, les germes de révolte qu'il avait laissés en Asie éclatent; et, pour les apaiser, il est obligé de laisser respirer l'Europe.

Alors que la gloire de Bajazet commençait à pâlir, la licence effrénée de ses mœurs l'entraîna dans cette lutte terrible où il devait succomber. Rien n'étant sacré pour lui, il ne craignit pas d'enlever la femme du prince Tharemberg: l'époux offensé se rend auprès de Tamerlan son protecteur, l'excite à venger son injure, à défendre l'humanité oppressée par ce tyran, et le décide à marcher contre Bajazet, qui, transporté de fureur, s'écrie : *Si Tamerlan me voit fuir devant lui, je consens à répéter trois fois que je rejette toutes mes femmes hors de ma couche impériale; mais si c'est lui qui n'a pas le courage de m'attendre, je jure de le forcer à reprendre toutes ses épouses, après qu'elles auront passé trois fois dans les bras d'un étranger.* Imprécation terrible pour un Musulman, à qui une loi sacrée défend de ne jamais parler de ses femmes! Bajazet fut vaincu, tomba entre les mains de Tamerlan et mourut son prisonnier (1)...

---

(1) Bajazet, vaincu par Tamerlan, eut la douleur de voir sa femme Despine, qu'il aimait éperdument, tomber entre les mains du vainqueur, qui la fit exposer presque nue à la vue de ses soldats. Un historien attribue en partie à cet af-

La chute de Bajazet sembla d'abord entraîner celle de l'empire; mais Mahomet Ier et le grand Amurath II en relevèrent la puissance et la gloire. La politique d'Amurath, pour contenir dans le devoir Caraman-Ogli, implacable ennemi des Ottomans, lui donna pour épouse la plus belle, la plus chérie de ses sœurs. Cette alliance n'empêcha pas ce prince vindicatif de venir encore ravager l'Asie. Le sultan rassemble une armée nombreuse pour marcher contre lui. Une guerre cruelle allait faire couler des flots de sang, et entraîner la perte inévitable du rebelle. Mais sa prudente et courageuse épouse se hâte d'aller seule à la rencontre de l'armée impériale, lui ordonne de faire halte, court se jeter aux pieds de son frère, les arrose de larmes, avoue les torts de son époux, et non seulement en obtient le pardon, mais Amurath lui laisse encore dicter les conditions de la paix.

Mahomet II, qui acheva la destruction de l'empire grec, au milieu des horreurs du sac de Constantinople, vit la belle Irène. L'amour sembla adoucir son humeur farouche; et, pendant quelques jours, ce barbare vainqueur laissa respirer les malheureux vaincus. Mais ce changement alarme les

front fait à un sultan, la défense expresse qui fut enjointe à ses successeurs de ne plus contracter à l'avenir de mariage légal.

janissaires, ils crient hautement contre celle qui a désarmé leur belliqueux sultan. A ces cris, Mahomet indigné paraît devant son armée, fait amener Irène, lui ôte son voile, laisse contempler sa ravissante beauté; puis d'un coup de cimeterre abat cette charmante tête à ses pieds, et dit à ses soldats étonnés : *Voyez si jamais l'amour peut avoir quelque empire sur le cœur de Mahomet!*

Si quelque chose peut justifier ce mépris pour l'amour, c'est qu'en effet l'amour pour tout Musulman n'est qu'un sentiment sans délicatesse, sans enthousiasme, un sentiment qui, loin d'exciter à la gloire, ne sert qu'à amollir l'âme, et trop souvent à la corrompre (1). Le grand Soliman en offre la preuve : toutes les taches de sa vie, tous ses revers furent causés par son aveugle passion pour Roxelane. Cette femme adroite et ambitieuse le gouverna ainsi que ses États pendant quarante ans. Animée par le désir de placer sur le trône un de ses fils, Roxelane parvient à faire périr le fils aîné de Soliman et l'unique enfant de ce malheureux prince. Mais, comme pour expier le forfait de sa mère, Zéangir se poignarda sur le corps

---

(1) « Si les Turcs ne parvinrent pas à la conquête de l'Europe, dit l'auteur de la *Charte turque*, c'est qu'ils s'endormirent à l'ombre de leurs lauriers sur le sein de la beauté, et que, captivés dans le sérail par les charmes qui les entouraient, les sultans finirent par préférer l'amour et la paix à la gloire. »

inanimé de son frère (1). Deux autres fils, Sélim et Bajazet, restent encore à Roxelane : le premier, beau, ambitieux et cruel comme sa mère, est l'unique objet de son amour ; et c'est encore pour l'élever à l'empire au préjudice de son frère aîné qu'elle marche de crime en crime, et soulève ses deux fils l'un contre l'autre. Bajazet vaincu se retire en Perse ; et bientôt jeté dans une prison, il est étranglé ainsi que ses enfans par ordre de son père. C'est par la destruction de toute la famille de Soliman que Roxelane arrive à son but ; ce fut en remplissant cette âme naturellement forte et magnanime, de craintes et de soupçons sur ses propres enfans qu'elle l'en rendit le bourreau ; et ce fut pour prévenir de semblables tragédies et l'ambition des princes héréditaires, qu'il porta cette loi si fatale à la grandeur ottomane, loi qui excluait à l'avenir tous les fils du sultan du commandement des armées et du gouvernement des provinces. Par cette loi il énerva et avilit ses succes-

(1) Il répondit à Soliman qui lui offrait les dignités, les richesses, la puissance du prince dont le cadavre était à ses pieds : *Monstre, garde tes trésors, je vais rejoindre mon frère ! O le plus vertueux des Ottomans, si Zéangir n'a pu t'égaler, il est au moins digne de te suivre !* En achevant ces mots il tire son poignard, se frappe et tombe sur le corps de Mustapha. Ainsi périrent deux princes qui, au milieu d'une cour corrompue, avaient conservé une vertu inébranlable.

seurs, en les condamnant à la mollesse et à l'obscurité jusqu'au jour où ils sont appelés à régner.

Depuis cette époque nous voyons la plupart des souverains ottomans, pour premier acte de leur autorité et pour assurer la tranquillité de leur trône, faire étrangler tous leurs frères, et retenir leurs fils dans un étroit esclavage; précautions qui souvent même ne suffisent pas pour les rassurer! La mère de Mahomet III, voyant que son caractère hardi et violent inquiétait son père, conseille à ce prince de feindre l'amour des plaisirs. Il succombe dans cette dangereuse épreuve, devient débauché; et sa férocité en est encore augmentée (1). On attribue à sa mère, qui forma son es-

(1) Mahomet devient amoureux d'une belle esclave de sa mère; et pour pénétrer dans son appartement il poignarde l'eunuque qui lui en défend l'entrée : bientôt le fruit de cet amour mystérieux trahit la coupable qui le porte dans son sein, et la sultane validé, sans pitié pour son état, la fait jeter dans la mer. A cette nouvelle Mahomet furieux court dans l'appartement de sa mère et l'aurait étranglée si on ne l'eût retenu... Plus tard, lorsque honteux de son inaction il voulut en sortir, régner par lui-même et conduire ses armées, la sultane validé, qui n'avait plus de pouvoir sur lui, pour le détourner de ces projets qui nuisaient à son ambition, employa les charmes de la plus belle des femmes du sérail. Mahomet donna d'abord dans le piége et se rendormit au sein des voluptés; mais quand la jeune odalisque ouvrit la bouche pour le conjurer de ne point quitter Constantinople, à l'instant même il la poignarda...

prit et dirigea ses goûts, tous les vices de Mahomet III ; on attribue à son influence sur ce règne malheureux, et les maux du peuple et la honte de l'empire. Mais son petit-fils Achmet Ier vengea le peuple, l'empire et les mœurs, en dépouillant son aïeule de toute autorité, et la faisant sortir de ce sérail où elle avait si long-temps régné en maîtresse absolue.

La célèbre Kiosem, sultane favorite d'Achmet Ier et mère d'Othman, d'Amurat, d'Ibrahim, aïeule de Mahomet IV, eut un crédit illimité pendant tous ces règnes. Une grande force de caractère soutenait son insatiable ambition ; mais, sans vertu, sans humanité, toujours dirigée par des motifs cupides et personnels, on ne voit naître sous son influence que des troubles et des malheurs. Ses fils ne font que des fautes ; ils outragent des femmes respectables et se font des ennemis implacables. Leur déposition et une mort violente en sont la conséquence. Habituée à un pouvoir absolu, et mécontente que son crédit soit balancé par celui de la sultane Tach[illegible] mère de Mahomet IV, Kiosem projeta la perte de son petit-fils. Mais la sollicitude maternelle pénétra ce noir complot et le déjoua. Convaincue de ses criminelles machinations, objet de la haine générale, la mort de Kiosem est demandée à grands cris ; des meurtriers s'élancent dans son appartement ; et, malgré son grand âge, elle leur dispute sa vie avec une vigueur aussi étonnante que son courage : au

milieu de ce combat inégal, elle se vit dépouillée de ses superbes fourrures et des bijoux qu'elle devait à l'amour d'Achmet Ier, comme si la Providence eût voulu la punir jusque dans les plus futiles objets de son ambition! Mais la vie orageuse et la mort cruelle de cette fameuse sultane, ne pouvaient servir d'exemple chez un peuple fataliste, dont la religion et les principes n'expliquent point ces effrayantes leçons.

La sultane validé Curdisca eut toujours un grand ascendant sur son fils Achmet III. Mais, sage, prudente, enthousiaste seulement de la belle gloire, elle ne se servit de son ascendant sur lui que pour faire le bien. C'est elle qui soutenait sa généreuse conduite envers Charles XII. Pleine d'admiration pour ce héros, elle disait au sultan : *Quand voulez-vous donc aider mon lion à dévorer le czar?* Puis elle écrivait à l'illustre réfugié de Bender, pour contenir sa fougueuse impatience : *Mon très-puissant et très-magnifique fils, vous que j'aime plus que mon âme, mon très-heureux empereur m'a dit, en parlant de vous : s'il plaît à Dieu je le servirai au-delà de ses désirs; avant peu je le mettrai en état de terrasser tous ses ennemis. Mon âme, les yeux de ma tête, n'ayez donc aucun chagrin* (1).

Curdisca, avant l'avénement d'Achmet au trône,

---

(1) De Salabéry, *Histoire de l'empire ottoman.*

voyant ce prince éperdument amoureux d'une belle Circassienne renfermée dans le sérail du sultan, et craignant qu'une telle passion ne lui devînt fatale, mit autant de prudence que de douceur pour en éloigner l'objet; et, sans employer aucun des moyens perfides ou violens trop souvent en usage dans le sérail, elle fit marier Soraï au fils de son médecin. Aussitôt qu'il fut placé sur le trône, Achmet fit chercher Soraï et voulut mettre au nombre de ses épouses celle qu'il n'avait pas cessé d'aimer. Mais quelle que soit la passion qui l'égare, il écoute les conseils de sa mère qui lui rappelle les lois sacrées du sérail qui en défendent à jamais l'entrée à une femme qui en est sortie. Achmet se soumet à ces lois; et ne pouvant élever Soraï au rang de sultane favorite, il dédaigne ses épouses et toutes les beautés renfermées dans son palais; et chaque jour il se rend chez sa maîtresse déguisé sous d'obscurs vêtemens. La maison de Soraï est transformée en divan. C'est là désormais que se décident les destinées de l'Empire. Bientôt elle fait nommer son époux grand-visir, et sous ce nom, sous celui d'Achmet, Soraï gouverne l'État.

Après avoir fait connaître l'influence des femmes sur l'empire ottoman, il nous reste à donner quelques détails sur leur costume, leurs usages; et nous ne saurions mieux faire que d'emprunter à lady Montague la brillante description de l'intérieur d'un harem qu'elle a eu le privilége de visiter: « Je fus reçue à la porte par deux ennuques

» noirs qui me firent traverser une longue galerie, » entre deux rangs de jeunes filles d'une grande » beauté, coiffées avec leurs cheveux habilement » tressés et descendant presque jusqu'aux talons; » toutes étaient vêtues de beau damas blanc bro- » ché en argent. Je regrettai que les convenan- » ces ne me permissent pas de m'arrêter pour les » regarder à mon aise. Mais tout cela fut bientôt » oublié à mon entrée dans un grand salon, ou plu- » tôt dans un pavillon de forme ronde, avec des » jalousies dorées dont la plupart étaient ouvertes. » Les arbres plantés autour donnaient une ombre » délicieuse et que le soleil ne pouvait pénétrer. » Des jasmins, des chèvre-feuilles s'entrelaçaient » autour de ces arbres et parfumaient l'air. Leur » odeur s'y répandait facilement parce que la fraî- » cheur était entretenue par le jet d'eau parfumée » d'une fontaine de marbre, placée au fond de la » chambre, et qui retombait dans trois ou quatre » bassins avec un agréable murmure. Les pein- » tures du plafond représentaient toutes sortes de » fleurs sortant de corbeilles dorées et retombant » sur la terre. Un sopha, élevé de trois marches, » et couvert de fins tapis de Perse, servait de siége » à l'épouse du Kiyaya, qui était appuyée sur des » coussins de satin blanc brodé. A ses pieds étaient » deux jeunes filles, âgées de douze ans, belles » comme des anges, mises avec la plus grande ri- » chesse et couvertes de diamans. Mais elles étaient » encore effacées par la belle Fatima (c'était le

» nom de cette dame). Sa beauté surpassait tout » ce que j'ai vu, même toutes celles qu'on nom- » mait belles par excellence, soit en Angleterre, » soit en Allemagne. Aucune n'avait une beauté » si parfaite, et je ne me rappelle point de figure » qui puisse vous en donner une idée... C'est une » harmonie si surprenante dans ses traits, l'ensem- » ble en est si charmant, les proportions de son » corps sont si parfaites, son teint est si beau et si » frais, son sourire a un charme si inexprimable; » ses yeux grands et noirs avec cet air de candeur » qui n'appartient qu'aux yeux bleus, enfin cha- » que mouvement de son visage découvrait une » nouvelle grâce... Elle avait un cafetan de brocard » d'or à fleurs d'argent parfaitement fait pour sa » taille et laissant admirer la beauté de sa gorge, » qui n'était couverte que d'une chemise de gaze » très-claire. Ses caleçons étaient couleur d'œillet » pâle; sa veste était vert et argent, ses mules » de satin blanc richement brodé. Ses beaux bras » étaient ornés de bracelets, de diamans, et sa large » ceinture en était également couverte. Sur sa » tête était un riche mouchoir turc à mouches » d'argent; ses beaux cheveux noirs tombaient en » tresses, et sur le côté étaient placées quelques » épingles de pierreries. De belles esclaves étaient » rangées autour du sopha, au nombre de vingt, » et cela me représentait les tableaux des chœurs » de nymphes. Quatre d'entre elles exécutèrent » différens airs sur des instrumens qui ressemblent

» au luth et à la guitare, et dont elles s'accompa-
» gnèrent en chantant, tandis que d'autres dansè-
» rent. Quand la danse fut finie, quatre belles
» esclaves entrèrent dans la chambre avec des en-
» censoirs d'argent dans leurs mains, et parfumè-
» rent l'air d'ambre, d'aloès et d'autres odeurs.
» Ensuite elles me servirent le café à genoux dans
» de belles porcelaines du Japon et sur des soucou-
» pes de vermeil... Quand je pris congé d'elle, deux
» de ses femmes apportèrent une belle corbeille
» d'argent remplie de mouchoirs brodés. Elle choi-
» sit elle-même le plus riche qu'elle me pria de
» porter pour l'amour d'elle; elle en donna deux
» autres à l'interprète et à celle de mes femmes
» qui m'accompagnait (1)... »

Qui ne croirait, d'après ce tableau, que rien n'est plus beau, plus aimable qu'une musulmane, et qu'il n'est pas de sort plus brillant, plus heureux que le sien? C'est du moins ce que lady Montague, dans son enthousiasme pour Mahomet et ses sectateurs, parviendrait à nous persuader, si, plus d'une fois, la vérité ne lui échappait, comme malgré elle. Pour la réfuter, il suffit de l'opposer à elle-même :

« Un air roide et formaliste, dit-elle, perce à
» travers ce luxe immodéré, et le plaisir s'envole
» bien vite après le moment d'éclat qui d'abord a

---

(1) *OEuvres de lady Montague*, tome 2.

frappé les yeux... La politesse des femmes tur-
» ques est froide et cérémonieuse. »

Aussi la femme grecque qui l'accompagne, étonnée des grâces de la belle Fatima, s'écrie : « On » croirait que c'est une chrétienne ! Fatima sourit » et dit qu'en effet sa mère était polonaise... Les » femmes ne sont point renfermées aussi durement » que quelques écrivains l'ont fait croire; elles » jouissent au contraire de leur liberté dans un » très-haut degré au sein de l'esclavage; elles ont » une manière de sortir déguisée très-propre à fa- » voriser les aventures galantes; mais, en récom- » pense, elles sont dans une appréhension conti- » nuelle d'être découvertes : quand elles le sont, » elles se trouvent exposées aux effets d'une jalou- » sie furieuse, impitoyable, qui est ici un monstre » altéré de sang et qui s'y baigne impunément (1). »

Si c'est là ce que lady Montague appelle *jouir d'un très-haut degré de liberté*, elle n'est pas très-exigeante... *Quelle agréable manière de sortir*, si pour cela il faut avoir recours à un travestissement, être dans des alarmes continuelles, voir sa vie à la disposition d'un tyran qui peut en disposer à son gré, sans que les lois s'en inquiètent nullement !

Après avoir loué les mœurs turques, vanté *leur douceur*, *leur urbanité*, ne nous dit-elle pas ail-

(1) *Ibid.*

leurs : « Les amusemens de l'esprit, les conversa-» tions intéressantes d'une société choisie, sont des » délassemens absolument inconnus aux Turcs. » Les fades passions d'un sérail sont les seules aux-» quelles on se livre; encore sont-elles troublées » par la contrainte que le sombre despotisme étend » sur tant d'objets, et par l'anxiété humiliante » qu'il répand sur tous. »

Voulons-nous connaître la douceur de leurs manières? Elle nous en donne une idée par cette procession solennelle qui précède le départ des armées : « La marche est fermée par les volontaires » qui briguent l'honneur de mourir pour le sultan, » nus jusqu'à la ceinture, les bras, la tête per-» cés de flèches; d'autres se tailladaient avec des » canifs, et faisaient jaillir le sang sur les specta-» teurs, expression de l'amour de la gloire et de » leur galanterie : c'est ainsi qu'ils en usent pour » gagner le cœur de leurs maîtresses qui assistent » voilées à ce spectacle; elles leur donnent des » signes d'approbation et d'encouragement pour » cette galanterie.... »

Lady Montague nous dit encore que les Musulmans nous font l'honneur de croire que les femmes ont une âme! mais elle avoue qu'ils la croient moins noble que celle des hommes, et qu'il y aura un paradis inférieur pour l'âme des bonnes femmes!!

L'auteur de la *Charte turque* s'appuie souvent du témoignage de lady Montague sur les mœurs

musulmanes, rejetant toutefois comme des rêveries et des fictions tout ce qui n'est pas entièrement conforme à son admiration pour les Turcs et leurs usages. Cet auteur, en rappelant sans cesse au lecteur l'impartialité qui dicte ses jugemens, montre à chaque page une prévention qui doit le rendre peu digne de foi. Faire ressortir la supériorité des mahométans sur les chrétiens en toute chose, en morale, religion, gouvernement, puissance, gloire militaire, faire ressortir les grands avantages qui selon lui résultent d'être tous égaux sous un seul maître; enfin placer au-dessus de tout Mahomet et l'Alcoran, voilà son unique but. La défense de boire du vin et la polygamie, par exemple, sont aux yeux de M. Grassis deux lois *qui ont un but politique profond, qui prouvent seules l'étendue du génie de ce législateur*, et *leur exécution son immense talent*. Cependant il avoue ailleurs que la première de ces lois est souvent violée ou éludée en buvant du vin à la place du vinaigre dont l'usage est permis pour cause de santé, en prenant des liqueurs fortes d'un autre genre, et force opium dont l'ivresse est si dangereuse. Quant à la polygamie, loin d'atteindre son but principal de favoriser la population, l'auteur avoue que, comparativement aux autres États, la Turquie est beaucoup moins peuplée. Cette remarque a été faite depuis long-temps chez toutes les nations où règne la polygamie.

« En Turquie, comme ailleurs et plus qu'ail-

» leurs, dit encore M. Grassis, les hommes se sont » réservé le privilége d'être inconstans à leur gré; » le mari peut répudier sa femme, la reprendre, » la répudier et la reprendre jusqu'à quatre fois, » si cela leur convient à tous deux, sans que la loi » s'en mêle; mais dans le cas où le mari voudrait » reprendre sa femme pour la cinquième fois, alors » elle doit passer la première nuit de ce cinquième » mariage avec un autre Musulman. C'est une pu- » nition imposée au mari pour son inconstance et » sa versatilité. La loi suppose que l'épouse que son » mari a voulu reprendre tant de fois était bonne, » vertueuse et injustement répudiée. » Alors, pourquoi punir aussi l'épouse si elle est vertueuse? Ce seul fait, que veut bien nous révéler un partisan des Turcs, nous prouve du moins que leur amour n'est pas fort délicat...

« Le mari doit donner à sa femme autant de » douaires qu'il la répudie de fois, en sorte que, » s'il la répudie plusieurs fois, elle gagne autant de » douaires, et en perdant un mari *elle y gagne souvent plus qu'elle n'y perd.* » Cette réflexion de l'auteur est fort à notre gré; elle nous prouve encore que le bonheur infini dont jouissent les Musulmanes n'est pas toujours apprécié par elles à sa juste valeur! Et cette *Charte turque, qui leur donne des avantages dont ne jouissent pas les Européennes,* d'après M. Grassis, s'il dépendait des femmes de l'abroger, cesserait bientôt d'être en vigueur et de leur donner ce bonheur tant vanté *d'être esclaves,*

d'être recluses, de partager avec plusieurs autres femmes le cœur d'un mari ou plutôt d'un tyran, ce bonheur infini d'être *répudiées*, *reprises*, *répudiées de nouveau* et consolées avec de l'argent... En vérité, il faut que les historiens qui nous vantent le bonheur des Musulmanes, connaissent bien peu tout ce qu'il y a d'amour, d'honneur, de délicatesse dans le cœur de la femme.

---

toutes les grandes fêtes. Elles accompagnent le noble et riche Indien lorsqu'il veut mettre de la solennité dans ses visites d'apparat. Elles seules ont le privilége d'apprendre à lire, écrire, chanter, danser, tandis que les femmes honnêtes ne doivent savoir que piler le grain, faire bouillir du riz, carder du coton et le filer.

Rien n'égale la coquetterie et les ressources des bayadères pour plaire et pour séduire : doux langage, parure élégante, démarche et maintien voluptueux; tout en elles parle d'amour et l'inspire, tandis qu'en général les Indiennes sont sages, modestes et tres-réservées dans la conversation et leurs manières; elles rougissent même de celles de leurs maris lorsqu'elles sont trop tendres : *Une pareille façon d'agir me couvre de honte*, disait une dame en se plaignant des airs passionnés de son mari, *je n'ose me montrer nulle part; a-t-on jamais vu parmi nous des manières si basses? Est-il devenu un frangui* (européen), *et me prend-il pour une femme de cette vile condition?*

Ces bayadères, qui font une étude de la séduction, empruntent quelque chose de l'aimable modestie : pour enflammer les désirs elles voilent leurs attraits, tandis que de chastes Indiennes, dans leur simplicité, vont à demi nues sans croire manquer à la pudeur. Un seul morceau de toile sans couture suffit à toute Indienne pour se draper; et rien de plus brillant, de plus multiplié que les bijoux qui servent à leur parure : l'or et les

fleurs se mêlent avec grâce à leur noire chevelure; les perles, les rubis, les émeraudes, le corail, ornent leur cou, leurs bras, leurs jambes; il n'est pas jusqu'au nez qu'elles ne croient susceptible de recevoir des embellissemens artificiels; la narine droite ou la cloison nasale est chargée d'une pendeloque brillante qui tombe sur la lèvre, et qu'elles sont obligées de relever d'une main pendant qu'elles mangent de l'autre. Ainsi parée, l'élégante brahmadis va puiser de l'eau, fait sa cuisine, vaque aux travaux domestiques les plus pénibles, dont elle n'est pas plus dispensée que la femme d'une condition inférieure.

Dans l'Inde « les femmes sont tenues commu» nément dans l'ignorance, ce qu'on attribue à la » jalousie des hommes. *Toute femme*, disent-ils, » *qui sait lire ou écrire ne manque pas de devenir* » *bientôt veuve ou d'éprouver de grands malheurs*. » Et ils racontent là-dessus mille histoires funes» tes (1). » On croit en général les Indiennes incapables d'acquérir aucune qualité morale; elles-mêmes partagent cette triste opinion : *Après tout je ne suis qu'une femme*, disent-elles pour se disculper d'une faute, et cette excuse ne laisse rien à répliquer. Et pourtant ces pauvres créatures, dont l'éducation et les usages tendent sans cesse à restreindre le sort et abrutir l'intelligence, montrent parfois les sentimens les plus élevés, les plus

(1) De Marlès, *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*.

généreux : persuadées que les hommes qui n'ont pas d'enfans mâles *sont privés du bonheur éternel*, les femmes stériles engagent elles-mêmes leurs maris à se choisir une seconde épouse (1), malgré qu'elles connaissent toute l'étendue du sacrifice qu'elles s'imposent, qu'elles sachent tout ce qu'elles vont perdre, tout ce qu'elles auront à souffrir en se donnant une rivale plus jeune, plus belle et surtout féconde, première qualité d'une femme aux yeux de l'Indien. Pour lui, les enfans sont une véritable bénédiction du ciel; ils sont le gage des récompenses futures et sont nécessaires à sa considération sur la terre.

Un célibataire, à moins qu'il n'adopte cet état pour une vie toute contemplative, est regardé comme un membre inutile; aucun emploi important ne lui est confié; aussi le mariage est-il la principale affaire de leur vie; on y prépare les enfans presqu'au sortir du berçeau. Leur inclination n'est jamais consultée; ce sont toujours les parens qui choisissent pour eux. Les pauvres font de leurs filles un véritable trafic, exigeant de l'époux une somme plus ou moins considérable, selon le plus ou moins de charmes dont elles sont parées. Les riches, au contraire, ont pour elles les plus tendres égards : pour habituer par degrés la jeune épouse à la vie conjugale, ils vont la chercher au

(1) La polygamie n'est tolérée que parmi les personnes d'un rang élevé, et encore est-elle regardée comme un abus.

bout d'un mois, la ramènent dans la maison paternelle où elle habite alternativement pendant les premières années de son mariage; souvent elle est obligée d'aller elle-même y chercher un refuge contre les barbares traitemens de sa belle-mère et de son mari; mais devenue mère, toujours elle se résigne à son sort quel qu'il soit, et n'essaie plus de s'y soustraire.

Rien n'égale la soumission d'une Indienne et sa fidélité au lien conjugal; elle doit aimer et respecter son époux, quels que soient ses vices et ses difformités (1); elle ne doit se parer que pour lui plaire, se négliger entièrement en son absence, vivre uniquement pour lui et mourir avec lui; ou si elle reste veuve, quelles que soient sa jeunesse

(1) « Dès que le mari a fini son repas, sa femme prend le » sien sur la même feuille; et, celui-ci, comme une mar- » que d'amitié pour elle, a dû y laisser quelques rogatons. » Elle, de son côté, ne doit témoigner aucune répugnance » à manger les restes de son mari. A ce propos je rap- » porterai un fait que j'ai lu dans quelque livre indien : »

« Un vieux brahme était si rongé de lèpre, qu'un jour » une partie d'un de ses doigts se détacha pendant qu'il » mangeait et tomba sur son plat de feuilles. Sa femme » s'étant assise après lui pour prendre son repas à son » tour, se contenta de mettre de côté ce morceau de doigt, » et mangea les restes de son mari sans témoigner la » moindre répugnance; le brahme qui l'observait fut si » touché d'une pareille marque de dévouement, qu'après » l'avoir comblée de louanges il lui demanda quelle ré- » compense elle désirait recevoir. »

et ses inclinations, elle doit être plus fidèle à sa cendre qu'une vestale à ses vœux (1).

Toutefois nous pouvons observer dans ces mœurs immuables depuis des siècles et si pleines d'originalité, de contraste et de variété, nous pouvons observer, comme partout ailleurs, que les

---

(1) Quelques règles de conduite pour les femmes mariées qui se trouvent dans le Padma-Pourana : « Il n'y a » pas d'autre dieu sur la terre pour une femme que son » mari; la plus excellente de toutes les bonnes œuvres » qu'elle puisse faire, c'est de chercher à lui plaire en lui » montrant la plus parfaite obéissance : ce doit être là son » unique dévotion... Si elle voit rire son mari, elle rira; » s'il est triste, elle sera triste; s'il pleure, elle pleurera; » s'il l'interroge, elle répondra.

» Moins attachée à ses fils, ou à ses petits-fils et à ses » joyaux qu'à son mari, elle doit à la mort de celui-ci se » laisser brûler vivante sur le même bûcher que lui; et » tout le monde fera l'éloge de sa vertu. Elle ne doit pro» noncer devant son mari que des paroles douces, agréa» bles, et mettre sa principale attention à lui plaire tou» jours de plus en plus.

» Il n'y a pour une femme aucun vrai bonheur qui ne » lui vienne de son mari... C'est aussi par le moyen de sa » femme qu'un mari jouit des plaisirs qu'on peut trouver » dans ce monde; c'est là une maxime enseignée dans tous » nos livres de sciences. C'est par le moyen de sa femme » qu'il pratique de bonnes œuvres, qu'il acquiert des ri» chesses et des honneurs et qu'il réussit dans ses entre» prises : un homme sans femme est dans un état impar» fait. »

(L'abbé Dubois, *Mœurs et usages des peuples de l'Inde*, ouvrage dans lequel nous avons puisé la plus grande partie de ce que nous disons sur les Indiennes.)

femmes sont plus ou moins malheureuses, selon l'abjection ou la dignité des castes dont elles font partie : ainsi dans la caste des pariahs, en horreur à toutes les autres, où toutes les misères et tous les vices semblent s'être réfugiés, on frémit de pitié, on recule de dégoût, en jetant un regard dans leurs pauvres cabanes; là des femmes couvertes de haillons, hideuses de malpropreté, accablées de fatigue et de coups, ne trouvent contre la faim, la barbarie de leurs maris et de leurs fils, ne trouvent parfois de ressource que dans la mort qu'elles se donnent volontairement... Et s'il était possible de voir la femme plus malheureuse et plus méprisée, on descendrait dans les castes plus abruties encore des palers et des pouliahs.

Mais à mesure qu'on l'observe dans des conditions plus élevées, on voit son sort s'améliorer; parce que là où l'homme est susceptible de ressentir un amour vrai et délicat, il est forcé de rendre à la femme, du moins momentanément, l'empire que l'orgueil ou la barbarie lui refuse. Ainsi l'on voit, même dans les Indes, les femmes jouir de l'empire qu'elles doivent à ce sentiment : le brahmane revêtu des dignités du sacerdoce et du pouvoir que lui donnent sa science et la superstition du peuple, se soumet à l'amour; et souvent il retrouve vers les hautes régions de la philosophie et de la morale, l'image d'une femme qui le ramène sur la terre.

Le vaillant kchactrias est plus faible encore contre cette passion; elle s'allie dans son cœur avec

celle de la guerre; il aime à conquérir celle qu'il aime les armes à la main; et c'est au milieu du sang et du carnage (1) qu'il l'enlève, à son père et à ses rivaux. Son hymen, ainsi célébré, c'est une épouse adorée qu'il conduit dans son palais où il se plaît à l'entourer de tout le luxe oriental : là, parée de pierreries et de fleurs, elle passe ses jours sans rien faire dans des appartemens magnifiques, au milieu des tapis moelleux, des glaces, des parfums, des bassins de marbre pour recevoir des eaux claires et jaillissantes, où tout enfin respire la volupté et le repos. Tant de bien-être, de mollesse et d'oisiveté, devrait rendre ces femmes craintives et pusillanimes; elles sont pourtant pleines de courage, lorsqu'il s'agit de suivre le plus cruel usage que la superstition et la jalousie aient pu inventer.

Comment croire sans d'irrécusables témoignages que l'Indien, naturellement doux et humain, puisse se donner la barbare satisfaction d'entraîner avec lui dans la tombe sa compagne la plus chère! De nos jours, des voyageurs qui ont assisté à ces tragédies, nous ont dépeint la joie ou plutôt l'enthousiasme avec lequel une veuve se prépare au plus affreux supplice : elle y marche vêtue comme au jour de son hymen, entourée de ses enfans,

(1) Dans les huit modes de mariage du code *Menou*, le mode rakchasique consiste à enlever le fer à la main la femme dont on veut faire son épouse. Il est en usage ou plutôt il est un privilége de la caste des militaires ou des kchactrias.

de ses amis et des brahmes; tous applaudissent à son sacrifice; et le peuple, qui en est témoin, l'enivre de son admiration et de ses louanges. On cherche à l'approcher, à toucher ses vêtemens; on croit déjà son esprit dans le ciel, et chacun l'interroge sur sa destinée future. Elle-même semble partager cette erreur, et se croyant inspirée par la divinité, prophétise à tous avec grâce et vivacité le bonheur et une longue vie au moment de quitter la sienne dans les plus cruelles douleurs..... Sans hésiter elle monte sur le bûcher, se jette sur le cadavre de son époux et le tient embrassé jusqu'à ce que les flammes viennent confondre leurs cendres. C'est dans un sentiment d'honneur exalté par le fanatisme, que ces femmes puisent une énergie aussi extraordinaire.

« Pourquoi quitter la vie, disait un de ces voya- » geurs à une femme qui se préparait à célébrer » ainsi les funérailles de son vieil époux? Jeune et » belle, vos jours peuvent être long-temps encore » utiles et agréables; le ciel, la nature, la raison » prononcent anathême contre une coutume aussi » barbare. »

« Vous ignorez, répondit la jeune Indienne, que » je ne puis survivre à mon époux sans être mé- » prisée; retranchée de la société, objet d'horreur » et de réprobation générale, ma présence seule » souillerait les cérémonies, porterait malheur au- » tour de moi; un second hymen mettrait le com- » ble à mon déshonneur, une faiblesse serait punie » d'une mort infâme. Le bûcher de mon époux est

» donc la seule ressource à tant de maux et de pé-
» rils; c'est la route qui doit me conduire à des
» plaisirs éternels, à une gloire éclatante; ma mé-
» moire sur la terre sera bénie et honorée, le pau-
» vre, le malheureux, l'infirme, m'invoqueront
» comme une divinité, et je rehausserai l'éclat de
» ma famille par celui de mon sacrifice. »

Il en est aussi qui, dans un tel sacrifice, ne songent ni à la gloire, ni à la crainte du déshonneur; elles ont vécu pour l'amour, et meurent pour l'amour : telle la célèbre Padmana, qui surpassait en beauté toutes les femmes de l'Inde; tendre et fidèle épouse de Zimeth, prince de Tchittore, elle dédaigne le puissant souverain de Délhi. La perfidie fait tomber son époux entre les mains de ce rival, et, par le plus adroit stratagême, elle parvient à lui rendre la liberté. Le voit-elle périr en défendant ses droits contre les forces du passionné Akbar; aussi empressée de s'unir à lui dans la mort qu'elle l'avait été de s'unir à lui dans la vie, elle s'immole sur le bûcher de Zimeth. Et lorsque le vainqueur vient offrir une seconde fois à Padmana son trône et sa main, déjà il ne reste que les cendres de cette beauté merveilleuse, si funeste au sort de deux époux et à la gloire d'Akbar.

Les veuves du roi de Tanjaour, mort en 1801, se disputèrent l'honneur de mourir après lui.

M. Pallu, pendant son séjour à Surate, fut témoin du courage et du dévouement de deux belles femmes voulant mourir sur le bûcher de leurs époux : le gouverneur, amoureux de l'une d'elles,

chercha à s'opposer à son sacrifice sous prétexte de son jeune âge; indignée de ce qu'on pouvait la soupçonner de faiblesse, elle prit dans ses mains des charbons ardens, pour montrer combien elle était supérieure à la douleur. L'autre, plus héroïque encore puisqu'on ne pouvait pas l'attribuer à l'exaltation du moment, se consacra pendant neuf ans à un travail pénible, afin de gagner la somme nécessaire pour obtenir le privilége de se brûler vive! Sa constance ne se démentit point sur le bûcher auquel elle mit elle-même le feu.

Toutefois, ce sacrifice n'est pas toujours volontaire : on a recours à la superstition, aux prières, à l'artifice, aux menaces même pour y décider la veuve qui hésite, qui aime encore la vie. Plus le défunt est d'un rang élevé, plus sa famille tient à ce qu'il soit honoré par cet atroce usage. Alors la victime, qui n'est soutenue que par la crainte des persécutions qui l'attendent si elle survit à son époux, ou par un breuvage qui trouble momentanément sa raison, perd ordinairement ses forces en présence du bûcher. Trois fois elle doit en faire le tour avant de s'y précipiter; et pendant cette marche triomphale et funèbre, déjà la pâleur de la mort couvre ses traits; elle ne peut se soutenir; on l'entraîne; on la jette de force et presqu'inanimée dans les flammes; ses cris aigus répondent aux cris de joie et de triomphe des spectateurs! Dans une occasion semblable, des Anglais, témoins de la violence que les prêtres faisaient à une jeune veuve pour la jeter malgré elle sur le

bûcher de son mari, mirent les armes à la main et arrachèrent cette malheureuse victime à ses bourreaux.

Dans quelques contrées ce supplice est plus effrayant encore. On les enterre toutes vives. La victime descend dans la fosse où l'on a déposé le corps de son mari; elle s'assied, prend le cadavre entre ses bras; et aussitôt on la couvre de terre jusqu'au cou. On tient un tapis élevé devant elle pour ne pas épouvanter les autres femmes par les angoisses de ses derniers momens. On lui présente quelque chose dans une coquille, sans doute un breuvage empoisonné; et si la mort se fait trop attendre, par commisération on finit par lui tordre le cou.

Malgré tous les efforts qu'on a tentés pour défendre cette antique et barbare coutume, elle n'est encore que trop en vigueur dans le nord de l'Inde et sur les bords du Gange. Un calcul approximatif fait en 1804 des veuves brûlées sur le corps de leurs époux élevait à dix mille le nombre annuel des femmes qui périssaient de cette manière dans les Grandes-Indes. Dans la présidence seule du Bengale, où les Anglais s'élèvent, dit-on, autant qu'ils le peuvent contre ce genre de fanatisme, ce nombre a été en 1823 de cinq cent soixante et quinze.....

Après avoir vu les femmes chercher la gloire sur un bûcher, nous les verrons également la chercher sur le trône, dans les combats et jusque dans la politique. Dans l'empire du Grand-Mogol, il y avait un conseil de femmes expérimentées qui

correspondaient avec les ministres, les gouverneurs, les vice-rois, et portaient le titre de leurs emplois, de leurs provinces. Crédit, places, dignités, tout dépendait des femmes; de sorte qu'on pouvait les regarder comme les pilótes et gouvernail de l'empire. Ce qui prouve aussi la vaillance et la loyauté des femmes, c'est le choix qu'en faisait l'empereur pour leur confier la garde de sa personne, et les décorer des grades les plus élevés; véritables amazones, elles portaient les armes avec la même force que les hommes, et les maniaient avec plus de grâce et d'habileté.

En 1235, la princesse Rizia fut nommée régente de l'empire en l'absence de son père et de préférence à ses frères. Comme on demandait au roi la raison de cette préférence, *c'est*, répondit-il, *parce que de tous mes enfans Rizia seule a la tête et le cœur d'un homme.* Après la mort de son père, Férose Ier, elle fut portée au souverain pouvoir par une faction et s'y soutint plusieurs années avec gloire malgré de puissantes révoltes.

L'Europe a retenti du nom de la belle et ambitieuse Nourmahal que l'on vit s'élever d'un rang obscur jusque sur le trône du Grand-Mogol; souveraine absolue sur le cœur de Jéhanguire, elle régna en souveraine absolue sur son empire. Elle accumula sur sa nombreuse famille les places, les richesses, les honneurs; et, en abusant ainsi de son ascendant sur un monarque esclave de ses charmes et de ses volontés, elle attisa contre lui le feu de la révolte. Les grands se soulevèrent; son

fils lui-même se mit à la tête des mécontens pour arracher un sceptre que son père laissait entre les mains d'une femme. Quoique victorieux, Jéhanguire en mourut de chagrin; et le dernier acte de sa vie fut encore un acte de faiblesse arraché par l'amour. Il nomma le gendre de Nourmahal pour son successeur; mais ce malheureux ne fut que la victime de l'ambition criminelle de sa belle-mère. L'héritier légitime, en montant sur le trône, lui fit crever les yeux afin qu'il ne pût disputer ni à lui ni à ses enfans les droits que lui avait acquis la dernière volonté de son père. L'influence de Nourmahal ne produisit que des crimes, des troubles et des maux, parce que cette femme, avec une beauté éclatante et un génie supérieur, fut toujours sans vertu.

Moins puissante et moins célèbre, mais plus heureuse et plus digne d'admiration, Begum-Somron, régna dans la principauté de Sherdana avec autant de sagesse que de gloire. Habile dans les combats elle défendit Shah-Aulum avec beaucoup de zèle, de courage; et ce monarque, touché de ses grandes qualités, lui donna le nom de Zib-Al-Nissa (ornement du sexe). Au milieu des convulsions d'un grand empire, elle sut en préserver son petit Etat, lui conserver son intégrité, et faire jouir ses sujets des avantages précieux qu'elle avait puisés dans le christianisme, après avoir renoncé à l'islamisme dans lequel on l'avait élevée.

CHAPITRE XXIV.

Siamoises et Japonaises.

Dans le royaume de Siam les femmes ont un sort à peu près semblable à celui que nous avons observé dans le reste de l'Inde. Le peuple, malheureux esclave d'un souverain dont le despotisme va jusqu'à la barbarie (1), à son exemple maltraite les femmes qui sont en son pouvoir, comme pour se venger sur la faiblesse des maux qu'une puissante tyrannie fait peser sur lui. Les hommes s'abandonnent à la paresse, laissant à leurs compagnes les plus durs travaux. La Siamoise laboure la terre, s'éveille à l'aube du jour pour préparer à son maître indolent un déjeûner

(1) On rapporte qu'en 1621 le roi de Siam coupa lui-même les jambes à sept dames de sa cour pour les punir, de ce qu'elles marchaient trop vite, et fit la même opération à trois autres qui avaient été trop lentes à exécuter ses ordres. On fendait la bouche jusqu'aux oreilles à celles qui ne parlaient pas assez; on la cousait à celles qui parlaient trop....

(*Turpin.*)

de riz et de poisson salé. Tout, dans l'intérieur de la maison, doit lui faire sentir son infériorité, jusque sur la couche nuptiale où elle doit avoir un oreiller plus bas.... Les riches usent du privilége qu'ils ont de prendre plusieurs femmes, moins par goût que par luxe. Ils peuvent les vendre ainsi que leurs enfans, excepté l'épouse principale qui jouit seule de quelque considération ; seule, elle partage avec ses enfans l'héritage de son mari; les autres, appelées *petites femmes*, ne sont que ses esclaves, et restent même sous sa dépendance, ainsi que leurs enfans, après la mort du maître commun.

Ces tristes ménages peuvent encore être troublés par les caprices du monarque : si, dégoûté d'une de ses femmes, il fait la grâce de la donner à l'un de ses favoris, celui-ci, pour lui plaire, doit la rendre maîtresse absolue de sa maison et de toutes ses épouses! Les Siamois, malgré leur indolence, sont d'une jalousie extrême. Les femmes adultères sont dévorées par des tigres. La justice veille sans cesse sur les mœurs, et ses châtimens sont toujours exemplaires et terribles. Une femme convaincue de prostitution est promenée nue dans la ville; on porte devant elle une cloche pour avertir des désordres de sa vie et en exciter l'horreur.

Chaque année, à certains jours, une de ces misérables créatures est portée sur un brancard au son des tambours et des hautbois ; tout le

monde a le droit de la couvrir d'injures, de boue, etc., etc. Enfin on la jette hors des remparts sur du fumier ou des épines, avec défense de ne jamais rentrer dans la ville. Cette cérémonie est fondée sur la persuasion que cette femme, flétrie par ses débauches, fait tomber sur elle toutes les malignes influences de l'air et des esprits malfaisans!

Mais ce qui conserve les mœurs des femmes de ce pays bien mieux que ces exemples, c'est leur vie laborieuse et sobre, c'est le soin des mères à élever leurs filles, leur vigilance pour les garantir de toute séduction. Aussi, malgré les défauts des Siamoises, malgré leur ignorance, leur superstition et l'avilissement où le despotisme les réduit, on trouve au milieu d'elles, comme en Chine, des vertus domestiques. L'autorité paternelle est partout respectée, l'adultère rare et la polygamie nullement en usage chez la plupart des habitans.

La doctrine des talapoins, plus pure que celle des brahmes, est généralement répandue dans le royaume de Siam. Les femmes y font partie du sacerdoce; mais les talapoines ne font leur profession religieuse qu'à cinquante ans. Leur vie dès lors est entièrement consacrée aux exercices de la bienfaisance et de la religion. Les prophétesses jouissent également d'un grand crédit chez ce peuple superstitieux. Les prêtres et prêtresses, pour conserver sur lui leur autorité, leur ascendant,

ont toujours combattu, avec autant de persévérance que de haine, les missionnaires chrétiens dont ils redoutaient l'influence et le crédit.

En 1650, Constantin-Faucon, devenu ministre du roi de Siam, par son grand ascendant, par ses richesses et sa générosité, aurait sans doute réussi à établir le christianisme, secondé comme il l'était par son épouse, par l'aïeule de son épouse, illustres descendantes des illustres martyrs du Japon dont elles avaient hérité le zèle; l'une, jeune et belle, l'autre, vénérable par ses longues années, offraient un exemple bien persuasif et bien touchant de la force que les vertus chrétiennes donnent à la femme dans tous les âges de la vie, et qui s'augmente encore aux jours de l'adversité. Mais la jalousie des grands et la crainte qu'avaient les prêtres de voir s'établir au milieu d'eux le christianisme, causèrent une révolution qui renversa le roi de son trône et livra son ministre entre les mains de ses ennemis qui le firent périr. Fidèle à sa mémoire, sa veuve résista à la passion du fils de l'usurpateur, préférant les tourmens, l'esclavage et la misère à la main d'un prince qui pouvait la placer sur le trône. Aussi, lorsqu'elle parvint à s'échapper des mains de ses ennemis, et qu'elle se réfugia à Bancot, au milieu des Français, tous, dans leur enthousiasme pour tant de courage, de vertus et de malheurs, voulaient aller combattre et mourir pour elle. Mais, plus politique que généreux, le général la renvoya au roi de Siam.

Employée dans son palais, la conduite toujours pure et désintéressée de la noble veuve de Constantin, força enfin ce roi à la traiter non seulement avec considération, mais encore à lui accorder toute sa confiance (1).

L'esclavage des femmes et la polygamie sont bannis de l'empire du Japon, renommé par la sagesse de ses lois. Cependant les femmes n'y mésusent point de leur liberté et ne se vengent que rarement des infidélités de leurs maris, qui, pour se dédommager de ne pouvoir prendre plusieurs épouses, prennent souvent plusieurs maîtresses.

Comme dans les Indes, on remarque chez ce peuple les contrastes les plus frappans dans les mœurs, d'où vient sans doute la contradiction des jugemens portés sur lui. Esclave de son souverain, le Japonais retrouve toute son énergie quand il s'agit de défendre ses foyers contre l'invasion des étrangers. Porté naturellement à la douceur et à la justice, la vengeance ou le désespoir le porte à des actes d'atrocité qui font horreur. Rien n'est plus sensible à un époux que l'honneur de sa femme; la trouve-t-il en tête-à-tête avec un homme, il la poignarde ainsi que son rival, et souvent il se poignarde lui-même sur leurs cadavres. En son absence, son père, ses frères ou ses enfans ont

(1) *Histoire du royaume de Siam*, par Turpin.

droit de le venger. Il peut encore à son gré répudier son épouse, la flétrir d'un châtiment honteux. Et ces hommes, si délicats sur ce point d'honneur, ne rougissent pas d'entretenir chez eux des maîtresses! Les maisons des plus viles courtisanes sont protégées par les lois, par le souverain, servent même de rendez-vous aux gens de distinction; et, pour comble d'immoralité, ces femmes peuvent rentrer dans la société sans le moindre déshonneur, et trouvent souvent à se marier d'une manière avantageuse!

Les Japonais changent de nom plusieurs fois dans le cours de leur vie; les femmes surtout prennent des noms de fleurs plus ou moins brillantes selon leur âge; et depuis deux mille ans les hommes et les femmes n'ont pas changé de costume (1)! Ce costume vraiment national est le même pour

(1) Les Japonaises mettent quelquefois vingt, trente, quarante et cinquante robes dont l'étoffe surpasse en finesse et en légèreté toutes celles de l'Inde et de l'Europe, de sorte que toutes ensemble pèsent à peine quatre livres. Ces robes sont attachées avec une ceinture d'une demi-aune de largeur, faisant deux fois le tour de la taille et qui se noue en rosette avec les deux bouts flottans. Les manches des jeunes filles sont si larges qu'elles traînent presque à terre. Leurs souliers ou plutôt leurs sandales sont composées d'une semelle tressée en paille de riz et attachée avec un ruban de paille. Elles relèvent ordinairement leurs cheveux autour de la tête, les oignent avec de l'huile et y entremêlent quelques fleurs. En voyage elles mettent un bon-

toutes les classes, depuis l'empereur jusqu'au dernier des sujets. Toutefois, bien loin qu'il y ait chez ce peuple quelques notions d'égalité, il n'en existe peut-être aucun qui tienne autant aux priviléges de la naissance, des dignités ; et nulle part on ne voit portée à un si haut degré la subordination de l'inférieur à l'égard de son supérieur.

Les enfans sont élevés avec beaucoup de douceur et de soins. On les berce en chantant les actions héroïques des grands hommes. L'émulation est le seul ressort qu'on fasse agir pour les instruire ; point de châtimens inhumains et honteux ; on n'a recours qu'à de sages remontrances, qu'à l'exemple des vertus. Et cependant on voit des pères, lorsqu'ils ont plus de filles qu'ils n'en peuvent nourrir, les vendre à l'âge de quatre ans, pour servir dans les maisons de prostitution...

---

net semblable à une soupière renversée ; l'étoffe en est d'or ou brochée en or. Comme les femmes riches ne sortent que voilées, elles sont aussi blanches que les Européennes, mais d'une pâleur mortelle, ce que l'on attribue à l'usage immodéré du thé, usage qui produit le même effet sur les Chinoises ; aussi les unes et les autres mettent-elles beaucoup de fard, et leur teint est-il entièrement gâté dès l'âge de trente ans. Au Japon, les femmes mariées se distinguent des autres en s'arrachant les sourcils, en se noircissant les dents et se colorant les lèvres d'un rouge violet. Dès qu'une jeune fille est fiancée, elle peut employer ces moyens de coquetterie pour plaire davantage à son amant !

La loi ne permet de prendre qu'une épouse. Le courage, la sobriété sont en honneur ; et cependant leur diari ou empereur ecclésiastique, qu'ils regardent comme un dieu sur la terre, prend douze femmes appelées *ioroussi*, sans compter sa légitime épouse, qui porte le nom d'impératrice. Presque inaccessible à tout autre mortel, le diari passe sa vie entière dans son palais au milieu de la plus complète oisiveté, de la plus stupide mollesse et du luxe le plus éblouissant.

Les filles des prêtres des montagnes nommées *jammabos*, avec le costume le plus décent, la tournure la plus modeste, vont mendier et trafiquer de leurs charmes au bénéfice des temples...

Malgré que notre sexe au Japon soit affranchi des deux grands abus qui pèsent sur lui dans presque toute l'Asie, nous voyons donc que les femmes n'en sont pas moins sous l'entière dépendance des hommes et victimes de leurs préjugés, de leurs passions qui souvent les corrompent, les dégradent et les rendent malheureuses. Toutefois ne peut-on pas attribuer au lien plus intime du mariage cette sûreté des liens de famille, cette douceur, cette sagesse qui président à l'éducation des enfans? N'est-il pas digne de remarque qu'au Japon où les femmes sont libres, l'adultère soit plus rare que là où elles sont sous la garde des verroux et des eunuques? N'est-ce pas au Japon que les femmes ont déployé tant de vertu et de courage, lorsque s'élevèrent contre les chrétiens ces terribles

et sanglantes persécutions qui anéantirent l'ouvrage auquel depuis plus d'un siècle les missionnaires se livraient avec tant d'ardeur et de succès? Vingt mille martyrs périrent dans une seule année! Le sang des plus illustres Japonais coula pour cette sainte cause. Et les femmes méritèrent d'être placées à côté des saintes héroïnes des premiers siècles du christianisme. Nous ne citerons en particulier que l'exemple de cette épouse qui vint se présenter pour subir le supplice destiné à son époux : la pitié des bourreaux s'éveille à l'aspect de tant de beauté et d'un si héroïque dévouement; ils veulent lui épargner le long et cruel supplice de la croix; mais elle dédaigne leur compassion et demande avec ardeur d'être crucifiée comme Notre Seigneur. Ah! combien il est à regretter que l'idolâtrie ait rejeté de telles femmes dans l'abjection, anéanti le germe de tant de piété et de vertus (1)!

(1) Thunberg, *Voyage au Japon.*

CHAPITRE XXV.

Chinoises.

Quelles que soient les contradictions reconnues dans les diverses relations sur la Chine, généralement on s'accorde à regarder ses habitans comme un peuple vertueux; on s'accorde à regarder la morale de Confucius, qu'ils pratiquent encore, comme la plus pure qui ait été enseignée par un homme : remplir scrupuleusement les devoirs de la piété filiale, rendre un culte religieux à la cendre des morts, ne donner des titres de noblesse qu'au mérite, placer l'agriculture à la tête de tous les arts, ne pas compter un seul mendiant dans leurs vastes États; voilà sans doute les meilleures preuves de la sagesse de leurs lois et de la bonté de leurs cœurs. Félicitons-nous donc de l'influence qu'un grand nombre de femmes ont exercée en Chine par leurs vertus et leurs talens; félicitons-nous surtout de ce que cette influence fut très-marquée dans l'âge d'or de ces contrées, alors que la régularité des mœurs, le travail, le bonheur et l'aisance, étaient le partage de toutes les classes. Ce sont l'énergie et les vertus d'une

femme qui prolongèrent la durée de cette prospérité générale : digne sœur du fondateur de cet empire, Nia-oua-Ché, après la mort de son frère, voyant un ministre ambitieux s'emparer du gouvernement et accabler les Chinois par son orgueil, sa dureté et ses injustices, entreprit de rompre leurs chaînes et y réussit. Elle arracha la puissance aux mains iniques du tyran, s'empara de sa personne, le fit mourir pour éteindre avec lui le feu de la discorde, et monta sur le trône pour continuer le règne si sage et si glorieux de l'illustre Fou-Hi.

Siling-Chi contribua pour une bonne part à la félicité que goûtèrent les Chinois sous le règne de Hoang-Ti, félicité si parfaite, que par reconnaissance ils donnèrent à ce souverain le nom de *Fils du ciel*, et honorent encore son épouse sous le titre d'*Esprit des mûriers*, parce que ce fut elle qui trouva la manière de nourrir les vers à soie, d'employer leur duvet pour en composer des étoffes qu'elle savait embellir par la broderie. C'est un service que les femmes ne doivent point oublier, car la soie n'est pas un des objets les moins précieux de leur toilette ; et bien qu'elle favorise le luxe, on ne peut regarder cette découverte comme funeste aux mœurs, puisqu'elle exerce l'industrie, l'activité, qu'elle est une ressource pour plusieurs contrées et pour un grand nombre de femmes qui passent dans cette utile occupation un temps qui pourrait être plus mal employé. En

voilà assez pour justifier une découverte due à notre sexe, et dont les Chinoises profitent beaucoup pour leur parure, qui est riche, brillante surtout par la grande variété de couleurs, mais disposées sans grâce et sans art. Nous avons une idée de leur coiffure que la mode avait adoptée en France, malgré qu'elle soit ce qu'il y a de plus laid et de plus bizarre dans leur costume. Qui sait si les charmes chinois ne deviendront pas aussi de mode, et si l'on ne prèférera pas un jour à des yeux grands, coupés en amande, des yeux petits et ronds comme une noisette, si l'on ne préférera pas des cheveux plats à des cheveux bouclés, des lèvres larges et épaisses à une bouche mignonne, des pieds mutilés et immobiles à des pieds légers et taillés dans de justes proportions?

On est tenté de plaindre le sort des Chinoises, parce qu'on a imaginé, pour les rendre sédentaires, d'emprisonner leurs pieds, moyen immanquable sans doute, mais peu généreux de les empêcher de courir! Toutefois ce désagrément n'est pas sans compensation; et où notre coquetterie n'en trouverait-elle pas? Le pied, privé de mouvement, conserve sa petitesse; et les Chinois, dans l'intérêt de leur jalousie, en font l'objet de leur adoration; ils savent que leurs femmes, comme toutes les femmes, ont placé le désir de plaire dans la première ligne de leurs jouissances; ils profitent de cette faiblesse pour exercer leur tyrannique defiance; et les Chinoises s'en consolent en cherchant

des succès ailleurs qu'à la promenade et au bal.

Aussi n'est-ce pas là que l'impératrice Min s'est rendue célèbre? c'est dans la Chine entière où elle a régné, c'est dans l'adversité qu'elle a surmontée, c'est dans l'éducation de son fils où elle a trouvé la récompense de sa tendresse et de son courage. Forcée de céder le trône à un usurpateur qui déjà avait fait périr le reste de sa famille, Min dérobe son enfant à la mort et va cacher ce précieux trésor dans un asile obscur; c'est là qu'elle élève le jeune prince à toutes les vertus pour qu'il soit préparé à toutes les misères comme à toutes les grandeurs. Elle recueillit plus tard le fruit de ses soins et de sa prudence; son fils parvint à reconquérir le trône de ses ancêtres, où il prouva que la meilleure des mères avait su former le meilleur des rois.

La belle et spirituelle épouse de l'empereur Han-Ming-Ti, en éloignant d'elle le luxe et le faste, donna tant de charmes à la simplicité, que toutes les femmes cherchèrent à l'imiter. Après avoir exercé sur son sexe l'influence la plus salutaire, elle obtint encore un ascendant bien plus glorieux sur le fils de son époux, qui devint un bon souverain, grâce à l'éducation et aux conseils qu'il reçut de sa mère adoptive.

Sun-Ché, qui fixa le cœur et mérita toute la confiance du vaillant et sage Tay-Tsoung, lui inspira le désir de faire revivre les vertus des anciennes dynasties, dégénérées par le luxe et la

mollesse. Il renvoya toutes ses femmes, dont le nombre s'élevait à dix mille et pouvait varier encore selon les caprices de l'empereur. Sun-Ché devint l'unique épouse du monarque, qui la fit reconnaître impératrice et la consultait sur les affaires de l'État. Sa modestie égalait ses autres qualités : *Je ne veux*, disait-elle, *m'occuper que de l'intérieur de ma maison et du bonheur de mon époux, pour qu'à son tour il s'occupe de celui de ses sujets.* Mais cette influence qu'elle semblait vouloir limiter, s'étendait sans qu'elle s'en doutât sur les plus grands intérêts de l'empire, soit par son ascendant sur le cœur du monarque, soit par ses vertus, dont l'exemple fut très-salutaire aux mœurs et à la prospérité générale.

Les règnes suivans furent encore sous l'influence des femmes, non plus de femmes modestes et vertueuses, mais intrigantes et vicieuses, qui mirent l'empire sous le joug de leurs passions : rien ne coûtait à la barbare Ou-Héou pour satisfaire son ambition; son audace égalait son esprit; et, pour elle, la perfidie, les crimes n'étaient qu'un jeu. Elle mania tellement à son gré le cœur de l'empereur Kao-Tsoung, qu'au mépris des coutumes les plus sacrées, il épousa cette femme qui avait appartenu à son père, et, pour lui donner le rang d'impératrice, dégrada son épouse légitime. Puis il l'associa aux plus augustes fonctions impériales, et même à celles du sacerdoce, chose unique dans les annales de la Chine.

Le fils de ce faible monarque fut, comme son père, l'instrument des capricees de son épouse Ouei-Ché. Et sous cette dynastie des Tang, où l'autorité fut partagée entre des femmes méprisables et des eunuques plus méprisables encore, le luxe, la mollesse, la secte de Fô, firent des progrès rapides, et la corruption des mœurs en fut la conséquence.

Il est bien étonnant que des sectes idolâtres, tendant à dégrader l'homme, aient constamment exercé une grande influence dans ces contrées, tandis que la morale, si douce, si pure de l'Évangile, n'y trouva qu'un petit nombre d'adorateurs, même parmi les disciples de Confucius, et ne put jamais être établie parmi les Chinois d'une manière continue et durable! Aussi, malgré la sagesse de leurs lois, malgré la prospérité que donnent l'industrie, les sciences et les arts, ils ont conservé des coutumes barbares; ils sont restés dans un avilissant esclavage et très en arrière de la civilisation, après avoir à cet égard devancé la plupart des autres peuples de l'univers. Sans doute que les lumières du christianisme, en les éclairant sur leurs droits et la dignité de l'homme, auraient pu seules adoucir ou restreindre le despotisme si absolu de leur gouvernement, et, en les rappelant à tous les sentimens de la nature, bannir pour jamais cet horrible usage d'exposer tranquillement à la mort les enfans qu'ils ne peuvent nourrir sans

s'imposer des privations ! Sans doute aussi que le christianisme, en abolissant la polygamie et plaçant la femme à côté de l'homme comme sa compagne et son égale, lui aurait acquis cet ascendant moral qui lui convient, ascendant qui aurait valu aux Chinois tous les avantages dont ils se privent en renfermant les plus jolies dans les harems de l'empereur, de quelques riches mandarins, et, en les excluant toutes de la société, des réunions et des fêtes. C'est ainsi qu'ils se condamnent à n'éprouver jamais ces passions vives, exaltées, ces jouissances délicieuses, variées et sans cesse renaissantes, que la société des femmes fait naître et qui seules constituent le vrai bonheur de la vie. N'est-ce pas encore la cause du peu de goût qu'ils apportent dans les arts, du manque de délicatesse et de sentimens qu'on observe dans leurs habitudes, leurs conversations, leurs manières? Pour eux le sel attique est une plaisanterie grossière; la politesse et le bon ton se réduisent à une étiquette puérile, à des mouvemens guindés, à des attentions cérémonieuses. Et aux Chinoises, privées de toute influence sur la société, privées de celle que donne l'hymen à une épouse quand il unit deux cœurs par les chaînes égales de l'amour et du devoir, que reste-t-il, si ce n'est l'influence maternelle? Aussi cette influence l'ont-elles de tout temps exercée d'une manière si remarquable, que de tout temps l'amour filial a été

le sentiment le mieux compris, le plus honoré et le plus puissant dans ce pays (1). Les souverains eux-mêmes en ont donné les preuves les plus éclatantes : Soung-Tày-Tson disait que c'était pour récompenser les vertus de sa mère que le Ciel l'avait placé si haut. Toujours il eut pour elle la plus tendre vénération. Dans le jour solennel où il la fit reconnaître impératrice, loin de paraître

---

(1) Un des empereurs de la Chine s'était fait haïr par une tyrannie extrême; la nation indignée s'était soulevée et avait pris les armes; le prince poursuivi courait risque d'être atteint; dans ce péril extrême il imagine d'employer le respect aveugle que les Chinois ont pour les ordres de leurs mères, afin de faire désarmer celui qu'il redoutait le plus; il envoie à sa mère un de ses officiers qui, le poignard à la main, ne lui laisse que le choix de mourir ou d'obliger son fils à mettre bas les armes. « *Ton maître*, lui répondit-elle, *se serait-il flatté que j'ignorasse les conventions tacites, mais sacrées, qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir, et les rois à les rendre heureux ? Il a, le premier, violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie.* » A ces mots, elle arrache le poignard des mains de l'officier, se frappe et lui dit : « *Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant. Dis-lui qu'il venge sa nation, qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager; il est maintenant libre d'être vertueux.* »

(*Dict. encycl.*, art. Chine.)

enivrée des grandeurs, sa physionomie portait l'empreinte de la mélancolie. *Rassurez-vous*, dit-elle à ceux qui s'inquiétaient de sa santé, *je ne souffre pas, mais je ne puis songer sans frayeur aux devoirs imposés à ceux qui commandent aux autres. Si l'on n'est pas au-dessus d'eux par ses vertus, on n'est qu'une personne ordinaire, indigne d'occuper un rang si élevé.* L'empereur, entendant ces mots, se prosterna devant elle, et jura en présence des spectateurs attendris de ne jamais oublier la leçon qu'il venait de recevoir; et durant chaque jour de sa vie il mit en pratique les sentimens et les sages avis qu'il avait reçus de sa respectable mère.

Hang-Hi, l'un des souverains qui s'occupèrent avec le plus de zèle et de succès de la gloire et du bonheur de cet empire, obtint l'amour et l'admiration de ses sujets, principalement par sa piété filiale : ce grand guerrier, cet habile politique, en présence de sa grand'mère, n'était qu'un enfant tendre et soumis. Il se mettait à ses genoux pour l'écouter; il n'était occupé qu'à l'entourer de ses soins et à satisfaire toutes ses volontés. Très-loin de sa capitale, il apprend que sa mère est indisposée; à l'instant il part, voyage nuit et jour, ne prend de repos et ne respire qu'en arrivant auprès d'elle. Pendant sa dernière maladie, on le vit rester trente-cinq jours sans se déshabiller, et sans cesse auprès d'elle pour la servir, pour essayer de lui faire prendre tout ce qu'il croyait lui être utile et agréable. Un jour, pour le satisfaire, elle lui

demanda une chose très-rare; il la lui présenta aussitôt, car il avait fait chercher tout ce qu'il avait pu imaginer pour prévenir ses désirs. *O mon fils*, lui dit-elle, *je n'avais point cette envie, je n'ai voulu que distraire ta sensibilité; mais les prévoyances de ton amour vont plus loin que celles de ma tendresse. Puissent tes enfans imiter ta piété filiale, et te rendre tous les soins que tu donnes à ta mère!* A sa mort il versa des torrens de larmes, passa un mois sur sa tombe et porta son deuil pendant trois ans. Ce sentiment, si parfait dans son cœur, se retrouve dans ses ouvrages, où il a traité du respect filial, des vertus et des devoirs des femmes.

Nous nous sommes arrêtée sur ces exemples, parce qu'ils nous montrent les Chinoises dédommagées des jouissances de la société par les doux liens de famille. Leur éducation se borne en général à apprendre quelques ouvrages d'aiguille, à recevoir pour tous principes de morale et de vertu, ceux du respect filial, de la fidélité et de la soumission au lien conjugal. Aussi une fille a-t-elle le malheur d'appartenir à un père qui apprécie plus la fortune que l'honneur, elle doit céder à cette volonté coupable qui la destine à être le misérable ornement d'un harem! Dans ce but il l'envoie à ces écoles de volupté ouvertes dans deux des principales villes de l'empire. Là se trouvent réunies les jeunes personnes à qui la nature a prodigué ses dons les plus précieux. L'art n'épargne rien pour les rendre plus séduisantes en-

core : outre les ouvrages de leur sexe, elles apprennent à chanter, à jouer du cistre, à faire des vers. Elles réussissent en général beaucoup mieux que les hommes dans la poésie; car toutes les chansons les plus jolies et les plus en vogue sont de leur composition (1). Quand on rencontre ces jeunes filles, qui toutes se distinguent par la grâce et la légèreté des manières, par l'élégance de la parure, par une physionomie qui annonce la joie et l'intelligence, n'est-on pas porté à déplorer l'aveuglement de ces hommes qui, usant de leur pouvoir pour diriger à leur gré l'éducation des femmes, séparent les talens de la vertu et n'exigent que cette dernière de leur compagne, de la mère de leurs enfans? Quelle inconséquence! Ils sentent que les talens et l'instruction ajoutent beaucoup aux jouissances de l'amour, à l'attrait des plaisirs, aux grâces du sexe, et ils s'en privent volontairement! Et toute femme honnête doit vivre solitaire, occupée seulement des soins du ménage! Elle ne peut étendre ses connaissances, ni par l'étude que les préjugés lui interdisent, ni par l'observation, étant condamnée à vivre séparée du monde! Mais nous l'avons vu traitée ainsi dans l'élégante Athènes, devons-nous en être étonnés chez un peuple marchand? Ce qui doit bien plus nous étonner, c'est qu'au milieu des entraves sans

---

(1) Macartney, *Ambassade et voyage dans l'intérieur de la Chine*.

nombre dont les femmes ont été constamment entourées dans ce pays, plusieurs aient su les vaincre et conquérir la gloire en conservant les plus précieuses qualités de leur sexe. Telle fut la célèbre Pan-Hoei-Pan, qui, par une aptitude extraordinaire, vola pour ainsi dire la science qu'on donnait à ses frères. Le goût de l'étude et les travaux littéraires ne nuisirent en rien à ses devoirs; elle remplit ceux d'épouse et de mère avec autant de zèle que d'amour. Restée veuve fort jeune, belle encore et douée d'une amabilité rare dans ce pays, elle fut insensible à tous les hommages dont elle était l'objet, voulut vivre avec son frère le savant Pan-Kou, l'aida dans ses ouvrages d'astronomie, d'histoire, et, après sa mort, termina seule ce dernier et important ouvrage. Dans ses écrits elle a laissé à son sexe des leçons aussi sages qu'aimables; et sa vie lui offrit l'admirable modèle de toutes les vertus unies aux plus beaux talens.

N'est-il pas bien remarquable le spectacle d'un sexe se relevant ainsi victorieux de l'abjection où les lois, les coutumes, la jalousie, tendent sans cesse à le plonger? Il ne doit vivre que pour obéir, et nous le voyons régner sur les souverains les plus absolus du monde. On le condamne à la solitude, il l'embellit par le travail. On restreint pour lui les droits d'épouse, il s'en dédommage par ceux de mère; et ce sentiment, le seul, pour ainsi dire, qu'il lui soit permis de connaître, remplit son âme, charme son existence, et lui rend la considération

à l'âge où elle est si douce, si nécessaire à la femme quand tout semble lui échapper à la fois. On lui ôte les moyens de s'instruire, et quand l'occasion s'en présente, il saisit avec avidité les trésors de la science et en fait le plus noble usage. A Sou-Chou-Fou, on laisse aux femmes les moyens de plaire, elles y deviennent habiles comme des Françaises; on exerce leurs talens, et toutes y excellent. On exige de la villageoise qu'elle soit robuste, laborieuse, et on les voit résister aux plus pénibles, aux plus durs travaux de la terre (1). Là surtout où elles sont affranchies du préjugé de se mutiler les pieds, comme dans la province de Kiang-Sée, les paysans vont chercher des compagnes plus robustes et plus laborieuses encore qu'ailleurs. Enfin, chez les Miao-Tsée, peuple belliqueux qui conserva long-temps son indépendance, on vit les femmes, aussi intrépides que les hommes, combattre à leurs côtés et résister à la formidable puissance du grand empire.

Nous voyons donc qu'aucun genre de mérite n'a été étranger aux Chinoises, et que dans toutes les classes elles ont conquis leurs droits, ou par leurs vertus, ou par leurs talens, ou par adresse.

---

(1) On y voit des femmes attelées à la charrue, tandis que leurs maris la dirigent d'une main et sèment le blé de l'autre.

Ce sont elles qui maintiennent la propreté et l'ordre dans leur habitation, qui élèvent leurs enfans, dirigent le ménage, et trouvent encore le temps de s'occuper des vers à soie, de filer du coton et de tisser, car elles sont les seuls tisserands de l'empire.

CHAPITRE XXVI.

Femmes dans le Thibet, le Boutan et quelques îles de l'Asie.

De toutes les parties du monde, l'Asie est celle qui nous offre les contrastes les plus frappans relativement à la condition des femmes. Nous avons vu la polygamie répandue sur la plus grande partie de sa surface; n'omettons pas de parler des lieux ou la polyandrie est presque générale: tel est le Thibet. Là, ce n'est plus le mari qui a plusieurs femmes à sa disposition, c'est au contraire la femme qui commande à plusieurs maris, tous plus empressés les uns que les autres pour gagner et obtenir ses faveurs. Là une seule femme associe sa fortune et sa destinée à tous les frères d'une même famille, quels que soient leur nombre et leur âge. Mais c'est à l'aîné qu'appartient le droit de choisir celle qui lui convient et qui doit convenir aussi à tous les autres. Bien que le nombre des maris soit illimité, il arrive pourtant quelquefois qu'une femme n'en a qu'un seul, parce qu'il n'y a qu'un homme dans la maison où elle entre, et qu'elle ne peut jamais tenir à deux familles à la fois. L'influence de cette coutume ne nuit point

aux mœurs, sans doute parce que les Thibétains sont presque généralement doués d'une grande douceur, d'une moralité et d'une bienveillance remarquables : très-modérés dans toutes leurs passions, ils n'éprouvent presque jamais des sentimens violens de haine, de jalousie et de colère. Tous ont des attentions soutenues envers les femmes, qui non seulement jouissent d'une entière liberté, mais sont encore de véritables maîtresses de maison. Les exemples d'adultère sont très-rares au Thibet : l'épouse coupable de ce crime reçoit une punition corporelle, et son mari ou ses maris sont en droit d'exiger du séducteur une somme d'argent plus ou moins considérable. Quoique sévère sur les mœurs de la femme mariée, on est plus indulgent sur celles des filles, qui peuvent se livrer à leur goût pour le plaisir sans faire beaucoup de tort à leur réputation, et sans que les amans qu'elles ont eus les empêchent de trouver des maris (1).

Dans le Boutan, presque seules chargées des travaux les plus pénibles, les plus multipliés, les femmes sont en quelque sorte abruties par le plus dur esclavage, et leur vie, toute physique, semble les rendre étrangères à des sentimens que la nature ne refuse pas aux plus vils animaux : dans le dis-

---

(1) Samuel Turner, *Ambassade au Thibet et au Boutan.*

trict de Couch-Behar on en voit qui vendent leurs enfans pour de l'argent! elles n'emploient pas un tiers dans un aussi barbare commerce; une mère va elle-même porter son enfant au marché, après l'avoir paré le mieux qu'elle a pu, dans l'espoir d'en tirer un plus haut prix....

Il y a d'autres contrées où, plus dégradées et plus malheureuses encore, les femmes n'ont absolument rien en dédommagement du plus déplorable sort: tel est celui qui leur est réservé dans la Nouvelle-Hollande, au milieu de cette race d'hommes qui se rapproche des orangs-outangs par l'intelligence comme par le physique. Ils n'ont aucune idée de pudeur, de morale, et ne semblent animés que par un instinct grossier et féroce. Aussi faudrait-il des détails repoussans et horribles pour peindre leur conduite envers les femmes.

Dans l'île Taïti, au contraire, nous les voyons heureuses et dignes de l'être: bonnes épouses, bonnes mères, très-charitables envers les pauvres; ces précieuses qualités ne leur font point oublier l'art de plaire: elles sont en général bien faites, ont de beaux yeux, de belles dents; elles parfument leurs cheveux et les ornent de fleurs. Tout est heureux autour d'elles; aussi ce peuple croit-il à des génies protecteurs qui président au bonheur de chaque famille et à tout ce qu'il y a de beau et de bon dans la nature. Ce n'est pas sans étonnement et sans regret que l'on trouve au milieu de ce peuple estimable une société où la dé-

pravation des mœurs est portée au point qu'on étouffe les enfans à leur naissance, pour éviter aux femmes les soins de la maternité et ne pas interrompre le cours de leurs plaisirs...

Chez les Alforèses, habitans de l'île de Céram, les femmes sont sages, réservées; aussi y mettent-ils un si grand prix, que, pour mériter celle qu'il aime, le jeune homme se croit obligé de venir déposer à ses pieds le sanglant trophée de cinq ou six têtes d'ennemis!

Dans les îles Mariannes vivait un peuple, le plus heureux du monde, sans luxe, sans passions, sans guerres. Le gouvernement si simple et si parfait qui le dirigeait, était pourtant tout entier sous l'influence des femmes. Toute la puissance était entre leurs mains. Elles avaient la libre disposition de tout, et rien ne se faisait sans leur avis. Les égards dont elles étaient l'objet ressemblaient à un véritable culte. Belles, gracieuses, aimant le plaisir, le chant, la danse, leur empire était doux; il était plutôt fondé sur l'amour que sur les lois, car on attribue la puissance et les priviléges dont elles jouissaient dans ces îles, à leur supériorité physique et morale sur l'autre sexe.

FIN DU PREMIER VOLUME.

DE L'INFLUENCE

DES FEMMES

SUR

LES MOEURS ET LES DESTINÉES DES NATIONS.

II

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n° 14.



Devéria del. Burdet sculp.

L'Africaine se laisse mourir de douleur sur le corps inanime de son époux.

(Tome 2 Page 298.)

DE L'INFLUENCE

FEMMES

LES MOEURS

ET

S DES NATIONS,

S ET LA SOCIÉTÉ,

EURS SUR LE BONHEUR
IE.

Mongellaz.

ON,
de deux jolies gravures,
véria.

E RICHELIEU,
AIS-ROYAL.

M DCCC XXXI.



Deveria del.

L'Africaine se laisse mourir de douleur sur le corps inanimé de son époux.

(Tome [illegible] Page [illegible].)

DE L'INFLUENCE
DES FEMMES
SUR LES MOEURS
ET
LES DESTINÉES DES NATIONS,
SUR LEURS FAMILLES ET LA SOCIÉTÉ,

ET DE L'INFLUENCE DES MOEURS SUR LE BONHEUR DE LA VIE.

Par Madame F. Mongellaz.

SECONDE ÉDITION,
Augmentée d'une Notice sur l'auteur et de deux jolies gravures, d'après les dessins de Devéria.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez L. G. MICHAUD, LIBRAIRE, RUE DE RICHELIEU,
Et chez DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXI.

SUPPLÉMENT

A LA NOTICE.

Un littérateur très connu et dont les nombreuses productions sont généralement goûtées, ayant publié dans *le Journal des Débats* un article sur l'ouvrage de madame Mongellaz, nous avons cru devoir l'ajouter ici comme un supplément à la notice contenue dans le tome premier.

« *L'influence des femmes sur les mœurs et les destinées des nations* est un des sujets qu'on a le plus souvent traités, parce qu'il n'y en a point de plus vrai, de plus vaste, et qui prête à des développemens plus brillans. Je doute cependant qu'il ait existé un ouvrage complétement satisfaisant sur cette matière avant celui de madame Mongellaz. C'est qu'il fallait autre chose pour l'écrire que la froide élégance de Thomas, le fastidieux marivaudage de Desmahis, et le papillotage prétentieux de Ségur. Il fallait beaucoup d'esprit d'observation, plus de sensibilité que de jugement, et par dessus tout, un cœur de femme. C'est à Diderot qu'on attribue, je crois, cette phrase maniérée, si jolie qu'elle en est maussade, que Diderot aurait du laisser à Dorat, et qui est tout-à-fait indigne de son génie agreste et naïf : « Voulez-vous écrire sur les » femmes? trempez votre plume dans l'arc-en-ciel, et » jetez sur chaque ligne la poussière des ailes d'un pa-

» pillon. » Ce n'est pas du tout cela. Voulez-vous écrire sur les femmes? sentez vivement, aimez comme les femmes savent aimer, et puis, faites-vous femme, car il n'y a qu'une femme qui sache le secret du caractère et du génie des femmes.

Mme Mongellaz avait reçu de la nature les plus rares avantages d'une organisation parfaite, et elle a passé trop peu de temps sur la terre pour les laisser altérer par le contact du monde. Elle y réunissait ceux que procure une éducation forte, religieuse et sensée, qui l'avait élevée à la hauteur de toutes les bonnes études. Son ouvrage est l'expression de ces deux puissances, l'une donnée, l'autre acquise, qu'on trouve si rarement ensemble. C'est un phénomène maintenant que la rencontre d'un solide savoir, d'une sagacité pénétrante, et d'une foi docile; la science a tout desséché.

La première partie de son travail est un excellent résumé de l'histoire morale des femmes dans toutes les sociétés humaines. On pourrait l'appeler *les Femmes*. C'est le fruit d'une riche et laborieuse érudition, toujours dirigée par un goût exquis.

La dernière est le tableau de la vie sociale de la femme, considérée dans sa destination, dans son existence sensitive et intellectuelle, dans ses harmonies de besoins, de de devoirs et de sentimens. On pourrait l'intituler *la Femme*. C'est une œuvre de méditation et de conscience qu'anime partout une vive imagination.

Une sensibilité tendre et nerveuse, réglée par la plus pure morale, et qui cependant a contribué nécessairement à abréger les jours de Mme Mongellaz, lui avait fait appré

cier toutes les positions de la femme dans la vie privée, et saisir avec une délicatesse infinie toutes les sensations qui en résultent, comme si elle se les était appropriées une à une, par une longue analyse expérimentale. Son second volume est consacré, presque en entier, au développement de ce mystère qu'elle éclaircit quelquefois à-propos par des épisodes touchans, pour se dérober au vague d'une contemplation trop abstraite. Après avoir accompli ce double plan dans toutes ses parties, Mme Mongellaz mourut à trente ans comme une fleur délicate, mais qui a noué un fruit sain, vicace et plein de saveur. Cette vie courte, mais complète, a laissé des regrets plus précieux que tous les éloges, et la louange littéraire elle-même, aujourd'hui si suspecte, n'a pu offenser en elle cette précieuse irritabilité des bons esprits, qu'on appelle la modestie et qui est aussi de la pudeur. Elle ne s'est fait entendre que sur son tombeau.

L'ouvrage de Mme Mongellaz est un trésor de curieux enseignemens et de sages leçons pour les filles et pour les mères, pour les vierges et pour les épouses. On en parlera peu dans le monde de nos jours, parce qu'on y parle peu de ce qui n'est que bon, mais il tiendra sa place dans la bibliothèque des familles sages, comme le nom de l'auteur dans la mémoire des cœurs sensibles. Il n'est peut-être pas mal qu'un génie si chaste et si doux ne soit point livré au bruit de la renommée, comme les célébrités qui repaissent la multitude. Son culte veut plus de silence et de recueillement. Il en est des jouissances que nous devons à l'imagination des femmes, comme de toutes celles qu'elles répandent sur notre existence, et

qui demandent à être senties plutôt qu'à être publiées. Le véritable succès de Mme Mongellaz est dans les émotions qu'elle fait naître et dans les regrets qu'elle inspire. Je ne sais si l'Académie a laissé tomber sur sa fosse une des justes couronnes qu'elle décerne au nom de la morale; mais, si je ne me trompe, quelque voyageur en Savoie cherchera cette fosse un jour. Il dira : *C'était là une excellente femme*, et cet hommage pieux, assorti à la seule ambition de cet âme noble et simple, lui tiendra lieu des triomphes de la vanité qu'elle n'a jamais enviés. »

CH. NODIER.

DE L'INFLUENCE
DES FEMMES
SUR
LES MOEURS ET LES DESTINÉES DES NATIONS.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XXVII.

De l'influence des Femmes en Afrique.

Ici, comme en Asie, nous retrouvons l'influence de notre sexe sur les nations qui ont eu leurs jours de gloire et de puissance; et là où il ne reste de leur ancienne grandeur que des ruines, aux femmes il ne reste plus aussi que des souvenirs: telles sont les destinées de l'Égypte et celles des femmes dans ces contrées.

Égyptiennes.

Osiris, qui aurait voulu civiliser tout l'univers, commença par l'Égypte, qui fit ensuite jaillir si

loin les faisceaux de lumière qu'elle avait reçus, comme pour réaliser les vastes et généreux projets de son législateur. Pour opérer les réformes les plus importantes dans les mœurs, les usages des Égyptiens, pour leur dicter des lois, leur découvrir les plus riches trésors de l'agriculture, il fut puissamment secondé par les vertus et les talens de sa compagne, la belle et sage Isis, qui leur apprit elle-même à cultiver le blé, le lin, à filer cette plante et à la tisser. Ce fut elle encore qui les gouverna pendant que son époux alla porter au loin les bienfaits de ses découvertes.

Pour faire élever des temples, bâtir des villes, pour adoucir un peuple grossier et féroce, Osiris n'employa d'autre moyen, d'autre enchantement que son éloquence et celle de neuf jeunes vierges, habiles musiciennes, dont la beauté presque idéale et l'imagination poétique firent entrevoir aux Égyptiens un autre monde que la terre, une autre force que la force physique; et ils se soumirent à l'influence de la sagesse, du génie et des grâces. Cette sagesse, ce génie des arts, ce goût du beau dont ce peuple avait reçu les prémices, l'agrandirent au milieu des autres nations, et pendant long-temps firent de l'Égypte un empire florissant.

En abandonnant la vie errante de la chasse et du brigandage pour les doux travaux de l'agriculture, des sciences et des arts, les Égyptiens sentirent le besoin de trouver dans leurs demeures des

femmes aimables, aussi dignes d'amour que de confiance; et ils s'occupèrent de leur éducation avec un soin qui prouve que c'était entre leurs mains qu'ils plaçaient leur bonheur. C'étaient les reines et les dames de la cour qui provoquaient et entretenaient en eux l'émulation des sciences et des arts; elles assistaient aux fêtes, étaient l'âme de la société, où elles apportaient autant de décence que d'amabilité. Les Égyptiens ne pouvaient alors plaire aux femmes que par le mérite et la sagesse. Le seul désir d'attirer les regards d'une personne charmante, produisait des efforts étonnans de vertu et de courage. Les beautés de Memphis surtout faisaient naître de grandes passions; mais on ne reconnaissait l'intelligence de deux amans qu'à la réserve plus attentive de l'une, à la conduite plus noble et plus irréprochable de l'autre (1). A cette époque l'honneur et l'amour, toujours unis, se mêlaient à tout. La poésie était interdite à tout homme convaincu de mœurs basses et déréglées. Les Égyptiens se croyaient tous égaux, tous nobles descendans de Cham. Aucune profession n'était regardée avec mépris, et tous les arts marchaient à grands pas vers leur perfection.

Ce n'est pas dans ce temps où les Égyptiens s'élevaient à un si haut rang de mérite et de gloire qu'ils auraient pu être à l'égard de leurs femmes

(1) *Sethos ou Histoire tirée des monumens et anecdotes de l'ancienne Égypte.*

des tyrans jaloux et barbares! Ce n'est point alors qu'ils auraient songé à les tenir si rigoureusement enfermées, à faire mutiler leurs pieds, à rendre même des lois qui menaçaient de la peine de mort quiconque ferait des chaussures à une femme! Ce n'est pas non plus à cette époque que les femmes, comme le dit M. de Caylus, n'étaient occupées tout au plus qu'à nourrir des scarabées, des musaraignes et autres petits animaux sacrés. Non, elles étaient alors chargées des emplois les plus glorieux, les plus importans, des tâches les plus honorables : ce peuple grave et sage ne craignait point, dans ces temps anciens, de leur remettre les rênes d'un grand empire, de les charger de négociations délicates et de transactions de commerce; c'était même à leur sollicitude qu'une loi confiait le soin de veiller et de pourvoir aux besoins des vieillards, des pauvres, des infirmes. Leur éducation était en général soignée : les épouses des prêtres se faisaient surtout remarquer par leurs talens, par la sagesse de leur conduite; aussi magnifiques que les vestales, elles portaient une tunique de fin lin, une mante de soie brodée d'or, attachée sur l'épaule gauche avec une pierre précieuse; elles étaient coiffées en cheveux avec des aigrettes brillantes, et se paraient de colliers, de boucles d'oreilles, de bracelets de perles. Leurs filles étaient élevées dans le collége sacerdotal : elles assistaient à l'école de la langue où l'on parcourait tous les genres de poésie pour en faire l'ap-

plication ou à la composition de l'histoire, ou à l'exposition des différens devoirs de la vie, et à la peinture des passions. On les exerçait particulièrement à la musique. Elles faisaient partie des cérémonies sacrées et présentaient elles-mêmes les offrandes. Comme Ève, ces jeunes prêtresses n'avaient de voile que leur innocence, n'étaient couvertes que de la sainteté religieuse et de l'honnêteté publique. Mais on ne peut impunément violer aucune loi de la pudeur sans qu'il en résulte des conséquences terribles pour les mœurs : car ne sont-ce pas ces mêmes cérémonies religieuses, ces mystères d'Isis d'abord si respectables, qu'on vit dégénérer et donner lieu à ces cérémonies infâmes trop célèbres et trop répandues?

De ce temps couvert de la poussière de tant de siècles, il nous reste encore le souvenir d'une illustre princesse, fille unique de Mycérénus, le plus sage, le plus aimé des premiers rois d'Égypte. Par sa piété filiale, ses vertus et ses charmes, cette princesse faisait le bonheur de son père, et rien ne put le consoler de sa mort. Il fit rendre à sa mémoire des honneurs qui subsistaient encore au temps d'Hérodote. Cet historien nous dit que dans la ville de Saïs on brûlait pendant tout le jour des parfums près du tombeau de cette tendre fille, et que des lampes y restaient allumées pendant toute la nuit.

Ce qui prouve encore combien notre sexe tenait alors un rang distingué dans le cœur et la

pensée des Égyptiens, c'est le genre de supplice que les ennemis de Psaméticus imaginèrent de lui infliger après l'avoir vaincu : sous les yeux de ce roi malheureux ils obligèrent sa fille d'aller puiser de l'eau dans le fleuve. Ce spectacle lui fut plus sensible et plus douloureux que la perte de son trône et de sa liberté.

Si cette influence des femmes n'a pas été générale et continue, on la retrouve pourtant aux époques les plus remarquables et les plus glorieuses de l'histoire d'Égypte.

Au temps des Pharaons, tandis que tout un peuple s'empresse d'obéir aux ordres cruels qui leur commandent de faire périr les enfans mâles des Hébreux, on voit les sages-femmes conserver à leurs risques et périls tous ceux qu'elles reçoivent à la vie, et par ce refus courageux à la volonté d'un tyran sauver Israël en sauvant son libérateur. Et la fille de Pharaon, devenue par le plus heureux hasard la mère adoptive de Moïse, n'a pas moins de droits à la reconnaissance de ce peuple privilégié du ciel.

Les femmes n'eurent-elles pas une grande part à ce temps de gloire et de félicité, appelé l'âge d'or de l'Égypte? Les Arsinoë, les Bérénice, ne méritent-elles pas d'être associées à la mémoire de ces souverains qui surent augmenter la puissance de leurs peuples sans nuire à leur bonheur, et les éclairer pour les rendre meilleurs et plus sages?

Ptolémée-Soter, qu'aucun de ses successeurs

n'égala par les qualités du cœur, avait une grande confiance dans Bérénice et se laissait diriger par ses conseils. C'est à sa prière qu'il nomma pour héritier du trône son fils Ptolémée-Philadelphe, de préférence aux enfans qu'il avait eus de sa première femme; et si ce choix ne fut pas le plus juste, il fut le plus avantageux à l'Égypte, qui, sous ce règne, vit refleurir les arts, les sciences, et ses richesses s'accroître par les progrès du commerce et de la navigation. Tous ces bienfaits étaient dus autant à Arsinoë qu'à Philadelphe; car, si ce roi aimait son peuple, la gloire et les lettres, cet amour était sans cesse excité, échauffé par l'âme sensible, par la brûlante imagination de sa compagne, qui du fond de son palais, comme une providence invisible, répandait les lumières et la prospérité dans ses vastes États.

Ce fut pour venger une sœur que Ptolémée-Évergète porta ses armes en Syrie dont il fit la conquête. Et encore attribue-t-on la gloire de cette conquête à sa femme Bérénice, qui avait promis aux Dieux sa superbe chevelure s'il revenait vainqueur. Placée au rang des constellations, cette chevelure perpétue la mémoire d'une reine qui préféra le triomphe de son époux au triomphe de ses charmes.

A l'âge d'or succéda celui des vices et des crimes. Le palais des rois en était le théâtre; et le peuple, à la fois spectateur, victime et toujours imitateur, se vit déchiré par des guerres civiles ou abruti par

pagne, et pour prix de tant de sacrifices, la perfidie de Cléopâtre ne lui laissa de ressources que la mort. Cette superbe reine s'était servie du pouvoir de ses charmes autant pour satisfaire son ambition que ses criminelles amours; elle s'en était servie pour conserver et agrandir ses Etats; mais un empire accordé à de si fragiles avantages ne pouvait long-temps se soutenir; aussi fut-il détruit quand la beauté de Cléopâtre commença à se flétrir; il fut détruit quand elle ne fut plus assez puissante pour captiver Octave; et Octave, dégagé de l'influence magique de ses attraits, ne vit en elle qu'une reine qui avait abusé de tous les dons de la nature et de la fortune pour nuire et pour corrompre; il ne vit en elle qu'une femme célèbre qu'il destinait à orner son triomphe pour donner au monde une grande leçon de morale, en lui montrant dans l'abjection cette beauté merveilleuse qu'il avait adorée comme une divinité malgré ses vices et ses crimes. Mais, trop orgueilleuse pour se soumettre à sa juste destinée, Cléopâtre osa la braver en se donnant la mort. Avec elle finit l'empire de l'Égypte et celui des femmes dans ces contrées.

Toutefois, nous trouvons encore quelques glorieuses exceptions: Mauvia, reine d'une horde de Sarrasins établis en Égypte, à la tête de ses armées, devint la terreur des Romains, força l'empereur Valens à lui demander la paix, gouverna ses peuples avec sagesse, répara et rebâtit plusieurs villes

ruinées ou détruites; et, quoique musulmane, fut toujours pour les chrétiens une généreuse protectrice.

Au treizième siècle, le soudan d'Égypte partageait l'empire avec son épouse qui surpassait autant les femmes en beauté que les hommes en courage et en fermeté. Ces belles qualités lui firent donner le nom de Shaz-al-Dor (arbre de perles). Après la mort de son époux et de son fils, les Mameloucks la nommèrent reine absolue et voulurent qu'elle continuât seule à les gouverner.

Sur cette terre si célèbre et si déchue, les femmes aujourd'hui ne se font plus remarquer que par la licence de leurs mœurs et la servitude de leur sort. La tyrannie cruelle rend cruelles ses victimes; aussi les Égyptiens semblent-ils se venger de leur esclavage par l'esclavage du sexe qui est en leur pouvoir : le riche emprisonne ses femmes dans un harem; le pauvre renferme la sienne dans une hutte de terre; toutes servent à la corruption, et toutes sont méprisées, parce qu'on ne leur a laissé aucun moyen de vertu, aucun droit à l'estime et à l'amour véritable. Les hommes du peuple, traités avec barbarie, traitent de même leurs femmes et leurs enfans. Un paysan, sur un simple soupçon de galanterie, égorge sa fille et va tranquillement se promener dans un rassemblement public avec ses vêtemens encore teints du sang qu'il vient de verser : cette action atroce n'émeut, ne surprend personne; à peine daigne-t-on

contrées, ait pour but des améliorations importantes dans le commerce, les arts et l'agriculture, l'exemple de Setty-Néfysseh ne prouve-t-il pas que, pour obtenir de véritables améliorations, il faut commencer par élargir le sort des femmes, pour qu'elles puissent concourir à ces heureux changemens, et surtout pour qu'elles puissent par leur influence apporter dans les mœurs et les usages des réformes depuis long-temps invoquées par la justice et l'humanité?

CHAPITRE XXVIII.

Des Femmes dans les États de Tunis, d'Alger, de Fez et de Maroc.

Quelques débris de l'ancienne Carthage semblent se conserver sur les lieux où le sexe est avili, comme pour rendre hommage à leur gloire passée et faire rougir ses tyrans. Ces débris semblent dire aux Musulmans de Tunis, ici où vous ne laissez aux femmes ni vertu, ni liberté, ni bonheur; ici où vous vous privez avec une féroce stupidité de leur amour et de leur influence; c'est ici qu'une femme apporta la civilisation, jeta les premiers germes d'industrie qui élevèrent si haut la puissance, la richesse et la célébrité de Carthage; c'est ici que l'illustre Didon fit élever son bûcher, non pour mettre fin à une vie dédaignée par l'amour, mais pour échapper à l'amour d'un roi puissant qui ne lui laissait que le choix d'être infidèle à la mémoire de son époux, ou d'une guerre funeste à son peuple; pour concilier ses devoirs les plus chers elle se donna la mort... Héritières de ces nobles sentimens, les femmes, jadis sages, heureuses et libres, étaient, dans ces lieux, épouses,

mères, citoyennes : on les vit défendre leur patrie contre le joug des Romains. On entendit la femme d'Asdrubal appeler son lâche époux dans le camp ennemi, pour le rendre témoin de sa mort héroïque à l'instant où elle s'ensevelit avec ses enfans sous les ruines de Carthage. On vit des mères se jeter à la nage et suivre les vaisseaux qui emportaient à Rome leurs fils en otage. C'est ainsi que ce sexe, que vous enchaînez aujourd'hui, apprenait alors jusqu'où peuvent aller son courage et son horreur de la servitude.

Ces lieux durent encore à une femme quelques lueurs de civilisation apportées par les Maures d'Espagne, quand Isabelle de Castille les obligea de chercher un asile dans leur première patrie. Mais ces Maures, jadis si célèbres par leur galanterie, leur bravoure, par l'élévation même de leurs sentimens, sont retombés dans la barbarie sous un gouvernement où tout tend à oppresser, à détruire. Aujourd'hui ils ignorent même leur gloire passée. Les illustres débris de Carthage restent muets pour un peuple qui n'a pas de souvenirs. Et aux femmes, que reste-t-il? de l'or, des diamans; une prison richement ornée où elles sont enchaînées par la mollesse et l'oisiveté autant que par la tyrannie; mais des vertus, mais le bonheur d'être aimées dignement, mais ces jouissances ineffables de l'âme, mais ces fêtes de la nature, tout est inconnu pour elles ; et rien pour les en dédommager :... Et encore Tunis est le paradis des Musul-

manes d'Afrique, parce que le commerce plus fréquent de ses habitans avec les Européens, les rend moins farouches et moins tyrans. A Tripoli on attache si peu d'importance à la vie d'une femme, que rien n'est plus facile à un père, à un époux, à un frère, d'obtenir du pacha un *teskera* ou permis de donner la mort à celle qui a cessé de leur plaire, qui a excité leur colère ou leur jalousie. Dans les royaumes de Fez, d'Alger, dans l'empire de Maroc, on trouve tous les vices de l'état sauvage unis à ceux produits par le luxe et la paresse. La jalousie, la méfiance (1), et on peut dire la férocité du sexe le plus fort sur le

(1) « Lorsqu'on fait ici (à Maroc) une visite, il faut s'attendre à être arrêté d'abord dans une salle qui est toujours en avant de la cour. Les étrangers ne passent point cette première salle qu'on ait eu le temps de renfermer les femmes du maître de la maison. Lorsqu'elles sont en sûreté, on vous fait traverser la cour qui précède les appartemens où vous devez être reçu. En y allant, vous voyez ceux des femmes qui n'ont point de fenêtres, et qui ne reçoivent de jour que par la porte... La répugnance qu'ont les Maures à introduire les étrangers dans leurs maisons, les engage à ne recevoir de visites, autant qu'ils le peuvent, que hors de l'enceinte occupée par leurs femmes. A cet effet, dès que le temps est beau, ils font étendre devant leur porte une belle natte sur laquelle ils s'asseyent, les jambes croisées, pour attendre la compagnie, qui se place en cercle autour de la personne qu'elle est venue voir. Les esclaves se tiennent à portée de servir le thé, qu'on boit en fumant et en faisant la conversation. » (*Lemprière.*)

plus faible, sont portées à l'extrême : là, partout la femme est esclave ; elle est esclave dans le plus misérable réduit comme dans les plus riches appartemens ; elle est esclave depuis le premier jour de sa vie jusqu'à son dernier soupir. Et comme dans tous les lieux où règne le mahométisme, les hommes croient les femmes créées pour leurs plaisirs, dès qu'elles cessent d'y contribuer, elles tombent dans le dernier avilissement. Leurs fils mêmes apprennent à les mépriser ! Toute leur éducation se borne à les façonner au joug de leur maître ! On les laisse dans la plus complète ignorance même de leur religion, parce qu'on ne croit pas qu'elles aient leur part dans les destinées éternelles ! Et la femme, loin de s'élever à aucune idée de perfection morale, ne tient ni à la vertu ni à l'honneur, parce que, loin de développer en elle ces sentimens et de lui en confier généreusement la garde, tout autour d'elle concourt à en effacer les traces... Est-il étonnant dès lors qu'elle ne redoute point la honte et qu'elle ne soit effrayée que par la rigueur des châtimens ? Est-il étonnant qu'elle cherche tous les moyens de tromper ses tyrans et de se soustraire à l'odieuse surveillance dont elle est sans cesse l'objet ? Aussi, quelque soin qu'on ait pris de borner son esprit, elle en retrouve toujours assez pour y réussir....

Voulons-nous connaître le sort des femmes dans le harem d'un prince africain ? écoutons le récit d'un médecin anglais qui a eu le privilége de pé-

nétrer dans ceux de l'empereur de Maroc et de son fils Muley-Absulem : « La présence d'un Eu-
» ropéen, dit-il, surprit étrangement toutes ces
» femmes. Il y en eut qui furent si saisies de ma
» subite apparition au milieu d'elles, qu'elles res-
» tèrent comme pétrifiées, les yeux fixes et la bou-
» che ouverte. D'autres, plus hardies, éclatèrent
» de rire ; et celles à qui ma présence faisait plai-
» sir me regardaient avec beaucoup d'attention
» de la tête aux pieds... Toutes avaient beaucoup
» d'embonpoint. Aucune ne savait marcher... Les
» événemens dont ces *aimables* prisonnières ont
» connaissance ne passent jamais l'enceinte de leur
» prison ; le peu de soin qu'on prend d'ailleurs de
» cultiver leur esprit, fait qu'elles n'ont aucun
» usage du monde. Elles ne sortent qu'avec la per-
» mission du maître qui les opprime ; c'est-à-dire
» qu'on ne leur ouvre la porte du harem que pour
» le suivre quand il change de résidence...

» En vérité on ne saurait penser à l'assujétisse-
» ment de ces malheureuses créatures sans être
» touché de leur triste sort. Privées du grand air et
» de l'exercice qui sont si nécessaires à la santé,
» n'ayant pour société que leurs compagnes, so-
» ciété à laquelle on voit qu'elles préféreraient sou-
» vent leur solitude ; il n'est guère possible d'avoir
» une existence plus ennuyeuse. Ce qui est pis en-
» core, c'est le mépris qu'on a pour elles. Le ty-
» ran licencieux, qui semble ne les avoir que pour
» satisfaire ses plaisirs, les traite en esclaves de ses

» caprices et de son incontinence; il s'en fait obéir » avec un respect et une soumission sans bornes... » Ce qu'il exigea un jour devant moi d'une de ses » femmes (continue le même écrivain en parlant » de Muley-Absulem), me parut aussi maussade » que barbare : après avoir fait asseoir cette mal- » heureuse sur le plancher, il la fit tenir par deux » de ses compagnes pendant qu'il lui mettait dans » l'œil du même onguent dont je me servais cha- » que jour pour lui. La douleur violente qu'elle » ressentit de cette jolie plaisanterie occasiona au » prince peu galant un grand éclat de rire (1). La » jeune esclave eut même l'air de partager ce trans- » port de joie, afin de faire voir à son maître que » pour l'amuser, non seulement elle pouvait deve- » nir insensible à la douleur, mais encore qu'elle » était charmée de lui avoir procuré un instant de » plaisir (2). »

Le physique de cet aimable prince était digne de son moral : « Son œil droit était couvert d'une » cataracte, et le gauche, que la violence des mou- » vemens spasmodiques tenait dans une agitation

---

(1) Et encore il nous dit que les goûts les plus chers de ce prince étaient concentrés dans son amour pour les femmes. Quoiqu'il ne fût pas capable de sentir pour elles un sentiment délicat, il n'en est pas moins vrai qu'il les traitait avec plus de douceur que ne le font ordinairement les princes de ces pays barbares.!!

(2) G. Lemprière, *Voyage dans l'empire de Maroc*, etc.

» continuelle, était effrayant; un teint basané et
» des dents gâtées complétaient sa laideur. Quel comble de malheur et de dégradation pour des femmes d'être réduites à se disputer l'amour d'un pareil monstre!

L'empereur de Maroc, Sidi-Mahomet, joignait à un extérieur aussi rebutant que celui de son fils, tout ce que la vieillesse d'un tyran pouvait avoir de plus hideux; et pourtant cent soixante femmes étaient uniquement destinées à lui plaire! Les qualités les plus aimables n'auraient pu enchaîner les caprices du despote; la reconnaissance n'eut jamais de place dans son cœur; la beauté seule avait pour lui quelque attrait; et aussitôt qu'elle commençait à se ternir, l'esclave favorite retombait dans sa première obscurité pour n'en plus jamais sortir. Les passions les plus violentes agitaient continuellement les jours de ces infortunées, soit pour conserver leur faveur ou anéantir celle de leurs rivales. Le voyageur que nous consultons fut appelé dans le harem de l'empereur, pour soigner la sultane Alla-Zara, victime de la jalousie de ses compagnes qui l'avaient empoisonnée. Elle survécut à cet horrible attentat; mais la haine et la méchanceté de ces femmes atteignirent leur but. La beauté de Zara fut détruite, et avec cette qualité elle perdit le cœur de son tyran, qui l'aurait même répudiée si la loi mahométane ne défendait pas le divorce avec une femme dont on a eu des enfans. Il se contenta de l'oublier! et la belle Alla-

Douya la remplaça. Née en Italie, et aussi supérieure à ses rivales par l'esprit et les grâces que par la beauté, elle captivait entièrement le vieux monarque.

Les femmes seules avaient quelque empire sur l'esprit de Sidi-Mahomet. Cela était si connu à Maroc, que les ambassadeurs, les consuls, les négocians qui voulaient réussir dans une affaire, avaient tous recours au crédit des favorites. Et comme tout noble sentiment était éteint dans leur cœur, leur protection s'achetait toujours avec de l'argent et des cadeaux. L'empereur, loin d'ignorer ce honteux trafic, le favorisait, parce qu'il favorisait son avarice même à l'égard de ses femmes.....

Dans ces lieux où l'on doute si les femmes ont une âme, on a cependant été témoin de l'héroïsme de la belle Saphira, veuve du brave et malheureux Sélim, qui défendit si vaillamment Alger contre Barberousse : elle préféra se donner la mort plutôt que d'épouser le vainqueur et le meurtrier de son époux. Mais que peut un bel exemple sur des hommes chez qui tout ce qu'il y a de bon et de généreux dans le cœur humain semble effacé ! Il faudrait une régénération nouvelle pour voir renaître dans ces lieux le bonheur, la liberté et les vertus de notre sexe.

CHAPITRE XXIX.

Cafres et Hottentotes.

Combien elles sont plus heureuses les femmes dans l'état sauvage que chez ces peuples qui n'ont que les vices de la civilisation! Dans la Cafrerie, la jeune fille, aidée de sa mère et de ses sœurs, construit elle-même la cabane conjugale : habituée de bonne heure au travail, ses devoirs d'épouse et de mère ne l'empêchent point de cultiver la terre, de préparer les alimens, de faire les habits pour elle et sa famille. Malgré que la pluralité des femmes soit permise, il n'y a que les gens aisés qui en prennent deux. Toutefois on observe que dans les ménages où il n'y a qu'une seule épouse, la famille est plus nombreuse, les enfans plus respectueux envers leur parens, et les parens plus attachés à leurs enfans. C'est là que sous des huttes sauvages on mène une vie simple et pastorale, on offre avec empressement l'hospitalité à l'étranger, la bienfaisance à ses voisins, et l'on en repousse l'ennemi avec courage. Dans les temps de guerre ce sont les femmes qu'on choisit pour porter des paroles de paix. Elles semblent faites pour remplir cet emploi avec succès : leur petite

taille toute gracieuse, leur physionomie qui annonce une âme sensible, parlent déjà d'harmonie et inspirent des sentimens conciliateurs.

Les Gonnaquois, tribu de Hottentots, se distinguent par un esprit supérieur et des traits plus beaux. Ils sont jaloux de leurs femmes, mais ils les traitent avec douceur; et ce qui prouve qu'ils sont capables d'amour, dirai-je de galanterie, c'est le désir de plaire des Gonnaquoises; elles ont même des ressources de coquetterie qu'une Européenne ne dédaignerait pas. Elles portent des bonnets de peau de zèbre dont la peau blanche, tranchée par des bandes noires, donne, disent-elles, *du relief à leur physionomie.* Elles se chargent de bracelets, de colliers, de ceintures, se barbouillent la figure de rouge et de noir. Ces couleurs, parfumées avec la poudre de boughon, leur donnent l'avantage d'exhaler une odeur fort agréable et fort recherchée des Hottentots. Aussi le genre de coquetterie qui touche mieux le cœur d'un amant, c'est la faveur que lui accorde quelquefois sa bien-aimée de lui appliquer sous le nez cette couleur odorante!

« Le luxe des Hottentotes annonce assez que la » vanité appartient et s'étend à tous les climats, et » qu'en dépit de la nature la femme est toujours » femme (1). » Oui, sans doute la femme a tou-

(1) William Paterson, *Voyages dans le pays des Hottentots et la Cafrerie.*

jours envie de plaire ; elle l'essaie toujours quand elle entrevoit l'espoir d'y réussir ; et ce désir de plaire lui sert toujours à rendre l'homme meilleur et plus heureux ; car, chez les Saabs, branche de Hottentots depuis long-temps séparée des autres tribus, où les femmes sont d'une laideur repoussante, où elles n'ont absolument rien pour adoucir leurs féroces maris, ils sont à la fois brigands, voleurs, mendians, lâches, cruels, et restent ainsi plongés dans la plus grossière barbarie, dans la plus honteuse dégradation. Au lieu que dans la tribu des Gonnaquois, où les femmes peuvent exercer quelques moyens de plaire, partout règnent la gaîté, la concorde, la franchise. L'inclination seule décide les mariages. Les formalités se bornent à une promesse de vivre ensemble aussi long-temps qu'on se conviendra ; mais rarement ils se séparent, et malgré que la polygamie soit permise, presque jamais on n'en fait usage. Les femmes, sans négliger les soins de la toilette, sans abandonner les plaisirs du chant, de la danse et même de la musique (le joum-joum est un instrument qui donne beaucoup de grâce à une Hottentote), s'occupent seules des soins du ménage ; elles sont d'excellentes mères. Leur enfant, dès le moment de sa naissance, ne les quitte plus ; elles le fixent sur leur dos avec deux tabliers et des courroies ; soit qu'elles aillent à l'ouvrage ou à la danse, elles ne se débarrassent point de leur précieux fardeau. Le soin qu'elles prennent de frotter

leurs enfans avec de la graisse de mouton, leur donne, dit-on, cette force, cette souplesse et cette agilité qui distinguent ce peuple.

Dans les colonies, les mœurs primitives des Hottentots se sont altérées; les femmes qui avaient horreur de l'infidélité, les hommes qui punissaient ce crime de mort, sont devenus, les premières beaucoup moins délicates, les autres bien moins sévères. Le Hottentot du désert, au contraire, a conservé l'innocence des mœurs de la vie pastorale; il attache beaucoup d'importance à l'honneur, à la fidélité conjugale. Pour en être respecté il faut respecter sa femme; alors on le trouve toujours bon, serviable, hospitalier.

CHAPITRE XXX.

Femmes dans diverses autres contrées de l'Afrique.

C'est dans la Numidie que les femmes passent pour être les plus vertueuses de l'Afrique; elles sont bien faites, charmantes de figure et de manières; et l'on serait tenté de croire que c'est à leur influence que les hommes sont redevables de cette douceur de caractère, de cet amour de la patrie, de cette vertu d'hospitalité qui les caractérisent; on serait tenté de le croire, sans la facilité avec laquelle, pour les plus légers motifs, ils jettent leurs femmes dans le Nil; il est vrai que dans ce cas ils ne sont jamais animés par le mépris ou la haine, mais par une extrême jalousie. Cette passion et celle de l'amour semblent s'être perpétuées chez cette nation, depuis la belle Sophonisbe qui fit connaître toute la puissance de l'amour, toutes les fureurs de la jalousie à Syphax et à Massinissa : pour Sophonisbe, Syphax abandonne les Romains et embrasse le parti des Carthaginois; dans cette cause, il est battu et perd ses États qui tombent au pouvoir de son rival, ainsi que cette épouse trop aimée. Mais les Romains, prévoyant que Sophonisbe obtiendra sur

Massinissa la même influence que sur son premier époux, exigèrent qu'il la remît en leur pouvoir. Et ce prince, qui avait juré de la soustraire à l'esclavage, n'ayant que la mort à lui offrir pour tenir sa promesse, lui envoya le lendemain de son hymen une coupe empoisonnée. Sophonisbe la prit avec courage, n'exprimant que le regret de n'avoir pas elle-même choisi ce moyen pour mourir libre et fidèle à ses premiers liens.

Dans les îles Canaries, jadis appelées Fortunées, patrie des Guanches à la blonde chevelure, à la taille élancée, comparés aux Germains par leurs vertus généreuses et aux insulaires d'Otaïti par la douceur de leurs mœurs, dans ces îles qui ont eu leurs philosophes, leurs poètes, où les sciences, la littérature sont encore en honneur, le respect pour les femmes est une loi fondamentale dont on ne peut s'écarter sous peine de mort. L'innocence et la beauté sont regardées comme des qualités si sacrées, qu'on leur attribue le pouvoir de purifier le mal; c'est pourquoi leur baptême est administré par une jeune et belle fille. Là encore se trouve ce pays si célèbre des Hespérides où les femmes jouissaient du sort le plus heureux; sort qu'elles méritaient par leurs vertus et leurs charmes : un esprit cultivé avec soin rendait leurs conversations aussi instructives qu'agréables; et, chose étonnante, elles parlaient moins et plus à propos que les hommes!

C'est un amant fuyant avec sa maîtresse qui dé-

couvrit les îles Madères. Ensemble ils furent jetés par la tempête dans ce délicieux climat, qui semblait destiné pour l'amour. Là dominent les mœurs espagnoles, mélange de passions terrestres et religieuses. La jalousie y rend la beauté esclave, et la beauté à son tour y tyrannise les cœurs. Là on rencontre de charmantes jeunes filles, marchant deux à deux devant leurs mères, le visage couvert d'un voile, le cou, les épaules nues, et à côté d'elles un homme d'un certain âge qui les surveille le chapelet d'une main, le poignard et l'épée de l'autre.

Au Cap les femmes règnent aussi par l'amour : elles y sont très-jolies, ont des yeux bleus, un teint de rose, des cheveux châtains qui tombent en boucles; aussi aimables que des Européennes, elles sont simples et naïves comme les habitantes du désert.

Mais ce ne sont là que des exceptions au malheur et à l'avilissement des femmes en Afrique, où l'on observe en général une prodigieuse inégalité dans les deux sexes expliquée ainsi par Montesquieu : « Dans les pays chauds, où les femmes » sont vieilles à vingt ans, elles ne peuvent unir la » beauté à la raison; quand la beauté demande » l'empire, la raison le refuse; quand la raison » pourrait l'obtenir, la beauté n'est plus. Les femmes doivent être dans la dépendance, car la rai» son ne peut leur procurer dans leur vieillesse un » empire que la beauté ne leur avait pas donné » dans la jeunesse même. »

Cette inégalité doit particulièrement se faire sentir sous le ciel brûlant de l'Afrique, où la beauté est si rare, et l'intelligence si bornée dans plusieurs contrées, qu'il n'y a qu'un instinct grossier à la place de la raison. Là ce n'est pas l'empire qu'on demande pour les femmes, mais seulement un peu de pitié! Que de fois le voyageur n'a-t-il pas frémi en les rencontrant toutes mutilées! Et pourquoi? en punition de légères imprudences, pour avoir manqué à leur soumission ordinaire! Ici elles sont la propriété du roi qui en fait un vil monopole; ailleurs la femme a son habitation particulière, sa présence souillerait la hutte de son mari! Tous les matins elle doit paraître à ses genoux pour lui rendre ses devoirs comme à son Dieu! elle le sert à table où elle n'a pas le droit de se placer, chasse les maringouins pendant son sommeil; et, accablée par les plus durs travaux, son regard même n'oserait implorer du soulagement (1).

Dans le Congo, malgré l'utilité des femmes exclusivement chargées de la culture du sol, les hommes les échangent contre les plus petites bagatelles! Aussi ces nègres sont-ils inférieurs à beaucoup d'autres peuplades d'Afrique : ils ne connaissent ni la sainteté du mariage, ni les liens de famille, ni ceux de l'amitié. La paresse est toute

---

(1) *Histoire des voyages et découvertes en Afrique.*

leur jouissance, l'orgueil l'unique sentiment dont ils soient susceptibles.

Dans la contrée de Bénin en Guinée, si une femme met au monde deux enfans jumeaux, on la fait périr, ainsi que les nouveau-nés... Quand un mari meurt, toutes ses femmes appartiennent au roi, qui les garde à son gré ou les vend au marché public!

Le roi de Juida traite aussi ses femmes comme de viles esclaves: il les vend à des marchands d'Europe!

Sur les côtes du Sénégal (1) les femmes sont en général traitées avec la plus grande dureté: elles seules sont chargées de tous les travaux pénibles. Elles passent la plus grande partie de la nuit à piler le mil, occupation très-fatigante. Jamais aucun égard, aucun mot de tendresse de leurs maris, qui croiraient déroger à leur supériorité s'ils les admettaient seulement à leur table! Ils pensent avoir acquis le droit de les traiter ainsi parce qu'ils les achètent de parens qui font sur les charmes de leurs filles une véritable spéculation... L'amour préside rarement à leurs mariages ou plutôt à leurs marchés. Le caprice et l'or les mettent au pouvoir de leurs tyrans; le caprice seul les fait rejeter! païens ou mahométans, ces nègres prennent tous plusieurs femmes. Loin que

(1) G. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique.*

la discorde entre elles fatigue le mari, souvent il l'excite ou l'entretient lui-même dans un but intéressé ou frivole.

Ce sont en général les tribus les plus stupides et les plus dépravées qui méprisent et traitent le plus durement leurs femmes, comme les Iolofs et les Laaubées. Chez celles où l'on aperçoit quelques traces de civilisation, comme dans la tribu des Poules, les femmes sont plus considérées; elles jouissent d'une autorité plus ou moins grande dans leurs cases; elles ont des moyens de se faire rendre justice quand leurs maris se conduisent mal à leur égard. C'est une observation générale, faite par tous les voyageurs, que, là où les femmes jouissent de quelques droits, les mœurs sont en général plus pures et la civilisation plus avancée que là où elles sont maltraitées et comptées pour rien. Aussi, à mesure qu'on pénètre plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, et qu'on rencontre des peuplades nègres de plus en plus barbares, on trouve que la condition des femmes devient progressivement plus malheureuse.

Dans l'Aschantie (1), qui est une des contrées d'Afrique où il se fait un des plus grands commerces d'esclaves, et où chaque année on en immole encore un grand nombre à la fête de l'Igname, la plupart des hommes ont le pouvoir de vendre

(1) Bodwich, *Voyage dans le pays d'Aschantie.*

leurs femmes et de leur donner la mort pour crime d'infidélité. Quand l'une d'elles tient à une famille trop puissante pour que son mari ose disposer de sa vie, il lui coupe le nez pour faire connaître son déshonneur, et la donne en mariage à l'un de ses esclaves. Une femme est-elle surprise à écouter une conversation secrète de son mari, elle perd une oreille; vient-elle à trahir ce secret, on lui coupe la lèvre supérieure. Si la fille d'un Aschante refuse d'épouser l'homme que son père lui destine, elle perd son appui; sa mère même n'ose lui accorder le moindre secours; et, livrée à la plus affreuse misère, il ne lui reste d'autre ressource que la prostitution.

Nous avons vu en divers lieux avec quelle facilité on échange, on prête, on vend, on maltraite les femmes, on leur donne la mort : pauvres créatures! enchaînées au joug de leurs tyrans, elles ne connaissent de la vie que la douleur! elles deviennent mères pour être méprisées de leurs fils, pour voir étouffer leurs filles à leur naissance! Il en est qui approuvent cet usage barbare, regrettant qu'on n'y ait pas eu recours pour elles-mêmes. Rejetées pour ainsi dire de l'humanité, elles en ont perdu les sentimens. Et tout ce que le ciel a donné d'amour et de bonté à la femme se trouve anéanti dans la triste place qu'elle occupe sur cette terre. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer et croire à l'existence de cette législatrice des Giagas, dont le code épouvantable fait frémir la nature : Tumba-

Dumba rassemble autour d'elle cette horde féroce qui parcourt les déserts de l'Afrique; et pour la rendre plus féroce encore, elle se fait apporter son fils unique, le met en pièces, le broie avec des aromates et se frotte le corps avec cette affreuse préparation : *Me voilà invincible*, s'écrie-t-elle, *que chaque année la chair de l'enfance serve à composer le baume du courage; et vous pouvez être sûrs de toujours vaincre et de n'être jamais vaincus*. Superstitieux et cruel, ce peuple obéit aveuglément à cette infernale créature, et sous ses ordres porte partout l'épouvante et la désolation.

Zingha, reine d'Angola, dépouillée de ses États par les Portugais, fut se réfugier au milieu des Giagas. Elle abjura le christianisme qu'elle avait embrassé pour adopter leur idolâtrie. Elle rendit aux lois de Tumba-Dumba toute leur rigueur et en augmenta même la barbarie. Elle prit sur eux un tel ascendant qu'ils la regardaient comme une divinité, lui en attribuaient le pouvoir, et s'y soumettaient avec une ardeur que l'ordre de la mort ne pouvait même refroidir. A leur tête elle fut ravager les provinces soumises aux Portugais, et sa fureur devint si redoutable, que ses ennemis, pour l'apaiser, lui rendirent la plus grande partie de ses États. Dès qu'elle fut satisfaite, elle renonça aux mœurs, aux coutumes, à la religion que la vengeance lui avait fait adopter. Cette femme, qu'on avait vue, comme une furie, porter au loin l'incendie, la mort, et prêcher d'horribles supers-

titions, redevenue chrétienne en prit toutes les vertus. L'Évangile à la main elle instruisit elle-même ses peuples, leur fit chérir sa croyance en les gouvernant avec une sagesse et une bonté dignes de la source divine où elle puisait ses leçons; et sa vie, si orageuse tant qu'elle fut criminelle, s'écoula doucement au milieu de l'amour et de la reconnaissance de ses sujets.

Comme dans toutes les autres parties du globe, ce sont les femmes qui, en Afrique, ont coopéré aux changemens religieux les plus importans et les plus salutaires : le roi d'Oberri, séduit par les qualités d'une femme chrétienne, embrassa sa religion, l'épousa selon les cérémonies de l'Église, et ce mariage fut suivi de la conversion de ses sujets. Auparavant ils sacrifiaient des victimes humaines à leurs idoles; les enfans jumeaux avec leur mère étaient immolés à l'une de ces divinités barbares! Ce ne fut pas un des moindres bienfaits du christianisme d'abolir des superstitions cruelles dont ce peuple naturellement doux et sociable était si souvent la victime.

Dans le Congo, l'ancien usage était d'inhumer avec le roi douze jeunes filles qui se disputaient ce fatal honneur, sautant gaîment dans le tombeau et combattant pour avoir la première place auprès de son cadavre! Le christianisme a pu seul abolir cet usage barbare. Une femme contribua surtout à étendre les progrès d'une religion si nécessaire à un peuple qui pousse à l'excès toutes les passions

grossières. Ce fut dans le quinzième siècle qu'une reine de Congo, convertie à la religion chrétienne et baptisée sous le nom d'Éléonore, se distingua par son zèle pour la foi qu'elle avait embrassée, et travailla avec ardeur à la répandre dans ses États. Son fils, Alphonse, qu'elle prit soin d'élever dans les sentimens de piété et de zèle qui l'animaient, continua la belle tâche que sa mère avait entreprise.

L'Abyssinie, anciennement gouvernée par des femmes, a conservé le souvenir de quelques-unes de ses reines qui méritèrent à juste titre son admiration et sa reconnaissance : telle Makéda, cette fameuse reine de Saba, qui alla visiter Salomon. Ce grand roi lui apprit à connaître le vrai Dieu; elle en eut un fils qu'elle envoya à Jérusalem auprès de son illustre père pour qu'il en soignât l'éducation. Et ce fils, parvenu à l'âge de régner, revint, accompagné d'un grand nombre d'Israélites, en Abyssinie où il fut sacré roi sous le nom de David. L'amour, la confiance qu'il inspira lui rendirent facile la conversion de ses sujets, à qui il donna la religion et les lois de Moïse.

Ce fut encore à une femme que l'Abyssinie dut les lumières du christianisme : Candace, leur reine, après avoir embrassé cette religion sainte, par son exemple et surtout par son zèle, l'étendit bientôt dans tout son royaume, où elle est restée dominante.

Le courage, les talens, la bonté de l'impératrice Hélène lui valurent l'amour, la vénération des Abys-

sins, à qui sa mémoire est encore chère. Ce royaume, qu'elle avait rendu si prospère, perdit bientôt sa prépondérance dès qu'elle cessa de le gouverner. Son petit-fils, David, n'ayant pour tenir les rênes de l'État aucune des qualités de son aïeule, vit bientôt déchoir la puissance qu'il avait reçue de ses mains, et finit par la perdre entièrement.

N'est-ce point parce qu'ils ont été long-temps gouvernés par des femmes, que les Abyssins sont portés à la vertu et remarquables par la bonté, la candeur de leur caractère? N'est-ce point par reconnaissance qu'ils continuent à les traiter avec tant de considération qu'elles peuvent être revêtues des dignités du sacerdoce? Et si elles ne gouvernent plus aujourd'hui par les lois, elles gouvernent encore si bien par leur influence, qu'on punit celle qui ne s'en sert pas pour fixer son époux et régler ses mœurs.

Le royaume de Ghiomeray, dans le commencement du dix-huitième siècle, était gouverné par une femme qui aurait brillé par ses vertus et ses talens, même sur un trône d'Europe : Asamoncha s'occupait avec ardeur du bonheur de son peuple; tout prospérait sous son administration; l'activité du commerce apportait de nouvelles richesses; ses armées, qu'elle commandait en personne, soutenaient sa puissance, étendaient sa gloire; sa valeur et le dévouement de ses soldats la faisaient constamment triompher de ses ennemis. Douce,

bienfaisante, sans jamais blesser la dignité du trône ni les droits de la justice, elle savait maintenir l'ordre dans les affaires publiques, l'harmonie entre tous ses sujets, et jouissait au milieu d'eux d'une puissance absolue parce qu'elle en était adorée.

Enfin, dans cette partie du monde où les femmes sont en général si méprisées et se trouvent placées trop souvent au rang des plus vils animaux, ne les voyons-nous pas encore exercer la plus salutaire influence par leurs vertus, et, suivant les circonstances, déployer le mâle courage d'un homme, toute la délicatesse de l'honneur, toutes les séductions de leur sexe?

La vertueuse mère de Latir-Fal, usurpateur du trône de Kayor, dans le Sénégal, pouvait seule mettre un frein aux crimes de son fils et adoucir sa tyrannie. Quoiqu'il l'eût éloignée de lui pour se soustraire à sa bienfaisante influence, ses cris de pitié parvenaient encore à ses oreilles pour plaider la cause de ses malheureux sujets; et sa prudence, son esprit conciliateur entretenaient la bonne intelligence entre son fils et les Français.

Lorsque le roi de Dahomay se vit attaqué à la fois par tous les peuples qu'il avait vaincus, abandonné de ses sujets, il n'eut de ressource que dans les femmes : il les arme, les divise en compagnies avec enseignes et tambours. Elles marchent et combattent si vaillamment qu'elles mettent en déroute l'armée ennemie et lui font un grand nombre de prisonniers.

Dans la Guinée, rien ne pouvait empêcher les femmes de se brûler sur le bûcher de leurs maris. Pour abolir ce cruel usage, on ordonna que ce serait le supplice des femmes adultères. Elles passèrent encore sur cette considération en disant que l'immolation volontaire et l'immolation forcée établissaient la différence entre l'innocence et le crime. Une autre ordonnance porta que toute femme qui se jetterait dans le feu serait censée faire l'aveu de son crime secret, et que son effigie serait placée dans le registre criminel. La crainte de souiller ainsi sa mémoire fit cesser enfin ces horribles sacrifices.

N'est-ce pas à de tels sentimens et à des qualités si extraordinaires que les femmes, chez ces peuples, durent d'être chargées d'emplois qu'on ne leur confierait point en Europe? Lorsqu'en 1700 le roi d'Aschantie et celui de Dinkira voulurent cimenter entre eux une amitié durable, ce furent leurs femmes qu'ils s'envoyèrent réciproquement en ambassade. Malheureusement ces messagers d'amour et de paix amenèrent la plus sanglante guerre : le roi de Dinkira, jeune prince dont la bravoure faisait l'admiration de ces contrées, n'était point insensible aux attraits de la beauté; les beaux yeux d'une de ces ambassadrices touchèrent son cœur, et le droit des gens fut violé... De retour dans ses foyers, la femme offensée s'en plaignit à son époux, et le roi des Aschantes jura de venger son honneur dans le sang de son rival. Il

lève une armée considérable; et bien que, pendant ces préparatifs de guerre, le roi de Dinkira fût mort, il n'en marcha pas moins à la tête de son armée pour exterminer la race des Dinkiriens; ce qu'il fit dans deux sanglantes batailles où il périt plus de cent mille hommes.

De là on peut juger que ces femmes, dont les attraits causent de si terribles événemens, ne sont pas tant à dédaigner. Il en est même qui ont inspiré des passions vives et durables : on a vu, en 1798, le roi des Aschantes lui même rester pendant une année aux pieds de la belle Ghyava, fille du roi de Douabin, et perdre son trône par ses assiduités auprès de sa maîtresse et sa négligence à tenir les rênes du gouvernement. Il en mourut de chagrin; et sa maîtresse, surnommée la nouvelle Cléopâtre, ne tarda point à le rejoindre.

L'Afrique a eu aussi son Aspasie! Elle habitait sur la rive nord de la Gambra. Fille du roi de ce pays, elle avait épousé un Portugais. La signora Belinguera (c'était ainsi qu'on la nommait) avait une taille majestueuse, des traits réguliers, divers talens, l'esprit le plus aimable et le mieux cultivé; elle parlait et écrivait avec autant de grâce que de facilité le français, l'anglais et le portugais. Sa parure, toujours élégante, servait admirablement à faire ressortir ses charmes. Elle portait une chemise d'homme avec des boutons d'or au cou et au poignet, un corset de satin et une jupe des plus belles étoffes du Cap-Vert, un turban de mousse-

line brodée d'or ; l'ambre, le corail, les perles, l'or, ornaient son cou et ses doigts. Tous les dons qu'elle devait à la nature, tous ceux que l'art y avait ajoutés, étaient employés à plaire et à séduire. Le roi de Barra soupirait à ses pieds. Et, comme les courtisanes de Corinthe, elle dépouillait de la manière la plus agréable et la plus complète les riches facteurs qui abordaient sur cette rive.

Dans les guerres que les Africains eurent à soutenir contre les Portugais, un de leurs chefs, le vaillant Rah-Beuxamut, voit tomber entre leurs mains l'épouse qu'il adore ; le désir de la délivrer devient la première cause de ses succès : il enflamme le courage de ses compatriotes, les ramène au combat, surprend les Portugais, les enfonce, les disperse, les massacre, et délivre celle dont l'amour lui valut la victoire.

On n'a point oublié au Cap-Corse la beauté d'Adoumissa, dont la destinée singulière nous fait connaître quelle est encore dans ce pays la puissance de certaines pratiques superstitieuses : « Quiconque se dévoue au féliche sur la tête d'un autre, doit être racheté par celui-ci ; si quelqu'un se tue en jurant par la tête d'un individu quelconque, celui-ci doit se tuer aussi ou payer vingt onces d'or à sa famille. » Adoumissa, dont la beauté extraordinaire lui avait attiré un grand nombre d'amans, n'avait encore voulu se décider pour aucun, quand l'un d'eux, désespéré de son refus, va s'immoler près de sa maison en jurant

par la tête de sa maîtresse. Aussitôt la famille du défunt demande satisfaction; et Adoumissa, pour éviter à ses parens un procès ruineux, prend la résolution de se tuer en expiation. Elle fait assembler tous ses parens, ses amis; et le jour indiqué pour le sacrifice expiatoire, elle s'assied au milieu d'eux richement vêtue, et se tue en leur présence avec des balles d'or. Tout le monde fait encore l'éloge d'Adoumissa, et l'étoffe qu'elle préférait porte aujourd'hui son nom dans le pays.

CHAPITRE XXXI.

Les Femmes en Amérique.

La condition des femmes en Amérique varie selon le degré de civilisation, selon le naturel des différens peuples qui l'habitent : chez les plus barbares et les plus abrutis, elles sont achetées et traitées comme des bêtes de somme; ailleurs elles sont oubliées par la plus froide indifférence, ou avilies par la licence des mœurs. Leur sort s'améliore là où l'on voit les sentimens et l'intelligence de l'homme s'élever et s'agrandir. Enfin nous les voyons jouir du sort le plus heureux et le plus digne d'envie là où règnent le christianisme et la liberté.

En arrivant pour la première fois sur cette terre nouvelle, l'Espagnol surpris trouva de belles sauvages, modestes dans leur nudité, gracieuses comme des Européennes, curieuses comme toutes les femmes. Elles venaient avec confiance admirer ces superbes étrangers qui leur paraissaient d'une nature supérieure; mais quand ces étrangers, sous de beaux dehors, se montrèrent plus féroces que les animaux des forêts, malgré la terreur qu'ils inspiraient, on vit un grand nombre de

femmes se saisir de l'arc, combattre à côté de leurs époux, leur servir de modèle et d'émulation. Elles défendaient leur pays avec intrépidité parce qu'elles y étaient libres et heureuses. Cet état de bonheur et d'indépendance leur donnait les grâces de la civilisation; et la bonté, l'intelligence naturelle de ces peuples, servaient, à défaut de lois, à mettre des bornes aux droits de la force. L'influence des deux sexes justement balancée, rendait la femme reine au milieu de sa famille, l'homme roi au milieu de la nation.

Mais cet état de bonheur et d'indépendance était loin d'être général; il s'offrait plutôt comme une exception au mépris et à l'oppression qui pesaient sur la plupart des femmes en Amérique. Ce sort, qui est le triste partage du sexe chez les peuples sauvages de toutes les parties du globe, était peut-être plus dur encore là où tant de causes semblaient se réunir pour lui ôter la liberté et le placer dans la condition la plus humiliante et la plus malheureuse. La plupart des habitans de ces contrées, alors entièrement étrangers au travail, aux arts, à l'industrie, indolens et froids par nature, n'avaient pour ainsi dire que cet instinct de conservation qui les portait à chercher leur nourriture et à se défendre contre leurs ennemis. L'amour n'avait que peu ou point d'attrait pour ceux qui se trouvaient placés sur un sol ingrat où ils avaient peine à se procurer leur subsistance; et quand la douceur du climat, la fertilité des terres,

adoucissaient les peines de la vie sauvage et disposaient leurs cœurs à des affections plus tendres, n'ayant ni religion, ni lois, ni usages, qui pussent mettre un frein aux passions, la licence des mœurs était extrême; et les femmes, ignorant tout ce qu'elles acquièrent de charmes par une aimable réserve, ne sachant même ce que c'est que pudeur, n'obtenaient aucune influence par l'amour, ou gagnaient peu de chose dans ce sentiment passager qu'elles inspiraient. D'ailleurs, léger comme un enfant, l'Indien ne mettait de prix qu'aux jouissances du moment; ne s'inquiétant jamais de l'avenir, pas même de l'heure qui allait suivre, il ne pouvait être susceptible de ressentir le plus grand charme de l'amour, le charme de l'espérance; et toujours maître absolu, il ne pouvait éprouver ni les craintes, ni les désirs qui en alimentent et animent la flamme. Il n'entrait jamais dans sa pensée de plaire, de captiver; c'était uniquement pour en imposer à ses ennemis, pour aller au combat, ou lorsqu'il se proposait d'être admis au conseil de la nation, qu'il prenait ses plus beaux ajustemens. Dans plusieurs tribus, les femmes étaient obligées de consacrer une partie de leur journée à parer et à peindre leurs maris, n'ayant ni le temps, ni la pensée de s'occuper d'elles-mêmes. Ce goût de la toilette, qui est en général particulier au sexe, là semblait le partage exclusif des hommes : tout ce qu'il y avait de plus brillant et de plus précieux était réservé pour leur

parure; ils portaient avec eux une espèce de miroir en pierre où ils aimaient beaucoup à se regarder, tandis que les femmes n'en faisaient aucun usage. Là toujours dédaignée, asservie et accablée par les plus durs travaux, la femme perdait bientôt les charmes de son sexe, négligeait les moyens de se rendre agréable; et, dépouillée de ce prestige enchanteur des grâces et de la beauté, il ne lui restait rien, absolument rien pour obtenir quelque influence; elle n'essayait même pas d'inutiles efforts... (1).

Selon que le sol qu'il habitait était ingrat ou fertile, l'Indien se bornait à une femme ou en prenait plusieurs. Dans quelques tribus le mariage était un contrat qui unissait pour la vie; chez d'autres, il n'était qu'une union passagère que le moindre caprice pouvait rompre. Mais, de quelque manière qu'on regardât ce lien, toujours il devait assujétir la femme aux volontés ou aux caprices de son mari; aussi les présens de noce offerts à la mariée étaient-ils souvent des symboles d'esclavage et l'annonce des travaux qu'on attendait d'elle; tels une *chaudière*, une *bûche*, un *collier* ou large et longue bande de cuir qui servait à porter les fardeaux. Les femmes étaient constamment exclues des réjouissances publiques, des danses, des festins; occupées seulement à prépa-

---

(1) Robertson, *Histoire de l'Amérique*.

rer le repas, à le servir aux convives, elles devaient encore prendre soin d'eux lorsqu'ils commençaient à perdre la raison par les liqueurs fortes dont ils faisaient un abus aussi dégoûtant que dangereux.

Dans le Haut-Orénoque et surtout chez les Caraïbes, chaque homme possède plusieurs femmes qu'il enlève le plus souvent aux peuplades voisines. Ainsi réunies par la même chaîne, ces malheureuses créatures passent les plus tristes jours qu'on puisse imaginer. Leur barbare maître les tient tellement sous sa dépendance, qu'aucune de ces victimes n'oserait, en sa présence, laisser échapper le moindre murmure. Le cœur gonflé d'humiliation, de jalousie, de haine, toutes ces rivales semblent vivre dans la plus douce harmonie, animées par le même esprit d'obéissance et de crainte. Mais le mari s'absente-t-il; bientôt l'orage s'élève, gronde, éclate dans cet asile de servitude et de douleur; toutes ces femmes se querellent, se maudissent et voudraient se venger les unes sur les autres des maux sans nombre dont toutes ont été accablées. Le maître reparaît...; et au son de sa voix tout rentre dans le calme. Il lui suffit du moindre geste pour apaiser les passions les plus effervescentes.

Dans quelques-unes de ces contrées où tous les plus rudes travaux reposent sur le sexe le plus faible, n'ayant rien pour réparer ses forces et alléger ses maux, sa vie s'éteint rapidement, et le

nombre des femmes est très-petit proportionnellement à celui des hommes; alors, comme chez les Avanos et les Maypures, une seule femme devient le partage de plusieurs maris. Ailleurs les femmes sont en commun; et dans cet extrême avilissement il ne leur reste pas même de droits à la pitié! Mais que sont-ils ces hommes qui traitent ainsi la plus douce portion de l'humanité? Des anthropophages qui l'outragent chaque jour, qui n'estiment que la force physique, qui déchirent vivans leurs prisonniers de guerre, croyant hériter de leur courage en s'abreuvant de leur sang. Que peuvent être pour de tels hommes les créatures faibles et timides qui sont en leur pouvoir, si ce n'est des esclaves pour les servir, des jouets pour les amuser, et trop souvent des victimes pour assouvir leur férocité? Et la mère infortunée qui veut épargner à sa fille un sort pareil au sien, se hâte de lui ôter la vie aussitôt après la lui avoir donnée... Telles sont les mœurs des Guaicurus et des Lenguas, les plus féroces des Indiens.

Le sort des femmes n'est pas moins déplorable chez les habitans de la Guiane, du Paraguay, des bords de l'Orénoque et du Maragon; aussi tous ces peuples sont-ils également plongés dans la plus grossière barbarie. Et là, si l'on ne peut considérer l'influence des femmes, puisqu'elle est absolument nulle, on peut mieux que partout ailleurs juger combien cette influence est nécessaire aux mœurs, aux liens du sang, aux liens qui doivent

unir les hommes par la pitié, la bienfaisance, la moralité, enfin à tout ce qui développe l'intelligence, améliore les sentimens, agrandit l'existence et l'embellit. En effet tous ces peuples, privés de l'influence des femmes, non seulement se nourrissent des membres palpitans de leurs ennemis, ils abandonnent encore leurs malades, tuent comme inutiles les vieillards, les enfans faibles ou mal conformés. Deux jumeaux naissent-ils, l'un d'eux est sacrifié au plus ridicule préjugé. Une mère meurt-elle en nourrissant son enfant, l'enfant est enterré vivant à côté d'elle... On immole sur la tombe d'un cacique plusieurs de ses officiers et ses femmes les plus chères, pour qu'il arrive bien escorté dans l'autre monde! Ces peuples n'ont d'autres jouissances que celle de s'enivrer avec des liqueurs fortes, d'autres principes d'honneur que celui de se laisser brûler ou déchirer sans se plaindre par leurs ennemis. Le premier exploit d'un jeune homme est de battre sa mère de la manière la plus barbare; c'est ainsi qu'il célèbre son émancipation. Et les sauvages applaudissent à son énergie, le père lui-même en paraît satisfait, sans songer qu'à son tour il sera méprisé et maltraité dans sa vieillesse!

C'est à ce sort misérable du sexe qu'on attribue l'existence des Amazones sur les bords du fleuve de ce nom et sur les rives du Cuchivero: « Les » voyageurs pensent, dit M. de Humboldt, que » dans différentes parties de l'Amérique, des fem-

» mes de l'état d'esclavage où elles sont tenues par » les hommes, se sont réunies comme les nègres » fugitifs dans une palanque ; que le désir de leur in» dépendance les a rendues guerrières ; qu'elles ont » reçu de quelques hordes voisines et amies des vi» sites peut-être un peu moins méthodiques que » le dit la tradition (1). Il suffit que cette société » de femmes ait acquis quelque force dans une des » parties de l'Amérique, pour que des événemens » très-simples, qui ont pu se répéter en divers » lieux, aient été dépeints d'une manière uniforme » et exagérée (2). »

Quoi qu'il en soit, cette uniformité des traditions indiennes rapportées par les voyageurs les plus dignes de foi, ne laisse pas de doute sur l'existence d'une société de femmes qui ont su conquérir leur indépendance et la conserver comme les Amazones de l'Asie.

On craint, dit le père d'Acugna, d'attaquer ces femmes belliqueuses, à qui la liberté est plus chère que toutes les richesses du monde, et qui ne la défendent qu'avec des flèches empoisonnées.

---

(1) Cette tradition porte que les Amazones n'admettent dans leur société qu'une seule fois par an les hommes de la nation voisine des Vokearos, qu'elles renvoient avec des cadeaux de sarbacanes, et que tous les enfans mâles qui naissent parmi elles sont tués en bas âge.

(2) *Voyage dans les régions équinoxiales du nouveau continent*, tome 2, chap. XXIII, page 487.

Lorsque les Européens vinrent soumettre ces contrées, pour les défendre une jeune Amazone ne succomba qu'après avoir percé cinq Espagnols de ses flèches; et celles qui se présentèrent à la tête des Américains, sur les bords de leur grand fleuve, frappèrent d'épouvante ces fiers conquérans qui n'osèrent les poursuivre plus loin.

Ce n'est pas sans une véritable jouissance que l'on trouve des femmes libres et courageuses dans cette partie du globe, où le plus grand nombre languissait alors dans la plus déplorable servitude.

S'il y avait pour le sexe d'heureuses exceptions, on les trouvait chez ces races fières et libres à qui l'instinct de la nature avait révélé la dignité et les droits de l'humanité dont elles n'avaient point exclu les femmes. « Tel le Huron, qui, gai, spirituel, volage, d'une valeur brillante et téméraire, d'une taille haute et élégante, avait l'air, dit M. de Châteaubriand, d'être né pour être l'allié des Français. » Aussi était-il plus généreux envers le sexe que la plupart des autres peuples d'Amérique; les femmes y jouissaient de priviléges qu'on ne leur accorde même pas chez les nations civilisées. « Auprès des conseils des tribus s'élevait un conseil héréditaire dont la succession se continuait par les femmes. Si la ligne de ce chef venait à manquer, c'était la plus noble matrone de la tribu qui choisissait un chef nouveau. L'influence des femmes devait être considérable chez une nation où la politique et la nature leur donnaient tant de droits. Les historiens attri-

buent à cette influence une partie des bonnes et mauvaises qualités des Hurons.

» Les grands yeux ronds de l'Iroquois étincelent d'indépendance; tout son air était celui d'un héros; on voyait reluire sur son front les hautes combinaisons de la pensée et les sentimens élevés de l'âme. Ce peuple fier et brave accordait aux femmes encore plus de pouvoir que les Hurons. Leur gouvernement se composait de trois conseils, celui des assistans, des vieillards, des guerriers. Chaque famille fournissait un député au conseil des assistans; ce député était nommé par les femmes qui choisissaient souvent une femme pour les représenter; le conseil des assistans était le conseil suprême; ainsi la première autorité appartenait aux femmes, dont les hommes ne se disaient que les lieutenans. Mais le conseil des vieillards prononçait en dernier ressort.

» Les Iroquois avaient pensé qu'on ne devait pas se priver de l'assistance d'un sexe dont l'esprit délié, ingénieux, est fécond en ressources et sait agir sur le cœur humain; mais ils avaient aussi pensé que les arrêts d'un conseil de femmes pourraient être passionnés; ils avaient voulu que ces arrêts fussent tempérés et comme refroidis par le jugement des vieillards... C'était dans l'éducation qu'ils plaçaient la source de la vertu. Si une jeune fille commettait une faute et que sa mère lui jetât de l'eau au visage, cette seule réprimande portait quelquefois la jeune personne à s'étrangler...

» Les Muscogulges, nation fière et ambitieuse, sont enclins à l'oisiveté et aux fêtes. Le Siminole respire la gaîté, le contentement et l'amour. Ces deux peuples sont d'une assez grande taille. Leurs femmes sont la plus petite race des femmes connues en Amérique; leurs pieds et leurs mains ressemblent à ceux d'une Européenne de neuf ou dix ans. Mais la nature les a dédommagées de cette espèce d'injustice. Leur taille est élégante et gracieuse; leurs yeux sont noirs, extrêmement longs, pleins de langueur et de modestie. Elles baissent leurs paupières avec une sorte de pudeur voluptueuse. Si on ne les voyait lorsqu'elles parlent, on croirait entendre des enfans qui ne prononcent que des mots à moitié formés. Elles travaillent moins que les autres Indiennes; elles s'occupent de broderies, de teintures et d'autres petits ouvrages; les esclaves leur épargnent le soin de cultiver la terre; pourtant elles aident ainsi que les guerriers à recueillir les moissons.

» Les Muscogulges sont renommés pour la poésie et la musique; ils se disputent le prix du chant qui est une branche de chêne vert. Les femmes concourent et souvent obtiennent la couronne (1). »

Les Chéroquoises ont de la beauté, de la grâce et même de la dignité dans leur maintien. Leurs

---

(1) M. de Châteaubriand, *Voyage en Amérique.*

grands yeux noirs expriment l'amour, la bienveillance, le désir de plaire; elles sont sobres et laborieuses. Par ces qualités et leur aimable caractère, elles exercent une grande influence sur leurs époux dont elles sont chéries et respectées. Aussi les cabanes de ces Indiens ne retentissent-elles jamais de ces querelles, de ces traitemens grossiers si fréquens dans les chaumières d'Europe; aussi marchent-ils d'eux mêmes et à grands pas vers la civilisation, sans le secours des blancs dont ils méprisent les mœurs. Dans leurs prières, les Chéroquois et les Muscogulges demandent au Grand-Esprit de les préserver de la corruption des blancs, de leurs usages, de leurs lois et de leur domination. Ces peuples aiment la vie, mais, fiers et braves, ils la sacrifient sans hésiter à la défense de leur territoire et de leurs droits. Jamais au milieu de sa nation, quelque éloigné qu'il soit du sol natal, le Muscogulge ne se trouve isolé, ni dépourvu de secours. *Me voilà, j'arrive,* dit-il, en entrant dans l'habitation où il veut prendre du repos; *soyez le bienvenu,* lui répond-on : cette hospitalité, demandée et obtenue avec tant de franchise, de cordialité, est chose si simple, si naturelle, qu'on ne la croit pas une vertu (1).

Chez les Natchez l'influence des femmes, pour avoir été trop grande, cessa d'être honorable :

---

(1) William-Bertram.

« Un chef surnommé le Soleil, les gouvernait. La succession au trône avait lieu par les femmes. Ce n'était pas le fils même du Soleil qui lui succédait, mais le fils de sa sœur ou de sa plus proche parente... L'arbitraire du pouvoir de la femme chef prit le caractère du sexe de cette souveraine, et se porta du côté des mœurs; elle se crut en droit de prendre autant de maris et d'amans qu'elle voulait, et faisait ensuite étrangler les objets de ses caprices. En peu de temps il fut admis que le jeune Soleil, en parvenant au trône, pouvait faire étrangler son père lorsque celui-ci n'était pas noble. Cette corruption de la mère de l'héritier du trône descendit aux autres femmes... Le Soleil avait été jusqu'à ordonner une prostitution générale, comme cela se pratiquait à certaines initiations babyloniennes... La superstition ajoutait à tous ces maux; les prêtres fortifiaient la tyrannie par la dégradation de la raison du peuple. On sollicitait dix ans d'avance l'honneur d'accompagner le Soleil au pays des âmes. Les Allouez, gardes du Soleil et de la femme chef, se poignardaient aux obsèques de leur maître (1). »

Dans le Tucuman, les femmes ont beaucoup d'agrémens, de douceur et d'empire; aussi les mœurs présentent-elles des tableaux rians, comme les souvenirs de l'Arcadie : les réunions champê-

---

(1) M. de Châteaubriand, *Voyage en Amérique.*

tres, les danses, la guitare rustique, les chants qu'improvisent tour à tour le berger et la bergère en se donnant la main, les histoires gaies ou effrayantes du patriarche qui préside à leurs jeux, la nature, les habitans, les troupeaux, là tout est beau, harmonie, amour et bonheur.

Chez les Groenlandais, ce n'est pas l'infidélité d'une femme qui déshonore son mari, c'est l'infidélité du mari qui déshonore sa femme. On la punit de cette infidélité, parce qu'on suppose que la bonne ou mauvaise conduite d'un homme dépend toujours des vertus ou des vices de sa compagne.

Les Araucaniens, de mœurs simples et pures, francs, bons, hospitaliers, aiment leur indépendance et la guerre. Ils reconnaissent un être suprême, croient à un génie du bien et à un génie du mal : ils croient aussi à leur supériorité sur les femmes; mais ils les traitent avec égards, et souvent ils cèdent à leur influence sans même s'en douter. Les Araucaniennes sont très-agréables, ont des yeux brillans, de beaux cheveux qui tombent en tresses entourées d'un ruban garni de grelots; une tunique de flanelle blanche leur sert de vêtement. Elles ont les doigts, les bras, le cou, ornés d'anneaux, de bracelets et de colliers de verre; elles sont d'une propreté extrême, et si laborieuses qu'elles labourent la terre, sèment et récoltent les grains, soignent leurs enfans, leurs maris, s'occupent de tout le ménage, et trouvent encore du temps pour filer et tisser le coton.

Chez les Chawanons les femmes ont aussi de l'influence par leurs charmes, leur activité et leurs utiles travaux. Elles participent à la supériorité qu'ont leurs maris sur les autres peuples sauvages. Elles sont prévoyantes, ont grand soin de leurs enfans, sont propres, lavent le linge et les couvertures, fabriquent elles-mêmes le savon qu'elles emploient, et s'occupent constamment à travailler pour elles et leur famille. Elles sont riches en bijoux d'argent qu'elles portent en bracelets, en colliers, en couronnes et en croix. Elles ont les cheveux longs, liés près de la tête et enfermés dans un sac de peau qu'elles attachent avec des rubans. Les jeunes filles ont un genre de coquetterie particulier, dit le voyageur que nous consultons, mais qu'on pourrait plutôt nommer excès de modestie puisqu'elles sont belles : dès l'âge de douze ans elles se renferment soigneusement, et, lorsqu'elles sortent, elles se cachent la figure de manière à ne laisser jamais voir que leurs yeux; elles sont très-exactes à observer cette pratique jusqu'à ce qu'elles soient mariées.

Les hommes se coupent les cartilages des oreilles afin de les alonger le plus qu'ils peuvent, et y suspendent des bijoux d'argent en forme d'étoiles ou de soleils. Ils portent à leur cou des croix d'une grandeur extraordinaire, et sur la tête des bandeaux ou couronnes, auxquels ils attachent un si grand nombre d'épinglettes que l'on peut à peine distinguer leurs cheveux, dont ils n'ont qu'une

touffe sur le sommet de la tête : comme leurs féroces et dangereux ennemis, les Osages, ils emploient beaucoup de vermillon et de noir pour se peindre la figure et le corps dans les jours de réjouissances. Chez eux les vieillards jouissent d'une vénération générale, surtout lorsqu'ils ont été braves et bons guerriers dans la jeunesse. Leur principale occupation est de haranguer les jeunes gens : *Soyez intrépides avec vos ennemis, bons et généreux avec vos amis*, leur crient-ils sans cesse du haut de leurs cabanes; *le maître de la vie aime l'homme juste, généreux et brave, il a en horreur le fourbe, l'avare, le querelleur et le lâche. Ne mangez point vos vivres seuls, ne fumez point seuls dans vos cabanes; mais partagez vos viandes avec ceux qui n'en ont pas, et vous serez grands et considérés.* Ils recommandent pareillement aux femmes le travail et la bonne conduite, et ne cessent de répéter aux jeunes gens, en les encourageant à se marier, que ce qui contribue davantage à irriter le *Grand-Être*, c'est de les voir débaucher les femmes qui ne leur appartiennent pas (1).

Comme en Europe et en Asie, on trouve dans ces contrées l'influence des mères sur leurs enfans lorsqu'elles savent en remplir les devoirs : contre les égaremens de sa fille, une Indienne ne s'arme point de sévérité, mais ses larmes coulent; et rarement il arrive que ces larmes ne suffisent

---

(1) Perrin du Lac, *Voyage dans les Deux-Louisianes*.

pas pour la rappeler à la vertu. *Tu me déshonores*, dit une mère à sa fille; et celle qui avait oublié son honneur, au nom de l'honneur de sa mère, abjure une conduite qui afflige et fait rougir celle qui lui donna la vie. Ces femmes sont également susceptibles d'amitié, de courage, de bienfaisance : on a vu deux Indiennes, compagnes dans leur enfance et long-temps séparées, se retrouver par hasard dans l'armée de leurs ennemis, où elles étaient l'une et l'autre retenues prisonnières; la joie qu'elles éprouvèrent, les vifs et touchans témoignages d'affection qu'elles se donnèrent réciproquement, émurent de pitié leurs féroces vainqueurs, qui renvoyèrent en liberté les deux amies.

La jeune Poccahontas, fille d'un chef indien, affronta la mort au milieu des combats pour sauver la vie au capitaine Smith, ange tutélaire de la Virginie. Dans la lutte sanglante qui s'éleva au Brésil entre les Portugais et les Hollandais, la femme du chef indien Caméram fut aux premiers d'un très-puissant secours : on la voyait à cheval, couverte d'habits guerriers, parcourir les rangs, exhorter les soldats à faire leur devoir, leur promettre la victoire et donner aux autres femmes indiennes et portugaises un exemple que plusieurs s'empressèrent d'imiter. Dans plusieurs batailles elle fit preuve d'un courage et d'une force au-dessus de son sexe. Elle bravait tous les dangers; trois fois de suite on l'a vue charger l'ennemi et pénétrer même dans ses bataillons les plus serrés.

Il n'est pas rare que des Indiennes profitent de leur ascendant pour adoucir les chaînes des prisonniers de guerre, et même pour leur rendre la liberté : souvent la femme du puissant chef des Taramambazes, nommé *Juripariguazu* ou *Grand-Diable*, parvint à sauver la vie et à soustraire à la férocité de son mari les malheureux prisonniers qui allaient être dévorés.

Et là où l'on voit la nature dans toute sa simplicité, on peut mieux que partout ailleurs juger quels sont les sentimens qui distinguent le sexe : ce n'est pas l'amour qui est le plus puissant sur son cœur, ce n'est point la vanité; c'est l'attachement maternel; et pour faire connaître toute la puissance de ce sentiment sur le cœur d'une Indienne, laissons parler un voyageur célèbre qui honore et les lieux qu'il parcourt et le monde qu'il éclaire (1). « Près de l'embouchure du Guasacavi, » une butte granitique qui s'élève sur la rive occi- » dentale fixa notre attention : on l'appelle le *ro- » cher de l'indienne Guahiba*, ou le rocher de la mère » *Piedra de la madre*. Nous nous informâmes de la » cause d'une dénomination si bizarre. Un mission- » naire nous fit le récit d'un événement qui excita » chez nous les sentimens les plus douloureux. Si » dans ces lieux solitaires l'homme laisse à peine

(1) M. de Humboldt, *Voyage dans les régions équinoxiales du nouveau continent*, in-4°, part. hist., liv. VII, page 410.

» après lui quelque trace de son existence, il est
» doublement humiliant pour un Européen de voir
» se perpétuer par le nom d'un rocher, par un de
» ces monumens impérissables de la nature, le souvenir de la dégradation morale de notre espèce,
» celui du contraste entre la vertu du sauvage et
» la barbarie de l'homme civilisé ! Le missionnaire
» de San-Fernando avait conduit ses Indiens sur
» les bords du Rio-Guaviare. C'était pour faire une
» de ces incursions hostiles qui sont également défendues par la religion et les lois. On trouva dans
» une cabane indienne une mère, Guahiba, avec
» trois enfans, dont deux n'étaient pas encore
» adultes. Ils étaient occupés à préparer de la farine de manioc. Toute résistance fut impossible;
» le père étant allé à la pêche; la mère essaya de
» s'enfuir avec ses enfans. A peine avait-elle atteint
» la savane, que les Indiens de la mission parvinrent à la saisir. La mère et les enfans furent liés
» et traînés au bord de la rivière. Le religieux, assis dans un bateau, attendait le résultat d'une
» expédition dont il ne partageait pas les dangers.
» On mena les prisonniers à San-Fernando, espérant que la mère ne pourrait trouver un chemin qui la conduisît par terre dans ses foyers.
» Éloignée de ceux de ses enfans qui avaient accompagné le père le jour où elle fut enlevée,
» cette pauvre femme donna des marques du plus
» profond désespoir. Elle voulut ramener au sein
» de sa famille les enfans qui étaient au pouvoir
» du missionnaire, elle s'enfuit avec eux, à plu-

» sieurs reprises, du village de San-Fernando;
» mais les Indiens la saisirent chaque fois de nou-
» veau; et après l'avoir fait fustiger impitoyable-
» ment, le missionnaire prit la cruelle résolution
» de séparer la mère des enfans qu'on avait pris
» avec elle. On la conduisit seule vers les missions
» du Rio-Negro, en remontant l'Atabapo. Faible-
» ment liée, elle était assise à la proue du bateau.
» On ne lui avait pas fait connaître le sort qui l'at-
» tendait; mais elle jugea, par la direction du so-
» leil, qu'elle s'éloignait de plus en plus de sa ca-
» bane et de son pays natal. Elle parvint à rompre
» ses liens, se jeta à l'eau et nagea vers la rive gau-
» che de l'Atabapo. Le courant la poussa sur ce
» banc de roche qui porte aujourd'hui son nom.
» Elle y prit terre et s'enfonça dans les bois; mais
» le président des missions ordonna aux Indiens
» d'aborder au rivage et de suivre les traces de la
» Guahiba. On parvint à la ramener vers le soir.
» Elle fut étendue sur le rocher (*la Piedra de la*
» *madre*), et on lui infligea une cruelle punition
» avec ces courroies de cuir de lamentin qui ser-
» vent de fouet dans ces pays, et dont les alcades
» sont toujours munis. Les mains liées sur le dos
» avec de fortes lianes de macavure, la malheu-
» reuse femme fut traînée à la mission de Javita.
» On la jeta dans un de ces caravanserais qu'on ap-
» pelle *Casa del Rey*. C'était la saison des pluies.
» La nuit était de la plus grande obscurité. Des
» forêts que jusque-là on avait crues impénétra-
» bles, séparent la mission de Javita de celle de

» San-Fernando, par une longueur de 25 lieues » en ligne droite. On ne connaît d'autre chemin » que celui des rivières. Jamais homme n'a tenté » d'aller par terre d'un village à un autre, ne fus- » sent-ils éloignés que de quelques lieues. Ces diffi- » cultés n'arrêtent pas une mère qu'on sépare de » ses enfans. Ses enfans sont à San-Fernando; il » faut qu'elle les retrouve, qu'elle exécute le pro- » jet de les délivrer des mains des chrétiens, de les » ramener vers leur père, sur les bords du Gua- » viare. La Guahiba est mal surveillée dans le ca- » ravanserai. Comme elle avait les bras ensanglan- » tés, les Indiens de Javita avaient desserré ses » liens à l'insu du missionnaire et des alcades. Elle » parvient, à l'aide de ses dents, à les rompre en- » tièrement : elle disparaît dans la nuit; et, au » quatrième soleil levant, on la voit rôder à la mis- » sion de San-Fernando, autour de la cabane où » se trouvaient renfermés ses enfans. (Ce que cette » femme venait d'exécuter, ajouta le mission- » naire qui nous fit ce triste récit, l'Indien le plus » robuste n'aurait cru pouvoir l'entreprendre.) » Elle traversa les bois dans une saison où le ciel » est sans cesse couvert de nuages, où le soleil, » pendant des journées entières, ne paraît que » pour quelques minutes. S'est-elle dirigée d'après » le cours des eaux? Mais les inondations des ri- » vières l'ont forcée de marcher loin des rives du » fleuve, au milieu des bois où le mouvement des » eaux est presque imperceptible. Que de fois elle a

» dû traverser à la nage les ruisseaux qui se jettent » dans l'Atabapo! On demanda à cette malheu- » reuse femme de quoi elle s'était nourrie pendant » quatre jours; elle dit qu'épuisée de fatigue, elle » n'avait trouvé d'autre nourriture que ces grandes » fourmis noires, appelées *vachacos*, qui montent » en longues bandes sur les arbres pour y suspen- » dre leurs nids résineux. Nous pressâmes le mis- » sionnaire de nous dire si la Guahiba avait joui » paisiblement du bonheur de rester avec ses en- » fans, si enfin on s'était repenti de cet excès de » cruauté. Il ne voulut point satisfaire notre cu- » riosité; mais à notre retour du Rio-Negro, nous » apprîmes qu'on ne laissa pas le temps à l'In- » dienne de guérir ses plaies, qu'on la sépara de » nouveau de ses enfans, en l'envoyant dans une » mission du Haut-Orénoque. Elle y mourut, en » se refusant toute espèce de nourriture, comme » font les sauvages dans les grandes calamités. »

Nous ne craignons point de citer un trait si touchant, bien qu'il nous fasse voir un missionnaire abusant de la manière la plus indigne de son ministère; nous ne craignons pas de le citer, parce que des exemples semblables ne sauraient trop fixer l'attention des amis de la religion et de l'humanité, pour qu'on les prévienne et qu'on proscrive à jamais des moyens de conversion si funestes aux progrès du christianisme.

Nous devons ajouter que le célèbre voyageur rend hommage aux vertus et à la conduite des

missionnaires en général. Déjà avant lui un auteur protestant, Robertson, s'est plu à justifier les prêtres contre les accusations dont ils ont été l'objet. Il nous dit que les premiers missionnaires de l'Amérique, hommes simples et pieux, ministres de paix, de tolérance et d'humanité, s'efforçaient constamment d'adoucir ou d'arracher la verge de fer que la main des conquérans faisait peser sur les malheureux Indiens; il dit que c'est par leur sage et puissante médiation que furent établis tous les réglemens qui tendaient à améliorer le sort des indigènes. Ce témoignage irrécusable nous prouve du moins qu'un grand nombre de missionnaires ont imité et suivi les illustres traces de Las-Casas, du bienfaiteur courageux, du véritable apôtre de l'Amérique.

L'infortunée Guahiba n'était-elle pas faite pour ressentir la grâce ineffable du christianisme? Cette tendre mère n'aurait-elle pas adoré le Dieu qui rendit une fille à son père, un fils à sa mère, qui dit: *Laissez venir à moi les petits enfans*, si, pour première instruction, on ne l'eût arrachée à sa cabane, à son mari, à ses enfans, à ses devoirs? N'est-ce pas à des moyens aussi funestes et si peu propres à convertir, à civiliser les Indiens, que l'on peut attribuer la répugnance d'un très-grand nombre, et même leur inflexible résistance à embrasser la religion et à adopter les usages des Européens?

CHAPITRE XXXII.

Péruviennes.

Le premier législateur des Péruviens, avec le langage de la douceur et de la raison, opéra facilement dans leurs mœurs les changemens les plus importans. Ils étaient plongés dans la plus grossière barbarie, et les femmes condamnées au plus triste sort, lorsque Manco et son épouse Oëllo apparurent au milieu d'eux. C'est à ce couple heureux et vertueux qu'ils durent leurs vertus et leur bonheur. Aussi le croyaient-ils venu du ciel pour leur en apporter les jouissances. A la voix de Manco des hordes errantes et barbares se rassemblent, renversent les autels du lion et du tigre qu'elles arrosaient de leur sang et de celui de leurs enfans; elles cessent d'adorer ce qu'il y a de plus hideux et de plus effrayant pour adresser leurs hommages, leurs prières à l'astre brillant qui les éclaire. La reconnaissance est le premier sentiment que le culte du soleil leur enseigne. Ils observent que sa bienfaisante influence s'étend sur toute la nature, et ils conçoivent ce que c'est que justice et bonté. Ils nomment cet astre leur père, et un

sentiment fraternel les unit entre eux. L'égalité, le partage des terres, en sont une conséquence naturelle. Ils apprennent l'art de les cultiver; et cet art, si nécessaire à la vie, sert encore à l'embellir en faisant connaître tout le prix du travail, comparé à tout l'ennui de l'oisiveté.

La belle Oëllo enseigne aux femmes à filer, à ourdir la laine et à s'en vêtir; elle leur fait connaître les charmes de la modestie, la puissance de la vertu, et l'amour irrésistible qui en est la récompense. Bien comprise parce qu'elle leur servait d'exemple et de preuve, Oëllo fut imitée; et les Péruviennes devinrent des femmes laborieuses, de fidèles épouses, de bonnes mères. Elles assurèrent leur empire sur leurs époux, leurs enfans, en sachant les aimer avec constance, les servir avec zèle, les soigner avec bonté. L'intérieur des familles offrit bientôt le spectacle de l'amour conjugal, de la piété filiale, du respect pour la vieillesse. Pour plaire à la jeune fille qui croissait au milieu de ces doux sentimens, il fallait être bon fils; il fallait cultiver le champ de la veuve et de l'orphelin avec plus d'ardeur que le sien; il fallait être brave, pieux, juste, humain; et les mâles vertus de l'homme se formaient ainsi sous l'influence de l'innocence et de la beauté. La sagesse des femmes rendait les lois presque inutiles aux mœurs : c'est à cette sagesse, à cette pureté de mœurs qui en faisaient regarder l'infraction comme impossible, qu'il faut attribuer cette loi si opposée

à l'équité, à la douceur de ce peuple, loi barbare qui condamnait la vierge du soleil, infidèle à ses vœux, à être enterrée vivante, à voir périr sa famille entière avec son séducteur. Ces vierges du soleil ne jouissaient pas de la même liberté que les vestales, ni de leurs prérogatives; cependant c'était parmi elles que l'Incas choisissait ses épouses; lui seul avait droit d'en prendre plusieurs.

Telles étaient les mœurs du Pérou lorsque les Espagnols en firent la conquête; et la preuve que l'éducation des femmes était déjà soignée nous est offerte par le manuscrit que l'on conserve encore de la célèbre Capillana, manuscrit où elle a peint les anciens monumens de son pays et où l'on trouve des explications historiques, des dissertations sur les plantes, etc. On sait quel tendre amour elle inspira à Pizarre, combien elle favorisa ses découvertes et ses conquêtes par les instructions qu'elle fut à même de lui donner sur le gouvernement, les mœurs, les usages, le caractère des habitans de cette contrée.

La civilisation et surtout le christianisme ont dû naturellement augmenter l'influence des femmes au Pérou; et si elles ont aujourd'hui les défauts des Européennes, elles en ont aussi les charmes : gaies, vives, spirituelles, elles ont une grâce infinie dans la taille, et rien ne peut égaler l'élégance de leur démarche; leurs joues pâles rendent plus remarquable la brillante vivacité de leurs yeux noirs. Elles aiment la parure, particulière-

ment les dames de Quito, qui portent avec profusion toute espèce de bijoux, tels que boucles d'oreilles, colliers, bracelets, rosaires, amulettes en diamans, émeraudes, topazes, etc. Leurs vêtemens, presque toujours d'une couleur éclatante, sont garnis d'une quantité prodigieuse de dentelles, de franges, de paillettes; leur tête, habituellement découverte, est ornée d'un filet de rubans et de fleurs; leurs cheveux tombent en petites tresses sur leurs épaules. Ainsi que les hommes elles portent rarement des souliers et des bas. On apprécie singulièrement en elles un petit pied blanc et un talon rouge! . . . .

Les Péruviennes en général ont un air de légèreté qui fait tort à leur réputation; mais les voyageurs (1) qui ont habité assez long-temps ce pays et Lima en particulier, pour n'être point obligés de juger sur les apparences, ont rendu justice aux qualités solides qui les distinguent. Elles sont très-bonnes mères, élèvent elles-mêmes leurs filles avec beaucoup de soin. Elles chérissent, respectent le lien conjugal, et font régner la concorde, la joie dans leur famille, où l'étranger est reçu avec autant de franchise que de bienveillance. Mais, comme en Espagne, c'est surtout par l'amour que les femmes acquièrent une grande influence : on

---

(1) Stevenson, *Relation historique d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique du sud.*

dit qu'Amat, vice-roi de Lima, était tellement soumis à l'empire de la belle Perricholi qu'il ne pouvait s'empêcher de satisfaire à tous ses désirs, à tous ses caprices (1). Il est juste de dire que, bonne et sensible, elle usa souvent pour faire le bien de cet empire qu'elle avait sur son royal amant; c'est ainsi qu'on l'a vue obtenir la grâce d'un malheureux, le matin même qu'il allait être exécuté. Cette femme si fameuse par sa beauté, son esprit et ses galanteries, a expié les erreurs de sa jeunesse, en consacrant les dernières années de sa vie, tout entières à la piété, à la bienfaisance, employant à des œuvres de charité tout ce qu'elle possédait.

Nina de la Huaca est aussi une des femmes célèbres du Pérou : son extérieur martial répond à sa vaillance; elle a six pieds de haut, monte un cheval fougueux, s'arme d'une paire de pistolets, d'une lance, et, accompagnée de trois ou quatre hommes, parcourt la vallée de Chancay, qu'elle habite, et la route de Lima pour arrêter les voleurs qui infestent ces environs. Elle en est plus redoutée qu'une compagnie d'encapados ou officiers de police à cheval. Avec ces goûts guerriers, Nina est aussi sage qu'une modeste jeune fille; elle reçoit chez elle avec autant de franchise que

---

(1) On prétend qu'elle obligea le vice-roi d'aller donner à manger à ses mules, à l'heure de minuit, *en camisa*.

de politesse. Elle a des connaissances en littérature et surveille elle-même ses propriétés avec beaucoup d'ordre et d'intelligence.

Mais la femme qui a exercé et dont le souvenir exerce encore aujourd'hui à Lima l'influence la plus honorable, c'est sans contredit sainte Rose, patrone vénérée du Pérou : c'est elle qui a prédit l'indépendance de sa patrie; c'est elle qui a dit que, quand la domination des rois d'Espagne aurait duré autant que celle des Incas, le sceptre tomberait de leurs mains. Cette prophétie remarquable se trouve dans la première édition de sa vie, imprimée en 1662. Dès lors on l'a supprimée; mais les événemens n'ont pas moins réalisé la prophétie et les vœux de sainte Rose.

CHAPITRE XXXIII.

Mexicaines.

La civilisation du Mexique, sous le rapport des arts, de l'industrie, de l'agriculture, était aussi avancée que celle du Pérou, lorsque les Espagnols en firent la conquête. Ils trouvèrent des plaines cultivées avec soin; la capitale, avec ses tours et ses temples dorés, s'élevait au milieu d'un lac superbe et présentait un aspect enchanteur. Partout s'offrait l'image des richesses et de la prospérité. Mais, au milieu d'une si belle nature et de tant de biens, ces peuples avaient un culte sombre et barbare; ils croyaient plaire à leurs Dieux par des sacrifices humains (1) et en s'imposant les mortifications, les souffrances les plus cruelles. Cette influence de la religion entretenait chez eux des mœurs féroces et privait les femmes de cet as-

(1) Zamarraga, premier évêque de Mexico, dit qu'en cette ville seule on avait immolé vingt mille victimes humaines et autant sur la montagne Tapazacae à la déesse Tonantein... Le prêtre arrachait de la poitrine de la victime son cœur palpitant, parce qu'on croyait qu'il était plus agréable à la divinité quand il lui était offert fumant

cendant que leur procure ordinairement un certain degré de civilisation, mais qu'elles ne peuvent obtenir quand le culte, les lois et un gouvernement despotique leur assignent une place méprisable et obscure. C'est ce qui avait lieu au Mexique : l'empereur tenait renfermées dans son sérail un nombre considérable de femmes; celles qui lui plaisaient lui étaient uniquement réservées; les autres étaient distribuées à ses favoris, à ses officiers; et toutes, comme en Asie, étaient malheureuses et dégradées par ce double fléau de la tyrannie et de la jalousie qui pesait constamment sur elles. C'est à cette conduite envers les femmes, c'est à cette religion aussi superstitieuse que cruelle qu'on attribue la ruine du Mexique; une tradition sacrée avait prédit *qu'il viendrait du côté de l'Orient un peuple invincible, envoyé du Ciel, porteur de la foudre, enfant des Dieux, qui punirait les crimes des Mexicains, saccagerait leurs villes, détruirait leurs temples, briserait leurs autels, brûlerait leurs palais.* Et, lorsque les Européens parurent, Montézuma et ses sujets, se rappelant avec effroi cette tradition, crurent que rien

---

encore par la chaleur vitale. Ses membres étaient divisés entre les assistans... Le grand serpent idole était représenté dévorant une victime humaine se débattant dans ses horribles mâchoires.

Beulloch, *le Mexique en 1823, ou Relation d'un voyage dans la nouvelle Espagne.*

ne pouvait empêcher de s'accomplir les destinées prédites à cet empire, et ils perdirent ainsi la confiance, l'énergie qui pouvaient les sauver. De leur côté les femmes, esclaves infortunées, virent dans ces hommes nouveaux des libérateurs qui allaient briser leurs chaînes et les délivrer de leurs tyrans. Elles n'avaient pu connaître les sentimens qui attachent à la patrie, à ses devoirs; et, au mépris de la patrie et des devoirs, elles coururent en foule offrir leur amour aux vainqueurs de leurs époux et de leurs pères. Au milieu d'elles se distingua la fille d'un puissant cacique, la belle Marina, dont l'âme de flamme, le caractère plein d'élévation et de courage, étaient dignes de servir une plus noble cause. Aimée de Cortès, elle paya cet amour par le dévouement entier de tous ses sentimens, de toute son existence; c'est à ce dévouement que Cortès et l'Espagne durent la superbe conquête du Mexique: Marina, qui en connaît la langue, les lieux, les habitans, sans cesse aide Cortès de ses conseils, lui sert d'interprète, lui indique les chemins à suivre, les embuscades et les dangers à éviter. Partout elle l'accompagne et partage ses exploits; on la voit, au milieu des combats, courir au-devant des coups dirigés contre lui, le couvrir de son corps, n'ayant de craintes que pour son amant. Elle aurait eu mille vies qu'elle les aurait toutes données pour épargner une goutte de son sang! Grâce à tant de courage, de zèle, de sollicitude, elle l'amène triomphant sur les ruines de

sa patrie. Telles étaient les femmes dont les Mexicains avaient dédaigné de captiver le cœur, et qui, animées par la vengeance et l'amour, les firent tomber dans les chaînes de leurs ennemis!

Si les femmes et la superstition furent les deux principales causes de la chute de cet empire, ce sont aussi les femmes et la religion qui ont le plus contribué à en réparer les maux : le christianisme, en adoucissant, en réglant, pour ainsi dire, cette énergie qui distinguait les habitans de l'antique Mexique, a développé chez eux ces qualités natives que des guerres continuelles, que des superstitions barbares tendaient à étouffer. Et malgré une longue oppression, malgré les efforts d'une fausse politique pour empêcher le développement de leur intelligence et les progrès de la civilisation, le Mexicain en général se livre avec succès à tous les travaux utiles, et surtout à l'agriculture ; il déploie même une grande aptitude et une sagacité peu ordinaire dans les arts mécaniques. Pieux, simple dans sa foi, il aime la pompe des cérémonies religieuses; il y assiste avec zèle et recueillement. Sa cabane, proprement construite avec des feuilles de palmier, avec des nattes, est vraiment l'asile des vertus domestiques et du bonheur. Plusieurs villages indiens de cette contrée offrent l'aspect intéressant d'un peuple dépouillé de la rudesse de l'état sauvage sans avoir les vices de la civilisation, d'un peuple poli parce qu'il est bon, hospitalier parce qu'il est généreux, content

de son sort parce qu'il est vertueux. Les femmes, en général laborieuses, agréables et sages, n'y règnent pas en souveraines pendant la jeunesse pour être oubliées dans les âges suivans. Leur ascendant est plus uniforme et plus constant; il est moins obtenu par l'amour que par des qualités utiles et par l'agrément qu'elles répandent sans cesse dans leur intérieur, et principalement dans les fêtes multipliées qu'on se plaît à célébrer dans ce pays. Ces Indiennes sont bien plus heureuses dans leur simplicité que les élégantes de Mexico, si renommées par leur beauté et cependant si négligées par leurs maris pour des négresses ou des mulâtres qui existent en grand nombre dans cette ville, et qui sont aussi habiles dans l'art de séduire que les bayadères de l'Inde. Rien n'égale la grâce attrayante de leur parure et le luxe qu'elles y déploient. Sur elles on voit briller les soies de diverses couleurs, les dentelles, l'or, les perles, les diamans et les bijoux de toute espèce. Ces femmes esclaves enchaînent les hommes du plus haut rang, et par la licence de leurs mœurs font craindre aux pieux habitans de Mexico que le ciel irrité de tant de corruption ne fasse subir enfin à la ville entière le châtiment le plus terrible. L'ascendant si grand et si scandaleux de ces femmes d'une race méprisée, d'une condition servile, et si inférieures en beauté aux Mexicaines, indique sans doute dans les hommes un goût dépravé; mais ne pourrait-on pas en accuser aussi les défauts justement reprochés aux femmes hon-

nêtes de ce pays, tels que l'ignorance qui les empêche d'être aimables, la passion du jeu qui défigure les traits les plus beaux et les plus doux par l'expression de l'avarice ou de la colère, l'habitude de fumer, si peu propre à leur donner de la grâce et à faire ressortir leur beauté? Il faut si peu de chose pour effaroucher l'amour, qu'on peut, sans s'étonner, le voir fuir de belles femmes ayant toujours une cigarre à la bouche et des cartes à la main (1)!

Malgré quelques-uns de ces défauts, les femmes dans la république de Colombie exercent une influence très-grande; il est vrai qu'elles sont en général charmantes : elles ont des formes arrondies, délicates, des yeux brillans, une physionomie expressive, un esprit vif, pénétrant, et très-propre à la culture des arts d'agrément, surtout de la musique dont le goût paraît inné chez elles. Mais leur éducation est beaucoup moins soignée que celle des Anglo-Américaines; aussi, pour-

---

(1) « La première fois que j'assistai à une de leurs réunions, je remarquai avec surprise une fumée qui s'élevait au-dessus de la tête d'une dame assise au piano; et, comme j'approchais pour voir quelle en était la cause, je vis que cette dame, tout en s'occupant de tirer des sons harmonieux, continuait de fumer sa cigarre, et poussait des bouffées de fumée énormes par la bouche et par les narines. »

Beullqch. *Ibid.*

raient-elles user beaucoup mieux de leur temps et de la grande liberté dont elles jouissent : parler d'amour, médire, fumer, sont leur occupation ordinaire (1). Cependant ces fautes et ces ridicules sont loin d'être généralement répandus parmi le sexe; et presque toujours ils se trouvent compensés par l'excellence de leur cœur et par des vertus, surtout dans la partie occidentale de cette république, où les mœurs sont plus sévères, la religion mieux observée et moins obscurcie par le fanatisme. Quoi qu'il en soit, les Colombiennes en tout lieu gouvernent leurs maris; l'habitant laborieux de la Magdalena, l'énervé et oisif habitant de Santa-Fé, se courbent également bien sous le joug conjugal, les uns par indolence, les autres par amour.

---

(1) Mollien, *Voyage dans la république de Colombie.*

CHAPITRE XXXIV.

Femmes de la Floride.

Si le sort déplorable des Mexicaines les porta au-devant des ennemis de leur patrie, dans l'espoir de trouver en eux des protecteurs, dans la Floride au contraire, où le sexe jouissait de sa liberté et exerçait un grand ascendant, lorsque les Européens vinrent en faire la conquête, on vit les femmes aussi bien que les hommes déployer une bravoure et des sentimens qui auraient dû désarmer leurs oppresseurs, si la soif de l'or n'avait pas éteint en eux tout sentiment d'humanité. Ces barbares coupèrent le nez au cacique d'Hirriga et firent dévorer sa mère par des chiens! Dès lors l'infortuné prince ne respirait que pour assouvir sa trop juste vengeance: quatre Espagnols tombent entre ses mains; il en fait mourir trois, l'autre obtient la vie par l'intercession de la femme et des filles du cacique. L'aînée de ces princesses ne borne pas là sa bienfaisance; elle s'expose à toute la colère de son père pour rendre au prisonnier sa liberté; elle l'envoie au cacique Mucoço qu'elle doit épouser, et le recommande au nom de l'a-

mour à sa protection. Pour obéir à celle qu'il aime, Mucoço accorde à Juan Ortis l'hospitalité la plus bienveillante; il fait plus encore, il lui laisse la liberté de rejoindre ses compatriotes, préférant ainsi rompre l'alliance qui doit faire son bonheur, plutôt que de le livrer au père de sa bien-aimée qui le réclamait. Une conduite aussi généreuse porte les Espagnols à rechercher l'amitié d'un si noble ennemi; ils l'attirent dans leur camp, où il se rend avec confiance. Son séjour prolongé donne de vives inquiétudes à sa tendre et prudente mère; mais ce n'est que pour des jours si chers qu'elle éprouve des craintes, et n'hésite point à se rendre auprès de ceux qu'elle croit des ennemis altérés de sang, pour leur offrir sa vie en échange de celle de son fils.

La princesse de Cofacique, jeune, belle, douée d'une âme sensible, d'un génie supérieur, méritait, dit un historien (1), de commander à des royaumes entiers. Aussi ses sujets, dont elle était adorée, avaient-ils quelque chose de plus doux, de plus libre, de plus honnête que les habitans des autres pays. Candide, généreuse, cette aimable princesse reçoit les Espagnols avec la plus grande confiance, leur offre ses bijoux, met à leur disposition ses trésors, tout cet or enfin dont ils sont si avides; et, après les avoir comblés des biens qui sont en

---

(1) L'Incas Garcilasso.

son pouvoir, obtient encore pour eux du cacique voisin son amitié et ses services. Elle n'eut pas le même ascendant sur sa mère : plus politique que sa fille, elle blâma sa générosité envers des étrangers qu'elle regardait comme des ennemis de son pays. Pour changer les sentimens de sa mère et l'engager à être favorable aux Espagnols, la princesse voulut charger de cette mission auprès d'elle un jeune Indien que sa mère avait élevé : ce jeune homme, qu'on dépeint d'une superbe taille, portant un manteau de peau qui le drape avec élégance, la tête ornée de plumes de diverses couleurs, un arc à la main et le carquois sur l'épaule, ce noble jeune homme se distinguait bien plus encore par ses sentimens que par ses avantages extérieurs; et, ne voulant ni refuser la mission que lui donne la princesse, ni la remplir dans la crainte de déplaire à sa mère adoptive; pour concilier sa reconnaissance et son devoir, il se donna la mort... Le dévouement de nos preux chevaliers envers le sexe était-il plus grand et plus héroïque? Aussi, par combien de qualités les femmes de la Floride ne méritaient-elles pas ce dévouement! Belles, compatissantes, généreuses, nous venons de les voir sauver la vie à un ennemi, le protéger aux dépens des intérêts les plus chers. Nous venons de voir un beau dévouement maternel, puis une princesse faisant le bonheur de son peuple, recevant les Européens avec une grandeur d'âme qui les remplit d'admiration et les force à la re-

connaissance; voyons-les encore déployant tout leur courage contre ces mêmes Européens, quand ils se montrent en ennemis et les armes à la main.

A Mauvila les Indiens, voyant leurs forces s'affaiblir, appellent les femmes à leur secours. Déjà un grand nombre n'avait pas attendu ces ordres pour se mêler au combat. Les autres accourent en foule avec des arcs, des flèches, des épées, des lances, que les Espagnols avaient laissés tomber durant l'action : ainsi armées elles se mettent à la tête des combattans, raniment leur ardeur, et étonnent l'ennemi par une force et une valeur incroyables.

Dans la province de Tula, où les habitans sont si laids, si farouches et si intrépides guerriers, que les peuples voisins, pour apaiser les enfans qui pleurent, les effraient du nom de *Tula;* dans cette province les femmes combattent aussi vaillamment que leurs maris.

Si les femmes de la Floride en général se rendaient redoutables par leur courage, elles n'étaient pas moins puissantes par leurs charmes : Diégo Gusman, brave guerrier, après avoir perdu au jeu tout ce qu'il possédait, joue encore une charmante Indienne; mais revenu de son égarement, plutôt que de donner celle qu'il aime, il s'enfuit avec elle du camp espagnol, va chercher un refuge chez le cacique de Naguatez, père de sa maîtresse. Là il abjure sa patrie, la gloire, et ne veut plus vivre que pour l'amour...

L'ascendant que les femmes de ce pays obtiennent par leurs qualités et leurs charmes, elles le perdent dès qu'elles cessent d'être honnêtes; elles sont alors traitées de la manière la plus rigoureuse et la plus humiliante. Cette sévérité sur l'honneur des femmes ne prouve-t-elle pas qu'elles savent généralement le respecter (1)?

---

(1) *Histoire de la conquête de la Floride*, par Garcilasso.

CHAPITRE XXXV.

Brésiliennes.

Les Indiennes du Brésil sont belles et laborieuses; elles filent du coton pour faire des hamacs et des cordes, font des vases de terre, vont à la guerre, portent les fardeaux et les provisions. Les femmes des Tupis, féroces comme leurs maris, préparent l'horrible repas de chair humaine si délicieux pour eux; ce sont elles qui dépècent avec une pierre tranchante les prisonniers, et de leur sang frottent leurs enfans pour leur donner de la force. Traitées en esclaves, le lien du mariage ne pèse que sur elles; les hommes prennent, selon leur caprice, plusieurs épouses et les renvoient de même. Chez les Tupinambas, dont le nom signifie *brave*, le sexe est traité avec plus d'égards, et les hommes reçoivent en échange plus d'amour. La plus tendre harmonie règne dans leur intérieur, et cette harmonie se répand sur la nation entière. Chaque individu voit dans son compatriote un ami et un frère; mais, comme tous les Brésiliens, ils sont féroces et implacables envers leurs ennemis. Amans passionnés et jaloux, ils ne traitent point avec la légèreté des autres Indiens l'amour

et l'honneur des femmes : l'enlèvement d'une nouvelle Hélène fit naître au milieu d'eux une guerre opiniâtre et sanglante. La beauté n'est pas le seul mérite qui distingue les Brésiliennes ; sensibles et constantes, elles répondent à la passion qu'elles inspirent par un dévouement qui va parfois jusqu'à l'héroïsme. On en trouve la preuve dans l'histoire d'Alvarez, noble portugais, plus connu sous le nom de Caramourou (homme de feu). Jeté par la tempête au milieu de ce peuple, il lui inspira un respect qui tenait de l'adoration ; tous les chefs s'empressèrent de lui offrir leurs plus belles filles pour épouses, et toutes ces épouses se disputaient à qui l'aimerait davantage et le servirait mieux.

Dans un voyage qu'il fit en Europe, Alvarez n'ayant emmené avec lui que Paraguazou, sa femme favorite, les autres, désespérées, se jetèrent à la nage pour suivre son navire ; la plus courageuse et la plus tendre alla même si loin qu'elle perdit les forces ; et n'ayant pu, ni retourner au rivage, ni se faire entendre de son époux, elle périt dans les flots victime de son amour.

Caramourou séjourna quelque temps en France avec Paraguazou, qui fut convertie à la religion chrétienne. Catherine de Médicis fut sa marraine et lui donna son nom. Au milieu de cette cour galante et polie où elle excitait la curiosité et l'intérêt général, la jeune Indienne acquit des talens, des manières aimables, sans en prendre les vices ;

et reparaissant au milieu de ses sauvages compatriotes avec des grâces, des vertus nouvelles, Paraguazou devint pour eux un objet d'admiration, d'amour, et profita de tous ces avantages pour les civiliser, pour leur faire aimer et embrasser la religion qu'elle professait. Bientôt on vit ce peuple, jusqu'alors indompté, se soumettre aux lois de l'Évangile, élever une église au vrai Dieu, se bâtir des cabanes et cultiver un sol dont il méconnaissait toute la fertilité. Tant de biens obtenus en peu de temps par la douceur et la persuasion, furent plus promptement encore détruits par les moyens violens qu'employa Coutinho, envoyé du Portugal pour gouverner le Brésil. Caramourou voulut défendre contre l'oppression de ce tyran la nation qui l'avait accueilli avec tant de confiance; mais il fut jeté dans les fers. Au bruit de sa mort, Paraguazou fait partout retentir les cris du désespoir et de la vengeance; elle emeut, enflamme les Tupinambas et les peuples voisins; à sa voix tous s'arment et ne semblent animés comme elle que par la haine et l'amour. Bientôt les Portugais et tous leurs établissemens sont en proie à leur fureur; ils brûlent les sucreries, détruisent les plantations, tuent le fils de Coutinho; et Coutinho lui-même, ayant fini par tomber entre leurs mains, est dévoré et sa tête portée en triomphe... C'est ainsi que ce peuple, excité et soutenu par une femme éloquente et passionnée, sortit vainqueur

de cette première et sanglante lutte contre les Européens.

Plus tard, entièrement soumis aux Portugais, ce beau pays était souvent ravagé par les Aymures, dont la force étonnante égalait la férocité. Anthropophages insatiables de sang humain, ils venaient attaquer les blancs jusque dans la capitale : la plupart des planteurs avaient été dévorés par eux, d'immenses propriétés restaient désertes, lorsqu'une femme vint mettre un terme à leurs horribles exploits. Dans une expédition contre les Aymures, les colons ayant fait prisonnières deux de leurs femmes, l'une meurt de chagrin, l'autre s'habitue au genre de vie des Européens, s'attache à eux, prend leur langage, leurs manières, et devient à la fois interprète et médiatrice entre ses compatriotes et leurs ennemis. Elle se rend dans l'assemblée des sauvages, leur offre des présens au nom des Portugais, vante leur douceur, leur bienfaisance, et parvient à leur inspirer tant de confiance, que plusieurs Aymures ne craignent point de la suivre à San-Salvador. L'accueil qu'on leur fait, les caresses qu'on leur prodigue, les dons en vêtemens, bagues, colliers et autres bijoux qu'ils reçoivent pour leurs femmes et leurs enfans, le spectacle solennel et touchant d'une cérémonie religieuse, tout cela achève la conciliation si heureusement commencée par une femme : dès lors l'admiration et la reconnaissance changent entièrement le cœur des Aymures ; et les hordes voisines,

à leur exemple, contractent une alliance durable avec les Portugais (1).

Cette influence que le sexe a constamment exercée sur le Brésil, est encore plus étendue, plus générale aujourd'hui qu'il a pris place au rang des nations les plus sages et les plus prospères. Comme en Portugal les femmes y sont vives, gracieuses, aimables; moins observées par la jalousie que les Portugaises, moins sédentaires ou moins renfermées et sans doute aussi sages, les Brésiliennes règnent dans la société comme dans leur intérieur. Les hommes, aussi galans, aussi généreux que les anciens habitans de la mère-patrie, constamment entourent le sexe d'hommages sincères et ont pour lui un dévouement sans bornes. A Sainte-Paule, qui se distingue des autres villes de ce pays par le bon goût et l'urbanité, par l'élégance des femmes et la galanterie des hommes, les habitans ont donné la preuve de cette protection qu'ils accordent à la faiblesse : le gouverneur avait séduit la fille d'un artisan; aussitôt la ville entière prend la cause de la jeune personne et force son orgueilleux séducteur à réparer son honneur en l'épousant.

---

(1) Alphonse de Beauchamp, *Histoire du Brésil, depuis sa découverte en 1500 jusqu'en 1810.*

CHAPITRE XXXVI.

Anglo-Américaines.

On reproche en général aux femmes de l'Amérique du sud d'avoir beaucoup de coquetterie, des mœurs trop faciles et une éducation négligée. On ne peut point adresser le même reproche aux Anglo-Américaines ou Américaines du nord; aussi est-ce dans cette partie du nouveau continent que la civilisation a fait les progrès les plus rapides : elle a été le foyer de la liberté, et c'est là qu'elle paraît le plus solidement établie. Les acteurs, les témoins de cette révolution, ont célébré les sentimens et les actes de vrai patriotisme de notre sexe. Ce furent les femmes qui, les premières, s'empressèrent de rejeter tous les objets qu'on recevait de l'Angleterre pour leur parure; elles travaillèrent avec ardeur à filer pour faire des étoffes qui pussent suppléer aux manufactures anglaises. M. le marquis de Chastelux raconte dans son *Voyage d'Amérique* qu'il vit chez Mme Becek, fille de Franklin, deux mille deux cents chemises achetées et faites par les dames de Philadelphie pour les soldats de Pensilvanie.

« Lord Cornwalis s'était emparé de la Géorgie, » des deux Carolines, de Charlstown... On crut » même que les provinces méridionales allaient » tomber au pouvoir de l'Angleterre. Heureuse- » ment le courage héroïque des femmes de ces » contrées releva celui de leurs époux, de leurs » pères et de leurs fils. Elles réveillèrent leur pa- » triotisme par leurs prières, par leurs reproches » et même par leur exemple. Bientôt de toutes » parts ont courut aux armes; et les républicains, » par un redoublement d'ardeur et de zèle, se » montrèrent si dignes des secours demandés à la » France, que le ministère se décida à leur en ac- » corder (1). »

Pendant que les États-Unis se défendaient contre l'Angleterre, on vit à la bataille de Monmouth la femme d'un canonnier américain se distinguer par son sang-froid et sa bravoure : mistriss Molly ayant suivi son époux dans le camp pour lui donner ses soins et partager ses dangers, le vit tomber au moment où elle revenait à son poste lui porter des rafraîchissemens; elle se hâte mais en vain de le secourir, il était mort. A sa vive douleur succède ou plutôt se joint le désir de la vengeance : elle entend l'officier donner ses ordres pour ôter le canon que dirigeait son mari, et se plaindre de ce qu'il ne peut remplacer le brave militaire qui vient

---

(1) *Mémoires et souvenirs* de M. le comte de Ségur.

d'être tué. *Me voilà*, dit l'intrépide Molly en s'adressant à l'officier, *non, le canon ne sera pas ôté faute de quelqu'un pour le servir; puisque mon brave mari ne vit plus, tant que je vivrai, je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour le venger.* Elle excita une admiration générale par l'adresse et le courage qu'elle mit à remplir l'office de canonnier pendant toute la durée de l'action. Le général Washington, qui en fut témoin, lui donna aussitôt le rang de capitaine dont elle prit le costume, les épaulettes, et dont elle ne cessa jamais de se rendre digne.

Mais c'est surtout à l'influence d'une mère que les États-Unis doivent cette liberté dont ils jouissent maintenant : Washington, ce héros si renommé et si cher au nouveau monde, eut l'intention de servir l'Angleterre. Bien jeune, il sentait déjà le besoin de déployer ces facultés dont il devait plus tard faire un si noble usage. Eh! qui peut dire ce qu'auraient été Washington et le sort de l'Amérique, s'il n'eût abandonné ce projet d'après les conseils réitérés de sa mère! Ces conseils furent sans doute dictés par cet instinct maternel qui semble nous faire lire dans la destinée de notre enfant... Madame Washington présida elle-même à l'éducation de son fils. Cette éducation fut simple et solide; les sciences et les talens qui donnent de l'éclat n'y contribuèrent point. Elle voulait que son fils fût un homme utile à ses semblables et qu'il sût trouver le bonheur en lui-même. Il fut bien au-delà de ses espérances! elle vécut assez

pour le voir, premier soldat de sa patrie, en conquérir l'indépendance, et, premier citoyen, en devenir le premier législateur.

Avec quelle satisfation et quel orgueil ne devons-nous pas apprécier l'influence des femmes chez une nation qui s'est élevée si haut dans l'opinion générale et qui s'est conquis une si belle place dans les destinées humaines! Cette influence est d'autant plus honorable qu'elle fut le fruit de la pureté, de la simplicité de leurs mœurs et de l'élévation de leurs sentimens. « Ici, dit M. le comte » de Ségur, en parlant de l'Amérique du nord (1), » dès qu'on y respecte les lois et les mœurs, on y » vit heureux, honoré et tranquille; les filles y » sont doucement coquettes pour trouver des ma» ris; les femmes y sont sages pour conserver les » leurs, et le désordre dont on rit à Paris sous le » nom de galanterie fait frémir ici sous le nom » d'adultère. »

Dans les États-Unis les jeunes personnes sont élevées avec soin et dans une sage liberté. Sous les yeux de leurs mères elles jouissent des plaisirs de la jeunesse, en même temps qu'elles se forment à devenir de bonnes ménagères et d'aimables femmes. Elles dédaignent la flatterie et n'ambitionnent que les louanges données aux qualités solides. C'est par ces qualités qu'elles cherchent à plaire;

(1) *Ibid.*

et l'amour qu'elles inspirent est grave et constant. Elles n'ont jamais recours à la ruse pour cacher leurs défauts aux yeux de ceux qui doivent être leurs époux, ni pour se parer de vertus ou de charmes qu'elles n'ont pas. Les femmes des États-Unis ont en général ce genre de beauté si pur, si frais, si délicat, qu'on admire dans les Anglaises. Elles sont spirituelles; leur conversation est très-agréable; elles conservent long-temps les grâces, l'amabilité de leur sexe; et l'on peut croire avec raison que les femmes contribuent pour une bonne part à cet heureux mélange de l'urbanité avec l'austérité des mœurs, de l'amour du travail avec les amusemens variés qu'on observe chez cette nation.

« Les manières des femmes de New-York me » paraissent (1) remarquables par leur douceur, » leur innocence, leur vivacité. Il y a dans ces ma- » nières une certaine grâce naïve, une gaîté fran- » che, autant éloignée de la froideur et de l'indiffé- » rence étudiée des Anglaises, que de la prétention » et du *maniérisme* des Françaises... Les jeunes » gens des deux sexes jouissent ici d'une liberté de » fréquentation interdite par les usages guindés de » la vieille Europe. Ils dansent, chantent, se pro- » mènent à pied, ou courent en traîneaux ensem- » ble, le jour comme la nuit, sans qu'il en résulte,

(1) Miss Wright, *Voyage aux États-Unis d'Amérique.*

femmes sont traitées avec les plus tendres égards par leurs maris; un laboureur même ne permettrait pas à sa compagne des travaux qui lui paraîtraient incompatibles avec ses forces.

A Philadelphie les femmes sont également heureuses et très-considérées, parce qu'elles sont dignes de l'être par leurs vertus, par les agrémens de leur esprit, par leur beauté, leur parure élégante et modeste. Là le quakérisme donne en général plus de gravité dans les formes, les habitudes extérieures, sans refroidir en aucune manière les sentimens, ni affaiblir la confiance et l'abandon dans les relations sociales ; et la mère la plus scrupuleuse à remplir ses devoirs religieux, est toujours pleine d'indulgence pour les plaisirs de ses enfans.

En jetant un coup d'œil rapide sur les différentes contrées de l'Amérique, nous voyons que partout où les femmes par leurs vertus, leur beauté et des qualités attachantes, sont regardées comme compagnes, comme égales ou amies des hommes, et non leurs esclaves, nous voyons qu'en tout lieu où elles jouissent d'une liberté convenable, où elles ont le droit de communiquer leurs sentimens et leurs idées, elles ont adouci les mœurs, elles ont aidé les progrès de la civilisation, servi la cause de l'indépendance; et l'on peut dire avec vérité, du nouveau monde comme de l'ancien, que partout où règnent le christianisme, des lois équitables et la liberté, là aussi règne l'influence des femmes.

» ni qu'on appréhende même d'en voir résulter » rien de contraire à la décence. Dans ce bon pays, » les mariages n'étant jamais considérés comme » imprudens, on ne prend aucune peine pour » empêcher les jeunes gens de contracter de bonne » heure de semblables engagemens. Il est surpre- » nant de voir avec quelle promptitude ces filles » folâtres sont métamorphosées en épouses sages, » en bonnes mères de famille, et ces jeunes étour- » dis en citoyens laborieux et en graves politiques. » Les noces se font ordinairement dans la maison » du père de la mariée, et les jeunes époux conti- » nuent d'y résider pendant six mois ou un an. Il » est rare qu'une fille apporte une dot à son époux, » ou que celui-ci soit autrement riche que de son » activité et de ses espérances. Quand il manque de » prospérer dans sa profession d'avocat, de méde- » cin, de marchand, ses espérances ne s'évanouis- » sent pas, car il a encore le vaste champ de la » bienfaisante nature ouvert devant lui; et il peut » aller avec l'épouse de son cœur et le fruit de son » amour chercher des trésors dans le désert (1). »

On ne peut rencontrer dans aucun lieu du monde plus d'union dans les familles, de bonheur dans les ménages, de joie et de gaîté dans la jeunesse qu'à New-York. Dans toutes les classes les

(1) Ce désert, dont parle miss Wright, est la partie du vaste territoire de l'Union qui n'est pas encore défrichée et où il est facile d'obtenir des concessions avantageuses.

femmes sont traitées avec les plus tendres égards par leurs maris; un laboureur même ne permettrait pas à sa compagne des travaux qui lui paraîtraient incompatibles avec ses forces.

A Philadelphie les femmes sont également heureuses et très-considérées, parce qu'elles sont dignes de l'être par leurs vertus, par les agrémens de leur esprit, par leur beauté, leur parure élégante et modeste. Là le quakérisme donne en général plus de gravité dans les formes, les habitudes extérieures, sans refroidir en aucune manière les sentimens, ni affaiblir la confiance et l'abandon dans les relations sociales; et la mère la plus scrupuleuse à remplir ses devoirs religieux, est toujours pleine d'indulgence pour les plaisirs de ses enfans.

En jetant un coup d'œil rapide sur les différentes contrées de l'Amérique, nous voyons que partout où les femmes par leurs vertus, leur beauté et des qualités attachantes, sont regardées comme compagnes, comme égales ou amies des hommes, et non leurs esclaves, nous voyons qu'en tout lieu où elles jouissent d'une liberté convenable, où elles ont le droit de communiquer leurs sentimens et leurs idées, elles ont adouci les mœurs, elles ont aidé les progrès de la civilisation, servi la cause de l'indépendance; et l'on peut dire avec vérité, du nouveau monde comme de l'ancien, que partout où règnent le christianisme, des lois équitables et la liberté, là aussi règne l'influence des femmes.

CHAPITRE XXXVII.

Dans ce tableau où nous avons essayé de retracer la condition des femmes sur toute la terre, et leur influence sur les mœurs, les destinées des peuples et des gouvernemens, partout nous avons vu cette influence être salutaire ou nuisible, selon leurs vertus ou leurs vices, et ces vertus ou ces vices naître ou dépendre en grande partie de la religion, des lois, des institutions qui élèvent ou dégradent les sentimens et le sort des femmes. « Les temps où la condition civile des femmes est » élevée tout près de celle des hommes, et où elles » doublent par leur éducation la force et la gran- » deur de la société, sont autres que ceux où elles » sont élevées dans la servitude, ou dans d'indignes » préjugés, ou dans les plus misérables futilités (1). » En effet, chrétiennes et libres, nous les voyons enchaînées à leurs devoirs par la religion et l'amour, remplir ces devoirs avec zèle, fidélité, dévouement, et, depuis le trône jusque dans les dernières classes de la société, concourir comme

(1) Rœderer.

souveraines, épouses et mères, au bonheur, à la prospérité de leur patrie.

Partout au contraire où la polygamie et l'esclavage les ont avilies, où elles ne sont que les misérables objets des caprices, de la tyrannie des hommes, la licence des mœurs semble les affranchir de tout lien, et leur influence est nulle ou ne sert qu'au mal : c'est ainsi que dans l'Inde, la malheureuse et dégoûtante compagne du pariah ne peut ni adoucir le misérable sort, ni améliorer les mœurs grossières de son mari ; tandis que les séduisantes bayadères, prêtresses des dieux et des voluptés, ne réussissent que trop à entretenir d'indignes superstitions, et à favoriser la corruption générale. Dans la hutte de l'Africain féroce, du sauvage et stupide Américain, quelle influence pourraient avoir sur eux des femmes qu'ils ne croient exister que pour servir et souffrir, et qui n'osent pas même élever leurs regards jusqu'à leurs maîtres !

Mais entre toutes les conditions malheureuses de la femme, en est-il une qui doive autant révolter toute âme honnête et sensible, que celle de ces belles Géorgiennes, chefs-d'œuvre de la nature, et par la plus criante des iniquités de l'homme, destinées uniquement à assouvir sa cupidité, ses passions ? Et quoi de plus hideux que cet infâme trafic de l'innocence et de la beauté, des pères vendant leurs filles pour un peu d'or à des mar-

chands qui n'ont rien d'humain que la figure (1)? C'est un spectacle si repoussant, si horrible, qu'on ne conçoit pas comment l'univers civilisé, qui en est témoin, ne se lève pas en masse contre cette indigne profanation de tout ce qu'il y a dans la vie de plus cher et de plus sacré! Loin de là, il se trouve jusqu'au milieu de nous des apologistes des lois et des mœurs de l'empire ottoman, où ce commerce de femmes est encore le plus en vigueur, où les beautés les plus renommées du globe, *vendues*, *achetées* et *esclaves*, n'ont qu'une seule des-

(1) Mais l'exemple suivant peindra mieux que tout ce que nous pourrions dire, ce qu'il y a d'ignominieux et d'horrible dans le sort de ces pauvres créatures vendues, achetées, nourries et gardées comme un vil troupeau :

« Un voyageur français (en traversant le désert de Mé» sopotamie qui est entre Alep et Bagdad) assure avoir été » spectateur d'une de ces scènes les plus affreuses que » puisse contempler un homme sensible; c'était entre » Anah et Taïbah. Les sauterelles, après avoir tout dé» voré, avaient fini par périr elles-mêmes; leurs innom» brables cadavres empestaient les mares d'où au défaut » de source on devait tirer de l'eau. Le voyageur aper» çoit un Turc qui, le désespoir dans les yeux, descendait » d'une colline et accourait vers lui. *Je suis l'homme* » *le plus infortuné du monde*, s'écria-t-il, *j'avais acheté* » *à des frais énormes deux cents jeunes filles, les* » *plus belles de la Grèce et de la Géorgie, je les avais* » *élevées avec soin; et à présent qu'elles sont parvenues à* » *l'âge nubile, je me rendais à Bagdad pour les vendre* » *avantageusement. Hélas! elles périssent de soif dans ce*

tination, [illegible]rvir aux plaisirs et aux caprices d'un despote barbare !

Un écrivain moderne, partageant l'enthousiasme de lady Montague pour les Turcs, comme elle nous vante le bonheur et la liberté dont jouissent les Mahométanes : « Les femmes, nous dit » M. de Salabéry (1), sont peut-être les seuls êtres » véritablement libres dans l'empire ottoman. Elles » ont presque les mêmes priviléges dont les ves- » tales jouissaient à Rome ; les portes du grand- » visir leur sont ouvertes les jours de divan ; elles

---

» *désert* ! Le voyageur franchit rapidement la colline ; et » un spectacle horrible frappe aussitôt ses regards : au » milieu d'une doûzaine d'eunuques et d'environ cent » chameaux, il vit toutes ces filles charmantes, de l'âge de » douze à quinze ans, étendues par terre, livrées aux an- » goisses d'une soif ardente et d'une mort inévitable. Quel- » ques-unes étaient déjà enterrées dans une fosse qu'on » venait de creuser ; un plus grand nombre étaient tombées » mortes à côté de leurs gardiens qui n'avaient plus la » force de les inhumer. On entendait de toute part les sou- » pirs de celles qui se mouraient, et les cris de celles » qui, ayant conservé un souffle de vie, demandaient en » vain une goutte d'eau... Le voyageur engage le mar- » chand d'esclaves à s'en aller vers Taïbah où il trouvera » de l'eau. *Non,* répondit le Turc, *à Taïbah, les brigands* » *m'enlèveraient toutes mes esclaves.* »

(Malte-Brun, *Géographie.*)

(1) *Histoire de l'empire ottoman, depuis sa fondation jusqu'à la paix de Jassy en* 1792.

» s'adressent directement à lui, et n'attendent pas
» plus à son audience que les imans et les der-
» viches. La moindre infraction au respect qu'on
» leur doit est punie comme un sacrilége. Les
» égards qui leur appartiennent sont tellement
» liés au pacte social, que l'injure la plus grande
» qu'une Musulmane croie dire aux chrétiens
» d'Europe, c'est de les appeler des hommes qui
» ne respectent pas les femmes..... Une éducation
» toute différente, des idées, des habitudes, des
» situations tout opposées, dirigent l'ambition,
» les haines, les jalousies, le bonheur même des
» Musulmanes vers un but moins vulgaire et moins
» vide que celui que les Européennes s'efforcent
» d'atteindre, à l'aide des secours de l'instruction
» et des talens réunis à l'adresse, à l'esprit, attri-
» buts relatifs du sexe le plus faible. Inaccessible
» aux soucis extérieurs, étrangère aux affaires pu-
» bliques, la tranquille Musulmane se repose du
» présent sur les lois, ses protectrices, et ne re-
» doute rien dans l'avenir. Les catastrophes qui
» ensanglantent les palais des grands s'arrêtent aux
» portes de leurs harems. Sans inquiétudes, sans
» tourmens, la Musulmane, assise sur ses larges
» sophas, s'occupe à broder quelques tissus filés
» d'or et de soie comme ses jours; et si la douce
» mélancolie laisse tomber ses yeux autour d'elle,
» le ruisseau limpide et paisible qui coule dans
» ses jardins, au milieu des fleurs, lui offre l'em-
» blême de sa vie. Mais si la fièvre de l'ambition,

» la passion de dominer dévorent une jeune Mu-
» sulmane, aucunes bornes ne sont posées devant
» la belle esclave à qui ses charmes ont valu un
» regard du souverain. A l'exemple de Roxelane,
» de Kiosem, de Soraï, la naissance d'un fils la
» proclame sultane; sa volonté suffit désormais
» pour changer la face du plus puissant des em-
» pires. Sa domination commence au sultan son
» maître, et ne finit qu'au dernier de ses sujets.
» La belle esclave survit en pouvoir au prince
» qu'elle a captivé. Son autorité continue sous son
» fils, qui monte à l'aide du temps sur le trône
» impérial, et qui, par devoir, par tendresse et par
» respect, laisse à sa mère la même puissance, les
» mêmes richesses, les mêmes honneurs, sous le
» nom de sultane Validé... Les Musulmanes portent
» l'amour maternel jusqu'au fanatisme... Auprès
» d'un bonheur aussi calme, auprès de si vastes am-
» bitions, auprès d'un si héroïque dévouement,
» que paraissent les petites intrigues, les petits
» triomphes de la beauté dans les monarchies euro-
» péennes...? Dans l'empire des sultans les femmes
» ne font rien au bonheur moral de l'Ottoman.....
» Elles ne complètent pas exclusivement ses plai-
» sirs. »

M. de Salabéry ne nous fournit-il pas lui-même les armes qui peuvent servir à le combattre? Si *les femmes ne font rien au bonheur moral de l'Ottoman*, si elles restent *tranquilles sur leurs larges sophas, occupées à broder quelques tissus filés d'or et de soie*,

tandis que de grandes révolutions, que des catastrophes ensanglantent les palais, quelle est donc cette éducation, quelles sont ces idées, ces habitudes *qui dirigent l'ambition, le bonheur des Musulmanes vers un but moins vide, moins vulgaire, que celui que les Européennes s'efforcent d'atteindre?* Est-elle donc plus sublime l'indifférence de la Musulmane pour la gloire, le repos de la patrie, le bonheur des hommes, que les sentimens qui, au milieu des horreurs de la révolution, animaient les Françaises courant partager les fers d'un époux, arrachant un père à la mort, exposant leurs jours pour sauver ceux d'un ami, d'un prêtre respectable, d'un étranger même, sans autre titre que celui du malheur? Il en est aussi qui pouvaient rester tranquilles au fond de leurs appartemens, n'entendre que de loin les gémissemens et les pleurs des infortunés; mais aucune n'est restée dans cette apathie coupable, dans ce calme insensible; toutes ont voulu avoir leur part de misères et de souffrances, de fatigues et de dangers. On les a vues combattre en héros sur les champs de bataille, panser les blessés, sauver des milliers de prisonniers, faire servir leur influence à désarmer les tyrans, à consoler, soutenir leurs victimes, et après avoir rempli sur la terre le ministère des anges, gagner la couronne de martyr sur un échafaud.

Est-il donc *si vide le but que les Européennes s'efforcent d'atteindre en cultivant leur esprit, en ac-*

quérant des talens, lorsqu'elles les font servir à fixer leurs époux, élever leurs enfans, embellir la société, être tout enfin pour le bonheur des hommes, en cherchant à les rendre meilleurs, en contribuant pour une bonne part à la gloire, à la prospérité de leur pays? Et l'historien que nous osons combattre, ose nous dire, *auprès d'un bonheur aussi calme, auprès de si vastes ambitions, auprès d'un si héroïque dévouement, que paraissent les petites intrigues, les petits triomphes de la beauté dans les monarchies européennes!* Nous avons vu quelles étaient ces vastes ambitions des Roxelane, des Kiosem, des Soraï! Ont-elles fait quelque chose pour la gloire des sultans et de l'empire qu'elles gouvernaient? leur élévation, les moyens de s'y soutenir, voilà leur unique but! et, pour atteindre ce but, les crimes ne leur ont rien coûté... Quel est donc *cet héroïque dévouement* dont il nous parle? Nous n'en avons trouvé aucun trait dans toute l'histoire qu'il nous a donnée de l'empire ottoman; et ce qui prouve que cet héroïsme n'est pas fréquent en Turquie, c'est l'étonnement du grand-visir Baltagi-Méhemet, lorsque Catherine I[re] négocia avec lui le fameux traité du Pruth, qui sauva l'armée russe; ce visir ne pouvait concevoir que l'amour pût donner à une femme assez de courage pour partager les fatigues et les dangers de son époux, assez de résolution et de talens pour le servir dans des affaires importantes. Il envoya donc un officier de confiance dans le

camp du czar pour voir cette héroïne et s'assurer de la vérité des merveilles qu'on en racontait. Si les Ottomans eussent eu leur Marguerite d'Écosse, leur Mathilde, leur Bérengère, leur Blanche, leur Isabelle de Castille, leur Marguerite, leur Jeanne d'Arc, leur Marie-Thérèse, leur Louise de Bragance, leur Marie-Antoinette, auraient-ils douté du courage et du dévouement de Catherine?

L'injure la plus grande qu'un Musulman croie dire aux Chrétiens d'Europe, c'est de les appeler des hommes qui ne respectent pas les femmes. Comment concilier ce grand respect des Mahométans pour leurs femmes avec l'étonnement qu'éprouva en France Méhemet-Effendi? « La politesse et les » égards dont usent les Français envers les fem- » mes, dit-il (1), ne peuvent s'exprimer; elles » vont où il leur plaît, font ce qu'elles veulent, » obtiennent tout ce qu'elles désirent. »

L'amour maternel est poussé jusqu'au fanatisme. Sans doute ce sentiment, si fort dans le cœur de toutes les femmes, ne peut être effacé dans celui d'une Mahométane; mais en trouvons-nous une seule digne d'être comparée à nos mères chrétiennes? Celle dont la tendre sollicitude s'en rapproche davantage, la sultane Tachan, qui sauva

---

(1) *Journal de Méhemet-Effendi*, ambassadeur de la Porte à Paris, cité par M. de Salabéry.

son fils des piéges de l'ambitieuse Kiosem, fut élevée dans le christianisme, et ne pouvait en oublier les leçons, puisque sa pieuse mère vivait auprès d'elle dans le sérail où rien ne put ébranler sa foi. Et ces mères mahométanes peuvent-elles être heureuses alors qu'elles sont véritablement mères? Eh quoi! voir la jeunesse de leurs fils s'écouler dans une sombre prison, l'un destiné au trône et tous les autres à la mort! *A quoi te servira d'être père?* disait avec amértume une belle odalisque à Amurat III, *tes fils ne sont pas destinés à demeurer sur la terre, mais à peupler des tombeaux* (1).

En effet le fils d'Amurat, Mahomet III, en montant sur le trône, fit étrangler *dix-neuf* de ses frères, tragédie trop commune chez ce peuple dont on ose nous vanter les mœurs!

Non, une Européenne et toute femme chrétienne n'enviera jamais le sort d'une Musulmane. Non, elle ne croira point que le bonheur consiste à ne rien faire au milieu du luxe et de la mollesse. Elle rejetterait avec indignation ce bonheur qui la laisserait étrangère au bonheur, à la destinée de son époux, de ses enfans, de sa patrie. Elle n'enviera jamais ce bonheur qu'on peut trouver dans un sérail, ni l'amour éphémère d'un sultan qui l'élèvera un instant pour la faire retomber

---

(1) *Histoire citée de l'empire ottoman.*

dans une éternelle obscurité, un éternel oubli. Elle n'enviera point *le privilége de ne pas attendre à l'audience d'un grand-visir* et de *pouvoir sous un déguisement* (1) *chercher des aventures galantes !* Elle ne se croirait pas libre étant esclave par les lois et quand le poignard d'un jaloux serait sans cesse levé sur sa tête ! Elle ne croirait pas au respect des hommes qui ne les comptent que comme des objets accessoires même à leurs plaisirs ! Non, les femmes européennes sont plus difficiles en bonheur, en considération, en liberté.

On me pardonnera de m'être trop étendue peut-être sur ce sujet ; mais, je l'avoue, en cherchant des tableaux fidèles de femmes musulmanes dans deux écrivains distingués, je l'avoue, je n'ai pu voir sans indignation les couleurs brillantes dont ils se sont servis pour cacher, embellir les chaînes et l'avilissement dans lesquels languit notre sexe sur cette partie du globe. Moins habile, j'ai cru devoir me servir des aveux qui leur ont échappé pour rendre hommage à la vérité.

En cherchant l'influence des femmes dans l'histoire de l'empire ottoman, nulle part nous avons vu beaucoup de gloire ni de bonheur pour elles. Presque toujours leur influence a été fatale, parce qu'elles n'ont pu l'exercer qu'au sein de l'esclavage, parce qu'on ne leur demande ni

---

(1) Lady Montague. *Voir le chapitre* Mahométanes.

des mœurs pures, ni des vertus, ni des talens, parce que là enfin où elles ne sont *comptées pour rien dans le bonheur moral de l'homme*, elles n'ont aucun ressort puissant pour élever leur âme.

Les femmes, a-t-on dit (1), *n'ont de l'empire que quand les institutions vieillissent ou que les gouvernemens sont corrompus.* On aurait raison si l'on ne voulait parler que de cette influence obtenue par le vice et l'intrigue, de cette influence des courtisanes, des femmes galantes et ambitieuses, de ces femmes enfin qui, abjurant toutes les vertus de leur sexe, n'en conservent que les séductions; celles-là, en effet, ne peuvent avoir de l'influence que quand les gouvernemens sont corrompus. Mais leur véritable empire, celui qu'elles doivent plus à leurs vertus qu'à leurs charmes, celui qu'elles doivent autant à l'amour qu'elles inspirent qu'à cette douce et noble influence qu'elles exercent sur le bonheur, la destinée de leurs époux, de leur patrie, cet empire-là, c'est chez les peuples vertueux, libres et braves qu'elles l'ont constamment obtenu, comme chez les Scythes, les Scandinaves, les Germains, les Gaulois.

Nous voyons l'empire des femmes chez les Égyptiens alors qu'ils étaient les instituteurs du genre humain, alors que les lois, les sciences et les arts les rendaient le plus grand, le plus heureux peu-

---

(1) Charles Nodier.

ple de l'univers. Aujourd'hui qu'il est esclave et qu'il ignore même sa gloire passée, elles ont perdu cet empire et n'exercent plus sur lui aucune influence.

N'est-ce pas au temps de la gloire et de la prospérité de Rome que les femmes opéraient les plus grandes révolutions et obtenaient les plus brillans honneurs? Ne sont-ce pas elles qui entretenaient toute la vigueur du gouvernement de Sparte? Et la Grèce esclave a-t-elle compté les femmes pour quelque chose, tandis qu'on a vu la Grèce régénérée recevoir d'elles l'élan qui a brisé ses chaînes, leur courage et leur héroïque dévouement enflammer tous les cœurs pour cette sainte cause de la patrie et de l'humanité.

En Helvétie, c'est sur les Guillaume Tell, les Werner, les Arnold de Winkelried qu'elles ont eu de l'empire. Et le premier cri de la liberté est parti de leur âme, avant d'aller retentir dans celle de ces héros.

C'est pendant les siècles les plus brillans des républiques italiennes que les hommes pensaient, écrivaient et se battaient pour les femmes, tandis qu'aujourd'hui elles ne trouvent plus sous ce beau ciel d'Italie que des *cavalieri serventi* pour porter leurs schals et les accompagner au spectacle, à la promenade.

Les femmes ont-elles chez les Anglais dépravés par le luxe et les richesses, l'ascendant qu'elles exerçaient sur les Bretons de mœurs simples et

austères? Et ce culte de respect et d'amour dont elles étaient l'objet dans la patrie du Cid, des Gonsalve, le retrouve-t-on aujourd'hui dans la triste et misérable Espagne? Ont-elles de l'influence sur le gouvernement corrompu des Ottomans? Tandis que dans les États-Unis, brillans à la fois de toute la vigueur de la jeunesse, de toute la maturité de l'âge, combien n'est-elle pas grande l'influence d'une mère, d'une épouse sur chaque citoyen, et combien toutes ne contribuent-elles pas à la prospérité générale!

Ces observations pourraient s'étendre à tous les peuples; et si, entre tous, nous voyons les Français se distinguer par l'esprit, la bravoure, l'urbanité, le caractère le plus loyal, le plus bienfaisant, le plus aimable, pourrait-on en refuser l'honneur à l'empire que les femmes ont constamment exercé sur eux?

Et cet empire des femmes, si remarquable sur les premières nations du monde, n'est-il pas remarquable encore sur les hommes qui en furent les meilleurs, les plus illustres, les plus vertueux? C'est le divin Platon, le sage et bon Plutarque qui les ont placées à l'égal de l'homme par l'intelligence et les vertus. C'est Tacite qui appelle l'attention sur leur noble et beau caractère, dans son effrayant tableau des vices et de la corruption de Rome. C'est saint Augustin qui s'élève contre l'injustice des lois à leur égard. C'est Justinien qui en proclame de si favorables pour elles. C'est saint

Jérôme qui célèbre leur piété et leur bienfaisance. Pétrarque, le Tasse, Boccace, les ont divinisées. Saint Vincent-de-Paule les associe à ses bienfaisans travaux. Racine, La Fontaine les aimaient avec passion, les célébraient avec enthousiasme. Plusieurs ont été immortalisées par l'éloquence de Fléchier, de Bossuet. Le premier élan du génie de Fénélon fut consacré à les instruire. « J'adore encore le sexe, » dit Montesquieu (préface du *temple de Gnide*), et » s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de » mes regrets. » Legouvé, Thomas, Roussel, Bernardin de Saint-Pierre, les ont peintes avec ces couleurs ravissantes qui inspirent à la fois l'amour, l'estime et l'admiration. Et l'auteur du *Génie du christianisme* n'a-t-il pas dit? « Sans la femme l'hom- » me serait rude, grossier, solitaire; il ignorerait la » grâce qui n'est que le sourire de l'amour. La » femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, » comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc » des chênes de leurs guirlandes parfumées. »

Mais si les hommes les plus illustres ont placé les deux sexes sur la même ligne pour les vertus et les talens; s'ils ont pensé qu'ils pouvaient partager les mêmes travaux, les mêmes prérogatives; si nous avons vu en effet les femmes régner avec gloire, combattre avec courage, donner des lois, fonder des villes et des établissemens utiles, conquérir, pacifier, partout se soutenir à la hauteur où le sort les a placées, et même vaincre les plus grands obstacles pour s'y placer d'elles-mêmes,

gardons-nous de croire que ce soit là leur véritable destination. Gardons-nous de nous plaindre d'être exclues des emplois publics; comment les remplir sans négliger nos véritables devoirs? Que deviendrait l'intérieur des familles si celles qui doivent veiller à y maintenir la paix, l'ordre et la prospérité, étaient chargées d'intérêts étrangers, placées à la tête d'un gouvernement, envoyées en ambassade? Quoi de plus ridicule qu'une femme siégeant à un tribunal et rendant des arrêts? Enfin, quoi de plus contraire à sa réserve, à sa modestie, que d'être appelée à commander, à juger, à solliciter? Avouons-le, cette exclusion des femmes de toute charge civile, de tout emploi public, est parfaitement juste, parfaitement d'accord avec les desseins de la nature et les intérêts de la morale: l'une et l'autre veulent que la femme soit entièrement à ses devoirs, que rien ne puisse la distraire de cette importante tâche de *rendre les hommes bons en les rendant heureux*. Eh! comment la remplir si des rivalités d'ambition nous ôtent notre ascendant sur leurs cœurs? Cet ascendant n'est-il pas le seul qui nous convienne, le seul que nous puissions désirer, et n'est-il pas plus doux de régner par l'amour que d'être appelées à régner par les lois?

Dans la république de Platon, les guerriers devaient partager avec leurs épouses le soin de pourvoir à la tranquillité de la ville: les uns et les autres devaient être élevés dans les mêmes prin-

cipes, dans les mêmes lieux et sous les mêmes maîtres; ils devaient recevoir ensemble, avec les élémens de la science, les leçons de la sagesse, et disputer au gymnase le prix des exercices. En réclamant pour nous un rang si élevé, Platon songeait plus à notre gloire qu'à notre bonheur, et peut-être plus au bonheur des hommes qu'à leur gloire; car, s'il eût été agréable pour eux de trouver une compagne capable de partager leurs travaux, leurs périls, leurs nobles soucis, et de comprendre leur politique, l'amour, en se mêlant à tout, n'aurait-il point ralenti l'ardeur de l'étude et des combats? Et les femmes, chargées de trop de responsabilité et de soins sérieux, ne risquaient-elles point de perdre leurs grâces riantes et légères? Ne risquaient-elles pas d'oublier l'art de plaire?

Bien que nous ayons vu les femmes se distinguer dans des postes élevés et difficiles, régner avec autant de gloire que d'habileté, malgré les grands noms des Placidie, des Pulchérie, des Marguerite de Waldémar, des Marie-Thérèse, des Élisabeth d'Angleterre, des Catherine de Russie, il n'est pas moins vrai qu'il est dangereux de placer le sceptre entre leurs faibles mains. Leurs défauts et même leurs qualités nous semblent les exclure du droit de régner : une imagination vive et mobile les rend trop accessibles à la prévention; les grâces et la beauté leur rendent le despotisme trop facile; la sensibilité, la bonté même de leur âme les entraînent à prodiguer des bien-

faits sans trop songer à quelle source elles puisent l'or, et parfois les rendent indulgentes aux dépens de la justice... Si leurs qualités mêmes peuvent être dangereuses chez une souveraine, que de maux ne résultent pas de leurs défauts, de leurs caprices, et surtout de la licence de leurs mœurs! Rien de plus funeste et de plus contagieux : c'est un poison qui circule rapidement, qui corrompt tout, qui détend les ressorts de l'État, cause le malheur du peuple et l'avilissement de la nation. Que servaient à la Russie la sensibilité, la douceur, les bonnes intentions de leurs impératrices Anne et Élisabeth, quand leur aveugle passion livrait à des hommes cupides et féroces l'or, le sang, les destinées de leurs peuples? Et si Catherine n'avait pas vu avec les yeux d'une amante les Orlof, les Potemkin, leur aurait-elle confié le commandement de ses armées? Aurait-elle livré à leurs avides mains tant d'or, tant de puissance et d'honneurs? Hâtons-nous de conclure que le pouvoir souverain est une charge trop pesante pour la faible organisation de la femme, trop difficile pour son esprit vif et léger, trop pénible pour son âme délicate et sensible, sujette à une responsabilité trop grande pour un cœur si impressionnable, si accessible à toutes ces émotions qui entraînent comme malgré soi, et dont il est impossible de calculer les conséquences.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Influence des Femmes sur les arts et la littérature.

Avant de terminer ces considérations générales, nous jetterons encore un coup d'œil rapide sur l'influence que les femmes ont eue sur les arts et les lettres, parce que cette influence se trouve naturellement liée à celle qu'elles ont exercée sur les mœurs, sur les destinées des nations, et parce qu'on ne peut douter combien les arts et les lettres contribuent au bonheur, à la gloire, à la prospérité des peuples et des gouvernemens.

Chaque grande époque de la littérature chez les diverses nations a été pour les femmes une époque brillante, parce que plus les hommes ont l'esprit cultivé, plus il y a de douceur et de galanterie dans leurs manières, plus aussi l'amour et les grâces ont d'empire sur leurs cœurs. En Égypte, alors que les femmes étaient libres, qu'on soignait leur éducation, qu'elles embellissaient les assemblées de leur présence, les arts et les lettres brillèrent du plus vif éclat. Il s'éteignit quand l'amour ne fut plus qu'une passion grossière qui ne pouvait inspirer de nobles sentimens, ni enflammer et soutenir le génie.

Selon les traditions des peuples les plus célèbres, ce furent les femmes qui leur enseignèrent les arts les plus utiles, les plus agréables à la vie : c'est à ce titre que les Égyptiens adoraient Isis, les Péruviens Oëllo, que les Chinois vénèrent encore la mémoire de l'impératrice Siling-Chi. Les Grecs élevèrent des autels à Cérès qui leur enseigna l'agriculture, à Minerve qui fit fleurir l'olivier et apprit à filer, à broder aux filles de l'Attique. Harmonie, fille de Cadmus, inventa la musique. Débutade veut retenir l'ombre de son amant; sa main guidée par l'amour en trace le profil avec un charbon, et fait éclore le génie de la peinture. Sapho, cette dixième muse de la Grèce, eut un grand nombre de disciples, surtout parmi les personnes de son sexe; elle inspira à ses compatriotes le goût de la musique et de la poésie. Ses chants, long-temps répétés avec enthousiasme dans toute la Grèce, comme ceux d'Anacréon, sont venus jusqu'à nous comme un modèle d'harmonie, de grâce et de sentiment.

Pindare, qui reçut de Myrthis les premières leçons de musique et de poésie, eut pour rivale, pour amie, et quelque fois pour guide la belle Corinne.

Dans ce siècle si célèbre de Périclès, quelle baguette magique créa toutes ces merveilles des arts? Ne sont-ce pas ces enchanteresses venues d'Ionie, dont les charmes servaient de modèles aux peintres, aux sculpteurs, et enflammaient les poètes?

Laharpe, en observant l'indécence des pièces de théâtre chez les Grecs et les Latins, l'attribue à cette influence des courtisanes : « Comme il n'y » eut jamais, dit-il, chez les Grecs et pendant long- » temps à Rome que des courtisanes qui vécussent » librement et indistinctement avec les hommes ; » l'habitude générale parmi les jeunes gens de » vivre avec cette espèce de femmes, tandis que » toutes les mères de famille se tenaient dans l'in- » térieur de leur domestique, ne dut pas apporter » beaucoup de réserve dans le langage. »

Si le théâtre grec se ressent de cette influence des courtisanes, il faut croire que l'épouse de Périclès, l'amie de Socrate, qui forma ces grands hommes dans l'éloquence d'après leur propre témoignage, il faut croire que cette étonnante Aspasie différait beaucoup par le langage, le ton, les manières, de cette espèce de femmes à qui elle ressemblait par les mœurs : on a vanté surtout la pureté de son élocution ; et ces grâces légères de la conversation, cet esprit qui prend sans effort la teinte qui plaît, qui captive, cette politesse si pleine de charmes, le mélange enfin de tous ces agrémens qu'on nomme atticisme, ne fut-il pas l'ouvrage d'Aspasie? Ne lui attribue-t-on pas encore cette belle et touchante oraison prononcée par Périclès sur les jeunes gens morts au service de la patrie, et qui produisit un si grand effet sur le peuple d'Athènes?

La pureté et l'harmonie de la langue grecque se

sont, dit-on, conservées dans les couvens de femmes, où la poésie et la musique étaient cultivées comme au temps des prêtresses des muses.

Anne Commène a écrit l'histoire de son père Alexis. Elle fut peut-être une fille trop dévouée pour être un historien impartial; mais on vante du moins son style brillant, plein de chaleur, et qui la place au-dessus des écrivains de son temps.

Le plus bel âge des lettres latines, où la langue, dépouillée de sa rudesse, n'avait rien perdu de son énergie, n'est-il pas celui où les femmes, en conservant encore toutes les vertus qu'on vénère, apportèrent dans la société les grâces, les talens qui captivent, l'esprit le plus poli, le mieux cultivé? Telle la célèbre Cornélie, mère des Gracques, à qui elle enseigna elle-même cette éloquence qui les rendit l'idole du peuple et la gloire de leur patrie. Telle la femme de Pompée, si belle, si spirituelle, d'un caractère si doux, si simple, si modeste, malgré sa science et tout ce que la nature et les grandeurs avaient fait pour elle. Telle la courageuse Hortensia, dont l'éloquence fit une si grande impression sur les Décemvirs. Telle la mère d'Antoine qui exposa ses jours pour sauver son frère de la proscription. Telles l'épouse du jeune Marius et celle de Lélius Scipion. C'est dans la société de ces Romaines, distinguées par la pureté et l'élégance du langage, que Cicéron avoue s'être perfectionné. Après avoir écouté les leçons de Scœvola sur les lois et la jurisprudence, souvent

ce grand orateur en cherchait de plus agréables dans la société de Lœlia et de Mucia, l'épouse et la fille de ce légiste. Dans sa solitude, déplorant les maux de la patrie, Cicéron écrivait à son ami Sulpicius : « Ma fille me restait; c'était un soutien » toujours présent auquel je pouvais avoir recours; » le charme de son entretien me faisait oublier » mes peines; mais l'affreuse blessure que j'ai reçue » en la perdant rouvre dans mon cœur toutes celles » que j'y croyais fermées. »

Un des plus beaux chants de Virgile fut inspiré et composé pour l'illustre Octavie, cette tendre mère qui venait de perdre son fils, l'unique objet de ses espérances. A sa mort, l'empereur Auguste fit lui-même le panégyrique de sa sœur; alors, pour la dernière fois, la tribune romaine retentit de l'éloge d'une femme vertueuse. Et cette sublime philosophie qui distingue Sénèque, ne la puisa-t-il pas en partie dans l'amour et les sentimens que lui inspirait sa jeune, belle et héroïque compagne? son caractère pur et élevé était bien supérieur à celui de ce sage.

Les chants d'Horace, d'Ovide, de Tibulle et de Properce semblent marquer l'époque où il ne restait plus aux femmes en général que l'attrait de la beauté et les ressources de la coquetterie. Et lorsqu'elles rejétèrent jusqu'aux derniers voiles de la pudeur, elles furent flétries par la verve satirique de Juvénal... Toutefois, l'équitable opinion en excepte un grand nombre de la proscription ou

de la critique de ce poète. Et n'est-il pas glorieux de rappeler qu'au temps même des plus affreux désordres qu'on ait observés dans Rome, le plus moral des historiens, Tacite, ait été le panégyriste de notre sexe? Il fut le meilleur et le plus heureux des époux; il trouvait dans sa femme et sa belle-mère ces vertus antiques qu'il aurait voulu faire revivre dans sa patrie avec la liberté. Pline le jeune se délassait de ses travaux auprès de Calpurnie, sa belle compagne, qui, partageant sa passion pour les lettres, lui inspirait une nouvelle ardeur pour l'étude et la gloire.

Sulpicia fit un poème sur l'expulsion des philosophes, dans lequel elle ne craint pas de maltraiter Domitien. C'est la seule pièce qui reste de cette illustre Romaine. Les éloges que fait Martial de ses autres ouvrages *sur la fidélité et la chasteté*, les font vivement regretter.

Et lorsque le christianisme eut rendu aux femmes leurs droits et leurs vertus, cette éloquence, que Rome perdit du moment que les mères cessèrent de présider à l'éducation de leurs enfans, se retrouva avec l'influence des mères et des héroïnes chrétiennes; alors l'éloquence se montra sévère comme les mœurs; et les écrits dont les femmes furent l'objet, devinrent purs et chastes comme elles.

Depuis la renaissance des arts et des lettres en Italie, les femmes ont contribué à leurs progrès, soit par leurs propres talens, soit en inspirant les

plus beaux génies, ou comme protectrices des savans et des hommes de lettres : telle la comtesse Mathilde, qu'un littérateur distingué (1) regarde comme une des principales causes de cette heureuse révolution des connaissances humaines qui se fit alors, en encourageant l'étude des sciences et surtout celle du droit. Ce fut Nina de Messine qui jeta le plus d'éclat parmi les premiers essais de la poésie italienne. Catherine de Sienne est placée au nombre des auteurs classiques de l'Italie, et ses ouvrages ont servi de titre à ses compatriotes pour disputer à Florence le sceptre du langage.

Renée de France contribua autant que son époux à la célébrité que les arts, les sciences et les lettres répandirent sur la cour de Ferrare. Sa fille, l'aimable et savante duchesse d'Urbain, fit également briller sa cour par son goût pour les sciences et les lettres; elle sut comme sa mère récompenser le mérite et attirer auprès d'elle les hommes de lettres les plus distingués. Jamais Mantoue ne fut plus brillante que sous César et sa sœur Hippolyte, qui surpassèrent les princes d'Este et de Médicis en connaissances, en talens littéraires, et les égalèrent en magnificence : cette ville offrait alors la réunion d'un grand nombre de savans attirés par leurs bienfaits.

La cour de Turin, présidée par l'aimable Mar-

---

(1) Ginguené.

guerite de France, put le disputer pour l'urbanité, le bon goût, la culture des lettres, avec les autres provinces de l'Italie et même de l'Europe.

L'ouvrage *des institutions analytiques* de la célèbre Agnesi, contribua à répandre dans sa patrie le goût d'une science regardée jusqu'alors comme étrangère.

Nous ne rappellerons pas toutes les Saphos, toutes les savantes dont l'Italie s'honore; mais nous observerons que les plus beaux génies qui l'aient illustrée furent inspirés par des femmes : tels Pétrarque, Boccace, Alfieri. La mère du Dante, appelée la *Bella*, avait pris le plus grand soin de l'éducation de son fils. La mère de Raphaël forma son esprit et son cœur. L'épouse de l'Albane et ses douze enfans, aussi beaux que leur mère, servirent seuls de modèles à ce peintre des Grâces et de l'Amour.

Depuis que la licence des mœurs eut pour ainsi dire anéanti l'enthousiasme de l'amour, brisé le lien conjugal, affaibli l'influence maternelle, il ne resta plus au culte des beaux-arts qu'un petit nombre d'adorateurs...

En Asie, et dans tous les lieux où l'esclavage et la licence des mœurs ont étouffé les vertus des femmes et anéanti leur influence, le flambeau des arts et des lettres est éteint, excepté chez les Arabes, parce qu'ils sont restés amans passionnés malgré le prophète et ses lois. Dans les Indes et la Chine, où l'on trouve un grand nombre de fem-

mes plus considérées, ou d'une condition moins avilie qu'ailleurs, dans ces lieux où les brahmes et les mandarins élèvent parfois l'amour à la hauteur de la philosophie, les arts et les lettres sont cultivés depuis des siècles; mais les femmes, vivant habituellement séparées des hommes, ne peuvent leur inspirer cette émulation nécessaire à tous les genres de gloire, et les arts libéraux ainsi que la civilisation y sont restés jusqu'à ce jour dans une complète stagnation (1).

Le culte qu'on rendait aux femmes du nord, les sentimens élevés dont elles étaient l'objet, inspirèrent les chants des bardes et des scaldes; et de tout temps chez ces peuples les femmes ont servi aux progrès des lumières. Telles Marguerite de Waldémar en Danemark, Christine et Louise-Ulrique en Suède. En Prusse, Sophie-Charlotte fonda l'académie des sciences de Berlin; et pen-

---

(1) « Loin de faire des progrès dans l'Inde, dit M. Plairfair, professeur d'astronomie à Édimbourg, la science » va toujours en déclinant; c'est là un fait incontestable. » « On n'entre maintenant dans la carrière des lettres, dit » M. Ward, que pour se procurer des moyens de subsistance. Tout dans l'Inde est trafic; on n'estime la science » qu'autant qu'elle produit de l'argent; aussi rien ne se » perfectionne. Comme l'Indou ne pense qu'à son propre » avantage, pourvu qu'il le trouve dans la méthode qu'il » a embrassée, il ne fait rien pour reculer les bornes de ses » connaissances. Au reste il n'entre pas dans son esprit qu'il » puisse aller plus loin que ses aïeux.

dant son règne cette ville fut l'asile des savans, le siége de la politesse, et fut surnommée l'*Athènes du nord*. En Allemagne, Élisabeth de Bohème, Marie-Thérèse de Hongrie, ne négligèrent rien pour propager le goût des lumières; et les hommes qui ont jeté un si grand éclat sur la littérature allemande, les Klopstock, les Wieland, les Gellert, les Schlegel, les Schiller, les Goëthe, ont trouvé dans les souveraines de ce pays non seulement des protectrices généreuses, mais encore dignes de les entendre et de diriger, de soutenir l'essor de leur génie : les noms des duchesses Amélie et Louise de Saxe-Weimar, de Caroline, margrave de Hesse-Darmstadt, sont unis à ces noms immortels qui ont étendu le domaine de l'esprit et augmenté ses jouissances.

Les souveraines de Russie ont constamment protégé les lettres, les académies; et en général toutes les institutions qui favorisèrent le progrès des lumières et de la civilisation, furent dues aux impératrices Catherine Ire, Anne, Élisabeth, et Catherine II. Cette grande souveraine revêtit du titre de *directeur de l'Académie de Pétersbourg*, la princesse d'Aschkof, qui lui avait rendu de si éminens services lors de son avénement au trône, et qui lui en rendit encore dans cette honorable place. Elle porta l'impératrice à réformer un grand nombre d'abus. Sur sa recommandation plusieurs professeurs parcoururent l'empire; et ces savantes incursions ont produit d'excellens ouvrages sur

l'histoire naturelle, civile et morale de la Russie.

On a dit qu'à cette époque l'académie de Saint-Pétersbourg était *tombée en quenouille* (1)! Il nous semble aussi inexact d'avancer que l'académie ait dégénéré sous un président féminin, qu'il serait peu juste de dire que l'empire russe fût tombé en quenouille sous le gouvernement de Catherine II.

Les poètes des premiers temps de la monarchie anglaise citent avec honneur les noms de Mathilde, d'Editha, d'Alice, aimables et généreuses souveraines qui savaient inspirer l'émulation et récompenser les succès. Marguerite de Beaufort, mère de Henri VII, si vénérée pour sa bienfaisance, donna à l'académie de Cambridge une partie de l'éclat dont elle jouit; elle lui doit les colléges du Christ et de Saint-Jean.

Pendant un règne court et orageux, Marie trouva le temps de s'occuper des deux universités, et leur rendit la portion de revenus annexés à la couronne; elle encouragea les savans et présida à la fonda-

---

(1) « Enfin lorsque madame d'Aschkof après avoir inu-
» tilement demandé à Catherine II le poste de colonel
» d'un régiment des gardes pour prix de sa coopération
» très-active à la révolution de 1762, se détermina à cher-
» cher dans les sciences des consolations pour les décep-
» tions de son ambition militaire, elle fut nommée prési-
» dent de l'académie; si bien que cette pauvre académie
» tomba définitivement en quenouille. »

(Alph. Rabbe, *Histoire d'Alexandre.*)

tion de plusieurs colléges. Elisabeth, qui ne négligea rien de tout ce qui pouvait augmenter sa gloire et celle de la nation, donna une grande impulsion aux arts et aux sciences.

On accuse Jacques II, qui affectait un rustique mépris pour le sexe et qui l'avait banni de sa cour, d'avoir corrompu le goût, qualité qui manque essentiellement aux grands écrivains de cette époque. Sous le malheureux règne de Charles I[er], la littérature prit une teinte grave et sérieuse comme les mœurs.

Tant que Milton reste au milieu des troubles et des factions, tant qu'il respire au milieu des passions grossières et fanatiques de Cromwel, son génie reste muet; mais, retiré dans un asile obscur, seul avec ses charmantes filles dont les talens et toutes les pensées étaient uniquement destinés à lui plaire, ses sentimens s'épurent, son génie s'élève, les souvenirs de l'amour conjugal réchauffent son cœur, et il crée ce chef-d'œuvre, la plus belle gloire littéraire de l'Angleterre.

Sous Charles II, la littérature fut pervertie par la corruption qui régnait alors; les femmes, en oubliant la première vertu de leur sexe, n'inspirèrent plus aucun sentiment délicat; elles devinrent l'objet des sarcasmes de Rochester, de Pope, de Swift; et en ne respectant plus les femmes on ne respecta plus les mœurs: l'éloquence, la poésie perdirent leur éclat; des pièces de théâtre grossières et sans goût étaient reçues avec enthou-

siasme de la cour et du peuple ; une femme même, madame Behn, faisait les délices de Londres par ses écrits licencieux.

Jamais les sciences, les arts et les lettres ne brillèrent d'un plus vif éclat en Angleterre que sous le règne d'Anne. L'épouse de Georges II servit, dit-on, de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, entre Clarke et Leibnitz, qu'elle était à même de juger, tant elle avait agrandi et perfectionné son esprit naturel par l'étude et la méditation. Les femmes alors et depuis cette époque se sont distinguées dans tous les genres de composition; et, sans rappeler ici les noms de celles qui ont enrichi on peut dire la littérature de l'Europe, nous ne citerons qu'Anne Radclif, parce qu'elle a, comme le dit Walter Scott, un droit incontestable à prendre place parmi le petit nombre d'écrivains qu'on distingue comme fondateurs d'une école; puis madame Somerville, à qui l'astronomie doit plusieurs découvertes importantes, et madame Marcel, à qui la chimie et la physique doivent une partie de leur popularité.

« Pour les recherches laborieuses, pour la so» lidité du raisonnement, pour la force, la pro» fondeur, il ne faut que des hommes; pour une » élégance naïve, pour une simplicité fine et pi» quante, pour le sentiment délicat, pour une cer» taine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par » le commerce des femmes. Il y en a eu en France » plus que partout ailleurs, grâce à la forme de

» notre société. Et de là nous viennent des avan- » tages que les autres nations tâchèrent inutilement » ou de rabaisser ou de dissimuler le prix (1).

C'est sous ce rapport principalement que les femmes ont toujours eu en France de l'influence sur la littérature. Sur le trône, elles ont toujours su discerner le mérite et le récompenser. Des monastères, des collèges, des académies, des institutions, des monumens attestent les bienfaits qu'elles ont rendus aux lettres, aux arts et aux sciences. « En faisant des recherches sur la vie des » protectrices des savans et des gens de lettres, dit » madame de Genlis, on voit ce qu'on ne pourrait » trouver chez aucune autre nation, une suite non » interrompue, depuis le commencement de la » monarchie jusqu'à nos jours, de reines et de prin- » cesses qui ont encouragé, protégé tous les talens, » et même cultivé la littérature avec succès : ainsi » l'influence des femmes dans ce genre a dû être » plus marquée et plus heureuse en France que » partout ailleurs (2). »

Brunehaut, cette reine célèbre par les forfaits dont elle fut accusée et l'horrible supplice qui termina ses jours, a laissé des monumens qui pendant plusieurs siècles attestèrent son goût pour l'architecture et sa magnificence. Dans le même

(1) Fontenelle.

(2) *De l'influence des femmes sur la littérature française.*

temps Radegonde, qui aimait l'étude et la poésie, fut la protectrice du petit nombre de savans qui se distinguèrent dans ce temps barbare, tels que Fortunat et Grégoire de Tours. Ce fut dans le monastère de Sainte-Croix de Poitiers, fondé par cette reine, que fut conservé pendant long-temps le goût des études. Il en fut de même de la grande abbaye de Chelles, fondée par l'illustre Bathilde : la réputation de ce monastère pour les études était si grande, qu'il s'y rendait des élèves de tous les points du royaume, et que la renommée s'en répandit même dans la Grande-Bretagne, d'où l'on envoyait chaque année à Chelles un grand nombre de personnes des deux sexes pour y faire leur éducation, ou pour y perfectionner et achever leurs études. C'est sur le modèle d'enseignement suivi dans l'abbaye de Chelles que les rois d'Angleterre voulurent établir dans leurs États des maisons d'éducation ; aussi firent-ils demander à la supérieure de ce monastère des sujets propres à remplir leur but. Et Bertille, dont le zèle religieux et scientifique s'étendait bien au-delà de sa paisible retraite, n'hésita point d'envoyer sur une terre étrangère des maîtres qui pussent y propager le goût des lettres et de la religion.

Les princesses Giselle et Rotrude secondèrent les intentions de Charlemagne pour répandre l'émulation de l'étude et les bienfaits des lumières ; et sous ce règne on vit une femme se distinguer

dans l'astronomie. Peu s'en fallut qu'après la mort de ce grand monarque la France ne retombât dans les épaisses ténèbres de l'ignorance. C'est encore dans les monastères des deux sexes que fut conservé le précieux dépôt des connaissances humaines, parce qu'on ne s'y occupait pas seulement à étudier les auteurs anciens, mais encore à en multiplier de bonnes copies, chose alors si précieuse et si rare.

Ce fut Constance d'Arles qui, devenue l'épouse du roi Robert en 998, amena à la cour de France les plus célèbres troubadours provençaux. Ils y répandirent le goût de la poésie, telle qu'elle était à cette époque où elle ne différait de la prose que par des rimes ou des bouts-rimés. De la chanson naïve les troubadours passèrent au roman, et c'est à eux, c'est à leur noble protectrice que la France doit les premiers progrès de cette branche de littérature dans laquelle les écrivains français des deux sexes ont depuis excellé, et dans laquelle ils s'offrent encore aujourd'hui pour modèles.

Cette grande émulation que la chevalerie, au dixième siècle, répandit en général parmi les femmes, les rendit à la fois plus aimables et plus instruites. Elles ne se contentèrent point alors de distribuer des couronnes aux chevaliers qui l'emportaient dans les joutes et les tournois; c'étaient elles encore qu'on établissait juges pour donner les prix aux poètes qui réussissaient le mieux à chanter leurs grâces ou les exploits des guerriers.

Il s'établissait des espèces de luttes poétiques dans lesquelles les femmes ne paraissaient pas seulement comme juges, mais encore comme émules, comme rivales des hommes sur lesquels plus d'une fois elles emportèrent la palme. Il y avait alors dans plusieurs provinces une espèce de tribunal composé de dames devant lequel les poètes et les troubadours venaient vider leurs différends littéraires ou recevoir le prix de leurs travaux; ce tribunal était appelé le *parlement* ou la *cour d'amour* (1). L'amante de Pétrarque, la belle Laure

---

(1) Il s'éleva dans le treizième siècle une dispute entre Simon Doria et Lanfranc Sygalle sur cette question : *Qui est le plus aimable de celui qui est né libéral, ou de celui qui s'efforce de le devenir?* Ces deux troubadours portèrent leur procès à la cour d'amour des dames de Pierrefeu et de Signe; mais n'ayant point été satisfaits de leur décision, ils en appelèrent à la souveraine cour des dames de Romanin. L'histoire nous a conservé les noms de celles qui composaient ce dernier tribunal : Phanette des Gautelmez, dame de Romanin; la marquise de Malespine; la marquise de Saluce; Clarette, dame de Baulx; Laurette de Saint-Laurens; Cécile de Rascasse, dame de Caromb; Hugonne de Sabran, fille du comte de Forcalquier; Hélène, dame de Mont-Paon; Ysabelle des Bourrillions, dame d'Aix; Ursine des Ursières, dame de Montpellier; Alaëthe de Meolhon, dame de Curban; Élys, dame de Meyrargues. Le Monge des îles d'Or ou d'Hières parle d'une autre question qui fut portée au tribunal des dames tenant cour d'amour à Pierrefeu et à Signe. La voici : *Qui aime plus sa dame absente que présente, et qui induit plus fort à aimer ou les yeux ou le cœur?*

faisait partie du tribunal ou de la cour d'amour qui de son temps s'assemblait à Sorgues ou à l'Isle.

Si c'est particulièrement du dixième siècle que date cette galanterie qui est devenue le véritable apanage des Français, n'est-ce pas également à cette brillante époque de la chevalerie qu'on vit naître parmi les femmes cette noble émulation de rivaliser avec les hommes par leurs connaissances, et que commença cette heureuse révolution dans les mœurs, dans les idées, suscitée par leurs vertus, par le respect dont elles étaient entourées, et par ces jeux d'esprit auxquels elles se faisaient gloire de présider?

Tandis que Blanche de Castille achevait de grands monumens, l'aimable Marguerite de Provence attirait les poètes à sa cour, les encourageait par ses éloges, ses récompenses, et flétrissait, en les bannissant de sa présence, ceux dont la muse licencieuse pouvait nuire aux mœurs. Ce goût pour la poésie fut encore augmenté par l'ascendant de Marie de Brabant, qui ayant hérité des talens poétiques de son père, en répandit l'éclat sur la cour de France où elle présidait comme reine et qu'elle animait par ses grâces et son esprit. Elle ne se contenta pas d'être la généreuse protectrice de tous les gens de lettres de son temps; elle les enflammait par ses éloges; elle aida même un fameux poète d'alors, appelé Ly-Roix-Adenez, à terminer son roman de *Cléomadez*. Jeanne de Navarre, héritière de vastes États, em-

ploya tous ses revenus à fonder des villes, bâtir des hôpitaux, établir des colléges. On lui doit celui de Navarre, si célèbre par le mérite de ses élèves et la science de ses professeurs. Elle lui fit don d'une bibliothèque précieuse, et lui dicta des réglemens qui attestent la sagesse et l'intelligence de sa fondatrice. On lui doit encore les mémoires si précieux de sire de Joinville, qu'il composa à sa sollicitation.

Héloïse fut la merveille de son siècle par son génie élevé, sa vaste érudition (1), et par sa beauté parfaite. Ses lettres, peinture vive, délicate, passionnée, souvent sublime de l'amour, et du combat de ce sentiment avec la religion, ont offert à Pope un sujet digne de son talent. Colardeau a imité avec bonheur le poète anglais et a enrichi la littérature française de l'épître d'Héloïse.

Dès le quatorzième siècle, le génie poétique

---

(1) Héloïse égala Abailard par l'esprit, la science, et le surpassa par l'élévation de ses sentimens; elle n'hésita point à se sacrifier pour apaiser ses inquiétudes : lorsqu'il quitta le monde après sa catastrophe il craignait d'y laisser sa jeune et belle épouse :

> Ordonne, et choisis ma demeure;
> Où veux-tu que je vive? où veux-tu que je meure?
> Abailard, je suis prête....

répondait Héloïse à ses soupçons jaloux; et, se faisant une loi de céder à ses désirs, sans vocation elle fut s'ensevelir dans un cloître et prononcer ses vœux de renoncer au

déclina beaucoup en France; ce fut pour le relever que Clémence-Isaure releva le collége de la gaie science qui, sous le nom de *Jeux floraux*, brilla d'un plus grand lustre que par le passé. Là, chaque année, au jour solennel où l'on couronne les poètes, on prononce l'éloge de cette généreuse fondatrice, et on va jeter des roses sur sa tombe.

François Ier, appelé le restaurateur des lettres, dut ce goût à sa mère qui les cultivait et qui fut sa première institutrice. Son aimable sœur, Marguerite de Valois, contribua puissamment à répandre le goût des lettres parmi les personnes de son sexe. Il est à regretter que cette princesse dont la conduite fut irréprochable, ait laissé dans ses écrits l'image licencieuse des mœurs de cette époque. Marguerite de France, héritière de sa beauté, de ses grâces et de son esprit, mais si légère et si inconséquente, a mis au contraire dans ses mémoires la plus grande décence. On a dit que l'a-

---

monde avant même qu'Abailard eût fait les siens. Les hommes les plus célèbres et les plus pieux de son temps venaient au Paraclet entendre, admirer Héloïse; les religieuses, imitant la douceur et les vertus de leur illustre abbesse, formèrent une communauté de paix, de sainteté, de science et de bonheur. Les cendres d'Abailard furent transportées au Paraclet; et lorsque, vingt-deux ans après, Héloïse mourut et fut selon ses désirs placée dans le même tombeau, Abailard étendit les bras pour recevoir sa fidèle épouse! Ce miracle de l'amour est attesté par plusieurs auteurs, et toutes les âmes sensibles aiment à y croire.

cadémie au berceau y trouva le véritable génie de la langue française.

Catherine et Marie de Médicis apportèrent en France le goût des beaux-arts, apanage de leur famille. On doit à la première une partie de la bibliothèque de Laurent de Médicis où l'on trouve des manuscrits très-précieux de la Grèce et de l'Italie. Ce fut elle qui fit bâtir les Tuileries, l'hôtel de Soissons, plusieurs châteaux modèles alors d'architecture. On doit à Marie de Médicis le palais du Luxembourg, le Cours-la-Reine, l'aqueduc d'Arcueil, et cette superbe collection de tableaux allégoriques de Rubens qui embellit la galerie du Louvre. Elle fut la protectrice de Malherbes, le père ou plutôt le régénérateur de la poésie. Le Val-de-Grâce rend témoignage de la piété d'Anne d'Autriche et de son goût pour les arts.

A la fois spirituelles, instruites et bienfaisantes, les femmes à cette époque consacraient leur fortune et leur temps à secourir les malheureux et à protéger le talent. Le nom de la duchesse d'Aiguillon se trouve uni à celui de saint Vincent-de-Paule par ses œuvres de charité, et à celui du cardinal de Richelieu comme protectrice éclairée des hommes de lettres; sa maison, comme l'académie, leur fut ouverte sans distinction de rang ni de fortune. Le génie de Corneille respire cette pureté de mœurs, ces sentimens religieux, cette exaltation de l'amour, qui régnaient alors dans l'intérieur des familles comme dans la société.

Ce fut dans le salon de la marquise de Rambouillet qu'on entendit la première lecture de *Polyeucte*. Là, l'auteur du Cid ne dédaignait pas de composer quelques fleurs pour la guirlande de sa fille Julie. C'est là encore que retentit pour la première fois l'éloquente voix de Bossuet.

Mademoiselle de Calage composa un poëme de *Judith* dont madame de Genlis rappelle les beaux vers restés jusqu'alors dans l'oubli. Mademoiselle de Scudery est le premier auteur qui ait ennobli le genre du roman, en le rendant instructif et moral, de frivole qu'il avait été jusqu'alors. Aussi le savant évêque d'Avranches, dans son ouvrage sur l'origine des romans, dit-il de mademoiselle de Scudery qu'en écrivant *elle travaillait à la gloire de la nation*. Ce fut elle qui obtint le premier prix d'éloquence qu'ait donné l'académie française. Les femmes auteurs contemporains de mademoiselle de Scudery, employèrent leur talent à la célébrer, telles mademoiselle de la Vigne, mademoiselle Lhéritier de Villandon, madame de la Roque Montroune; mademoiselle de Louvencourt termine ainsi une pièce de vers pour mademoiselle de Scudery :

> Le ciel dut Aristote au siècle d'Alexandre;
> Il ne donna Sapho qu'au siècle de Louis.

Madame de La Fayette fut l'auteur de *Zaïde* et de *la princesse de Clèves*, « premier roman, dit madame de Genlis, où l'on ait trouvé des sentimens

» toujours naturels et des peintures vraies. Ma-
» dame de La Fayette a ouvert une nouvelle route
» aux auteurs qui écrivent dans ce genre, et elle a
» su tracer cette route avec tant d'intérêt et de vé-
» rité, que l'on n'a jamais pu la surpasser que par
» la manière d'écrire et par les intentions morales. »
Madame Deshoulières a fait des idylles d'un mérite si supérieur qu'elle reste pour modèle en ce genre. Mademoiselle Bernard n'est pas seulement l'auteur de quelques romans et de jolies pièces fugitives en vers, elle composa encore deux tragédies, *Laodamie* et *Brutus*. Cette dernière pièce a le mérite d'avoir donné à Voltaire l'idée d'un sujet si en rapport avec son génie.

Pourrions-nous omettre madame Dacier (1) :
« cette savante, illustre par son érudition, ses tra-
» vaux immenses et ses nombreuses traductions,
» a eu sur la littérature française une glorieuse in-
» fluence, en faisant connaître tous les trésors lit-
» téraires de l'antiquité et en inspirant le goût des
» études sérieuses et approfondies. » Et madame de

(1) Un écrivain a dit : « Comme la Grèce n'a jamais
» rien eu de plus galant, ni de plus poli que les poésies
» de Sophocle et d'Anacréon, nous pouvons dire que la
» France n'a guère vu rien de plus juste que cette traduc-
» tion, tant par la délicatesse avec laquelle mademoiselle
» Lefèvre (depuis madame Dacier) a imité dans cette co-
» pie la naïveté presque inimitable de l'orignal, que par
» le secret qu'elle a su tirer la première, de faire passer

Sévigné dont les lettres s'offrent encore aujourd'hui pour modèle dans ce genre, madame Lambert par la pureté de sa morale, et madame le Prince de Beaumont, en consacrant ses talens à l'éducation de l'enfance, n'ont-elles pas eu par leurs écrits une utile et honorable influence? *Les Lettres d'une Péruvienne*, de madame de Graffigny, traduites dans toutes les langues, attestent assez le mérite de ce charmant ouvrage. Madame Riccoboni est généralement placée au rang des premiers romanciers.

Tandis que des femmes par l'autorité de la vertu dirigeaient à cette époque le goût des arts et des lettres, plusieurs cherchaient à effacer le scandale de leurs erreurs par l'éclat des talens qu'elles protégeaient, telles la duchesse de Longueville, madame de Montespan, Ninon de l'Enclos. Il n'y avait pas alors un seul homme de lettres distingué qui ne fût protégé et encouragé par une femme : à côté de Lulli on voit mademoiselle de Montpensier ; madame de Montespan protégeait

---

» dans une prose fidèle toutes les grâces que l'on trouve » dans les vers grecs. » Boileau disait que personne ne devait entreprendre de traduire *le chantre de Théos*, pas même en vers, après madame Dacier. Elle a traduit dix-sept pièces de Plaute avec des remarques. Elle est la première qui ait transmis dans notre langue plusieurs pièces d'Aristophane. Sa traduction de Térence a fait oublier celle de Port-Royal. On lui doit encore une grande partie de la traduction de Plutarque, terminée par son époux.

Molière ; Quinault trouvait sa providence dans madame de Thiange. Madame de La Sablière inspirait à la fois les vers de son époux, de La Fontaine son ami, de La Fare son amant. Mais il était réservé à madame de Maintenon, vertueuse compagne de Louis-le-Grand, fondatrice de Saint-Cyr, d'inspirer la muse religieuse de Racine, qui composa pour elle *Esther* et *Athalie*. Ce fut elle qui choisit le sujet d'*Armide*, le plus beau poème de Quinault. On lui doit aussi les poésies sacrées de J.-B. Rousseau et les fables de La Fontaine, qu'elle fit faire pour l'éducation des ducs du Maine et de Bourgogne. Elle établit Racine et Boileau dans l'intimité du roi. Boileau, dans *sa satire contre les femmes*, dit, en parlant de sa protectrice :

J'en sais une chérie et du monde et des dieux,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer.

La duchesse du Maine fut également la zélée protectrice des sciences, des arts et des lettres; Sceaux, qu'elle avait embelli avec autant de goût que de magnificence, offrait la réunion des plus beaux esprits de cette époque.

Pendant la régence et le règne de Louis XV, la corruption des mœurs dégrada les arts et la littérature : pour plaire à des femmes avilies, on célébra l'impiété et la licence; on chercha à désenchanter de la religion, de la vertu, de la gloire,

de l'amour; et le poète, le peintre, privés de ces précieux alimens du génie, ne purent enfanter que des images vulgaires, froides, ignobles, repoussantes. Ceux qui présentèrent d'heureuses exceptions furent loin des femmes impies ou sans pudeur puiser de grandes inspirations au milieu de la nature. C'est là que Buffon en devint le sublime interprète. Voltaire composa ces chefs-d'œuvre où respirent l'amour et la religion, soit à Cirey auprès de la savante Émilie (1), soit sur les bords du lac Léman où régnaient des mœurs douces et pures. Et l'éloquence brûlante de Rous-

---

(1) Le Tasse, Virgile, Milton étaient familiers à madame Émilie du Chastelet. Elle s'adonna à la fois à la littérature et aux sciences. Un poète a dit :

> Près de Voltaire et de Newton.
> Les dons célestes d'Uranie
> Ont placé la belle Émilie
> Au temple sacré d'Apollon.

Voltaire lui a dédié *Alzire*. Plus tard il composa son éloge historique qui fut placé en tête de la traduction des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle de Newton* que fit madame du Chastelet avec un commentaire où les principaux phénomènes du système du monde sont expliqués avec précision et clarté. « Cette traduction, que les » plus savans hommes de France devaient faire, dit Vol- » taire, et que les autres doivent étudier, une femme l'a » entreprise et achevée à l'étonnement et à la gloire de » son pays... On a vu deux prodiges : l'un que Newton ait » fait cet ouvrage; l'autre qu'une [illegible]e l'ait traduit et » l'ait éclairci. »

seau ne se forma-t-elle pas au milieu des montagnes de la Suisse et de la Savoie? Le peintre de Marc-Aurèle, de Sully et des femmes, Thomas vivait habituellement dans la société de madame Necker, aussi vertueuse que bienfaisante. Condillac nous apprend qu'il dut les vues les plus fines et les plus exactes de son *Traité des sensations* à la justesse d'esprit, à la vivacité d'imagination que réunissait au plus haut degré mademoiselle Ferrand. Madame Lepaute travaillait avec Clairaut et Lalande qu'elle aidait dans leurs calculs astronomiques.

L'exemple des vertus domestiques, des mœurs pures de Louis XVI, de Marie-Antoinette, et les malheurs de la révolution ont banni le ridicule qu'on s'efforçait d'attacher à la tendresse conjugale, à la religion, à l'amour. La sévérité des mœurs a rendu aux beaux-arts et aux lettres l'énergie, la délicatesse, l'enthousiasme, le bon goût; et des chefs-d'œuvre dans tous les genres ont été créés. Aujourd'hui la flamme du génie ne semble plus avoir besoin de celle de l'amour pour jeter un plus vif éclat, pour s'élever plus haut. Et si les femmes n'ont plus la gloire d'inspirer le poète et l'artiste, elles ont celle de rivaliser avec eux par leurs talens, gloire moins douce, il est vrai, mais qu'elles ont rendue belle par le noble but où tendent leurs efforts.

Deux femmes ont eu sur la littérature de notre siècle une glorieuse influence, madame de Staël

et madame de Genlis : on doit à madame de Staël cet important ouvrage où, la première, elle a fait connaître et apprécier en France les plus beaux génies de la littérature allemande, revêtus de tous les charmes de sa brillante imagination. Quelques écrivains lui reprochent, d'autres lui font honneur d'avoir formé cette école du *romantisme* à qui l'on doit de nouvelles jouissances et de nouveaux chefs-d'œuvre. Le mérite des ouvrages de madame de Genlis ne peut être contesté même par ses ennemis : son style pur, élégant et correct, ses intentions toujours utiles et morales; ses sentimens toujours élevés et religieux, sa vaste érudition, son imagination tendre, ingénieuse, son amour pour la vertu, pour sa patrie, pour l'enfance et son sexe, donnent à tous ses écrits un charme que les critiques n'ont pu affaiblir et que le temps ne pourra détruire.

Dans ce siècle, tous les écrits des femmes se distinguent en général par la morale la plus sévère, les sentimens les plus élevés; et les images pures, gracieuses, parfois sublimes qui sortent de leurs pinceaux, semblent ramener les beaux-arts à leur véritable destination, celle de contribuer à la fois aux jouissances et à l'amélioration des hommes.

LIVRE DEUXIÈME.

DE L'INFLUENCE DES FEMMES SUR LEURS FAMILLES ET SUR LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Nous avons vu l'influence des femmes commencer avec le monde, et se retrouver au réveil de chaque peuple quand il sort de la barbarie : avant ce temps la femme n'est le plus ordinairement qu'une esclave à qui on ne laisse aucun droit, et qui ne soupçonne même pas qu'il puisse en exister pour elle. Mais l'homme entrevoit-il une plus noble destinée, commence-t-il à se civiliser, à éprouver quelques sentimens généreux; alors il sent le besoin de rapprocher de lui sa compagne, de posséder sa confiance, son amour, son estime; il sent le désir de trouver dans la mère de ses enfans plus que de la beauté, dans celle qui doit vieillir à ses côtés quelque chose de mieux que des grâces passagères; il cherche enfin sous cette enveloppe délicate et fragile un trésor pour l'avenir; et il le trouve ce trésor dès qu'il inter-

roge avec amour ce cœur qui a reçu une si grande puissance pour aimer; oui, ce cœur répond à tout ce qu'il désire, à tout ce qu'il attend; il ne lui manque qu'une place digne pour remplir dignement sa tâche.

Depuis la jeune fille, lien de joie et d'amour qui unit toute sa famille, jusqu'à l'aïeule qui lui offre pour exemple soixante ans d'une vie bienfaisante et utile; depuis la femme qui fait régner la prospérité dans sa chaumière, jusqu'à celle qui dans son salon anime l'artiste, enflamme le poète, forme les manières et le ton du jeune homme qui entre dans le monde; depuis la respectable mère de famille entourée de ses enfans, jusqu'à celle (peut-être plus respectable encore) qui reste libre pour adopter tous les malheureux, leur consacrer et ses jours et sa fortune; à tout âge, dans toutes les conditions, les femmes peuvent exercer une grande et salutaire influence. Mais ce sont les hommes qui dirigent cette influence par leurs opinions, leurs écrits, par l'importance plus ou moins grande qu'ils attachent à nos devoirs et aux leurs, par l'indépendance plus ou moins grande que les lois donnent à notre sort. Et si, à l'époque actuelle, il se présente pour les femmes une large carrière d'où elles peuvent facilement améliorer les mœurs, tout en augmentant les plaisirs de la vie, les hommes doivent les encourager, les aider à s'y soutenir, certains qu'il en résultera plus d'avantages pour eux-mêmes que pour elles.

Les femmes président, elles sont nécessaires à tous les détails de la vie; et de ces détails l'ordre social ne découle-t-il pas tout entier? La vogue d'une infinité d'objets, la réputation d'un grand nombre de personnes, les modes, les usages, les habitudes journalières, le luxe de la table et des appartemens, la mollesse des lits, la frivolité des conversations, l'importance de la toilette et des agrémens extérieurs, tout cela n'est-il pas, pour ainsi dire, sous la dépendance des femmes? Et, peut-on dire que tout cela soit étranger à ce qui peut embellir ou gâter l'existence? La santé même et la fortune ne dépendent-elles pas le plus souvent de leur sobriété et de leur économie? N'est-ce pas l'ensemble de tous ces petits détails de la vie qui forme ou modifie le caractère de l'homme, qui crée ou dirige l'esprit de société, qui donne aux arts, à la littérature, un élan plus ou moins élevé et à chaque siècle une couleur qui lui est propre?

En France le temps de la chevalerie et de l'honneur ne fut-il pas celui où les femmes faisaient régner dans leurs maisons la gravité des mœurs religieuses, où leur parure riche et décente ne pouvait autoriser un ton libre et des propos légers, où la solidité de leurs goûts, la constance de leurs affections, une vie pure, laborieuse, habituellement solitaire, inspiraient l'enthousiasme de l'amour, de la vertu, de la religion? Et, quand cet esprit chevaleresque s'éteignit ou fut remplacé par la fatuité, n'est-ce pas lorsque

les femmes, au lieu de s'occuper des devoirs d'épouse et de mère, consultaient les devins et les cartes pour s'assurer de la constance de leurs époux, connaître le sort futur de leurs enfans, la réussite d'une intrigue galante ou d'un projet ambitieux? N'est-ce pas lorsque les femmes recherchèrent le monde avec fureur et qu'elles perdirent cette douce timidité qui mettait un charme à leur silence et tant de prix à leurs paroles? N'est-ce pas lorsqu'elles se dépouillèrent de ces ornemens qui voilaient si gracieusement leurs attraits, et qu'elles renoncèrent à cette dignité qui leur sied si bien, qui leur est si favorable? Enfin, n'est-ce pas quand l'intérieur de leur appartement cessa d'être un sanctuaire impénétrable, quand elles reçurent les hommes avant leur lever, les reçurent à leur toilette, et, en les traitant sans gêne, leur apprirent à les traiter de même? Les hommes naturellement perdirent le respect pour le sexe, plus naturellement encore le respect pour les mœurs. La frivolité des goûts, la volupté, l'égoïsme, remplacèrent l'amour de la gloire, éteignirent dans les âmes cette surabondance de vie que l'enthousiasme fait naître, et qui multiplie les chefs-d'œuvre du génie, les actions des héros.

En voyant les femmes agir si puissamment sur les destinées des nations par leurs vertus, leurs vices, par leurs talens, leurs inclinations, leurs caprices même, quelle ne doit pas être leur influence sur les mœurs de leur famille et de la so-

ciété ! C'est au milieu de ce cercle plus étroit que nous allons les considérer : c'est la fille, c'est la sœur, c'est l'épouse, c'est la mère, qui vient nous montrer ce que peut être, ce que doit être la femme dans ces divers états; elle nous y montrera les biens et les maux qu'elle tient entre ses mains, qu'elle verse à son gré, qu'elle fait germer autour d'elle, et dont les fruits salutaires ou empoisonnés vont répandre au loin sa bonne ou mauvaise influence. En voyant tout le parti que Lycurgue a tiré de cette influence, même en privant les femmes de la plus belle de leurs grâces et des moyens les plus sûrs de plaire, on se demande pourquoi l'on a dirigé leur éducation pour en faire des êtres frivoles, des objets d'agrément, tandis qu'elles portent dans leur cœur, dans la flexibilité même de leur caractère, les moyens de répondre à tout ce qu'on attend d'elles, et toutes les vertus nécessaires à la condition où on les place.

Après avoir donné à une jeune personne des goûts frivoles et dispendieux; après l'y avoir formée par notre exemple, peut-on s'étonner qu'elle y sacrifie plus tard son temps le plus précieux, les jouissances les plus vraies, le bonheur le plus solide? On devrait bien plutôt s'étonner de voir un si grand nombre de femmes briller par les qualités mêmes dont rien n'a favorisé le développement, briller par l'excellence du jugement, la fermeté de l'âme, la raison, la constance de leurs affections. Comme si la jeunesse devait durer tou-

jours, on ne cherche à leur donner que les charmes et les talens de cet âge. Et aussitôt que son éclat commence à se ternir, insensiblement pour celle qui les possède, très-sensiblement aux yeux du monde qui devient plus sévère, le goût de la toilette, les soins pour retenir une beauté qui s'échappe, paraissent ridicules, une conversation vive et légère hors de sens; on rit d'une main sans fraîcheur qui touche les cordes d'une harpe; enfin l'on veut d'autres moyens de plaire; et comment les trouver s'ils n'ont pas été cultivés? L'éducation qui forme l'esprit et le cœur peut-elle se faire dans un jour? Voilà ce que l'on paraît exiger et voilà ce que l'on ne peut satisfaire malgré la meilleure volonté, car cette éducation doit commencer avec la vie pour qu'avec elle ses principes s'identifient; il faut qu'ils soient un aliment de tous les jours pour devenir un trésor de tous les âges.

Cornélie, fille, épouse et mère de ces hommes illustres dont le souvenir fait encore battre le cœur après avoir traversé des siècles, Cornélie survit à tous ses titres au bonheur sans se plaindre de sa destinée, et sans perdre l'estime, la considération qu'elle doit à ses vertus. La mort l'a laissée seule; ceux qui la voient, qui l'entendent s'étonnent de sa résignation et l'attribuent à l'épuisement de ses forces : « Insensés, dit Plutarque, » qui ne savaient pas combien un excellent na- » turel et une bonne éducation peuvent élever

» l'âme au-dessus de la fortune et la mettre en état » de triompher de la douleur ! »

Cette part si positive de l'éducation, non seulement sur le sort de la femme, mais encore sur l'influence qu'elle exerce autour d'elle, ne peut être révoquée en doute : « Il faut considérer, ou- » tre le bien que font les femmes (1) quand elles » sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le » monde quand elles manquent d'une éducation » qui leur inspire la vertu. Il est constant que la » mauvaise éducation des femmes fait plus de » mal que celle des hommes, puisque les désor- » dres des hommes viennent souvent et de la mau- » vaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères et » des passions que d'autres femmes leur ont inspi- » rées dans un âge plus avancé. »

Dans le monde on appelle bien élevée la jeune personne dont on a cultivé l'esprit et les talens; on appelle amabilité les grâces qui séduisent, la conversation qui amuse, la gaîté qui se communique, tous les agrémens enfin qui brillent, occupent, et chassent l'ennui; peu importe que ces agrémens soient accompagnés de malice, d'inconséquence, de légèreté. Cependant, si l'amabilité exprime l'art d'être aimé, cet art doit consister moins dans les talens et l'esprit que dans l'excellence du cœur et du caractère; et à l'excellence

---

(1) Fénélon, *Éducation des filles*.

du cœur et du caractère on doit sacrifier les talens si l'on ne peut les concilier ensemble, si l'on ne peut les posséder sans orgueil, s'ils deviennent la première occupation de la vie, et que pour eux on néglige les devoirs bien plus essentiels. Ah! combien il serait préférable de sacrifier à l'instant tous les prestiges de l'amour-propre au bonheur plus certain que promettent des qualités solides et qu'assurent presque toujours la piété, la vertu! Oui, il importe que tout dans l'éducation d'une femme concoure à lui inspirer la vertu; il faut qu'elle apprenne à placer ses plaisirs dans ses devoirs, sa force dans la religion. Mais pour que les passions ne puissent faire oublier à la femme sa religion et ses devoirs, il est nécessaire qu'elle soit éclairée par la raison, fortifiée par l'exemple, et qu'une pratique journalière, constante, vienne l'y attacher; c'est dire assez qu'il n'y a qu'une mère qui puisse offrir cet exemple salutaire et apporter ce zèle attentif, minutieux, qui ne doit pas se ralentir un seul instant. La religion qu'on doit inspirer à sa fille doit être un sentiment plus puissant dans son cœur que tout autre sentiment, et qui lui fasse trouver des jouissances dans les sacrifices même qu'il impose. Qu'on ne craigne pas d'exciter dans une jeune personne l'enthousiasme religieux! il élève l'âme et procure cette satisfaction intérieure qui rend la femme douce, bonne, indulgente et soumise; alors tous les devoirs de fille, d'épouse, de mère, qui composent l'exis-

tence la plus entière de notre sexe, seront plus faciles parce qu'ils ne lui seront commandés que par l'amour; ou s'ils devenaient parfois une source de larmes et de faiblesses, la religion serait là pour la consoler et la soutenir. « Qui apaisera ce ro- » seau si la religion n'en soutient la fragilité? être » le plus faible de la nature, toujours à la veille » de sa mort ou de la perte de ses charmes, qui le » soutiendra cet être qui sourit et qui meurt, si » son espoir n'est point au-delà d'une vie éphé- » mère? par le seul intérêt de sa beauté une femme » doit être pieuse (1). » Elle doit l'être pour celui de sa famille, pour celui de la société, pour celui de son bonheur. Il n'y a que le christianisme qui ait songé au bonheur des femmes; c'est lui qui les a rendues heureuses épouses, heureuses mères, qui les a rendues libres en ne les attachant à leurs devoirs que par l'amour; c'est lui qui leur a permis de jouir de leurs vertus, en les en rendant seules dépositaires. Ah! les femmes ne devraient toucher qu'avec la plus profonde émotion de reconnaissance cet Évangile, ce code divin qui les a fait rentrer dans leurs droits primitifs, qui a commandé l'indulgence pour leurs faiblesses et qui commande à tout homme de les honorer, de les respecter; à cet Évangile enfin qui a élevé leur

---

(1) M. de Châteaubriand, *Génie du christianisme.*

âme, épuré leurs sentimens, et placé plus directement sous leur influence et les mœurs et la félicité de l'homme.

Oui, il n'y a que le christianisme qui ait véritablement songé au bonheur et aux vertus des femmes. Les Romains les honoraient parce qu'ils avaient reconnu que les bonnes mœurs dépendaient de leur conduite, et que la grandeur, la gloire, la puissance de leur gouvernement dépendaient des mœurs. Tous les plus célèbres législateurs ne se sont également occupés de notre sexe que pour le faire servir à leur but, jamais dans l'intention d'améliorer notre sort : Lycurgue dépouille les femmes de la plus aimable de leurs qualités; Solon les condamne à la retraite; Mahomet les avilit par la polygamie et l'esclavage; Platon lui-même, Platon, qui les croyait capables des plus hautes fonctions, ne voulait-il pas leur arracher la plus pure de leurs jouissances, celle de la maternité? « Des enfans communs! ô blasphême » philosophique! Plus heureuse cent fois la femme » indigente de nos cités, qui mendie ses premiers » besoins en portant son fils dans ses bras! La so» ciété l'abandonne, mais la nature lui reste; elle » ne sentira point l'inclémence des hivers, si, dans » ses haillons, elle peut trouver un coin de man» teau pour envelopper son tendre fruit. La faim » même qui la dévore, elle l'oublie, si sa mamelle » donne encore la nourriture accoutumée au cher

» enfant qui sourit à ses larmes, et presse le sein » maternel de ses petites mains (1). »

Et dans des siècles de lumière n'est-on pas venu porter atteinte à cette sainte et indissoluble union du mariage établie par le christianisme? Comment est-il possible que le divorce ait trouvé des apologistes ! Mieux vaut mille fois la polygamie; si elle ôte à la femme son bonheur, au moins il lui reste des vertus; au moins elle est épouse, elle est mère; au moins les enfans ne sont pas orphelins pendant la vie de leurs parens. Mais une femme qui peut, selon ses caprices, changer d'époux, qui peut avec sang-froid se séparer de ses fils, priver ses filles d'un père, et paraître avec hardiesse dans le monde, sans croire outrager la morale et porter atteinte aux mœurs, cette femme-là ne nous semble plus une femme chrétienne...

Le véritable esprit du christianisme a mieux compris quelle devait être la destinée de la femme; il a mieux songé à ses vrais intérêts, en établissant ses droits et son bonheur sur des bases solides et inébranlables. Aussi tous les pas qui l'en éloignent la dirigent-ils sur cette barque légère et mouvante du caprice et des passions des hommes. Ah ! si nous voulons vivre heureuses et honorées, ne nous écartons jamais de ces lois que notre divin législateur, dans sa bonté, semble avoir par-

(1) M. de Châteaubriand, *Essai sur les révolutions.*

ticulièrement établies pour nous protéger, pour nous rendre la vertu plus aimable et plus facile, pour nous rendre une liberté que les lois des hommes tendent sans cesse à nous enlever, ou à restreindre dans des limites qui sont loin d'être toujours tracées par la justice et la raison!

Les femmes sont comme les enfans d'un bon naturel : avec la raison et l'amour on obtient tout, avec l'injustice et la dureté non seulement on n'obtient rien, mais encore on fait naître en elles des défauts et l'on gâte leurs qualités. Ne rendez pas la femme esclave par les lois, et vous la soumettrez par l'amour. Et qu'on ne pense pas que ce soit là lui fournir les moyens de franchir la ligne de supériorité qui la sépare de l'autre sexe. Cette supériorité donnée par Dieu, et que les lois proclament, est trop juste, trop nécessaire à la morale, pour qu'elle ne le soit pas aussi à notre bonheur ou du moins à nos vertus. Mais pour obtenir ce bonheur, pour pratiquer ces vertus, nous avons besoin que les lois nous assignent un état digne, un état indépendant de la générosité d'un époux, de nos enfans, de nos frères; alors nous leur donnerons, sans en être humiliées, nos soins, notre existence, n'ayant à demander en échange que le sourire de l'amour et la protection de l'amitié. Honneur à la chambre des pairs! se sont écriés tous les Français, quand les nobles pairs ont placé la justice du cœur paternel sous la justice des lois. Honneur à la chambre des pairs!

s'écrie à l'envi le sexe qui lui doit le rejet d'une loi injuste, d'une loi qui allait le faire rentrer dans cette place étroite qu'il occupait jadis. Alors le cœur et les goûts d'une jeune personne n'étaient comptés pour rien; elle devait accepter un époux ou un cloître, quelque répugnance qu'elle éprouvât pour l'un ou l'autre de ces partis : le cloître sans vocation n'était qu'une vie de privation; le mariage sans amour, qu'une vie de fatigue et de douleur. Restait-elle veuve, elle n'était que dépositaire de la fortune de ses enfans; ils n'avaient rien à attendre d'elle; et l'intérêt, ce puissant mobile du cœur, lui manquait souvent pour se faire respecter et respecter ses conseils. Bien plus encore, elle était obligée dans sa vieillesse d'être sous la tutelle de son fils aîné, qui, en lui accordant une pension alimentaire, avait le droit de l'envoyer mourir loin de la maison où elle lui donna la vie! Il faut avoir vécu dans un pays où ces lois existent pour en reconnaître les déplorables effets, surtout dans la classe du peuple, où il n'y a pas d'aînés privilégiés, mais où tous les fils le sont au préjudice de leurs sœurs : celles-ci ne doivent travailler que pour eux; et du pain chaque jour est la seule récompense de leurs peines... Passent-elles dans la maison d'un époux, n'y apportant rien, il semble qu'elles doivent encore gagner leur vie à la sueur de leur front. Première servante de sa maison, une femme y a souvent moins de droits et de

confiance que les autres; aussi ne désigne-t-elle son mari que par ces mots : *notre maître.*

Une femme, pendant quarante ans, s'était occupée sans relâche à augmenter le petit bien de ses enfans; son travail avait tellement fructifié dans ses laborieuses mains, qu'à la mort de son mari chacun de ses quatre fils, en se partageant l'héritage paternel, eut autant qu'un laboureur aisé peut laisser à son fils unique. D'après le testament de leur père ils étaient chargés de fournir à l'existence de leur mère par une modique pension. Qui aurait douté que ces enfans n'eussent payé de leur reconnaissance et de leur amour la tendresse active d'une mère qui ne s'était pas reposée une heure de sa vie pour leur préparer le bien-être dont ils jouissaient? Eh bien! cette femme s'est vue, à soixante ans, seule, sous un pauvre toit étranger, manquant de tout parce que ses enfans ne lui donnaient rien! Et, ne voulant pas les déshonorer en allant mendier le pain de la misère, elle se vit obligée, pour éloigner la faim, d'aller passer trois mois de l'année chez chacun de ses fils ingrats, s'asseyant humblement au coin de leur foyer, n'osant répondre aux insultans propos d'une méchante belle-fille, et n'osant serrer contre son cœur ses petits-enfans qui n'avaient appris qu'à mépriser leur respectable aïeule... Ici je m'arrête... La Providence qu'on voit partout, semble manquer pour adoucir ce tableau. Mais

cette victime de l'injustice des lois aura retrouvé les bontés de la Providence là où elles sont éternelles. Et si, par ses secrets desseins, la vertu est restée quelque temps sans récompense, c'est sans doute pour montrer que les lois ne règlent pas seulement les intérêts de la vie, mais encore les sentimens du cœur; qu'elles ne peuvent être injustes et barbares sans rendre ceux qu'elles régissent injustes et barbares comme elles, et que, dans les pays où elles déshéritent les femmes, elles font plus de mal encore aux hommes, puisqu'elles les dénaturent; elles leur font plus de mal parce qu'elles empêchent un époux de trouver une amie dans sa compagne; elles privent un frère de la tendresse d'une sœur, un fils des conseils de sa mère, la société d'une femme parfaitement aimable, parce qu'on lui ôte les moyens de l'être.

Cette influence si nécessaire à la femme, et que Dieu semble lui avoir donnée en compensation de sa faiblesse, se trouve-t-elle restreinte ou anéantie; c'est alors qu'elle se sert de ruse et d'artifice pour l'obtenir; c'est alors que cette influence cesse d'être honorable pour celle qui l'usurpe, et pour celui qui la reçoit comme malgré lui. Non, que l'homme ne craigne pas de rendre la femme son égale devant la loi; plus il sera généreux, plus il trouvera d'amour; plus il laissera à la femme de moyens de bonheur, plus de bonheur il en recevra; plus il élargira son sort, plus il verra ses vertus s'agrandir et sa raison s'éclairer.

Les lois en Angleterre sont si favorables aux femmes qu'on croirait qu'elles les ont dictées (1); cependant peut-on dire qu'elles en mésusent? Nulle part on ne trouve plus de vertus domestiques que chez les Anglaises; nulle part elles ne respectent autant l'opinion; et, dans leur intérieur, on ne les voit se servir de leur influence que pour tout soumettre à l'intérêt et aux plaisirs de leurs époux. Genève et une partie de la Suisse en sont encore une preuve; c'est le véritable paradis des femmes, car elles y sont libres, sages et heureuses : dans l'enfance et la jeunesse, presque toujours l'objet de la prédilection de leurs parens, elles jouissent de tous les plaisirs de la société. Dans toutes les classes leur éducation est soignée; et on cultive particulièrement les talens qui peuvent embellir leur existence. Elles ont une part égale à l'héritage paternel; et très-souvent on garde près de soi sa fille de préférence à son fils. On la marie dans sa maison pour veiller à son bonheur, pour la dédommager des peines et des souffrances qu'elle peut trouver dans son nouvel état. L'Évangile ne semble-t-il pas dicter cette sollicitude, si naturelle pour le plus faible, quand il dit : *Pour ta femme tu quitteras ton père et ta mère.* Et la femme qui se soumet aux lois du mariage en restant soumise à celles de la piété filiale, ne les res-

---

(1) Adisson.

pectera-t-elle pas mieux les unes et les autres? En présence de sa tendre mère ne deviendra-t-elle pas meilleure mère à son tour?

Dans les contrées où les femmes sont obligées à un travail pénible et continu, où, épouses et mères très-jeunes, leurs devoirs sont si bien commandés par la nécessité, et si multipliés qu'elles n'ont pas même besoin de réflexion et de vertu pour les remplir; dans ces contrées ce n'est pas leur éducation qui est nécessaire, c'est celle des hommes qui ne leur laissent pas même le mérite d'être vertueuses, parce qu'ils leur ôtent tout moyen de cesser de l'être.

Dans les campagnes, bien loin des villes, où les mœurs se sont conservées pures, pour les femmes l'instruction est inutile. Mais lorsqu'une jeune fille est placée près du séjour des vices, dont la contagion se communique sous toutes les formes et par tous les moyens, plus elle sera ignorante mieux elle y sera exposée. L'ignorance qui ne tient pas à la simplicité de l'âme, conduit à tout ce qu'il y a de plus mauvais, parce qu'on ignore à la fois le bien et l'utile; tandis qu'une jeune personne qui sait lire, écrire, travailler, sera moins exposée au vice parce qu'elle n'est pas exposée à la misère. Cette éducation des jeunes filles du peuple n'est pas seulement nécessaire pour elles-mêmes et pour l'influence qu'elles doivent avoir un jour sur leurs familles; mais elle est encore d'une grande importance pour la société, puisque c'est dans

cette classe que nous choisissons les domestiques à qui nous confions les intérêts de notre ménage, trop souvent ceux de notre réputation. Eh! que deviennent-ils entre les mains d'une personne infidèle ou méchante? C'est dans cette classe qu'on choisit des nourrices dont les mœurs, la santé, le caractère, ont tant d'influence sur notre enfant. En leur confiant les soins de la maternité, n'expose-t-on pas l'être le plus délicat à sucer le lait d'une femme dont le sang est vicié aussi bien que l'âme (1)?

Formons donc des vœux pour que l'instruction et la religion se répandent de plus en plus dans

---

(1) Aussi les anciens étaient-ils très-scrupuleux sur le choix des nourrices : à Rome on choisissait pour cet emploi les femmes samnites, distinguées par leur force physique et morale, pensant qu'elles communiqueraient ces précieuses qualités à leurs nourrissons. Alors la nourrice faisait partie de la famille, devenait une seconde mère, suivait la jeune fille chez son époux, et, dans sa vieillesse, en recevait à son tour les soins et l'appui. Les plus grands hommes ont prouvé leur vénération pour celles dont la tendre sollicitude avait veillé à leur enfance : Énée, Alexandre, Pline le jeune eurent pour leurs nourrices une tendresse toute filiale. Combien il est à regretter que cette pratique morale et ces exemples touchans n'aient pas été suivis! Car n'est-ce pas le peu de prix qu'on attache aux soins d'une nourrice, et le peu de souvenir qu'on en conserve, qui sont cause aujourd'hui que l'on ne trouve plus en elle qu'un être mercenaire dont le zèle, l'affection ne sont qu'en proportion de l'argent qu'il reçoit?

cette classe, et augmentent le nombre des femmes honnêtes en qui on puisse placer sa confiance; car, on ne peut assez le répéter, il n'est dans le sexe aucune classe dont on puisse négliger le cœur et le caractère sans porter atteinte aux mœurs. « Pour nous rendre de bonnes mœurs nationales, » dit madame de Genlis, il faut s'occuper surtout » du soin de les rétablir parmi le peuple. Les fem- » mes du peuple ont un suprême ascendant sur » les opinions de leurs frères, de leurs maris et de » leurs amoureux. Ce sont elles qui les rendent à » leur gré féroces, turbulens, mécontens, ou bons » et paisibles. Cet empire n'éprouve pas de varia- » tions comme celui des femmes de la société; la » femme, la mère du manœuvre, prend soin de » lui dans tous les temps et de son ménage, entend » ses plaintes, l'aigrit ou l'apaise à son gré.... Le » peuple de Paris et surtout des halles, est violent » parce que leurs femmes sont d'une violence » inouïe. Une morale douce, humaine, leur est » donc nécessaire; il n'y en a pour elles que fon- » dée intimement sur la religion. »

CHAPITRE II.

La jeune Fille.

Qu'y a-t-il de plus digne d'intérêt et de soins que la femme au moment de l'adolescence? Dans son cœur elle porte le germe précieux de toutes les vertus, dans son esprit le germe fécond des qualités les plus aimables. Déjà une jeune personne bien élevée donne le bonheur à sa famille, avant de le porter dans une famille étrangère; déjà elle remplit une partie des devoirs qui plus tard lui sont réservés, en partageant les soins, la sollicitude de sa mère pour rendre la maison paternelle agréable, pour y faire régner l'ordre, l'économie et la paix. C'est à cette jeune et gracieuse fille qu'il appartient surtout de dérider le front soucieux de son père; c'est elle qui sait trouver de doux remèdes pour sa mère souffrante, et qui la soulage par ses soins délicats, par ses aimables caresses. C'est elle qui, se faisant chérir de ses frères, déjà leur inspire le goût des femmes modestes et vertueuses. C'est elle qui sera l'ange médiateur entre eux et ses parens pour excuser leurs fautes, réparer leurs torts et obtenir ce qu'ils désirent.

C'est pour elle que son père est devenu plus sévère dans le choix de sa société, et qu'il mesure ses propos, ses manières; c'est sur elle que ses regards se portent quand ses fils sont prêts à oublier ses leçons à cet égard; c'est encore sur elle qu'ils se portent quand il voit errer sur les lèvres de sa femme une réflexion maligne sur une intrigue ou une faiblesse. C'est à cause d'elle qu'il est devenu si scrupuleux sur les mœurs de ses domestiques. Il semble que la présence d'une jeune fille, pieuse, modeste, sage, impose plus de respect encore que la vieillesse. Qui oserait prononcer des paroles impures devant l'innocence, trahir la vérité devant la candeur, porter atteinte par le spectacle de l'impiété à cette foi ardente du premier âge? Qui voudrait faire craindre le méchant à celle qui ne croit qu'en la bonté? Et qui pourrait dévoiler une âme perverse à l'âme qui est encore la parfaite image du créateur? Il y a dans l'innocence quelque chose qui commande toujours la vénération; même sur le vice elle agit comme un parfum précieux qui chasse les vapeurs délétères. Ah! qu'ils sont coupables envers leurs enfans, les parens qui ne leur conservent pas avec soin cette sainte innocence! Qu'ils sont coupables les hommes qui s'en font un jeu! Qu'ils sont blâmables les écrits qui tendent à la corrompre! On ne conçoit pas ou plutôt on ne songe pas aux maux de tout genre qui vont en résulter.....

Rien ne semble devoir sortir cette jeune fille du

cercle étroit et paisible où le sort l'a placée. Et, qui va déranger ces jours si calmes, troubler cette âme si pure, égarer ce cœur si tendre, flétrir ces attraits avant même qu'ils soient épanouis? Hélas! il a suffi d'une amie perverse pour corrompre tous ces dons du ciel, pour porter la honte dans cette famille qui n'était connue que par ses vertus, sa sagesse et son bonheur. Avec cette amie la jeune ouvrière prend le goût de la vanité, des romans licencieux et impies; alors elle ne trouve plus aucun charme dans la religion; elle néglige tous ses devoirs, ne vit plus que dans un monde imaginaire. Et, tandis qu'elle ne rêve que grandeurs, fortune, folles amours, mariage brillant, la discorde et la tristesse entrent dans sa famille; le père reproche à sa femme le changement de leur fille; la mère s'en irrite; les fils prennent part à la querelle; le temps se perd ainsi; le travail languit; la misère s'approche à grands pas; et le déshonneur vient en compléter la ruine... Un homme sans principes s'empare facilement du cœur de la jeune insensée, et lui fait oublier tout ce qu'elle se doit à elle-même et à sa famille. Un de ses frères, pour venger cette injure, perd la vie en se battant contre le séducteur; et le séducteur enlève sa victime de la maison où il vient de porter le désespoir. Pauvre malheureuse! chargée de remords, de la malédiction de son père, du sang de son frère, que va-t-elle devenir? Hélas! elle ne plaira pas long-temps à celui qui l'a perdue! Après avoir achevé de la

corrompre, après avoir jeté dans les hôpitaux les malheureux fruits de leurs criminelles amours, après lui avoir donné l'habitude de l'oisiveté et du libertinage, il l'abandonne malade et sans aucune ressource... Elle a perdu le goût du travail, elle a perdu la santé; et alors qu'elle ne sait où reposer sa tête, alors que la faim vient se faire sentir, alors... Mais, détournons la vue du comble du malheur et de la dégradation; ne suivons pas l'infortunée se précipitant de chute en chute dans le gouffre infect qui empoisonne tant d'existences, qui déprave tant de cœurs, qui anéantit tous les sentimens. Et si nous avons osé en faire apercevoir l'horrible image, c'est pour montrer tous les maux qui se rattachent à l'abandon de l'innocence; pour faire voir combien il est nécessaire de diriger le cœur et l'esprit d'une jeune personne; combien il est important pour elle de placer exclusivement sa confiance dans sa mère, de la regarder comme une seconde providence qui toujours lui offrira l'amour uni à la sagesse. Il semble que l'instinct maternel tienne lieu de lumières et d'expérience; car presque toujours une mère devient pour son enfant le guide le plus sûr et le plus intelligent. Heureuse la fille qui voit dans sa mère sa meilleure amie, qui n'a recours qu'à ses conseils et qui se plaît à les suivre! Outre qu'ils ne l'égareront jamais, les douceurs d'un sentiment si naturel et si parfait la garantiront encore de sentimens frivoles, de liaisons imprudentes. Ainsi la piété fi-

liale, première vertu d'une femme, forme son cœur à toutes les autres vertus et lui épargne les erreurs de son âge.

Cet âge de la grâce et de la beauté, où nos devoirs et nos plaisirs sont encore tous sous le toit paternel, cet âge est celui du bonheur le plus pur, celui où le caractère d'une femme bien élevée a le plus de charmes, parce que rien ne le rend défiant, rien ne l'attriste; les soucis en sont encore bannis; une bonne santé y entretient la gaîté; les caresses et l'indulgence en ont conservé la bonté native. Quelquefois un homme se plaint de ce qu'il ne trouve plus en sa femme la douceur et l'enjouement qu'il admirait en elle avant son mariage; on va même jusqu'à supposer qu'une jeune personne sait feindre des qualités qu'elle n'a pas, et dont elle se débarrasse quand elle a trouvé un mari... Ah! repoussons pour notre honneur cet odieux calcul! Sur mille si cet exemple s'offre une fois, peut-on en tirer une aussi injurieuse conséquence? Quand l'épouse cesse d'être la charmante jeune fille qui brillait surtout par son aimable naturel, qu'on s'en prenne à ces secrètes peines, à ces soucis journaliers, à ces souffrances de toutes les heures qui, en bannissant la joie de son cœur, lui ôtent les moyens de la répandre autour d'elle.

Qu'elle est vraie et touchante cette influence d'une jeune personne sur sa famille, quand elle ne la doit pas à une faiblesse aveugle, quand elle

est le fruit d'une raison précoce, unie aux grâces de l'innocence! Ah! ce n'est pas dans mon imagination que je chercherai le modèle d'une bonne fille et d'une aimable sœur. Combien la réalité ne nous en offre-t-elle pas de parfaits!

Il en est une qui n'a brillé qu'un instant sur la terre :

Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Si dans les lieux où elle a pris naissance la fleur a disparu, le parfum reste encore, il restera longtemps; il vient d'une vertu céleste, la terre le conserve comme un hommage aù ciel qui nous l'avait donnée. Oui, on peut le dire avec vérité, créature privilégiée du Ciel, ses vertus venaient toutes de lui; elles n'étaient le fruit ni de l'éducation, ni de la réflexion; elle était bonne, sensible, bienfaisante et sage, en suivant toujours la première impulsion de son cœur. Elle s'oubliait sans cesse, parce qu'elle préférait sa famille à elle-même. Aussi qui pourrait dire quel trésor elle était pour sa famille! Se levant avec le jour pour épargner tout souci à sa mère dans les soins de la maison, pour embellir la première heure de son laborieux père (1), pour préparer à ses frères tout ce qui pouvait leur être utile et agréable, à l'un, c'était le soin de son linge; à celui-ci, des provisions pour la chasse; à l'autre, pour lui obtenir le

(1) Avocat très-distingué du barreau de Savoie.

pardon d'une faute Il n'était pas huit heures du matin que déjà la maison était en ordre, les domestiques au travail, qu'elle avait trouvé moyen de satisfaire quatre frères exigeans, d'adoucir l'humeur difficile de sa mère, de porter son ardente charité dans chaque chaumière de son village où elle savait qu'il y avait des peines ou des besoins. Et si par intervalles elle se dérobait un instant à des devoirs aussi multipliés, à tant de soins, c'était pour prodiguer des caresses à son excellent père; c'était pour se livrer aux joies et aux amusemens de son âge. Avec ses compagnes elle était charmante et sans aucune prétention; elle ne contrariait jamais; sa conversation était agréable sans médisance ni raillerie, agréable parce qu'elle était dictée par un esprit simple, naturel, et n'était que l'expression de son âme.

Les causes de sa mort furent dignes de sa vie : des soins trop soutenus, des veilles trop prolongées pendant la maladie de son jeune frère, échauffèrent son sang; et, dans quelques jours, elle fut enlevée à sa famille, à ses amis et aux pauvres qui la pleurent toujours. Pour se faire une idée de l'influence qu'elle exerça pendant sa trop courte vie, il faudrait avoir été témoin des regrets qui l'ont accompagnée à sa dernière demeure; il faudrait avoir entendu son respectable pasteur (1), lorsque, s'écartant de l'usage ordi-

(1) M. N***, aujourd'hui supérieur du séminaire d'Annecy.

naire, il monta en chaire pour rendre hommage à une si rare vertu; il faudrait l'avoir entendu, lorsque, d'un accent qui peignait la vive émotion de son cœur, il fit le panégyrique de l'angélique créature qui venait de quitter la terre; il faudrait l'avoir vu lorsqu'étendant son bras paternel et tremblant vers le cercueil couvert de roses blanches, il s'écria, en s'adressant à ses compagnes :
« Elle n'est plus celle que le Ciel vous avait en-
» voyée pour modèle. Il a voulu la rappeler à lui
» avec la couronne d'innocence. Il avait multiplié
» ses travaux afin qu'elle eût rempli sa mission à
» l'âge où ordinairement on la commence. Vous,
» qui l'avez aimée, rendez hommage à sa mémoire
» en la prenant pour exemple; soyez bonnes,
» pieuses et charitables, et comme elle vous serez
» heureuses pendant la vie, et, comme la sienne,
» votre tombe sera sans cesse rafraîchie par les lar-
» mes du regret et de la reconnaissance. »

Il faudrait avoir entendu les gémissemens des pauvres qu'elle avait tant aimés; il faudrait avoir été témoin des pleurs silencieux des vieillards, des sanglots des femmes, du recueillement des jeunes gens; il faudrait avoir vu ce cortége nombreux, accompagnant à sa tombe une jeune fille qui cependant n'avait ni les brillans avantages de la beauté, ni ceux du rang et de la fortune. Mais, à entendre le récit de tous les biens qu'elle avait faits, de tous les maux qu'elle avait soulagés, on était tenté de croire que le Seigneur lui avait donné sa

puissance pour multiplier et ses dons et sa vie, tant elle avait fait de choses avec peu de moyens, tant il y avait de vertus en elle et peu de jours! Pour reconnaître toute son influence sur sa famille, il faudrait l'avoir vue dans le temps où elle était heureuse et florissante par sa présence et ses soins; et il faudrait la voir aujourd'hui : la douleur a privé de la raison sa malheureuse mère; elle a pris le monde en horreur, parce qu'elle aurait voulu le voir périr avec sa fille. Un de ses fils revient d'Espagne après une longue absence; elle le repousse, indignée de ce que les mers l'ont respecté, tandis que la mort est venue lui arracher sa fille dans ses bras. Elle ne peut supporter que son époux, et encore parce que son époux s'est résigné à tout supporter d'elle. Ses enfans, ne pouvant vivre sous le toit paternel, sont dispersés; et cette famille, qui naguères présentait le spectacle de l'union et du bonheur, depuis que l'ange qui y présidait a disparu, n'offre plus que le malheur d'un père isolé dans sa vieillesse et d'une mère frappée d'une folie aussi terrible pour elle que pour ceux qui en sont témoins (1).

C'est dans la position la plus ordinaire, dans la

---

(1) C'est de souvenir que je viens d'esquisser ce modèle de la piété filiale. L'amie qui m'en offrit les traits si touchans et si parfaits, vécut en Savoie sur les bords du lac Léman. Là reposent ses cendres; là ses parens et les pauvres la pleurent toujours.

pratique des plus simples devoirs, que nous avons vu la jeune fille. Si nous voulions la considérer dans des positions difficiles, dans des circonstances remarquables, nous verrions la piété filiale, la tendresse fraternelle (1), le courage et le dévouement à la patrie (2), en un mot, toutes les vertus

---

(1) Julie de Rambouillet (depuis duchesse de Montausier), si célèbre par la guirlande poétique que les beaux esprits de son temps avaient composée pour elle, offrit un exemple touchant de dévouement fraternel : l'un de ses frères ayant été atteint d'une maladie pestilentielle, rien ne put l'empêcher de se renfermer dans la chambre du malade pour lui prodiguer nuit et jour les plus tendres soins. Tranquille pour elle-même contre un mal contagieux, elle n'avait de sollicitude que pour son frère dont la mort seule put la séparer.

Sœur jumelle d'un frère qu'elle aime tendrement et qu'elle voit incapable de soutenir les fatigues de la guerre, Virginie Chesquière obtient de ses parens de le remplacer au service militaire, et affronte avec courage les périls qu'elle redoute pour son frère : partout elle déploie autant de prudence que de valeur; et cette fille, qui, sous le déguisement de soldat, paraît à peine sortie de l'enfance, à la bataille de Wagram sauve la vie à son capitaine tombé dans le Danube; en Portugal, elle délivre son colonel enveloppé par l'ennemi, et fait plusieurs prisonniers. On l'a nommée membre de la Légion d'Honneur... A-t-on assez fait pour un héroïsme inspiré par un si touchant motif?

(2) Félicité et Théophile Fernig, l'une âgée de seize ans et la cadette de treize, enflammées l'une et l'autre du désir de servir leur pays et de partager les dangers de leur père et de leur frère, vinrent pendant la nuit, sous le costume

se développer jusqu'à l'héroïsme. Et depuis Antigone, ce beau et antique modèle de piété filiale, combien d'exemples ne pourrions-nous pas citer! La fille de Thomas Morus vint partager les fers de son père, le servit, le consola pendant toute sa captivité; elle adoucit sa dernière heure et ne lui survécut que pour recueillir ses cendres, conserver ses écrits et le pleurer le reste de sa vie.

Qui inspirait encore Milton privé de la lumière? Qui lui rendit toutes les inspirations qu'on puise dans une belle et riante nature? Ce furent ses charmantes filles, dont la piété filiale et les talens conservaient à son cœur et à son imagination toute la chaleur du génie.

On voit encore à Delhi le mausolée destiné à

---

et les armes d'officier, les rejoindre à l'armée et combattre à leurs côtés sans en être reconnues; dès lors elles ne s'en séparèrent plus : à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinde et dans plusieurs autres batailles, elles contribuèrent à sauver la patrie par leur brillante valeur et l'enthousiasme qu'elles inspiraient aux combattans. Elles ne craignaient aucune fatigue, affrontaient tous les dangers, et leur père était obligé de modérer leur courage impétueux. Cette ardeur martiale n'altéra point dans leurs cœurs les plus doux sentimens : l'une de ces deux héroïques jeunes filles devint une épouse aimable et sage; la plus jeune continua d'offrir le modèle le plus parfait de la piété filiale, refusant tout autre lien pour se consacrer entièrement à son père dont elle embellit la vieillesse par ses soins, par les grâces de son esprit et la culture des beaux-arts.

transmettre à la postérité les vertus et le dévouement de la fille aînée de l'empereur Shah-Jehan. Cette princesse, célèbre dans tout l'Orient par son esprit et ses charmes, s'éleva avec force contre l'usurpation de son frère Aureng-Zeb; et lorsque ce fils ingrat eut détrôné son père, elle le suivit dans la prison où il devait finir ses jours, apporta à sa douleur les plus tendres consolations, lui prodigua pendant dix ans les soins les plus affectueux, les plus assidus; et dès que la mort l'eut ravi à sa tendresse, sa santé s'affaiblit, s'altéra; elle ne tarda pas à rejoindre celui que la nature et l'infortune lui avaient rendu si cher.

Proscovie, fille d'un militaire exilé en Sibérie, affronta tous les périls, surmonta tous les dangers pour obtenir la grâce de son père (1) : elle part, seule, à pied, avec la somme la plus modique, le vêtement le plus léger; elle marche jour et nuit dans les déserts, ne connaissant aucune route, bravant la faim, le froid, les orages; enfin, sous la protection de la Providence, elle arrive à Moscou, se fait jour jusqu'à l'empereur, et obtient la liberté de celui à qui elle doit la vie et dont elle veut faire le bonheur.

Et, dans ces jours orageux de la révolution, qui parvint à attendrir ces hommes sourds aux cris

---

(1) Ce trait historique a fourni à madame Cottin le sujet de son charmant ouvrage d'*Élisabeth* ou *les Exilés en Sibérie*.

les plus déchirans, froids au spectacle des plus grandes douleurs, impassibles aux sentimens les plus vifs, les plus énergiques? Ce triomphe était réservé à la piété filiale : *vous n'arriverez à mon père qu'après m'avoir percé le cœur*, disait la fille du respectable Cazotte, en s'élançant au-devant des coups des assassins. Un cri de grâce répond à ce cri sublime. Les égorgeurs s'écartent avec respect et laissent l'heureuse fille reconduire son père dans le sein de sa famille. Jeté une seconde fois dans les fers, mademoiselle Cazotte obtient, à force de supplications et de larmes, d'aller le servir, le consoler dans sa prison. Elle ne le quittait que pour intercéder ses juges ; et, encore une fois, elle l'eût arraché à ses ennemis, si, pour accomplir leurs barbares desseins, ils n'eussent enchaîné son zèle et son courage en la séparant de son père et la retenant dans une étroite captivité...

Mademoiselle de Sombreuil, au milieu des massacres de septembre, couvre de son corps le corps de son père; elle l'enlève à ses bourreaux, triomphante elle l'emporte dans ses bras! On le lui arrache encore... Enfin, par un horrible sacrifice (1), elle achète les jours de son père adoré.

---

(1) Un des meurtriers mit à la délivrance de son père la condition qu'elle boirait un verre de sang humain. L'amour filial lui donna la force de céder à cette horrible proposition. Depuis cette époque, mademoiselle de Sombreuil eut des convulsions fréquentes et dont le retour était

Mademoiselle de Larochefoucault, par son courageux dévouement, parvint également à soustraire son père à l'échafaud.

A la même époque, une enfant de cinq ans offrit à Lyon un exemple bien surprenant de tendresse filiale : pendant que son père était détenu en prison, elle allait chaque jour, matin et soir, le visiter et le consoler. C'était en vain que le concierge lui refusait l'entrée ou exerçait sa patience en la laissant des heures entières à la porte de la prison; elle ne se rebutait point, et constamment parvenait à son but par ses prières réitérées ou par son adresse à se glisser sous les bras de ceux qui se présentaient. Arrivée auprès de son père, elle lui prodiguait les plus tendres caresses, le ravissait par sa tendresse et ses larmes. Elle lui apprenait toutes les petites nouvelles qu'elle avait pu ras-

---

régulier. Elle n'en fut pas moins attentive pour son père; elle partagea ses fers lorsqu'il fut réincarcéré sous la terreur. La première fois qu'elle parut devant les autres prisonniers, tous les yeux se portèrent sur elle et se remplirent de larmes; elle reçut de tous les cœurs le prix que l'on doit à la vertu. M. Coëttant la célébra dans une romance touchante. Madame de Rosambo lui adressa un mot qui les honore l'une et l'autre. Elle sortait de la prison avec le vénérable Malesherbes pour paraître au tribunal; elle aperçoit mademoiselle de Sombreuil : *Vous avez eu*, lui dit-elle, *la gloire de sauver votre père, et moi j'ai la consolation de mourir avec le mien.*

(Legouvé, *Mérite des femmes.*)

sembler, lui contait toutes les anecdotes qu'elle pensait devoir l'intéresser, le distraire et l'arracher à sa tristesse...

M. de Pouqueville cite le trait héroïque d'une jeune Souliote, martyre à Janina ainsi que ses deux frères : « C'était, dit-il, trois enfans d'une » beauté ravissante ; l'aîné avait quatorze ans, sa » sœur onze ; elle tenait par la main son plus jeune » frère. Frappée la dernière, pendant le supplice » de ses frères, on n'entendit sortir de sa bouche » que ces paroles : *Dieu de miséricorde, Dieu exo-* » *rable, Dieu des faibles, Sainte Reine couronnée,* » *ayez pitié de mes frères! Christ adoré, secourez* » *vos pauvres enfans!* En achevant ces mots, un » des bourreaux frappa la victime sans tache. La » rose de la Selléide tomba sur le sein de la terre, » et les chœurs des anges reçurent les âmes de ces » douces créatures qui reposent dans le sein de la » Divinité (1). »

C'est aux mânes révérés d'un père martyr de la liberté, que Constance-Zacharias offrit ces belles et courageuses actions qui furent si utiles à la sainte cause de sa patrie. Dans l'amour filial elle puisa l'éloquence qui enflamma tous les habitans de la Laconie et les entraîna sur ses pas quand elle vint chasser les Turcs de la plaine de Lacédémone, et proclamer la régénération de la Grèce.

---

(1) *Histoire de la régénération de la Grèce.*

« La piété filiale est l'éternelle loi du ciel; la justice sévère de la terre, et la mesure invariable de tout mérite (1). » Nous voyons en effet l'oubli de ce sentiment sacré entraîner dans tous les vices, être suivi des plus grands maux : jamais une mauvaise fille ne passera des jours paisibles, jamais elle ne trouvera de la joie dans ses enfans, de la considération dans la société. Mais pour celle qui en remplit tous les devoirs quel doux avenir se prépare, tandis qu'elle trouve dans le présent les plus parfaites jouissances! Elle donne à ses parens les premiers fruits d'une éducation achevée; elle apprend sous leurs yeux à connaître le monde; c'est pour leur plaire qu'elle y cherche des succès. Et quand l'amour vient embellir sa vie, elle en jouit vivement parce qu'il est sanctifié par le sourire d'un père et d'une mère. Alors qu'elle est heureuse au sein de sa famille, à côté de celui qui doit être son époux! Chaque jour est beau, toutes ses espérances sont variées et brillantes. Avec quelle ferveur cette jeune fille ne devrait-elle pas dire : Mon Dieu! prolongez ce temps fortuné; laissez-moi encore près de ma tendre mère; éloignez le moment où je vais échanger les devoirs simples et faciles de fille à qui on accorde tant d'indulgence, avec ceux d'épouse à qui on en accorde si peu! Mais voici le moment de l'hymen, le Ciel nous y

(1) Confucius.

destine; entrons dans cette vie nouvelle, non pas avec crainte, moins encore avec trop d'assurance; entrons-y avec le désir de conserver l'amour dans le mariage pour rendre son joug léger, de respecter ses lois pour éviter ses peines; et puisque nous avons été jusqu'alors une bonne et heureuse fille, espérons que le Ciel nous aidera à devenir une heureuse et bonne épouse.

CHAPITRE III.

L'Épouse.

Presque toujours une jeune personne croit acquérir bonheur et liberté dans le nouvel état qu'elle embrasse ; elle ne pense ni à l'inconstance, ni à la jalousie, ni à l'égoïsme, ni à tant d'autres défauts qui feront évanouir cet idéal de perfection qu'elle rêvait pour époux ; elle ne pense ni aux soucis, ni aux entraves qui la rendront bien plus dépendante que chez ses parens. Comment songer à tout ce qu'elle ignore si personne ne l'y fait songer ? Si elle croit obtenir tout ce qu'elle espère, qui peut dire tout ce qu'elle va éprouver à mesure que cette erreur se dissipera ? Comment supportera-t-elle sans murmures la froideur de son époux et les caprices indignes de lui qui l'entraînent loin d'elle ? Saura-t-elle sans dépit, sans indignation, être soupçonnée, souffrir avec douceur les écarts d'une jalousie ridicule et cet égoïsme qui répand un nuage sur chaque jour de la vie ? Hélas ! si elle n'est prévenue de rien, plus elle aura apporté de confiance et d'amour, moins elle saura supporter les chagrins qui l'attendent. A chaque

découverte pénible, à chaque espérance déçue, d'abord surprise, puis découragée, ensuite aigrie, elle ne dissimulera aucun de ces sentimens; elle ne saura pas ménager l'amour-propre de son époux; et pour ces blessures-là il y a si peu de remèdes!

C'est dans de telles circonstances qu'une femme recueille les fruits d'une bonne ou mauvaise éducation, et qu'elle peut, comme Jeanne de France, trouver dans son âme, dans la perfection de son caractère, les moyens de supporter tous ses maux: est-il rien de plus admirable, de plus parfait que la conduite de Jeanne envers son époux? Elle ne se plaignit jamais de la plus froide indifférence; et lorsqu'il tombe dans le malheur et la captivité, alors son amour s'exhale en bienfaits, alors elle veut être véritablement son épouse, elle veut partager son sort ou l'adoucir. Cette princesse si timide, qui ne cherchait que le silence et la retraite, devient éloquente et active pour lui rendre la liberté. Cependant elle n'ignore pas que le premier usage qu'il doit faire de cette liberté est de rompre le lien qui les unit; mais son amour est dépouillé de tout égoïsme, c'est l'amour d'un ange, il n'a rien de personnel. Et lorsqu'en effet Louis XII paya tant d'amour et un si beau dévouement par la plus grande ingratitude, lorsque, monté sur le trône, il répudia sa généreuse compagne, Jeanne déploya une grandeur d'âme qui la plaça bien au-dessus de l'époux et du trône qu'elle perdait.

C'est à cette première, à cette importante époque de la vie conjugale qu'une femme a besoin d'être conduite par la main prévoyante d'une mère, pour qu'elle sache d'avance quelle influence salutaire ou nuisible elle peut avoir sur la conduite de son époux, et combien cette conduite est importante à son bonheur. Il faut qu'elle sache que la perfection de ce bonheur n'est le partage d'aucun mortel, et qu'elle n'a pas droit d'attendre pour elle une exception. Il faut qu'elle sache qu'une passion violente ne peut se soutenir long-temps et qu'elle peut fatiguer celui qui en est l'objet, pour qu'elle n'en demande pas à son époux ; et qu'elle-même dans l'intérêt de l'amour en modère l'expression. Il faut qu'elle sache rendre sa maison agréable par l'ordre, la gaîté, les attentions délicates, les doux plaisirs de famille ; et son époux n'ira pas consumer ses jours et sa fortune dans une maison de jeu ou chez une femme galante.

A-t-elle un mari jaloux, une bonne épouse ne plaisantera point sur ce triste défaut, et pour le guérir elle ne feindra pas de le partager. La marche la plus simple est toujours la meilleure : elle le ramènera à la raison en prévenant les occasions qui pourraient la troubler. La jalousie ne peut être nourrie sans motifs ; et bien qu'elle ne soit pas difficile pour ses alimens, que les plus légers lui suffisent, encore faut-il quelque chose, l'ombre ou l'apparence au moins, et l'une et l'autre

peuvent être écartées. N'employons que des précautions et des ménagemens contre cette maladie; soignons l'être malheureux qui en est atteint; cherchons dans notre cœur ce qu'il faut pour rétablir dans le sien la confiance; mettons dans nos actions tant d'harmonie que nous finissions par en mettre dans sa tête. Tous les maux ont droit à notre pitié, et bien plus encore celui qui prend sa source dans l'amour que nous inspirons. Qu'on ne dise pas que des soupçons injustes ne méritent d'être repoussés que par le mépris ou l'indifférence. La dignité d'une femme est dans le bonheur et la tranquillité de son époux; et celle qui rit de sa jalousie est cruelle ou plus folle que lui.

Chez une femme, cette triste maladie de l'âme porte ses ravages sur tous les points de son existence; elle la trouble et la livre au ridicule. Ah! pourquoi cherche-t-on si peu à l'en garantir, puisqu'on lui accorde si peu d'indulgence quand elle en est atteinte? Si une jeune personne est habituée à se livrer à toutes ses impressions, et que, sans aucun préservatif, cette douleur tombe sur son cœur, des cris s'en échappent; elle accuse celui qui en est l'auteur; elle a besoin de plaintes, de vengeance. Elle demande partout la pitié, partout on lui en refuse; son mal s'aigrit, il devient frénésie... C'est alors qu'il ne peut plus y avoir de paix pour elle, ni pour sa famille: étrangers, amis, domestiques, jusqu'à ses enfans, tous subissent des interrogatoires; tous sont mis en mouvement

pour épier le coupable. Et serait-il innocent, qu'il lui prendrait fantaisie de cesser de l'être pour n être pas persécuté sans motifs. Pauvre infortunée! Que n'as-tu pris courage pour conserver ta dignité en conservant le secret de tes maux! Le monde ne fera plus qu'envenimer la plaie que tu as eu l'imprudence de lui découvrir. Que n'as-tu imité cette femme qui, aux jours de sa jeunesse et de sa beauté, eut à supporter la même douleur! Alors qu'elle vit porter ailleurs des sentimens qui lui étaient dus à si juste titre, elle ne s'en plaignit point; elle mit autant de soin à conserver l'honneur de son époux que le sien. Sa jalousie contenue contint l'opinion publique; une patience inaltérable, une sagesse soutenue, parvinrent à ramener celui qui s'égarait, et bientôt rendirent un homme à ses devoirs, un père à ses enfans, un époux aux plaisirs de la vertu et aux charmes du bonheur domestique.

Une femme jalouse est plus en butte au ridicule qu'un homme, parce qu'on s'attend à ne trouver en elle que des défauts faibles comme sa nature, futiles comme ses goûts. On lui pardonne mille petites faiblesses, parce qu'on les prévoit ou qu'on doit les prévoir d'après le genre d'éducation qu'elle a reçu. Mais sitôt qu'on entend gronder dans son cœur l'orage des grandes passions, sitôt qu'on aperçoit leurs effets, sans miséricorde elle va être attaquée de toute part : calomnie, médisance, raillerie, rien ne lui sera épargné. Une fois armée

contre elle, l'implacable opinion lui fera comprendre, mais trop tard, que toute passion qui enlève quelque chose à ses modestes vertus, enlève une grande part à son bonheur et à sa considération. Sans doute aussi que la jalousie paraît plus ridicule chez les femmes, parce qu'on traite l'inconstance chez les hommes comme une chose de si peu de conséquence et si commune, que la victime qui ose en murmurer semble tout-à-fait étrangère aux usages de la terre; on croit voir un être qui s'est endormi dans cet âge d'or où amour et fidélité étaient inséparables, et qui se réveille croyant être encore au milieu de son siècle et de ses habitudes; étonnée de tout, déplacée partout, ses regrets et ses murmures sont traités de folie incurable. Singulière histoire que celle de la jalousie! c'est celle des trois quarts des humains; et tous s'en amusent comme d'une fable!

Nous nous sommes arrêtée sur cette triste passion contre laquelle il importe le plus de prémunir notre sexe, parce qu'elle trouble non seulement la paix du cœur, mais la paix des ménages: femme d'un époux jaloux elle perd sa confiance; femme jalouse elle perd son affection; elle la perd plus entièrement encore qu'une femme galante: c'est une vérité qu'on est forcé d'avouer; oui, trop souvent on voit des femmes conserver l'amour de leurs époux en oubliant leurs devoirs. Théodora fut une de ces femmes étonnantes qui unissent de grands vices à de grandes qualités.

Malgré la licence de ses mœurs elle apporta le plus grand zèle à améliorer celles de ses sujets; l'ascendant qu'elle exerça sur son époux fut si puissant qu'il influa même sur la législation, et que ce fut pour lui plaire que Justinien fit tant de lois favorables aux femmes. On sait quel ascendant prit sur Pierre-le-Grand Catherine dont la conduite fut loin d'être irréprochable; ce fut par une grande égalité de caractère, par une complaisance soutenue, une gaîté parfaite, qu'elle sut captiver pendant le reste de sa vie un monarque si inconstant dans ses amours.

Un tel ascendant s'explique par les soins que prennent ces femmes de paraître plus aimables, de racheter leurs vices par une humeur douce, gaie, facile. Cet ascendant prouve combien les agrémens du caractère sont essentiels au bonheur domestique; il prouve surtout que la femme qui sait les unir aux charmes de la vertu, est sûre d'obtenir sur son époux une grande, une irrésistible influence : Esther s'expose à la mort pour obtenir le salut de sa nation qu'un ennemi barbare veut exterminer. Les grâces timides accompagnent sa généreuse prière; la persuasion a coulé de ses lèvres jusqu'au cœur d'Assuérus, et les résolutions du monarque sont changées; Mardochée est tout puissant, Aman condamné; et le modeste ascendant d'une épouse vertueuse soustrait tout un peuple à l'horrible destruction dont il est menacé.

Madame de Maintenon, pour fixer pendant quarante ans Louis XIV, jusqu'alors si renommé par ses galanteries, n'employa d'autre magie que celle de son esprit, de sa douceur et d'une amabilité soutenue, qui s'alliaient admirablement à la raison la plus parfaite et à la conduite la plus irréprochable.

Auguste III, roi de Pologne, d'une beauté majestueuse, gardait, dit Rhulières, une inviolable fidélité à son épouse, la plus laide princesse de son siècle, parce qu'elle fut l'épouse la plus dévouée, la plus tendre, la plus vertueuse; et, au milieu d'une cour dépravée, ils donnèrent l'exemple du bonheur domestique et des mœurs les plus pures.

« Une cause de désunion naît de l'humeur al» tière de quelques femmes; il en est de trop per» suadées que la fidélité renferme tous les devoirs.
» Plus d'un homme, tourmenté chaque jour par
» un être impérieux et bizarre, se sent près quel» quefois d'envier le sort du mari bénin qu'en» dorment doucement de trompeuses caresses. De
» même que pour être un honnête homme il faut
» plus qu'éviter les délits, on devrait réserver le
» nom d'honnêtes femmes à celles qui, non seu» lement sont chastes, mais qui savent encore par
» des soins empressés veiller au bonheur de leur
» famille (1). »

---

(1) M. Droz, *Essai sur l'art d'être heureux*.

Oui, trop souvent les femmes oublient ou ignorent sur quelles bases elles doivent établir leur empire : celle qui fait payer si cher sa triste fidélité ne fait-elle pas supposer qu'elle lui coûte bien des peines? Et celle dont l'orgueil, les caprices ou l'aigreur éloignent de sa maison les plaisirs et la paix, n'oblige-t-elle pas son époux à en chercher ailleurs? Peut-elle se plaindre de son inconstance, celle qui ne fait rien pour le fixer? Peut-elle se plaindre de sa froideur, celle dont l'amour ressemble plutôt à la haine? Il n'est que trop vrai, la conduite d'un époux dépend presque toujours de sa compagne (1). Par son influence elle peut diriger les projets de l'homme ambitieux vers un noble but; elle peut élargir le cœur de l'avare, contenir avec prudence celui du prodigue; elle

---

(1) Aussi existe-t-il chez plusieurs nations des lois qui rendent les femmes responsables et les punissent même des égaremens ou des vices de leurs maris.

Aussi, dit Rollin, Cléopâtre eut-elle de grandes obligations à Fulvie de qui Antoine avait appris à se laisser maîtriser par une femme; elle le reçut des mains de cette femme altière tout façonné au joug. Et si Cléopâtre l'emporta encore sur la belle et vertueuse Octavie, ne l'attribue-t-on pas à ce que les grandes dames romaines de cette époque méprisaient le travail et vivaient dans une complète oisiveté, tandis que l'artificieuse Egyptienne cultivait les beaux-arts dont elle se servait pour multiplier les jouissances de la vie domestique, et toujours occupée, toujours occupait son amant?

peut polir celui qui est rude, calmer l'impétuosité de celui qui se livre à toutes ses impressions, échauffer celui qui est glacé, et même trouver quelques cordes sensibles dans le cœur du méchant (1).

Tant que Périandre vécut sous l'influence d'une épouse belle, sage et adorée, il se fit admirer par sa douceur, sa prudence, sa modération, ses réglemens pour les mœurs, sa justice et sa valeur. Égaré par la jalousie, il donna la mort à Mélisse, et cette mort fut le terme de ses vertus et de son bonheur. Aigri par la douleur, tourmenté par le remords, en horreur à son fils qui ne put lui pardonner le crime qui l'avait privé d'une mère, il n'eut plus un seul instant de paix dans sa vie, et n'en laissa plus à ses sujets : sa tyrannie s'appesantit jusque sur les vieillards, les femmes et les enfans. C'est ainsi qu'une femme peut être pour son époux son bon ou son mauvais génie. En elle il doit trouver de sages inspirations, ou bien elle sera

(1) Le féroce Ali-Pacha fut quelquefois attendri par Éminé, sa douce et bienfaisante compagne; ce fut la seule victime de sa cruauté sur laquelle il répandit des larmes et qui lui fit connaître le remords. La vertueuse Vasiliki, à peine sortie de l'enfance, prit encore sur ce bourreau des chrétiens un tel ascendant qu'elle sauva sa famille, conserva le libre exercice d'une religion qu'il abhorrait. Sans cesse elle priait pour son barbare époux, elle calmait ses fureurs, et dissipait les fantômes effrayans qui venaient l'agiter dans le calme des nuits.

pour lui le démon de sa vie, sans y puiser comme Socrate, les moyens de perfectionner son âme; car, si heureusement de telles femmes sont rares, les Socrates le sont encore plus.

« Celui qui a trouvé une bonne femme a » trouvé un grand bien, et il a reçu du Seigneur » une source de joie (1). » En effet, que peut-il y avoir de plus précieux pour un homme que de pouvoir placer dans sa compagne sa confiance, la tranquillité de sa maison, la prospérité de sa fortune, la sagesse de ses enfans? Quel bonheur de trouver en elle son conseil, sa consolation, les délices de l'amour, les biens inépuisables de l'amitié (2)!

(1) *Proverbes.*

(2) Madame de Lescure suivit son époux dans tous les hasards de la guerre. Elle en allégeait les fatigues, en écartait les dangers par son amour, ses soins, sa vigilance : tour à tour son secrétaire, son aide-de-camp, portant ses dépêches, soignant ses blessures, toujours intrépide, toujours dévouée, rien ne pouvait rebuter la généreuse royaliste et la tendre épouse. On la vit enceinte, un enfant de dix mois dans les bras, suivre à cheval le brancard qui portait M. de Lescure blessé mortellement, afin de veiller sur ce précieux dépôt au milieu du carnage et des horreurs inséparables d'une retraite précipitée. Elle ne put lui sauver la vie, mais elle adoucit ses derniers momens par sa présence et ses soins multipliés. Elle fit encore le bonheur du marquis de la Rochejacquelein; et, condamnée à survivre aux deux héros à qui elle avait uni son sort, elle leur a élevé un monument impérissable dans *ses Mémoires* qui nous retracent et leurs exploits et leurs vertus.

Avec une telle femme il parcourt la vie dans une route large et fleurie ; ses pas ne sont point incertains ni troublés par des désirs vagues ou insatiables ; il arrive au but sans fatigue ; et si le sort lui réserve des maux, avec l'amour et les vertus de sa compagne il peut toujours les supporter : Sabinus, au fond d'un souterrain avec un cœur tout bouillant de jeunesse et d'ambition, Sabinus, mort au monde et sans aucun espoir d'y rentrer, n'a plus besoin ni du monde, ni de l'espérance, quand la tendre Éponine vient partager son tombeau. Éponine n'a point participé aux fautes de son époux ; il fut coupable sans elle, mais sans elle il ne doit pas être malheureux. Il ne peut plus vivre pour le monde, et pour elle le monde n'est plus que là où il vit. Jeune et belle, elle ne sait plus ce que c'est que jeunesse et beauté, et met plus de soin à cacher ses vertus que d'autres n'en mettent à les faire briller. Elle transforme l'asile le plus sombre en paradis terrestre : c'est là que deux fois elle devient mère ; ses forces se multiplient avec ses devoirs, et rien ne lui coûte pour les remplir. Chaque jour elle parcourt une route longue et pénible pour aller mystérieusement donner ses soins, son amour et consacrer son existence aux êtres chéris qui lui doivent la vie et le bonheur. Une épreuve plus terrible attend encore cette épouse incomparable : Sabinus est découvert et condamné à mort..... Éponine court se jeter aux pieds de Vespasien

pour implorer sa grâce et ne peut l'obtenir. Alors, se relevant avec fierté : *J'ai vécu*, dit-elle à l'empereur, *j'ai vécu plus heureuse dans un souterrain avec mon époux, que toi sur ton trône à la lumière du soleil; aujourd'hui tu peux me refuser sa vie, mais non de mourir avec lui.*

Les circonstances qui firent déployer à Éponine toute la beauté de son âme sont uniques (1), mais ses vertus sont-elles uniques? Ne le pensons pas; croyons au contraire qu'il suffit d'être inspiré et soutenu par la fidélité et l'amour, pour nous élever à cette hauteur où le sort place pour nous des vertus plus grandes et plus difficiles; croyons que ces sentimens suffisent pour nous donner l'énergie, la persévérance, l'abnégation de nous-même, enfin toutes les qualités qui, dans Éponine, rendirent son époux heureux au milieu des plus grands revers. L'aimable et savant auteur

(1) Cependant il y a d'autres traits de dévouement conjugal qui se rapprochent, par quelques circonstances, de celui d'Éponine : tel l'exemple récent de la baronne de Gruyer qui, dans la citadelle de Strasbourg, voulut partager les fers de son époux malgré le danger de sa situation et l'insuffisance des soins qu'elle pouvait recevoir dans un pareil séjour. Arrivée au dernier terme de sa grossesse, elle ne voulut point encore se séparer de lui. Et, surprise au milieu de la nuit par les douleurs de l'enfantement, on lui refusa les secours de l'art... et le brave général fut seul dans une étroite prison pour recevoir à la vie son enfant et donner à son épouse les soins que réclamait son état.

de la *Physiologie des passions* nous en offre dans cet ouvrage un exemple récent : « lady A... avait été » unie à l'un des plus beaux hommes d'Angleterre. » Son mari séjourna quelque temps dans l'Inde où » le retenaient des affaires commerciales. Il y con- » tracta le fléau de la lèpre, qui est la plus horri- » ble des infirmités physiques de l'homme. Sa phy- » sionomie s'altéra au point de devenir méconnais- » sable. Son front se hérissa de tubercules hideux. » On ne pouvait le contempler sans horreur. Le » malheur d'une semblable infirmité est de traîner » après elle une multitude de dégoûts insurmonta- » bles. La lèpre ôte à l'humanité toutes ses formes. » Tout se dénature par ses ravages, jusqu'à la voix » qui est rauque et rugissante comme celle des » lions. Le sourire même du lépreux a quelque » chose de sinistre qui ne sympathise point avec » notre nature, et qui porte l'épouvante dans le » fond de l'âme. Malgré les répugnances de tout » genre que pouvait inspirer la fréquentation ha- » bituelle d'un être aussi malheureux, sa tendre » épouse ne le quittait pas ; elle veillait sur lui » comme une divinité tutélaire ; elle devinait en » quelque sorte toutes ses volontés et tous ses » goûts. Cette belle personne semblait s'être iden- » tifiée avec ce corps pâle et défiguré que la vie » disputait encore à la mort ; elle pansait ses plaies » qui étaient d'une fétidité repoussante. Un jour » que je lui avais prescrit d'exposer les pieds du » malade aux rayons du soleil, je la trouvai dans

» une attitude qui me fit frissonner. Elle appuyait » contre son sein la tête défaillante de l'infortuné » lépreux ; elle l'entourait de ses jeunes bras pour » le réchauffer et endormir ses douleurs. Dans » d'autres instans, comme il était devenu aveugle, » elle cherchait à le distraire par ses lectures ; elle » employait son cœur, son âme, son imagination, » ses paroles, à adoucir, à pallier ses maux, à » tromper, pour ainsi dire, sa grande infortune. »

Non, rien n'est impossible à l'amour conjugal ; et, dans tous les temps (1), dans tous les lieux, des exemples nous prouvent combien il est puissant sur le cœur des femmes. Ce sentiment a reproduit sans cesse les plus beaux traits d'héroïsme et de dévouement : l'illustre Panthée se poignarde sur le corps d'Abradate. Pour rejoindre son époux et venger sa mort, Cama entraîne avec elle dans la tombe celui qui en fut l'assassin. L'Africaine se laisse mourir de douleur sur le corps inanimé de son époux (2). La femme païenne sacrifie son

---

(1) « Les anciennes chroniques ont célébré l'héroïque » dévouement d'Ide, comtesse de Hainaut, qui fit le » voyage d'Orient et brava tous les périls pour chercher » les traces de son époux. »

(Michaud, *Histoire des croisades*, tome 1er.)

(2) La belle Yoto, femme du brave capitaine Abenchamot, délivrée par lui d'entre les mains des Portugais qui l'avaient faite prisonnière, accompagnait son époux sur les champs de bataille ; et, lorsqu'il y reçut la mort en 1524, elle ne voulut jamais s'en séparer ; elle mourut de douleur et de

honneur (1) pour rompre ses fers. La femme chrétienne partage son supplice et meurt avec lui (2). L'Indienne s'immole sur le bûcher à l'amour conjugal (3); cet amour conduit la Française dans les fers et sur l'échafaud (4). En Angleterre,

---

faim auprès de son cadavre, et fut ensevelie dans le même tombeau.

(1) L'épouse de Cabadès, roi de Perse. (*Voy.* le chapitre *Persanes.*)

(2) Après l'assassinat d'Albert de Hasbourg, l'épouse de Wart (un des conjurés qui n'avait été que spectateur du crime) vint aux genoux d'Agnès implorer la grâce de son mari. Cette grâce lui fut refusée. Wart fut condamné à être roué vif... Tant que dura son supplice, c'est-à-dire pendant trois jours et trois nuits, sa malheureuse femme resta sous l'échafaud à prier Dieu. Et lorsqu'il eut expiré, elle ne tarda pas à le rejoindre, le cœur brisé par le supplice auquel elle s'était elle-même condamnée en partageant moralement toutes les souffrances de l'époux à qui elle n'avait pu sauver la vie.

(3) (*Voyez* le chapitre *Indiennes.*)

(4) Madame Bitaubé partagea la détention de son mari. La jeune et belle épouse de l'infortuné Camille-Desmoulins ne put lui survivre : elle affronta la mort par les violens reproches dont elle accablait ses bourreaux; et bientôt condamnée au même genre de supplice que son époux, elle y marcha avec autant de courage que de joie pour rejoindre l'objet de son amour et de ses regrets.

La femme du maréchal de Mouchy voulut suivre son époux dans la prison, devant le tribunal révolutionnaire et sur l'échafaud.

Madame Davaux voulut aussi partager le sort de son mari et subir le même supplice.

Éléonore, compagne d'Édouard Ier, suce les plaies empoisonnées de son époux et lui sauve la vie au péril de la sienne. En Italie, les Colonna, les Cortèse, les Gambara nous présentent les plus beaux modèles de dévouement et de fidélité conjugale. En Russie, deux femmes d'un rang distingué ne viennent-elles pas de donner le touchant spectacle de l'abandon de tous les biens, de toutes les jouissances de la vie, pour suivre leurs maris dans un triste exil (en Sibérie), où elles vont ensevelir à jamais leur jeunesse et leurs charmes? Et aujourd'hui, si les femmes grecques survivent à leurs époux, n'est-ce pas uniquement pour les venger, pour défendre à leur place la noble cause de la patrie et de la religion?

Pour la femme le lien conjugal est naturellement cher et sacré; et si elle ne le respecte pas toujours, il faut en accuser le défaut ou la légèreté des principes, les besoins du luxe, la passion du monde, contre lesquels on ne cherche point assez à prémunir le cœur d'une jeune personne. Car, n'en doutons pas, celle qui sera bien élevée, qui sera pieuse, modeste et sans vanité, restera toujours fidèle à son honneur, à celui de son époux; et, femme vertueuse, elle deviendra une excellente mère.

CHAPITRE IV.

La Mère.

Au berceau du monde l'influence des femmes a commencé; elle se retrouve au berceau de tous les hommes. La jeune mère attachée à ses devoirs les remplit avec joie : exempte de passions, toujours en paix avec elle-même et avec les autres, elle donne à son fils un lait frais et pur, qui répand dans son sang le germe précieux de ses douces inclinations. Ces inclinations, qui se développent d'abord sous des traits si fugitifs, ne peuvent être bien saisies et dirigées que par l'œil actif et sûr d'une mère. C'est à elle à mouler le cœur si flexible et si tendre de son enfant; c'est à elle à présenter à sa vive imagination des images qui l'élèvent sans l'égarer, des exemples à suivre sans le rebuter. Heureuse, mille fois heureuse si l'impérieuse nécessité ou les plaisirs du monde ne l'en ont jamais séparée! Si les devoirs d'une mère peuvent être parfois des sacrifices, combien ils sont payés! Chaque jour apporte un dédommagement, en apportant chaque jour une nouvelle jouissance. Tout est important pour elle

dans ce petit être si insignifiant pour le reste du monde : elle épie son premier regard, s'enivre de son premier sourire, recueille son premier mot; et quand il essaye ses premiers pas, tremblante de plaisir et d'inquiétude, elle tient ses bras ouverts pour lui montrer son but, son asile et sa récompense. C'est encore son regard qui guidera ses premiers pas dans le monde; c'est sur son sein qu'il viendra sécher ses pleurs ou épancher sa joie, après une chute ou un succès. Ange tutélaire de l'enfance et de la jeunesse de son fils, elle trouve en lui, pour sa vieillesse, un protecteur, un guide, de nouvelles joies et de nouvelles espérances. Qu'on ne dise pas que l'amour vient enlever à une mère ses droits et son ascendant sur le cœur de son enfant, que, devenu époux et père, il ne peut être un aussi tendre fils; c'est calomnier le cœur humain qui n'est pas aussi étroit qu'on veut le supposer. Il n'y a que les sentimens coupables, ceux qu'on n'ose avouer, qui excluent ou diminuent ceux qui sont légitimes et vrais.

Le jeune homme élevé par une mère qu'il a vue constamment sage, bonne, pieuse, sincère, dont tous les souvenirs lui rappellent les soins, le dévouement, ce jeune homme répétera-t-il avec tant d'autres, *il n'y a point de femmes vertueuses?* Ah! prêt à prononcer ce blasphême, l'image de sa mère se présenterait aussitôt pour le rendre à lui-même, comme l'impie prêt à dire, *il n'y a point de Dieu;* il jette un regard sur la nature et ces pa-

roles expirent sur ses lèvres. Non seulement ce jeune homme croira à la vertu des femmes, mais habitué à la reconnaître sous ses véritables traits, jamais il ne se laissera séduire par un masque imposteur; il n'ira pas dans des liens illégitimes chercher des jouissances; il voudra celles dont sa famille lui offrit le tableau. Et, parvenu au plus bel âge de la vie avec des mœurs pures, il est, comme le dit Rousseau, le meilleur, le plus aimable des hommes; alors qu'il lui est facile d'en être le plus heureux! Ses facultés morales, qui n'ont pas été usées par les passions, ont plus de vigueur; tous les sacrifices généreux, tout ce qu'il y a de bon et d'élevé est du ressort de son âme : sagesse, bienfaisance et amour, voilà les préceptes d'une religion divine offerts par une tendre mère, voilà sous quelle influence ses vertus se sont formées; cette influence présidera au reste de sa vie : dans le monde ou l'isolement, dans les grandeurs ou l'obscurité, dans la félicité ou l'infortune, il conservera la paix du cœur et la dignité de l'homme, parce qu'il restera irréprochable envers ses semblables et envers lui-même.

Mais comment une mère obtiendra-t-elle cet ascendant, si elle n'est mère que pour lui avoir donné le jour; si après sa naissance elle l'a éloigné de son sein pour le livrer à des mains étrangères; si elle ne l'a vu que pour l'accabler de futiles caresses ou de réprimandes inutiles? et si elle a négligé de pénétrer dans son cœur à mesure qu'il

s'est formé, plus tard quels sentimens pourra-t-elle imprimer dans ce cœur inconnu pour elle et qui ne la connaît pas? Sur lui quel empire pourrait-elle avoir et quelle confiance lui inspirerait-elle? un froid respect commandé par le devoir, voilà tout ce qu'elle obtiendra, tout ce qu'elle est en droit d'obtenir. Elle a rejeté les fatigues et les inquiétudes de la maternité; elle n'en connaîtra jamais les inexprimables délices.

L'histoire de d'Alembert présente une leçon à ces mères, indignes d'en porter le nom : une femme de qualité, connue par ses talens (1) et son influence dans la société, honteuse de lui avoir donné la vie, le jette sans pitié au milieu de ces pauvres enfans délaissés par la misère ou le vice. Une femme du peuple le recueille et l'adopte pour fils; dans cet asile obscur, d'Alembert devient l'homme célèbre qui fixe sur lui les regards de l'Europe. Alors seulement sa coupable mère se rappelle qu'elle a un fils; elle le reconnaît en d'Alembert; mais elle n'obtient de lui que ces mots : *Je n'ai pas d'autre mère que celle qui prit soin de mon enfance.* Et jamais il ne s'est séparé de sa mère adoptive, toujours il s'est honoré des liens qui les unissaient.

Ce n'est donc pas par un esprit supérieur, par les avantages de la naissance, de l'éducation et des

---

(1) Madame de Tencin.

talens, qu'une mère obtient de l'influence sur son enfant. Non, le ciel a voulu lui donner un moyen à la portée de toutes, en donnant à l'amour maternel l'instinct de tous ses devoirs, la force de toutes les vertus. Ce n'est pas dans une éducation brillante, ce n'est ni dans le monde, ni dans l'étude, que la pieuse et tendre mère de Bayard puisa les conseils qui furent constamment la règle de conduite du chevalier sans peur et sans reproches, et qui rendirent ce héros si cher, si utile à la France. Au moment où il se dispose à partir pour la cour de Savoie, « la povre dame de mère » estoit en une tour du château qui tendrement » ploroit; car combien qu'elle feust joyeuse dont » son filz estoit en voye de parvenir, amour de » mère l'admonestoit de larmoyer... Toutesfois la » bonne gentil femme fist venir son filz vers elle, » auquel elle dist ces paroles : Pierre, mon amy, » je vous recommande trois choses, tant que je » puis, et si vous les faictes, soyez asseuré que » vous vivrez triomphamment en ce monde. Devant toutes choses, aymez, craignez et servez » Dieu. Soyez doulx et courtois. Soyez humble et » serviable à toute gens. Ne soyez mal disant, ne » menteur. Maintenez-vous sobrement. Ne soyez » flateur, ne rapporteur; car, telles manières de » gens ne viennent pas voulentiers à grande perfection. Soyez secourable à povres veufves et orphelins. Soyez charitable aux povres nécessiteux; » et tenez tant de moy, mon enfant, que telle aul-

» mosne pouvrez vous faire, qui grandement vous » prouffitera au corps et à l'âme... Alors la bonne » dame tira hors de sa manche une petite bour- » sette, en laquelle avoit seulement six éscus en or » et ung en monnoye qu'elle donna à son filz. »

Et ce fils, si bien formé par sa mère, *esveillé comme ung émérillon, d'ung visage riant, parlant à treize ans comme s'il en eust eu cinquante,* trouva partout dans sa jeunesse de puissans protecteurs. Les femmes répondirent à son dévouement et à sa galanterie par le plus vif enthousiasme et les plus tendres sentimens. Recherché des grands et des rois qu'il ne flatta jamais, adoré des soldats dont il était le protecteur et le père, il fut l'effroi des traîtres, la terreur des ennemis, le refuge de la faiblesse, l'honneur de sa patrie et l'admiration du monde.

Rien donc de plus important que cette première influence d'une mère; elle se répand sur toutes les époques de la vie de son enfant; ses conseils, en se gravant profondément dans son cœur, constamment président à sa destinée.

Et n'est-ce pas encore de l'accomplissement des devoirs de mère que dépendent le bonheur des familles, le charme de la société, la prospérité des nations? Tacite nous apprend que du temps de la gloire et des vertus de Rome, les mères gardaient près d'elles leurs enfans, les nourrissaient de leur lait, surveillaient leurs exercices, leurs travaux et leurs jeux, auxquels se mêlait une mo-

deste et religieuse décence. C'est ainsi que Cornélie, mère des Gracques, qu'Aurélie, mère de César, qu'Atia, mère d'Auguste, présidèrent à l'éducation de leurs enfans et en eurent bientôt formé les premiers hommes de leur siècle. C'est à l'oubli de ces mœurs antiques, c'est lorsque les mères abandonnèrent leurs enfans à des mains mercenaires, que la corruption, attaquant l'homme dès sa naissance, nuisit au développement de son génie, que l'éloquence et tous les arts déchurent de leur gloire.

Oui, c'est à tout ce qui intéresse la vie, à tout ce qui lui est nécessaire et agréable que se rattache l'influence des mères : aucune influence n'est aussi directe, aussi étendue, aussi puissante; aucune par conséquent ne mérite mieux notre attention. Ah! qu'une mère soit donc entièrement mère! qu'elle n'en néglige aucun devoir; qu'aucun prétexte ne lui fasse refuser son lait et ses soins à son enfant; qu'elle n'appelle pas à son secours les avis d'un médecin complaisant; qu'elle ne soit pas arrêtée par les soins de sa beauté; alors même que sa santé, ses attraits pourraient en être altérés, serait-ce un motif suffisant? Une bonne mère ne vit-elle pas bien plus dans son enfant que dans elle-même? Mais qu'elle ne redoute point de tels effets : rien ne rafraîchit le sang comme l'accomplissement de ses devoirs; rien ne donne un sommeil plus paisible et ne porte à l'âme plus de joie; rien ne donne plus d'égalité à l'humeur

et ne contribue donc mieux à conserver à une femme ses charmes et sa santé. Qu'elle calcule d'ailleurs tous les maux qu'elle évitera à son enfant (1), tous les biens qu'elle peut lui faire; et aucune considération ne pourra jamais l'arracher de son sein. Elle ne le quittera ni le jour ni la nuit, ne le confiera que rarement et toujours à des personnes honnêtes (2); elle ne négligera au-

(1) Rien n'est plus rare qu'une nourrice véritablement dévouée; et, dans sa propre maison, une mère ne peut lui confier son enfant sans inquiétude, sans encourir les funestes effets de sa négligence ou d'un lait aigri par des goûts, des passions peu convénables à un état qui demande tant de sobriété et une si grande paix de l'âme. Le grand nombre d'enfans qui périssent entre leurs mains, le grand nombre qu'on en retire malades, ne sont-ils pas des motifs assez puissans pour rappeler à toutes les mères combien il leur importe de ne jamais s'affranchir du devoir sacré que la nature leur impose?.... Ce sujet, si digne de notre sollicitude, a été trop bien et trop souvent traité pour que j'ose mêler une voix faible et timide à ces voix éloquentes qui ont déjà produit une révolution si salutaire en faveur de l'enfance.

(2) Est-on assez scrupuleux sur le choix d'une bonne? Exerce-t-on à son égard une surveillance exacte dans ces heures de la journée où notre enfant lui est entièrement confié? Que de maux ne résultent-ils pas de cette négligence sans qu'on sache à quoi les attribuer! Vous envoyez votre enfant à la promenade avec une jeune fille qui ne songe qu'à s'amuser, à suivre ou à chercher une intrigue; pouvez-vous vous reposer sur sa sollicitude? Allez la surprendre,

cun soin, parce qu'aucun ne lui répugnera ; elle veillera au développement de ses forces, pour que rien ne les hâte ou ne les retarde trop. Son instinct préviendra ses besoins, mais elle ne cédera rien à ses pleurs quand le caprice les fera couler ; elle ne le contrariera jamais, éloignera de lui ce qu'elle ne peut lui accorder ou du moins saura l'en distraire; et, en rapportant tout à lui, elle mettra toute son adresse à ce qu'il ne s'en aperçoive jamais. C'est par de tels soins qu'elle assurera à son enfant les précieux trésors de la santé, de l'innocence et d'un heureux naturel; et ces inclinations douces, généreuses, cette pureté an-

---

vous la trouverez occupée de toute autre chose que de votre enfant qui est assis à terre *, loin de ses yeux, livré à lui-

* Il me souvient d'avoir vu dans le jardin du Luxembourg une petite fille de quinze mois environ, jolie, mais faible et délicate. On pouvait juger à ses vêtemens qu'elle appartenait à des parens aisés; elle était assise sur la terre humide (car il avait plu la veille et le matin). Sa bonne l'avait laissée avec une autre femme qui gardait ses trois enfans, tous très-vigoureux. Ceux-ci s'amusaient à couvrir de terre la pauvre petite délaissée, qui sentait bien qu'elle était étrangère et sans protecteur, car elle secouait sa robe sans se plaindre. Je regardais avec tristesse cette scène du premier acte de la vie où commence le pouvoir du fort sur le faible, de la hardiesse sur la timidité. Je pris sur mes genoux cette pauvre enfant qui ne fit aucune résistance et ne manifesta aucun désir de retourner avec sa bonne lorsqu'enfin elle arriva. Je lui témoignai mon indignation sur une conduite aussi coupable; c'est tout ce que je pus faire, ne connaissant pas les parens pour les en prévenir... Pareille chose, en se renouvelant, ne pouvait-elle pas chez un enfant d'une constitution aussi faible développer une grave maladie, tel qu'un vice de rachitisme, et changer cette jolie petite créature en un être difforme?

gélique, imprimeront à ses traits, à sa physionomie, une beauté morale bien supérieure à la beauté physique, parce qu'elle est plus touchante et plus variée : c'est par de tels soins qu'en faisant le bonheur de ses premières années, elle préparera celui de son avenir. Les années de notre enfance sont comme un rêve frappant qui laisse une impression de joie ou de tristesse pour toute la journée ; heureux dans ce premier âge, nous conservons une disposition à la gaîté et à la confiance pour le reste de notre vie; tandis que nous sommes enclins à la crainte ou à la mélancolie, s'il n'y a eu ni indulgence ni amour autour de notre berceau.

Rien ne peut dédommager des soins et de la tendresse d'une mère, et rien ne peut remplacer son heureuse influence ou réparer ses effets nuisibles quand elle n'a pas été dirigée avec sagesse. Si une mère n'aime pas son enfant, bien plus pour lui que pour elle-même, elle en fera une idole et

---

même ou confié à une vieille femme, si ce n'est à un autre enfant. D'autres fois, lorsque vous le croyez sous de frais ombrages, il est au coin d'une rue sur les bras de sa bonne qui cause sans s'inquiéter de ses cris, du mauvais air, des voitures. Enfin les moindres inconvéniens sont de l'exposer aux brusqueries, aux contrariétés et à entendre des conversations libres ou impertinentes. Il faudrait un volume pour ces observations minutieuses, dont les conséquences sont pourtant bien importantes, puisqu'il s'agit de la santé, de la vie et du moral de notre enfant.

non pas une créature raisonnable; en satisfaisant tous ses désirs, en se prêtant à toutes ses fantaisies, elle le rendra exigeant et l'empêchera d'éprouver de véritables jouissances, parce qu'il est dans notre nature de trouver moins bon ce qui est toujours à notre disposition, d'ajouter peu de prix à ce qui nous est trop facilement accordé. En lui donnant, pour la moindre indisposition, tous les soins d'une grave maladie, elle lui en donnera l'ennui et y disposera son tempérament. En mettant plusieurs domestiques à ses ordres, elle le rendra dépendant de leurs services, tyran et hautain quand il pourra s'en passer. En lui répétant sans cesse *à toi, pour toi,* elle le disposera à cet égoïsme qui, nous attachant exclusivement à nous même, nous laisse seul pour nous aimer, seul pour penser à nous, seul pour supporter nos maux et jouir de nos plaisirs; celui, au contraire, dont les sentimens généreux l'emportent sur le triste amour de soi, a pour lui l'amour de tout le monde.

Heureux encore cet enfant s'il ne s'est formé que sous l'influence d'une mère légère et d'une tendresse aveugle! Il pourra, malgré ses défauts, conserver un bon cœur et devenir un honnête homme. Mais, sous l'influence d'une mère sans principes, sans mœurs, quel fléau se prépare pour la société! Faustine, cette indigne épouse de Marc-Aurèle, inspire à son fils ses goûts, ses passions infâmes, et Commode, loin de suivre les

traces de son père, devient le plus horrible tyran. Que de troubles, que de sang répandu, quelle férocité, et quelle corruption dans les mœurs, la France ne peut-elle pas reprocher à la mère de Charles IX et de Henri III!

Opposons à ces exemples déshonorans pour notre sexe, le glorieux exemple de cette mère incomparable, qui contribua si puissamment à former le meilleur, le plus juste, le plus grand monarque qui ait honoré le trône et sanctifié l'humanité. Blanche de Castille est le modèle parfait des mères : nous pouvons la contempler dès la naissance de son fils, lui donnant son lait, ses soins minutieux, ses leçons, partageant ses périls, soignant les intérêts de son royaume, et remettant avec joie la puissance entre ses mains quand elle les eut préparées à la recevoir. Chez Blanche, l'amour maternel est brûlant sans être aveugle ; la piété, la sagesse en ont constamment dirigé les effets; dans cet amour il n'y a aucune teinte d'égoïsme, aucun mobile d'ambition ; la trace des affections terrestres a presque disparu. *Le roi mon fils*, disait-elle, *est la créature que j'aime le plus ; et pourtant, si, pour sauver sa vie, il fallait permettre qu'il offensât Dieu, j'aimerais mieux le voir mourir*. Qu'on n'accuse pas ce mot de fanatisme; c'est l'expression du plus saint des sentimens purifié par la religion; c'est ainsi qu'une mère doit aimer son fils, et qu'elle doit former son cœur. Tous les sentimens qui

nous élèvent dans une vie immortelle, ne sont-ils pas meilleurs, plus sûrs que ceux qui nous attachent trop fortement à la terre où nous devons rester si peu?

Combien n'y a-t-il pas de mères qui peuvent revendiquer une part de la gloire de leurs fils! Déjà nous avons vu leur empire sur les hommes illustres qui ont le plus influé sur les destinées de leur patrie et des nations; rappelons encore quelques-uns de ces beaux souvenirs: Agis, Cléomène, en retrouvant dans leurs mères les antiques vertus de Sparte, s'y formèrent sous leurs yeux, et parvinrent, soutenus et inspirés par elles, à faire revivre un instant dans leur patrie les lois de Lycurgue et sa primitive splendeur.

Brasidas, qui servit Lacédémone avec tant d'éclat et de fidélité, avait puisé dans le sein maternel son courage et ses nobles sentimens.

La prudente Euridice remet son fils entre les mains de Pélopidas, et Philippe de Macédoine, élevé dans la Grèce par l'homme le plus sage et le plus habile de son temps, devient le plus redoutable ennemi de cette nation et le plus grand homme qui eût encore honoré la sienne.

Agricola ne dut-il pas sa sagesse et ses succès à l'éducation qu'il reçut de sa mère Julia Procilla?

Et le divin Marc-Aurèle ne nous dit-il pas? *Ma mère m'a formé à la piété; elle m'a enseigné à être libéral, et non seulement à ne faire de mal à personne, mais à n'en avoir pas même la pensée.*

Barsine, passionnée pour la gloire, en inspire l'ardeur à son fils; et Clovis devient le fondateur de la monarchie française. Tous les souverains qui augmentèrent la puissance et l'éclat de cette monarchie, Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, Louis XII, Henri IV, Louis XIV, durent à leurs mères les qualités qui les ont distingués.

Si les soins et la sagesse d'une mère ont une si grande influence sur le sort de son fils, combien le sort plus fragile de sa fille ne doit-il pas attirer davantage son attention! L'œil presque toujours fixé sur sa mère, avec quelle facilité ne reçoit-elle pas l'empreinte de ses vertus, de ses vices, de ses goûts, de ses habitudes! Avec quelle scrupuleuse exactitude une mère ne doit-elle donc pas veiller sur elle-même! car ce n'est qu'après s'être garantie des séductions du monde et de son cœur, qu'elle peut être assez habile pour en préserver sa fille. Long-temps livrée à ses passions, si les années n'ont fait que les amortir sans les éteindre, elle sera sévère, plus sévère même qu'une autre; mais le souvenir de ces passions, loin de lui faire trouver le remède que l'expérience prépare, lui ôtera le calme et la douceur qui persuadent. C'est en vain qu'une mère, après avoir laissé croître sa fille sous l'influence de ses vices, voudrait contre leurs suites funestes trouver une autre influence à opposer; son ascendant n'ayant servi qu'au mal, devient nul quand elle veut le réparer. Sa fille suit son exemple et n'écoute pas ses leçons; et sa mère

reste triste spectatrice des égaremens qu'elle a causés ; sa conscience devance l'avenir pour lui montrer l'abîme profond qu'elle a creusé sous les pas de sa fille, sans savoir où elle s'arrêtera. Quand on pleure sur ses propres fautes, du moins la consolante miséricorde est à côté du repentir ; mais pleurer sur les fautes de son enfant dont on est soi-même coupable, qui peut peindre l'amertume de ces larmes, et cette situation de l'âme dans laquelle le remords qui déchire ne peut rien sur le cœur qu'on a égaré ! Pourrait-il rien y avoir pour alléger une pareille douleur ou pour en distraire ?

L'exemple des mauvaises mœurs peut produire un effet contraire : une jeune personne, témoin de l'inconduite de sa mère, en accuse le genre humain ; elle ne peut placer sa confiance dans celle qui lui donna la vie ; elle ne peut reposer sur son sein avec sécurité ; où donc trouvera-t-elle un objet digne de son estime et de son amour ? Alors dégoûtée du monde qu'elle méprise, elle ne croit plus qu'en Dieu et en elle ; elle ne veut plus vivre que pour Dieu et pour elle. Mais si elle se jette avec excès dans une religion qui ne veut pas d'excès ; si elle se sépare de sa famille par une barrière irrévocable ; si elle prononce des vœux qui la privent à jamais d'être épouse et mère, n'ayant été conduite dans cet état que par une imagination exaltée, pourra-t-elle y trouver des douceurs ? Et si cette imagination se calme dans la retraite, si

ses sentimens, ses pensées reprennent leur direction naturelle, que l'indulgence rentre dans son cœur, qu'elle voie le monde et les hommes tels qu'ils sont, ô Dieu! épargnez à cette infortunée de retomber dans un autre excès; épargnez-lui le spectacle des biens qu'elle a abandonnés; épargnez-lui d'en voir l'image plus belle que la réalité!

Les biens et les maux produits par l'exemple d'une mère sont infinis et d'un poids immense sur les mœurs. Qu'une femme négligemment étendue sur un sopha dise à sa fille : « *Deux grands défauts perdent les femmes, l'oisiveté et le goût de la toilette; ma fille, occupe-toi seulement à parer ton âme; ne cherche de plaisirs que dans ta famille; dédaigne ceux du monde...* » Si une marchande de modes, et quelques êtres plus colifichets que les colifichets qu'on lui apporte, interrompent cette grave leçon, quel effet produira-t-elle sur la jeune personne? un seul, c'est de la faire réfléchir que sa mère parle différemment qu'elle n'agit, et qu'il suffit de bien parler pour bien faire; elle trouve ce moyen de remplir ses devoirs agréable, facile, et se promet de le suivre. Ainsi se perpétuent chez les femmes la légèreté et le goût de la toilette, goût aussi futile que pernicieux; car n'est-il pas la première cause des rivalités qui s'établissent entre nous? n'est-ce pas pour le satisfaire qu'on voit des femmes lui sacrifier jusqu'à leur honneur? Que de ménages troublés par les dépenses qu'il occasionne! Quel époux

peut voir sans murmurer sa fortune se dissiper pour des chiffons, et sa compagne donner à ce goût, à cette occupation, l'amour, les heures et les soins qu'il espérait pour lui-même? On connaît, on avoue, on se plaint de tout ce qu'il y a de nuisible dans cette passion de la parure, et l'on ne prend aucune précaution pour la modérer. Il serait cependant si facile de faire comprendre à sa fille que le temps perdu devant un miroir, loin de l'embellir, imprime à ses traits la monotonie de son emploi; il serait si facile de lui prouver que ce temps doit être plus sagement et plus agréablement employé. Bien loin de là, on prend tous les moyens de le faire naître, en entourant son enfant, dès les premiers mois de sa naissance, de tous les ornemens du luxe et de la mode, en s'occupant minutieusement de ce soin jusqu'à ce que la jeune personne s'en occupe elle-même. Quel avantage trouve-t-on en dédommagement de la perte du temps et des vices qui en résultent? Une femme paraîtra-t-elle meilleure mère pour avoir bien paré son enfant? L'enfant paraîtra-t-il plus beau avec du velours et des dentelles qu'avec une étoffe commune d'une forme et d'une couleur agréables? Non sans doute. Mais *il est nécessaire*, dit-on, *de distinguer l'enfant comme il faut*. Eh! quel mal y aurait-il qu'on ignorât long-temps l'inégalité des conditions et ce triste préjugé qui donne tant de puissance à l'habit? Ne vaudrait-il pas mieux que l'enfant sans fortune ne fût pas hu-

milié dès son entrée dans la vie, et qu'il n'y eût dans cet âge heureux, ni orgueil d'une part ni envie de l'autre? L'éducation ne vient-elle pas ensuite marquer les distances, et l'enfant le mieux paré serait-il *comme il faut* avec des manières et des propos grossiers, avec un son de voix commun? Ne voit-on pas des femmes couvertes de diamans, enveloppées du plus fin cachemire, trahir ce qu'elles sont en ouvrant la bouche? Il faudrait qu'on restât immobile comme des figures de cire pour que l'habit conservât sa puissance.

Si l'on mettait à part l'or que l'on prodigue pour les riches vêtemens ou les caprices de son enfant, et que cet or fût destiné à passer par ses mains pour soulager la misère, que de biens on obtiendrait à la fois! On lui inspirerait des goûts simples, toujours faciles à satisfaire; on lui inspirerait la bienfaisance en la lui présentant comme une récompense. Rousseau dit « qu'on ne doit pas charger l'enfant de faire des aumônes, parce qu'il ne » connaît pas la valeur de ce qu'il donne et le be» soin que son semblable en a..... L'enfant qui ne » connaît rien de tout cela, ajoute-t-il, ne peut » avoir aucun mérite à donner; il donne sans charité, sans bienfaisance. »

Cela serait vrai, qu'il en résulterait également un bien réel; car moins l'enfant mettrait d'importance dans ses dons, plus le pauvre les recevrait avec joie, parce qu'il serait moins humilié. Rien n'a plus de charmes que l'enfance; elle donne

je ne sais quelle confiance presque superstitieuse au malheur, qui sourit et espère en la voyant. Ah! cherchons à satisfaire cette confiance en inspirant à l'innocence la pitié pour le malheur! Cherchons à ménager le pauvre en choisissant pour le soulager la main qui peut lui être le plus agréable. Qui ignore combien le don est augmenté par la manière de donner, et combien la reconnaissance est douce ou pénible selon le bienfaiteur? Cette seule raison ne suffit-elle pas pour charger l'enfance des œuvres de charité qu'elle peut remplir, alors même que ce ne serait pas un moyen de la rendre compatissante? D'ailleurs si l'on pense que donner de l'argent n'apprenne point à un enfant à être charitable, parce qu'il n'en connaît pas la valeur, il est facile de la lui faire connaître en le rendant témoin de l'échange qu'on en fait avec des objets qu'il désire, et en lui faisant donner également ces objets quand l'occasion s'en présente. On peut encore lui donner cet argent à titre de récompense, ainsi que l'emploi qu'il doit en faire; et la bienfaisance sera pour lui une vertu parce qu'elle lui coûtera un sacrifice; elle sera pour lui un bonheur, parce que ses parens en auront fait un prix de sagesse, un témoignage de confiance; cette vertu, en croissant avec lui, le rendra plus habile pour faire le bien avec délicatesse et succès, que si cette vertu eût été le résultat de la réflexion ou d'une philanthropie apprise.

Ce n'est pas seulement pour la parure que les

ressources du luxe sont employées dans l'enfance, mais encore on a imaginé de donner des bals pour apprendre à ces petites créatures à s'amuser avec cérémonie, à s'exercer à la coquetterie et aux prétentions, à gâter leur santé en s'échauffant au milieu des flambeaux et de la poussière! Dans un âge où les plaisirs sont si vifs, si naturels, alors qu'ils se présentent d'eux-mêmes et à chaque instant, quelle nécessité de leur en procurer d'aussi peu convenables? Est-ce pour les former à la danse en mettant de la solennité dans cet exercice, et leur apprendre les belles manières, les usages de ces sortes de réunions? Des leçons de danse particulières doivent suffire; car on peut être persuadé d'avance qu'avec l'âge de briller, le désir de plaire supplée à tout; quant aux *belles manières*, aux *usages*, les leçons n'ont pas besoin d'être directes : écoutez ces petites filles réunies, *qui font les dames pour s'amuser*; observez-les, elles vous apprendront quels sont les goûts, les amusemens de leurs mères; vous pourrez vous convaincre que rien ne leur échappe, complimens, langueur, maux de nerfs, manière de se draper, de se regarder dans une glace, de recevoir une visite, d'ordonner aux domestiques, jusqu'aux altercations conjugales... Ces petites actrices ont si bien saisi la comédie du monde, qu'on peut présager le rôle qu'elles y joueront. Ces jeux développent déjà en elles celui des passions; et en les choisissant pour amusement, elles nous indiquent

assez le charme qu'elles leur supposent. Une mère, en se voyant imitée par sa fille, peut juger de l'importance qu'elle doit mettre à tout ce qu'elle dit, à tout ce qu'elle fait en sa présence. Cet examen ne sera pas seulement utile à son enfant, mais encore à elle-même; et si elle n'a point de glaces pour réfléchir ses ridicules, sa fille lui en tiendra lieu; si elle n'a point d'amis sincères pour lui apprendre ses défauts, sa fille les lui apprendra.

La meilleure éducation est celle d'une mère, a dit Fénélon; mais pour qu'une mère réussisse dans cet important ouvrage, il faut qu'elle s'y consacre uniquement; il faut qu'elle veille avec plus d'attention sur elle-même, et que toutes ses pensées, ses actions, soient dirigées vers ce but; il faut qu'elle mette le plus grand soin à maintenir la paix domestique, et que rien, dans tout ce qui compose sa maison, ne vienne paralyser ou altérer le fruit de ses leçons; car, avec les meilleures intentions possibles, si un époux les entrave au lieu de les seconder, si sa fille doit souffrir des défauts de son père, et peut-être en ressentir la contagion, le devoir d'une mère serait alors de l'éloigner; quelle que fût une éducation étrangère, elle serait préférable à celle reçue sous le toit paternel, quand le respect, l'amour, la confiance en sont bannis. Mais si le ciel nous a favorisées de la paix domestique, s'il nous a donné les moyens d'élever notre enfant, ah! ne les négligeons pas; remplis-

sons une tâche qui doit lui épargner les peines et les défauts d'une éducation publique. On croit cette éducation préférable sous le rapport de l'émulation; et l'on oublie combien elle est nuisible sous le rapport du caractère. Cette émulation, qui excite le talent, sert aussi à développer l'envie : réunies en grand nombre, ces jeunes filles par leurs petites confidences deviennent babillardes et minutieuses; les dissensions, les cabales qu'elles ont entre elles, les murmures contre leurs maîtresses, les disposent à la raillerie, à la malice, quelquefois à la méchanceté. Observées avec sévérité, punies et récompensées avec éclat, elles ressentent déjà tous les orages que l'amour-propre, l'humiliation, la cranite, l'espérance, excitent dans le monde. Et, lorsqu'elles se trouveront dans ce monde qui leur apparaît dans le lointain aussi magique que le pays des fées, lorsqu'elles y seront qu'y deviendront-elles? N'ayant prévu ni dangers, ni chagrins, comment sauront-elles échapper aux uns et supporter les autres? Elles succomberont plus facilement et souffriront davantage. Non, ce n'est pas dans cette éducation que l'on trouve ces ressources précieuses qui se multiplient dans les circonstances pénibles; ce n'est pas là qu'on apprend à goûter le bonheur et à le conserver.

D'ailleurs un des inconvéniens de cette éducation publique, c'est de vivre avec des personnes d'une condition et d'une fortune au-dessus de la nôtre; on peut les envier, en prendre les goûts.

Eh! ne disons pas qu'une amie, placée dans un rang supérieur, peut nous être utile! Cette raison, donnée pour établir un dédommagement, prouve précisément le contraire : puisque cette amie peut nous être utile, elle ne sera donc pour nous qu'une protectrice; et détruire l'égalité dans l'amitié, n'est-ce pas en détruire le charme? Le mieux sera toujours de vivre avec ses égaux, de donner à son enfant la noble indépendance du cœur, de l'esprit et des goûts.

Heureuse la mère qui peut offrir à sa fille chacune de ses actions pour exemple, chacun de ses jours pour précepte, chacune de ses pensées pour élever les siennes, son caractère pour former le sien! Heureuse celle qui, dans l'intérieur de sa famille comme dans le monde, paraît constamment à sa fille sous les traits de la sagesse, de la bonté, de la douceur, et surtout de la sincérité! En voyant tant d'harmonie dans les sentimens, les paroles et les actions de sa mère, une fille saura-t-elle ce que c'est que ruse et artifice? Non, elle n'aura pas ces défauts qui *sont*, dit-on, *les armes que la nature nous a données pour suppléer à la force qui nous manque*... « Ce qui contribue » aux longs discours des femmes, dit Fénélon, » c'est qu'elles sont nées artificieuses et qu'elles » usent de longs discours pour parvenir à leur » but. » Ce n'est qu'en tremblant que nous osons réclamer contre le jugement de l'illustre auteur qui, le premier, donna à l'éducation des femmes

cette importance à laquelle on n'avait point songé jusqu'à lui. Mais ne doit-on pas considérer l'artifice comme un vice d'éducation bien plutôt que comme un vice de nature? En éloignant des femmes toutes ces causes qui les rendent artificieuses, croyons qu'elles cesseront de l'être. Ne les circonscrivons pas dans le cercle étroit de l'opinion régie souvent pas des lois fausses ou inutiles ; et les femmes ne chercheront pas à en sortir par des détours. Éloignons d'elles, dès l'enfance, tout ce qui peut ternir leur imagination, altérer la pureté de leurs pensées, dessécher la sensibilité de leur âme. Ne plaçons point sans cesse l'œil du monde sur leur conduite comme un épouvantail qui doit les enchaîner. Mais plaçons-y cet œil du créateur auquel on ne peut jamais se soustraire, et dont on n'a point à craindre les préventions ou l'injustice. Avec ces garanties, ne craignons pas de les laisser agir et s'exprimer librement. Elles n'oublieront ni la modestie, ni la dignité de leur sexe. Et cela ne suffit-il pas pour remplir toutes les convenances de la société? faisons-leur observer combien la ruse est facilement devinée, combien ses moyens sont petits et peu habiles. « Qu'y a-t-il » en effet de plus doux, de plus commode, que » d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec » soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer? » Au lieu qu'une personne dissimulée est toujours » dans l'agitation, dans les remords, dans le dan» ger, dans la déplorable nécessité de couvrir une

» finesse par cent autres (1). » Ne nous lassons pas de puiser dans cet admirable traité que Fénélon a consacré à l'éducation des femmes; nous y trouverons les règles les plus sûres pour être heureuses et dignes de l'être.

(1) *Éducation des filles*.

CHAPITRE V.

Élevez bien votre enfant et il vous consolera et deviendra les délices de votre âme.

(Prov. chap. xxix, v. 17.)

Madame de C***, fixée en Amérique depuis plus de vingt ans, revenait en France pour régler des affaires d'intérêt. Elle n'était plus qu'à une journée de Toulouse, son pays natal, et déjà elle sentait, aux battemens accélérés de son cœur, que l'amour de la patrie ne s'en efface jamais. Elle promenait ses regards autour d'elle avec ravissement; elle retrouvait cette belle nature du Languedoc, jeune, fraîche comme en la quittant; elle la retrouvait avec sa brillante parure de fleurs, son aspect riant, son air embaumé, ses eaux, ses prairies, ses bosquets. À cette première impression de joie, en revoyant les lieux où elle passa son enfance, succédèrent des pensées de mélancolie : c'est bien là qu'elle vécut, rien n'est changé; mais s'y retrouve-t-elle avec cette disposition au bonheur qui nous fait jouir de tout ce que le pré-

sent nous offre et de tout ce que l'imagination nous promet dans l'avenir? Y retrouvera-t-elle quelques-uns de ses amis? Tous peut-être ont déjà disparu de la terre... Peut-être ne retrouvera-t-elle qu'indifférence là où elle donna et reçut de si doux sentimens! Alors elle était jeune, elle était belle, et une femme ne se rappelle pas sans effroi que vingt ans de plus ont passé sur sa tête... Ces réflexions ne viennent pas quand on a vieilli dans les mêmes lieux, avec les mêmes personnes; elles ne viennent pas à une mère de famille entourée de ses enfans. Mais madame de C*** les avait quittés. Elle revenait seule dans sa patrie, et en retrouvant des souvenirs de jeunesse, de beauté et d'amour, elle devait regretter ces dons précieux de la vie; elle devait les regretter parce qu'elle n'était plus au milieu des biens qui en dédommagent.

Tandis que ses pensées se succèdent, que sa voiture roule rapidement, elle distingue non loin de la route, dans un site charmant, une maison qu'habitait jadis dans la belle saison son amie Émilie de R***, la plus jolie, la plus riche héritière de Toulouse. Elle s'y fait conduire dans l'espoir seulement d'en apprendre des nouvelles; mais elle obtient plus qu'elle n'ose espérer; elle revoit Émilie; et, en la serrant dans ses bras, il n'y a plus pour elle de regrets; elle croit ressaisir tous les plaisirs de son enfance. Madame de C*** retrouva son amie belle encore au côté de son vénérable père, ayant une fille charmante unie à un

époux digne d'elle, et qui nourrissait un enfant de quelques mois. Mais le père d'Élise, mais l'époux d'Émilie manquait pour compléter le bonheur de cette famille; et rien cependant n'en rappelait le souvenir. Elle n'osait interroger son amie sur une circonstance qui devait tenir aux plus chers intérêts de sa vie, aux sentimens les plus intimes de son cœur. Elle contint sa curiosité à cet égard, assurée que son existence présente n'en était point troublée; car on ne pouvait douter qu'Émilie ne fût heureuse, très-heureuse quand son regard se portait sur les objets si dignes d'amour qui l'environnaient, surtout quand il se reposait sur sa fille. Madame de C*** ne pouvait se lasser d'admirer cette aimable Élise, belle sans coquetterie, modeste avec de grands talens, parlant peu et avec un son de voix doux, un accent pur, des expressions simples et toujours convenables. Lorsque, animée par un sujet intéressant, elle laissait échapper un de ces mots qui peignent à la fois une rare intelligence et une profonde sensibilité; comme si elle eût trahi son secret, elle baissait les yeux sur son ouvrage ou jouait avec la chevelure de son enfant pour cacher son embarras et sa rougeur; fille, épouse, mère, elle remplissait ces devoirs sans que l'un nuisît aux autres; et chacun des êtres chéris dont elle était la joie pouvait se croire uniquement aimé. Les domestiques de la maison volaient au-devant de ses ordres, tant ils étaient donnés avec douceur

et à propos. Obligeait-elle, c'était réellement pour obliger, et loin d'attendre de la reconnaissance, elle exprimait la sienne, croyant qu'on n'acceptait des bienfaits que des âmes honnêtes. Dans la société elle avait tant de grâces et d'amabilité avec si peu de prétention, qu'elle inspirait l'admiration sans envie. Caressante pour son vieux père et son enfant, confiante, tendre et respectueuse envers sa mère, elle était à la fois pour elle une fille, une amie, une sœur. Avec son époux elle paraissait avoir un peu de coquetterie; l'amour se peignait par mille nuances différentes sur sa mobile physionomie; raisonnable ou enjouée, froide ou empressée, pour lui seul son humeur n'était pas égale, non par calcul, mais parce que l'amour est de tous les sentimens le moins susceptible de perfection.

Il était facile de s'oublier dans un séjour qui renfermait la vertu, les plaisirs et la paix; et madame de C..... y serait volontiers restée quelque temps encore, sans une lettre qui vint lui rappeler de hâter les affaires et son retour.

La veille de son départ, en exprimant à son amie le regret de la quitter, elle lui parla d'Élise, objet de sa prédilection : « S'il est possible de » trouver, comme dans votre fille, la réunion de » la beauté, de l'esprit et des talens, je ne con» çois pas un caractère plus parfait que le sien : la » nature sans doute y est pour beaucoup, mais l'é» ducation doit y être pour quelque chose; dites-moi

» quels moyens vous avez employés pour la for-
» mer, je désire les connaître : voulant élever moi-
» même la fille de mon Édouard, je trouverais
» agréable de suivre la même route que vous avez
» choisie pour votre fille, dans l'espérance d'arri-
» ver au même but.

— Je ne puis répondre à votre demande que
» par le récit des événemens qui se sont passés de-
» puis notre séparation ; car ce sont mes fautes
» qui ont occasionné mes malheurs ; et c'est dans
» mes malheurs et mes fautes que j'ai puisé les
» moyens d'en garantir ma fille. Les meilleures le-
» çons nous sont données par l'expérience ; puisse
» la mienne vous offrir quelques réflexions utiles !
» Mais j'ai besoin d'être seule pour recueillir de
» douloureux souvenirs ; ce soir je me hâterai de
» remplir cette tâche ; et sans aucune réserve je
» verserai dans le sein de l'amitié toute ma con-
» fiance, au risque de perdre quelque chose de vo-
» tre estime. »

Émilie remplit sa promesse ; et le lendemain, au moment de se séparer de son amie, elle lui remit le petit cahier dont voici le contenu :

Vous le savez, mon amie, j'étais comme destinée au bonheur, au monde et à l'amour ; mais vous ignorez que ces avantages, qui me promettaient un riant avenir, n'ont servi qu'à le décolorer. Mon père, veuf depuis ma naissance, avait concentré toutes ses affections sur moi et sur sa sœur Élise, dont il ne s'était jamais séparé. Privée

de la vue, toujours souffrante, ma tante semblait s'être détachée d'elle-même pour ne songer qu'aux autres : elle avait transporté sur son frère tout l'intérêt de son existence; elle n'avait joui que de ses joies, souffert que de ses peines. A ma naissance elle crut être mère; elle m'en donna les soins et l'amour, et je lui donnai les sentimens d'une tendre fille. Eh! qui ne l'aurait aimée! Son imagination pleine de vie, d'innocence et de gaîté, formait un contraste touchant avec sa vieillesse et sa faible santé. Elle aimait Dieu de l'amour des anges; et je dois à sa manière de sentir, de pratiquer la religion, les principes qui m'ont garantie du désespoir. Mais n'ayant aucune idée de vanité, de coquetterie, loin de m'en préserver, son indulgence et sa tendresse ont contribué à faire naître en moi ces défauts. « Quelle satisfaction, disait» elle à mon père, en passant sur mes traits sa » main caressante, quelle satisfaction d'ouvrir les » yeux un seul moment pour voir notre Émilie! » Je les refermerais sans murmurer après avoir » recueilli dans mon cœur son image; Charles, » ne pourrais-tu pas m'en donner une idée? » Et mon père lui traçait mon portrait avec les plus belles couleurs, tandis que j'écoutais dans le ravissement...

J'entrai donc dans le monde avec les défauts d'un enfant gâté, avec les qualités et les avantages qui les font excuser plus facilement et les augmentent plus vite. Mon père avait mérité l'estime

et l'amour de ses compatriotes par le noble usage qu'il faisait de sa fortune et de ses talens; administrateur éclairé, ami sûr, protecteur aimable, partout et toujours il était l'homme de bien, ce qui lui donnait partout et toujours une grande influence. On ne lui connaissait qu'une faiblesse, c'était celle qu'il avait pour moi; faiblesse trop excusable pour diminuer la vénération qu'il inspirait. Et lorsqu'il me conduisit dans la société, chacun à l'envi, pour lui être agréable, s'empressa autour de moi. Les louanges des hommes, les caresses des femmes, les plaisirs variés qui m'étaient offerts, m'enivrèrent. Je crus trouver la même indulgence et le même amour que dans ma famille, et j'y apportai la même confiance, le même abandon. Je ne songeais point que, fille unique et idolâtrée du meilleur des hommes, je devais mes succès à ce titre; je n'y songeais point, et le désir de plaire augmentait avec ces succès. Déjà j'étais coquette avant de savoir ce que c'est que coquetterie. C'est alors qu'il eût fallu l'œil clairvoyant d'une mère pour le découvrir, et me faire envisager avec effroi un vice qui peut avoir des effets si funestes; il n'était en moi qu'un instinct qui ne put me corrompre, mais qui fit mon malheur. Mon père ne distingua point le germe de cette coquetterie; il la prit pour une bienveillance naturelle qui me donnait le besoin d'être aimée de tous ceux qui m'approchaient. Ma tante, sans aucune expérience de la vie et des passions, ne put me pré-

munir contre leur danger. Tout était beau pour elle parce que tout était idéal; elle jugeait les hommes d'après son frère, les femmes d'après son cœur, et ne voyait dans ce monde, où elle ne pouvait me suivre, que des plaisirs pour moi. Ces plaisirs et ces hommages ne m'avaient encore laissé aucune impression durable, ni inspiré aucun intérêt particulier, lorsque le prince Gustave de H..... fut présenté dans notre société. Il était beau, sans apparence de fatuité; il s'occupait des femmes avec un sérieux qui donnait l'air d'un culte à sa galanterie; il exprimait avec lenteur des pensées pleines de mouvement qui allaient à l'âme; et, jusqu'à son accent étranger, tout plaisait en lui, précisément parce qu'il ne ressemblait en rien à nos compatriotes. Objet nouveau et passager, on recherchait sa présence par le motif qui devait la faire redouter. Je n'échappai pas à cette espèce de charme qu'il jeta dans la société; et je comptai pour rien les adorations dont j'étais l'objet, tant que Gustave resta froid près de moi. Je désirais ardemment d'en être aimée... Ah! qui peut former des vœux avec sécurité quand on les voit si souvent s'accomplir pour notre malheur! Les miens furent remplis; je fus aimée de Gustave... Mais de quel amour? Légère, inconséquente, je lui parus sans vertu; et je fus victime de l'opinion défavorable qu'il conçut de moi...

Mon père avait l'âme trop élevée, trop pure, pour soupçonner le crime dans celle des autres,

trop délicate aussi pour être satisfait de l'amour de Gustave. « Cet amour, disait-il, ne ressemble » point à celui que m'inspirait ta mère; il t'aime » peut-être avec plus de passion, mais il t'aime » moins bien. Il t'aime plus pour lui que pour toi. » Il est jaloux, exigeant; il ne craint pas de te com- » promettre. On dirait que l'hymen l'effraie, qu'il » ne se soumet à son joug que parce qu'il n'a pas » d'autre moyen de te posséder. Quand il m'a de- » mandé ta main, il y avait en lui je ne sais quelle » émotion qui m'a paru étrangère à l'amour; on » aurait dit qu'en parlant de bonheur il ne sen- » tait pas dans son âme de quoi assurer le tien. Ta » tante l'a jugé de même; elle n'éprouve rien pour » Gustave de ce que devrait lui inspirer l'homme » digne de notre Emilie. Ce sentiment de ma sœur, » si contraire à sa bienveillance ordinaire, me » frappe; serait-ce pressentiment ou crainte de ton » éloignement? Cette crainte influerait-elle aussi » sur mon jugement? Ma sollicitude forgerait-elle » des chimères? Mais comment confier sans crainte, » sans inquiétude, le sort de son enfant à un homme » connu depuis trop peu de temps, et qui a vécu » trop loin de nous pour qu'on puisse juger de ses » mœurs et de son caractère? Comment ne pas re- » douter pour toi une patrie, une famille étran- » gères, où tout peut-être sera en désaccord avec » ton cœur et tes goûts? Je ne te parle pas de ma » douleur... Quelques années qui me restent en- » core ne doivent pas déranger le cours des tiennes;

» mais toi, mon Emilie, si jeune, tu aurais tant » à souffrir! »

Je répondais à ces sages conseils, à ces tendres prières, par la promesse que faisait Gustave de ne jamais me séparer de ma famille et de mon pays. Cette promesse qu'il renouvela mille fois au nom de son honneur rassura mon père. Il cessa de s'opposer à mes vœux; et peu de temps après notre hymen fut conclu...

Combien il avait raison, mon père, en disant que la bonté du caractère est plus essentielle que l'amour dans le mariage! Un mois après le mien j'en étais convaincue; je ne pouvais désirer plus d'amour, mais j'aurais voulu, comme le disait ce bon père, être mieux aimée; j'aurais voulu que cet amour s'exprimât par la gaîté, la confiance; et le cœur de Gustave, au contraire, paraissait renfermer une plaie profonde dont il aimait mieux mourir que d'en dévoiler le secret. En vain cherchais-je à pénétrer dans ce cœur pour y porter quelques doux remèdes, il était inaccessible à tout. L'espoir même d'être père n'adoucit pas un instant cette humeur sombre; elle devint si pénible pour moi, que je respirai plus librement quand il s'éloigna pour un voyage qu'il me dit indispensable.

Si l'absence de Gustave me soulagea de cette vague inquiétude que j'éprouvais près de lui, je l'aimais trop pour chercher des plaisirs et des distractions dans le monde; je désirais au contraire la solitude; les regards étrangers me semblaient

ceux de la curiosité ou de la pitié; j'avais besoin de les fuir pour ne plus rencontrer que des regards amis. Mon père, habitué à deviner mes vœux et à les satisfaire, s'empressa de me conduire à la campagne : en me retrouvant ici, j'éprouvai tout de suite la salutaire influence d'une solitude qui ne m'offrait que de joyeux souvenirs, et où je n'étais entourée que des êtres chéris qui pour moi en firent toujours le charme. J'oubliai la tristesse de Gustave pour ne songer qu'à son retour. Je pressentais toutes les jouissances de la maternité, et je les voyais partagées par mon père et ma bonne tante Elise.

Il y avait plus d'un mois que j'éprouvais ce bien-être infini d'une vie paisible, embellie par les plus douces espérances, lorsque nous perdîmes ma tante. Ainsi commencèrent les premières rigueurs du sort, comme s'il eût craint de me frapper en présence de cet ange d'innocence et de bonté : privé de cette amie parfaite avec laquelle il avait vieilli, mon père ne savait plus que faire de sa vie; ses journées se passaient péniblement dans l'inaction, comme s'il eût cru inutile d'entreprendre quelque chose avant d'aller la rejoindre. Cet état de mon père augmentait ma douleur, en me donnant de vives inquiétudes sur sa santé, inquiétudes auxquelles se joignait encore le silence prolongé de Gustave. Tant de peines semblaient préparer mon âme aux nouvelles atteintes qu'elle devait bientôt recevoir.

J'étais assise sous ces acacias dont ma tante aimait à respirer le parfum; mon père, qui se promenait dans l'avenue, ne passait jamais près de moi sans arrêter son regard mélancolique et tendre. Il venait de s'éloigner lorsqu'un inconnu lui remit une lettre. Je l'examine tandis qu'il la lisait; je le vois chanceler et s'appuyer contre un arbre : je m'élance près de lui; il me voit, cache le papier et m'ouvre ses bras tremblans; j'y tombe; il me presse sur son cœur, et cette étreinte douloureuse me révèle qu'il n'y a plus que lui pour moi sur la terre... Gustave n'est plus! m'écriai-je; et le silence de mon père éteignit ma dernière espérance...

Je ne sais ce qui se passa dans les heures qui suivirent ce terrible moment... je me réveillai de ce sommeil léthargique si semblable à la mort, je me réveillai comme dans une autre vie; un sentiment confus, ineffable agitait mon cœur; je tourne mes regards pour en chercher l'objet, et je vois un ange qui reposait à mes côtés; un ange! c'était mon Elise. O Dieu, que votre prévoyante bonté soit à jamais bénie! J'étais mère et je fus consolée... Mon père veillait à la conservation de mes jours, et long-temps encore j'ai pu les lui consacrer.

Bien qu'une aussi violente secousse eût avancé de trois semaines la naissance de ma fille, sa santé n'en fut point altérée; et la mienne, quoique faible, me permit de la nourrir, de ne confier à personne ces soins minutieux qui contribuent tant à

la force et au bien-être des enfans. En remplissant ce devoir si cher, en donnant à mon Elise ces soins si doux, je sentais mes forces revenir, mes peines s'alléger; un calme réparateur cicatrisait les plaies de mon âme.

Je venais de sevrer ma fille. Mon père, ne craignant plus aucun danger ni pour moi ni pour elle, crut qu'il ne devait pas différer davantage à m'éclairer sur ma position. Je n'oublierai jamais ce jour solennel et terrible où je crus voir mon époux sortir de la tombe pour me donner la dernière leçon du malheur... Ce jour était un des plus beaux de l'année; c'était le dernier de juin, l'anniversaire de mon mariage et celui de la naissance de mon enfant. De bonne heure j'étais allée à l'église prendre des forces et des consolations; je revenais tranquille et presque heureuse; j'entrai dans le pavillon qui est à l'extrémité du parc, où mon père m'attendait pour déjeûner. Lorsque j'arrivai, plongé dans une revêrie profonde il ne m'entendit pas; Elise sur ses genoux passait de petites mains potelées sur ses joues pâles et ridées. Pour la première fois, j'aperçus sur son front vénérable la trace profonde des inquiétudes que je lui avais causées; émue de tendresse, de reconnaissance et de remords, je vins tomber à ses pieds : « Mon père, mon excellent père, vous souf-
» frez des douleurs de votre fille! mais pourquoi
» souffrir? entre vous et mon enfant je ne regrette
» rien, je ne désire rien.

— Hélas! pourquoi suis-je obligé de renouve-
» ler ces douleurs en t'apprenant toutes celles que
» le sort t'a préparées? Peut-être maudiras-tu mon
» imprévoyance et ma faiblesse, peut-être mau-
» diras-tu ton malheureux père! »

J'avais entendu ces mots déchirans, j'avais vu couler les larmes de mon père, que pouvais-je craindre? Nulle douleur ne pouvait plus briser mon cœur, puisqu'il battait encore.... Après ce silence de l'émotion où l'on vit si long-temps en quelques minutes, mon père me dit: « Je vois
» que tu es suffisamment préparée à tout appren-
» dre. Ma tendresse, en me faisant céder habi-
» tuellement à toutes tes volontés, m'ôta la force
» et presque le droit de m'opposer à celle d'où dé-
» pendait le reste de ta vie; cette faiblesse, cause
» de tes peines, m'aurait fait long-temps encore
» garder un secret pénible, si je n'avais pas craint
» que ce même défaut ne vînt influer aussi triste-
» ment sur le sort de ta fille. C'est un remède ter-
» rible que je viens t'offrir. Que la tendresse filiale
» et maternelle te donne le courage de le sup-
» porter! Tiens, mon Émilie, tiens cette lettre de
» Gustave. Pardonne au père de ton enfant; par-
» donne à ton père, et surtout pardonne à toi-
» même, bien moins coupable que nous! »

Il dit, et sa tremblante main me présenta la dernière lettre de mon époux:

GUSTAVE A ÉMILIE.

« Rassemblons toutes nos forces pour tracer cet écrit. Il ne m'en faudra pas tant pour mourir... Émilie, quand je vous ai connue ma main ne m'appartenait plus, et déjà j'étais père ; mais j'étais époux sans amour, et père sans tendresse. Triste leçon que je donne aux hommes qui cherchent uniquement la fortune dans un lien aussi sacré ! Tout jeune encore j'avais perdu mes parens ; je restais sous la tutelle de mon oncle maternel, vieux garçon égoïste, qui avait joui de tout sans s'attacher à rien. Rassasié de la vie, il éprouvait le tourment de s'y ennuyer et le chagrin de vieillir ; de sorte qu'il aurait voulu suspendre la marche du temps dont il ne savait que faire. Il se chargea de moi sans peine et sans plaisir. Il me fit donner l'éducation qu'il avait reçue, c'est-à-dire qu'on m'apprit tout ce qui forme l'homme du monde, et qu'on oublia les principes de morale et de religion qui font l'honnête homme. N'étant contrarié en rien, ayant tous les moyens de me satisfaire, j'usais amplement de ma liberté ; je courtisais toutes les femmes sans m'attacher à aucune, adressant particulièrement mes hommages à celles qui n'avaient guères plus de vertu que moi. Les dépenses auxquelles m'entraîna ce genre de vie me firent contracter des dettes ; et, quand il fallut les payer, je m'adressai à mon oncle qui

continuait à régir ma fortune. Il ne fit qu'en rire, et me présenta pour remède à tant de folies un riche mariage... *C'est la mode d'aujourd'hui*, disait-il, *suis-la comme pour ta toilette et ton équipage, sans y mettre plus d'importance. Si tu veux que je te marie avec Léopoldine de F***; elle est ni assez laide pour te dégoûter, ni assez belle pour t'inquiéter; et s'il n'y a pas d'amour dans ton ménage, tu en chercheras ailleurs.*

» Je trouvai les conseils de mon oncle tout-à-fait en rapport avec mes goûts, et je ne balançai pas à les suivre. Flatté de ma confiance, satisfait de trouver une occupation pour remplir quelques heures de ses longues journées, il se mit si bien en mouvement pour ce mariage qu'en moins de six semaines il fut conclu.

» Léopoldine avait beaucoup d'orgueil sans coquetterie; elle se souciait peu de plaire, elle voulait imposer. La large sphère dans laquelle sa fortune et son rang l'avaient placée ne servait qu'à étendre ses prétentions, son goût pour le luxe et la domination. Trop dédaigneuse pour rechercher mon amour, elle crut facile de s'en passer, même quand elle devint mère. Quelle que fût ma conduite, elle aurait pu à cette époque prendre sur moi cet ascendant si facile à une femme placée au milieu des devoirs les plus saints et les plus respectés. Elle ne le voulut pas, ou plutôt ne l'essaya pas. Croyant qu'elle ne tenait pas mieux que moi à ses droits et à ses devoirs d'épouse, j'abandonnai le peu de

scrupule qui me restait ; et, pour varier mes plaisirs, je fus voyager en Italie et en France. Afin d'éprouver moins d'obstacles dans le cours de mes galanteries, je laissais croire que j'étais libre, et je passais ainsi d'une ville nouvelle à une nouvelle passion. Je m'étais tracé un plan de séduction qui changeait avec les mœurs du pays où je me trouvais : pour les Languedociennes vives et enjouées, je voulus être un homme sensible et raisonnable. Ce beau pays, chanté par les poètes, me donna le désir de m'y placer en héros de roman. Hélas ! la réalité a dépassé les fictions d'une imagination dépravée ! Vous rappellerai-je ce temps, Émilie, ce temps qui n'est peut-être que trop présent à votre mémoire, où je vous vis pour la première fois? Tous les cœurs volaient au-devant de vous ; et vous sembliez tendre les bras pour les recevoir tous, tant vous mettiez de grâce dans votre accueil, tant le désir de plaire paraissait inné en vous. Je ne vous regardai d'abord que comme un enfant aussi charmant que l'Amour, dont je cherchais à éviter les traits. Mais quand je vis votre beau regard et votre plus doux sourire s'adresser à moi, le désir de vous plaire s'empara de mon cœur. Vous le dirai-je, Émilie? peut-être j'aurais résisté à ce désir, peut-être j'aurais respecté votre innocence, si votre légèreté ne m'eût encouragé ; je voulais fuir le danger, et vous sembliez vous mettre au-devant de mes pas pour me conduire avec vous dans l'abîme... Pardon ! Émilie, je vous dis vos

fautes, non pour m'excuser, mais pour vous garantir de nouveaux dangers. En cherchant à me faire aimer de vous j'essayai de calmer ma conscience, en me disant que vous étiez trop légère pour aimer long-temps, et pour attacher un grand prix à l'honneur. Ces pensées enhardirent mon amour; et, en ne lui donnant aucun frein, il ne connut plus de bornes. Alors seulement, j'appris à vous connaître; j'appris que, sous une apparence de frivolité et de coquetterie, il y avait en vous ces principes religieux qui font la force d'une femme, et cette pudeur craintive qui en fait la sûreté. Je vis qu'à l'abri de toute séduction je n'avais qu'un moyen de vous posséder, c'était celui du crime; et je n'hésitai pas à le consommer... J'oubliai mes premiers sermens; je profanai ceux que j'osais renouveler au pied des autels; je promis de vous rendre heureuse à l'instant où je vous préparais l'infortune et la honte. Je trompai vos respectables parens; je vous trompai; vous crûtes trouver un protecteur, un époux digne de votre main; et votre confiance vous donna au plus lâche, au plus déloyal des hommes. »

» Depuis cet instant, le ciel et l'enfer semblèrent s'unir pour me faire éprouver et leurs joies et leurs tourmens. Cette coquetterie, qui m'encouragea au crime, avait disparu; vous donniez au cœur le plus exigeant tout ce que le cœur le plus sensible renferme; et, en augmentant mon bonheur, vous augmentiez mes remords. De nouveau

j'allais être père, et je ne devais jamais connaître la douceur de ce sentiment; je ne devais point presser dans mes bras l'enfant de mon amour... Je ne puis lui donner mon nom; et quand il entrera dans la vie, son père en aura disparu, ne lui laissant que son déshonneur... Émilie, vos tendres prières pour obtenir le secret de mes peines ne firent que les augmenter; sans les connaître je vis que vous les partagiez, que le spectacle de ma souffrance troublait votre repos et altérait votre santé. Je m'éloignai pour vous rendre la tranquillité nécessaire à votre état et chercher des distractions qui pussent calmer mes remords. Je crus en trouver à Paris, où elles se multiplient et se renouvellent sans cesse; je me trompai. Il ne devait plus y en avoir pour moi... Je n'avais pu supporter votre présence, et je ne pouvais vivre loin de vous. Tourmenté d'amour, de remords et de crainte, il n'y avait pas une minute paisible dans les longues heures de ma vie. Je ne pouvais pas douter qu'un jour mon crime découvert ne me livrât à l'opprobre, et mes deux victimes au désespoir... Le voici ce jour prévu, ce jour redouté; Léopoldine a tout appris... Hier je l'ai vue; son orgueil offensé lui tient lieu d'amour; elle exige que je rentre dans mes premiers liens, que je la suive dans notre patrie, ou veut aller elle-même vous instruire de ses droits et de votre malheur... Et toi, Émilie, toi si confiante en ma tendresse, en mes sermens, instruite sans nulle précaution de mon crime, n epou-

vais-tu pas succomber à ta douleur? C'est à moi de mourir pour apaiser la vengeance de Léopoldine... D'ailleurs que ferais-je de la vie? Les lois me condamnent, la société me repousse avec horreur de son sein, j'ai mérité la haine d'Émilie; il n'y a donc plus pour moi que la mort... Hé quelle mort! une mort déshonorante comme ma vie, une mort qui ne me laisse point d'espoir pour l'heure du réveil. Grand Dieu! ne suis-je pas assez puni, et faudrait-il l'être encore? Est-ce donc un tort de détruire une existence méprisable, une existence paralysée par la honte, et qui enchaîne dans le malheur deux femmes innocentes? Dussé-je mourir d'une mort éternelle, à ce prix ne dois-je pas leur rendre la liberté? Insensé! je cherche en vain à m'abuser, ma conscience ne m'éclaire que trop! Non, je n'ai pas le droit de sortir de ce monde, parce que je ne puis y occuper qu'une place indigne. Mais, homme orgueilleux et toujours insatiable, je ne puis me passer d'amour, d'estime, de bonheur; Émilie ne m'en donnera plus. Il faut donc mourir... Adieu, toi que j'osai nommer mon Émilie, mon épouse; adieu, Émilie, pardonne et ne me maudis pas (1). »

Gustave de H...

---

(1) La mort de Gustave et les principaux faits de cette épisode sont arrivés en 1815 pendant le séjour des Alliés

P. S. J'envoie cet écrit à votre vénérable père, pour qu'il vous soit remis quand sa prévoyante tendresse le jugera convenable.

Il est des douleurs pour lesquelles il n'y a point de larmes, point de mots; j'avais cru pleurer un époux digne de mes regrets, et j'apprenais que Gustave n'avait été qu'un séducteur, un homme qui s'était fait un jeu de mon honneur et du sien, qui, après avoir abusé de la confiance de mon père et de mon amour, après avoir avili son existence, s'en était débarrassé comme d'un fardeau. Son crime, sa mort, me firent une blessure d'autant plus cruelle que je l'envenimais sans cesse par les reproches trop justes que je m'adressais. Que serais-je devenue alors sans la religion, sans l'amour de mon père? « Vis pour cet enfant, me disait » ce bon père, en plaçant Elise dans mes bras; vis » pour elle comme j'ai vécu pour toi quand j'ai » perdu ta mère; vivons tous les deux pour l'aimer » et la protéger.

— Ah! mon père, pourrons-nous jamais la » dédommager de la honte de sa naissance? Ré» prouvée par les lois et les préjugés, quel dédom-

en France. Ils sont exactement vrais, à part que la jeune personne, victime de la passion qu'elle avait inspirée, aussi sage que belle, n'eut à se reprocher aucun tort de légèreté et de coquetterie. Elle est mère, puisse son enfant la consoler et la dédommager de toutes ses peines!

magement lui préparer pour l'époque où elle » découvrira le nuage dont mon imprudence et le » crime de son père ont couvert sa destinée? A l'é» poque où son regard innocent rencontrera le re» gard du mépris, à l'époque où elle entendra » murmurer autour d'elle les mots *illégitime, dés» honneur*, si elle vient se jeter dans mes bras, » surprise et désolée, mon père, que répondrai-je » à ses justes plaintes?

— Tu n'attendras point si long-temps pour lui » découvrir le secret de sa naissance et les préjugés » de la société. De toi seule elle doit l'apprendre, » lorsque tu auras suffisamment éclairé sa raison » et fortifié son cœur, pour qu'elle place le bon» heur et la considération principalement en elle» même et dans sa famille. D'ailleurs, pourquoi » irait-elle chercher des humiliations dans la so» ciété? Nous l'élèverons à la campagne; et son » éducation (du moins celle que nous voulons lui » donner) sera plus facile et meilleure. Habituée » aux plaisirs simples et constans de la nature, elle » n'aura pas besoin de ceux du monde; et sans » regret elle se fixera dans les lieux où elle aura » passé son enfance. Crois-moi, le bonheur de ton » enfant est entre tes mains; ce bonheur te suffira. » Forts l'un et l'autre de notre triste expérience, » nous saurons lui éviter les défauts qui t'ont per» due; nous retrouverons en elle des consolations » pour le passé et des biens pour l'avenir. La Pro» vidence a préparé un baume pour toutes les

» plaies; il ne s'agit que de le trouver et de l'ap-
» pliquer à propos. »

Mon père avait bien trouvé le baume qu'il fallait à mon cœur, en me disant : *Le bonheur de ton enfant est entre tes mains.* Par cet intérêt puissant, il venait de me rattacher à la vie. Dès lors l'objet de mes pensées et de mes actions fut de rendre ma fille heureuse aussi long-temps qu'il dépendrait de moi. Le but principal de son éducation fut de conserver en elle la pureté de l'âme, l'excellence du cœur, une bonne santé, biens qui nous rendent plus agréables à nos semblables et nous rendent aussi le bonheur plus facile. Privée même de la santé et de la vue, ma tante avait offert un exemple de ce bonheur qui ne tient qu'à nos sentimens et à nos pensées, et qui cependant est bien plus réel et plus sûr que celui qui dépend des passions et des folles jouissances du monde. C'est sur le modèle de ce caractère parfait de ma tante que je voulais former celui de ma fille. A sa naissance je lui avais donné le nom chéri d'Elise; et, à mesure que sa raison se développait, je lui présentais le souvenir de l'angélique créature dont elle portait le nom, pour lui donner le désir de s'en rendre digne, pour lui rendre la vertu aimable, avant même de savoir ce que c'est que vertu. Mon père trouvait aussi une douceur infinie à placer sans cesse devant les yeux de notre enfant la mémoire de sa bonne sœur, afin de la mettre

en tiers avec nous dans l'ouvrage si cher et si précieux de son éducation.

Mon séjour à la campagne m'ôtait les moyens de donner à Elise des maîtres habiles et de l'émulation; cependant je ne m'arrêtais pas un seul instant à l'idée de l'éloigner de nous. Comment, pour quelques talens mieux perfectionnés, lui ravir plusieurs années de paix et de joie! Comment est-on si peu avare du bonheur de son enfant quand il est entre nos mains! Plus tard, il sera si facilement troublé quand il dépendra d'un époux, d'une famille étrangère et de la société! Plus tard, il n'y aura peut-être plus pour elle une heure paisible! et lorsque dans ses souvenirs elle cherchera quelques images riantes pour se reposer du présent, si elle n'en trouve point, si elle n'a jamais goûté de la vie que ses amertumes, comment serait-elle assez résignée pour ne pas la maudire? « Oh! non, tu ne maudiras pas la vie, disais-je, en » pressant ma fille sur mon sein! là, long-temps » là tu reposeras en paix; je veux soigner chaque » heure de ton existence, comme si de chacune » d'elles dépendait ta destinée; je veux si bien les » remplir que le passé ne t'offre point de regrets; » je veux te préparer de doux souvenirs pour l'é» poque où le présent ne dépendra plus de moi; » je veux si bien disposer ton âme aux goûts sim» ples et purs de la nature, que je pourrai tou» jours les satisfaire sans nuire à ton bonheur. » Bonheur précieux de l'enfance, bonheur si fa-

» elle à faire ; ah ! ce n'est pas moi qui le prodi-
» guerai ! Non jamais je ne t'éloignerai de moi vo-
» lontairement ; peut-être en seras-tu moins ins-
» truite et moins aimable, mais tu seras meilleure
» et plus heureuse. »

En voyant Élise s'amuser sérieusement avec sa poupée, je conçus le projet de lui faire une surprise agréable et qui aurait un but utile : une pauvre femme était morte en laissant plusieurs enfans en bas-âge ; Annette, âgée seulement de douze ans, était chargée des soins du ménage et de la famille. J'avais quelquefois contemplé l'intelligence et la douceur de cette aimable enfant qui remplissait déjà les devoirs d'une mère envers ses frères et sœurs. La plus jeune avait deux ans ; je fus la demander à son père pour l'élever chez moi. Il n'hésita point à me l'accorder. J'apportai la petite Marie à mon Élise, qui avait juste le double de son âge. *Voilà*, lui dis-je, *une poupée qui parle et qui marche ; elle te donnera peut-être un peu plus d'embarras ; mais si tu penses qu'elle te donne plus de plaisir je vais te la confier ; tu seras sa maman comme je suis la tienne ; tu l'aimeras comme je t'aime ; tu la soigneras comme je te soigne ; et tu ne seras jamais méchante pour ne pas lui apprendre à le devenir.*

Élise m'écoutait, regardait Marie, me regardait ensuite, n'osant croire à un pareil bonheur. Enfin revenue de sa première surprise, toute joyeuse de l'importante charge qu'elle venait d'acquérir, elle

commença tout de suite à en remplir les fonctions. Et depuis lors elle répétait fidèlement auprès de Marie ce que je faisais auprès d'elle. Les leçons que je lui donnais se gravaient plus profondément dans sa mémoire. Elle n'osait plus pleurer, même lorsqu'elle souffrait, parce que je lui avais dit que le devoir d'une mère était de ne jamais se plaindre, afin de ne pas attrister son enfant. Par ce moyen j'ai obtenu deux avantages à Élise, celui de ne jamais fatiguer en parlant de ses souffrances, et de ne pas les augmenter en s'en occupant; car presque tous nos maux physiques peuvent être allégés par la distraction ou augmentés à proportion de l'empire qu'ils prennent sur notre imagination.

J'ai besoin de vous développer tous les avantages que je trouvais à élever Marie avec Élise pour que cela ne vous paraisse pas un peu bizarre : Élise, en donnant à Marie les soins d'une mère, éprouvera pour elle un attachement presque maternel; et le rapport de l'âge, en y ajoutant la confiance et l'amitié, lui préparera un dédommagement pour l'époque où, en nous perdant mon père et moi, elle pourrait rester dans l'isolement; car son éducation la rendra difficile dans le choix d'un époux; et sa naissance, son éloignement du monde, lui ôteront le droit et les moyens de choisir. Les mêmes raisons peuvent la priver d'une amie; et que ferait-elle alors de ses sentimens et de ses pensées si elle ne trouvait pas un être avec qui les échanger? Mais, me direz-vous, pourquoi lui

donner une éducation qui la rendra difficile, puisqu'elle n'aura ni le droit, ni les moyens de l'être? Les pensées et les sentimens qui nous rendent difficiles dans ce choix, tiennent moins aux talens et à l'instruction qu'aux personnes avec qui l'on vit, sous l'influence desquelles ils se développent. Pour que ma fille fût heureuse avec un honnête laboureur, il faudrait qu'elle fût née dans sa chaumière, il faudrait qu'elle ne connût rien de mieux que son époux, qu'il n'y eût rien en elle qui lui fût opposé; il faudrait donc la rendre étrangère à sa famille pour la placer dans une autre semblable à celle qu'elle adopterait un jour; pour cela il faudrait la priver d'un bien certain pour lui en préparer un qui pourrait lui manquer ou ne pas la satisfaire. Non, ne dérangeons rien à la position dans laquelle nous sommes nés, conformons-y nos goûts, cherchons à en acquérir les vertus; et laissons le Ciel décider du reste.

D'après cette manière de penser, vous me direz encore, pourquoi enlever Marie à sa famille pour l'élever dans la vôtre, et la former ainsi dans des sentimens qui ne seront pas en harmonie avec sa condition future? Enlever Marie à la misère, ce n'est point l'enlever à une position naturelle; c'est l'arracher au contraire à une position en désaccord avec la nature et l'humanité, position où le vice peut se placer, et dans laquelle on ne devrait jamais laisser languir l'innocence. Il est vrai qu'en relevant la famille de Marie de l'indigence, elle

pouvait y rester sans souffrir et suivre sa première destinée; mais en lui donnant les mêmes leçons, les mêmes soins qu'à mon Élise, j'espérais la disposer comme elle à trouver un bonheur indépendant de la fortune, du monde et de ses préjugés. Mes intentions ont été pures; et j'en ai été récompensée. Cette aimable enfant, élève, sœur et compagne de ma fille, a répondu en tout à nos espérances, et m'a prouvé que l'éducation, et non pas la naissance, établit une distinction dans le mérite. Marie n'est inférieure en rien à mon Élise; il y a des nuances dans leurs caractères; mais leurs cœurs semblent avoir été jetés dans le même moule. D'ailleurs, ne croyez pas que Marie, pour avoir été séparée de sa famille, s'en soit détachée; chaque jour elle y allait avec Élise; l'une et l'autre aidaient Annette dans les soins du ménage; c'étaient elles qui étaient chargées de fournir à ses besoins; elles apprenaient à lire aux enfans et jouaient avec eux. Comme Marie, Élise leur donnait le nom de frère, de sœur. En s'identifiant avec une famille qui n'avait que le strict nécessaire, et confiée à sa surveillance, ma fille recevait à la fois des leçons de bienfaisance et d'économie. Elle pourrait aujourd'hui rester sans fortune ou se trouver au milieu de ses trésors, sans rien perdre de ses qualités : dans le premier cas elle saurait qu'avec le travail et l'ordre on peut y suppléer; dans le second, elle n'oublierait pas que la richesse n'est un bien que selon l'usage qu'on en

fait. Sans orgueil ni préjugés, elle ne rougira que de ce qui est vraiment mal, et ne souffrira que de maux réels. J'ai pris d'autant plus de soin à garantir Élise de l'orgueil et des préjugés, que plus qu'une autre elle pouvait en souffrir; je devais l'habituer à en voir le ridicule, pour qu'un jour elle n'en fût pas blessée. Je crois avoir obtenu ce précieux résultat : Élise ne se croit au-dessous de personne et ne place personne au-dessous d'elle; toujours modeste, elle n'est jamais humble; toujours affable, elle ne perd jamais rien de sa dignité. Le luxe, les grandeurs ne lui imposent jamais; l'indigence l'attendrit toujours. Élise sera la plus douce, la meilleure des créatures au milieu des joies et des biens de la vie, comme au milieu de ses adversités elle en sera la plus forte et la plus résignée pour les vaincre et les supporter. Pardonnez cette effusion de mon cœur, je vais au-delà de ce qu'ose exprimer une mère, mais c'est dans le sein d'une amie qui me demande des conseils que va s'épancher ma félicité. Pour répondre à sa confiance, j'ai dû lui faire connaître tout le résultat de mes soins. Comme ils ont été dirigés par la religion, par mon père, et que je n'ai eu qu'à les appliquer, je puis jouir sans orgueil de leur succès.

Il suffit, je crois, de vous dire quel fut mon but dans l'éducation d'Élise, et quelle marche j'ai suivie, sans vous fatiguer des détails de son enfance et de ses études. Quant aux leçons de

morale et aux plans d'étude, que de grands maîtres et d'aimables institutrices n'avons-nous pas aujourd'hui à consulter! Fénélon, Rousseau, mesdames de Lambert, de Genlis, Campan, de Rémusat, Guizot; au milieu de ces précieux trésors qui vous sont ouverts, vous pouvez choisir les moyens les plus applicables à l'éducation physique et morale de votre élève. Je ne fais donc que vous tracer en peu de mots ce que m'ont enseigné la pratique et les circonstances particulières où je me suis trouvée; circonstances qui m'ont obligée de donner à ma fille une éducation qui lui apprît surtout à savoir se suffire à elle-même et à rester simple, naturelle en toutes choses.

La plupart des parens agissent comme s'ils croyaient qu'en négligeant d'inspirer à leurs filles le désir de plaire elles ne plairont jamais; observons au contraire que celle qui plaît toujours est celle qui ignore l'art qu'on emploie pour y réussir: je n'ai jamais dit à Élise *de se tenir droite, de marcher avec grâce*, vrai moyen de lui ôter la première des grâces, celle du naturel. Je n'ai jamais eu l'air d'attacher de l'importance à sa toilette, et cependant je vous avoue que j'en mettais beaucoup, soit dans la coupe de ses vêtemens, soit pour conserver la pureté et la blancheur de son teint; car on ne doit négliger dans son enfant aucun des présens de la nature. La jeune fille douée de la beauté et qui l'ignore, possède un trésor semblable à ces talismans précieux dont on éprouve le

charme sans en savoir le secret. Sans doute Élise sait aujourd'hui qu'elle est belle ; mais elle est restée si long-temps sans s'en douter, qu'elle n'a pris ni ce regard assuré, ni cet air dédaigneux, ni ces manières affectées tant reprochées aux belles femmes ; elle n'en a point pris les caprices, *sans lesquels*, dit La Bruyère, *les hommes ne guériraient pas de leurs traits*. Elle a vécu à Paris sans prendre la passion des modes qui souvent d'une femme charmante font, selon l'expression de Simonide, une *poupée parfumée*. Élise ne défigurera pas une taille souple, élancée, en plaçant des coussins sur ses hanches ; elle sait fort bien que si ce genre de beauté convient aux Turcs, il déplairait fort à son Henri. Elle ne couvrira pas son front candide de boucles apprêtées, c'est le trait qui donne le plus de charme à la physionomie ; c'est celui qu'on dit être le miroir de l'âme, et quand il est pur la femme doit s'en parer.

J'ai eu pour cette éducation un avantage qui n'est pas à la disposition de tout le monde, celui de vivre à la campagne. La simplicité qu'on veut inspirer n'est pas en désaccord avec les habitudes ; les leçons ne sont pas interrompues par une visite à recevoir ou à rendre ; on ne voit pas des frivolités, on n'entend pas des conversations futiles. A la campagne tout est vrai, tout est solide ; le travail, les plaisirs, le chagrin, le bonheur, rien n'est traité légèrement ; tout est senti et exprimé avec franchise. Combien ces habitudes et ce genre

de vie sont favorables pour former les sentimens d'un enfant et multiplier ses jouissances! Non, je crois que rien n'aurait pu dédommager Élise et Marie des plaisirs qu'elles ont goûtés à la campagne, et des avantages qu'elles en ont retirés. C'est là qu'elles ont appris à trouver meilleur ce qu'il y a de plus simple, commode ce qu'il y a de plus agréable; c'est là qu'elles ont appris à ne redouter ni la chaleur, ni le froid, ni le soleil, ni la pluie. Des craintes pusillanimes, des soins minutieux n'entravaient ni leurs jeux ni leurs courses : elles montaient à cheval avec hardiesse, se jetaient sans inquiétude dans le courant de la rivière; elles se levaient avec le jour pour aller herboriser, et revenaient toujours joyeuses, toujours avec un grand appétit : ces exercices si salutaires à la santé, ces exercices ont puissamment contribué à les préserver de ces maladies nerveuses qui attaquent particulièrement notre sexe, et dont mes enfans n'ont jamais souffert malgré leur extrême sensibilité; elles n'en ont pas souffert parce qu'elles ne sont jamais restées oisives; jamais elles n'ont reposé sur la plume; jamais de lit sans sommeil; point de fantaisies dans leur nourriture; elles sont restées étrangères à toute habitude de mollesse, et indépendantes de tout besoin factice. Si l'égalité d'humeur, le travail, l'étude, mélangés de plaisirs, contribuent à nous donner une bonne santé, une bonne santé nous rend aussi tout plus facile, tout plus agréable; tandis qu'une santé frêle nous

condamne pour ainsi dire à la paresse, et, en reportant souvent notre pensée sur nous-mêmes, nous rend égoïstes et minutieuses; aucune jouissance n'est entière, et les peines sont doublées. Quel succès d'amour-propre, quels amusemens de la ville, auraient compensé des avantages si réels, des plaisirs si purs? Et qu'y a-t-il de plus doux que d'être aimé de tous ceux qui nous entourent, de faire du bien dans les lieux qu'on habite? Élise et Marie, affectueuses pour les jeunes filles, pleines de respect pour les vieillards, compatissantes envers les pauvres et les êtres souffrans, ont inspiré à tous nos villageois, un sentiment qui tient presque de l'adoration. Et envers mon père, envers moi, avec quelle grâce, quel zèle n'ont-elles pas constamment rempli les devoirs de la piété filiale! La tendresse, la reconnaissance, le désir de nous plaire, ont été des moyens bien plus puissans que ceux de l'émulation pour les animer dans leurs études; et sans autres maîtres que nous, avec les dispositions qu'elles ont reçues de la nature, elles ont atteint une rare perfection dans les talens qu'elles ont cultivés.

Marie avait quinze ans, Élise dix-sept; et aucun nuage n'avait encore troublé cette belle aurore de la vie. Elles y avançaient avec confiance, sans crainte, sans désir, heureuses du bonheur présent et n'en demandant pas d'autre à l'avenir; elles étaient simples, vraies en toute chose; elles étaient bonnes, pieuses, non par devoir, mais par

sentiment; enfin elles étaient charmantes et l'ignoraient.

A cette époque, mon père gagna un procès dont il avait remis le soin à un jeune avocat qui s'était déjà acquis une réputation honorable par sa probité et ses talens. Il vint lui-même en apporter la nouvelle à mon père, qui le retint quelques jours avec nous. A la campagne on s'apprécie plus vite; on se connaît mieux au bout de huit jours qu'après plusieurs mois à la ville : ce peu de temps suffit à Edmond pour gagner notre amitié et emporter nos regrets. Sa bouillante vivacité, sa franchise, sa gaîté, le faisaient connaître et aimer au premier abord; s'il fit cette impression sur mon père et sur moi, Élise et Marie n'en furent pas exemptes; elles nous l'exprimaient avec candeur, de manière pourtant à ne nous donner aucune inquiétude sur leur tranquillité. Il n'en fut pas de même d'Edmond; il n'avait pu voir Marie sans l'aimer; et bientôt il écrivit à mon père pour lui confier ses sentimens et lui demander sa main. Mon père, que l'expérience avait rendu défiant, craignit que ce jeune homme ne lui fît cette demande parce qu'il croyait Marie véritable sœur d'Élise, et par conséquent héritière de la moitié de sa fortune. Il voulut donc, avant d'en parler à Marie, éprouver la pureté de ses sentimens. Il lui écrivit que Marie, née dans l'obscurité et l'indigence, n'avait pour dot que ses modestes vertus. Edmond répondit aussitôt sous l'inspiration d'une âme no-

ble et sensible : « Je sais que Marie, votre fille » adoptive, n'a aucun droit à votre fortune. Eh! » n'est-elle pas assez richement dotée par la nature » et par l'éducation que vous lui avez donnée? Je » voudrais avoir quelques sacrifices à lui faire; je » voudrais être né dans une classe distinguée pour » l'élever jusqu'à moi ; mais je ne suis que son » égal. Mes parens sont laboureurs, dans l'aisance » et généreux ; ils m'ont donné les moyens de » prendre l'état honorable auquel je dois le bon- » heur de vous avoir connu ; je n'offre donc à Marie » qu'une fortune médiocre, un nom obscur que » je ne désespère pas de rendre digne d'elle, si elle » consent à le porter. »

« Brave, honnête jeune homme, dit mon père » en achevant cette lettre, oui, tu es digne de Ma- » rie. » Et il appela Marie pour lui en faire part. A cette proposition inattendue, toutes ses pensées se portèrent sur la crainte de se séparer de nous ; cette crainte absorbait toute autre réflexion, tout autre sentiment ; et courant se réfugier auprès de sa jeune mère adoptive, elle jurait de ne la quitter jamais.

Je laissai ces deux aimables enfans sentir toute la puissance de l'amitié, et se promettre qu'elle triompherait de tout... Puis, insensiblement je parvins à me faire écouter : Marie, malgré sa grande jeunesse, était aussi raisonnable que sensible; je pus lui faire comprendre qu'une femme n'avait rempli qu'à moitié sa destinée, si elle ne

devenait ni épouse ni mère. Et je la décidai à accepter les propositions d'Edmond, qui nous parut réunir toutes les qualités et les avantages nécessaires pour assurer le bonheur d'une femme. Le mariage fut fixé à trois mois de distance, afin que Marie eût le temps de s'habituer à l'idée de notre séparation et de ses nouveaux devoirs.

Ne prévoyant pas cet événement, ne croyant pas surtout qu'il dût se présenter aussi vite, j'avais laissé mon Élise et Marie jouir en paix des illusions de leur âge. Belles illusions de la jeunesse, ô combien un être sensible qui a beaucoup souffert doit craindre de vous dissiper! Mais comment exposer son enfant à se les voir brusquement arrachées, sans être prévenu de rien? On ne le doit pas; et d'une main délicate il faudrait toujours préparer le remède pour le donner au moment du danger; ce moment est celui où l'on va connaître le monde et ses passions. Donnons alors notre expérience à l'objet de notre sollicitude pour l'éclairer avant qu'il soit ébloui, pour lui en faire connaître la réalité et apprécier la valeur avant qu'il en sente le dégoût. Toutefois gardons-nous de tracer avec les sombres couleurs de la misanthropie le tableau d'une société que nous devons voir avec indulgence, si nous voulons qu'elle nous accorde la sienne. Ma tâche était difficile, j'avais une si triste expérience à offrir à mes élèves! Il fallait cependant leur en faire part pour qu'elles sussent qu'il y a dans le monde des hom-

mes perfides, des femmes légères; qu'elles sussent que la vie n'est pas toujours le bonheur, que l'âme n'est pas toujours la vertu; il fallait enfin que mon Élise connût mes fautes et le crime de son père, pour qu'elle ne fût pas exposée à les apprendre d'une voix étrangère et malveillante...

Je rassemblai tout mon courage pour reprendre dans le passé des souvenirs douloureux et en affliger mes enfans. J'avais pris tant de soins pour les préserver de l'orgueil et de la légèreté; il y avait tant de franchise et de bonté dans leurs caractères, qu'en leur dévoilant mes fautes et leurs tristes conséquences je m'aperçus que c'était un langage presque inintelligible à leur innocence. Élise ne pouvait comprendre quel mépris devait rejaillir sur elle des malheurs de sa naissance; et je craignis qu'en voulant la prémunir contre les préjugés du monde, elle ne les traitât tous avec une égale indifférence; car il en est auxquels il faut se soumettre, parce qu'attachés à l'ordre de la société ils font partie de la morale. Combien un juste milieu est difficile à tenir dans l'éducation! Le mieux est ennemi du bien; cependant rester trop en arrière est plus funeste encore. Et comment fixer des limites dans des choses purement intellectuelles ou de convention? Comment donner des limites aux mouvemens de l'âme, sans restreindre ses moyens de sensibilité, qui sont d'autant plus généreux qu'ils sont moins étudiés?

Dans Élise et Marie, rien n'avait restreint ces

précieuses qualités de la nature; qualités que trop souvent on gâte avec insouciance par des usages qui font mettre beaucoup de prix à des minuties, par des lectures qui égarent l'imagination ou la surchargent d'inutilités, par des convresations qui dessèchent le cœur, par la médisance et la frivolité qui en sont les alimens trop ordinaires. Mes enfans n'avaient rien vu, rien lu, rien entendu de tout cela. Notre respectable pasteur, notre bon docteur étaient notre société habituelle ; l'un passe sa vie à instruire, à consoler; l'autre, à guérir, à soulager l'humanité ; tous les deux, l'âme pleine de charité et sans cesse en présence de l'homme qui souffre, tous les deux présidant à la naissance et à la mort, ont puisé dans la pratique de leur état une philosophie simple autant que sublime. Nos lectures tendaient également à élever leur esprit, à agrandir leurs pensées. Mais je craignis un instant que tout ce qui contribuait à les rendre heureuses au milieu de leur famille et de la campagne ne les rendît déplacées dans le monde, où l'on traite souvent de *romantisme* l'expression d'une âme sensible et l'enthousiasme de la vertu, où l'on punit de ridicule la plus légère infraction à ses lois. Toutefois je pus me convaincre que ces craintes n'étaient pas fondées, lorsque j'accompagnai Marie à Toulouse, et que je l'eus vue plusieurs fois dans la société ainsi que mon Élise. Je me réconciliai alors avec le plan d'éducation que j'avais suivi : je pus me convaincre qu'avec de la bien-

veillance, du naturel, de la dignité, on n'a pas besoin d'usage pour suivre les convenances, pour ne blesser personne et pour obtenir les égards qui nous sont dus; je pus me convaincre, en observant Marie auprès de son époux, que l'habitude de remplir ses devoirs nous prépare suffisamment à accomplir tous ceux que le sort nous destine.

Mon père donna à Marie les 100,000 francs que lui avait valu le gain de son procès; c'était une dot considérable pour les goûts simples de la jeune épouse. Elle a emmené avec elle un de ses frères dont Edmond soigne l'éducation avec un zèle admirable. Marie a un fils un peu plus âgé que celui d'Elise; je regrette que vous n'ayez pas vu réunies les deux jeunes mères, échangeant entre elles leurs enfans pour confondre leur amour et leurs caresses. Elles vous auraient offert une nouvelle preuve de la force de l'amitié reçue avec les premières impressions de la vie, et de l'avantage de faire naître dans sa fille un sentiment dont le charme est de tous les âges.

Élise et Marie, habituées à vivre toujours ensemble, ne purent se séparer sans une peine très-vive. Elise, toujours aimable et empressée auprès de nous, était devenue indifférente pour ses occupations et ses plaisirs depuis que son amie ne les partageait plus, excepté cependant pour les soins qu'elle donnait à la famille de Marie; elle avait même redoublé de zèle pour la dédommager de l'absence de cette sœur.

« Allons à Paris, me dit mon père en voyant la » mélancolie de notre enfant; allons à Paris, nous » distrairons Élise, et nous achèverons mieux son » éducation; nous perfectionnerons ses talens sans » craindre de lui donner de l'orgueil; car, avec un » peu de jugement, comment ne pas sentir sa mé» diocrité au milieu des chefs-d'œuvre de tout » genre, au milieu d'une ville où l'esprit est si com» mun qu'on serait tenté de croire qu'il tient à l'air » qu'on y respire!

— Mais, mon père, d'après ce qu'on dit des » femmes de Paris, la coquetterie n'est-elle pas » aussi dans l'air qu'on respire? Ah! préservons » notre Élise d'un défaut qui m'a perdue, et que » du moins l'effroi qu'il m'a laissé serve à l'en ga» rantir! Si, après avoir goûté les plaisirs de la » capitale, ceux de la campagne lui paraissaient » insipides; si elle perdait cette simplicité qui fait » son bonheur et son plus grand charme... Mon » père, n'exposons point notre enfant à perdre les » biens précieux que nous lui avons donnés.

— Ne crains rien, me répondait-il, elle revien» dra ici plus simple encore et plus heureuse; plus » simple, parce qu'elleaura vu le ridicule de l'affec» tation, les grâces étudiées des femmes, la galan» terie exagérée des hommes, le charlatanisme de » tous; plus heureuse, parce qu'elle pourra com» parer les bruyantes distractions du monde aux » fêtes variées et toujours ravissantes de la nature.

— Et si elle rencontrait un objet digne de son

» amour, et qu'elle en fût séparée par sa nais-
» sance?

— Élise est trop aimable, son caractère trop
» parfait pour inspirer un amour léger et qui pût
» être sacrifié à un léger motif. Élise sera aimée
» comme elle le mérite, ou elle ne sera point ai-
» mée; mais elle le sera dignement, elle est trop
» bonne fille pour ne pas devenir une bonne mère.
» Et pourquoi ne trouverait-elle pas, comme Ma-
» rie, un époux qui la rendît heureuse? Madame
» de M**, mon ancienne amie, qui t'a connue
» dans ton enfance et qui n'ignore pas tes mal-
» heurs, me sollicite depuis long-temps pour que
» nous allions passer quelques mois chez elle; nous
» y serons comme en famille. Elle sera notre guide
» dans la capitale; sa maison n'est ouverte qu'à
» une société choisie; ce sera la seule que connaî-
» tra Élise. Cesse donc d'avoir des craintes, modère
» une trop vive sollicitude, et partons. »

Nous partîmes en effet, Élise était ravie; à son âge un voyage est un si grand bonheur! Sa joie et celle de mon père me ranimèrent; j'arrivai sans prévention ni regret; et l'accueil que nous reçûmes chez madame de M** acheva de me réconcilier entièrement avec ce voyage. C'est une femme qui a beaucoup d'esprit, et cet usage du monde qui tient plus de la bienveillance que de la politesse; elle sait mieux écouter que parler, parce qu'elle écoute véritablement, avec intérêt, sans être distraite; mais, quand elle parle, son

imagination prend le devant, elle la suit et quelquefois ne sait plus finir ce qu'elle a commencé. Cela ne l'empêche pas d'être très-aimable, parce qu'elle est toujours bonne, franche, naturelle, et qu'en général on réussit mieux dans la société avec le talent d'écouter qu'avec celui de parler.

Il y avait peu de jours que nous étions arrivés à Paris; et déjà nous avions vu la plupart des chefs-d'œuvre et des monumens que cette capitale renferme, lorsqu'on annonça, au profit des Grecs, un concert où les femmes les plus distinguées par leurs talens devaient se faire entendre. Ce nouveau genre de bienfaisance avait trop d'attrait pour ne pas réussir, et cette cause sacrée appartenait trop à l'humanité pour qu'on ne portât pas avec enthousiasme son offrande là où l'on devait, en échange, trouver tant de plaisir. Nous ne fûmes pas les moins empressés, surtout mon Élise, qui aimait la Grèce et la musique comme on aime tout ce qui remue les plus beaux sentimens. Ce concert était donc pour nous une fête de cœur; c'était comme une brillante réunion de famille assemblée par un seul et même intérêt.

Au nombre des personnes réunies par un si généreux motif, une jeune étrangère se fit surtout remarquer par son talent sur la harpe et son éclatante beauté; mais il y avait dans ses traits une expression de fierté qui n'était pas en harmonie avec le bleu céleste de ses yeux, avec ses joues de

rose et ses blonds cheveux : elle paraissait trop sûre d'être applaudie; une modestie craintive ne présidait point à son exécution, son regard n'implorait point l'indulgence, on voyait trop qu'elle comptait sur l'admiration ; et peut-être n'en obtint-elle une bien entière que de la part d'Élise, qui ne pouvait s'empêcher de la manifester.

« Voilà bien du talent et de la beauté, dit » le vicomte de S***, en répondant à l'enthou» siasme d'Élise, ajoutez-y que c'est l'unique hé» ritière du prince de H*** ; c'en est assez pour re» cevoir beaucoup d'hommages, pour justifier » ses prétentions et l'orgueil de sa mère. »

Au nom du prince de H*** un nuage obscurcit ma vue; je ne vis plus que l'image de Gustave; et mon cœur oppressé par le souvenir de son amour, de son crime et de sa mort, m'empêchait de respirer; j'allais me trouver mal, si madame de M** ne se fût empressée de me faire sortir avec elle; ses soins et le grand air me remirent de cette faiblesse.

En apprenant mes malheurs à Élise, je lui avais laissé ignorer le nom et le rang de son père. La circonstance qui venait de la rapprocher de sa sœur, me fit un devoir de l'en instruire... J'avais à peine achevé qu'elle se jeta dans mes bras. « O ma » mère, s'écria-t-elle, que mon amour et mes soins » effacent ces souvenirs! Surtout ne regrettez rien » pour moi. Que me font un grand nom, une grande » fortune? Votre fille n'est-elle pas riche de bon-

» heur et glorieuse de vous appartenir? Le monde » peut avoir d'autres bonheurs et d'autres gloires, » mais ils ne sont pas faits pour moi; je ne saurais » ni les apprécier ni les sentir. Que ma sœur en » jouisse, elle qui sans doute n'a pas une mère » comme la mienne! Qu'elle en jouisse; votre Élise » ne les envie pas... »

Aimable enfant, elle avait plus de raison et de sagesse que moi! En l'écoutant, en recevant ses caresses, je n'éprouvai plus que la joie d'être mère. Quand elle me vit tranquille et satisfaite, elle s'endormit aussi paisiblement qu'à l'ordinaire. « Oui, disais-je, en considérant le doux sommeil » de mon Élise, oui mon père a raison; le monde » ne troublera point ton repos, parce que tu n'y » apportes point de prétentions; tu ne veux éblouir » personne, et tu jouiras de la bienveillance de » tous sans inspirer d'envie. »

Le lendemain, mon père me proposa de repartir; il craignait que le hasard ne me fit encore rencontrer madame de H***, et il voulait m'éviter de trop pénibles émotions. Je le rassurai; ma fille m'avait donné de la raison et de la force! La satisfaction du présent effaçait de douloureux souvenirs; et quels que fussent les avantages possédés par l'épouse et la fille de Gustave, sa victime et son enfant déshérités n'éprouveront désormais en leur présence que reconnaissance pour le Ciel, qui offre des dédommagemens à toutes les peines.

Voyant que la société perfectionnait l'éducation d'Élise sans troubler son cœur, il fut décidé que nous ne l'éviterions pas et que nous passerions encore un mois à Paris. Pendant cet intervalle, deux fois nous revîmes la princesse de H*** et sa fille. Élise contemplait sa sœur avec autant d'admiration que d'intérêt; elle cherchait même les occasions de s'en rapprocher. Mais Télésie, entourée d'adorateurs, n'avait pas seulement aperçu Élise. Sa mère, au contraire, nous poursuivait de son regard. La jalousie qui survivait encore dans son âme après tant d'années, se reportait sur ma fille, dont les charmes modestes étaient loin cependant de rivaliser dans le monde avec ceux de la belle Télésie. Il est vrai que Télésie, avec tout ce qu'il faut pour gagner au premier abord tous les suffrages, manquait des qualités qui les conservent. Madame de M**, qui avait pour Élise l'attachement et l'orgueil maternels, souffrait de la voir éclipsée par sa sœur; elle se rappelait surtout l'admiration que Télésie avait obtenue le soir du concert, et voulut en donner un chez elle pour faire connaître le talent bien supérieur d'Élise et sa voix ravissante.

Ce ne fut pas sans beaucoup de répugnance que je consentis à ce qu'Élise se fît entendre dans une réunion nombreuse. Mais comment résister à madame de M**, soutenue par l'approbation de mon père? Elle voulut elle-même présider à la toilette d'Élise; et, sans rien changer à sa simplicité,

elle trouva plus de moyens pour l'embellir qu'une femme coquette n'en découvre pour elle-même. Je riais des préparatifs de madame de M** pour le triomphe de ma fille, mais j'avoue qu'intérieurement j'en étais touchée; un sentiment vif et désintéressé est si rare à son âge! Elle avait engagé madame de H*** et sa fille par égard pour le vicomte de S***; car on supposait une union projetée entre leurs enfans. Je crois aussi qu'elle n'était pas fâchée de les rendre témoins des succès qu'elle espérait pour Élise. Toutefois madame de M** éprouva une légère contrariété à l'aspect de Télésie; sa parure, d'accord avec sa superbe taille et sa figure, la rendait éblouissante. Elle ne reprit sa sérénité qu'en voyant Élise à sa harpe mériter et recevoir les applaudissemens unanimes de la société. N'ayant l'intention d'égaler ni de surpasser personne, Élise ne ressentit point cette émotion de l'orgueil qui fait beaucoup craindre parce qu'on espère trop; elle n'éprouva qu'une émotion passagère en se voyant l'objet de l'attention générale; mais entraînée par l'enthousiasme de l'art qu'elle aimait avec passion, et tout entière à ses inspirations, elle surpassa les espérances de madame de M** qui promenait ses regards pour jouir de la surprise et de l'admiration de l'assemblée. Sa fête fut, comme elle le voulait, la fête d'Élise; elle en fut la reine sans s'en douter; et si le triomphe de ses talens charma notre respectable amie, je ne jouis pas moins du triomphe de son carac-

tère, auquel j'attachais bien plus d'importance : comme vous n'en doutez pas, j'avais eu constamment les yeux sur Élise pour deviner les impressions de son âme sur sa mobile physionomie; et toutes me convainquirent qu'elle pouvait au milieu du monde rester aussi étrangère à la vanité et à la coquetterie, que l'avait été ma tante aveugle et solitaire.

Le lendemain, de très-bonne heure, madame de M** entra dans ma chambre, sa figure encore toute rayonnante de la veille. « Vous ignorez, me » dit-elle, que votre Élise a fait la conquête du » vicomte de S*** depuis le premier jour qu'il » a causé avec elle; et hier elle a fait celle de son » fils.

— De son fils! mais ne doit-il pas épouser la » princesse de H***?

— Ce soleil du nord est trop froid pour échauf» fer le cœur de Henri; il appartenait à votre Élise » de l'enflammer.

— Cela serait vrai qu'elle ne pourrait être son » épouse...

— Pourquoi lui feriez-vous l'injure de sacrifier » son bonheur à un préjugé? Croyez que loin d'en » être esclave, il sera reconnaissant si vous lui ac» cordez Élise.

— Comme votre imagination va loin! sur un » succès de société, déjà vous arrangez le sort de » ma fille... D'ailleurs, vous l'avouerai-je, la plus » belle alliance ne me dédommagerait pas de la

« répugnance que j'aurais d'établir ma fille à « Paris. »

Cette conversation, prolongée quelque temps, me rendit triste et pensive : sans partager les idées de madame de M**, elles m'occupaient, parce qu'elles me firent pressentir qu'il viendrait peut-être bientôt ce moment où je serais obligée de remettre le sort de ma fille en des mains étrangères ; et, comme pour fuir ce moment, je brûlais du désir de quitter Paris ! Je n'osais cependant l'exprimer, pour ne rien déranger à l'époque fixée par mon père. En attendant, vous devez juger avec quelle attention j'observais Henri qui venait souvent chez madame de M** ; en le voyant auprès d'Élise, je pus me convaincre de son amour et de la facilité qu'il éprouverait à le faire partager.

Toutefois, j'avoue que je respirai plus à l'aise quand je me vis à la veille de notre départ. J'en faisais les préparatifs avec joie, lorsque je reçus la visite du vicomte de S***, qui, selon les prophéties de madame de M**, venait me demander la main d'Élise. Je ne pouvais répondre à cette demande que par un refus, et lui donner les motifs de ce refus que par une confiance entière ; mais, comme son premier mouvement serait sans doute généreux, que la réflexion pouvait ensuite amener le regret et l'honneur l'empêcher de se retracter, je me réservai de lui répondre par écrit.

Il revint aussitôt après avoir reçu ma lettre.

« Quand je vous ai demandé la main d'Élise

» pour mon fils, nous savions le secret de sa nais-
» sance; vous avez une ennemie qui ne l'a pas laissé
» ignorer dans la société, où les charmes de votre
» fille portaient ombrage à son orgueil maternel. Il
» faut que je sois mal connu de vous, quand vous
» supposez que vos malheurs pourraient nuire à
» mes sentimens et à ceux de mon fils. L'injustice
» du sort nous rendra Élise plus chère encore; dai-
» gnez nous l'accorder, et croyez que nous saurons
» apprécier tout le prix du trésor que vous placerez
» entre nos mains. »

La demande du vicomte causa une grande joie à notre amie. Mon père ne la partagea point et ne sentit que le chagrin de se séparer de notre enfant. Pour Élise, elle déclara que jamais elle ne nous quitterait et ne renoncerait au bonheur qu'elle avait constamment trouvé près de nous. « Peut-
» être, ajoutait-elle avec candeur, serait-il aug-
» menté si Henri venait le partager! »

Elle plaidait une cause contre laquelle nos cœurs étaient trop faibles pour qu'elle ne la gagnât pas. Et voyant la fermeté de sa résolution, nous en fîmes part à M. de S*** avec un mélange de plaisir et de regret. Mais, comme l'avait prédit mon père, Élise était véritablement aimée; son refus dicté par la tendresse filiale ne rebuta point Henri, et avec l'agrément de son père il souscrivit aux désirs d'Élise, ou du moins il promit d'habiter la moitié de l'année avec nous, si elle consentait à passer le reste à Paris.

Par cet arrangement, l'union d'Élise et de Henri satisfaisait à la fois tous les cœurs et tous les désirs. Il fut décidé qu'on la célébrerait dans la terre natale de mon Élise, dans ces lieux chéris où, pendant dix-sept ans, elle m'avait donné toutes les joies de la maternité, joies qui se sont doublées depuis qu'Élise est devenue mère en restant toujours la meilleure et la plus tendre des filles.

En considérant les divers événemens de ma vie, je vois avec quelle justice les biens et les maux se trouvent répartis; je crois que les uns et les autres proviennent de notre sagesse et de nos fautes. La grande indulgence de mon père me rendit légère, trop confiante en moi-même et dans les autres; ces défauts m'entraînèrent dans le malheur; l'excès du malheur me donna une leçon trop frappante pour que je n'en profitasse pas; et j'en profitai pour donner à ma fille une éducation plus sage que la mienne, une éducation qui pût la préserver des fautes trop communes à notre sexe, et lui donner les qualités qui doivent particulièrement le distinguer, la piété, la raison, la bonté, la modestie; ces qualités ont prévalu sur la grande beauté de Télésie, sur son immense fortune et tous les avantages qui peuvent satisfaire l'ambition.

Madame de H*** pour nuire à Elise avait dévoilé le secret de sa naissance, et en même temps celui de son caractère envieux et vindicatif. Le mépris de la société l'en a punie. Trompée dans l'espoir de donner sa fille à Henri, humiliée surtout de

l'avoir laissé connaître, elle avait quitté la France, n'emportant avec elle que les blessures de l'amour-propre...

Vous voyez, mon amie, qu'après les plus dures épreuves la Providence m'a conduite au comble de la félicité. Vous en avez été témoin, et la santé de mon père me fait espérer que de long-temps encore elle ne sera point troublée. Chaque jour je répète avec reconnaissance ce que ce bon père me répétait souvent : *élevez-bien votre enfant, et il vous consolera, et fera les délices de votre âme.*

CHAPITRE VI.

La Veuve.

C'est sur cet état que la Providence répand avec plus de sagesse les trésors infinis qu'elle met en réserve pour venir au secours de la faiblesse et des souffrances de l'humanité. Quelle autre qu'une main divine pourrait soutenir la femme quand elle a perdu son appui, quand elle a perdu celui à qui elle avait donné son amour, sa confiance, tout son être enfin; celui avec qui elle espérait passer sa vie entière dans le doux échange d'égards et de soins mutuels, dans le doux échange d'un tendre dévouement et d'une généreuse protection? Hélas! il n'est plus cet ami si cher qui embellissait ses jours! Il n'est plus ce père si nécessaire à ses enfans! La mort vient de le ravir à sa jeune épouse, à sa jeune famille! Qui donc va défendre leurs intérêts, protéger leur faiblesse? Qui va calmer une douleur si vive, cicatriser une plaie si profonde? C'est le Ciel, qui n'envoie jamais de maux qu'il ne puisse guérir. Cette femme belle, délicate, ne semblait créée que pour l'amour et le plaisir; aimer et être aimée faisait tout le destin de

sa vie. C'est sur son époux qu'elle se reposait des soins de sa fortune; c'est sur sa sagesse et sa prudence qu'elle comptait pour élever ses enfans; c'est le doux lien qui les unissait, qui faisait encore la sûreté de sa réputation. Aujourd'hui qu'elle reste seule responsable de si chers intérêts, aujourd'hui que toutes les peines, les inquiétudes, les soucis, viennent tomber sur son cœur et charger son esprit, supportera-t-elle le poids de tant de fardeaux divers? Sa santé pourra-t-elle y résister et ses vertus suffire pour remplir tant de devoirs, éviter tant de périls? O qu'elles sont inépuisables les ressources de la Providence! L'adversité a frappé l'heureuse et charmante épouse; et elle se relève, non pas gaie et brillante, mais ferme et sage, soutenue par la religion, consolée par la tendresse maternelle. Au milieu de ses chers orphelins, elle multiplie sa vie pour remplir ses devoirs de mère et ceux d'un père de famille. Quelle sollicitude, quel ardent amour, quel zèle, quelle patience, quels soins pour les élever, pour défendre leur fortune contre des parens intéressés! Que de prudence, de dignité, de modestie pour conserver sa réputation, pour repousser les hommages de l'amour, pour résister à toutes les séductions qu'on lui offre afin de lui faire oublier et la mémoire de son époux et les intérêts de ses enfans! Aussi, quoi de plus digne de respect et d'admiration que la femme qui sort triomphante de tant de fatigues et de dangers? Et, pour elle,

quelle récompense comparable à celle que l'affection de ses enfans, que leur prospérité et leurs vertus lui préparent! C'est une vérité consolante et digne de remarque, qu'une veuve sage, qu'une veuve fidèle à la mémoire de son époux, attire les bénédictions du ciel sur sa famille qui croît, se développe et marche avec assurance dans les voies de l'honneur, sous l'égide prévoyante d'une tendre mère qui n'a vécu que pour arriver à ce précieux résultat.

Ce n'est pas ainsi que la poésie et les romans nous peignent la veuve : c'est toujours dépouillée de ses voiles lugubres; c'est environnée de l'essaim des amours et des plaisirs qui n'ont plus à redouter, ni l'œil attentif d'une mère, ni la surveillance d'un jaloux. Il est vrai de dire que trop souvent on rencontre l'original de ces portraits. Trop souvent une veuve n'adopte de son nouvel état que la liberté qu'il lui rend et les amans qu'il lui donne. Mais pourquoi le monde ne semble-t-il nous offrir que de tels exemples, et si rarement celui dont nous venons d'esquisser le modèle? c'est que la veuve qui le recherche, qui lui consacre son temps, devient naturellement l'objet de ses observations, tandis que celle qui ne vit que pour sa famille, qui, prudente et sage, fuit les hommages et l'éclat du monde, en est facilement oubliée.

Mais, parmi les femmes placées dans un rang assez élevé pour fixer les regards du public jusque dans l'intérieur de leur famille, ou dont la con-

duite est liée avec les intérêts d'une nation, combien ne trouvons-nous pas d'exemples honorables pour notre sexe, et qui tous attestent la fidélité des femmes à la mémoire de leurs époux! La veuve de Tibérius-Gracchus préfère ce titre à la main d'un roi. *Mon époux est mort pour les autres, mais il vit pour moi*, répond la digne compagne d'un consul romain à ceux qui l'engagent à un second hymen.

Sur la tombe d'un Montmorency, sa veuve passe le reste de ses jours. La douleur brise l'âme de Béatrix de Portugal, qui ne peut survivre à l'objet de son amour.

Depuis que la mort a séparé de son époux Valentine de Milan, *plus ne lui est rien, rien ne lui est plus*. Naguères, consumée de douleur, la compagne de l'empereur Alexandre ne tarda point à rejoindre celui qu'elle avait uniquement aimé (1).

Enfin nous avons vu des veuves affronter la mort et s'immoler avec joie sur le bûcher de leurs

---

(1) « Notre ange est au ciel, écrivait Élisabeth à l'impé-
» ratrice-mère en lui apprenant la mort de son époux, et
» moi je languis encore sur la terre... Qui aurait pu croire
» que moi, infirme, je lui aurais survécu? Ne m'abandon-
» nez pas, chère maman, car je suis absolument seule dans
» le monde. Notre cher défunt a repris son regard de bonté;
» son sourire me prouve qu'il est heureux, et qu'il a devant
» ses yeux des objets meilleurs que ceux d'ici-bas. Ma seule
» consolation dans ce malheur irréparable, c'est l'espoir de
» ne pas lui survivre. J'espère être bientôt réunie à lui. »

époux. Et parmi celles dont l'âme plus forte résiste à la douleur, combien ne trouvons-nous pas d'exemples de dévouement, de prudence, de génie même pour conserver à leurs enfans l'héritage d'un père ou les en rendre dignes, soit que cet héritage fût un trône, un nom illustre, une réputation sans tache! Ne sont-ce pas ces nobles motifs qui retenaient à la vie la mère de Louis XVI et de l'auguste monarque qui règne aujourd'hui sur la France, quand elle cherchait à surmonter la douleur qui la conduisait trop rapidement vers la tombe de son époux? Ne sont-ce pas ces nobles motifs qui l'animaient, quand, pour mettre en pratique les instructions que le dauphin avait préparées pour son fils de Berry, elle fit dresser sur ses manuscrits un plan d'éducation qu'elle apprenait par cœur pour diriger elle-même cette éducation? A cette ardeur qu'elle mettait à remplir les intentions de son époux, à ces torrens de larmes qu'elle répandait sur chaque ligne qui retraçait ses vœux et ses leçons, n'aurait-on pas dit qu'elle pressentait tout ce qu'il y aurait de cruel dans la destinée de ses enfans, et qu'elle espérait les en garantir par ces vœux, ces leçons d'un père, et sa sollicitude maternelle? En effet, quelle influence n'aurait pas eue sur ses fils et sur la France cette mère dont le cœur était si plein de piété et d'amour, dont le caractère était doué de tant d'énergie, si elle eût vécu pour remplir ces devoirs si chers et si sacrés qu'elle s'était imposés!

Que de grands hommes n'ont eu pour les diriger que la faible main d'une femme, et n'ont dû leur gloire et leur bonheur qu'à la sollicitude maternelle! Saint-Jean Chrysostôme nous en offre un des plus glorieux exemples : sa mère, veuve à vingt ans et dans tout l'éclat de la beauté, renonce entièrement au monde pour consacrer son cœur, son temps, toutes ses pensées à sa fille, à son fils; et ce fils, à qui elle inspire ses sentimens et ses vertus, à qui elle donne les meilleurs maîtres, devient cet admirable docteur si célèbre par son savoir et son éloquence.

A qui Godefroy de Bouillon a-t-il dû tous les succès de sa belle vie, tous ses titres à l'immortalité, si ce n'est à sa mère, à l'illustre comtesse de Boulogne? Elle a été placée au rang des saintes, tant sa conduite au milieu des grandeurs fut pure et exemplaire, tant elle fit un noble usage de sa puissance et de ses richesses, tant elle fut admirable comme mère. Son esprit, naturellement élevé, agrandi encore par l'étude, perfectionné par la piété, la rendit bien capable de diriger l'éducation de ses enfans, de les enflammer de cette noble émulation de vertu et de gloire qui l'animait, émulation qui rendit Godefroy vainqueur des infidèles, libérateur de la Terre-Sainte, et le fit régner avec sagesse sur ce trône de Jérusalem qu'il avait conquis.

Comme le plus beau génie qui ait éclairé l'Église, comme saint Augustin, l'illustre auteur

du *Génie du christianisme* n'a-t-il pas été rappelé par les larmes et les derniers vœux de sa mère (1) à cette religion sainte dont il devint l'éloquent défenseur, le peintre admirable, et dont il assura le triomphe en la présentant dans toute sa pureté divine et sa beauté morale?

N'est-ce pas sur l'auguste veuve qui fixe aujourd'hui les regards et l'intérêt d'une nation généreuse, que tous les Français se reposent pour former le cœur de celui qui doit un jour les gouverner? Tous les vœux ne lui demandent-ils pas de mouler l'âme, de former le caractère de son jeune fils, sur son âme si bienfaisante, sur son caractère si plein de charmes et de bonté? et, en lui donnant toute sa grâce, toute la séduction de ses manières, la France ne devra-t-elle pas à cette

---

(1) « La mort de ma mère fixa mes opinions reli-
» gieuses.... Le souvenir de mes égaremens répandit sur
» ses derniers jours une grande amertume. Elle chargea
» une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans
» laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda les der-
» niers vœux de ma mère; quand la lettre me parvint
» au-delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus;
» elle était morte aussi des suites de son emprisonnement.
» Ces deux voix, sorties du tombeau, cette mort qui
» servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis
» devenu chrétien; je n'ai point cédé, j'en conviens, à de
» grandes lumières surnaturelles, ma conviction est sor-
» tie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru. »

(M. de Châteaubriand, *Préface de l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*.)

excellente mère le bonheur incomparable de voir revivre son bon Henri ?

Appuyée par tant de glorieux exemples, nous sommes autorisée à croire que dans les rangs inférieurs, que dans des positions obscures, ils se reproduisent assez souvent pour offrir plus que la compensation de ceux que nous donnent les romans et les fables. Non, elle n'est pas un phénomène la veuve dont le cœur plein de l'image de son époux, dont les jours dévoués à ses enfans n'ont laissé place ni à de nouvelles amours, ni à des occupations frivoles. Et celle qui a rempli tous les devoirs de cet état a rempli la mission la plus glorieuse, parce qu'elle est la plus difficile. C'est pour elle qu'une nouvelle vie doit resserrer les liens que l'amour et l'hymen avaient formés sur la terre ; c'est pour elle que dans le ciel les anges préparent des couronnes dont ils pareront sa tête en chantant l'hymne de *fidélité*.

CHAPITRE VII.

La vieille Fille.

Celle qui par choix ou parce que le sort l'a ainsi décidé, a passé ses jours sans avoir un autre elle-même pour la soutenir et l'accompagner dans la vie, celle qui a vieilli sans se voir rajeunir dans ses enfans, est-elle sans importance dans la société parce qu'elle n'y est attachée par aucun lien? Mérite-t-elle le ridicule qu'on a jeté sur son caractère? Mérite-t-elle notre pitié ou notre mépris? Non, rendons-en grâce au ciel et à la vertu; le bonheur n'est étranger à aucun état; et dans tous nous pouvons obtenir l'estime et la reconnaissance de nos semblables.

Qu'on flétrisse le célibat qui a pour but l'égoïsme et le libertinage; mais sachons en excepter le sexe qui ne connut jamais l'égoïsme, et qui, s'il était prêt à oublier son honneur, serait bien plus disposé à le couvrir des voiles de l'hymen. Croyons que la femme qui ne se marie pas a plus de délicatesse que les autres, plus peut-être de sensibilité, plus encore de perfection dans l'âme: n'ayant pas trouvé l'homme dont le cœur sympathisait avec le sien, n'ayant pas trouvé de princi-

pes assez solides pour lui garantir son bonheur, elle a préféré l'isolement à une société indigne d'elle ; ou, fidèle à l'amour que l'hymen allait consacrer et dont la mort a rompu les liens, elle n'a plus voulu ni amour ni hymen dans sa vie. Une autre, disgraciée de la nature, recherchée seulement pour sa fortune, a eu assez de sagesse pour échapper à de cupides projets. Plusieurs, privées des charmes qui séduisent, de l'or qui éblouit, ont été méconnues, délaissées, et leurs cœurs qui renfermaient toutes les qualités d'épouse et de mère, ont été obligés de reporter sur des objets moins chers et moins précieux des sentimens qui pouvaient faire le bonheur d'une famille. Enfin, le plus grand nombre a été dirigé par des motifs religieux, par des sentimens délicats ou par des circonstances impérieuses ; et, nous pouvons le répéter avec assurance, il est extrêmement rare qu'une femme conserve son indépendance pour satisfaire ses vices. Ninon est un exemple en dehors de notre sexe, et, comme elle le dit elle-même, elle y avait renoncé en adoptant cet état. En effet, à moins qu'une femme n'ait son caractère et ses principes, n'est-ce pas pour elle la position la plus étroite? Si cette position lui épargne des peines et des souffrances, ne lui impose-t-elle pas un nombre infini de privations? Ne doit-elle pas être beaucoup plus réservée dans sa conduite si elle veut conserver l'estime et la bienveillance du monde?

Nous devons donc à la femme qui a choisi cet

état toute notre admiration; nous devons à celles qui s'y trouvent condamnées le plus tendre intérêt. On tourne en ridicule leurs goûts pour les oiseaux, les chiens, les fleurs! ces goûts ne prouvent-ils pas au contraire combien leur âme est innocente et paisible? Dégagé de soucis de famille et de soins domestiques, leur esprit ne peut pas être toujours tendu vers des objets sérieux; celles donc qui n'ont pas les ressources inépuisables de l'étude et des arts, n'ont-elles pas besoin de distraction? Et que peut-on choisir de plus gracieux, de plus animé que les oiseaux? Le chien n'est-il pas digne de notre affection et de nos soins, lui si fidèle, si intelligent, si dévoué? La culture des fleurs fut, dans tous les temps, l'occupation la plus agréable de l'ami de la nature; le grand Catinat, après avoir cueilli tant de lauriers, passa le reste de sa vie à cultiver des roses. D'ailleurs ces goûts sont-ils assez communs, assez exclusifs pour qu'on puisse en faire un reproche aux vieilles filles? Combien n'en est-il pas dont la vie n'est remplie que par les devoirs de l'amitié, de la bienfaisance, par les plaisirs de la société, de l'esprit et des talens?

Les femmes qui n'ont jamais été soumises au joug du mariage, apportent en général dans le monde un esprit original, piquant, et beaucoup de gaîté; elles s'y livrent plus entièrement, parce qu'elles n'ont pas d'intérêts particuliers et puissans qui viennent les en détourner ou les en

distraire. Bien que ses romans soient presque oubliés, on n'a point oublié le beau caractère de mademoiselle de Scudéry qui eut tant d'influence dans la société où elle vécut, influence qu'elle obtint par ses écrits dictés par l'imagination la plus riche et la morale la plus pure; comme sœur, comme amie, comme femme de lettres, son existence fut à la fois utile et honorable.

Et cette Agnési, qui occupe un rang si distingué parmi les savans les plus illustres de l'Italie, bien qu'elle soit restée fille, sa longue vie aurait-elle pu être mieux remplie que par l'exercice des plus hautes vertus, par ses profondes études dans la philosophie, les langues et les mathématiques? Nommée membre d'un grand nombre de sociétés savantes, elle occupa à Rome une chaire de mathématiques; chérie et vénérée de ses compatriotes, objet de l'admiration de toute l'Europe, rien n'a manqué à sa gloire et à son bonheur.

Clotilde, non moins célèbre et non moins heureuse qu'Agnési, occupait encore il y a quelques années une chaire de grec à Bologne, sa patrie. Membre de l'académie des Arcades, de l'académie Clémentine, de l'académie étrusque de Crotone, elle réunissait à ces titres glorieux de la science et du talent ceux bien plus honorables d'une réputation sans tache et du caractère le plus aimable; son cœur, étranger à l'amour, n'en était que plus dévoué à l'amitié, à la bienfaisance, à tous les sentimens généreux. Rien n'égalait sa reconnais-

sance pour le respectable religieux qui lui avait enseigné le grec ; tant qu'il vécut elle resta près de lui pour embellir sa vieillesse avec les soins et l'amour d'une tendre fille; à sa mort elle lui fit élever un tombeau dans la Chartreuse de Bologne.

Et combien en est-il qui ont suivi les traces de ces vierges pieuses des premiers siècles du christianisme, qui ont adopté, comme les Eustochie, les Antuse, les Macrine, une vie pauvre et obscure pour consacrer et leur temps et leur fortune à soulager toutes les misères ! Leurs noms, écrits à jamais dans le livre de vie, furent peu connus du monde, et sont à peine restés dans la mémoire des hommes ; Telle Adélaïde de Cicé, qui, depuis long-temps adorée des pauvres, des malheureux, des orphelins, et connue seulement des âmes pieuses, aurait quitté la terre sans qu'on sût tout le bien qu'elle y avait fait, si l'un des plus beaux génies du barreau français, chargé de la défendre dans une des causes célèbres de ce siècle, ne nous eût fait connaître ses admirables et touchantes vertus. « Ce n'était pas seulement » par des aumônes pécuniaires, espèce de bienfai» sance si facile à pratiquer pour l'opulence ; c'é» tait par cette aumône plus respectable parce » que les motifs n'en sont point équivoques, par » l'aumône de ses soins assidus, de son temps, de » son propre travail, qu'elle assistait les malheu» reux. Dès l'âge de vingt ans, entourée de toutes

» les illusions de la fortune et du crédit, de la » grandeur et des préjugés, elle savait franchir » courageusement toutes ces séductions réunies » pour se rapprocher des pauvres qui, s'ils n'é- » taient pas ses semblables dans l'ordre politique, » étaient à ses yeux ses semblables dans l'ordre de » la religion, comme ils le sont aux yeux de tout » le monde dans l'ordre de la philosophie. Elle » versait sur eux ses bienfaits. Nul obstacle ne l'ar- » rêtait pour faire le bien, et il n'était pas de lieu » si humble où elle dédaignât de descendre. C'é- » tait dans les chaumières, dans les greniers, dans » les hôpitaux, dans les prisons, qu'elle allait cher- » cher et assister les malheureux, qu'elle portait » aux indigens de l'or (1), aux malades de tendres » soins plus précieux que l'or même, aux affligés » des consolations plus douces que les soins. »

Après la dispersion de sa famille, elle vint de Rennes à Paris, en 1791.... Sa conduite fut à Paris ce qu'elle avait été à Rennes; elle vaqua aux mêmes soins tendres et pieux (2), cherchant tous les malheureux qui avaient besoin de ses secours...

---

(1) Elle se condamnait à ne dépenser que 600 francs par an, pour distribuer tous ses revenus aux pauvres. Elle s'imposait volontairement toutes les privations du cloître, ne conservant que la liberté dont elle avait besoin pour répandre au loin son ardente charité, et multiplier ses bonnes œuvres.

(2) On l'a vue recueillir au Luxembourg et conduire

L'institution des filles de la Charité avait été détruite par l'esprit d'exagération. Ces pieuses recluses, qui se rendaient si utiles à la terre pour conquérir le ciel, avaient été chassées de leur retraite; les traces de leur existence allaient se perdre, leur esprit aurait fini par s'éteindre... Qui donc a conservé cette espèce de feu sacré et le principe de cette heureuse, religieuse et philosophique institution? Qui remplaçait auprès des malades et des blessés leurs gardes fidèles, mais fugitives? c'était Adélaïde de Cicé. Seule, elle n'eût pu suffire à une tâche aussi grande, aussi importante. Elle appelait à son aide des femmes animées des mêmes sentimens, et disposées à s'honorer par un dévouement pareil; enfin ce fut elle qui, dans cette absence de la véritable société de charité, fit tout ce qu'il était possible pour succéder à ses devoirs et pour recueillir ce patrimoine d'active bienfaisance *dont la philosophie ne se pressait pas d'hériter*. Avant de terminer, nous rappellerons encore quelques mots de la victorieuse

---

chez elle un pauvre tout couvert de vermine, de haillons et d'infirmités.

On l'a vue donner des soins assidus pendant deux mois, et parcourir chaque jour une longue distance pour aller panser, de ses propres mains, une malheureuse femme du faubourg Saint-Marceau qui depuis long-temps était tourmentée d'une plaie dégoûtante et dangereuse.

péroraison de son éloquent défenseur : « Le » crime du 3 nivôse a fait des orphelins; rendez à » la société celle qui, pendant trente ans, fut la » mère de tous les orphelins. Ce crime a fait des » veuves; rendez à la société celle par qui les veuves » furent secourues et consolées. Ce crime a fait des » pauvres; rendez à la société celle par qui il n'y » aurait plus un seul pauvre si cela eût été en sa » puissance. Ce crime a fait des blessés; rendez à » la société celle à qui tant d'infirmes et de blessés » ont dû leur soulagement. Ce crime enfin a frappé » même un de nos frères d'armes; rendez à la so- » ciété celle qui, dans son universelle charité, sut » quelquefois faire arriver d'utiles secours jusqu'à » nos défenseurs (1). »

Il n'est donc pas besoin d'être épouse et mère pour remplir une place utile, une place distinguée dans la vie; et celles qui ne sont pas chargées de ces précieux et importans devoirs, en exerçant ceux de la bienfaisance et du talent, s'acquittent noblement de la mission que nous avons tous reçue d'utiliser nos jours pour nos semblables.

---

(1) Bellart, voyez *le Recueil des causes célèbres du nouveau barreau français.*

CHAPITRE VIII.

La Sœur de charité.

Une vie et un cœur sans tache donnent à la femme une dignité qui en impose partout et toujours. Voulons-nous nous en convaincre? entrons dans un de ces refuges des maux de l'humanité; contemplons-y ces saintes filles qui consacrent leur existence à les soulager. Dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté, souvent nous les voyons donner des soins et veiller auprès du lit de ces hommes sans principes, qui se sont fait un jeu de l'innocence et de la religion. Mais, à l'approche de ces anges de charité, qu'ils prendraient pour une vision céleste s'ils ne sentaient leurs mains délicates panser leurs plaies dégoûtantes, à cette vue, aux soins qu'ils en reçoivent, un sentiment inconnu pénètre dans leur cœur, l'attendrit et le vivifie; leurs pensées s'épurent, leurs regards, leurs paroles respectent la jeune vierge; et quelquefois, en admirant tant de vertus, ils reconnaissent la sainteté de la religion qui les inspire. « La sœur de la charité, dit M. de Châteaubriand, » monte au septième étage pour porter l'or, le vê-

» tement et l'espérance; ces filles, si justement ap-
» pelées Filles-Dieu, portent et reportent çà et là
» les bouillons, la charpie, les remèdes. La fille
» du bon pasteur tend les bras à la fille prostituée
» et lui crie : *Je ne suis point venue pour appeler les*
» *justes, mais les pécheurs* (1)! »

Si les Romains entouraient les vestales de tant de vénération et leur accordaient tant d'influence, que n'auraient-ils pas fait de nos jours, si, encore empreints de leurs primitives vertus et de leur enthousiasme pour l'héroïsme des femmes, ils eussent été témoins de l'héroïsme si pur et si utile des sœurs de la charité! Comme les vestales, on ne les voit point vêtues de pourpre, montées sur un char brillant, ayant des gardes qui portent les faisceaux devant elles, et se plaçant au premier rang dans les cérémonies publiques; tant de luxe, de dignité et d'honneurs, n'entrent pas dans le partage des vertus évangéliques; ils n'entrent même pas dans la pensée des saintes filles qui les pratiquent. Une laine sombre et grossière, un bandeau de lin, une croix, un chapelet, voilà le costume et les signes honorables qui les distinguent. La pauvreté est leur bien; le sacrifice d'elles-mêmes, leur jouissance. Sans cesse au milieu de la contagion des morts et des mourans, voilà l'atmosphère qu'elles respirent chaque jour; et pourtant, fraîches et

(1) *Génie du christianisme.*

gaies, elles nous prouvent toute l'influence de la bienfaisance et de la vertu sur le bonheur et la santé.

Ce sont ces pieuses et charitables filles qui dans les campagnes vont porter leur instruction, leurs soins, leur exemple, et qui, en y ranimant la ferveur religieuse, déjà commencent à réparer les maux de l'impiété; c'est en donnant aux jeunes filles l'amour de la religion, du travail et de la modestie, qu'elles nous préparent dans la classe du peuple une génération meilleure, plus capable de service et plus digne de notre confiance. Il faudrait qu'elles fussent en assez grand nombre pour que la jeunesse de chaque village, de chaque hameau, fût élevée sous l'influence de leurs vertus et confiée à leur admirable sollicitude. Que de biens il en résulterait! Que de peines on éviterait à cette classe qui souffre tant lorsqu'elle est dépravée, parce qu'elle est plus facilement en proie aux horreurs, à la dégradation de la misère, à cette classe qui bien souvent reste sans les secours de l'art lorsque le travail et les bonnes mœurs ne lui ont pas conservé le précieux trésor de la santé! C'est au milieu de ces divers genres de maux qu'il est digne de notre sexe d'aller se placer, quand il est muni du baume précieux de la religion et de la bienfaisance. C'est avec ce baume que les sœurs de la charité guérissent, consolent, instruisent, purifient les âmes perverses, conservent à l'innocence sa pureté. Ce sont

elles dont le zèle infatigable et la science de la pratique sauvent plus d'une fois le père de famille, l'utile ménagère, l'enfant sur qui repose leur espérance. Prenons pour exemple cette sœur Marthe, dont le nom est vénéré de l'Europe entière : que de bien n'a-t-elle pas fait! Les malheureux de tous les partis, les prisonniers et les blessés de toutes les nations, furent tous également l'objet de sa vive sollicitude, de ses généreux soins. Elle semblait douée de plusieurs vies, de plusieurs cœurs; elle semblait puiser dans un trésor intarissable, tant elle multipliait ses immenses charités. Partout où retentissaient les cris de la douleur, les plaintes de la misère, partout elle se trouvait à propos pour les apaiser. Au milieu des orages de la révolution, que de victimes n'a-t-elle pas soulagées et soustraites à leurs bourreaux! Au milieu des désastres de la guerre, comme ses mains étaient actives pour panser les blessures! Combien ses paroles étaient douces et persuasives pour consoler le mourant, lui rappeler le ciel et son Dieu qui l'attendait *Où est la sœur Marthe*, s'écriaient les blessés sur le champ de bataille? *Ah! si elle était ici nous serions moins malheureux!* La vieillesse n'avait point ralenti ses forces, ni refroidi cette flamme active de charité qu'elle conserva jusqu'au dernier moment de sa longue et précieuse existence. Quand on se rappelle tous les biens qu'elle a faits; quand on réfléchit avec quelle prudence, quelle justice, quel amour, elle les a répartis sur

l'humanité souffrante ; quand on voit tant de travaux et d'années ne rien ôter à la vigueur de son corps, n'affaiblir aucun sentiment de son âme, n'est-on pas porté à croire que c'était une créature plus qu'humaine, un ange enfin venu du ciel pour consoler la terre dans ces temps d'agitations et de désastres ?

Ils sont incalculables tous les biens que font en général les sœurs de la charité ; entreprendre de longs et périlleux voyages, s'exposer à d'affreuses et mortelles maladies (1), porter jusque chez les sauvages les lumières du christianisme ; rien n'est au-dessus de leurs forces, rien n'est insurmontable à leur ardente charité. A tant de bienfaits, de courage, de patience et de résignation, on croirait que du haut du ciel leur saint fondateur s'occupe sans cesse d'obtenir pour elles toutes les grâces nécessaires à un état qui ne paraît qu'un long sacrifice de soi-même, et qui avec ces grâces devient l'état le plus parfait et peut-être le plus doux de la vie.

---

(1) Pendant le siége de Dunkerque, Anne d'Autriche entretenait à Calais un hôpital pour les soldats blessés et malades. Quatre sœurs de la charité vont pour les soigner ; deux succombent sous le poids de leurs travaux et de leurs fatigues, et plusieurs viennent s'offrir avec empressement pour les remplacer.

A la même époque, ces saintes filles, à la sollicitation de la reine de Pologne, se rendirent dans ce pays pour assister des pestiférés.

CHAPITRE IX.

Femme légère, coquette et galante.

« J'ai souvent réfléchi à cette étrange humeur » des femmes, qui se laissent gagner par tout ce qui » a de l'éclat, quoique superficiel, et sur le nombre infini de maux que cette faiblesse leur attire (1). » Nous voyons en effet les plus fatales conséquences naître des goûts les plus frivoles : l'amour de la parure, le désir de briller conduisent à la coquetterie, la coquetterie à l'oubli de ses devoirs, l'oubli de ses devoirs à l'oubli de toutes les vertus. Aussi à Rome, où l'on était d'autant plus sévère pour les femmes qu'on les estimait davantage, on a vu des vestales traduites au banc des accusés à cause d'une parure trop recherchée, d'un air trop libre et trop enjoué. On a vu des femmes recommandables par leur rang et leur conduite, être condamnées à une amende pour des paroles indiscrètes. Et l'on disait de la belle Sempronia *qu'elle savait mieux chanter et*

(1) Adisson.

mieux danser qu'il ne convient à une femme honnête.

N'est-ce pas la légèreté des femmes qui, en détruisant l'enthousiasme qu'elles inspiraient jadis, les a privées de la meilleure part de leur empire? Une femme légère sacrifie aux plus légères considérations tout le bonheur de sa vie. Ce caractère l'égare dans le choix d'un époux; il l'égare dans la société où elle ne sait ni choisir des amis, ni les fixer. N'est-ce pas ce caractère qui causa tous les malheurs de Marie Stuart et de Marguerite de France? Ces deux princesses, nées pour être l'ornement et l'admiration du monde, pour jouir de toutes les joies et de toutes les grandeurs; l'une et l'autre, modèles parfaits de beauté, d'esprit et de grâce, étaient encore appelées à régner sur un des premiers trônes de l'univers. Quel funeste génie empoisonna leurs brillantes destinées, et les fit tomber du faîte de la gloire dans l'abîme de tous les maux? Ce funeste génie, c'est celui qui régnait à la cour de Catherine de Médicis : Marie, épouse de son fils, Marguerite sa fille, toutes les deux élevées ou plutôt gâtées à cette cour galante et voluptueuse, où l'on traitait avec une égale légèreté la vertu, la réputation des femmes, l'honneur des hommes, le sang des peuples, où l'on se jouait de la religion, des devoirs les plus saints, des droits les plus sacrés de l'humanité; toutes les deux furent victimes des funestes exemples qu'elles y reçurent. Si leurs cœurs, naturellement nobles et sensibles,

ne furent point corrompus, du moins elles y puisèrent des goûts frivoles; leur imagination fut égarée par la coquetterie et les plaisirs; leur imprudence prêta des armes à la calomnie; la haine, la jalousie s'en servirent pour les avilir dans l'opinion, pour les environner de dangers et d'écueils où elles tombèrent avec une inconcevable légèreté... Errantes de châteaux en châteaux, fugitives ou prisonnières, objets d'adoration ou de haine, de mépris ou d'enthousiasme, tour à tour objets d'un courageux dévouement ou livrées à de sanglans outrages, environnées d'espions perfides et d'amans passionnés, tout concourut à les perdre... Et ce ne fut qu'au comble de l'infortune qu'elles retrouvèrent leur dignité et leur repos. Retrempé dans l'adversité, leur caractère s'épura, les taches en disparurent; une noble et touchante résignation, une confiance absolue dans la religion, firent admirer Marie Stuart dans les fers, sur l'échafaud, et consolèrent Marguerite de la perte d'un époux et d'un trône (1).

---

(1) « Je reçus, dit Marguerite, *dans ses Mémoires*, je
» reçus ces deux biens de la tristesse et de l'isolement, de
» me plaire à l'estude, et de m'adonner à la dévotion,
» bien que je ne les eusse jamais goustées entre les vanités
» et magnificences de ma première fortune. »

Dans ces Mémoires, où l'on trouve la plus grande réserve et les sentimens les plus élevés, elle peint la cour de sa mère, les terribles événemens dont elle fut témoin,

Il n'est pas une seule époque de la vie de ces deux princesses qui ne prouve que dans le rang le plus illustre, comme dans le plus obscur, la femme doit respecter l'opinion si elle veut vivre honorée ; que ses charmes les plus séduisans perdent leur prestige quand elle a perdu sa réputation, et que trop souvent ses premiers penchans, ses premières liaisons influent sur le repos de sa vie entière.

La femme légère arrange son existence comme si ce n'était qu'un voyage d'agrément ; légèrement pourvue de ce qu'il faut pour le printemps, il ne lui reste rien pour l'automne et l'hiver de la vie ; et le monde, où elle n'a brillé que par ses charmes, qu'elle n'a réjoui que par ses chants, est disposé à lui dire pour toute consolation :

Hé bien ! dansez maintenant.

---

et dont elle faillit être la victime, avec tout le respect, toute la délicatesse filiale. On voit en elle une fille respectueuse, une tendre sœur, une épouse soumise et jamais une femme galante. En lisant ses Mémoires, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle fût bien imprudente et bien légère, mais qu'elle fut cruellement déchirée par la calomnie. On voit les sentimens les plus généreux présider à la rupture de son mariage : elle refuse son consentement lorsqu'elle croit que Henri veut épouser la duchesse de Beaufort ; mais aussitôt qu'il recherche l'alliance de Marie de Médicis, elle s'y prête avec autant de bonne volonté que de désintéressement, et toujours elle prit le plus vif intérêt à la France et à son roi.

Une femme coquette ne trouve ordinairement ni occupation ni intérêt dans sa maison : le soir elle rentre pour se dépouiller lentement et avec humeur de sa toilette, et souvent de la moitié de ses attraits. Le lendemain, nouvel ouvrage pour s'embellir et passer dans ce travail les heures pénibles qui précèdent l'instant où elle doit se retrouver au milieu d'un cercle d'adorateurs. Là elle reprend sa gaîté; l'encens qu'elle respire la ranime et l'enivre; elle plaît, elle veut plaire davantage; ce désir immodéré lui fait oublier la modestie et l'œil sévère de ce monde qu'elle veut captiver. La coquetterie est un vice d'autant plus funeste qu'il est contagieux. Cet entourage de parure, de grâces et d'hommages, attire l'attention d'une jeune personne qui entre dans la société; sans expérience, elle ne voit pas la désapprobation qui s'attache à chacun des succès de la femme coquette; elle ne voit que ces succès et la joie qu'ils lui causent. Elle ne voit que ce qui peut la séduire, parce qu'elle ne la suit pas hors du théâtre de sa gloire; ce n'est que là qu'elle la contemple, qu'elle l'étudie attentivement, qu'elle se forme au même rôle pour le remplir à son tour. Mais qui peut répondre qu'elle s'arrêtera où s'est arrêtée celle dont elle suit les traces? De la coquetterie au vice il n'y a qu'un pas; si elle le franchit, si elle y tombe... qui doit-on en accuser, si ce n'est la femme légère et coquette qui lui servit de modèle? Une telle femme peut-elle se

dire vertueuse? La vertu ne nous oblige-t-elle pas à être irréprochable plus encore envers les autres qu'envers nous-même? Ah! il n'y a pas une jeune personne qui n'embrassât avec transport l'autel saint de la pudeur et de la vertu, si elle calculait d'avance jusqu'où peut l'entraîner le premier pas qui l'en éloigne!

Cette coquetterie, qui se fait un jeu d'égarer les cœurs et de les déchirer, ne doit point être confondue avec ce désir de plaire qui rend la jeune fille si aimable et si gaie auprès des vieillards, si modeste et si réservée avec les jeunes gens; elle ne doit point être confondue avec ce désir de plaire qui anime une tendre épouse et la rend si séduisante aux yeux de son époux, avec ce désir de plaire qui remplace les grâces de la jeunesse par l'amabilité et une douce indulgence pour les plaisirs qui ne sont plus son partage; ce désir de plaire enfin ou cette coquetterie « qui contribue » beaucoup aux douceurs, aux agrémens de la » vie, surtout dans les pays où les femmes vivent » avec les hommes, et n'en sont point séparées par » les barrières que la jalousie orientale met entre » eux. Libres d'y donner l'essor à leur goût naturel » pour tout ce qui peut augmenter leurs attraits, » elles cultiveront avec fruit les arts agréables sans » être tentées d'en abuser; s'exerceront à tirer de » la parure des ressources qui sont peut-être en- » core plus nécessaires que frivoles; s'attacheront » à acquérir des grâces qui, pour se trouver quel-

» quefois alliées avec le vice, n'en sont pas plus in-
» compatibles avec la sagesse, et répandront une
» émulation générale de plaire qui donnera néces-
» sairement à la société un aspect plus riant et plus
» animé (1). »

Mais si Roussel donne le nom de coquetterie à ces sentimens aimables, à ce désir de plaire qu'on peut appeler une vertu, gardons-nous d'en abuser et de la porter au point où elle devient un vice : « alors, dit-il, la coquetterie, continuellement ir-
» ritée par les suggestions dangereuses de la vanité
» dont elle prend tôt ou tard le caractère, tandis
» que la pudeur ne se nourrit que de privations
» pénibles, à la longue l'emporte sur celle-ci et finit
» par envahir ses droits. Cette dépravation est et
» doit être plus commune dans les lieux où les
» occasions multipliées, la rivalité, l'exemple, les
» tentations de l'amour-propre réveillent la coquet-
» terie et l'excitent à se délivrer d'une contrainte
» importune par le sacrifice de la pudeur. Dans
» ces lieux où l'amour ne sert guère que de voile
» à l'intérêt et à l'orgueil, la coquetterie sera ex-
» trême et la pudeur nulle (2). »

En présence d'une femme honnête il n'y a point d'hommes dépravés. Si les femmes étaient bien persuadées de cette vérité, elles n'auraient jamais

---

(1) Roussel, *Système physique et moral de la Femme.*
(2) *Ibid.*

à rougir, point de reproches à se faire, point de regrets à sentir. Il ne leur suffirait pas d'être satisfaites de leur conscience, mais encore elles se garderaient bien de dédaigner cet extérieur modeste que le monde demande en témoignage de leur vertu : elles se préserveraient de cette légèreté, de cette coquetterie, qui, sans corrompre le cœur, peuvent donner l'apparence d'une conduite coupable ; car la femme, en prêtant des armes à la calomnie, perd le droit de s'en plaindre. Si elle cesse d'être honorée par l'opinion, comment pourra-t-elle espérer de l'être par les hommes qui l'entourent? *Il ne suffit pas que ma femme soit vertueuse, mais encore elle ne doit pas être soupçonnée.* Ce sentiment de César peint celui de tous les hommes à l'égard de leurs femmes; et toutes devraient répéter : il ne me suffit pas d'être vertueuse, mais encore je ne dois pas être soupçonnée. Ce sentiment sévère, mais juste, trace notre devoir ; et l'on ne peut s'en écarter sans qu'il en résulte une influence nuisible à soi-même, à sa famille et à la société : à soi-même, en perdant la considération et avec elle tant d'autres avantages qui en sont inséparables; à sa famille, en négligeant une réputation qui est le bien de nos enfans; à la société, en n'ayant pas su la respecter et nous y faire respecter.

Toutefois si les femmes doivent respecter les apparences pour être respectées par l'opinion, gardons-nous de croire à cette maxime trop facile

et trop accréditée : *Ne scandalisons pas le monde et nous aurons assez fait pour lui.* En effet, la femme qui respecte les apparences a-t-elle assez fait pour la société, lorsqu'elle lui donne des êtres pervers qui ont puisé dans son sein ses goûts et ses passions? A-t-elle assez fait, en respectant les apparences, lorsqu'elle n'a pas respecté son époux, lorsqu'un de ses enfans, fruit d'une coupable intrigue, peut apporter des inclinations vicieuses, opposées à celles d'une famille au milieu de laquelle ses droits sont usurpés? Il peut y jeter la discorde, la haine; et sa mère, témoin des maux causés par ses secrets déréglemens, si elle jouit d'une réputation intacte, peut elle jouir de la tranquillité de l'âme?

Peut-elle se dire, j'ai assez fait en respectant les apparences, celle qui, pour conserver son honneur, rejette loin d'elle l'enfant qui doit le jour à ses égaremens? Être malheureux, lancé dans tous les basards de la vie, sans nom, sans appui, tandis que sa mère porte dans le monde un nom respecté, tandis qu'elle lève avec orgueil un front paré de diamans et de fleurs! Mais la Providence est là pour répartir sa justice : des enfans avoués, son espérance et sa joie, lui sont enlevés par la mort, ou par leur inconduite l'abreuvent d'humiliations et de douleurs plus poignantes encore que la mort. Alors avec le remords pénètre dans son âme l'image de l'enfant abandonné; elle n'en rencontre point de cet âge sous les haillons de la

misère sans frémir, et ce frémissement lui fait prendre le cri de la conscience pour celui de la nature...

Non, l'extérieur de la vertu ne peut suffire à une femme, ni remplir ses devoirs envers la société : d'abord il est rare qu'elle puisse manquer à la vertu sans perdre cette teinte suave et délicate que la pudeur place sur ses traits, dans ses manières et son langage. Mais, ainsi qu'on voit l'honnêteté se faire méconnaître en traitant trop légèrement les apparences ; de même on voit le vice se couvrir d'un si beau voile que l'on ne peut au travers distinguer aucune tache. Cette femme, modeste dans sa parure, dont le regard se baisse humblement vers la terre ou s'élève avec ferveur vers le ciel, qui frémit au récit d'une faiblesse et s'indigne qu'on ose l'excuser ; religion, morale, franchise, sont des mots qui découlent de ses lèvres comme s'ils découlaient de son cœur... cette femme, par ces moyens, conservera peut-être sa réputation, mais aura-t-elle assez fait pour la société ? En restant avec hardiesse dans son sein, en usurpant une place au milieu des femmes honnêtes, ne fait-elle pas planer sur toutes le soupçon ? L'hypocrisie, semblable à l'insecte qui se cache sous la fleur pour la dessécher, décolore la vertu en se cachant sous son masque. La femme hypocrite est pour son sexe le fléau le plus pernicieux ; c'est elle qui attire sur lui le mépris des hommes. Eh ! comment ne mépriserait-il pas no-

tre sexe celui qui voit l'objet de son criminel amour se parer dans le monde des charmes de la vertu? La vertu ne lui paraît plus qu'un ornement pour en imposer, il pense qu'un peu plus ou un peu moins d'adresse conserve ou enlève la réputation... avec cette opinion que gagnerait-il à changer? Il ne croit pas à la vertu, et il reste dans les honteux liens du vice. Mais ces liens pourront-ils toujours lui suffire? Ne sentira-t-il pas un jour le désir d'être époux, d'être père? Ce désir formé par son cœur, repoussé par la défiance, lui fait encore perdre dans cette incertitude plusieurs belles années de sa vie. Se décide-t-il enfin à se marier, la triste influence d'une liaison coupable le suit dans son ménage et trouble le bonheur qu'il pourrait y trouver : il apporte à sa jeune épouse un cœur glacé, un caractère ombrageux, beaucoup de jalousie, peu de délicatesse, point de principes; que peut-il attendre en retour? Le mieux serait de l'indifférence, mais le plus souvent c'est l'aversion. Les soupçons multipliés donnent l'idée de tromper; et peut-être le trompera-t-on... Devient-il père, il n'ose s'abandonner à la joie; il ne presse qu'avec inquiétude son enfant sur son sein; et le sentiment le plus pur de la nature sert à la justice de la Providence, qui inflige à ses fautes passées la loi du talion. Supposons que cet homme, toujours irrésolu, ne se marie pas; que va-t-il faire du reste de sa vie? Pour en concevoir l'aridité, il faudrait qu'il nous en rendît

compte lui-même, qu'il voulût avec sincérité nous exprimer ses dégoûts, son asservissement à une gouvernante impérieuse et avide, succédant à la femme immorale qui, en lui ôtant toute confiance dans la vertu, l'a réduit à la placer dans le vice. Dira-t-il de cette femme à qui il doit de honteux souvenirs, une vieillesse précoce et sans honneur, dira-t-il qu'elle a assez fait pour la société en respectant les apparences? Non, il ne pourrait le dire; et lors même que lui seul aurait souffert de ses vices, elle aurait encore violé ses devoirs envers la société en la privant d'un père de famille, en la privant des vertus d'un homme.

La femme qui cherche à plaire par la beauté, l'esprit et les talens, a des armes visibles, elle séduit sans trahison; et l'on a moins à rougir d'être enchaîné par un charme réel que de l'être par la ruse perfide qui emploie nos défauts pour nous asservir; c'est le genre de coquetterie le plus méprisable et le plus dangereux : le plus méprisable, parce qu'il prend la forme rampante, le langage hypocrite de ce premier ennemi de l'homme qui vint se cacher sous une touffe de fleurs pour détruire sa félicité et son innocence; comme lui, elle conspire contre ces dons du ciel, parce qu'ils ne peuvent plus être son partage; comme lui, elle réussit, parce qu'elle s'adresse comme lui à l'orgueil. Quelquefois les séductions de cette femme artificieuse ne trompent pas celui qui en est la victime; mais, ainsi que le pauvre rossignol qui voit

le serpent et se débat en vain contre le funeste ascendant qui l'attire; comme lui, il a vu le piége, et il y tombe; il sent qu'il le serre, l'étouffe, comprime son sort et l'obscurité; et sa fatale faiblesse l'empêche de le rompre... Un jeune homme entre dans le monde avec un cœur sensible, une âme élevée, un caractère franc, généreux, un esprit distingué, tous les dons enfin qui peuvent lui gagner l'estime de la société, en faire l'ornement, et le rendre bon époux, bon père. Sa candeur, la vivacité de son imagination embellissent tout à ses yeux et lui inspirent une confiance sans bornes pour ce qui l'entoure; le bonheur semble être son élément; il va en prendre possession avec toute l'ardeur de son âge. Hélas! qui rencontre-t-il pour parcourir avec lui cette belle vie, et à qui va-t-il en confier les destinées? à une femme méprisable qui n'a plus à lui offrir qu'un cœur usé, qu'une réputation et des attraits flétris, mais qui manie à son gré le cœur des hommes en flattant leur amour-propre, en les mettant si bien à l'aise par la facilité de ses mœurs et la souplesse de son caractère, qu'ils se trouvent gênés partout ailleurs qu'auprès d'elle. Elle sait prendre l'accent de l'amour, verser des larmes à propos, faire croire à son désintéressement, à l'abnégation d'elle-même. Elle saura détacher l'homme qu'elle a séduit de ses autres affections en paraissant lui sacrifier les siennes. Elle l'éloignera par des insinuations perfides des femmes honnêtes qu'elle craint; et, ne

pouvant avoir leurs vertus, elle saura en faire douter ou les tourner en ridicule... Toujours maîtresse d'elle-même quand elle veut plaire, elle ne contrarie jamais, applaudit à toutes les opinions et sourit à chaque mot. C'est par d'aussi vils moyens qu'elle a fait tomber cet excellent jeune homme dans le plus méprisable esclavage. Et peu à peu tout ce qui devait faire son bonheur, tout ce qui le distinguait au milieu de ses semblables, tout va se détruire ou se faner. Il doutera de toutes les vertus; il ne croira pas à l'amitié; il regardera le mariage comme un lien gênant et ridicule. La flatterie, une vie molle, efféminée, lui font perdre la dignité de son caractère, engourdissent son esprit, et ses facultés les plus précieuses restent sans aliment, sans activité. Il y avait en lui le germe de tout ce qui est beau et élevé; ce germe reste sans accroissement et sans force. Enfin, soit qu'il demeure dans ces tristes liens, ou qu'il parvienne à les rompre; toujours son existence se ressentira de cette influence d'une passion indigne de lui... Qui fit tomber Nelson du faîte de la gloire? Qui changea le héros en homme sans foi, sans humanité, sans honneur? Ce fut lady Hamilton dont les vices égalaient la beauté et les grâces. Enchaîné aux pieds de cette sirène, Nelson n'entend plus que cette voix dont la douceur mélodieuse ne dicte que perfidie, que massacres : un traité authentique est méconnu; les hommes les plus vertueux, les plus célèbres de Naples sont immolés;

et ces illustres victimes, en tombant sous le fer du bourreau, accusent la fatale influence d'une femme galante.

La femme insatiable de conquêtes est comme l'ambitieux : pour lui point de limites, point de terres sacrées, il veut tout franchir pour arriver à son but; pour elle point de droits reconnus; principes, délicatesse, sont des mots dont elle ne connaît ni l'emploi ni la valeur. Elle mettra sa gloire à troubler une union heureuse et légitime; et quand elle a réussi, quand elle est parvenue à éloigner de sa compagne, de ses enfans un époux et un père, qu'a-t-elle à lui offrir en dédommagement? quelques minutes de plaisir qui empoisonneront le reste de sa vie... Avec un bon cœur, il ne peut s'abandonner sans remords à une passion criminelle; il ne peut voir le désordre que ses égaremens jettent dans sa fortune, sans songer qu'il compromet l'existence de ses enfans. Déjà il n'a plus de bonheur à leur donner, et peut-être n'aura-t-il à leur laisser que le souvenir de ses faiblesses! Coupable envers eux, envers sa compagne, il n'est époux et père que pour sentir combien il en est indigne! Le bien-être qu'il éprouvait au milieu d'eux a fait place à une gêne pénible et presque douloureuse, parce que tout lui rappelle ses torts présens et son bonheur passé.

Si les vices d'une femme galante sont nuisibles à la société, ils le sont encore plus à elle-même : « Madame de Longueville, dit le cardinal de Retz,

» eût eu peu de défauts si la galanterie ne lui en » eût donné beaucoup. Comme sa passion l'obligea » de ne mettre la politique qu'en second dans sa » conduite, d'héroïne d'un grand parti elle en de» vint l'aventurière (1). » N'en trouvons-nous pas un exemple plus frappant encore dans cette célèbre Ninon, la plus belle, la plus spirituelle, la plus aimable femme de son siècle? On vit l'amour et les plaisirs se presser à l'envi autour d'elle; les hommes les plus illustres étaient à ses pieds; et l'on prétend que jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans elle compta ses jours par ses conquêtes!! On pourrait croire qu'elle fut heureuse, si sa franchise ne nous eût laissé l'antidote contre la séduction de sa

---

(1) Voici quelques traits du tableau des femmes galantes de cette époque, tracé par celui qui fut leur ami et leur amant : En parlant de madame de Montbazon, la belle des belles, « sa morgue, son jargon, dit-il, auraient sup» pléé dans un temps calme à son peu d'esprit; je n'ai ja» mais vu une femme qui ait conservé dans le vice si peu » de respect pour la vertu. » Il dit de mademoiselle de Chevreuse, sa maîtresse : « Elle avait plus de beauté que » d'agrémens; sotte jusqu'au ridicule par son naturel, elle » aurait voulu jeter au feu l'homme qui avait cessé de lui » être agréable, comme elle y jetait les jupes et les chiffons » qui ne lui convenaient plus. » Il ajoute en parlant de sa mère, madame de Chevreuse, « que jamais femme n'a» vait eu plus de mépris pour les scrupules et pour les de» voirs; qu'elle ne connaissait que celui de plaire à son » amant. »

(*Mémoires* du cardinal de Retz.)

brillante existence. Elle nous a révélé avec énergie et en peu de mots (1) le mépris, ou plutôt l'horreur que lui inspirait cette existence... Pouvait-elle être heureuse cette femme qui, pour sa tranquillité, avait besoin de croire qu'il n'y avait plus rien au-delà de la vie, qui, pour se réconcilier avec elle-même, cherchait à se persuader qu'il n'y avait pas de vertu chez les autres femmes? Cependant, en présence de celles qui étaient irréprochables, sa conversation, ses manières étaient gênées; elle éprouvait ce malaise du coupable vis-à-vis de la personne offensée. En effet elle était coupable envers son sexe, non par la dépravation de ses mœurs puisqu'elle avait eu soin de le renier avant de s'y livrer, mais elle était coupable par l'influence qu'elle exerçait sur les hommes de sa société; elle était coupable d'altérer par ses railleries le respect d'un fils pour sa mère, la tendresse d'un frère pour sa sœur, la confiance d'un époux en sa compagne; elle était coupable envers toutes les femmes, puisqu'elle prétendait qu'il n'y avait de différence entre leur conduite et la sienne, *que le voile de l'hypocrisie dont les autres se couvraient et qu'elle avait dédaigné* ..

Pour se faire une idée de l'estime qu'on accorde aux femmes galantes (2), rappelons-nous encore

(1) *J'aimerais mieux me pendre que de recommencer cette vie....*

(2) Et pour se faire une idée de la solidité de leur em-

la surprise et l'admiration d'un ami de Ninon, en retrouvant chez elle un dépôt qu'il lui avait confié. Ah! sans doute on ne mettrait pas cet acte si simple de probité dans l'éloge d'une femme honnête! Mais celle qui abandonne la première vertu de son sexe, ne donne-t-elle pas le droit de soupçonner le peu de prix qu'elle attache à toutes les autres? « Une » femme hardie effrontée, intrigante, dit Rousseau, » qui ne sait attirer ses amans que par la coquet- » terie, les conserver que par les faveurs, les fait » obéir comme des valets dans les choses serviles et » communes; dans les choses importantes et graves, » elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la » fois honnête, aimable et sage, celle qui force les » siens à la respecter, celle qui a de la réserve et » de la modestie, celle en un mot qui soutient l'a- » mour par l'estime, les envoie d'un signe au bout » du monde, au combat, à la gloire, à la mort, » où il lui plaît. Cet empire est beau, ce me sem- » ble, et vaut bien la peine d'être acheté. »

---

pire, rappelons-nous l'offre de Gaspard de Tavannes à Catherine de Médicis : Il lui proposa sérieusement de couper le nez à la duchesse de Valentinois, sa rivale; *moyen infaillible*, disait-il, *d'éteindre la passion du roi* pour cette maîtresse qui le gouvernait, ainsi que l'État.

CHAPITRE X.

Femme célèbre.

La gloire est l'atmosphère de l'homme; il peut y vivre sans inquiétude, sans orages. Pour la femme, la gloire est le plus souvent étrangère à sa destinée; et s'il faut qu'elle en sorte pour la chercher, cela ne peut être qu'aux dépens du bonheur. Mais si, renfermée dans le cercle de ses devoirs, des circonstances se présentent où l'héroïsme est pour elle un devoir, où son âme peut déployer son énergie, et son esprit ses facultés, ah! sans doute on ne condamnera pas cette gloire ni le bonheur qu'elle en ressentira! Pourrait-on condamner la gloire de madame de Sévigné, aussi pure, aussi belle que son existence? Comme Ninon, ce n'est pas la plus tendre, la meilleure des mères, qui n'aurait pas voulu repasser dans la vie! On revient toujours avec plaisir dans les lieux où l'on fit le bien. Madame de Sévigné n'est pas la femme forte, la femme parfaite, mais elle est la femme dans toute la grâce de sa nature : la mobilité de son esprit et la vivacité de son imagination font le charme de la société, tandis que par la solidité et la constance de ses sentimens elle fait

des connaissances, à cultiver leurs talens; elles y trouveront des distractions à ces maux physiques auxquels elles sont condamnées; elles y trouveront des jouissances pour cette triste époque de la vie où, si elles ne sont pas épouses et mères, il ne leur reste souvent pour préservatif de l'ennui que le jeu et de futiles conversations. Et celle qui est épouse et mère, pourquoi ne préparerait-elle pas des plaisirs à son époux, des leçons à ses enfans, un nom dont ils puissent se glorifier, et l'inexprimable satisfaction de se dire : «Je ne mourrai pas tout entière; ces écrits, où je répands mon cœur et mon imagination, parleront à mes enfans de mon amour; ils y retrouveront mes conseils. Réunis en famille, ils ouvriront ces pages tracées près de leur berceau, et quelques larmes viendront les humecter : larmes précieuses de la piété filiale, vous alimenterez la source des meilleurs sentimens. Et peut-être le Ciel permettra-t-il que loin de la vie j'en goûte encore le charme!

En travaillant à réaliser des désirs aussi louables, une espérance aussi flatteuse, les devoirs d'une femme en souffriront-ils? Son époux, ses enfans, ses amis, en seront-ils moins heureux? J'invoque ici le souvenir de madame Dufresnoy, trop tôt enlevée à sa famille dont elle faisait le bonheur, à la société dont elle était le charme, au monde littéraire où elle occupe une place si distinguée : le temps qu'elle mit à composer ses charmans écrits a-t-il enlevé quelque chose à la pratique de

ses vertus? son esprit a-t-il troublé son existence? Qui pourrait désirer que les trésors quelle sut en tirer fussent restés inconnus? Ses enfans voudraient-ils recueillir seuls cet héritage? et ne sont-ils pas pleins de joie et d'orgueil de le partager avec le public et la postérité? J'ignore quel motif put engager madame Dufresnoy, dans un de ses ouvrages, à désenchanter les femmes de la carrière qu'elle parcourait avec succès. Peut-être craignait-elle que ces succès n'entraînassent sur ses traces des femmes qui n'auraient pas eu comme elle assez de sagesse pour concilier les soins de la gloire avec ceux du devoir; peut-être pensait-elle que rarement cette gloire était compatible avec le bonheur. Sans doute ses motifs furent généreux; mais on a peine à les expliquer dans celle qui fut heureuse mère et qui trouva des amis dignes d'elle. On a peine à expliquer comment elle veut faire redouter la célébrité, celle qui l'a acquise en peignant de si doux sentimens, en instruisant la jeunesse avec une morale aussi pure qu'elle est aimable. Si l'exemple de madame Dufresnoy doit avoir de l'influence sur son sexe, c'est l'heureuse émulation d'unir les talens à la vertu.

Qu'elle redoute la célébrité celle qui, abandonnée à ses passions, leur prête des charmes dans ses écrits pour séduire encore après elle! Oui, celle qui oublie son honneur a raison de se plaindre d'une célébrité qui donnant de l'éclat à ses talens en donne aussi à ses fautes; elle a raison de se

plaindre du génie quand elle en fait un si funeste usage. Mais qu'elle ne se plaigne pas de ce don précieux la femme qui en soutient et dirige l'essor, dirigée par de sages principes; sa plume coulera avec plaisir dans l'espérance de plaire et d'instruire; son imagination plus vive, son cœur plus sensible, loin de l'égarer la rendront meilleure, plus aimante; elle fera plus facilement le bonheur de ceux qui l'entourent. « Ce qu'il y a de juste et » de raisonnable dans la controverse si souvent re» nouvelée sur la culture des sciences, des arts et » de l'esprit chez les femmes, se réduit, dit Gin» guené, à la crainte que l'on a, ou que l'on feint » d'avoir, que cette culture ne leur ôte des vertus » et des moyens de plaire propres à leur sexe. Le » vrai secret pour elles de la terminer à leur avan» tage, c'est de tirer de cette culture même de quoi » ajouter aux unes et aux autres. »

Dans ce grand nombre de femmes célèbres qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nous, forment une si belle couronne de gloire pour notre sexe, combien n'en est-il pas qui réunirent aux talens le bonheur et la vertu! Combien n'en est-il pas qui nous prouvent qu'en cultivant les Muses, l'âme se dépouille des passions terrestres et s'élance avec plus d'ardeur vers sa noble origine! Rien ne le prouve mieux que ces femmes idolâtres qui s'élevèrent jusqu'aux vertus chrétiennes par la méditation et l'étude: Telle Nicostrate, aussi vénérée par sa sagesse que par ses talens poéti-

ques ; on venait de loin la consulter sur les choses futures, et les oracles qu'elle rendait en vers harmonieux furent aussi célèbres que ceux des Sibylles.

Cléobuline, poète distingué, fût aussi sage que Minerve, dont elle était la prêtresse.

Le génie élevé, l'âme pure de la sœur de Pythagore, aidèrent cet illustre philosophe dans ses nobles travaux pour l'amélioration des mœurs. Et sa fille Damo, modèle de piété filiale, héritière à la fois de ses nobles sentimens et de ses ouvrages, ouvrit une école de philosophie dont toutes les jeunes et belles élèves marchèrent sur ses traces et imitèrent ses vertus virginales.

Hipatie, si séduisante par sa beauté et ses grâces, était encore plus célèbre par l'étendue de ses connaissances dans les sciences et la philosophie. Les hommes les plus distingués arrivaient de toutes les parties de la Grèce et de l'Asie pour la voir et l'entendre. Et malgré l'éclat dont elle fut environnée, l'envie ne put découvrir aucune tache dans son caractère, et sa réputation est restée intacte.

Les travaux littéraires de la célèbre chinoise Pan-Hoei-Pan ne nuisirent en rien à ses devoirs d'épouse et de mère ; elle fut encore auprès du savant Pan-Kou la sœur la plus dévouée, lui prodiguant ses soins les plus tendres, l'aidant à rédiger ses ouvrages d'astronomie et d'histoire qu'elle eut la gloire de terminer seule après la mort de son frère.

Les dispositions naturelles pour la culture des lettres de l'indienne Hati-Vidya Lankara, fille d'un brahme Koulina, furent si grandes que son père les cultiva malgré les préjugés qui s'opposent généralement dans l'Inde à l'instruction des femmes. Elle apprit la grammaire sanscrite et les kavia-sastras. Tombée dans la misère après la mort de son père et de son mari, la science devint son unique ressource : elle vint à Bénarès où elle poursuivit le cours de ses études ; elle acquit bientôt tant de connaissances sur les divers sastras, qu'elle reçut l'honorable titre de Vidya Lankara ; et, ce qui valut mieux pour sa fortune, elle eut un grand nombre de disciples.

Dans les premiers siècles du christianisme, les femmes qui s'illustraient par leur piété et leur bienfaisance, s'illustrèrent souvent aussi par leur savoir, et furent disciples des premiers docteurs de l'Église naissante : Telles les Probe, les Marceline, les Paule, les Blessile.

En Italie, l'époque où les femmes brillèrent le plus dans les lettres, fut aussi l'époque où elles se distinguèrent par leurs vertus. Nous ne rappellerons que l'illustre Vittoria Colonna qui, à la mort d'un époux adoré, ne chercha de consolation que dans l'étude et la religion. Elevée dans l'école de » Pétrarque, elle y puisa la correction et l'élégance » du style ; elle y ajouta une force, une gravité qui » ne semblent pas ordinaires à son sexe. Mais un » mérite particulier à Vittoria, c'est d'avoir la pre» mière consacré spécialement sa lyre à des sujets

» de piété. Si avant elle on avait composé quel-
» ques poésies sacrées, ce n'était que des pièces
» fugitives. Elle fut la première qui composa un
» recueil de poésies sacrées. On a donné comme un
» modèle le sonnet sur la mort du Christ, mais je
» regarde (1) comme supérieur celui où elle se
» plaint de n'être pas assez détachée du monde. »
Si j'avais vaincu, dit-elle, *avec des armes célestes mes sens, ma raison, moi-même, je m'élèverais par mon esprit au-dessus et bien loin du monde et de cet éclat trompeur qui l'embellit; alors ma pensée, portée sur les ailes de la foi, et soutenue par l'infaillible espérance, n'apercevrait plus cette vallée de misère. Mon regard, je l'avoue, est toujours fixé vers le but sublime où je dois tendre; mais mon vol n'est pas encore aussi direct et aussi ferme que je le désire; je ne vois que l'aurore et les premiers rayons du soleil, et je ne puis pénétrer jusque dans cette demeure divine où se cache la lumière véritable.*

Peut-on blâmer le culte des Muses quand on y puise de tels sentimens et de telles pensées? Cassandre-Fidèle écrivait également bien dans les trois langues d'Homère, de Virgile, du Dante, et en vers comme en prose; elle possédait toute la philosophie de son siècle et des siècles précédens; elle embellissait de ses grâces la théologie même; soutint des thèses avec éclat, donna plusieurs fois à Padoue des leçons publiques, joignit à ces con-

(1) Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie.*

naissances sérieuses les talens agréables et surtout celui de la musique, et releva encore ses talens par ses mœurs. Aussi reçut-elle l'hommage des souverains pontifes et des rois; et, pour être singulière en tout, elle vécut plus d'un siècle (1). « Vous écrivez, disait Policien à Cassandre-Fidèle, » vous écrivez des lettres spirituelles, ingénieuses, » élégantes, vraiment latines, remplies d'une cer- » taine grâce enfantine et virginale, et cependant » à la fois pleines de sagesse et de gravité. J'ai lu » aussi votre discours que j'ai trouvé savant, riche, » harmonieux, noble, digne de votre heureux génie. » J'ai même appris que vous avez le talent d'impro- » viser, qui a quelquefois manqué à de grands ora- » teurs. On dit que dans la dialectique vous savez » compliquer des nœuds que personne ne peut dé- » nouer, et trouver la solution de ce qui avait été jugé » et paraissait devoir rester insoluble. Dans les com- » bats philosophiques, vous savez également sou- » tenir vos propositions et attaquer celles des » autres. Et vierge, vous osez vous mêler aux » guerriers! Enfin, dans cette belle carrière des » sciences, le sexe ne nuit point en vous au cou- » rage, ni le courage à la pudeur, ni la pudeur au » génie; et tandis que tout le monde fait retentir » vos louanges, vous vous humiliez, vous vous » déprimez vous-même. On dirait qu'en baissant

(1) Thomas.

» les yeux vers la terre avec tant de modestie et de
» décence vous voulez rabaisser en même temps
» l'opinion que tout le monde a conçue de vous.
» Voilà, ajoute Ginguené en rapportant cette let-
» tre, voilà certainement une savante fort aimable;
» et on ne voit pas ce que la femme la plus jolie
» pourrait perdre à ressembler à ce portrait (1). »

Quel noble usage Christine de Pisan ne fit-elle pas de son esprit et de son savoir! Ils furent son unique richesse qu'elle employa à subvenir aux besoins de sa mère, de ses enfans, de ses frères et de plusieurs parentes. Elle avait adopté la France pour patrie et l'honora par ses talens, par son refus de la quitter malgré les offres les plus avantageuses de plusieurs princes étrangers, jaloux de faire briller à leur cour un si rare mérite joint à tant de vertus. Bonne fille, bonne épouse, bonne mère, elle remplit tous ses devoirs avec un zèle, une ardeur qui prouvent qu'elle avait puisé dans les sciences et les lettres tout ce qui tend à nous rendre meilleurs et à nous consoler dans les peines de la vie. C'est encore ce noble but qu'elle cherche à atteindre dans ses ouvrages remarquables par une vaste érudition, par un style noble, élevé, et la morale la plus pure.

Tandis que La Trémouille servait avec tant de fidélité et d'éclat son roi et sa patrie, son épouse,

---

(1) *Histoire littéraire de l'Italie.*

Gabrielle de Bourbon, jeune, belle et charmante, vivait solitaire dans son château, partageant son temps entre la bienfaisance, l'étude, et composant des ouvrages de piété, de morale. *Les bonnes mœurs et condicions de ceste dame*, dit l'auteur des mémoires de La Trémouille, *aydèrent fort aux perfections de son fils*. En effet c'est elle qui lui donna le goût des lettres qu'il unissait à celui de la gloire. Dans ces mémoires, Jean Boucher, en parlant de l'utilité des lettres aux femmes de condition, dit : « Les enfans nourriz avec telles mères » sont voluntiers plus éloquens, mieulz parlans, » plus saiges et mieulz disans que les nourriz avec » les rustiques, parce qu'ils retiennent toujours » des condicions de leurs mères ou nourrices. »

La femme de Duguesclin, qui avait tant de connaissances en astrologie qu'elle était l'oracle de cette époque, rendait son époux si heureux par ses aimables qualités, que, sans ses généreux conseils il aurait volontiers abandonné la vie des combats pour se livrer tout entier aux douceurs du bonheur domestique. Et la duchesse de Retz, qui fit par son savoir l'admiration du siècle où elle vécut, n'offrit-elle pas en même temps le modèle de toutes les vertus nécessaires à son sexe?

Le plus léger soupçon n'a jamais terni l'irréprochable conduite de mademoiselle de Scudéry, surnommée par ses talens, *la Sapho de son siècle*. Les passions ne suscitèrent aucun orage dans sa vie, qui s'écoula tranquillement dans les plaisirs

d'un monde imaginaire et dans ceux d'un monde réel qu'elle savait embellir.

Madame de La Fayette, qui occupa une place si distinguée dans la littérature et au milieu des personnes les plus illustres de son temps, a constamment joui de la plus douce existence, et sa mémoire est restée sans tache. L'envie n'a jamais essayé de ternir celle de madame Dacier, de madame Lambert.

Miss Burnet écrivit pour amuser son père; et inspirée par un si touchant motif, ses ouvrages où l'on trouve tant d'agrémens et de si sages leçons, lui ont acquis sans fatigue et sans inquiétude une réputation aussi belle qu'honorable.

Madame la comtesse Diodata-Roëro de Saluzzo, membre de l'Académie des sciences de Turin, et surnommée *la Muse piémontaise*, est autant l'honneur de sa patrie par ses vertus que par ses talens; son existence est à la fois embellie par les douceurs de l'amitié, les hommages de l'admiration, les charmes de l'étude et les jouissances du bonheur domestique.

Mais si l'histoire d'un grand nombre de femmes célèbres nous prouve que vertu, bonheur et gloire ne sont pas inséparables, ce serait une erreur de croire qu'elles sont plus heureuses que celles qui passent leur vie dans l'obscurité ; ce serait une erreur qui offenserait la justice de Dieu, de supposer qu'une intelligence supérieure vaut aussi une plus grande dose de bonheur. Toutefois,

comme la vertu et le bonheur valent infiniment mieux que le génie seul, il serait également injuste de les séparer. Oui, une femme qui a reçu quelque étincelle de ce feu créateur, peut sans doute atteindre au bonheur, mais plus difficilement qu'une autre, parce qu'elle le place dans une région plus élevée, et qu'il sera plus facilement troublé en raison du prix infini qu'elle y attache. Une imagination plus vive, en échauffant son cœur, peut aussi égarer son jugement et lui rendre la vertu plus difficile....

Madame de Genlis, dans un de ses ouvrages, se plaint aussi de la célébrité. Plus tard elle est revenue de ce jugement; et, loin de décourager son sexe à y prétendre, elle lui donne de sages conseils pour y parvenir. Si sa carrière fut orageuse, n'a-t-elle pas trouvé de douces compensations dans l'heureuse influence qu'elle a exercée sur l'éducation? Honneur à la femme dont les écrits sont donnés à la jeunesse pour prix de sagesse et d'étude! Honneur à elle si, après les avoir lus, on se trouve meilleur, plus attaché à ses devoirs! Et si sa morale a fructifié dans les cœurs, ne doit-elle pas bénir le Ciel qui a donné à son intelligence la plus parfaite de ses attributions?

Tout marche vers le déclin dans la destinée des femmes, dit madame de Staël, *excepté la pensée, dont la nature immortelle est de s'élever toujours.* Et la pensée s'élève avec de telles pensées! Madame de Staël a obtenu une gloire si haute et si brillante,

qu'elle reflète sur tout son sexe, et l'a, pour ainsi dire, échauffé de son génie. Aussi son influence et celle de madame de Genlis ont-elles été très-puissantes : madame de Genlis en traçant une route nouvelle et fleurie à l'éducation, en traçant de main de maître les ridicules et les passions qui gâtent la vie, les vertus et les sentimens qui en font le bonheur; madame de Staël en se plaçant au-dessus de la vie pour nous la faire oublier, ou plutôt pour nous la faire placer dans un monde intellectuel, où l'on n'existe que par le cœur et la pensée. Ces deux femmes illustres ont soutenu l'essor prodigieux de notre sexe vers la gloire. Génie, talens, courage, il n'y a pas de célébrité, il n'y a pas de vertu auxquelles il ne puisse prétendre et qu'il n'atteigne : dans la morale et l'éducation, mesdames Campan, de Rémusat, de Renneville, Maussion, Guizot, etc. Et dans ce genre ennobli par Paul et Virginie, par René, Atala, que de jouissances ne doit-on pas à cette aimable auteur dont la vie fut si courte et si bien remplie par les vertus et le talent, à celle qui traça les portraits de l'archevêque de Tyr, de Mathilde, d'Élisabeth! Est-il besoin de nommer les auteurs de *Caroline de Lichtfield*, d'*Adèle de Sénange*, et l'auteur d'*Ourika* (1), celui d'*Anatole?* Rappellerons-nous ma-

---

(1) Quand je retraçais ces noms chers et glorieux à la France, madame Guizot et madame la duchesse de Duras

dame Gail, qui a donné au théâtre deux chefs-d'œuvre qu'on entend toujours avec le même enthousiasme? Et dans la poésie, comment sans être poète célébrer tant de beaux talens! Les uns, perfectionnés par le temps, ont conservé toute la fraîcheur de l'imagination; d'autres, tout palpitans de l'ardeur de la jeunesse, tout pleins des grâces de la beauté, planent avec les ailes de l'espérance et du génie dans les régions immortelles.

Dans les arts, que de palmes et de couronnes les femmes n'ont-elles pas recueillies et ne recueillent-elles pas aujourd'hui en suivant les traces des Angélica Kaufman, des Lebrun!

Et dans les sciences, mesdames Boivin, de Lachapelle, ne nous ont-elles pas transmis le fruit de leur longue expérience et de leurs précieux travaux?

Pour les vertus, est-il besoin de rappeler qu'il ne se fait pas de bonnes œuvres sans qu'elles y participent? Épouse, mère, fille, sœur, amie, souveraine, femme de société, femme qui n'appartient qu'à Dieu et à la bienfaisance, tous ces devoirs ont

---

faisaient encore le bonheur de leurs familles et le charme de la société... Aujourd'hui qu'il ne nous reste que leurs charmans ouvrages et le souvenir de leurs éminentes qualités, ne pouvons-nous pas nous appuyer sur l'exemple de ces deux femmes célèbres pour prouver que les talens et les occupations littéraires peuvent s'unir à la pratique de tous les devoirs et de toutes les vertus?

été remplis jusqu'à la perfection, jusqu'à l'héroïsme : les souvenirs glorieux pour notre sexe se pressent en foule ; et si l'on s'arrête pour les recueillir, le cœur s'en émeut, on manque d'expressions pour les retracer... Mais rappelons encore quelques-uns de ces noms les plus chers à la France : Marie-Antoinette, qui réunit à elle seule tous les titres à la vertu, au malheur, à la gloire ; son illustre fille, modèle de piété filiale, d'héroïsme dans le malheur, et de bienfaisance dans la prospérité ; Élisabeth, ange terrestre qui ne passa dans cette vie que pour faire le bien et laisser le modèle d'une tendre sœur ; mademoiselle d'Orléans, qui suit ses célestes traces ; la princesse de Lamballe, ou l'héroïne de l'amitié ; madame de La Fayette, ou l'épouse parfaite ; madame de Lavalette, ou l'épouse dévouée et courageuse ; la sœur Marthe, ou la charité évangélique ; sans parler de tant de beaux caractères qui appartiennent encore à l'histoire ; et de tant d'autres qui ne sont recueillis que dans les annales du cœur !

CHAPITRE XI.

Après avoir vu l'influence des femmes sur les mœurs de leurs familles et de la société, après avoir considéré tout ce que cette influence peut avoir de salutaire ou de funeste, après avoir cherché leur part de gloire et de bonheur, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le bien l'emporte de beaucoup sur le mal; il me semble que nous méritons de n'être traitées ni légèrement, ni avec trop de sévérité. Ah! que les femmes soient donc bien persuadées de la dignité et de la douceur de leur destinée! qu'elles cessent de croire, parce qu'on s'est plu à le dire, qu'elles sont déshéritées par la nature et les lois! Si la nature nous a rendues plus faibles, en compensation elle nous a donné des jouissances plus vives, plus parfaites; si les hommes dans leurs lois ont plus pensé à eux qu'à nous, s'ils ont eu pour but de consacrer leur domination et notre dépendance, avouons que bien souvent nous sommes plus puissantes que les lois. Sachons donc apprécier les avantages de notre position; faisons notre possible pour les augmenter, et croyons qu'il y a plus de sagesse et de dignité à être satisfait de son sort

que d'en murmurer. Rien de si inutile que la plainte, rien de mieux que de se trouver bien partout où l'on se trouve placé, et de faire en sorte d'occuper cette place avec honneur et satisfaction. Ce n'est pas parce qu'on nous a nommées le sexe fragile et qu'on nous a prises en pitié, que nous devons nous trouver faibles ou malheureuses! rappelons-nous au contraire l'influence si grande que, de tout temps et en tous lieux, les femmes ont exercée non seulement sur la prospérité de leurs familles, mais sur le sort des hommes en général, sur la destinée des nations; rappelons-nous les conséquences bonnes ou mauvaises qui découlent de nos vertus ou de nos vices; rappelons-nous toute l'importance du rôle que nous sommes appelées à jouer dans la vie, afin de le remplir dignement, afin de porter dans la position inférieure, dans la condition secondaire qui nous est dévolue, le sentiment de la vertu qui ennoblit tout, et qui, s'il était toujours notre partage, suffirait à notre considération et à notre bonheur. « L'histoire des femmes, chez les différens peuples, dit M. de Jouy, offre des con- » trastes si étranges, qu'on serait tenté de croire » qu'elle n'a pas toujours pour objet des êtres de » même nature. Façonnées par les institutions, ce » sont elles à leur tour qui transforment en mœurs » ces mêmes institutions. La corruption commence » toujours par elles, et cependant d'elles seules » dérivent l'amour du beau, la force morale, la

» générosité, la grandeur d'âme, et surtout cette » politesse sociale qui constitue plus particulière» ment la civilisation. Dès que les femmes se dé» gradent la société périt, Messaline est le symbole » de Rome flétrie, Cornélie représente Rome libre » et vertueuse (1). »

On a dit qu'il devait y avoir dans chaque siècle un caractère distinctif pour le mérite des femmes, qu'il consistait à tirer parti des qualités dominantes dans chaque époque et à en éviter les défauts (2). Aujourd'hui les femmes ne sont-elles pas averties par les goûts graves et sérieux qui dirigent la jeunesse tout entière vers la politique, les arts, les sciences et les lettres? ne sont-elles pas averties qu'elles seront bientôt entièrement oubliées, si elles n'ont pour fixer l'attention que ces talens et ces qualités brillantes d'une femme du monde, qui ne peuvent plus ni éblouir ni séduire? Aujourd'hui c'est par le charme nouveau de la simplicité qu'elles plairont davantage; c'est en abandonnant ces recherches si coûteuses du luxe et de la parure, en s'affranchissant de l'inconstance des modes, en préférant leur intérieur à ce tourbillon du monde qui dessèche l'âme et rompt les liens les plus doux, les plus sacrés; c'est en se renfermant dans les limites de leur véritable empire,

---

(1) *Voyez* le mot Femme, de l'*Encyclopedie moderne*.

(2) Thomas, *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des Femmes*.

qu'elles feront renaître l'enthousiasme qu'elles inspiraient jadis, et qu'elles retrouveront l'influence qui convient à leur bonheur, à leur dignité. C'est par tous ces moyens qu'elles pourront corriger les défauts dominans de ce siècle, la soif de l'or et le désir des grandeurs, défauts qui portent essentiellement atteinte à toutes les vertus morales, défauts dont nous pourrions peut-être nous accuser nous-mêmes, en préférant trop souvent l'homme riche à l'homme vertueux, trop souvent l'homme élevé par une place lucrative et brillante à l'homme distingué par ses talens et son noble caractère. Que résulte-t-il de cette préférence ou de ce manque de délicatesse auquel on ne semble attacher aucune importance? Il ôte à l'homme ces principes d'honneur, de loyauté, de vertu que l'opinion des femmes soutient, que leur estime et leur amour récompensent. *Avec de l'or*, dit cet homme corrompu, *je suis toujours à temps de me marier; je suis bien sûr de trouver une femme jeune et belle!* En effet, cet homme reçoit dans la société l'accueil le plus flatteur; les femmes sourient complaisamment à ses propos! et pourtant tout en lui est lourd, ignoble; ses plaisanteries sont grossières, ses manières impertinentes, et il reçoit avec un stupide orgueil les préférences dont il est l'objet. Mais pourquoi ces préférences? parce qu'il est riche ou en crédit... O prestige du pouvoir, du luxe et de l'opulence! Quand cesserez-vous donc d'effacer l'éclat de la vertu et de détruire les

meilleurs sentimens? Quand cesserez-vous d'user du pouvoir sacrilége de gâter jusqu'à l'harmonie de la nature et des cœurs, du pouvoir d'unir la fraîcheur à la décrépitude, l'innocence à la corruption? Quand cessera-t-on enfin de sacrifier sur vos autels l'amour, la patrie, l'amitié, l'hymen, la conscience, le bonheur? C'est aux femmes qu'il appartient de renverser ces autels impies, d'anéantir ce culte qui laisse déserts celui de la religion, celui de la vertu. C'est aux femmes que cette gloire appartient, puisque ce sont elles qui ont contribué à élever ces autels, à y porter la foule des adorateurs.

Jamais il ne fut plus facile aux femmes d'acquérir cette gloire; jamais elles n'ont été dans une position plus favorable pour abjurer le luxe et la frivolité. Aujourd'hui qu'elles ont des talens, de l'instruction, du goût, combien ne leur serait-il pas aisé de se passer de ces parures et de ces fêtes dispendieuses! Combien ne leur serait-il pas facile de donner à une société choisie un charme préférable au tumulte du monde! Alors la mère ne se séparerait point de sa fille; c'est dans la société de ses amis qu'elle ferait son éducation. Elle ne la destinerait pas à ce qu'on nomme *une belle et riche alliance*, mais elle s'appliquerait à former son cœur; et ses goûts, ses talens se développeraient pour apprécier les qualités modestes de l'honnête homme, pour devenir la digne compagne du jeune homme vertueux et connaître toutes

les douceurs de l'hymen après avoir goûté toutes les joies du véritable amour. A côté de ces jouissances si vives et si parfaites, combien elles sont légères et de peu de valeur celles que donnent l'or et l'ambition; et combien ne serait-il pas facile à une mère, à une amante, à une épouse, de les rendre futiles, méprisables même aux yeux d'un fils, d'un amant, d'un époux!

Pourquoi les hommes en général mettent-ils si peu d'importance dans leur conduite, si peu de délicatesse à tromper l'innocence, à séduire une femme honnête, à trahir leurs sermens? Pourquoi peuvent-ils être impunément perfides, lâches suborneurs, et pourquoi osent-ils afficher une liaison scandaleuse? parce que cela ne les empêche point de plaire à d'autres femmes, de les tromper encore, de trouver une épouse, d'être bien reçus dans la société... On se récrie sur cette injustice de l'opinion qui s'arme contre la plus légère imprudence d'une femme et qui pardonne à l'homme l'oubli le plus entier des mœurs, et tous les crimes de l'amour! Mais qui forme cette opinion? Osons le dire, c'est nous-mêmes, nous qui en sommes les premières victimes. N'est-ce pas nous qui sommes les plus sévères censeurs de notre sexe, et les plus indulgens apologistes de tous les torts, de tous les égaremens des hommes? Ah! si chacune prenait le parti de toutes, si toutes ressentaient l'outrage qu'une seule reçoit, combien elle disparaîtrait promptement cette indulgence

de l'opinion qui enhardit les hommes à se faire un jeu de l'amour et de la réputation des femmes! Si nous repoussions de notre société l'homme qui s'est acquis de la fortune par des moyens méprisables; si nous rejetions avec dédain les hommages d'un homme sans mœurs; si nous repoussions avec effroi, avec indignation, celui qui aurait porté le remords et le désespoir dans une âme honnête et sensible; ah! si toutes donnaient cet exemple d'une juste sévérité, si toutes vengeaient aussi noblement leur sexe; nul doute qu'elles lui rendraient la dignité, la puissance qui lui conviennent, et qu'elles forceraient les hommes à apporter autant d'honneur et de délicatesse dans leurs relations avec les femmes qu'ils en apportent entre eux. Alors nous cesserions d'être en butte à d'indignes séductions; notre cœur ne serait pas aussi souvent brisé par l'inconstance, notre existence ne serait pas obscurcie par la douleur et la honte. Et les hommes, rendus à la vertu pour obtenir notre estime et notre amour, heureux et meilleurs par nous, nous accorderaient ces sentimens qui font la gloire et la félicité de notre vie. Car, il faut le dire, jamais nous ne sommes mieux aimées, mieux honorées que des hommes vertueux. Travaillons donc à cette grande et importante tâche qui doit avoir de si beaux, de si féconds résultats. Le moment de cette utile régénération semble venu. En effet, nous avons vu la condition des femmes changer aux différentes époques de la ci-

vilisation : chez les peuples sauvages, la servitude, un travail rude et continu étant un obstacle au développement de leurs attraits et de leurs qualités, elles n'inspiraient ni amour ni respect, et restaient sans influence. Leur condition s'est améliorée quand l'agriculture est venue adoucir les mœurs, quand elles ont eu des occupations plus appropriées à leurs forces et à leurs goûts; alors s'est développé ce désir mutuel de plaire, source de tant de biens et de bonheur; ces biens, ce bonheur augmentèrent encore quand les jouissances des arts et de la fortune vinrent augmenter ce désir de plaire, quand les femmes ne s'en servirent que pour rendre agréable leur intérieur, pour donner des plaisirs à leurs familles, pour embellir la sagesse de l'attrait des talens et de l'amabilité; voilà l'époque où leur influence fut la plus grande et la plus honorable. Mais lorsqu'elles cherchèrent à l'augmenter en dépassant les limites prescrites par la vertu, la raison, la morale; lorsqu'elles voulurent étendre leur influence sur la politique; lorsqu'elles voulurent briller aux yeux du monde, qu'elles ne vécurent que pour lui et au milieu de lui; alors que devinrent les liens de famille, le respect pour les mœurs, la modestie, la pudeur? En oubliant tout ce qu'il y a de plus sacré pour elles, en abjurant leurs qualités les plus précieuses, ne perdirent-elles pas beaucoup plus qu'elles n'espéraient gagner? Ne firent-elles pas comme celui qui vend la belle propriété

de ses pères pour en placer la valeur à une loterie hasardeuse? Car qui peut assurer à la femme qui abandonne l'influence qu'elle a dans sa famille pour l'étendre sur la politique et sur la société, qui peut, dis-je, lui assurer qu'elle obtiendra cette dernière influence? Et l'obtiendrait-elle, quelle en sera la durée? Ne se préparera-t-elle point de longues années de regrets en abandonnant l'empire que la nature lui avait donné, pour en chercher un autre dont l'inconstance est égale à celle de la fortune, et dont le règne est aussi court que celui de la beauté?

Ce temps où les femmes abandonnèrent les intérêts de leurs familles pour s'occuper d'intérêts étrangers, pour se livrer à l'ambition, à la politique, et obtenir une influence sans bornes, ne prépara-t-il pas cette époque désastreuse où la corruption n'eut plus de frein ni de voile? Alors la Providence, par d'effroyables châtimens, nous donna une leçon à jamais mémorable, une leçon terrible, mais salutaire. De grandes infortunes et l'amour de la gloire ont régénéré les mœurs. Les femmes, pendant la révolution et depuis cette époque, ont donné l'exemple de toutes les vertus et des plus beaux talens. Depuis cette époque elles ont perdu leur influence politique; elles ont perdu une grande partie de celle qu'elles avaient dans la société, mais leur ascendant est devenu plus moral et plus utile. « La perversité éclatante, dit M. de Salvandy, est restée sous les

» décombres de l'ancienne monarchie. Une cour- » tisane sur les avenues du trône voilerait sa tête; » elle craindrait pour sa puissance la clarté du jour. » Les femmes ne tiennent point en main le sceptre » de l'État ni celui des lettres; elles règnent au » foyer domestique et ne règnent que là. » Qu'elles n'en éprouvent aucun regret! tout ce qui les éloigne de leurs devoirs, les éloigne de leurs véritables jouissances. L'ambition, l'intrigue, la coquetterie vieillissent la femme au matin de la vie et décolorent le reste de ses jours. Pour être long-temps belle et toujours heureuse, elle n'a besoin ni de s'occuper minutieusement de ses charmes, ni de courir après le bonheur et la célébrité; la pureté de l'âme, la douceur du caractère et de la vie privée, l'amour du travail et de l'étude, voilà ce qui attache à la vie, ce qui prolonge le règne de la beauté et conduit plus sûrement à la considération, au bonheur. Pour ses vrais intérêts la femme doit donc cultiver ses vertus et son esprit, afin d'être pieuse, indulgente, aimable avec simplicité, instruite sans prétention, raisonnable sans raisonner, sensible et bonne sans affectation, fille soumise, épouse fidèle, mère sage, amie sincère et dévouée, femme enfin telle qu'elle doit être dans toutes les situations de la vie, et telle qu'elle serait le plus souvent si l'éducation secondait ses inclinations et ses moyens naturels.

C'est ainsi qu'en remplissant, chacune en particulier, les devoirs prescrits à toutes, on verrait

toutes les familles heureuses et prospères; on verrait les mœurs s'épurer, la religion reprendre sa puissance, et les femmes retrouver cette grande, cette salutaire influence qui découle de leurs vertus privées. Sans éclat, sans intrigues elles concourraient au bonheur de la nation, à la gloire des arts et des lettres, à l'amélioration de l'humanité. Quelle est belle cette carrière qui se présente à leurs regards? Qu'elles y entrent donc soutenues par la religion et l'espérance; elles atteindront ce noble but de leur émulation, *le bonheur des hommes et le triomphe de la vertu.* Elles résoudront cette importante question que de sages législateurs, que des écrivains célèbres ont émise, *de réformer les hommes par les femmes.* Bernardin de Saint-Pierre ne nous a-t-il pas tracé les moyens d'y parvenir, en nous disant : « pour rendre les » hommes bons, il faut les rendre heureux? C'est » aux sages à préparer des lois, c'est à vous à les » adoucir par les plaisirs; votre main, plus puis» sante que la raison, sait repousser les peines et » appeler la félicité. » Oui, n'en doutons pas, le bonheur des hommes est entre nos mains; c'est pourquoi le Ciel a placé dans le cœur de la femme ce sentiment généreux qui attache une amante, une épouse, une mère, beaucoup plus à son amant à son époux, à son fils qu'à elle-même. Si les passions, la légèreté n'altéraient pas ce sentiment, il suffirait pour nous rendre tous les devoirs faciles, pour nous faire concourir avec succès et

sans efforts au rétablissement des mœurs, au perfectionnement moral des hommes et à leur bonheur. « A l'époque où j'écris, dit M. de Jouy, une
» nouvelle ère commence pour les femmes : désor-
» mais entourées d'hommages et non d'adulations,
» élevées pour encourager les travaux du sexe fort
» dans l'amour de la liberté et sous l'influence des
» institutions libérales qui peuvent seules en ga-
» rantir la conquête, on les verra parvenir à un
» plus haut degré de considération morale. Secou-
» rables pour nous dans le berceau comme au bord
» du cercueil, institutrices de mœurs plus fières
» sous l'empire des lois, faites pour inspirer, pour
» exalter le sentiment de tout ce qui est beau, elles
» atteindront la hauteur de leurs destinées et fon-
» deront parmi nous leur empire sur les bases iné-
» branlables de l'amour et des vertus, des bienfaits
» et de la reconnaissance (1). »

(1) *Encyclopédie moderne*.

CHAPITRE XII.

Coup d'œil sur le costume des Femmes.

Le costume est, pour ainsi dire, l'expression des mœurs, et paraît constamment en rapport avec le caractère et la conduite des femmes : celui des Athéniennes était simple et chaste comme leurs goûts et leur vie : habituellement solitaires, elles ne paraissaient que pour embellir les cérémonies religieuses. Couronnées de fleurs, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, elles présentaient un spectacle digne du regard des Dieux...

« Il est constant, dit Rousseau, que de tous les peuples du monde, sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages et plus aimables, et aient mieux réuni les mœurs à la beauté que dans l'ancienne Grèce..... On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênent point le corps, contribue beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, et qui servent encore de modèles à l'art quand la nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous.... Les femmes grecques ignoraient l'usage de ces corps

de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espèce; et je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût; il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue et fait souffrir l'imagination (1).

Si Lycurgue prescrivit aux femmes des danses, des jeux, des exercices aussi avantageux à la beauté qu'à la force du tempérament, il voulut en échange leur ôter la puissance de l'amour en les dépouillant des voiles de la pudeur; et si elles restèrent pendant quelque temps couvertes de l'honnêteté publique, embellies de l'innocence et de la pureté de l'âme, l'immodestie de leur costume et leur indécente gymnastique, n'en furent pas moins une des principales causes qui amenèrent la corruption dans Sparte.

A Rome, au temps des Lucrèce, des Clélie, des Virginie, des Véturie, le costume était d'une grande décence, d'une attrayante simplicité; la plupart des femmes pouvaient dire, comme la noble. Cornélie en montrant ses enfans : *voilà mes joyaux*. La soie ne s'introduisit que sous les Césars; et sous Auguste elles commencèrent à employer

---

(1) *Émile*.

des étoffes de diverses couleurs. Les Cinthie, les Lisisca, les Lesbie, opposaient à l'éclat ou à la douceur de leur teint, le noir, le rose, le bleu d'azur, le vert semblable aux myrtes de Paphos.

Sous les empereurs, lorsque la corruption devint extrême, les femmes employèrent la gaze de Céos, appelée *nuée de lin* ou *vent-tissu*, à cause de son extrême finesse et de sa transparence qui ne voilait aucun charme. C'est à cette époque des Messaline et des Popée que les femmes avaient deux visages : celui du mari, laid, dégoûtant, recouvert d'une pommade pour en conserver la fraîcheur et l'éclat, avantages réservés pour le beau et riant visage du monde et des amans... C'est à la même époque que les femmes payaient à prix d'or la longue chevelure blonde des Germaines, chevelure qui devait contraster désagréablement avec le fard dont elles enluminaient leurs joues, et le noir dont elles peignaient leurs sourcils !

« Vous ne sauriez croire, dit le docteur Grégory, jusqu'à quel point nous regardons la parure comme l'expression de votre caractère : on y aperçoit la vanité, la légèreté, la malpropreté, et la folie. Une élégante simplicité démontre également le goût et la délicatesse. » Aussi, dans les portraits de la plupart des femmes célèbres, voyons-nous moins les modes du temps où elles ont vécu, que leur goût et leur caractère. Il y a dans le costume de Christine de Suède quelque

chose de la bizarrerie de son caractère, de son génie mâle et de sa vive imagination (1)! Dans celui de madame de La Vallière, au luxe, à la noblesse du beau siècle de Louis XIV, s'unissaient une grâce modeste, un certain abandon dans sa blonde chevelure tout-à-fait en harmonie avec la douceur angélique de sa physionomie, et qui dans la maîtresse d'un grand roi semblait déjà faire reconnaître la sainte Louise de la miséricorde.

Le costume de madame de Maintenon n'était point brillant et recherché; il n'avait, ni la grâce de madame de La Vallière, ni la magnificence de la marquise de Montespan, ni la coquetterie à la fois naïve et orgueilleuse de la belle Fontange. Celui de la vertueuse compagne de Louis-le-Grand était grave et simple comme ses mœurs et ses

(1) « La reine de Suède avait une jupe grise avec de la » dentelle d'or et d'argent, un justaucorps de camelot » couleur de feu; au cou un mouchoir de *point de Gênes* » noué avec un ruban couleur de feu, une perruque » blonde et un chapeau avec des plumes noires qu'elle » tenait. Elle est blanche, a les yeux bleus; dans des » momens elle les a doux et dans d'autres fort rudes; la » bouche assez agréable, quoique grande, les dents belles; » le nez grand et aquilin; elle est fort petite; son just- » aucorps cache sa mauvaise taille. A tout prendre, elle » me parut un joli petit garçon. Elle jurait dieu, se cou- » chait dans sa chaise, jetait ses jambes d'un côté et » d'autre, les passant sur les bras de sa chaise. »

(*Mémoires de mademoiselle de Montpensier.*)

goûts, et toutefois majestueux comme ses destinées. Lorsqu'elle s'agenouillait, sa robe largement drapée retombait autour d'elle avec tant d'élégance, que son confesseur était scandalisé de cette profusion d'étoffe !

La duchesse de Berry, fille du régent, la marquise de Pompadour, madame du Barry, portèrent à l'excès les recherches de la coquetterie ; et chez elles le luxe comme l'immodestie n'eut plus de frein ni de voile...

L'aimable Marie-Antoinette, toujours belle, toujours digne dans son maintien, dans ses manières, n'avait pas besoin de magnificence pour briller et imposer ; aussi son exemple changea-t-il les modes, qui devinrent alors simples et élégantes.

« Il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang et non de la personne ; elles tiennent uniquement aux préjugés. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fastueuse, et Junon se mettait plus superbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche,* disait Appelle à un mauvais peintre qui peignait Hélène fort chargée d'atours. Les plus pompeuses parures annoncent le plus souvent de laides femmes ; on ne saurait avoir une vanité plus maladroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût et qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline et des fleurs : sans diamans, sans pompons, sans

dentelles, elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante que n'eussent fait les brillans chiffons de la Duchapt (1)... L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, et que, la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours (2).

Mais aussi, comme la figure change avec les années, si notre costume ne doit pas varier selon le caprice des modes, il doit se conformer à l'âge : autant une jeune fille est charmante avec une robe de mousseline blanche, une couronne de roses sur ses cheveux partagés sur le front à la manière des vierges de Raphaël, autant ce costume frais et gracieux convient au printemps de la vie, autant il sied mal lorsque ce bel âge s'est envolé, emportant cette première fleur de la beauté qui ne peut renaître, et que rien ne remplace. Toutefois, il reste la grâce, *plus belle encore que la beauté*; il reste le charme de la physionomie, charme puissant qui est, pour ainsi dire, le reflet de la beauté de l'âme. Des traits embellis du coloris de la pudeur, de l'expression de la bonté, de la douceur, du contentement de soi-même, de la bienveillance pour ses semblables, n'ont besoin pour plaire et captiver ni de fraîcheur ni de symétrie : on sait

---

(1) Célèbre marchande de modes de ce temps.

(2) *Émile*.

quelles violentes passions inspira madame Cottin, qui n'eut jamais que ce seul charme de la physionomie et de la grâce. Son costume était sans recherche; la couleur feuille-morte qu'elle avait choisie, peignait son caractère modeste et mélancolique.

Madame de Staël était loin d'être jolie; et, comme madame Cottin, elle inspira des sentimens à la fois exaltés et constans, parce que son regard était beau comme son génie, et que toute sa physionomie était animée de la chaleur de son âme. Sa parure portait aussi l'empreinte de son caractère; son turban rappelait la gloire de Corinne au Capitole.

Adisson, dans *le Spectateur*, ne dédaigne pas d'étendre ses observations sur la toilette des femmes, sur ce qui sert à l'embellir, à la rendre ridicule ou méprisable, selon que le goût et la modestie y président ou y manquent. Il critique les coiffures hautes, les jupons amples et baleinés de son temps, et la passion, la recherche de ces *grandes et sublimes bagatelles de la toilette.* « Lorsque les femmes, dit-il, sont ainsi toujours occupées à éblouir » l'imagination et à se remplir la tête de couleurs, » on ne doit pas s'étonner de les voir plus attentives aux choses indifférentes et superficielles de » la vie qu'à ce qui en fait le bonheur solide et » réel; une jeune fille, élevée de cette manière, » court risque au premier justaucorps brodé qu'elle » trouvera sur ses pas. »

L'influence des modes et du luxe est si grande

sur les mœurs, et l'on est tellement habitué à juger la conduite des femmes d'après leurs manières et leur costume, que des écrivains, témoins de la retenue et de la décence qui distinguent à cet égard la plupart des Musulmanes, n'ont pas craint d'avancer qu'elles étaient *plus pudiques que les Européennes*. Il nous serait facile de prouver que ces écrivains sont en contradiction avec eux-mêmes, en rappelant ce qu'ils nous disent des jeunes personnes élevées dans le sérail, qui, les jours où le sultan vient choisir au milieu d'elles celle qui peut le charmer, ne sont vêtues que de gazes légères, les bras et une partie du sein découverts, cherchant par toutes les agaceries de la coquetterie et par leurs danses à fixer les regards de leur maître... Quoi qu'il en soit de ce jugement en faveur des Musulmanes d'après leur costume, il n'est que trop vrai qu'un grand nombre d'Européennes méritent les reproches qu'on leur adresse sur l'indécence de leur toilette, surtout pour les grandes réunions et les bals. Combien en est-il qui s'y rendent comme si elles devaient recevoir du sultan un mouchoir (1), dont elles auraient grand besoin pour se couvrir la gorge et les épaules! Y a-t-il rien de plus contraire à la pudeur, à la bonne opinion qu'on s'était formée d'une femme, que

---

(1) On sait que le sultan jette un mouchoir à la jeune odalisque qu'il choisit pour favorite.

de la voir paraître dans une assemblée sous un costume indécent? et y a-t-il rien de plus inquiétant, de plus humiliant pour elle que de fixer les regards des hommes libres et hardis, tandis que les hommes sensés détournent les leurs par pitié ou par mépris? La mode et une déplorable habitude ont pu seules familiariser une femme honnête avec un tel costume, surtout dans des circonstances où elle a le plus besoin de voile et de décence. Combien n'est-il pas facile d'avoir une parure élégante, légère, gracieuse, sans cette nudité si nuisible à la conservation de ses charmes au milieu de la chaleur et de la poussière d'un bal! Ainsi, dans l'intérêt même de sa beauté, une femme doit toujours être vêtue modestement; elle doit l'être par respect pour la société, pour son sexe, et en particulier pour elle-même; car il est certain qu'en paraissant en public avec l'extérieur d'une femme sans pudeur, elle n'inspirera que des sentimens que la délicatesse et la vertu désavouent.

« Il est reconnu, dit Goëthe, que les femmes » ne se parent que pour se faire envie les unes aux » autres, et que cette émulation de parure les trouve » infatigables, et altère souvent leurs meilleures » qualités. Les plus aimables pour moi étaient » donc celles dont la toilette, simple et modeste, » n'a pour but que la décence et donne à un » fiancé, à un ami, la douce certitude qu'elles ne » pensent qu'à lui, et qu'elles n'ont aucun besoin

» d'éclat et de luxe pour passer heureusement leur » vie (1). »

Mais n'est-ce pas faire injure aux femmes de supposer *qu'elles ne se parent que pour se faire envie les unes aux autres*, et n'est-ce pas plutôt pour fixer l'attention des hommes, charmer leurs yeux, leur plaire enfin, ce qui pour elles est d'un bien grand intérêt, puisque souvent il s'agit de leur destinée tout entière? Aussi avons-nous pensé que sur ce sujet nous devions moins nous en rapporter à nous même, que consulter le goût des juges dont le suffrage nous importe le plus, et nous appuyer autant que posssible des réflexions que des écrivains célèbres ont bien voulu laisser échapper sur la toilette. Relativement à la simplicité, à la modestie qui doivent y présider, il en est bien peu qui ne pensent comme l'admirable peintre de *Charlotte*. Ceux qui font une exception, plus frivoles encore que nous, ne méritent pas que l'on compte pour quelque chose leur opinion.

On ne peut douter combien la paix, l'aisance, le bonheur domestique gagneraient à l'abandon du luxe et surtout de l'inconstance des modes; car ce n'est pas la beauté, ce n'est pas la richesse des étoffes qui est ruineuse; c'est la variété, c'est ce changement continuel de chiffons, de bijoux, de dispendieux riens qui ne peuvent rendre une

(1) *Mémoires*.

femme plus belle ni cacher sa laideur. Ces atours multipliés et sans cesse renouvelés, ne peuvent donc que satisfaire ses caprices ou son orgueil de paraître opulente; ils ne peuvent que faire pitié aux personnes raisonnables et envie aux êtres frivoles comme elles. Et certes! est-ce la peine d'employer son temps et sa fortune pour inspirer de si tristes sentimens? Une femme qui aura du sens et du goût saura bien éviter cette profusion ridicule et ruineuse d'ajustemens artificiels et brillans. Une femme décente dédaignera toujours cette recherche qui marque trop le désir d'attirer les regards; elle laissera cette ressource à celles qui ont moins de délicatesse (1).

« La vanité, dit Saint-Lambert, est sortie toute parée de la tête des femmes, comme Minerve est sortie tout armée de la tête de Jupiter... » Il n'est pas douteux que la vanité ne soit plus particulièrement le défaut de notre sexe, non qu'elle soit, comme on dit, *un défaut de nature*, mais plutôt un défaut d'éducation. Il en est de même de ce désir de plaire à tous, de plaire plus qu'une autre, de ce *silence du cœur*, de ce *dérèglement de l'esprit, de ce mensonge continuel appelé coquetterie*, et qui, loin d'être dans les femmes un caractère primitif, provient encore d'un vice d'éducation, d'un manque de sentiment et de raison qui le plus

---

(1) Hogarth.

souvent nuit à notre bonheur et à notre considération.

N'est-il pas vrai qu'on se plaît en général à développer, à entretenir en nous la vanité, quand on voit la plupart des hommes ne faire attention qu'à la figure d'une femme et ne compter pour quelque chose que ses agrémens extérieurs? « On » ne l'entretient que de sa beauté, qui est un moyen » simple et naturel de plaire quand on n'en est pas » occupé, et de la parure qui est un système de » moyens artificiels pour augmenter l'effet du premier ou pour en tenir lieu, et qui le plus souvent ne fait ni l'un ni l'autre (1). » Pourquoi? parce que la femme qui sait trop qu'elle est belle, la femme qui n'est occupée que de sa toilette, qui s'attache trop à ces avantages qu'on lui a tant vantés, néglige le plus souvent ceux mille fois plus précieux d'un bon caractère, et toutes ces qualités morales sans lesquelles une belle femme n'est qu'une belle statue. Habituée à être comparée à une fleur brillante qui fixe les regards surtout par son port, sa forme et ses couleurs, comment ne placerait-elle pas au premier rang ces fragiles avantages? Comment ne redouterait-elle pas cet avenir qui doit flétrir ses charmes? De là tant de soins minutieux pour les conserver, tant de craintes de les perdre, tant de chagrins en les perdant, tant de

(1) Desmahis.

moyens pour les retenir et y suppléer! Par tant de soucis et d'inquiétudes, par des efforts vains, multipliés et opiniâtres, loin d'atteindre le but qu'elle se propose, elle ne fait que s'user et vieillir plus tôt. Oui, la femme qui, en dépit du temps et de la nature, veut prolonger le règne de la beauté et de l'amour, laisse échapper les avantages qui pouvaient lui assurer un règne moins brillant, mais plus paisible et plus sûr, celui que nous donnent sur notre famille, sur la société les qualités de l'esprit et du cœur. Vouloir briller par les agrémens de la jeunesse alors que la jeunesse n'est plus, se parer des couleurs, des ornemens qui conviennent à cet âge, n'est-ce pas changer ce que l'on perd contre des ridicules? Qu'Anacréon pare ses cheveux blancs de myrtes et de roses, cette image est gracieuse comme le génie du poète; mais qu'on nous représente Sapho ou Corinne couronnées de fleurs quand la fleur de leur beauté est flétrie, cette image n'est que grotesque. Tant il est vrai que, pour tout ce qui a rapport à notre sexe, le goût et les convenances sont plus délicats et plus sévères. Il n'y a de la grâce dans la toilette d'une femme, comme dans ses habitudes, qu'autant qu'elles sont parfaitement en harmonie avec son âge.

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tous les ennuis.

Cette maxime est particulièrement applicable à

notre sexe à qui le ridicule est si fatal ! La femme a tant besoin d'hommages, d'estime, de considération ! Il lui est si doux de plaire ! Et plaire n'est-ce pas pour elle un devoir aussi bien qu'une vertu? Mais si ce désir de plaire lui commande de soigner les avantages que la nature lui a donnés, ne lui dit-il pas aussi qu'ils ne peuvent pas toujours lui suffire, et qu'il importe de se prémunir pour cette époque qui n'est si redoutable que parce qu'on la lui montre aride et sans plaisirs, que parce qu'elle y arrive sans y être préparée? Soignons donc les avantages extérieurs sans trop nous y attacher, et surtout sans négliger les qualités aimables et solides. Suivons les modes sans jamais en être esclaves, et surtout en sachant les modifier selon les traits, l'âge, le rang, la fortune. Pour le printemps de la vie, employons les fleurs, le blanc, le rose, la plus ravissante des couleurs. Pour l'été, donnons la préférence au bleu d'azur, au gris de perle ; que nos yeux, en harmonie avec ces douces teintes, peignent et la sérénité des cieux et la tendresse de la tourterelle. A mesure qu'on approche de l'automne, adoptons des étoffes riches, variées, amples, moelleuses; et, n'en déplaise à Rousseau, des dentelles autour d'un cou qui commence à maigrir ne sont point un ornement à dédaigner. Enfin, plus l'âge fait de ravages, plus les soins de la toilette et de la propreté sont nécessaires, non

Pour réparer des ans l'irréparable outrage,

mais nous le devons, parce que cet argile qui se décompose n'en est pas moins toujours l'enveloppe de notre âme; nous le devons à ceux qui nous entourent, à nous mêmes, à la société. Et, arrivée au dernier période de l'existence, la femme peut encore être embellie par cette amabilité que donnent les souvenirs rians d'une vie consacrée à la vertu, à l'accomplissement de tous ses devoirs; alors, si la bienfaisance, l'amitié et l'indulgence remplissent particulièrement son âme, l'expression de ces doux sentimens efface les outrages du temps et donne à la vieillesse quelques-uns des agrémens et toute la gaîté de la jeunesse.

LIVRE TROISIÈME.

DE L'INFLUENCE DES MŒURS SUR LE BONHEUR DE LA VIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'histoire du monde entier nous prouve l'influence des mœurs sur le sort des peuples et des gouvernemens. L'influence des mœurs sur le bonheur de la vie se trouve dans l'histoire particulière de tous les hommes. Naturellement nous sommes portés au bien, plus naturellement encore vers le bonheur : conserver ce penchant au bien et s'en servir pour atteindre au bonheur, est une étude dont les avantages sont assez précieux pour qu'ils vaillent la peine de s'en occuper. Cette étude nous apprend ce qu'il faut rechercher ou fuir pour améliorer notre sort; elle nous apprend quel rôle salutaire ou nuisible jouent nos sentimens, selon qu'ils ont reçu une bonne ou mauvaise direction; elle nous apprend à les diriger vers ce qu'il y a de réellement bien, de véritablement beau; c'est là cette science du cœur, science

d'une vie généreuse, douce pour soi, utile à ses semblables, simple dans ses détails, grande dans son ensemble, riche dans tous ses résultats. C'est elle qui enseigne à se dépouiller de ce moi, de cet égoïsme qui paralyse les plus beaux projets et tarit la source des grandes actions. C'est d'elle que découlent et la paix domestique et la sainteté de l'amitié. L'homme n'est pas toujours dans le palais des rois, au milieu des camps, à la tribune, dans son cabinet; il a besoin de quelques heures d'amour et de confiance pour se reposer de son existence publique, pour se délasser de ses travaux; et si sa compagne, ses enfans, son ami, ont négligé cette science du cœur, pourra-t-il éprouver de véritables jouissances, leur donner avec sécurité sa confiance et son amour ? Mais qui nous enseignera cette science précieuse si ce n'est la religion? Invariable dans ses principes, elle n'admet aucun sophisme pour remplacer l'honneur et la vertu; elle est la richesse du pauvre, le refuge de l'infortune, le pacte sacré qui unit les hommes entre eux, le ciel avec la terre; elle réconcilie avec la mort par l'espérance de l'immortalité. La religion bien comprise, bien pratiquée, enchaîne toutes les vertus et les rend plus faciles, en tempérant la sévérité des unes par la douceur des autres. Elle prévient les actions criminelles en condamnant les pensées coupables; elle abat l'orgueil en nous obligeant de découvrir nos faiblesses à un être faible comme nous; elle nous as-

sujétit à des privations pour nous apprendre à supporter la douleur; elle ordonne d'aimer et d'espérer pour rendre léger le fardeau de la vie; enfin cette religion sainte nous enseigne à la fois la science du cœur et celle du bonheur, et devient par cela même la plus sûre garantie de nos mœurs. Dire qu'on est toujours heureux avec une conduite irréprochable, une triste expérience viendrait nous démentir; mais dire qu'on peut trouver le bonheur sans la vertu, une salutaire expérience nous apprend aussi le contraire; réunir l'un à l'autre doit être l'objet de nos désirs, le but de nos actions.

S'il y a des hommes qui naissent avec une disposition plus prononcée vers le bien et le bonheur, en échange de ce privilége nous voyons ceux qui ont le plus de difficultés à surmonter, atteindre à un plus haut degré de perfection et de jouissance. C'est au milieu des combats qu'on trouve la gloire, c'est après la victoire qu'on se repose avec délices sur ses lauriers: « Le duc de Bourgogne naquit terrible, et dans sa première jeunesse, fit trembler; livré à toutes les passions, transporté de tous les plaisirs, farouche, porté à la cruauté; de la hauteur des cieux il regardait les hommes comme des atômes. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, l'amour du bien, le dévouement de soi-même: quels effets de la Divinité dans cette âme candide, simple, forte! La

» terre n'en était pas digne, il était mûr pour l'é-
» ternité (1). »

Quels effets de la Divinité, et quels effets d'une éducation sage, religieuse! Ce prince, qui pouvait devenir un Néron entre les mains d'un second Narcisse, formé par Fénélon, devint l'idole et l'espoir de la France; son âme, son esprit et son cœur furent le plus bel ouvrage du plus beau génie, la plus solide preuve que les dispositions de la jeunesse sont toujours faciles à corriger, et que les leçons de la sagesse, unies à l'exemple d'une vertu aimable, peuvent triompher de tous les vices, de toutes les passions.

On ne peut révoquer en doute cette force des premiers principes que nous recevons dans nos premières années et qui dirigent toutes les autres: le sauvage d'Amérique apprend au sortir du berceau à mépriser les souffrances physiques; le jeune homme et la jeune fille disputent lequel des deux supportera plus long-temps le charbon ardent qui brûle leurs bras entrelacés; et cette constance au milieu des tourmens, seul principe d'honneur qu'on prenne soin de graver dans leur âme, les rend tous des héros en présence des supplices et de la mort. Cette magnanimité héroïque, qui semble élever le sauvage au-dessus des forces humaines, ne nous apprend-elle pas qu'il n'est aucune

(1) *Mémoires du duc de Saint-Simon.*

vertu à laquelle l'homme ne puisse atteindre? et ne prouve-t-elle pas que non seulement l'âme peut se rendre indépendante du physique, mais encore que l'intelligence la plus bornée ne met aucune borne à ses facultés? Tel qui ne peut créer, ni rassembler deux idées, devient sublime quand il faut agir : générosité, courage, bienfaisance, pour enfanter de belles actions, n'ont pas besoin d'être aidés par l'esprit. La vertu seule peut nous conduire à tout ce qu'il y a de plus beau et de meilleur; seule, elle peut suffire à notre bonheur et nous conduire à notre véritable destination; c'est pour cela que le Ciel en a placé le germe dans tous les cœurs. Il ne s'agit donc que de le développer pour en recueillir plus tard tous les avantages. Et comme les premiers pas que l'on fait dans la vie déterminent presque toujours la direction qu'on y suivra, il est bien important de les diriger : veillons donc sur ce jeune et flexible arbrisseau pour qu'il s'élève gracieusement et sans entraves du côté du ciel, arrachons l'herbe parasite qui prend son suc nourricier, écartons l'insecte qui va miner sourdement son existence, et surtout conservons-lui un tuteur jusqu'à ce qu'il soit assez fort contre l'orage; voilà la tâche d'un bon jardinier, voilà les soins d'un bon père de famille pour son enfant. Ces soins précoces, ou préserveront sa jeunesse de passions violentes, ou les modéreront assez pour qu'elles ne prennent sur son cœur aucun ascendant funeste; tandis que l'infortuné, livré au

vice dès son enfance, aura bien de la peine à les expulser.

Sans doute il est des exceptions, et on peut voir un être vertueux se laisser surprendre par une passion violente qui bouleverse tout son être et le sort de la route qu'il avait choisie; alors qui peut le suivre dans ses égaremens...? De même un homme long-temps vicieux sera régénéré par un exemple frappant, un sentiment profond, un grand malheur; toutefois ces exceptions sont si rares, les faits contraires si nombreux, que c'est être insensé de ne pas choisir tout de suite ce qui convient à notre sûreté, à notre bonheur. Comment se fait-il que dans un choix aussi important, ayant la raison pour nous éclairer, nous fassions comme ce pauvre aveugle qui se détourne de la belle route sur laquelle il se trouve pour se jeter dans un précipice? C'est que la raison n'est qu'un flambeau qui s'altère, vacille et s'éteint à mesure que les passions naissent, se développent et s'emparent de nous. La raison ne peut donc suffire à l'homme pour le conduire au bonheur; il lui faut cette lumière plus sûre et plus vive que nous présente une religion divine qui n'égara jamais.

Y a-t-il rien de plus affligeant que de voir ce jeune homme plongé dans le gouffre infect et ténébreux que des vices précoces, que des passions indomptées ont creusé sous ses pas! L'air impur qu'il y respire attaque et détruit rapidement son

moral et son physique. Veut-il en sortir, il chancelle à chaque pas; sa tête est courbée; son front chauve, ridé; c'est un vieillard de vingt-cinq ans à qui il ne reste qu'un avenir décoloré, un cœur refroidi, une imagination éteinte; en lui il n'y a que dégoût, hors de lui que dégoût; il a perdu la santé, perdu sa propre estime et celle de ses semblables. Que lui reste-t-il? Moi, dira ce Dieu si puissant et si bon : ah ! oui, il n'y a qu'une main divine qui puisse trouver des remèdes à tant de maux et adoucir un si triste sort. Mais comment y avoir recours s'il ne la connaît pas ou si jamais il n'eut foi en sa puissance, si, élevé par des parens impies, il n'a reçu que l'exemple de l'immoralité et pour leçons de religion que les sarcasmes dont on la travestit? Sans principes, sans ce précieux secours, comment parviendra-t-il à mettre un frein à ses passions, quand elles se seront emparées de tout son être? En vain l'essayera-t-il, il est à craindre que, bientôt découragé, il ne retombe plus bas encore...

Opposons à ce malheureux, dépouillé par le vice de tous les agrémens de la jeunesse et de toutes les qualités de l'âme, le jeune homme élevé dans des principes religieux qui ont garanti ses mœurs, perfectionné son caractère et qui ne connaît de la vie que ses plus pures jouissances; quel contraste! Le premier avec son regard éteint, ses traits alongés, ses mouvemens brusques ou languissans, sa conversation sèche ou licencieuse,

son humeur folle ou farouche, n'inspire que le mépris ou la pitié. Le second est véritablement l'homme sorti des mains du Créateur; son front s'élève avec candeur, tout l'éclat du printemps de la vie brille sur ses traits, toute la vigueur de cette belle saison anime ses mouvemens; imagination, sensibilité découlent de ses lèvres avec grâce et simplicité; tout est bonheur au dedans de lui, espérance au-dehors; un beau jour, une belle action, un bel ouvrage, rien n'est perdu pour lui parce qu'il est animé des sentimens les plus élevés, les plus généreux, et qu'aucune fibre de son cœur n'a été émoussée.

Parvenus à la vieillesse, l'un avec ses vices, l'autre avec ses vertus, le même contraste existera quoique moins remarquable. Le bien et le mal se font sentir plus faiblement alors que les facultés sont altérées, alors que les années semblent confondre les rides tracées par de nobles travaux avec celles que l'inconduite a sillonnées. Mais il n'y a qu'un regard superficiel qui puisse s'y méprendre; l'observateur attentif saura bien auquel des deux il doit adresser ces paroles de Caton : *Mon ami, la vieillesse a bien assez d'autres laideurs, n'y ajoute pas encore celle du vice.* Ce vieillard sans cesse de mauvaise humeur, qui déclame amèrement contre la vie, les hommes et la vertu, qui regrette la jeunesse et n'ose y reporter sa pensée, qui voit avec envie des qualités qu'il ne posséda jamais, des jouissances qu'il ne peut plus sentir,

ce vieillard pourra-t-il imposer sur ce qu'il fut? Pourra-t-on lui accorder la même vénération qu'à celui qui a vieilli dans la vertu, dans l'exercice des devoirs les plus doux et les plus respectables? Il ne regrette rien, n'envie rien et espère mieux encore; content, gai, communicatif comme un enfant, il raconte ses études, ses premières amours, ses plaisirs, ses peines, ses succès; ses souvenirs rians et frais se réfléchissent sur sa vieillesse comme ces beaux rayons du soleil qui viennent échauffer les glaces de l'hiver. Cette jeunesse de l'âme, qui reflète sur ses traits, contraste d'une façon touchante avec les ondes blanches de sa chevelure; on ne peut le contempler sans éprouver un sentiment profond de respect pour lui et de reconnaissance envers Dieu qui prépare à l'homme des jouissances pour tous les âges.

Mais si les bonnes mœurs ont une influence si positive sur toute l'existence de l'homme, cette influence est plus remarquable encore sur l'existence de la femme : toute passion qui l'éloigne de ses devoirs trouble son bonheur; et toute tache sensible dans son caractère suffit pour obscurcir ses jours. Est-elle entêtée, quels orages dans son ménage ! Est-elle orgueilleuse, que d'ennemis elle va se faire ! Est-elle vaine, précieuse, que de ridicules elle va se donner ! Est-elle dissimulée, quelle gêne continuelle ne s'impose-t-elle pas ! Ne sait-elle pas s'occuper, que d'heures longues

et pénibles dans sa vie! Est-elle légère dans son maintien, dans sa conversation, que de soupçons injurieux sur sa conduite! Perd-elle enfin la plus délicate comme la plus charmante des vertus, que deviennent toutes les autres? Où placera-t-elle sa considération, et que peut-elle espérer dans l'avenir? Méprisée du monde, craignant les regards de son Dieu et ses propres regards, elle ne se plaira plus que dans l'ivresse des passions qui l'ont perdue; et encore cette ivresse ne l'empêchera pas de sentir ces tourmens, ces inquiétudes inséparables d'une conduite réprouvée par la morale et sa propre conscience. Ces inquiétudes, ces tourmens n'agiteront pas seulement les femmes qui ont conservé quelques principes d'honneur et de religion, ils troubleront l'existence de celle qui est orgueilleusement coupable. Telle fut cette femme qui gouverna si long-temps et Louis XV et la France, qui décidait de la paix et de la guerre, faisait disgracier les ministres, exiler les courtisans. Interrogez les mémoires de ceux qui vécurent dans son intimité et la virent dans toute sa splendeur : que d'humiliations n'eut-elle pas à supporter, que de sacrifices à faire, pour rester dans la place qu'elle occupait! Comme la jalousie, l'ambition, la haine dévoraient son cœur! Que de craintes pour ses jours! Partout elle croit voir du poison, des assassins, des rivales... Que de soins pour conserver sa beauté! Quel désespoir en la voyant se flétrir à la fleur de l'âge! Et quelle mort après

une telle vie ! (1) Toute la France en a béni le jour, jusqu'à son royal amant, qui vit emporter son cercueil avec la plus tranquille indifférence (2)...

---

(1) Portrait de madame de Pompadour, âgée de 37 ans. « Quelle décrépitude ! quelle dégénération dans les for- » mes ! quelle saleté dans le visage ! elle se plaît à s'ense- » velir habituellement sous une couche de blanc et de » rouge ; sa vivacité n'est plus qu'une grimace, une espèce » de rire sardonique, et sa langueur primitive un abatte- » ment. Elle s'imagine qu'avec une couche étincelante de » rouge elle dénaturera les formes sillonnées de son visage ; » elle a encore de grands et beaux yeux ; mais quels re- » gards partent de ces deux voûtes ! comme elle réunit » tout ce qui est nécessaire pour paraître une méchante » femme ! L'extrême maigreur de madame de Pompadour, » son teint plombé, gras, luisant et livide, furent des avis » qu'elle reçut de la nature que la machine se décom- » posait. Elle fut dès lors bien plus méchante, bien plus » inquiète dans la société, et plus difficile dans le service » et les hommages qu'elle recevait. Elle ne vint plus du » tout à Paris ; à la cour elle n'osa plus se montrer avec » autant d'audace ; elle se couvrit la figure de blanc, de » rouge et de noir ; l'étude de sa mine, de sa toilette, de » son habillement, devint chaque jour et plus longue et » plus difficile et plus compliquée. Elle vit venir de loin » la maladie, et elle ne trouva rien, ni dans sa raison, ni » dans son esprit, qui la portât à la résignation. »

(*Anecdotes du règne de Louis XV.*)

(2) Louis XV, en voyant partir le char funéraire qui conduisait madame de Pompadour à sa dernière demeure au milieu de torrens de pluie, dit en plaisantant : *La pauvre marquise aura mauvais temps pour voyager aujourd'hui...* !

Combien il fut différent le sort de cette femme célèbre qui *n'eut d'autre habileté qu'une conduite irréprochable!* Madame de Maintenon avait conservé sa fraîcheur et tout l'éclat de sa beauté à l'âge où le plus ordinairement il n'en reste que le souvenir. Et, à cet âge où les femmes ne semblent plus avoir de droits qu'à l'estime, elle inspira à Louis XIV un amour vif et constant. Devenue son épouse, elle le fixa pendant trente ans par tous les charmes du caractère et de l'esprit. Si elle paya quelquefois les grandeurs par l'ennui et la contrainte qui en sont inséparables, quels dédommagemens ne trouva-t-elle pas dans un hymen glorieux, formé par l'amour et toujours présidé par la confiance et la tendresse! Que de jouissances pour son âme généreuse d'être placée à la source de tant de biens et de grâces qu'elle répandait sur les malheureux! Et comme ses jours finirent doucement au milieu de cet établissement où tout lui rappelait ses bienfaits, où tous les cœurs lui étaient dévoués par la reconnaissance et l'amour, où tout respirait l'innocence et la paix! C'est là que Pierre-le-Grand vint rendre hommage à la femme étonnante qui avait fixé l'inconstance d'un grand roi et de la fortune par le charme seul de la vertu et de la sagesse. Elle était dans son lit, et quoiqu'elle eût atteint le dernier degré de la vieillesse, lorsque le sauvage czar ouvrit brusquement ses rideaux, le doux coloris de la pudeur vint embellir ses

traits; elle parut encore belle aux yeux de l'empereur!

Madame de Maintenon, n'oubliant jamais la vertu au milieu d'une société licencieuse, la respectant au milieu de l'adversité et de la misère malgré les plus dangereuses séductions, madame de Maintenon, soutenue dans le malheur par la vertu, conduite par la vertu à la plus haute fortune, atteignant le dernier âge de la vie toujours accompagnée de la vertu et conservant encore quelques-unes des grâces de la jeunesse, madame de Maintenon n'offre-t-elle pas la preuve qu'aucun sacrifice à la vertu ne reste sans récompense, qu'en elle seule notre sexe doit chercher le bonheur, la considération, et même les avantages que la coquetterie cherche en vain dans la ruse et les ressources de l'art?

CHAPITRE II.

> On peut trouver le bonheur dans toutes les positions où l'on se trouve placé.

Qu'est-ce que la vie, répète-t-on, comme pour la décolorer? Des pleurs pendant l'enfance auxquels succède l'ennui d'un collége ou d'un instituteur; puis l'esclavage du monde, les peines de l'amour, les tourmens de l'ambition, les soucis d'un ménage, les inquiétudes causées par des enfans jusqu'au moment où l'on parvient à les placer dans une carrière honorable et sûre; alors qu'ils n'ont plus besoin de nous ils nous oublient; et l'isolement dans la vieillesse est le prix de tant de soins et de sollicitudes...

A ce triste tableau de la vie, pourquoi n'en opposerions-nous pas un autre tout aussi vrai, sauf les diverses nuances qu'il faudrait à l'un et à l'autre pour fondre des couleurs trop sombres ou trop gaies? Voyons d'abord l'enfant, joyeux dans les bras de sa mère qui n'attend pas ses pleurs pour deviner et satisfaire ses bésoins; cette mère

étant aussi son premier instituteur, il n'y a rien encore pour l'ennui et l'esclavage. Dans un collége, s'il est dirigé par des maîtres et obligé de consacrer à l'étude une grande partie de son temps, n'en est-il pas dédommagé par ces heures de récréation où il retrouve sa liberté? Comme il en jouit! Son existence semble se doubler pour en doubler le prix! Les apprécierait-il aussi bien ces heures de joie, si toutes celles de sa journée étaient à sa disposition, si toutes se passaient dans les jeux et l'oisiveté? D'ailleurs, les heures d'étude ne sont-elles pas animées par l'émulation? Les succès n'ont-ils pas des récompenses? Et si l'écolier murmure parfois sur son sort, en est-il un seul qui, parvenu dans l'âge mûr, voulût retrancher cette époque de sa vie?

L'adolescence écoulée, voilà notre jeune homme qui s'élance dans le monde. Son cœur qui renferme tant d'activité et de force, qui a tant besoin de mouvement et d'émotions, s'il est imbu de sages principes, ne va-t-il pas éprouver mille jouissances sans tomber dans les écueils qui l'entourent? L'innocence, comme le somnambule, marche sûre et tranquille au bord du précipice parce qu'elle ne le voit pas. Qui peut bien exprimer ce qu'on éprouve dans cet âge, où tout en soi, autour de soi et dans l'avenir, s'embellit à travers le prisme enchanteur de l'imagination! Nous jugeons les hommes d'après nous même; et tous nous paraissent bons, sensibles; nous leur donnons avec

profusion nos plus doux sentimens; sans hésiter nous accordons notre confiance, nous dévoilons nos pensées; et ce cœur qui s'élève ainsi brillamment au-dessus de la vie pour ne la contempler que dans son ensemble, ne sentir que ce qu'elle a de beau, ce cœur, si la méchanceté et l'égoïsme le font retomber sur la terre pour l'abreuver d'amertume, dût cette amertume empoisonner le reste de nos jours, voudrions-nous effacer cette exaltation de sentimens si pleins de générosité et d'innocence? On souffre plus pour les autres d'avoir été trompé que pour soi-même; et il est rare que le reste de nos jours en soit empoisonné; le plus souvent c'est la raison qui vient nous éclairer, non pas brusquement, mais d'une manière insensible; elle nous montre les hommes et les choses tels qu'ils sont; et nos chimères disparaissent quand elles ne nous sont plus nécessaires. Si l'on cesse de voir partout le bonheur, en toute chose la perfection, on en retrouve encore assez pour passer, sans que le cœur se brise, de cet état d'enchantement au réel de la vie. On aime avec plus de calme et sans aveuglement; on choisit mieux. Si une épouse et des enfans deviennent des objets de sollicitude, ils le sont encore de nos plaisirs. On vit en eux et pour eux; et bien rarement un père de famille voit sa vieillesse isolée; il meurt en bénissant ses enfans, ses petits-enfans, le Ciel qui les lui a donnés; et son nom, sa mémoire ne seront point oubliés sur la terre.

Voilà le sort le plus ordinaire des hommes: pourquoi chercher à nous en dégoûter? Sachons au contraire nous réconcilier avec lui, en appréciant les divers avantages qu'il offre à chacun de nous en particulier. Cette disposition à calomnier ainsi notre destinée, ne provient-elle pas de ce qu'à côté de celle qui nous échoit en partage, s'en trouve toujours une autre qui est l'objet de nos désirs, de ce que nous négligeons des biens qui s'offrent dans notre position actuelle pour consumer notre existence à rechercher ceux qui sont loin de nous et qui peut-être ne seront jamais en notre pouvoir? Comme l'insecte caché sous la fleur qu'il ronge et qu'il fait périr, un désir insatiable ou une inquiétude permanente tendent sans cesse à détruire le germe de notre bonheur. Et pourtant, si nous parcourions cette grande échelle où se trouvent placées toutes les variétés des destinées humaines, pourrions-nous affirmer quelle est celle qui réellement est la plus digne d'envie? Le souverain, qui occupe le premier rang, répète-t-il cet adage si connu: *être heureux comme un roi?* Ah! trop d'inquiétudes, de soins, de responsabilité occupent ses jours et troublent ses nuits, pour ne pas servir de compensation à la puissance, à l'éclat, aux plaisirs qui l'environnent! Au pied du trône et placés au second rang, nous trouvons les grands, les favoris, les ministres; les rayons de la puissance qui tombent directement sur eux, nous les font paraître comme dans une atmos-

phère enchantée; et pourtant, que cette atmosphère soit soumise avec leurs secrètes pensées à l'analyse du sage, combien de nuages, combien d'amertume, de désirs, de regrets, ne découvrira-t-il pas! Alors on n'hésite point à porter ses regards plus bas, pour chercher plus de joie et de paix. On gagne le milieu de l'échelle; et là on est mieux à portée, il est vrai, de voir, de juger ce qui est au-dessus et au-dessous; là peut-être y a-t-il plus de sagesse, et le bonheur est-il plus facile; mais la compensation s'établit encore par la difficulté de conserver ce juste milieu indispensable à cette position. Enfin on arrive au bas de l'échelle, là où elle touche à la terre; là sans doute est la place la plus sûre, bien qu'elle soit la plus dédaignée; c'est là que réside cette nombreuse, cette utile portion de l'humanité qui est l'objet de notre pitié parce qu'elle achète son pain par un travail rude et continu, parce qu'elle ignore une partie de nos jouissances ou plutôt de nos besoins; mais chez elle les peines physiques ne sont-elles pas compensées par la tranquillité de l'esprit, une nourriture grossière par l'appétit, la fatigue par une santé robuste, la pauvreté par l'insouciance?

Arrêtons-nous à cette harmonie de la nature créée à la voix d'un Dieu infiniment bon, et nous verrons avec quelle justice il a réparti ses dons sur tous les hommes, de manière qu'ils aient tous une part égale au bonheur et aux vicissitudes de la vie. Quand on sera bien convaincu de cette vérité,

la beauté n'enviera pas le génie, le génie n'enviera pas la beauté, la médiocrité ne recherchera point l'éclat ; on préférera sa paisible obscurité aux orageuses grandeurs; le gain de son travail dont on jouit à l'or de l'avare qui le laisse inutile; enfin nous saurons mieux apprécier le lot qui nous est échu en partage; nous apprendrons à y conformer nos désirs; et constamment il suffira pour nous satisfaire, parce que nous chercherons à l'améliorer, à l'embellir, au lieu de perdre notre temps à convoiter des biens étrangers ou imaginaires. Alors nous finirons par dire avec le sage : *L'homme le plus heureux est celui qui croit l'être.*

CHAPITRE III.

L'Habitant de la campagne.

L'influence des mœurs est plus directe, plus puissante dans l'intérieur d'une chaumière, parce que là on ne se contente pas d'illusions pour le bonheur; on le veut réel, on le veut de tous les jours et solide; et là plus particulièrement on ne le trouve que dans une conduite *irréprochable*. Là en effet les mœurs dépravées, n'ayant rien pour se voiler, paraissent plus hideuses que dans le monde, et leurs suites en sont plus funestes. Là ordinairement on n'est pas bon ou mauvais à demi, parce qu'on n'a pas de ces petites vertus apprises qui servent d'intermédiaire ou de supplément. On est franchement l'heureux enfant de la nature ou l'être vicieux qui ne la connaît plus. Grâces soient rendues aux hommes qui cherchent à améliorer cette classe, en mettant à sa portée l'instruction qui lui est devenue si nécessaire! Sans savoir même ce que c'est que morale, si elle eût conservé la pureté des mœurs et la pureté de sa croyance religieuse, l'instruction eût été presque inutile à son bonheur et à la sûreté de la société;

mais aujourd'hui que la corruption y a pénétré, elle à besoin de connaître l'importance de ses devoirs pour les remplir; elle a besoin de connaître l'importance de sa religion pour la pratiquer.

Les philosophes les plus impies ont avoué que cette religion était la meilleure législation du cœur humain, surtout pour les hommes qui n'écoutent les préceptes de la morale qu'autant qu'elle leur vient d'une voix divine et qu'ils ont à espérer ou à craindre une autre vie. Sans cette croyance que deviennent le bonheur et la probité du laboureur, de l'artisan, de cette classe enfin si nombreuse qui paraît dépendre des autres, tandis que, par le fait, les classes plus élevées en dépendent, puisque le luxe et la paresse nous font attendre nos besoins de son travail, de sa bonne foi, de son zèle, puisque nous remettons entre ses mains le soin de nos enfans et de nos intérêts domestiques? Ainsi l'amour de nous-même devrait se joindre à la bienfaisance pour faire instruire et améliorer cette portion si précieuse de l'humanité qui tend à se dégrader.

C'est près des villes et des grandes villes principalement qu'on sent cette importance, parce que c'est là surtout qu'elle manque de religion et de mœurs. Voyez les églises des environs de Paris : elles sont toutes pauvres, désertes; les cérémonies s'y font à la hâte, sans dignité ni ferveur; à peine vingt personnes viennent y prendre part; et encore la moitié se promène tour à tour en quêtant

pour les besoins de l'église et des pauvres ; et ces quêteuses, ces quêteurs hardis semblent trafiquer sur l'église et les pauvres! En dehors se trouve un marché où l'on trafique encore! Partout et à toutes les heures, le dimanche comme les autres jours, l'argent est le seul dieu, la seule foi, le seul baptême. C'est là qu'on voit l'homme destiné à une vie simple et pure, perdre tous les avantages de sa position. Il prend d'autres goûts, d'autres habitudes; ses désirs s'augmentent avec ses besoins, et il ne peut les satisfaire qu'aux dépens de la probité. Il regarde avec envie ceux qui sont au-dessus de lui, et avec mépris ceux qu'il croit au-dessous; ou il est insolent ou il rampe. Il entend plaisanter de la religion, de la fidélité dans le mariage, de la bonne foi dans les affaires d'intérêt. On lui dit *que tout cela n'est que préjugés*, et il se hâte de se débarrasser de ces préjugés qui déjà lui étaient à charge. Mais, pas assez endurci pour tromper sa conscience, il sera tourmenté et tourmentera les autres; il ne lui suffira pas de ne plus aimer sa femme, il l'accablera de mauvais traitemens. Mauvais époux, il sera mauvais père: l'oisiveté le conduit à la misère, et il ne rentre chez lui que pour arracher à sa compagne ce qu'elle gagne pour donner du pain à ses enfans; heureuse encore si elle peut les soustraire à l'exemple si contagieux d'un père!

Pour reposer agréablement nos idées sur des images de paix et d innocence, éloignons-nous des filles; gravissons les montagnes pour respirer un

air plus pur, pour apprécier tous les avantages que la religion, les bonnes mœurs et le travail ont conservés à leurs habitans. Allons un jour de fête dans leur église, nous verrons quels soins ils mettent à la parer. Sur les vases sacrés, les lampes, les flambeaux, brillent l'or, l'argent, le vermeil; les croix, le dais, la bannière, sont revêtus de riches ornemens; tout est beau et imposant, tout est solennel dans les cérémonies; partout règne un profond recueillement; le ministre conserve toute la dignité de son état; aussi est-il adoré et chéri de tous les fidèles.

En sortant de l'église entrons dans une de ces jolies chaumières; contemplons-y ce vieillard vigoureux qui oublierait ses longues années sans les souvenirs si lointains qu'il aime à raconter et la vénération qu'il inspire. Il recueille le fruit de sa sagesse en arrivant sans regret et sans infirmités au dernier âge de la vie. Sa compagne, dont il n'a pas été séparé un seul jour pendant un demi-siècle d'une paisible union, porte sur ses traits l'expression de son bonheur et de ses vertus : sa taille est encore droite, ses yeux vifs, son teint coloré, ses cheveux conservés; cependant elle n'a pris aucun soin minutieux de sa personne; elle ne connaît ni cosmétiques, ni parfums, rien de tout cet arsenal de toilette à l'aide duquel les femmes du monde cherchent en vain à se défendre des outrages du temps! La montagnarde conserve long-temps sa fraîcheur et ses charmes, parce qu'elle ne connaît aucune des passions qui dessèchent et la vie et le

cœur. Jamais elle n'éprouve les agitations de la vanité. Les tourmens de la jalousie ne viennent point troubler son sommeil. Ses plaisirs sont simples et ne peuvent altérer sa santé. Si elle se fatigue le jour, elle repose la nuit; elle respire un bon air, prend une nourriture frugale, et trouve dans la vertu, dans la simplicité de ses goûts, les avantages que souvent on recherche ailleurs inutilement et à grands frais.

La vue de cette femme encore fraîche dans sa vieillesse, parce qu'elle est toujours heureuse et toujours aimée, serait une leçon terrible pour cette créature, couverte de lambeaux moins abjects que ses traits, qu'on rencontre trop souvent dans une grande ville! Elle reçut cependant les mêmes avantages, innocence, beauté, religion de ses pères; le Ciel avait placé son berceau dans un séjour d'aisance et de paix; elle a tout abandonné en quittant son hameau; elle vécut dans le vice, il ne lui reste que la misère... Non, il n'y a rien sur la terre de plus hideux qu'une femme qui arrive au bord de la tombe, tremblante de ses souvenirs, qui essaie d'en effacer l'image par des boissons fortes, qui pour s'en procurer tend aux passans une main décharnée, et d'une voix sans âme implore avec aigreur la compassion publique... Ah! donnez-lui compassion et secours, mais ne vous arrêtez pas; voir l'humanité si dégradée, une vieillesse si méprisable, cela serre le cœur d'une façon si douloureuse que la bienfaisance n'a pas même de douceur...

CHAPITRE IV.

Berthe et Jeannette.

En parcourant la Savoie on est étonné que ce pays soit si peu connu des peintres, des philosophes, des naturalistes, car il est digne de fournir des sujets à la peinture, d'élever l'âme aux pensées les plus sublimes, de donner lieu aux recherches les plus intéressantes : partout la nature a su varier ses décorations pour les rendre tantôt riantes, souvent majestueuses et toujours originales : les bois, les cascades, les précipices, les prairies, les ruisseaux, les torrens, les vieilles tours, les jeunes chaumières, les vestiges des Druides et le marbre des tombeaux romains présentent la Savoie sous l'aspect d'un vaste jardin anglais qu'un artiste ne trouverait pas assez payé de tout l'or de l'Angleterre. En effet, qui oserait mettre un prix à ces pyramides de neige que le soleil métamorphose en diamans, et dont la base, couverte de noirs sapins, offre à l'œil étonné et satisfait mille fleurs charmantes? Quelquefois une route bordée de rochers et de précipices, conduit dans une riche vallée ou sur une montagne élevée; on

ne pense trouver que des biches et des chamois lorsqu'on aperçoit le brillant clocher qui s'élance dans les airs et annonce le village sur lequel il domine. Combien ces habitations diffèrent de ce rassemblement de maisons pressées les unes contre les autres à l'entrée des cités opulentes! là, chaque chaumière est séparée par un jardin ou un verger; plusieurs sont blanchies à l'extérieur ou parées de diverses couleurs.

Il est un de ces villages plus charmant encore parce qu'il est placé au bord d'un petit lac d'azur et couronné par un bois de mélèzes et de sapins. Les habitans y sont beaux parce qu'ils jouissent d'une bonne santé, et ils jouissent d'une bonne santé parce qu'ils sont laborieux et sages. C'est là que vivait une famille pleine de joie et de vertu: Louis et Berthe, unis depuis trente ans, n'avaient jamais été séparés; jamais ils n'avaient éprouvé aucun chagrin amer; à peine s'il survenait entre eux quelques légers nuages dissipés presqu'aussitôt que formés. Un fils avait d'abord suffi à leurs désirs; plusieurs années après, une fille qu'ils reçurent comme une faveur inattendue du Ciel, mit le comble à leur bonheur. Le père et la mère étaient fiers de leurs enfans; les enfans étaient remplis de vénération pour leurs père et mère.

Un oncle de Louis, curé d'un village voisin, voyant dans son petit-neveu d'heureuses dispositions, voulut les cultiver et diriger ses études, afin de lui faire prendre le même état que lui.

« Si c'est sa vocation, dit-il à Louis, votre enfant
» y trouvera comme moi beaucoup de paix et de
» jouissances, parce que ses devoirs lui paraîtront
» doux et faciles, et qu'il aura toujours beaucoup
» de bien à faire; il sera mon vicaire, puis mon
» successeur; il fera la gloire et la consolation de
» votre vieillesse. S'il n'est pas appelé à cet état,
» un peu d'étude ne fait pas de mal; il lira l'Évan-
» gile et l'histoire sainte à ses enfans qui en seront
» meilleurs. »

Louis n'eut pas de peine à être persuadé : le clergé en Savoie est plus honoré parce qu'il a conservé mieux que partout ailleurs ses primitives vertus; la vénération et la confiance du peuple pour son ministère lui donnent une grande influence; aussi la plus haute ambition d'un riche laboureur est-elle de voir entrer son fils dans l'état ecclésiastique.

Les inclinations d'Augustin secondèrent les vues de ses parens; il surpassa même leur espérance, tant ses études furent promptes. A l'âge de vingt-six ans il était déjà curé d'une paroisse près de celle de son grand-oncle, qui le dirigeait encore par ses conseils et son exemple.

C'était aux derniers jours de juillet, printemps des montagnes; la terre était jonchée de fleurs, l'air embaumé, les troupeaux joyeux de paître au milieu de l'abondance; le son de leurs clochettes qu'ils ébranlaient en bondissant, se mêlait au chant des oiseaux; c'était vraiment un jour

de fête que le Ciel donnait à la terre; c'était aussi la fête de la paroisse du jeune pasteur. Son père et sa sœur étaient allés l'aider à faire les honneurs de son presbytère; ils revenaient tout contens de leur journée auprès de Berthe, qui les attendait devant la porte de sa maison, causant avec une de ses voisines. « Sais-tu, femme, dit Louis en arrivant, sais-tu bien qu'après le jour de nos noces » celui-ci est le plus beau de ma vie? Il fallait voir » notre fils à l'autel, comme il était beau! Il fallait » l'entendre en chaire parler comme un livre! Il a » fait pleurer toutes les femmes en racontant l'his» toire des Machabées, pour apprendre aux mères » de quel amour il faut aimer ses enfans. Il a dit » ce que c'était qu'une bonne femme, ce que c'é» tait qu'une bonne mère, et tiens, Berthe, je » voyais bien que c'était de toi qu'il voulait » parler! »

Berthe écoutait son mari et pleurait de joie. Louis, qui avait bu du vin auquel il n'était pas habitué, était plus babillard qu'à l'ordinaire; en voyant les larmes de sa femme il se crut aussi éloquent que son fils, et continua son discours d'une voix plus élevée : « Oui, Berthe, tu es une bonne » femme et une bonne mère comme l'a dit ton » fils, sans te nommer pourtant; et puis notre fils, » s'il parle comme un livre, il chante comme un » rossignol, chacun dans son genre. Notre brave » oncle paraissait déjà au ciel en écoutant notre » Augustin; et moi aussi je croyais y être en les

» voyant ensemble à l'autel. Et cette chère petite » Louise, comme elle était modeste et recueillie » pendant les offices ! Aussi tous les garçons la re- » gardaient-ils, mais elle ne s'en est seulement pas » aperçue...

» Voilà que nos enfans me font oublier le plus » curieux de mon histoire : tu ne devinerais pas » quelle belle dame et quel beau monsieur il y » avait à l'église?

C'est bien difficile, madame l'avocate et son mari.

— Oh ! bien oui, madame l'avocate ! ce n'est rien » moins que ton ancienne amie ; mon ancienne » maîtresse, qui m'avait laissé là pour aller à Paris.

— Que dis-tu ? la Jeannette !

— Oui, la Jeannette. On dit qu'elle a gagné au » moins vingt mille livres de Piémont, avec quoi » elle a trouvé un jeune mari. Elle vient ici pour » acheter la ferme de Philibert. Et puis qu'on nous » défende d'envoyer nos filles en France ! Certes, » ce n'est pas ici qu'elle aurait fait fortune !

— J'en suis bien aise ; c'était une bonne fille » bien jolie ; elle n'avait qu'un peu trop de vanité ; » c'est cette vanité qui l'a conduite à Paris, pour » gagner de l'argent et acheter de beaux habits.

— Pardi ! elle a bien fait, puisqu'elle a réussi. » Et l'on ne dira plus que la vanité ne sert à rien ! » Il faut avouer pourtant que ces beaux habits ne » la rendent pas jolie ; elle est plus vieille que toi

» de dix ans, et son mari a l'air d'être son fils;
» mais il faut que l'argent cache tout ça! »

— Cette pauvre Jeannette! je suis impatiente
» de la voir, si j'osais j'irais demain.

— Hé oui! ma mère, dit Louise, allez-y de-
» main; également mon frère vous attend pour
» dîner avec lui. »

Le lendemain, Berthe se pare de ses plus beaux ajustemens, donne ses ordres à sa fille pour la journée, et s'achemine de bonne heure afin de ne pas manquer la messe de son fils. Elle arrive à la cure en même temps que le soleil, embrasse son Augustin, descend à l'église avec lui, et bientôt après le quitte pour aller voir son amie, toute gaie du plaisir qu'elle vient d'éprouver et de celui qu'elle espère. Elle traverse la prairie, légère comme à quinze ans, et atteint promptement l'habitation de Jeannette : des cris, des sanglots s'en échappent; elle s'arrête pour écouter, puis elle s'élance vers l'être qui se plaint et que peut-être elle peut soulager. Elle entre et voit une femme étendue sur un lit, où elle se roule avec fureur, faisant des imprécations contre le Ciel et contre les hommes; ses membres décharnés se tordent, se roidissent, sa tête grise cherche à se briser contre le mur.... Comment reconnaître cette jolie Jeannette, si douce, si joyeuse! Il est vrai qu'il y a plus de trente ans que Berthe ne l'a vue; mais pour Berthe il semble que c'est hier, tant les jours paisibles s'écoulent avec rapidité! Dans le

doute, et intimidée par un désespoir aussi insensé, elle ne sait si elle doit s'approcher. Tandis qu'elle hésite, Jeannette la voit; et la honte se mêle à la douleur sur sa figure qu'elle se hâte de cacher entre ses mains. Berthe n'a plus d'incertitude; son ancienne compagne l'a reconnue; elle se jette dans ses bras avec tout l'abandon de l'amitié.

Une femme sensible n'a pas besoin d'éducation pour savoir employer les ménagemens nécessaires à l'infortune : il n'y avait pas une heure que Berthe était auprès de Jeannette, et déjà elle l'avait calmée et conduite dans un petit verger derrière la maison, pour lui faire respirer l'air frais et la ranimer. Assises sous un arbre, toutes deux pleuraient en silence, l'une n'osant interroger, l'autre n'osant avouer le secret de sa douleur. Cependant le poids de cette douleur oppressait trop Jeannette pour qu'elle n'eût pas besoin de la répandre au dehors et de la faire partager à son amie. « Applaudis-toi, Berthe, de n'avoir jamais quitté ces » montagnes; tu as un mari et des enfans qui t'aiment, qui t'honorent, et qui font sûrement ton » bonheur, car je te retrouve aussi fraîche que » dans les beaux jours de notre jeunesse.

— C'est vrai, je suis bien heureuse, mais je » croyais que tu l'étais encore plus que moi. On a » dit que tu avais gagné beaucoup d'argent, et » que tu avais un jeune monsieur pour mari. »

A ces mots, la figure de Jeannette prend une

teinte violette; la colère se peint dans ses yeux, et Berthe craint de la voir retomber dans sa première fureur. « Le monstre! répète-t-elle plusieurs fois, » le monstre! Ah! Berthe, je suis dans ce moment » trop à plaindre pour que tu n'écoutes pas mes » fautes avec indulgence, et je n'hésite pas à t'en » faire l'aveu.

« Tu n'auras pas oublié les jeux et les plaisirs de nos premières années; tu n'auras pas oublié que ce bonheur dont tu jouis a été à ma disposition. Louis me voulait pour sa femme avant de penser à toi; mais j'étais trop vaine pour aimer autre chose que moi-même; je ne pensais qu'à paraître jolie et à trouver des amans. Ces dispositions sans doute firent juger à ma tante que je pourrais faire fortune à Paris, où elle était portière dans un hôtel garni; et, lors de son dernier voyage en Savoie, elle me décida sans peine partir avec elle.

« Ma pauvre mère était un peu avare et bien moins sage que la tienne. L'espoir de me voir revenir avec beaucoup d'argent absorba toutes ses autres pensées; elle ne vit que cet avantage, sans en prévoir aucune suite fâcheuse; et rien ne mettant obstacle à mes désirs, je dis adieu presque sans regret à mes parens, à toi, à nos montagnes. C'était précisément à cette époque où elles sont si jolies! mais ces biens réels que je possédais disparurent devant les plus beaux projets du monde....

Arrivée à Paris, ma tante s'empressa de me chercher une place. « Tu es, me disait-elle, une » très-gentille fille; au besoin tu peux devenir très-» rusée. Pour réussir auprès de tes maîtres, tu » n'as besoin que de soumission et d'adresse. Du » reste, tu peux les tromper si ton intérêt l'exige; » ne t'en fais aucun scrupule, c'est l'usage du » pays. »

» Avec cette morale j'entrai pour bonne d'enfant chez un avoué. Au bout de quinze jours, je vins me plaindre à ma tante de ce que dans cette maison je ne pouvais remplir aucun devoir religieux. « Fais comme les autres, me répondit-elle, c'est » l'usage. Partout il en serait de même; reste quel-» que temps encore dans cette place pour te for-» mer au service, après quoi tu pourras gagner » davantage dans une autre. »

» Je me conformai donc à cet usage, d'abord assez péniblement, surtout le dimanche, quand je pensais que c'était un si beau jour dans notre village. Dès la veille on se préparait, on mettait tout en ordre dans la maison pour n'avoir qu'à prier et à s'amuser; le matin, se parer de ses plus beaux habits, aller à la messe, revenir toutes ensemble en causant; puis les vêpres, et la danse le soir; il n'y avait pas une heure qui ne fût agréable et bien remplie. Et nos soirées d'hiver, où nous nous réunissions dans la plus grande étable pour filer, chanter, écouter les histoires de revenans que contaient nos mères, et les histoires de guerre

que disaient les hommes.... Mais tous ces plaisirs tu les as mieux sentis que moi; tu les as conservés parce que tu n'en désirais pas d'autres. Et moi, misérable créature, l'amour du gain me les a fait abandonner, abandonner Dieu et ses commandemens, et bientôt après m'abandonner moi-même!

» Tandis que je me formais au vice je me formais au service : j'étais douce pour les enfans, prompte à obéir; et mes maîtres s'attachèrent à moi. Mais, n'attendant que le moment d'être à même de gagner davantage, je ne m'attachais point à eux; tant l'intérêt endurcit vite le cœur! Placée dans une autre maison avec cent francs de plus, ma tante m'apprit que je pourrais encore augmenter mes gages en gagnant sur les emplettes que je serais chargée de faire. Elle fit taire ma conscience en me répétant : c'est l'usage. Et quand je vins lui dire que j'étais obligée de sortir parce que mon maître me parlait d'amour, elle ne fit qu'en rire; encore une fois, c'était l'usage... Cette fois fut la dernière où je vins me plaindre. Que te dirai-je? Je me conformai si bien à ces malheureux usages, que j'oubliai entièrement celui de la vertu; j'oubliai ma pauvre mère, la religion, notre amitié, notre patrie. Et si quelque chose venait me rappeler tout ce qui m'était jadis si cher, bien vite je cherchais à bannir un souvenir qui me faisait sentir trop vivement ce que j'étais devenue. Un jour, je rencontrai ton cousin André, je lui demandai des nouvelles de notre

village, des tiennes surtout. Il m'apprit que tu étais mariée avec Louis, que vous faisiez un très-bon ménage et que tu nourrissais un beau garçon. Ces mots réveillèrent ma conscience en sursaut, et m'ébranlèrent tout entière.... Moi aussi j'avais eu un beau garçon! Et sa naissance, au lieu de faire ma joie, vint augmenter ma honte et fut pour moi une source de terribles remords. Je n'avais pas été une fille sage, je ne fus pas une bonne mère : une insatiable cupidité me fit porter mon fils à la Maternité pour donner mon lait à un enfant étranger. Il m'en revint beaucoup d'argent, beaucoup de peines, une cruelle maladie et la mort de mon pauvre enfant... Tu dois penser combien fut douloureuse cette comparaison de ton sort avec le mien! Mais, lancée dans cette route de perdition, je ne sus ni retourner en arrière, ni m'arrêter, et je continuai...

» Tu m'écoutes avec étonnement, Berthe! combien tu es heureuse de n'avoir aucune idée d'une vie passée dans le vice! Toujours dégoûtée de soi-même, n'osant reposer ses pensées, ni sur le présent, ni sur le passé, ni sur l'avenir; tourmentée de regrets et de désirs, ah! Berthe, bénis le Ciel tous les jours, bénis-le à toutes les heures, ne te lasse jamais de le bénir de n'avoir pas quitté ton pays!

» Je ne souillerai pas tes oreilles de toutes mes tristes aventures... J'arrive à la dernière qui semblait devoir mettre le comble à tous mes vœux,

et qui vient de se terminer par ma ruine et mon désespoir : depuis plusieurs années je vivais avec un vieux célibataire; il avait avec lui le fils unique de sa sœur qui le lui avait confié en mourant. Il avait promis de l'élever et d'en faire son héritier; il n'accomplit ni l'une ni l'autre de ses promesses. Habitué à satisfaire ses passions et ses caprices, à peine avait-il de quoi y suffire; aussi crut-il être généreux envers cet enfant en le gardant chez lui, où il n'apprit rien de bon, et tout ce qu'il faut pour devenir un mauvais sujet. C'est ce mauvais sujet qui devint rival de son oncle; facilement je le préférai sans que son oncle s'en aperçût. Cet amour, loin de me faire oublier mes intérêts, me fit au contraire imaginer toutes les ruses pour déterminer mon vieil amant à me déclarer son héritière, pensant devenir par ce moyen l'unique ressource de son neveu. Ce calcul fut juste, et j'atteignis mon but. M. G*** me donna en mourant tout ce qu'il possédait, sans songer qu'il laissait dans la misère le fils de sa sœur, tandis qu'il donnait à sa maîtresse les moyens de l'oublier plus tôt...

« Pour la première fois de ma vie j'aimais, et j'offris à Julien la fortune de son oncle s'il voulait m'épouser. Il accepta sans hésiter ; et je m'empressai de remettre entre ses mains, de lui assurer même par contrat de mariage, biens, créances, mobilier et toutes mes épargnes depuis trente ans. Moi, qui avais tout trompé, je ne pensai pas

qu'à mon tour je pourrais être trompée... Julien me parla du désir de connaître mon pays, de nous y fixer, alléguant que nous pourrions y vivre beaucoup plus au large qu'à Paris. Au premier moment cette idée m'effraya : retourner en Savoie, si différente de ce que j'étais en la quittant ; me retrouver au milieu de tant de vertus, moi qui n'en avais plus; retourner dans ces lieux où j'avais laissé mourir ma mère sans recevoir sa bénédiction, sans lui avoir donné mes soins, et même sans avoir cherché à adoucir ses dernières années en lui envoyant quelque peu du fruit de mon travail. Pauvre mère ! Le Ciel l'a trop punie du motif qui l'avait engagée à se séparer de moi ! Elle n'en a recueilli que l'ingratitude de son enfant et une vieillesse solitaire...

» Tant de raisons pour craindre un tel voyage cédèrent aux sollicitations de Julien ; je ne pouvais rien lui refuser, tant l'amour m'avait mise sous sa dépendance...

» Nous partîmes avec Philibert, qui revenait en Savoie pour vendre sa belle terre de Bozelle. Il fut décidé que nous nous arrêterions là pour bien connaître cette ferme et l'acheter si elle nous convenait. Moi, qui depuis si long-temps étais presque étrangère à tous les bons sentimens, je pleurai de joie en revoyant nos montagnes. Il faut que l'amour de son pays soit bien réel, bien profond, pour que tant de vices ne l'eussent pas effacé de mon cœur ! Qu'aurais-je donc éprouvé si j'étais

revenue vertueuse là où je vécus vertueuse? Mais je revenais riche là où je vécus pauvre, et j'étais trop dépravée pour ne pas y trouver un dédommagement...

« Pendant toute la route Julien fut très-gai, très-aimable pour moi, et parut enchanté de notre pays. Nous arrivâmes le jeudi à Bozelle, et le dimanche matin je fis une belle toilette pour aller à l'église, croyant paraître encore jolie à nos bons Savoyards et leur imposer par mon costume. Conduite par la vanité, j'avais besoin de recevoir une leçon, et c'est ton fils qui me l'a donnée sans en avoir l'intention, car il ignorait quelle était l'étrangère qui l'écoutait. Précisément ce jour là, il était chargé de faire connaître à ses paroissiens la défense générale pour toute la Savoie de laisser partir de jeunes filles pour la France. Après avoir dit ce que c'était que le véritable amour d'une mère, quel était le véritable intérêt de son enfant, il a ajouté que pour l'intérêt même de ce monde, une fille ne devait quitter le toit paternel que pour passer sous celui d'un époux. « Pensez-vous, a-t-il dit, que celle qui a séjourné » vingt ans à Paris, quelle que soit la dot qu'elle » ait gagnée, pensez-vous qu'un homme laborieux » et sage qui n'a jamais besoin d'argent la pren- » dra pour femme? Non, elle ne deviendra que la » compagne d'un homme sans délicatesse, d'un » homme vicieux comme elle; et ce ménage sans » amour, sans vertu, n'aura que des jours sans

» paix, sans joie, et leur malheur ici-bas sera le » prélude du sort éternel qui les attend. Voulez-» vous que votre fille vive heureuse et estimée? » Gardez-la près de vous. Envoyez-la innocente et » belle dans la corruption d'une grande ville, elle » n'en rapportera que la honte et la douleur... »

A ces mots je courbai ma tête pour cacher la rougeur de mon front; il me semblait que j'étais désignée comme un exemple pour effrayer les mères sur la profondeur du précipice auquel sont exposées leurs filles loin du sol natal et surtout à Paris. Je ne pensais pas qu'au lieu d'être un exemple à l'appui de ce qu'il disait, j'en offrais un contraire à ses préceptes et pernicieux à la morale, puisque j'étais revenue riche et satisfaite après avoir vécu si long-temps loin de mon pays. Hélas! aujourd'hui je donne une leçon trop frappante, je ne réalise que trop le triste tableau que le jeune prêtre nous a offert! Déjà je pressentis qu'il disait vrai en toute chose, lorsqu'en l'écoutant je surpris sur les lèvres de Julien le sourire du mépris, et dans son regard la joie de me voir profondément blessée.

» J'appris en sortant de l'église que le prédicateur qui venait d'émouvoir tous ses paroissiens par son zèle et son onction était ton fils. Heureuse mère! J'ai vu aussi ta charmante Louise. Ah! bien sûrement tu ne l'enverras pas à Paris! J'ai vu encore ton mari tout rayonnant de la gloire de son fils et de la beauté de sa fille; il ne me res-

tait plus qu'à te voir, pour sentir combien on est insensé de courir au loin chercher le bonheur, quand Dieu l'a placé auprès de notre berceau, quand il nous est si facile de le conserver et d'en jouir en restant sage.

» Les tristes réflexions qui me furent naturellement suggérées par tout ce que j'avais vu et entendu, furent dissipées par les soins de Julien, qui sans doute voulut me faire oublier son infernal sourire. Combien cela lui était facile ! Folle d'amour, je ne voyais que ce qu'il voulait me faire voir, et un mot de douceur suffisait pour me redonner toute confiance en lui.

Ce matin, je me suis éveillée de bonne heure dans l'espérance d'aller te surprendre et te communiquer le projet de nous fixer auprès de toi. Je cherche Julien qui doit m'accompagner ; j'apprends qu'il est parti avant le jour. Peu inquiète d'abord, je le crois à la chasse ; et je me décide à monter seule à Saint-Bon, lorsqu'en prenant mon chapeau je trouve un billet de Julien. Le voilà ce billet ! Tiens Berthe, lis toi-même, car je n'en ai pas la force... »

Peu habituée à lire ailleurs que dans ses heures, Berthe déchiffra lentement cet écrit : « Rendre le » repos à l'âme de mon oncle, échapper à la mi- » sère en retrouvant le bien qu'il m'avait pro- » mis et dont j'étais légitime héritier, sont les » seuls motifs qui m'ont décidé à épouser une » femme vieille et méprisable. Vous m'avez tout

» donné par contrat et sans réserve; j'use de ce » droit pour m'emparer de tout, afin que votre ar» gent ne vous serve pas à me donner un succes» seur, comme il vous a servi pour en donner un à » mon oncle. Il serait inutile de me poursuivre; » vous n'avez aucun pouvoir sur mon cœur, ni enfin » par les lois que vous n'oseriez invoquer sans » vous couvrir d'infamie. Restez en paix dans vos » montagnes; faites, si vous le pouvez encore, des » dupes parmi vos bergers, tandis que, loin de » vous, je vais jouir de la vie. »

Berthe croyait sortir d'un rêve, tant l'innocence de sa vie et de ses pensées l'avait laissée dans l'ignorance des passions ! Son cœur n'avait renfermé que des sentimens doux et légitimes ; et ceux qu'elle venait de lire, ceux qu'exhalait encore Jeannette en maudissant celui qui l'abreuvait d'humiliations, de tels sentimens lui paraissaient hors de la nature; mais elle était trop bonne et trop sensible pour ne pas y compatir. Elle fit tous ses efforts pour décider son amie à aller demeurer avec elle. Les moyens les plus délicats, les plus tendres prières ne purent la persuader.

Jeannette, sans liens, sans honneur, sans fortune, voulut retourner à Paris pour y cacher sa honte et son isolement, peut-être aussi dans l'espoir d'y retrouver Julien, peut-être pour se replonger dans le vice...

Berthe fut long-temps attristée par le souvenir de son amie; mais elle sut d'autant mieux apprécier

son sort; elle en remercia le Ciel avec plus de ferveur.

Elle vit sa Louise jouir du même bonheur. Entourée de ses petits-enfans, elle retrouvait la mémoire fraîche du jeune âge pour leur raconter l'histoire de Jeannette et par là les attacher davantage à leurs montagnes, à leurs parens, à la vertu.

CHAPITRE VI.

Le Mariage.

Le bonheur que tous les hommes recherchent avec ardeur, l'objet sur lequel ils méditent, vers lequel ils dirigent leurs actions et qu'ils finissent par appeler un rêve, pourquoi est-il traité si légèrement dans la seule circonstance où peut-être il n'est pas un rêve? Où peut-on le trouver réel, si ce n'est dans le lien qui est la plus sûre garantie des mœurs? Mais comment l'y trouvera-t-on ce bonheur si déjà l'on n'y apporte des mœurs pures qui soient la garantie de sa durée? C'est dans le mariage que cette influence des mœurs est plus puissante, parce qu'elle agit non seulement sur l'ensemble de notre existence, mais encore sur chaque jour, sur chaque instant de la vie; parce qu'elle agit non seulement sur le repos de deux époux, mais encore sur celui de leurs enfans. Chose étrange et pourtant trop commune! On va au pied des autels, sans presque se connaître, jurer de s'aimer toujours, de n'avoir plus qu'une même destinée; gaîment on va recevoir des chaînes pesantes ou se préparer à devenir par-

jure... Quand on forme aussi légèrement un engagement sacré, y a-t-il rien de plus naturel que de le violer plus légèrement encore? Pour cela, un époux ne perd point son honneur aux yeux du monde. Une femme... Ah ! ici je m'arrête; le monde, quelque inconséquent qu'il soit, n'a point de langage inconséquent pour légitimer les erreurs d'une épouse, d'une mère.

Mais que disons-nous? Est-ce sans réflexion que l'on se marie? N'a-t-on pas pris une connaissance exacte de la dot de sa future, des renseignemens sur la famille à laquelle on s'allie? A-t-on oublié un seul des avantages que l'ambition peut y rencontrer? De quelle autre règle de conduite avait-on besoin? La vie d'un homme du monde n'est-elle pas tout entière dans la fortune et les dignités? On n'a pas d'amour! Mais *à quoi bon l'amour*, dit-on, puisqu'il cesse après le mariage? Il ne sert donc qu'à aveugler le jugement dans notre choix, à remplacer quelques mois d'enchantement par de longs regrets, des sentimens exaltés par la haine et le dégoût, quelquefois même à nous faire briser avec éclat des liens qui se seraient séparés sans effort s'ils n'avaient été formés que par l'indifférence! D'ailleurs, nous dit encore cet *homme raisonnable*, ma future est jeune et jolie; elle sort d'une pension distinguée et achève dans le monde son éducation sous les yeux d'une mère qui a beaucoup d'usage et qui lui en a beaucoup donné; ces avantages ne suffisent-ils pas pour

m'assurer que celle qui portera mon nom saura le respecter, et tenir dans la société un rang digne de moi?

Misérable calcul! En ne comptant que les accessoires du bonheur même, comment peut-on se flatter de l'obtenir? A quoi bon l'amour? à nous être funeste, si l'on veut parler d'une passion délirante que les charmes extérieurs ou les séductions de la coquetterie ont fait naître; mais ce sentiment, inspiré par le Créateur à ce premier couple du monde pour compléter son bonheur, aujourd'hui serait-il devenu inutile au nôtre? Naissance, beauté, richesse, éducation soignée sont des qualités, des avantages qui sans doute doivent être considérés dans le mariage; mais ne pourrait-on pas s'enquérir avec autant de soin de tout ce qui a rapport au moral de celle qu'on se choisit pour compagne? Serait-il donc inutile de savoir si, dans la maison où elle fut élevée, on ne négligeait point les vertus solides pour des talens brillans et une instruction superficielle? Ne serait-il pas important de savoir si elle était aimée de ses compagnes, si elle en a conservé pour amies, si elle commande avec douceur aux domestiques, si elle en est servie avec zèle, avec respect, si dans sa toilette elle ne sacrifie point la modestie à la mode? Serait-il encore inutile d'observer sa manière d'être avec ses parens, de sonder son cœur sur les nuances mobiles de la physionomie au récit d'un malheur ou d'une faute,

de remarquer si elle sourit complaisamment aux traits de la médisance, ou si toujours indulgente elle tâche de les détourner de l'objet qu'ils vont atteindre? Et le ton, l'air des jeunes gens qui l'approchent, sa manière de recevoir leurs hommages, tout cela est-il sans importance? Observations minutieuses, dit-on; mais ne sont-elles pas indispensables pour connaître le cœur, pour juger du caractère et des principes? Et ne sont-ce pas là les véritables bases du bonheur dans le mariage? Les principes solides servent à la femme de rempart contre la séduction; la bonté de son cœur la rendra tendre épouse, excellente mère; un caractère doux, égal, fera régner l'ordre et la paix dans sa maison. Tels sont les avantages que l'on compte pour peu de chose, que l'on *oublie* même. Qu'en résulte-t-il? que l'homme qui les a comptés pour rien, qui a pensé qu'ils se trouveraient compris dans le lot de la fortune, des talens, de la figure, peu de temps après son mariage se voit tristement désabusé. Dirigé dans son choix par les qualités qui éblouissent le monde, sa compagne va le satisfaire : c'est au monde qu'elle veut plaire, c'est pour le monde qu'elle vit; c'est au milieu du monde qu'elle est gracieuse, animée, qu'elle déploie ses talens, les ressources de son esprit, et avec une telle profusion que, rentrée dans sa maison, elle n'a plus à offrir que la fatigue et l'ennui qui suivent la satiété; l'humeur préside au tête-à-tête; bientôt les deux

époux mettront tous leurs soins à les éviter; et l'année ne sera pas écoulée que, devenus étrangers l'un à l'autre, ils ne se rappelleront leur lien que quand leurs noms, en frappant leurs oreilles, viendront faire rougir leurs fronts. L'époux, en recevant les mémoires de son épouse, voit que la riche dot ne suffit pas pour satisfaire son luxe; il voit, mais trop tard, que celle qui ne lui aurait apporté que sagesse et vertu aurait été un trésor plus sûr que cet or, objet trompeur de ses calculs. Dans ce ménage où il n'y a point d'amour, où chacun va en chercher où il n'a point de droits à en demander, que deviennent les mœurs, quelle part reste-t-il au bonheur? Et si tout est dépravation sous le toit paternel, si des enfans naissent, se développent sous une telle influence, hélas! quels seront le plus souvent leurs goûts, leurs inclinations, leurs destinées!

Les bonnes mœurs, dont on fait avec raison un devoir plus absolu aux femmes, ont une influence plus grande, plus immédiate sur leur bonheur, et servent même à les en dédommager quand il ne dépend pas d'elles de l'obtenir. Quels soins une femme ne doit-elle donc pas mettre pour éviter des fautes irréparables, des regrets inutiles, des remords affreux! Et cependant n'est-il pas vrai de dire que le plus grand nombre se préparent à entrer dans le mariage avec aussi peu de réflexions que les hommes? Si elles sont plus excusables à cet égard, c'est qu'elles ont rarement le droit de

choisir, rarement l'occasion d'observer celui qui se présente pour époux; et leur premier devoir étant d'obéir à leurs parens, de suivre leurs conseils, c'est à eux de répondre du bonheur qui leur est confié et du sort qui nous attend. Mais il y a beaucoup d'exceptions depuis que les lois sont plus généreuses pour nous et les parens plus indulgens. Alors donc qu'une héritière peut choisir un époux entre plusieurs adorateurs, sait-elle profiter des faveurs que lui présente son sort actuel pour établir son sort futur sur des bases solides? Non : ce sont le plus souvent ces êtres privilégiés qui livrent leur bonheur aux illusions de la vanité ou d'un sentiment éphémère : chez l'une, un beau nom, un rang distingué, suffisent à son orgueil; celle-ci donne la préférence à la fortune afin de satisfaire son goût pour la toilette; tandis qu'une autre, séduite par des avantages extérieurs, croit trouver sous une belle enveloppe toutes les perfections. Quand on n'est dirigé que par des motifs où la religion et la vertu sont comptées pour rien, comment le Ciel bénirait-il une union où il a été oublié? Témoin appelé par l'usage et non par un pieux sentiment, comment pourrait-il sourire à des époux qui l'invoquent en ne dirigeant leurs pensées et leurs vœux que sur la terre? Il charge alors la terre de leur apprendre la valeur des biens qu'elle peut donner, tandis qu'il va répandre ses bénédictions sur le couple vertueux qui, avant de s'unir, a cherché des conseils dans ses inspirations et a placé ses

espérances dans l'amour : unis sous ces auspices, aisément ces époux fixeront le bonheur sous un toit doré comme dans la plus modeste chaumière ; devenu leur propriété, ce bonheur n'est point mesuré par les circonstances, ni exposé aux coups du sort. Qui peut douter que ce bonheur vaut mille fois davantage que celui qu'on va demander au monde, qui ne nous en offre que l'image, et encore pour quelques minutes seulement? Comme il est pur, comme il est vrai, comme il est durable le bonheur que procure un bon ménage! Comme elles sont vives, répétées et sans cesse renaissantes les joies d'une mère, d'un père de famille! ces enfans qui se succèdent, croissent et prospèrent, éloignent la monotonie, multiplient les soins, les affections, les espérances; sans regret on voit sa jeunesse s'écouler, parce qu'on la voit recommencer dans ses enfans dont on dirige les pas, dont on soutient ou prépare l'essor; avec eux nous croyons retrouver nos premières jouissances, nos premiers succès; notre cœur se réchauffe en contemplant leurs premières amours; et, lorsque l'âge nous a rendu la faiblesse et les goûts de l'enfance, de nouveaux petits êtres viennent encore, en commençant la vie, se jouer avec le vieillard qui s'éteint. Bonté du Ciel qui affaiblit l'intelligence de l'homme pour lui cacher la tombe au bord de laquelle il vient d'arriver!

Telle est l'influence des mœurs sur le bonheur domestique, qu'elle s'étend sur toutes les époques

de la vie. Il semble que ce bonheur bien connu, bien apprécié, et recherché avec soin, serait accordé à tous, et ferait revivre parmi nous l'âge d'or; mais si cet âge ne peut pas mieux ranimer le monde que l'homme ne peut ressaisir le printemps de la vie qui s'est échappé, nous pouvons au moins en retrouver les traces partout où deux cœurs battent à l'unisson pour la vertu et l'amour.

Celui qui ne se marie pas pour conserver sa liberté est-il libre en effet? Les liens du vice sont-ils plus légers que ceux du mariage? Le joug d'une maîtresse impérieuse et avide vaut-il le doux ascendant d'une compagne vertueuse? Le célibataire veut s'épargner des peines, des soucis! mais en est-il plus tranquille et plus heureux? Vaut-il mieux renoncer aux véritables jouissances pour se mettre à l'abri des grandes douleurs? Ah! l'homme a besoin de bonheur et de peines; il a besoin de verser des larmes. Après une longue sécheresse on désire revoir la nature s'agiter même par un violent orage; et l'égoïste qui n'achète le calme que par l'aridité de ses jours et de son cœur, ne serait-il pas tenté de demander à cet infortuné quelques-unes des tempêtes de sa vie, quelques-unes de ses larmes? Arrivé au port, s'il jette un regard en arrière, il verra qu'après avoir occupé au milieu de ses semblables une place inutile, il ne laisse aucun vide, aucun regret pour la marquer...

Dans un discours pour engager les Romains au mariage, Métellus leur disait : « Si la société hu-

» maine pouvait subsister sans femmes, nous nous » épargnerions tous, tant que nous sommes, les » désagrémens et les embarras qu'elles nous cau- » sent. Mais la nature a voulu qu'on ne puisse ni » vivre avec elles fort à son aise, ni aussi vivre ab- » solument sans elles. (1). » Aujourd'hui, sans doute, on ne trouverait pas d'orateur aussi peu galant ! Toutefois le nombre des célibataires n'est pas moins grand à Paris qu'il l'était alors à Rome ; et peut-être le plus grand nombre reste-t-il dans cet état pour avoir trop réfléchi aux *désagrémens*, aux *embarras* que causent les femmes ! Il ne serait donc pas sans intérêt de rechercher quelle peut être la cause de ces soucis, de ces craintes si peu honorables pour notre sexe : ne pourrait-on pas l'attribuer aux besoins d'un luxe généralement répandu et porté beaucoup trop loin, besoins qui rendent les charges du mariage plus pesantes pour l'un et pour l'autre sexe? On peut aussi l'attribuer à la facilité de ces liaisons illégitimes qui, n'assujettissant l'homme à aucun devoir, lui font redouter ceux d'époux et de père. On peut en accuser les vices, la perfidie des femmes galantes, qui mettent tout l'art possible à faire douter de la vertu des autres femmes... et l'homme dont l'esprit est gâté, dont le cœur s'est glacé, dont tous les sentimens se sont dépravés ou anéan-

(1) Rollin, *Histoire romaine.*

tis dans une vie licencieuse, loin d'apprécier les jouissances de l'hymen, peut-il voir autre chose que ses peines? Enfin on pourrait en accuser cette passion pour le monde, la toilette et les plaisirs, qui souvent éloigne de sa maison la femme même la plus honnête, dérange la fortune de son époux et ne lui fait sentir que le poids de leur lien. Mais si rendue à sa véritable destination une épouse plaçait ses premiers devoirs comme ses premiers plaisirs dans le sein de sa famille, si sa coquetterie, sa parure, ses désirs se bornaient à plaire à son époux, elle n'aurait plus besoin de cet éclat, de ce luxe qu'exige le monde; ses profusions au dehors ne l'obligeraient plus à restreindre le bien-être de son mari, de ses enfans, de leurs amis; elle pourrait, sans excéder ses dépenses, soigner beaucoup mieux son intérieur, le rendre plus agréable; et ce ménage aussi heureux que paisible, en s'offrant plus souvent à l'observation, loin de faire redouter le mariage, n'engagerait-il pas tout homme à se choisir une compagne pour soigner les intérêts de sa maison, pour alléger ses soucis, calmer ses peines, doubler les plaisirs de la jeunesse, et s'assurer un doux repos, des soins assidus pour l'âge de la faiblesse et des infirmités? Alors l'homme, quelque égoïste qu'il fût, serait encore empressé de se marier; il ne trouverait point que *c'est trop tôt*, que *c'est trop tard!* Il n'y aurait de célibataire que celui qui renonce à l'hymen pour consacrer plus entièrement

ses talens et son cœur à l'humanité. Celui qui est enflammé de cet ardent amour n'a plus besoin d'autre amour, d'autres devoirs; il suffit pour que ses jours soient bien remplis et de bonheur et de vertu; il n'aura pas besoin des larmes d'une épouse et d'un fils pour arroser sa tombe; le monde est sa famille, le monde le pleurera; il n'a pas besoin d'enfans pour perpétuer son nom; les œuvres de son génie ou de son active charité le conserveront dans tout son éclat, et le transmettront dans toute sa pureté aux générations à venir.

CHAPITRE VI.

Tout ce qu'il y a de bien dans le cœur humain est susceptible d'être augmenté ou détruit par un bon ou mauvais exemple.

Chaque homme n'a pas seulement à répondre de ses actions, mais encore des actions de celui qui l'observe, avec qui il est en rapport, ou sur lequel il a le droit de la nature, de la puissance, du génie. Qu'un roi soit bon et vertueux, ceux qui l'entourent, pour lui plaire, chercheront à le devenir et le deviendront en effet; à leur tour ils seront imités; et cette salutaire influence s'étendra depuis le souverain jusqu'aux dernières classes de la société.

« Tchou-Koug, par ses sages institutions, ses » vertueux exemples, inspira tellement à ses peu- » ples l'amour de la vertu, que les prisons restèrent » ouvertes pendant plus de quarante ans (1). Ainsi les vertus d'un souverain forment les vertus de

(1) *Histoire générale de la Chine.*

son peuple et assurent son bonheur; ainsi son exemple vaut mieux que la plus parfaite législation pour faire régner dans ses États la justice et la paix. Mais aussi rien de plus contagieux que la perversité d'un mauvais roi : il corrompt les lois, il corrompt les mœurs, il avilit le trône, la nation qu'il gouverne; et l'intrigue, les dissensions, les guerres, les crimes, sont le fruit de son exemple, le prix de ses faveurs, le soutien de sa puissance. Tel fut le spectacle que présenta le règne de Louis XI : des scandales, des troubles, des maux de tout genre, l'agriculture abandonnée, la misère du peuple, l'oppression des grands, des fils arrosés du sang de leurs pères, de toute part des délateurs, des victimes, des bourreaux; et le tyran, plus malheureux encore que ses sujets, » craignait tout le monde; le moindre soupçon sur » la plus pauvre créature le tourmentait; il était » contraint, pour le chasser de son esprit, de la » faire mourir ou de la prendre à son service (1).. »

Dans toutes les conditions de la vie, dans tous les états, on peut faire beaucoup de bien avec la vertu, beaucoup de mal avec le vice. Le courage, les talens peuvent acquérir une grande, une irrésistible influence. La grandeur d'âme, la bonté, la bienfaisance sont des qualités qui non seulement portent en elles-mêmes leurs jouissances, mais

(1) *Chroniques de Jean de Troye.*

qui se propagent encore autour d'elles : une belle action électrise et donne le désir de l'imiter; la bonté trouve le chemin du cœur le plus inaccessible; après avoir contemplé le bienfaiteur au milieu des bénédictions de la reconnaissance, quel est celui qui négligera une semblable félicité quand il aura les moyens de l'obtenir? Quelle belle influence peut avoir celui qui dévoue son bras à sa patrie ou consacre son éloquence à défendre ses droits! Quels biens ne fait-il pas celui qui défend l'honneur et la fortune de son semblable, celui qui soulage ou guérit ses maux, celui qui lui offre les consolations de la religion et l'exemple de toutes les vertus! Mais aussi que de maux ne peuvent-ils pas faire ces hommes appelés à faire tant de bien!

Celui dont l'âme farouche ne voit dans la guerre que le plaisir de verser du sang et le gain du pillage, voyez-le animer au carnage ses soldats, les conduire au milieu de ce peuple vaincu et désolé : point de miséricorde, le vieillard, l'enfant, la jeune vierge deviennent la proie de leur férocité; et, après avoir porté la dévastation et la mort partout où ils ont passé, ils tombent eux-mêmes enivrés de crimes et de sang! Voyez au contraire l'influence du guerrier magnanime, juste et humain : le brave Duguesclin nous en offre et les traits et l'exemple; il veut délivrer sa patrie d'une horde barbare qui dépouille avec une égale férocité les châteaux et les chaumières,

enlève les trésors du riche et la récolte du laboureur. Il va parler de gloire à ces brigands et il est compris; il conduit à la victoire et métamorphose en héros ces hommes pervers qui ravageaient la France, et avec eux il délivre l'Espagne d'un tyran cruel, il venge la mort d'une reine infortunée. Cet ascendant du grand homme, Duguesclin le conserva même après sa mort : les habitans d'une ville qu'il assiégeait, fidèles à la promesse de se rendre qu'ils avaient faite à l'invincible guerrier, vinrent sur son cercueil déposer les clefs de leur citadelle. Hommage digne des cendres illustres qui l'ont reçu, digne d'illustrer ceux qui l'ont offert! Jamais la marche d'un triomphateur dans l'éclat de la vie ne présenta une pompe si auguste, si touchante que les dépouilles de Duguesclin en traversant la France. Cette pompe, sans flatteurs ni esclaves, était formée de tous ceux qui pleuraient un protecteur, un père. Et qui mérita mieux ce titre et ces pleurs que le brave chevalier qui se dépouillait de tout pour soulager la misère, qui modérait sa bouillante ardeur et celle de ses soldats pour faire respecter le champ du laboureur? Ami du peuple, ami de la veuve et de l'orphelin, ami de tous les êtres faibles, il fut redoutable à tous les oppresseurs.

Cet ascendant de Duguesclin, son noble caractère, ses services à la France et la France en deuil sur sa tombe, ne nous reportent-ils pas au souvenir de ce guerrier dont le bras, dont l'éloquence

servirent sa patrie avec tant de courage de désintéressement, et qui partout savait communiquer la flamme généreuse qui naguère échauffait encore son âme et faisait battre son cœur? Comme Duguesclin, le général Foy du fond de son cercueil ne semble-t-il pas commander le respect et l'amour? et n'est-ce pas autour de ce cercueil que des milliers de citoyens, au nom de la France, ont adopté les orphelins de celui qui vécut comme Aristide et mourut pauvre comme lui?

C'est au milieu du touchant spectacle des hommages et des regrets qui accompagnent l'homme de bien à sa dernière demeure, que les jeunes gens, inspirés par la plus noble émulation, se choisissent une belle part dans l'avenir : soyons justes et généreux comme lui, se disent-ils, imitons ses vertus et peut-être acquerrons-nous ses talens; prenons la défense du faible et de l'opprimé, et comme lui nous serons éloquens et braves. Dédaignons l'or et les grandeurs, et comme lui nous défendrons les droits du peuple et mériterons sa reconnaissance. Enflammons notre âme de cet amour pur de la patrie qui ne connaît point de crainte, qui n'attend point de récompense, et comme lui nous laisserons à la postérité le riche héritage d'un nom glorieux.

Le défenseur intègre de la fortune et de l'honneur de ses semblables, n'est pas seulement utile aux victimes de la calomnie et de la cupidité, son exemple l'est encore plus à la jeunesse qui suit

cette noble et périlleuse carrière. Quel est celui qui vient d'y entrer avec la droiture du cœur et le zèle de l'humanité, qui ne sentira s'accroître et s'enflammer ces qualités, en les observant dans cet homme qui les porte au plus haut degré, qui chaque jour reçoit à l'envi les hommages de la reconnaissance et de l'admiration? En l'écoutant plaider avec cette puissante énergie, avec cette onction si persuasive, en voyant la profonde émotion qu'il inspire, et surtout en contemplant l'ineffable joie qui brille sur ses traits après avoir sauvé l'innocence en éclairant la justice, quel est celui qui ne sentirait pas que la plus forte éloquence est toujours inspirée par la meilleure cause, que l'âme la plus belle fait naître le plus beau génie, que la plus belle gloire est le fruit de la plus belle vertu? Cette conviction lui fera sentir toute l'infériorité de cet être avide d'or, qui vend son talent aux criminels, aux délateurs, aux fripons, qui n'exerce la plus honorable des fonctions qu'au bénéfice du déshonneur. Mais pour le jeune homme qui n'a pas de principes, qui n'a pas d'autre but que d'acquérir de la fortune, cet exemple va l'entraîner dans la honteuse voie où l'iniquité amasse des trésors...

Et celui dont le charlatanisme, aussi cruel que méprisable, se joue de notre santé et de notre vie, n'est-il pas un des fléaux les plus contagieux de l'humanité? Mettre de l'importance à la plus légère maladie, parfois l'entretenir par le plus indigne

calcul, prodiguer ses courses et ses veilles aux riches, dédaigner les réduits obscurs, ne soigner le pauvre que pour faire sur lui de hasardeuses expériences, livrer à la crédulité publique de dangereux conseils et des remèdes empoisonnés, tels sont les moyens trop souvent employés pour acquérir fortune, considération, et trop souvent couronnés de succès pour que l'exemple ne soit pas un de ses effets les plus pernicieux... Mais que de biens il produit, que de maux il soulage, que de jouissances il obtient, quelle influence il exerce celui qui a puisé dans l'étude, dans la méditation et la pratique, les moyens de prolonger les jours d'un père de famille, d'une épouse adorée, du citoyen utile à la patrie! Simple dans son extérieur, simple dans son langage, vrai en toute chose, il ne cherche point à éblouir par l'étalage d'une science superficielle, ni à obtenir une confiance superstitieuse par les accessoires pompeux de son art. Son âme, remplie d'une craintive délicatesse, n'emploie qu'avec précaution les moyens dont le succès lui paraît douteux; mais quand il s'agit d'un mal contagieux et terrible, avec quel courage ne s'expose-t-il pas à la mort pour en arrêter les progrès! Vous ne le trouverez pas sans cesse chez les grands, occupé à les entretenir de leurs maux imaginaires; vous le trouverez bien plutôt auprès du lit de cet ouvrier malade, qui ne peut y être retenu long-temps sans faire tomber sa femme et ses enfans dans la misère; aussi

quelle sollicitude, quel zèle, quels secours prompts et actifs n'apporte-t-il pas pour conserver cette vie à laquelle tant d'autres sont attachées! Ce n'est pas de l'or qu'il attend de cette guérison, ce n'est pas une réputation brillante; c'est un bien plus sûr, une jouissance plus réelle, ce sont les bénédictions d'une famille qu'il aura rendue au bonheur, et la satisfaction d'avoir rempli une des plus belles tâches de l'humanité. Le médecin bon et sensible sera toujours plus habile pour découvrir les maux de ses semblables et les soulager, parce qu'il est doué d'un tact sûr et semblable à l'instinct que le Ciel a mis dans le cœur d'une mère pour deviner les besoins de son enfant. Si l'exemple du médecin honnête et compatissant n'est pas aussi suivi qu'on pourrait le désirer, c'est parce que le plus ordinairement on n'en connaît ni les succès, ni les jouissances, parce qu'il consacre particulièrement ses talens et ses vertus à des êtres pauvres et obscurs qui ne peuvent rien pour sa réputation et pour sa fortune. Cependant il est des exemples aussi brillans que respectables qui nous montrent les succès de la science, les traits de la bienfaisance, le dévouement du courage, récompensés par une illustration méritée, par les faveurs de la fortune et l'admiration du monde (1).

---

(1) Tel est l'exemple de ce généreux praticien de Versailles, qui distribuait près de trente mille francs par an aux pauvres qu'il soignait particulièrement. Lorsqu'il fut

Mais l'homme le plus responsable de ses actions envers ses semblables, c'est le ministre de notre religion sainte, parce que son exemple nous y attache ou nous en éloigne, selon ses vertus ou ses vices, selon qu'il respecte plus ou moins l'auguste caractère dont il est revêtu. Le prêtre sans foi, sans charité et sans mœurs, qui ne voit dans son état qu'un moyen de satisfaire son ambition ou son avarice, n'est pas seulement coupable envers son Dieu et envers lui-même; il est coupable en-

---

nommé à la survivance de M. Andouillé, il vint remercier la reine qui lui dit : « Vous êtes content, monsieur, mais » moi je le suis bien peu des habitans de Versailles; à la » nouvelle de la grâce que le roi vient de vous accorder, » la ville aurait dû être illuminée. » Et pourquoi, reprit le chirurgien avec un étonnement inquiet? « Ah! dit la » reine avec l'accent de la sensibilité, si tous les indigens » que vous secourez depuis vingt ans eussent seulement » allumé une chandelle sur leur fenêtre, on n'aurait ja- » mais vu une pareille illumination (1). »

Tel est l'exemple de cet ami généreux des armées françaises, dont les bienfaits ne se bornaient pas aux soins habiles de son art, mais étaient ceux d'un père, d'un défenseur zélé. Non seulement il ne craignait pas d'affronter la colère de l'empereur en défendant les soldats contre ses préventions ou la calomnie; mais plus d'une fois il osa braver cette colère, entraîné par l'amour de la justice et de l'humanité. Aussi son nom, consigné dans le testament du héros de son siècle, apprendra aux siècles à venir que L** en fut *le plus honnête homme*.

(*Anecdotes sur le règne de Louis XVI*, par madame Campan.)

vers les âmes pieuses qu'il scandalise, envers les impies qu'il affermit dans leur criminel aveuglement; car malheureusement on ne sépare pas assez la religion de ses ministres; et celui qui monte à l'autel avec les mains souillées, avec le cœur rempli de passions, donne aux fidèles un spectacle plus corrupteur que toutes les corruptions du monde. Celui qui monte en chaire avec toute la contenance de l'orgueil, nous convaincra-t-il que l'humilité doit être le sentiment habituel du chrétien? Celui qui vend au poids de l'or la parole de l'Évangile, l'eau sainte qui nous ouvre le ciel, le sacrement qui sanctifie l'amour, et jusqu'aux prières qui nous accompagnent à notre dernière demeure... celui-là, dis-je, qui trafique sur les choses les plus saintes et les plus sacrées, n'est-il pas responsable de l'indifférence qu'on y apporte, des railleries qui en sont l'objet? Et celui qui pénètre dans le secret des consciences pour égarer la raison, dans le secret des familles pour y porter le trouble, n'abuse-t-il pas de l'ascendant que lui donne son ministère? Mais pour le prêtre qui n'a pas les vertus de son état, peut-il avoir un instant de paix et de bonheur dans sa vie? Y a-t-il quelque passion qui puisse lui donner de véritables jouissances? Y a-t-il des voiles assez épais pour couvrir ses vices et lui conserver la considération sans laquelle il n'obtiendra plus aucune confiance? Non, pour le prêtre comme pour les femmes, rien ne peut compenser la pu-

reté des mœurs; et l'hypocrisie, quelque habile qu'elle soit, ne lui rendra jamais la dignité de la vertu, jamais rien ne pourra faire taire le cri de sa conscience, pour lui il n'y aura donc plus de repos...

Mais que de vertus et de bonheur n'y a-t-il pas dans cet humble presbytère! L'humble pasteur qui l'habite depuis bien des années, croirait avoir perdu sa journée si elle s'écoulait sans faire une bonne action. La paroisse dont il est le père est de peu d'étendue; toutefois il la préfère, parce que rien ne peut échapper à sa sollicitude: il visite chaque chaumière; il apporte des consolations là où l'on pleure, des conseils où l'on s'égare, la paix où s'élève la discorde, l'abondance où il trouve la misère. Ange de charité, ministre de la justice divine, souverain de son petit État, il le gouverne par les lois de notre sainte religion et le rend heureux par la douce influence de ses vertus. Jamais anathème ne sortit de sa bouche, jamais il n'interroge la conscience avec sévérité, jamais il n'y répand le trouble de la crainte et de la superstition; il n'emploie que de tendres ménagemens, ne monte en chaire que pour instruire et bénir. Il a conservé la sensibilité du jeune âge; il pleure avec la mère qui vient de perdre son enfant. A côté de l'homme qui se meurt, écoutez-le réciter les prières de l'agonie, écoutez son chant funèbre quand il lui rend les derniers devoirs : sa voix émue, ses yeux humides de larmes, sa main

tremblante qui répand l'eau sainte sur la dépouille mortelle d'un des enfans de son cœur, vous apprendront assez que ces devoirs qu'il exerce depuis si long-temps, loin d'avoir endurci son âme, semblent au contraire le garantir des glaces de la vieillesse; et, loin de les remplir avec indifférence, il peut les offrir au Ciel comme un sacrifice journalier qui doit lui mériter une récompense éternelle. Mais déjà la récompense est à côté des œuvres; et si l'on pouvait douter de l'influence des mœurs sur le bonheur de la vie, on n'aurait qu'à contempler ce bon pasteur au milieu de ses paroissiens : quel doux échange d'amour et de sollicitude, de confiance et de respect! Comme toutes les cérémonies religieuses sont édifiantes! Quelle onction, quelle majesté dans le ministre! Quelle ferveur, quel recueillement dans les fidèles! Et dans le commerce habituel de la vie, dans les amusemens, quelle simplicité, quelle gaîté franche et naïve! La présence de leur bon pasteur, au lieu de les rendre moins vifs, les anime et les épure; il s'entretient avec les vieillards sans perdre de vue les jeunes gens dont il cherche à deviner les inclinations pour sanctifier l'amour par l'hymen, et rendre l'hymen heureux par l'amour. Aussi dans ce village l'union des époux est plus parfaite; les enfans reçoivent de meilleurs exemples, et naturellement le vice est plus rare qu'ailleurs. Cette puissante influence ne provient que d'un seul homme! mais cet homme,

véritable apôtre, prêche par ses œuvres; et la morale évangélique, mise en action chaque jour d'une vie entière, est à la portée de tous, comprise et sentie par tous. C'est dans son cœur qu'il puise l'éloquence, et l'on ne peut rester froid ou incrédule en l'écoutant. Lequel des siens pourrait conserver des projets de vengeance, en voyant son vénérable pasteur monter en chaire, le front couronné par ses cheveux blancs, les traits animés par l'amour divin, étendant ses bras comme pour les réunir tous dans son sein et leur communiquer cette flamme active de la charité qui l'embrase : *aimez-vous tous les uns et les autres*, leur dit-il, et sa voix harmonieuse est descendue dans leur cœur; tous se regardent avec bienveillance et sortent de l'église avec de généreux sentimens.

Tous les hommes ont de l'influence les uns sur les autres. Sachons aimer nos semblables et l'on nous aimera. Soyons bons et vertueux, et les méchans s'éloigneront de nous, ou notre exemple les changera. Heureux celui qui, semblable au bon pasteur, emploie sa vie à aimer son Dieu et à le faire aimer, à améliorer le sort de l'homme en cherchant à améliorer ses sentimens, et qui trouve dans la félicité de ses semblables toute sa félicité! Comme celle du bon pasteur sa vie s'écoulera sans orages; comme pour lui chacune des saisons de la vie se succédera sans transition pénible, sans amertume, sans regret; son bonheur, placé

dans son âme toujours pure, toujours jeune, ne recevra aucune atteinte funeste; sans impatience ni effroi, il attendra la mort qui ne sera pour lui qu'un passage à une vie nouvelle.

CHAPITRE VII.

Dire que Dieu fait naître des calamités pour en retirer un bien, pour faire ressortir sa gloire ou sa puissance, n'est-ce pas outrager sa justice ?

Dieu a mis à notre disposition tous les trésors de la terre, et a placé dans notre cœur les germes de toutes les vertus; c'est à nous de profiter des uns, de développer les autres; et c'est de l'usage que nous faisons de ces dons que résultent les biens et les maux de la vie. D'où naissent les calamités qui désolent le monde, si ce n'est de nos passions et de nos crimes? La guerre, la famine, la peste, ont-elles une autre source? La misère ne provient-elle pas de l'injustice ou de l'inhumanité? La terre n'offre-t-elle pas un banquet suffisamment copieux pour tous les hommes? et si l'équité y présidait, y en aurait-il un si grand nombre d'exclus ou réduits à tendre la main pour demander une parcelle de leurs droits naturels? Que l'on y soit plus ou moins bien placé, suivant

l'heure à laquelle on arrive, selon le mérite ou l'adresse, c'est chose simple, et une parfaite égalité sera toujours une chimère. Mais que celui qui est ainsi privilégié use sans modération de la profusion qui est autour de lui, qu'il s'enivre et se rassasie sans pudeur en présence de l'être qui souffre derrière lui ou à ses pieds, voilà l'injustice qui révolte et la source de la misère! Les maladies ne proviennent-elles pas aussi de nos passions et de nos vices? Que toutes les âmes soient saines, et tous les corps le seront ou ne tarderont pas à l'être. Que les parens transmettent à leurs enfans une bonne constitution, qu'ils leur inspirent des goûts simples et vertueux; et ces enfans ne tomberont pas dans la maladie ou la pauvreté. Sagesse et bonne santé sont presque inséparables, à part quelques accidens qui le plus souvent sont la suite de notre imprudence, à part ces souffrances inévitables du cœur qui ont une si grande influence sur notre physique, et qui proviennent encore des passions ou des vices de nos semblables. Si la perversité s'éloignait de la terre, on y retrouverait toutes les joies de l'Éden ; on n'entendrait que des voix de reconnaissance et d'amour, au lieu de blasphêmes et de murmures. C'est notre corruption qui gâte tous les dons du Ciel; et, créatures ingrates, nous osons l'accuser de nos maux!

« Il y aura toujours des pauvres afin d'empê» cher l'homme de s'endurcir, afin de troubler » le funeste repos de l'opulence, de réveiller au

« fond du cœur la pitié, la miséricorde (1). » Quoi! il y aura toujours une classe d'hommes condamnée à souffrir, pour former l'homme opulent à la vertu! Quoi! l'homme privilégié par la fortune et la société, le serait encore par la Providence, et cela d'une manière si particulière, que pour lui elle aurait dit : l'opulence et les honneurs endurcissent l'humanité; qu'il y ait donc pour leur servir de contre-poison un tiers de cette humanité que je priverai de sa part naturelle à ma libéralité, pour qu'elle la reçoive de ceux à qui je la prodiguerai! Tel un père de famille qui laisse son héritage à un seul de ses enfans, en lui recommandant d'avoir soin de ses frères : ne lui donne-t-il pas les moyens de pratiquer des vertus qu'il rend impossibles à ceux qu'il réduit à la dépendance? Mais si les trésors de la terre se trouvent ainsi répartis inégalement, faut-il attribuer cette injustice à la Providence? N'est-ce pas lui attribuer toute la faiblesse de la créature? *La Providence a l'éternité* dit-on, *pour réparer les maux passagers de la terre.* Oui, si ces maux n'étaient que physiques; mais n'est-il pas assez prouvé que, si l'opulence endurcit l'âme, la misère la dégrade? Combien de mendians, aigris et démoralisés par le besoin, haïssent leurs semblables, et croient qu'il est naturel d'arracher au superflu ce qui manque à

---

(1) M. de la Mennais, *de l'Indifférence en matière de religion.*

leur nécessaire! Y en a-t-il beaucoup qui bénissent la main qui leur refuse ce morceau de pain indispensable à leur existence? Et quand ils le reçoivent, en sont-ils reconnaissans? jamais. Et comment les blamer? Celui qui peut donner et donne à celui qui n'a pas, fait-il mieux que de remplir un devoir? Ainsi la Providence, en condamnant une classe d'hommes à la pauvreté pour fructifier l'âme du riche, les exposerait encore à être privés des récompenses promises à la vertu! En les sacrifiant de cette manière, ne serait-ce pas agir comme les Spartiates qui forçaient leurs esclaves à s'enivrer pour garantir leurs enfans de ce vice par ce hideux spectacle? Et exposer la santé, la vie, mille fois mieux encore la moralité de ces êtres infortunés, n'était-ce pas un calcul plus qu'égoïste, n'était-ce pas un calcul cruel qui n'a pu venir qu'à la pensée d'un peuple qui ne connaissait pas le christianisme? Mais l'attribuer à la Providence, n'est-ce pas donner à notre religion l'apparence du paganisme, où les Dieux prenaient parti dans les passions des hommes, et, sans autres motifs que leur prédilection, favorisaient des guerres injustes, des amours coupables, et réalisaient les vœux les plus barbares? Oh non! ce n'est pas ainsi que Dieu aime les hommes! Nous sommes tous ses enfans, nous avons tous un droit égal à ses dons, les mêmes espérances au bonheur; il n'en sacrifierait pas un seul à la gloire d'un empire. Lorsque son fils vint sur la terre pour donner à

tous un gage de son amour, répandre sur tous ses lumières, il dit : « donnez en mon nom, et vous » serez récompensés au centuple. » Sublime convention pour engager le riche à soulager le pauvre, pour dispenser le pauvre de l'humiliation en recevant des bienfaits qui doivent être rendus par une main divine !

« Il y aura toujours des pauvres, dit encore » M. de la Mennais, pour qu'il y ait toujours des » vertus. »

Ne serait-il pas plus juste de dire : il y aura toujours des pauvres, parce qu'il y aura toujours des vices? N'est-il pas plus juste d'accuser les vices de cette plaie flétrissante de la société, que de chercher à y découvrir les secrets desseins d'un Dieu qui veut en retirer un bien? N'est-il pas plus juste d'en accuser ces loteries, ces jeux, tous ces lieux infâmes qui déshonorent autant ceux qui les permettent que ceux qui osent y entrer? écueils perfides où vont s'engloutir le gage du serviteur, le gain de l'artisan, l'or du criminel! Écueils si redoutables, que les malheureux qui en approchent perdent leur repos, tombent dans l'indigence ou la maladie, et que le désespoir ne leur laisse d'autre ressource que la mort pour détruire leur existence ou le crime pour la soutenir. Qu'ils sont hideux ces fléaux de l'humanité dans un siècle de lumières, où rien de leur laideur ne peut rester caché! Osera-t-on y découvrir *les secrets desseins d'un Dieu qui veut en retirer un bien?* Ah! n'y

voyons-nous pas plutôt les effets de cette soif insatiable de l'or, qui fait qu'on ne rougit pas de puiser à ces sources impures et empoisonnées? Et cette soif insatiable, cette soif dévorante de l'or, qu'est-ce qui la donne et l'excite sans cesse si ce n'est la corruption des mœurs? Ne sont-ce pas les besoins dépravés, les besoins multipliés et toujours renaissans du luxe qui font taire l'honneur, la loyauté, et trop souvent effacent l'éclat de la vertu par celui de l'opulence?

CHAPITRE VIII.

Envions plutôt les larmes du juste prospérité du méchant.

«Le méchant prospère, tandis que le just
» trouve dans son partage que larmes et misé
Cette maxime est non seulement fausse, mai
core immorale. Il est vrai qu'une grande d
tesse, une parfaite bonté, obtiennent rare
une fortune éclatante, parce qu'il faut avo
cours à ceux qui en sont l'arbitre; et sou
pour leur plaire, on est obligé à des conce
qui effarouchent la dignité de la vertu. L'ho
sans principes, au contraire, ne s'arrête
choisir les moyens; il n'en dédaigne aucun
rive plus facilement à son but. Mais ces rich
ces dignités, ce luxe qu'on nomme prosp
s'ils sont le partage du méchant, sont-ils en
bien dignes d'envie? Sait-on à quel prix il a a
ces avantages? Conçoit-on les soucis qui ass
son chevet? Découvre-t-on les humiliations
il s'abreuve pour conserver ce poste élevé, e
oublier la source où il a puisé son or? Ente

ces querelles de famille qui retentissent sous ces beaux plafonds? Devine-t-on ce désir insatiable qui le poursuit tellement que plus il obtient plus il veut obtenir? Couché dans un lit somptueux, la plus légère maladie ne peut l'y retenir sans qu'il soit en proie à des craintes, à des angoisses qui aggravent son mal, en changent la nature et parfois le rendent incurable... Alors que ses derniers momens approchent, ayez le courage d'en être témoin : il ne trouve en lui-même ni dans les autres aucun sentiment consolateur pour adoucir cette cruelle agonie. Il a tout sacrifié pour les biens du monde; il faut qu'il les abandonne! Et il n'emporte aucun titre pour obtenir ceux qui ne se perdent pas; il ne laisse rien pour honorer sa mémoire, et sa tombe sera sèche, isolée comme le lit où il se débat contre la mort...

Fut-elle digne d'envie la prospérité de ce Cromwel, qui du sein de l'obscurité s'éleva à la plus haute fortune, qui parvint à réaliser les plus audacieux projets, renversa une des plus puissantes monarchies du monde, subjugua ses ennemis par les armes, ses amis par la ruse, obtint la considération, reçut les hommages des souverains étrangers et *le nom de frère de ces dieux de la terre?* Au milieu de ses triomphes, dus autant à ses crimes et à son hypocrisie qu'à son habileté, le sort de cet usurpateur n'est-il pas digne de pitié? Il ne peut faire face à ses dettes énormes; il craint les complots des royalistes, le soulèvement de son

armée. Il est épouvanté de la solitude qui le l
à lui-même, épouvanté de la société au milie
laquelle il ne voit que d'irréconciliables enne
ou de perfides courtisans; il est épouvanté d
mort dont l'image lui apparaît à toute heure, s
toutes les formes, et à laquelle il veut échap
par tous les moyens possibles; constammen
porte une cuirasse, un poignard, une épée,
pistolets. Il ne voit partout que des sujets d
quiétude et d'effroi, jusque dans sa famille
il en trouve de plus terribles et de plus cui
encore qu'ailleurs; car tous ses enfans ont
horreur sa coupable ambition: une de ses fil
républicaine comme son époux, ne peut voir
indignation le pouvoir absolu même entre
mains d'un père. Et celle qu'il chérit davanta
celle qui mérite le plus son affection par l'ass
blage de toutes les vertus et de tous les charm
au lit de la mort reproche à son père ses ini
tés... Dès lors cette voix éloquente et chérie
tentit sans cesse dans le fond de son cœur, et
laisse plus de place à la joie ni au repos...

Non, le méchant ne prospère pas toujours
quand il joint aux souffrances de l'âme les s
frances physiques, ne nous donne-t-il pas
véritable idée des peines infernales? En effet, c
bien de fois les pervers ne s'enveloppent-ils
dans leurs propres filets, ne font-ils pas tom
sur leurs têtes les maux qu'ils préparaient
autres! Combien en est-il qui achèvent dans

prison ou dans la misère, ou par une mort violente, une vie déshonorée! Voit-on beaucoup de mauvais pères être heureux par leurs enfans, de mauvais fils vivre et mourir en paix, des époux manquer à leur devoir sans en ressentir les tristes effets dans leur vieillesse? Ah! grâce en soit rendue à la Providence, on en voit peu! Que celui qui cherche la prospérité où il n'y a pas de vertu s'arrête donc un instant, qu'il compte les exemples destinés à l'encourager, qu'il en estime la valeur, et il se détournera de cette route, honteux d'avoir eu même la pensée d'y entrer.

Chaque jour on entend répéter dans le monde : *il n'y a que les femmes sans vertu qui soient riches, heureuses, et toujours adorées.* Ah! combien elle est faite avec légèreté cette observation! Car, si l'on consulte les annales de l'histoire, on ne trouvera pas un seul exemple d'une femme heureuse après avoir abjuré la vertu. C'est surtout dans notre sexe que la Providence s'est plu à montrer les effroyables effets du vice : sans nous arrêter à ces exemples, qui se présentent chaque jour, de pauvres créatures abandonnées de leurs séducteurs et tombant des horreurs de la misère dans celles du libertinage; sans nous arrêter à ces épouses criminelles dont toute l'existence est vouée au mystère et aux remords; sans nous arrêter à ces femmes qui, après avoir ruiné des pères de famille, sont à leur tour subjuguées par des jeunes gens qui les dépouillent et ne laissent à leur vieil-

lessé d'autre ressource que la charité publique. voyons quelle fut la destinée de ces femmes do l'existence a présenté tout l'éclat et toutes les s ductions qui peuvent encourager au vice, par que le plus souvent on ne les suit pas jusqu'a bout de leur carrière et qu'on en détourne les r gards dès que le prestige qui les environne a di paru : quel fut le sort de cette Jeanne Shore q eut à sa disposition le cœur d'un roi et les tréso de l'Angleterre? On parle encore de sa beauté de son empire; mais se rappelle-t-on combien fu courte la durée de son règne? Se rappelle-t-on se humiliations et ses souffrances? Se rappelle-t-o que, accusée de sorcellerie, elle fut obligée de fair amende honorable en présence de ce peuple qu'ell avait gouverné selon ses caprices? Se rappelle-t-o enfin qu'elle vécut quarante ans dans la misère heureuse encore de mourir oubliée...?

Et cette superbe marquise de Montespan, fut-elle heureuse même au milieu de sa splendeur? E plus tard, quels ne furent pas ses tourmens lors que, dévorée encore par la fougue de ses passions elle resta sans aliment pour les satisfaire! et, lors que, oubliée de son royal amant, humiliée par so époux, méprisée et abandonnée de ses enfans craignant la mort et fatiguée de la vie, elle n'osai rester dans l'obscurité ni seule avec elle-même...

Ne paya-t-elle pas bien cher l'oubli de ses de voirs cette fameuse comtesse de Lichtenau, qu'o vit à Berlin entourée de toute la magnificenc

royale, établissant autour de sa personne une cour et des cérémonies d'étiquette auxquelles la famille même du monarque, qu'elle gouvernait par ses charmes, était obligée de se soumettre? Mais, à la mort de Frédéric-Guillaume, grandeurs, fortune, crédit, courtisans, tout s'évanouit pour elle, jusqu'à la liberté dont elle fut long-temps privée, et qu'elle ne retrouva que pour mieux sentir toute l'abjection de son sort...

Et cette lady Hamilton qui mésusa de tout, qui avilit les dons que la nature lui avait prodigués, qui avilit le rang où elle s'était élevée, l'homme qui lui avait donné son nom, la souveraine qui lui donna le titre d'amie, qui ternit la gloire du héros d'Aboukir tombé dans ses chaînes; lady Hamilton, après avoir scandalisé le monde par ses brillantes destinées, ne lui a-t-elle pas offert l'exemple le plus frappant de l'inconstance de la fortune ou plutôt du châtiment de Dieu? Cette femme, délaissée de ses adorateurs, de ses amis, et retombée dans sa primitive abjection, vécut à Paris dans l'isolement. dans la misère, et mourut si pauvre que ses compatriotes se cotisèrent pour subvenir aux frais de ses funérailles...

Et Ninon, cette brillante disciple d'Épicure, trouva-t-elle le bonheur dans cette philosophie, et cette philosophie la mit-elle à l'abri des peines, des douleurs de la vie? Qui ignore cette catastrophe qui bouleversa la sienne? Un fils, punition frappante de ses égaremens! un fils, le bonheur

et l'orgueil d'une épouse vertueuse, fut pour l'instrument des vengeances divines : éloigné sa naissance, il ne connaît point sa mère, et voit que comme une étrangère... Les grâces, prit, la beauté de Ninon le captivent. Sa rép tion enhardit ses espérances. Il lui fait l'ave son amour... En vain Ninon par sa froideur éteindre cette flamme incestueuse. Il ne vo qu'un manége de coquetterie, et devient ardent et plus hardi.... *malheureux*, s'écrie-t- *je suis ta mère!* Ce cri retentit dans le cœur de infortuné sans pouvoir le guérir; il fuit alor vue de celle qui lui donna une existence hont et lui inspire un amour criminel. Mais il ne cesser de l'aimer et se brûle la cervelle... Ninon tend le bruit, accourt et voit son fils nageant d son sang... Quelle image pour le reste de sa

A ces exemples frappans, combien ne po rions-nous pas en ajouter d'autres! Toute l'l toire est là pour attester qu'il n'y a pas un exemple de femme méchante, impie et galan qui, à part même les tourmens de la conscien n'ait été frappée dans quelque époque de sa par la Providence (1).

---

(1) Madame du Barry, qui avait succédé à madame Pompadour, dont nous avons déjà vu la fin déplora madame du Barry, arrêtée au commencement de la ré lution, dénonça 140 personnes dans l'espoir de conse sa vie; mais c'est en vain qu'elle se fit précéder d'un gr

Non, il n'est pas besoin de sophismes pour le prouver; non, ce n'est point une illusion consolante, mais une vérité; il y a plus de prospérité pour l'homme vertueux que pour le méchant. Et n'y eût-il pas un Dieu et une éternité pour récompenser ou punir les œuvres de l'un ou de l'autre, la terre en fait encore assez justice pour qu'on ne puisse être incertain dans un pareil choix. Envions donc les larmes et la misère du juste, plutôt que les joies du vice et la prospérité du méchant. Envions cette place étroite qui suffit au sage, et qui cesserait d'être un objet de pitié si l'on pénétrait dans son intérieur : on le trouverait dans un petit réduit, entouré d'une nombreuse famille; mais faut-il tant d'espace pour contenir

---

nombre de victimes; il fallut qu'elle portât sa tête à l'échafaud, ou plutôt il fallut qu'on l'y traînât, car ses faiblesses, ses angoisses, ses terreurs en présence du supplice, offrirent un contraste frappant avec le calme héroïque des femmes de cette époque, qui toutes apprenaient aux hommes à mourir.

Madame du Deffant, qui ne croyait à rien, fut trompée par l'amitié, ridiculisée par l'amour; elle s'ennuyait au milieu d'une société brillante, s'ennuyait seule, s'ennuyait toujours; et, après avoir vécu mécontente d'elle-même et des autres, mourut sans consolation. Ses lettres sont un puissant antidote contre le poison de l'incrédulité, en nous prouvant combien elle dessèche l'âme et la tourmente, combien elle rend le caractère inégal, difficile, et nous aliène tous les cœurs.

l'amour, la paix et la joie? Ces sentimens son contraire plus vifs, plus expansifs là où les cc sont plus près les uns des autres; là aussi il comprennent mieux; ils se dilatent plus fa ment que dans ces palais, dans ces salons ou se trouvent comprimés et asservis par la fr étiquette. S'il n'y a sur sa table qu'une nourri grossière, l'appétit et la gaîté la rendent touj délicieuse. Un petit jardin, un petit champ fisent à peine pour lui donner des fruits et exercice salutaire; mais il s'est approprié t la nature, et il en jouit davantage que celui ne connaît ses terres immenses que par les pr qu'elles lui suscitent et les embarras qu'elles donnent. Vous direz peut-être qu'il ne pou donner à ses enfans qu'une éducation bo comme sa fortune, et qui ne pourra les cond à rien. Mais l'éducation n'est jamais bornée qu un père, par son exemple et ses leçons, p rendre ses enfans bons et vertueux. Quelle scie quels talens les conduiraient à mieux? Direz-v aussi qu'il peut perdre ce strict nécessaire? (est possible, mais rare, parce qu'il est justem acquis, parce qu'il ne peut être envié. Et le p drait-il, que travail, courage et patience lui d neraient encore de nouvelles ressources et de n velles jouissances. Enfin, supposons le plus gr malheur, supposons qu'il vienne à perdre femme et ses enfans; il ne maudira point sort, il ne se roidira point contre la douleur;

sentira vivement; ses larmes tomberont sur la terre, et ses regards, élevés vers le ciel, y puiseront confiance et espoir, croyant y découvrir les objets de son amour et de ses regrets. Et puisque nous avons placé le juste au dernier degré de l'adversité, jouissons de sa dernière heure : au dehors de cette vie, pour lui que d'espérances! Les noms de son Dieu, de sa femme, de ses enfans errent sur ses lèvres; il paraît tremblant de joie comme le voyageur qui touche au seuil paternel, et qui d'avance éprouve les ravissantes émotions dont il va s'enivrer. Il sourit à la mort qui plane autour de lui; et la mort le frappe sans troubler sa sérénité, sans même obscurcir ses traits. Son dernier soupir est recueilli par des amis; car ce serait calomnier l'humanité que de supposer, pour lui donner toutes les infortunes, qu'il n'aura pas trouvé de doux sentimens en échange de ceux qu'il donnait à ses semblables. Non, on ne peut faire cette supposition ; non, l'ascendant de la vertu ne peut être ainsi méconnu; et celui qui l'exerce pendant sa vie, ne la quittera jamais sans laisser des regrets.

A côté des plus grandes douleurs Dieu place ses plus douces consolations; en puiser l'exemple dans les douleurs du roi-martyr, c'est chercher pour nous-mêmes des consolations dans le souvenir le plus pénible de l'histoire : Louis XVI, dans un asile obscur, séparé de tout ce qu'il aimait, privé non seulement des grandeurs, mais

des objets les plus nécessaires à la vie, Louis était heureux, parce que son âme renfermait des biens inconnus à ses persécuteurs et que ses persécuteurs ne pouvaient lui arracher. Pour lui, quelle jouissance de s'élever au-dessus du sort par sa résignation, au-dessus de la terre en se dépouillant de ses faiblesses! Il était calme et satisfait, parce qu'il était en présence d'une conscience irréprochable et des riches souvenirs du bien qu'il avait fait. Contemplons-le dans ce moment où, ému du sentiment sublime qui dicta ses dernières volontés, il en traça le touchant et immortel tableau. Quelle inexprimable satisfaction il éprouve de pardonner à ses ennemis, de les aimer encore et de préparer pour eux dans l'avenir un gage de réconciliation avec le Ciel et avec les hommes!

Lorsqu'il monta sur le trône, défiant en lui-même, éclairé sur le présent et pressentant l'avenir, il n'en gravit les marches qu'avec effroi; mais aujourd'hui qu'il marche à la mort, voyez l'ineffable douceur de son regard, la majesté de son maintien! La terre semble déjà loin de lui; et s'il pense encore aux hommes, c'est qu'il veut les bénir... Avec quel calme, que dis-je, avec quelle joie il va échanger cette couronne, dont il sentit tout le poids, contre celle de martyr, mille fois plus belle à ses yeux que toutes celles que le monde pouvait lui donner! *Fils de saint Louis, montez au ciel*, dit le pasteur vénérable à la plus auguste

victime. Là seulement il y avait une place digne de tant de vertus.

On a dit : « Si la vie et la mort de Socrate est » d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ est » d'un Dieu. (1) » Entre l'exemple divin de notre Seigneur et le modèle le plus parfait de la sagesse humaine, pourquoi ne placerait-on pas, comme intermédiaire, la vie et la mort de Louis XVI? Socrate dans son cachot, entouré de ses disciples, les console avec la tendre sollicitude d'un père qui prépare ses enfans à une éternelle séparation; il reçoit la ciguë sans interrompre son discours, il la boit; le poison coule dans ses veines, le froid de la mort monte vers son cœur, et ses lèvres s'ouvrent encore pour faire entendre la belle morale qu'il a mise en pratique pendant sa vie. Hé bien! si l'on compare cet héroïsme de Socrate avec celui de Louis XVI, partout Louis est plus grand que le sage de la Grèce, parce qu'il a partout de plus grands sacrifices à faire : ce ne sont pas des ennemis jaloux qui le calomnient, l'outragent et le condamnent à mourir, c'est son peuple qu'il aimait et dont il voulut faire le bonheur. Ce n'est pas une demeure obscure et sans plaisirs qu'il est obligé d'abandonner, c'est le palais des rois ses aïeux, où il avait su trouver toutes les jouissances de la nature et du sage, parce qu'il en avait tou-

(1) J.-J. Rousseau.

tes les qualités, toutes les vertus. Ce n'est pas de faibles liens qu'on l'arrache; c'est à ceux de père, d'époux, de frère, liens d'amour, liens sacrés pour lui. Ce n'est pas dans les bras de ceux qui le pleurent, au milieu de ses amis qu'il exhale son dernier soupir; c'est au bruit du tambour, au milieu de cris féroces, et c'est la main qui ne doit toucher que les criminels, qui doit frapper sa tête...

O combien les derniers momens du roi martyr de son amour pour la France, peuvent mieux être comparés à ceux d'un Dieu mourant pour le salut du monde! Il est vrai que Socrate n'avait pas cet exemple sublime devant les yeux. Son âme n'avait pas été formée par les leçons de cet Évangile qui préparèrent Louis à s'élever au-dessus de l'infortune, alors qu'il fut renversé par les hommes de la place qu'il occupait au-dessus d'eux.

CHAPITRE IX.

Regarde au dedans de toi, là tu trouveras la source du vrai bonheur, source intarissable si tu la creuses toujours.

MARC-AURÈLE.

L'homme peut-il chercher plus sûrement qu'en lui-même des garanties à son bonheur? Partout ailleurs elles peuvent être détruites : la mort va briser les liens d'époux et de père, l'inconstance, ceux de l'amour et de l'amitié. Dans quelques heures un événement détruit la fortune et fait évanouir les honneurs; un calomniateur ternit une réputation sans tache, et un méchant peut, à lui seul, gâter tous ces biens à la fois. N'est-il pas plus sûr de placer son bonheur dans notre âme dont l'essence est indestructible, que de le faire dépendre d'un misérable physique qui dans quelques minutes peut être paralysé, et rendu méconnaissable par quelques jours de maladie? Alors comment retrouver ce bonheur placé dans l'ivresse des sens, dans les plaisirs du monde et ses fragiles avantages? Non seulement on ne le retrouve plus, mais encore il ne reste rien pour le remplacer,

parce qu'on a vécu hors de soi, et qu'il est difficile d'y rentrer que dans cette maison l temps abandonnée qui tombe en ruines. Il rien à l'abri des vicissitudes que les trésor l'âme; seuls ils constituent une propriété véri et solide qui nous rend indépendant des hom et content de nous-même.

Mais si l'on doit rendre son bonheur indé dant de ses semblables et des circonstance Dieu ne plaise qu'on cherche à s'isoler des h mes, à abjurer les sentimens de la nature, glacer avec l'aride stoïcisme! Loin de nous un cipe si peu d'accord avec la bonté, première d'un grand cœur. Celui au contraire dont l' est forte, dont les mœurs sont pures, sera utile, plus agréable aux autres, sur lesquels qualités ont un ascendant irrésistible.

Qui sut mieux que Marc-Aurèle s'occupe bonheur de l'humanité? Il en fut l'ami le tendre et le plus généreux : empereur puiss il ne voit de puissance qu'en la vertu. Avec q simplicité il s'élève au-dessus de tout ce qui éblouir et séduire! Ses actions lui ont acquis gloire justement méritée, et il analyse la gl plus sévèrement que si elle lui était étrangère écoute ce bruit qui fait retentir au loin son dans l'univers, il l'écoute pour comparer la tesse de la terre où il résonne, avec l'immense é nité! Cette philosophie, qui le garantissait co les brillans prestiges de la gloire et des grande

lui prêta son appui contre les douleurs sans cesse renaissantes qu'il eut à supporter comme époux et comme père. Il avait contre les orages du sort une retraite paisible qu'il s'était formée dans le fond de son âme; là il retrouvait dans les trésors qu'il avait amassés un dédommagement pour toutes les peines; là était cette source inépuisable de vertu où il trouva le bonheur. C'est à cette âme si belle et si riche qu'il s'adresse avec une si touchante modestie : « O mon âme, quand seras-» tu donc bonne et simple, toujours la même et » toute nue, plus à découvert que les corps mêmes » qui t'environnent? Quand feras-tu sentir à tous » les hommes une douce et tendre bienveillance? » Quand seras-tu assez riche de ton fonds pour » n'avoir rien à désirer au dehors? Quand est-ce » enfin que tu te seras mise en état de vivre avec » les Dieux et les hommes, de façon que tu ne te » plaignes jamais d'eux, et qu'ils n'aient jamais rien » à blâmer dans tes actions? » Et Marc-Aurèle ne pressentait un Dieu unique et la morale du christianisme qu'à travers les épaisses ténèbres de l'idolâtrie! Quel ascendant n'a donc pas sur nous la vertu, puisqu'elle nous donne une partie des bienfaits et des lumières de la religion révélée!

Sur le même trône, avec la même puissance, le même peuple et les mêmes trésors, cet empereur qui se présente à côté de Marc-Aurèle fut-il aussi heureux? Pour connaître l'énorme différence que les mœurs peuvent produire dans un sort

commun à deux hommes diffé
que le tyran sortit de sa tomb
pondre avec vérité... Mais qu'il
fois la tombe lui a donné le repo
ne vienne plus souiller la terre
C'est assez qu'il y ait apparu et
cisse les pages de l'histoire qui
lui : enfoncé dans les voluptés,
sans jouir de rien ; il fit moins d
hommes que de celle des plus
tremblait continuellement pou
cesse il croyait apercevoir un poi
sans cesse il prenait des précauti
son, et empoisonnait par ses cra
touchait, tout ce qui servait à
redoutait jusqu'à l'air qu'on resp
bandonner au sommeil. Et la
elle d'y céder, des songes effraya
ses actions et la vengeance des D
mes. Ses regards ne s'élevaien
vers le ciel ; il croyait y lire sa s
les baisser vers la terre; il la vo
dont il l'arrosait chaque jour. Sa
frait que des objets de remords
Ceux mêmes qui partageaient s
complices ou les instrumens de s
saient horreur; et de tant d'obje
effrayant encore pour lui-mêm

C'est donc en vain que l'ho
dépravé se trouve placé au-dess

bles; ses vices l'en rendront toujours l'esclave ou le bourreau. C'est en vain qu'il aura reçu du sort les plus brillans avantages; il porte en lui-même un venin qui corrompt tous les biens de la vie et toutes ses jouissances; sa joie n'est jamais qu'une ombre qui s'évanouit au contact du bien. La joie du sage seule est réelle : elle s'épanche autour de lui, se renouvelle ou s'augmente, sans qu'il ait à craindre ni vide, ni satiété, ni remords.

Lorsque M. de Saussure s'éleva jusqu'à la cime du Mont-Blanc, il vit au-dessous de lui un orage; il entendit gronder le tonnerre à ses pieds, tandis qu'il jouissait paisiblement de l'atmosphère éthérée où il était parvenu. Ainsi le sage qui s'est élevé au-dessus des passions, n'est que le spectateur des tempêtes qui agitent la vie; son âme nage dans la sérénité des cieux, et ne tient à la terre que par l'amour de ses semblables. Cette influence des passions est si forte, que dans tous les temps on a vu celui qui a su s'y soustraire, prendre une place à part au milieu de ses semblables, et régner sur eux par la pensée plus véritablement que le conquérant par les armes : toutes les circonstances de la vie d'Épictète ont concouru à le rendre un objet de pitié aux yeux des hommes; et cependant il ne cessa jamais de bénir son sort, parce qu'il sut rendre son âme impassible à ses coups, et qu'il ne voyait dans l'adversité que les moyens de la rendre plus forte et plus belle. Esclave d'un maître cruel qui à son tour était esclave

du plus cruel tyran, Épictète, au milieu de atmosphère de crimes, de passions et de s tude, reste libre et heureux, mille fois plus et plus heureux que le souverain de Rome courtisan qui se venge sur lui des chaînes d qui l'accablent : *Vous finirez par me casser la ja* dit le sage à l'insensé qui ose le frapper. Et qu'il finit en effet par la lui casser, *je vous l'* *bien dit*, fut le seul reproche qu'il lui adress calme au milieu des plus grandes douleurs contraste avec l'effrayant paroxisme de la co ne nous montre-t-il pas toute la force d'âme qu peut puiser dans la vertu, et combien l'on est et malheureux sous l'empire des passions? Ne prouve-t-il pas que l'on peut constamment céder le physique au moral, et que c'est l moyen de jouir pleinement des facultés qui distinguent du reste des créatures?

CHAPITRE X.

Les mêmes sentimens, les mêmes avantages qui donnent la félicité à un cœur honnête, dans un cœur dépravé se changent en passions qui troublent l'existence et peuvent l'avilir.

L'Amour.

Il est une époque de la vie où l'amour semble indispensable à notre cœur; et cette époque étant comme le prélude régulateur de notre avenir, presque toujours notre avenir se trouve arrangé sous l'influence de l'amour. « Le plus grand maître » de la sagesse antique, Sénèque proposait un hé» ros et un sage à l'hommage de tous les hommes; » moi, je proposerais les femmes. Cette religion » écarte des lèvres du jeune homme la coupe des » voluptés perverses; elle fait de l'amour un gar» dien sévère qui nous guide à travers les périls » du monde, et nous montre le plus vif bonheur » de la vie comme la plus noble des conquêtes, en » même temps que la plus désirable et la plus com» plète des récompenses (1) » Qu'il bénisse donc

(1) De Salvandy.

le Ciel le jeune homme dont le cœur ho trouve un objet digne de le remplir ! Alors l'a suffit entièrement à son bonheur ; il n'a beso de richesses, ni de grandeurs, ni du monde ses plaisirs; sa vie est tout entière dans l' qu'il aime, et les joies ineffables d'un senti si pur, si profond, le garantiront pour touj des séductions du vice. Dût-il même ne jamai séder l'objet de son amour, il puisera jusque sa douleur une énergie qui agrandira son tence, non de bonheur, mais de toute la for la vertu. Dût-il être victime de l'inconstanc de la perfidie, il ne deviendra ni léger, ni per il renoncera à l'amour pour se consacrer à l' tié, à la bienfaisance. Telle est la puissance d mour véritable dans un cœur vertueux, qu'il lui donner les jouissances les plus parfaites vie et le préserver de toute passion avilissant

Au milieu de faciles plaisirs et d'objets ou légers l'âme de Pétrarque restait vide; génie semblait inactif ou s'évaporait sans s'é à l'immortalité, lorsqu'il vit cette Laure qui lisa le beau idéal (1) de ses pensées. Mais La

---

(1) « Laure était une des plus aimables et des plus l
» femmes de son temps. Ses yeux étaient à la fois br
» et tendres, ses sourcils noirs et ses cheveux blonds
» teint blanc et animé, sa taille fine, souple et légèr
» démarche, son air avaient quelque chose de cé
» Une grâce noble et facile régnait dans toute sa pers

épouse et mère, ne pouvait jamais lui appartenir; elle pouvait être le tourment ou la honte de sa vie : par quelle magie en fit-elle le bonheur et la gloire? parce que Laure, sans faiblesse, resta divine aux yeux de son amant. Pétrarque l'aima avec cet enthousiasme religieux qui épure l'âme, qui élève le génie, remplit le cœur et l'existence; et en peignant cet amour avec les plus ravissantes couleurs, il nous a laissé un monument immortel des charmes et de la puissance d'un sentiment vertueux. Quel homme ne préférerait les privations et les peines de Pétrarque à ces jouissances vulgaires qui éteignent ou avilissent le génie! Et

---

» Ses regards étaient pleins de gaîté, d'honnêteté, de dou-
» ceur. Rien de si expressif que sa physionomie, de si mo-
» deste que son maintien, de si angélique, de si touchant
» que le son de sa voix. Sa modestie ne l'empêchait pas de
» prendre soin de sa parure, de se mettre avec goût, et,
» lorsqu'il le fallait, avec magnificence. Souvent l'éclat
» de sa belle chevelure était relevé d'or ou de perles; plus
» souvent elle n'y mêlait que des fleurs. Dans les fêtes et
» dans le grand monde, elle portait une robe verte parse-
» mée d'étoiles d'or et de pierreries. Chez elle et avec ses
» compagnes, délivrée de ce luxe dont on faisait une loi
» dans les cercles de cardinaux, de prélats et à la cour du
» pape, elle préférait dans ses habits une élégante simpli-
» cité. Avec tout ce qui inspire les désirs, Laure avait ce
» qui les contient et ce qui imprime le respect. Ses yeux
» semblaient purifier l'air autour d'elle, et rien que de
» chaste comme elle n'aurait osé l'approcher. »

(Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie.*)

quelle femme n'envierait la gloire de Laure et constance de son amant! « L'amour de Bocca » pour la princesse Marie, dit Ginguené, fut u » liaison d'amour-propre et de plaisir, mais no » pas une de ces passions qui disposent de la vi » et qui y répandent leur intérêt comme leur in » fluence. Le Dante et Pétrarque n'aimèrent poi » des filles de rois; mais dans l'histoire de leur vi » comme dans leurs ouvrages, tout est plein d » Béatrix et de Laure. Ce sont elles qui paraisse » des reines; et Marie, déguisée sous le nom d » Fiametta, n'a l'air que d'une femme galant » comme tant d'autres (1). »

Les femmes sont nées pour l'amour; c'est un injustice, dit-on, d'en condamner les faiblesse Ah! ne nous récrions point sur la rigueur d l'opinion : elle maintient en nous ce sentime d'honneur, cette pudeur craintive, sur lesquel seuls reposent notre empire et notre bonheur Laure aurait-elle été aimée pendant vingt ans, s elle eût abandonné la première vertu et le charm le plus puissant de son sexe? Eût-elle rempli l cœur insatiable de Pétrarque, si elle eût satisfai ses désirs? Et si elle ne lui eût inspiré que de sentimens vulgaires, aurait-elle eu la gloire d'inspirer le plus beau génie de son siècle? La tendr La Vallière aurait fixé Louis XIV, si elle fût resté

(1) *Histoire littéraire d'Italie.*

pure et sans faiblesse aux yeux d'un roi qui, en amour comme en toute chose, n'appréciait que que ce qu'il ne possédait pas. Qu'elle est à plaindre cette femme au milieu de toutes les pompes, de tous les plaisirs de la cour! Tout autour d'elle respire la volupté : Louis-le-Grand est à ses pieds, il l'entoure d'hommages ; les courtisans l'imitent, tous ne semblent vivre que pour lui plaire.... Infortunée! quel brillant entourage pour tes égaremens, ta honte et tes douleurs! Ton âme délicate, ton âme née pour la vertu, ne peut l'outrager sans ressentir l'humiliation de son état et les tourmens du remords. Et si, dans ces chaînes encore tissues des fleurs de l'amour, tes larmes nous révèlent déjà tous les maux d'une passion coupable, pourrons-nous sans frémir envisager les tristes suites de cette passion, alors que trahie, abandonnée, tu te débats seule dans ces chaînes qui ne pèsent plus que sur toi? Que d'efforts avant de pouvoir les rompre, avant que la miséricorde divine t'ait prêté son appui pour retrouver ta liberté et ton repos dans la retraite et la religion!

Ce n'est pas la femme humiliée et asservie par l'amour qui peut éprouver les joies ineffables de l'amour des anges et en offrir toutes les jouissances. Non, la femme ne trouve le bonheur dans l'amour que lorsqu'il est sanctifié par le devoir ou la sagesse. Alors son empire est absolu et durable; comme la vertu et l'enthousiasme, il s'étend à l'infini, il n'a point de bornes. Alors que de nobles

inspirations, que de grandes choses la femme inspirera à celui qui l'adore! Avec quel orgueil, quelles vives jouissances elle va suivre les succès de son amant dans cette carrière de gloire et d'honneur qu'elle lui aura tracée !

Dans un cœur dépravé, au contraire, l'amour n'est qu'une fièvre délirante, toujours accompagnée de jalousie, d'inquiétude et de fureur; fatale à l'objet qui l'inspire, fatale à celui qui l'éprouve, il ne peut en guérir que pour tomber dans un état d'ennui, de dégoût de lui-même, plus pénible que la maladie qui le tourmentait. Nous préparera-t-il un avenir honorable et tranquille, cet amour qui, après nous avoir fait vivre dans le trouble, ne laisse après lui que de honteux souvenirs? Nous dispose-t-il au bonheur cet amour inspiré par un être méprisable? Pourra-t-il nous satisfaire cet amour qui ne se rattache qu'à la terre et à ses fragiles avantages? Et ces amours illégitimes, ces unions illicites, que de crimes, que de maux ne font-ils pas naître! Existe-t-il des chaînes plus pesantes que ces chaînes honteuses du vice? Elles flétrissent le cœur et l'existence; on peut s'en dégager, mais jamais on ne peut en effacer la souillure ni en réparer les maux.

Qu'on se rappelle les suites de l'amour de Rochester pour lady Essex, si brillante de beauté et de grâces, si méprisable par son caractère et ses mœurs! Avant de la connaître, l'aimable et puissant favori du roi d'Angleterre se maintient dans

la plus haute faveur, secondé par un ami judicieux et sincère. Mais dès que lady Essex s'est emparée de ce cœur déjà sans principes, elle le conduit dans les plus noirs comme les plus honteux abîmes des vices et du crime : il épouse cette femme, après qu'un divorce scandaleux a rompu ses premiers liens. Le prudent Osbury fait en vain tous ses efforts pour s'opposer à ce fatal mariage; il est payé de son zèle par la disgrâce du roi, par une dure captivité et bientôt par le poison que Rochester lui-même, à l'instigation de sa vindicative épouse, prépare à son ami... Dès cet instant il n'y a plus de repos pour Rochester : son crime, dérobé quelque temps à la justice, ne le dérobe point au supplice de sa conscience; le remords, comme le poison lent qu'il a donné à son ami, flétrit sa jeunesse; il en perd les grâces, l'enjouement, la vivacité; et bientôt perd aussi la faveur de son souverain, qu'il ne doit qu'à ces qualités superficielles... Alors on ne conserve plus à son égard aucun ménagement. Son crime et celui de sa femme sont dévoilés aux yeux du public; ils sont condamnés, ainsi que leurs complices, à une mort infâme... Mais Jacques, en souvenir de son ancienne affection, arrache ces deux grands coupables des mains du bourreau, et quelques années après les délivre encore de la prison. N'eût-il pas mieux valu pour eux de terminer promptement sur un échafaud leur existence, que de la traîner longuement dans l'infamie et la douleur?

Cet amour, auquel ils avaient to changea en haine invétérée, et dev perpétuel de leur misérable vie. C'e corruption dénature le sentiment saire à la félicité.



CHAPITRE X.

L'Ambition.

Ne trouble-t-elle pas aussi l'existence, et ne peut-elle pas l'avilir, cette ambition qui oppresse ce qu'il y a de meilleur en nous, qui nous aveugle sur nos devoirs pour nous en créer de chimériques, qui oblige à s'immoler soi-même pour la satisfaire? Car n'est-ce pas s'immoler soi-même que de sacrifier sur les autels d'une passion, lorsque la conscience et l'honneur en sont le premier holocauste? Eh! ne s'immole-t-il pas à l'ambition ce Leicester qui fait mourir la femme qu'il aime et dont il est aimé, pour rester sur les premiers degrés du trône d'Élisabeth? Ne s'immole-t-il pas à l'ambition le lâche courtisan qui applaudit à l'adresse du tyran qui vient de percer le cœur de son fils? Ne s'immole-t-elle pas à l'ambition la femme qui oublie la vertu, pour se revêtir de la livrée du vice brillamment décorée par un roi? Ne s'immola-t-elle pas à l'ambition cette Irène chez qui la soif de régner éteignit jusqu'aux sentimens de la nature, et rendit funestes tous les dons qu'elle en avait reçus? Avec la beauté et les grâces persuasives de son sexe,

elle était exempte de ses faiblesses. La mâle v
gueur de son génie semblait la destiner à se mai
tenir avec gloire et tranquillité sur le trône d'
rient : mais, prévoyant l'époque où elle sera ob
gée de remettre le pouvoir entre les mains de s
fils, elle veut l'en rendre incapable ; elle étou
en lui le germe des plus heureuses qualités,
tient sous la plus honteuse dépendance, ne l'e
toure que de gens corrompus pour corrompre s
mœurs ; elle rompt son mariage projeté avec la fi
de Charlemagne, de crainte qu'une alliance br
lante et fortunée ne donne à son fils la force de
soustraire à sa tyrannie. Plus tard, elle l'enco
rage à répudier sa belle et charmante compagn
pour épouser le nouvel objet de ses amours...
toujours dirigée par son ambition, elle rend s
fils odieux, méprisable. Son exemple, d'abord u
objet de scandale, devint ensuite contagieux
funeste aux mœurs. Mais, tandis qu'elle répan
ainsi la corruption pour satisfaire la passion q
la dévore, que de craintes l'obsèdent chaque jou
que de vicissitudes dans son sort ! Tour à to
à la tête des affaires et dans l'obscurité ; tant
elle tient son fils dans ses chaînes ; tantôt elle e
obligée de les rompre aux cris de tout un peup
révolté. Enfin le désir de régner seule devie
une rage ; elle ourdit un noir complot contre so
fils ; il est renversé du trône, et sa mère ordon
qu'on lui crève les yeux... O Dieu ! n'a-t-elle p
senti le supplice des furies infernales pendant

supplice de son malheureux fils? A-t-elle pu de sang-froid entendre les cris, les hurlemens affreux de sa victime? Et ses entrailles de mère n'ont-elles pas été déchirées en voyant privé de la lumière celui à qui elle l'avait donnée? Mais ces douleurs secrètes et terribles du remords ne suffisent pas à la justice éclatante du Ciel, il se sert des crimes et de la passion d'Irène pour l'en punir : l'ardeur de son ambition passe dans le cœur de ses complices et de ses confidens; ils la renversent de ce trône acquis par tant de forfaits; Nicéphore y monte à sa place; et cette fière, cette célèbre impératrice, qui fit résonner l'univers de sa gloire et de sa puissance, reléguée dans l'île de Lesbos avec le souvenir de tout le mal qu'elle avait fait et de tous les biens qu'elle avait perdus, Irène, manquant du nécessaire, obligée de filer pour gagner sa vie, et finissant cette vie coupable dans l'abandon et le désespoir, Irène ne nous présente-t-elle pas une des plus effrayantes leçons que la Providence ait données aux ambitieux?

Pour les femmes, une seule ambition est louable, celle de s'élever par la vertu; telle fut la noble ambition de cette Romaine à qui l'on avait défendu d'approcher de l'autel consacré à la chasteté patricienne : dans sa généreuse indignation, elle en élève aussitôt un autre à la chasteté plébéienne; et faisant un appel à toutes les dames de cette classe, leur dit : *Que l'émulation qui règne entre les hommes par rapport à l'honneur et au courage,*

règne pareillement entre nous par rapport à la tèté; honorons cet autel de la manière la plus s rendons-le célèbre à jamais par nos vertus.

L'ambitieux qui veut conquérir, domin nivers, le remplir de son nom, qui s'égare s traces des héros d'Homère croyant partage eux l'immortalité, celui-là donne à sa passio telle grandeur qu'il peut prendre ses rêves b pour le bonheur; s'il s'égare, la foule s'égar lui; elle suit son vol audacieux avec admir et à moins qu'il ne soit suivi d'une chute q crase et blesse les spectateurs, les spect éblouis diront qu'il est heureux!

Mais que dire, que penser de cet ambitie plie humblement sa tête sous le joug des pa étrangères pour satisfaire celle qui le domi clusivement? Amis, parens, devoirs, tout crifié; il n'a qu'un but, sortir d'un cercl trouve trop étroit; et pour l'étendre il r son âme et son bonheur. Cette passion q t-elle lui offrir en dédommagement? On so pitié! Peut-être une place qui le mettra à d'un département ou seulement d'un villa il pense comme César, être le plus grand lieu des plus petits, c'est toujours quelque Chargé des intérêts d'autrui et occupé uniq des siens, accessible à toutes les séductic haine de ses administrés et la perte de sa r tion, voilà les fruits qu'il recueille!

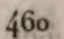
Est-il plus digne d'envie celui qui place s

bition sous les voûtes d'un palais où, sans cesse obligé de se tenir courbé, il ne peut même respirer à son aise? De retour au milieu de ceux qui ne peuvent le suivre jusque-là, il se relève avec orgueil, reprend l'aisance de son maintien et veut faire croire à son bonheur! il veut qu'on ignore que ce bonheur n'est pour lui qu'un titre honorifique; et surtout il se garde de dire à quel prix il paie chaque jour le droit de s'en décorer!

L'ambition, tourment de la vie quand elle est sans frein ou mal dirigée, devient dans un noble cœur un noble sentiment qui élève les pensées et les projets à une hauteur qu'on ne peut atteindre que par de grandes actions. Celui donc qui a la conviction de ses forces et de ses talens, s'il est dans une position qui les paralyse, a raison de chercher à en sortir; il serait coupable de négliger les dons qu'il a reçus de la nature. Ainsi c'est une noble ambition que celle du soldat qui cherche de l'avancement en défendant sa patrie, lorsque, s'élançant au premier rang du danger pour lui donner son sang, il obtient une décoration d'honneur, un peu de fortune et de beaux souvenirs; sans doute qu'alors cette passion lui a conquis une grande part de bonheur.

Et celui qui ambitionne de se rapprocher de son souverain, d'obtenir sa confiance pour réparer les injustices qu'on commet en son nom, pour lui apprendre que ses ordres sont éludés, les droits qu'il a accordés à son peuple méconnus, pour di-

riger sa main royale et bienfaisa
qui ont besoin d'être fermées ;
trouver le bonheur dans la plac
parce que son ambition n'eut
contribuer au bonheur de ses s



CHAPITRE XI.

L'Amour des richesses.

Il en est des richesses comme des grandeurs : entre les mains de l'homme juste et bienfaisant elles sont un véritable trésor, parce qu'il sait en user avec modération pour lui-même et avec profusion quand il s'agit de secourir l'indigence, de former des établissemens utiles, d'encourager la vertu, les talens ; digne des faveurs de la fortune il en répare les caprices autant qu'il dépend de lui. Par ses soins, un asile est offert à la vieillesse et à l'enfance abandonnées ; son or va fournir le nécessaire à une famille entière, ouvrir la prison à ce père malheureux qui y gémit pour n'avoir pu payer le pain de ses enfans. Mais qui peut dire tous les maux que la bienfaisance peut soulager, et toutes les jouissances qui en sont la récompense! Pourquoi tous les hommes n'en connaissent-ils pas le prix? La fortune ne deviendrait pas pour un si grand nombre un objet d'inquiétude et de peines; elle ne servirait pas à corrompre les mœurs, à troubler l'esprit, à appauvrir le cœur ; elle ne deviendrait pas une source d'injustices et de crimes.

Ne voyons-nous pas la duchesse d'Étampes,
plus méprisable encore par sa cupidité q
ses galanteries, trahir la France pour un dia
Depuis que Charles-Quint l'a éblouie par
jou qu'il laisse tomber à ses pieds, elle en
intelligence avec lui, l'instruit des résolutio
Dauphin, de la marche de son armée,
moyens de défense. Par cette atroce perfidi
paralyse les succès de l'armée française, ass
triomphe de ses ennemis; et des provinces
gées, brûlées, maudissent la femme qui les
crifiées à sa criminelle passion...

L'expérience de tous les temps semble pr
que les maux occasionnés par les richesses
bien plus nombreux que les avantages qui e
sultent. Et pourtant la fortune a trouvé pa
des adorateurs; et le temps, loin de lui en
perdre, paraît chaque jour en augmenter le
bre. Ceux mêmes qui déjà en ont obtenu de
veurs, loin de s'en contenter, semblent pours
par le désir insatiable d'en obtenir de nouv
« L'aisance est inutile à la plupart de ceu
» l'ont reçue; victimes de la folie commune
» perdent encore à s'enrichir le temps qu'il
» vraient employer à jouir. Partout on voit
» spéculateurs habiles, rarement trouve-t-on
» hommes qui sachent user en épicuriens d
» fortune médiocre; ce n'est pas l'art d'acqu
» c'est l'art de dépenser qu'il faudrait appren
» Notre but dans la vie, doit être le bonheur.

» trop simple qu'on dédaigne ou qu'on oublie ! A
» voir tant de gens s'agiter, on croirait que l'homme
» fut placé sur la terre, non pour être heureux,
» mais pour devenir opulent (1). » L'un abandonne sa famille, ses amis, va dans un climat lointain échanger contre de l'or sa santé, ses plaisirs et peut-être sa vie. Un autre, oubliant sa conscience et son repos, lui sacrifie les intérêts de son pays et de sa réputation.

Il en est qui, sans avoir eu de sacrifices à faire pour obtenir des richesses, n'en sont pas plus heureux. Nés au sein de l'opulence, ils contractent des besoins qui leur préparent des souffrances lorsqu'ils ne sont plus à même de les satisfaire : les raffinemens du luxe, sans cesse multipliés, multiplient sans cesse leurs désirs; et les réaliser tous devient chose impossible : avec ces besoins, ces désirs, ce luxe, comment conserver des mœurs pures, compagnes de la vie la plus simple?

Ceux, au contraire, qui ont passé une grande partie de leur existence dans la disgrâce de la fortune et qui subitement en obtiennent les faveurs, seront-ils assez sages pour en profiter sans enivrement? Ne chercheront-ils point des plaisirs nouveaux dans une vie nouvelle, d'autres affections dans une autre société? Ne chercheront-ils pas à se former des goûts, des habitudes incompatibles

---

(1) M. Droz, *Essai sur l'art d'être heureux.*

avec ceux qu'ils ont eus jusqu'alors et avec le genre d'éducation qu'ils ont reçu? S'ils n'ont pas assez de sagesse pour éviter tant d'écueils, et qu'ils s'y précipitent, ne se trouveront-ils pas dans une sphère inconnue où tout est en désaccord avec eux-mêmes? Et comme le Savetier de La Fontaine,

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines,
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.

Toutefois, il est possible à deux cœurs également nobles et purs de trouver le bonheur dans deux états contraires, l'un dans la pauvreté, l'autre dans les richesses: tels furent Elius-Tubéron et Scipion-Emilien; la vertu austère du premier paraît plus belle, plus grande, et sa félicité mieux assurée au milieu de cette vie simple et pauvre qu'il a choisie; tandis que Scipion trouve, dans l'usage qu'il fait de ses richesses, toute la satisfaction d'une âme généreuse et magnanime, en recueillant les doux fruits de la reconnaissance et de l'amour.

Mais recueillera-t-il les mêmes fruits celui qu'enorgueillissent les richesses, et qui croit avec elles avoir acquis le génie, les talens et une place à part au milieu de ses semblables? Seul ébloui, il veut éblouir les autres, aux yeux desquels il devient un objet de malveillance et de ridicule. Répand-il son or, c'est pour faire proclamer son

nom. Toujours inspiré par la vanité, il n'inspirera ni reconnaissance ni amour; son cœur n'aura pas parlé, et il ne parlera au cœur de personne. Il ne saura accompagner ses dons, ni de grâce, ni de délicatesse; et il y aura quelque chose d'aride jusque dans sa magnificence. Non, la fortune ne donne point de véritables jouissances au cœur sec de l'orgueilleux et de l'égoïste.

N'est-il pas remarquable que tous ceux qui ont acquis de la fortune aux dépens de la justice et de l'humanité, soient frappés par la Providence d'une manière exemplaire et terrible? Écoutons un éloquent et pieux défenseur de la liberté, s'élevant contre ce commerce infâme que des hommes cupides osent faire sur leurs semblables: « Il est encore des esclaves, mais au moins il n'y en a plus » en Europe; et cette soif forcenée qui vous pousse » au-delà des tropiques, ne les soustraira pas à la » protection du Dieu de l'Évangile; il vous suit sur » les mers jusque sur les rives du Niger et dans vos » colonies les plus lointaines; il vous crie: cet esclave, c'est moi qui l'ai créé; je suis son père; » si tu es son bourreau, si tu n'adoucis pas la rigueur de son sort, j'aggraverai le tien par les » feux allumés dans ma colère. »

Ne voyons-nous pas cette juste colère peser sur les conquérans, les oppresseurs et les bourreaux des malheureux Américains? Qu'ont-ils recueilli ces hommes qui, pour apaiser cette soif de l'or qui les dévorait, répandirent à grands flots le sang

de leurs semblables, ou les ensevelir
les entrailles de la terre, pour en
unique objet de leurs désirs, qu'
de tant d'iniquités et de barbarie?
et sont morts plus misérablement e
victimes : divisés entre eux par la
lousie, tremblant au milieu de ta
qu'ils ont allumées, les uns tomb
assassin, d'autres sous la main du
le premier, le plus humain de co
en contemplant les chaînes dont
ses membres usés et vieillis dans
ces fatigues que lui coûta la déco
veau monde, l'illustre Colomb, en
gratitude des hommes, ne s'accu
même d'ingratitude envers ces Ind
çurent comme un Dieu, qu'il deva
téger comme un père, bien loin d'
ruine et l'esclavage? Et l'Espagne
des mines d'or et d'immenses colo
pas perdu ses mœurs, et avec ell
prépondérance en Europe? La dé
gloire et de sa puissance ne date-t-
époque où ses richesses ont coulé
de l'iniquité?

« Il y a encore une maladie bien
» j'ai vue sous le soleil; des riches
» avec soin pour le tourment de ce
» sède. (*Eccl.*). » C'est en effet une
gulière maladie que cette passion q

d'entasser et de laisser inutile une matière qui n'a de prix qu'autant qu'on en fait usage! Comment, sans pitié, peut-on voir l'avare s'imposant les plus dures privations pour augmenter son or, et passant des heures entières dans la contemplation de son coffre-fort, voir même ce ridicule infortuné mourir d'inanition sur l'objet de sa bizarre idolâtrie? C'est une démence si difficile à comprendre, qu'on serait tenté de la révoquer en doute sans les exemples qui, chaque jour, nous en offrent la preuve.

CHAPITRE XIII.

La Gloire.

La gloire est si belle par elle-même que pour l'obtenir on renoncerait volontiers à tout es de bonheur. Le hasard, le caprice du sort et hommes peuvent donner des couronnes à l'ambi tion, des triomphes à l'amour, des titres, d fortune; mais c'est le génie et la vertu qui con sent à la gloire : vainement on dit d'un guer illustre qu'il doit sa réputation aux circonstan eh! ne fallait-il pas du génie même pour s' parer de ces circonstances? Pourquoi celui combattait à ses côtés n'en a-t-il pas profité? P quoi est-il resté obscur dans les rangs d'où frère d'armes vient de sortir avec éclat. Son les circonstances qui nous ont valu un Baya un Turenne, un Desaix? Braves immortels! unissaient l'humanité à la valeur, la sagesse courage, et plaçaient toute leur gloire dan gloire de la patrie.

Qu'est-ce qui valut à Marguerite d'Écosse gloire si pure et si éclatante? N'est-ce pas génie et sa vertu? Les mœurs féroces, l'esprit g

sies de son époux; la nation qu'il gouvernait plongée dans l'ignorance et la barbarie, tout semblait présager à cette jeune et charmante princesse les plus tristes destinées; elle sut les rendre belles et glorieuses par le seul ascendant de ses éminentes qualités; comme l'ange envoyé du ciel pour frapper le rocher et en faire sortir l'eau fraîche et vivifiante, ainsi la présence, la voix, l'exemple de Marguerite métamorphosent en peu de temps l'Écosse, ses habitans et son roi : Malcom devient pieux, humain et éclairé; bientôt la religion chrétienne, la justice, les sciences, les lettres fleurissent dans ses États; et ses peuples devenus plus heureux en proportion de ce qu'ils sont plus vertueux et plus éclairés, bénissent la souveraine qui les a retirés des ténèbres et des vices dans lesquels ils étaient plongés. Aussi quand Marguerite paraissait en public sans faste, sans aucun appareil de la royauté, éclatante seulement de beauté et de grâces, tous ses sujets volaient au-devant de ses pas pour la contempler; une foule de veuves, de pauvres enfans se pressaient autour d'elle comme autour de leur mère commune. Et, en rentrant dans son palais rempli de petits orphelins et de vieillards, jamais elle ne se mettait à table avant de les avoir servis elle-même. Elle visitait les malades dans les hôpitaux, libérait les débiteurs insolvables, relevait les familles ruinées, rachetait les prisonniers; enfin plusieurs établis-

semens utiles qu'elle avait créés rendaient féconde et permanente la source de ses bienfaits. Tant de zèle, de soins, de sollicitude pour la prospérité publique ne l'empêchaient point de remplir ses devoirs envers son Dieu, envers sa famille : son époux lui dut son bonheur et ses vertus ; ses enfans, élevés par leur illustre mère, mirent en pratique pendant leur vie les leçons qu'ils en avaient reçues. Pieux, vaillant et sage, son fils David fut un des meilleurs rois d'Écosse ; et sa fille Mathilde devint un modèle de reine, un des plus dignes ornemens du trône d'Angleterre. Comme souveraine, épouse et mère, Marguerite d'Écosse a mérité une gloire immortelle. Eh ! quelle plus belle gloire que celle de faire le bonheur de tout un peuple et de perpétuer ce bonheur dans ses enfans !

N'est-ce point parce que la gloire ne peut s'obtenir qu'avec le don si rare du génie, qu'elle arme contre celui qui la possède la malveillance, l'envie, et que souvent elle arme contre lui-même sa propre imagination ? En effet, si cette imagination n'est pas dirigée par un jugement exquis, aisément la gloire l'enivrera ; elle ne lui présentera que des images de grandeurs colossales ou de perfections impossibles, et il ne trouvera rien dans la réalité pour le satisfaire. Plus malheureux encore celui dont le génie a mérité la gloire, et qui avilit la gloire par l'indigne usage qu'il en fait, par

l'impiété ou la licence de ses écrits, par les sophismes trompeurs et séduisans dont il colore une fausse morale. C'est ainsi que la vie est troublée par le plus beau sentiment qui nous soit donné pour l'embellir...

Mais qu'elle est digne d'envie la gloire de ces hommes illustres dont le génie a produit, non des rayons pour éblouir et séduire, mais ces rayons vivifians qui éclairent ou font naître des vertus, mais ces rayons qui échauffent le cœur sans l'amollir et enflamment l'imagination sans l'égarer! Si ces hommes illustres n'ont pas eu tout le bonheur qu'ils méritaient; si quelques-uns ont été victimes de passions étrangères; qui n'achèterait au prix de leur infortune quelques-unes de ces heures consacrées à nous tracer le tableau des siècles passés pour nous instruire de nos devoirs et de nos droits présens, et à nous faire aimer la religion en nous la présentant dans toute son excellence? Qui n'achèterait au prix de leur infortune ces précieux momens consacrés à rendre l'humanité meilleure et plus heureuse en repoussant des lois injustes, en réveillant par des cris sublimes l'enthousiasme de la vertu, et en flétrissant ces êtres cupides qui trafiquent sur la liberté de leurs semblables? Ah! qui aurait pu rester sourd à cette voix qui invoque la gloire sur la tombe de Léonidas, et qui invoque aujourd'hui la religion et l'honneur en faveur d'un peuple

héroïque autant qu'infortuné! Répétons avec cette voix éloquente : « Rien n'est plus beau que la » gloire, si ce n'est la vertu; le comble du bonheur » serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie (1). »

(1) M. de Châteaubriand.

CHAPITRE XIV.

La Bonté.

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon (1). Oui, il faut un grand cœur pour la véritable bonté; car elle ne veut pas des bornes étroites que lui assigne le monde en général pour la commodité de chacun. Toujours profanée, on la tourne en ridicule en l'alliant avec les mots *niaiserie, duperie.* On lui ôte ses plus beaux attributs, on en restreint l'usage; singulière façon de traiter le sentiment le plus nécessaire au bonheur, celui qui perfectionne tous les autres! La bonté peut remplacer bien des qualités, mais elle ne peut être remplacée par aucune autre. L'homme méchant, quel que soit même l'agrément qu'il répande dans la société par son esprit et ses talens, fait éprouver un sentiment de gêne et d'inquiétude; on sourit aux traits qu'il lance et l'on craint d'en être blessé à son tour; on lui rend des hommages pour détourner sa maligne influence, comme l'on dressait autrefois des autels aux divinités infernales. L'homme bon, au con-

(1) Sophocle.

traire, est quelquefois négligé, mais toujours on s'intéresse à lui; sans art ni détours il trouve le moyen de plaire et de se faire aimer, parce qu'on éprouve auprès de lui ce bien-être qui tient si essentiellement à la liberté d'agir et de parler avec sécurité; avec lui, on ne craint ni fausse interprétation, ni expression de dédain ou d'orgueil, ni observations malignes ou embarrassantes.

Quand on parle de bonté, l'image de Henri IV, de Fénélon se présente à la pensée comme le véritable type de ce sentiment : dans leur cœur il était pur, actif et parfait; le monde en a recueilli les fruits dont la douceur se retrouve encore dans leur souvenir. Appellera-t-on Henri un niais en politique, parce qu'il mit le sceau de la bonne foi dans tous ses traités? La ruse et la perfidie auraient-elles pu le conduire plus habilement? Avec ces funestes ressources il aurait conquis son peuple, mais aurait-il gagné son amour, aurait-il éprouvé les charmes infinis que cet amour répandait sur sa vie? Et lorsqu'il ne lui suffisait pas de faire le bonheur de la France, qu'il rêvait encore celui de l'humanité entière, si son projet d'une paix universelle, fondée sur la tolérance et la religion, fut une chimère, l'appellera-t-on une niaiserie? Qu'est-ce qui forma dans Fénélon, ...

L'ange, le philosophe, et l'apôtre et le saint (1)?

(1) M. Andrieux.

N'est-ce pas cette bonté parfaite qui ne le fit agir, penser, écrire que pour le bien de ses semblables? N'est-ce pas sous l'inspiration de son âme si bonne et si pure, bien plutôt que sous l'inspiration du génie, qu'il composa cet immortel ouvrage dont on a dit *si le bonheur du genre humain pouvait naître d'un poème, il naîtrait du Télémaque* (1)? Alors que Fénélon fut persécuté et condamné, la douceur, la magnanimité de son caractère lui firent trouver dans le triomphe même de ses ennemis le plus beau triomphe de sa vie. Méconnu, exilé par son roi, il se vengea par son généreux dévouement : au milieu du théâtre de la guerre, le nom chéri de Fénélon devient une barrière que l'avidité du soldat n'ose franchir; tous ses domaines sont privilégiés; et quand l'archevêque de Cambrai sort de son palais et va intercéder pour son peuple, il trouve l'Anglais à sa porte, veillant à la garde de ce sanctuaire consacré par la présence du meilleur, du plus bienfaisant des hommes; sa table est ouverte à tous les officiers, son palais aux malades et aux blessés dont il est lui-même le pasteur charitable. Il met ses greniers, que l'ennemi a respectés, à la disposition de l'armée française; il se dépouille, il emprunte pour payer la garnison de Saint-Omer prête à offrir ses services à l'étranger. C'est ainsi qu'il sauve la

(1) L'abbé Terrasson.

France en fixant ses défenseu
peaux, en nourrissant ses armé
ses ennemis par l'ascendant de

Et dans les temps de paix,
Cambrai fait-il entendre la mé
quence? à des enfans à qui il f
téchisme, à des bergers, à des
dans les hameaux leur porter
Aussi le souvenir de Fénélon
ment dans la mémoire des ad
génie, il est dans la mémoire
ont un cœur. Les Flamands
le bénissant, *notre bon archevêq*
Rousseau, dans son enthousia
vertus, s'écriait : *Si Fénélon v*
être son laquais pour devenir un
chambre. Ah! si le souvenir de
l'âme une si profonde, une si d
si le souvenir de sa belle vie fa
vertu que ses ouvrages, n'est-
fut, non le plus grand, mais
hommes?

Quel nom donnera-t-on à ce
rigea toutes les actions de saint
le contemple roi, fils, époux
suive sous le chêne où il rend l
jets; qu'on le voie sur les cham
milieu des triomphes ou dans le
le retrouve sur un vaisseau batt
aimant mieux risquer sa vie que

siens ; toujours Louis est grand parce que toujours il est bon.

La bonté est donc bien loin d'être une duperie; elle est bien loin d'être seulement un instinct qui nous porte à ne pas faire de mal, à éviter le spectacle de la douleur : tel est cet *homme sensible* qui fuit l'être malheureux pour ne point partager ses peines, le lit du malade pour ne pas souffrir avec lui, la maison de la veuve et de l'orphelin pour ne pas mêler ses larmes aux leurs! Un accident vient-il d'arriver, voit-il couler du sang; son mouchoir sur les yeux il se hâte d'échapper à un spectacle qui ébranle ses nerfs! Il va défaillir! Il lui faut du mouvement, de la distraction, et il court en chercher... Pauvre égoïste! que peut avoir de louable ce sentiment dont tu t'enorgueillis et qui te porte à ne songer qu'à toi-même? Tel ce célèbre ministre de l'impératrice Marie-Thérèse, ce Kaunitz, qui, pour ménager la sensibilité de son âme, ne s'informait d'aucun absent. Il ne fut voir ni sa sœur mourante, ni son fils malade; et, apprenant du médecin de son ami qu'il était dans un état désespéré : *Eh bien! qu'on ne m'en parle plus, qu'on ne m'en parle jamais* (1).

Ce n'est pas là le sentiment dont saint Vincent de Paule était animé lorsqu'il allait à la recherche de ces petites créatures abandonnées! Il ne crai-

---

(1) Rulhières.

gnait pas de les trouver gisant sur la neige, à moitié glacées; leurs cris déchirent aussi son cœur, mais sa sensibilité lui commande de les apaiser et non pas de s'en éloigner; déjà l'une d'elles est enveloppée dans son manteau et il court en chercher une autre.... Ange de la terre, quand il tient ces petits anges entre ses bras, les anges du ciel contemplent-ils ce tableau sans émotion? Une tendre mère portant les deux jumeaux à qui elle a donné la vie, sait-elle mieux les réunir contre son sein, est-elle mieux instruite par la nature, que saint Vincent de Paule par sa brûlante charité? Quelle mère, inspirée par la misère de son enfant, aurait eu l'éloquence qu'il déployait en plaidant pour cette sainte cause de l'innocence! Et lorsqu'il prend les chaînes du crime pour rendre un père à sa famille, craint-il de ne pouvoir supporter le spectacle des malheureux forçats? Se croit-il trop bon, trop délicat pour vivre avec des pervers? Rien de tout cela ne se présente à sa pensée; il voit un malheur et il se l'approprie pour l'épargner à son semblable. Tel est le caractère de la véritable bonté; elle ne raisonne pas, elle agit. Jamais elle ne s'exhale par des mots et des craintes pusillanimes; c'est un sentiment plein de pudeur qui ne se trahit que par ses actions. Quand on l'éprouve on ne dit pas: *par bonté j'ai fait telle chose, par elle j'ai été trompé; je suis dupe de ma bonté*. Ah! celui qui parle ainsi est bien disposé à tromper et à duper les autres! Il ignore ce que c'est que la bonté

dont il se plaint; car si elle était dans son cœur, il en connaîtrait l'emploi et la dignité, il ne la profanerait pas en dénaturant ses effets et ses résultats.

Tout bon, Dieu fit tout bon, dit Montaigne. Ah! si chacun conservait cette qualité native, que la vie serait douce! A lui seul un être bon peut faire tant de bien! Une femme nous en offrit naguères un exemple frappant : Joséphine, nom cher à la France, béni et vénéré dans tous les lieux où il a pénétré! Joséphine puisa dans ce sentiment si doux, si fécond de la bonté, et l'amabilité qui séduit, et la grâce qu'on adore, et la bienfaisance qui console, et l'accent qui attendrit, et les larmes qui vivifient un cœur glacé, et l'éloquence qui désarme le crime, et la charité qui a un baume pour toutes les plaies de l'humanité. Toujours animée par ce sentiment actif et généreux de la véritable bonté, Joséphine, dans toutes les positions de sa vie, se montre à nos yeux admirable et touchante : bonne fille, elle s'arrache aux plaisirs de la capitale, à une société choisie dont elle était l'ornement, pour retourner à la Martinique soigner sa mère âgée et souffrante. Elle revient en France au moment où s'élève la tourmente révolutionnaire. Apaiser les inquiétudes de ses amis ou les leur faire oublier, essuyer des larmes, arracher des victimes à l'échafaud, tel fut l'emploi de ses jours jusqu'au jour où son mari, le marquis de Beauharnais, fut enveloppé dans la pros-

cription. Alors elle s'oublie, o
mère pour ne songer qu'à son ép
ches multipliées, son zèle arde
pour le rendre à la liberté, lui
sienne; et le coup terrible qui la la
aussi de lui ôter la vie...

Le Ciel conserva cette tendre ép
lente mère, pour qu'elle devînt l
de la France alors que Bonapart
sa tyrannie. Joséphine, compag
toujours employa son ascendant
bonheur des Français, et fit se
Français pour elle à faire aimer
époux. C'est dans cette positio
bonté se multiplia, prit toutes
les moyens, tous les accens po
maux, répandre des biens, répa
Elle recueillait les cœurs que le
rial éloignait de lui, et doucer
leurs blessures. Généreuse jusqu
jamais l'indigence ne l'implora e
service ne resta sans récompense
encouragement. Plusieurs noble
rent de rentrer dans leurs biens.
sons s'ouvrirent. Deux illustres a
la vie; et si ses prières éloquent
plus éloquentes encore qui arros
Bonaparte, eussent pénétré jusq
mort du duc d'Enghien n'aurait
moire du conquérant, et un I

ferait aujourd'hui l'ornement et la gloire de la France...

Mais ce fut lorsque l'adversité vint la frapper elle-même, que Joséphine montra combien il est beau, combien il est utile ce sentiment ineffable de la bonté, qui nous fait vivre plus dans les autres que dans nous-mêmes : au nom du bonheur de la France, l'empereur demande à Joséphine le plus grand des sacrifices pour une épouse sensible, pour une souveraine adorée... et Joséphine n'hésite pas. Son âme s'élève à la hauteur du sacrifice, et trouve une jouissance sublime à s'immoler aux intérêts d'une grande nation... Lorsqu'elle monta pour la dernière fois sur ce trône dont elle était l'ornement et le soutien, elle fit passer dans tous les cœurs la profonde émotion qui remplissait le sien. Des larmes de regret, des cris d'admiration répondirent au noble et touchant discours qu'elle adressa aux Français avant de signer l'acte qui séparait ses destinées de celles de Napoléon. Les siennes continuèrent d'être embellies par les arts, la bienfaisance, l'amitié ; mais les brillantes destinées de son époux, bientôt après ce grand acte d'ingratitude, commencèrent à pâlir. Lui-même, en perdant Joséphine, craignit d'avoir perdu son heureuse étoile... Et lorsque ses craintes se réalisèrent, lorsque tout fut fini pour lui, lorsqu'après Waterloo il vint visiter la tombe de cette fidèle épouse, morte de douleur en apprenant ses désastres, quels durent être ses remords! Quelle amer-



tume dans ses pensées et ses
est-ce en méditant sur la tomb
de son amour, en méditant sur
sée des pleurs de l'amitié et de
que le monarque déchu puis
qui le rendit un héros sur le ro
lène? Il y a de la douceur à pen
de Joséphine, de cet ange de b
à la gloire de son époux malheu

CHAPITRE XV.

L'Amitié.

Il n'y a que l'homme bon qui soit susceptible d'amitié : tout autre trompe lorsqu'il en promet ; et il se trompe lui-même lorsqu'il croit la sentir. Il n'y a que la véritable bonté qui, dépouillant l'homme d'égoïsme, le dispose à éprouver ce sentiment qui nous fait vivre plus dans notre ami que dans nous-même. Pour l'homme bon, ce ne sont point les rapports de fortune, de naissance, d'utilité ou d'agrément qui dirigent son choix ; ce calcul aurait déjà desséché son cœur avant qu'il le donnât ; et l'amitié alors n'est plus une amitié véritable ; ce n'est là qu'une liaison de société, bien différente de *cette cousture si estroite et si joincte* qui unissait Montaigne à son ami ; *il n'y eut*, dit-il, *biais*, *mouvement*, *ni ressort dans son âme que je n'aie pu considérer et juger.*

Pourquoi laisse-t-on entrer tant de personnes dans ma chambre? disait Dubreuil peu de temps avant sa mort à son ami Pechmeja, *ma maladie est contagieuse, il ne devrait y avoir ici que toi.* Tel est le caractère de l'amitié : elle naît de la sympathie,

s'alimente par la confiance, se soutient par l'estime, et double les forces contre l'adversité, quand celui qui l'éprouve s'immole à celui qui l'inspire; elle multiplie toutes les jouissances de la vie, lorsqu'elles sont partagées et senties aussi vivement par un ami que par soi-même. L'amitié donne beaucoup et exige beaucoup; aussi délicate que la sensitive, elle frémit, se froisse, se replie entièrement, quand on oublie sa véritable nature et les ménagemens qu'elle exige.

Encore une fois Henri IV se présente à la pensée : son souvenir est semblable à une glace où vient se réfléchir tout ce qu'il y a de plus noble et de meilleur dans le cœur humain, et où les peintres de tous les genres trouvent des traits et des couleurs pour tous les portraits qu'ils veulent embellir. Henri et Sully, ces deux noms ne valent-ils pas un traité sur l'amitié? Qui ignore le dévouement l'un pour l'autre de ces deux hommes *illustres*, et cet attachement si fidèle, si *scrupuleux* du monarque pour son sujet, du sujet pour son monarque? Actions, lettres et mémoires, tout nous retrace si vivement le tableau de cette union, qu'on se croit partie intéressée dans les différends qui en altèrent parfois la douceur. Qui ne sent battre son cœur plus vite avec celui du bon Henri, quand il dit à Sully, après plusieurs jours de froideur : *Sully, n'avez-vous rien à me dire? — Non, sire, pas pour le présent*, répond le ministre fier de sa conscience. — *Ah! si moi, bien à vous*, reprend

le monarque; et l'inquiétude, la défiance, la réserve, sentimens si étrangers à son âme, s'échappent comme par torrens, viennent inonder de reconnaissance et d'amour le cœur de Sully qui tombe aux pieds de son souverain. Qui peut avoir oublié cette scène et ce mot aussi sublime que touchant : *relevez-vous, Sully, ils croiraient que je vous pardonne* (1) !

On a dit et on répète chaque jour (2) que les femmes ne sont pas susceptibles d'amitié. Étrange erreur que de petites rivalités de société ont fait naître ! Quelque léger, quelque injuste que soit un pareil jugement, ce n'est point aux femmes à en appeler ; d'ailleurs que pourrions-nous dans notre propre cause? Mais qu'il s'élève une voix généreuse dans le rang de nos accusateurs ; et cette voix obtiendra un succès d'autant plus brillant qu'il sera moins attendu ; il détruira une opinion

(1) *Mémoires de Sully.*

(2) On s'appuie de l'autorité de Montaigne ! Nous ne dirons pas comme Thomas que Montaigne, en rendant peu de justice aux femmes, était comme ce juge qui craignait tellement d'être partial, qu'il avait pour principe de faire toujours perdre le procès de ses amis... Mais nous pensons que ce profond moraliste a seulement jugé les femmes de son temps ; et si l'on réfléchit quelles étaient alors les mœurs, on pensera que l'intrigue, les galanteries, les cabales, les guerres, les troubles civils où elles étaient actrices, devaient en effet laisser peu de place à l'amitié...

fausse et toutefois si bien accréditée, que le sexe même qui en est la victime finit par croire qu'il est justement condamné!

Pourquoi, fidèle épouse, tendre mère, amante passionnée et constante, la femme ne serait-elle pas capable d'éprouver le sentiment qui exige le plus de délicatesse et d'abnégation de soi-même? Eh! qui a plus à dire, plus à confier que la femme dans toutes les époques de sa vie? Qui peut mieux la comprendre qu'une amie? Qui peut mieux sentir avec elle, mieux entrer dans ces détails du cœur, d'une si grande importance pour nous qu'ils remplissent presque notre existence? Oui, pour la femme l'amitié est mille fois plus nécessaire qu'à l'homme; bien plus que lui nous avons besoin d'un sentiment qui ne s'use pas avec l'âge, qui nous réconcilie avec la vieillesse, et qui nous préserve de passions méprisables; moins fortes, nous avons besoin d'un sentiment consolateur et fortifiant: si, après avoir donné tout notre amour et quelquefois tout notre être, nous devenons victimes de l'inconstance, dans quel sein irons-nous déposer nos peines, si nous n'avons pas une amie? Le caractère de notre sexe, tel qu'il est dans sa pureté, est naturellement porté vers ce qu'il y a de meilleur et de plus beau dans la vie; et, dans les affections terrestres, qu'y a-t-il de plus beau, de meilleur que l'amitié? *Si les hommes ont une case de plus dans la tête*, dit madame Cottin, *les femmes ont une fibre de plus dans le cœur*; et qu'est-

ce qui peut mieux que l'amitié remplir ce cœur à qui généralement on accorde une si grande puissance pour aimer?

« Un sentiment plein de délices, dit M. Droz (1), » est l'amitié inspirée par une femme. On demande » s'il peut exister, ou du moins s'il peut être tou» jours pur. Oui, quand le trouble de la jeunesse » n'agite plus notre âme. On goûte alors un senti» ment d'autant plus enchanteur, que la différence » des sexes, qu'on ne peut entièrement oublier, » rend l'amitié plus tendre, lui donne quelque » chose de touchant et de vague, et pour ainsi dire » un charme idéal. »

On sait quelle amitié unissait madame de La Sablière et La Fontaine : elle recueillit vingt années chez elle notre fabuliste qui était sans fortune, n'ayant jamais eu part aux faveurs du gouvernement ; car l'autorité n'est que trop souvent disposée à oublier l'homme de talent qui ne sait pas intriguer et faire sa cour. La Fontaine était de la plus grande insouciance sur ses affaires; madame de La Sablière s'en occupait pour lui. Elle ne fut pas seulement son amie, elle fut son économe; elle réglait ses dépenses et son habillement. Il n'est qu'une femme qui sache entrer dans tous ces détails minutieux que l'amitié ennoblit. La Fontaine perdit une amie si précieuse; madame d'Hervart la remplaça. La manière dont ses services furent

(1) *Essai sur l'art d'être heureux.*

offerts et acceptés, est remarquable : *j'ai ap*
dit madame d'Hervart à La Fontaine, *le ma*
qui vous est arrivé, et je viens vous proposer de
chez moi. — *J'y allais*, lui répondit-il (1).

Amie de La Rochefoucauld, madame d
fayette disait de lui : *Il m'a donné son esprit*
réformé son cœur.

Il n'y a pas beaucoup d'exemples d'amitié
les femmes célèbres, soit que les grandeurs
gloire occupent leur cœur aux dépens de
tres sentimens, soit qu'elles trouvent les
femmes moins disposées à leur en accorde
hommes, au contraire, semblent trouver d
gloire plus de perfection pour aimer et se
aimer; ce qui ferait supposer que l'amitié,
eux, tient plus à l'enthousiasme de l'imagin
qu'à la sensibilité du cœur. Il n'y a pas de
plus intimes que ceux de deux frères d'arm
combattent pour la même cause ; ensemb
vont affronter la mort ; ils voient mieux réc
quement le péril où l'un des deux s'expose :
crainte que chacun n'éprouve que pour so
augmente encore leur affection, et l'expé
prouve que le guerrier, loin de s'endurcir s
champs de bataille, n'en est que plus acc
aux sentimens de la nature et de l'amitié. Bo
la mort ne rompt pas les liens qui l'unissa
son frère d'armes ; formés sur la terre par la

---

(1) Legouvé, *Mérite des femmes.*

il espère qu'ils compléteront le bonheur d'une vie éternelle. Aussi le malheureux qui n'a pas cette espérance ne sait point aimer, ni être aimé. Les correspondances et les mémoires de l'époque où l'on se glorifiait de ne rien croire, nous prouvent que rien ne dessèche l'âme comme l'incrédulité; elle la rend incapable d'éprouver l'amitié, parce que c'est le sentiment qui nous rapproche le plus du ciel. C'est aussi pourquoi il convient plus aux femmes naturellement pieuses, naturellement plus intéressées à placer leur espérance dans une vie moins fragile. Et si les femmes célèbres en général n'ont pas consacré leur vie à l'amitié, combien cependant n'en pourrions-nous pas citer qui, en rappelant de grandes vertus et de beaux noms, rappellent que celles qui les ont illustrés, furent amies dévouées et surent inspirer le même sentiment! Alors que Rome était le réceptacle de tous les vices, qu'aucun lien n'était plus respecté, que tous les sentimens étaient méconnus, c'est dans le cœur de deux femmes que l'amitié et la vertu avaient trouvé un refuge : Julia, fille de Drusus, et Pomponia-Graccina étaient unies par l'attachement le plus vrai, le plus solide. Julia, nièce de l'empereur, était trop belle et trop sage pour ne pas encourir la haine et la jalousie de l'infâme Messaline qui la fit mourir... Rien n'égala la douleur de Pomponia; rien ne put jamais l'en distraire; elle passa quarante ans dans le deuil et la tristesse la plus profonde, renonçant à tous les

plaisirs, à toutes les fêtes pour co
mes et toutes ses pensées à la m
amie.

N'y a-t-il pas des femmes qui, r
et de gloire, s'aimèrent véritablem
selle de Scudéry eut une amie dig
célébra avec enthousiasme dans ses
de Sévigné et de Lafayette fure
unies, bien qu'elles partageassent
d'une société dont elles étaient l'or

Mais un nom auguste se présen
il rappelle toutes les grâces, tou
toutes les joies et toutes les doule
l'infortunée souveraine qui sut êtr
plus aimable, la plus généreuse de
dans le malheur inspira l'héroïsme
l'amitié. Marie-Antoinette, bénie
mémoire! Ah! sans doute dans l'
pose auprès de toi cette illustre vi
donna la terre hospitalière pour t
et mourir sous le fer assassin!

Nous pourrions rappeler encore
qui naguères faisaient l'admiratio
l'une par sa beauté, l'autre par son
rent constamment unies par les se
tendres, les plus généreux : mac
s'arracha à tous les plaisirs, à tous
pour aller partager l'exil de son il
dame de Staël.

Toutefois, si des exemples auss

notre sexe ne se présentent pas fréquemment, ou n'ont été que rarement inscrits dans les annales de l'histoire, combien n'en trouverait-on pas dans la vie de bien des femmes dont l'existence s'est écoulée sans éclat et dans le modeste silence de la vertu ! On serait témoin de mille circonstances où l'amitié brille au sein des grâces légères, sans nuire à sa vivacité, à sa constance; on verrait des femmes également aimables, également belles et instruites, recevoir les mêmes hommages avec plus de joie et d'orgueil que si une seule les réunissait tous; bien plus, on les verrait vaincre le sentiment qui les entraîne vers le même objet, pour conserver sans altération celui qui les unit.

CHAPITRE XVI.

La Bienfaisance.

Il est un sentiment qui suffit pour remplir tous les vides de l'existence, pour procurer les plus vives jouissances, un sentiment dont toutes les inspirations sont aussi belles qu'utiles et dont on n'a jamais à redouter l'excès, c'est la bienfaisance. Presque tous les autres sentimens semblent s'user ou se refroidir avec l'âge, parce qu'ils tiennent toujours plus ou moins des illusions de la jeunesse ou de l'imagination; tous peuvent nous tromper et nous occasionner des regrets à part la bienfaisance; parce qu'elle n'attend rien en retour de ce qu'elle donne, de ce qu'elle fait, et parce qu'elle peut toujours s'exercer : pour être utile à ses semblables, pour les consoler ou les rendre meilleurs et plus heureux, il n'est point nécessaire d'être riche d'or, mais riche d'amour et de bonté; cette richesse trouve sa source dans un cœur bon et honnête, et lorsqu'elle en découle avec sagesse, loin de l'épuiser, elle en maintient la fraîcheur et la vie. Qu'est-ce qui conserve toute la vigueur, toute la sensibilité du jeune âge à ces pieux soli-

taires qui habitent les monts rudes et glacés du Saint-Bernard, du Simplon, du Mont-Cénis? N'est-ce pas leur ardente charité qui les défend contre les rigueurs du climat, contre les dangers et les fatigues auxquels ils s'exposent sans cesse pour en garantir leurs semblables? Quand le voyageur égaré ou enseveli dans ces neiges éternelles entend la voix douce et sonore qui le rappelle à la vie, lorsqu'il sent la force de cette main qui lui prête son appui, soupçonne-t-il que c'est à un vieillard blanchi par les années qu'il doit l'assistance et la vie?

La bienfaisance sait se rendre invisible à propos pour tomber comme une rosée céleste sur la famille indigente qui cache ses besoins. La bienfaisance devine l'écueil où va se perdre l'innocence, et bien vite lui tend la main pour l'en garantir. La bienfaisance se place au chevet du malade, le soigne, le rend à la vie ou adoucit ses derniers momens; elle reste encore près de la veuve et de l'orphelin; elle pleure avec eux jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à tarir leurs larmes. La bienfaisance cherche le flambeau de la vérité pour éclairer la calomnie et rendre à ses victimes leur réputation. La bienfaisance enfin porte la paix où il y a le trouble, la joie où règne la tristesse, l'aisance où il y a la misère; et quelquefois elle est assez puissante pour remplacer le vice par la vertu.

Une femme nous montre la bienfaisance sous tous ces traits divers : digne émule de saint Vin-

cent de Paule, madame Legras a mérité que ses vertus fussent placées à côté des vertus les plus évangéliques qui aient honoré le monde depuis son divin rédempteur. Madame Legras, alors qu'elle était encore occupée à former son esprit, à cultiver ses talens, alors qu'elle était occupée de ses devoirs de fille, d'épouse, de mère, de ses devoirs envers la société dont elle faisait le charme et l'édification, madame Legras trouvait déjà le temps et les moyens de satisfaire cette ardente charité qui plus tard remplit uniquement et son cœur et sa vie. Depuis son veuvage, on la vit secondant en tout et partout saint Vincent de Paule dans son zèle pour les pauvres et l'humanité souffrante; elle s'unit a lui pour établir toutes ces institutions pieuses et bienfaisantes dont les orphelins, les malheureux recueillent encore aujourd'hui des fruits si précieux. Elle allait dans les villages enflammer de son zèle, encourager par la ferveur de ses discours les confréries de la Charité instituées par son digne émule; elle en augmentait le nombre, animait ce qui était refroidi, affermissait et perfectionnait ce qui était établi, partout faisait instruire les jeunes filles, les instruisait elle-même, et rappelait à la vertu celles qui étaient égarées. Son âme ardente et pure ne craignait ni la contagion du vice, ni celle de la mort; elle bravait tout pour rendre un pécheur à son Dieu, un malade à la vie. Elle visitait les pestiférés, restait des heures entières dans cet air empoisonné, ne

s'arrêtant à aucune inquiétude pour elle-même et ne songeant qu'à guérir ou consoler les autres. C'est à sa surveillance que saint Vincent de Paule confia les hôpitaux qu'il avait fondés pour les enfans trouvés, pour les vieillards, les captifs, les fous, les forçats. On vit revivre en elle le ministère et les fonctions des veuves des premiers siècles du christianisme, et refleurir toutes les vertus héroïques des vierges chrétiennes de cette époque dans les sœurs de la Charité dont elle fut la fondatrice, titre glorieux qu'elle partage avec saint Vincent de Paule! *C'était*, dit l'historien de cette sainte femme, *c'était un astre dans un mouvement perpétuel, qui répandait incessamment ses lumières et ses influences.*

Au milieu de tant de travaux et des rigueurs d'une vie austère pour elle-même, elle était tout indulgence et bonté pour les autres; son caractère constamment gai, doux et aimable, prouve assez combien son âme était satisfaite et paisible. Sa vigueur et sa sensibilité, que les fatigues, les maladies, la vieillesse n'avaient point affaiblies, ne prouvent-elles pas encore combien il est salutaire cet exercice de la charité? Ses derniers momens, plus doux pour elle que l'aurore de la vie aux yeux de l'adolescent, rendent témoignage des espérances ineffables qu'on puise dans une conscience irréprochable, et sa mémoire conservée dans le Livre de vie, ne s'effacera point comme le souvenir des talens, du génie, de la puissance et de la fortune

qui n'ont point servi à l'instruction et au bonheur de l'humanité.

Partout et toujours l'homme peut faire le bien et inspirer le désir de bien faire : non seulement il peut toujours exercer la bienfaisance, mais cette vertu sera encore pour lui une puissante ressource contre l'ennui, la douleur ou l'infortune, en même temps qu'elle lui attirera les bénédictions et l'amour de ses semblables qu'il aura soustraits à quelques-uns de ces maux. Et dans quelque condition que se trouve placé un être sensible et intelligent, il trouvera pour être utile et bienfaisant des moyens proportionnés à ce qu'il est, à ce qui l'entoure : il n'y a pas que l'or pour soulager la misère; il n'y a pas que la misère qui puisse être soulagée. Autant il y a de maux différens, autant les ressources de la bienfaisance se multiplient; ces ressources se puisent surtout dans la sensibilité, la délicatesse, un certain tact semblable à celui de l'habile praticien qui, sans sonder la plaie, juge du remède qu'il doit y apporter. Ces qualités qui distinguent les femmes, les rendent à même d'exercer la bienfaisance avec plus de succès que les hommes; c'est une vertu qui tient tellement à leur nature, qu'on regarde en elles le défaut contraire comme une monstruosité. Une femme sensible a dans son regard, dans ses paroles, une puissance électrique qui révèle à l'âme toutes ses forces; sans peine elle obtient un généreux sacrifice, fait concevoir de

grands projets, éxécuter de grandes actions. Le talent timide qui s'ignore ou qui manque de moyens pour se faire connaître, reçoit d'elle l'élan qui doit l'élever, l'encouragement qui doit le soutenir. *Vous avez des paroles magiques qui endorment toutes les douleurs* (1). Ah! s'il est vrai que le Ciel ait déposé dans la femme le baume consolateur des peines de la vie, usons-en chaque jour, chaque heure, chaque minute s'il est possible, ne le laissons jamais se dessécher; l'emploi qui doit soulager le malheur sert aussi à nous en garantir ou à nous le faire oublier.

Une femme voit se briser les liens qui la rendaient heureuse : elle était épouse, elle était mère, elle était amie; la mort et l'inconstance la laissent isolée au milieu du monde. Abattue, découragée, elle voudrait franchir en un instant le long avenir qui est devant elle; elle voudrait glacer ce cœur qui n'a de vie que pour sentir la peine... Infortunée! que deviendras-tu si tu n'as pas un autre infortuné à consoler? Mais le voici envoyé par la Providence pour réclamer ton secours; ton existence n'est donc pas inutile! Tu peux faire le bien, tu peux sécher des larmes! Il y a donc sur cette terre d'autres jouissances encore que celles de l'amour, de l'amitié, du bonheur domestique! Toutes ces pensées ne sont-

---

(1) *Attala.*

elles pas déjà des jouissances et un pas qui l'éloigne du malheur? Encore un, et la religion, en s'unissant à la bienfaisance, l'en préservera pour toujours. Elle va remplir de nouveaux devoirs qui portent à l'âme la paix, la satisfaction, et qui n'y laisseront plus de vide. Voilà cette femme sauvée des atteintes du sort. Que peut-elle craindre si elle place son espérance dans le Ciel qui ne peut la tromper, et ses plaisirs à soulager l'infortune qui, dans ce monde, hélas! ne manqua jamais?

Bienfaisance et religion doivent être inséparables dans le cœur d'une femme, parce qu'elle y trouve un préservatif contre les dangers de la vie et un remède à tous les maux. La religion, ce remède divin et aussi supérieur à ces remèdes factices qu'il y a loin du ciel à la terre qui les offre, ce n'est point par la distraction qu'elle essaye de guérir, c'est en se mettant à la place de la douleur pour l'en bannir; car ôtez du cœur la peine, il la redemandera plutôt que de rester dans ce vide plus insupportable que la peine; mais si la religion vient à son secours, si elle le pénètre de sa sainte et fortifiante douceur, elle lui suffit; il n'y a plus ni regret, ni désir; le calme remplace l'orage des passions; un amour sublime, une espérance ineffable, lui font regarder en pitié les maux dont il était la proie et qu'il vient de rejeter loin de lui.

CHAPITRE XVII.

Celui qui aime la sagesse aime la vie.
(Ecc., chap. 4.)

« J'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à » Dieu de nous l'octroyer.... On fait tort à ce grand » et tout puissant donneur de refuser son don, » l'annuler et le défigurer (1). »

En effet, dire qu'il ne faut s'attacher ni à la terre, ni aux objets qu'elle renferme, n'est-ce pas un précepte d'ingratitude envers celui qui les a créés, un précepte d'égoïsme commandé à chaque homme envers ses semblables? Pouvons-nous sans ingratitude mépriser les dons du Ciel, étouffer les sentimens qu'il a placés dans notre cœur, rester froids spectateurs de ce qu'il a fait pour nous? Pourquoi serions-nous placés au milieu de tant de magnificence et de biens, si ce n'est pour en jouir et en profiter? Pourquoi dédaigner ce monde parce qu'il n'est pour nous qu'un séjour de pas-

(1) Montaigne, *Essais de morale*.

sage? Le voyageur qui parcourt de belles contrées, refuse-t-il les jouissances qui lui sont offertes parce qu'elles ne sont qu'instantanées? Et devons-nous rejeter celles d'ici-bas parce que la générosité divine nous en prépare encore de plus durables et de plus parfaites? N'est-il pas plus naturel de les goûter avec reconnaissance? La reconnaissance dispose à aimer le bienfaiteur, et l'amour est le meilleur moyen de mériter les bienfaits.

C'est un précepte d'égoïsme de dire qu'il ne faut s'attacher ni à la terre ni aux objets qu'elle renferme, parce que nous n'y trouvons que décevance et fragilité; c'est vouloir détruire l'enthousiasme du cœur et détruire la vertu même, car il n'y a pas de vertu là où il n'y a pas de sentiment, et il n'y a pas de mérite là où il n'y a pas de sacrifice. Si nous sommes persuadés que notre âme doit être impassible pour être parfaite, qu'on doit l'habituer à se regarder comme étrangère à toutes les autres; si nous parvenons à ce degré de stoïcisme où nous pourrons sans douleur voir la mort moissonner nos parens, nos amis; si, sans regrets, nous ne voyons là que l'accomplissement de leur destinée et de la nôtre; quels sacrifices aurons-nous à offrir? Quels résultats peut avoir une aussi triste morale?

Ce n'est pas celle de notre Seigneur, lui qui, en descendant dans la nature humaine, n'a point dédaigné les caresses d'une mère, les charmes de l'amitié, et même les amusemens innocens de la

vie..... Et quand il montre sa toute-puissance, n'est-ce pas pour sécher des larmes, rendre une fille à son père, un frère à ses sœurs? Il est homme pour aimer et souffrir; il est Dieu pour avoir pitié de la douleur et de la faiblesse. Ce divin exemple ne nous enseigne-t-il pas à aimer ce qui est digne d'amour, à admirer ce qui est digne d'admiration, à pleurer ce qui est digne de nos regrets?

Ainsi, *celui qui aime la sagesse aime la vie*, parce qu'il n'en connaît que les véritables jouissances, qu'il sait apprécier les avantages de sa position, en vaincre les difficultés, et en surmonter les peines : il trouvera le bonheur dans l'hymen parce qu'il en remplit les devoirs; il le trouvera dans le célibat parce qu'il aura les vertus qui le sanctifient. Content de lui-même, il ne craindra pas la solitude; plein d'amour et d'indulgence pour ses semblables, il se plaira au milieu d'eux. Il aimera la pauvreté parce qu'il trouvera, dans cette manière étroite de vivre, la liberté. Il aimera les richesses parce qu'elles lui donneront les moyens de satisfaire sa bienfaisance. Il aimera la gloire parce qu'il s'en servira pour faire adorer la vertu. Il ne fuira pas les grandeurs parce qu'il se trouvera mieux placé pour étendre ses regards sur les maux et les iniquités qui demandent compassion et justice, sur les belles actions et les talens qui restent sans récompense et sans encouragement.

C'est ainsi que l'homme sage et vertueux puise

partout des moyens de félicité. Dans son âme tous les sentimens sont épurés; elle peut goûter tous les plaisirs, sentir toutes les douleurs, sans oublier sa véritable destination. Il n'y a de fruits défendus sur la terre que ceux du vice; si l'on n'y touchait jamais, jamais il n'y aurait de maux, et le bonheur que nous y trouverions, loin de nous détacher du Ciel, tendrait à nous y élever.

Puisque cette vie n'est qu'un pélerinage, cherchons à le faire agréablement et sans fatigue. Partout on peut trouver à s'y reposer; et, si l'on mesure sagement ses forces, on peut arriver sans les avoir épuisées, parce que Dieu nous les donne toujours en proportion de la longueur et des difficultés du chemin que nous avons à parcourir. Mais, pour que ce voyage soit doux et facile, il faut être bien convaincu que nous devons tous arriver au même but; il faut s'unir comme frères et compagnons de voyage, marcher d'accord, s'aider mutuellement à porter son fardeau : le plus fort prêtera son bras au plus faible; le plus éclairé conduira l'aveugle; et celui dont les provisions sont plus abondantes les répandra là où il n'y en a pas. Ainsi conduit par la sagesse, éclairé par la religion, animé par l'amour de ses semblables, chacun de nous, pélerin de la vie, loin de dédaigner la terre et les objets qu'elle renferme, s'applaudira d'y avoir passé.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

TOME SECOND.

LIVRE DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE DES

	DATE DUE		
SEP 16 1993 — ILL			

